

CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

Publiée par
LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DE LA
LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DANOISES
aux frais de la
FONDATION RASK-ØRSTED

Sous le contrôle de
PAUL V. RUBOW



Georg Brandes, Florence 1870.

CORRESPONDANCE
DE
GEORG BRANDES

LETTRES CHOISIES ET ANNOTÉES

PAR

PAUL KRÜGER

I

LA FRANCE ET L'ITALIE



ROSENKILDE OG BAGGER
COPENHAGUE 1952

COPYRIGHT 1952 BY
DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURSELSKAB
KØBENHAVN

DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURSELSKAB (La Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises) avait décidé, en 1938, de préparer une publication des lettres européennes — non scandinaves — à Georg Brandes. Lorsque la seconde guerre mondiale éclata, le plan de cette publication était prêt. La guerre en empêcha la mise à exécution. Après la guerre, la Fondation Rask-Ørsted décida de fournir la somme nécessaire à cette édition des *Lettres à Georg Brandes*.

Au cours des démarches faites pour obtenir l'autorisation d'imprimer les lettres dont il s'agissait il se trouva qu'il existait d'importantes collections de lettres de Georg Brandes ; c'est alors qu'il fut décidé de changer le plan initial et de publier une *Correspondance de Georg Brandes*.

Le premier volume contient un choix de lettres échangées entre Brandes et ses correspondants français et italiens.

Le deuxième volume contiendra sa correspondance avec des personnalités anglaises, notamment Edmund Gosse, et des lettres de Pierre Kropotkine.

Le troisième volume comprendra les lettres allemandes échangées entre Brandes et Paul Heyse, Arthur Fitger, Friedrich Nietzsche, Rainer Maria Rilke et d'autres écrivains.

Chaque volume contiendra un index des noms cités. C'est notre intention de faire paraître à la fin de la publication une liste des noms et une table des matières détaillée pour tous les volumes. Un fascicule de notes et commentaires accompagnera chaque volume. La pagination en sera continue de sorte que les fascicules constitueront à la fin de la publication un quatrième volume.

La Société adresse ses remerciements au ministère de l'Instruction

VI

publique et des Beaux-Arts et à la Fondation Rask-Ørsted pour les crédits consentis qui ont rendu ce travail possible et se joint au rédacteur de cet ouvrage pour remercier les nombreuses personnes qui ont accordé l'autorisation d'imprimer leurs lettres ou celles de membres de leurs familles et remercie la Bibliothèque Royale pour le précieux appui qu'elle a bien voulu nous apporter en nous fournissant de nombreuses photocopies et pour la largesse avec laquelle elle a mis tout un matériel de renseignements à la disposition du rédacteur.

La Société exprime également sa gratitude à ceux qui ont bien voulu confier à la Bibliothèque Royale des originaux ou des photocopies de lettres de Georg Brandes.

DET DANSKE SPROG- OG LITTERATURELSKAB

AVANT-PROPOS DU RÉDACTEUR

Les Archives Brandes à la Bibliothèque Royale de Copenhague furent fondées le jour des 70 ans du critique danois, le 4 février 1912.

Après la mort de Brandes, en février 1927, les archives reçurent une fort importante collection de lettres que l'écrivain leur légua. Ces milliers de lettres adressées à Georg Brandes constituent le premier fonds des archives. Il se trouve également aux archives une petite quantité des lettres de Georg Brandes à ses correspondants étrangers, mais la plupart de celles qu'il a écrites appartiennent à d'autres collections ou sont en possession privée. Plusieurs doivent être considérées comme perdues au cours des deux guerres mondiales.

La Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises a publié en 1939-1942 *Georg og Edvard Brandes: Brevveksling med nordiske Forfattere og Videnskabsmænd I-VIII* par les soins de Morten Borup avec la collaboration de Francis Bull et de John Landquist.

Lorsque cette publication d'un choix de lettres échangées par Georg et Edvard Brandes avec des personnalités nordiques fut terminée, la Société envisagea la publication d'une correspondance européenne de Georg Brandes. Du fait qu'on ne connaissait alors l'existence que d'un petit nombre de lettres de Brandes, l'édition devait porter le titre *Lettres à Georg Brandes*. L'ouvrage était destiné par le choix des lettres adressées à Georg Brandes à faire connaître certains aspects de la vie politique et littéraire entre 1870 et les années qui se sont écoulées entre les deux guerres. Dans l'avant-propos de la Société le remaniement de l'édition *Lettres à Georg Brandes en Correspondance de Georg Brandes*, qui est la publication actuelle, est indiqué.

Dans d'autres publications de correspondances où l'une des parties écrit dans une langue qui lui est étrangère, une large révision du texte a parfois été effectuée, on a corrigé des irrégularités grammaticales, redressé l'ordre des mots dans la phrase et on a remplacé des expressions impropres par des équivalents de la langue en question.

Nous avons choisi de reproduire les lettres fidèlement, sans rien changer à l'original, tout aussi bien en ce qui concerne les lettres de Brandes que pour celles de ses correspondants.

Nous nous sommes toutefois permis de corriger dans les lettres les erreurs de plume et quelques évidentes distractions d'orthographe. Ici et là, nous avons rétabli une lettre manquante ainsi que des accents qui faisaient défaut aussi bien dans les lettres de Brandes que dans celles de ses correspondants. Nous n'avons rien modifié à l'usage quelque peu inconséquent que font la plupart des correspondants des minuscules et des majuscules.

Nous avons simplement introduit une certaine norme dans la reproduction des titres de livres qui figurent en lettres cursives. Une virgule ou un autre signe de ponctuation a été ajouté là où le sens le demandait. L'emploi de la virgule après « Cher monsieur » varie suivant les correspondants et souvent pour le même correspondant. Il en est de même pour le point qui suit la signature. Nous n'avons respecté le manque absolu de ces deux signes de ponctuation que dans une seule correspondance. Les dates placées entre crochets [] sont ajoutées par l'annotateur. De même pour les dates indiquées à la fin de la lettre dans le texte original et que nous reproduisons à la première ligne.

Un des correspondants de Brandes a fait, au sujet de l'emploi par Brandes d'un mot surprenant pour un Français, la remarque suivante : « Faute charmante à laisser telle », et devant une autre dérogation de Brandes à une règle grammaticale il a écrit en marge : « Petite erreur de français mais très savoureuse. » Nous ne doutons pas qu'il n'ait raison.

Si Brandes avait lui-même fait imprimer ses lettres, il les aurait certainement revues. Elles figurent dans ce livre telles qu'il les a écrites entre deux autres lettres, articles ou compositions en danois, en allemand, ou en anglais, le tout le plus souvent rédigé pendant ses heures de travail nocturne, en voyage ou dans son lit de malade.

Le sens des lettres est loin d'être obscur malgré un certain abus de l'imparfait, une grande négligence à l'endroit des règles du subjonctif et l'emploi ici et là d'un mot le plus souvent emprunté au latin mais non usité en français.

Georg Brandes entretenait une large correspondance avec de nombreux Français qui le comprenaient fort bien malgré ses infractions à la norme. Les lecteurs de cet ouvrage se montreront aussi indulgents et perspicaces.

À certains rares endroits il nous a paru nécessaire d'indiquer par une note ce que Brandes a voulu dire, la tournure qu'il emploie pouvant prêter à confusion. Que le lecteur ne croie pas pour cela que nous ayons sous-estimé sa perspicacité : on s'habitue assez vite à lire dans les lettres de Brandes « plaindre » pour « regretter », « désirer » pour « souhaiter », « si » pour « aussi », ou des à peu près du même genre.

Selon le désir des possesseurs des lettres, quelques rares passages traitant de personnes en vie ou de parents éloignés ont été omis. Ceci ne nuit en aucune façon à l'intelligence des échanges de vues de Brandes et de ses correspondants. Certains autres passages ont également été omis parce qu'ils ne présentaient à nos yeux qu'un intérêt minime ou étaient de caractère trop intime. Toutes les omissions sont signalées par des crochets encadrant des tirets [— —]. Les points de suspension qui figurent dans cette transcription des lettres se trouvent dans le texte original. Nous nous servons du même signe s'il nous arrive, dans les notes, d'omettre un passage dans le courant d'une citation prise dans un des textes imprimés.

En terminant ce premier volume de la *Correspondance de Georg Brandes*, celui qui en a composé et rédigé l'édition et qui a recherché les lettres de Georg Brandes à ses correspondants français adresse ses très sincères remerciements à tous ceux qui l'ont aidé dans sa tâche.

Les autorisations nécessaires à l'impression ont été accordées par la fille de Georg Brandes, Madame Edith Philipp; Madame Teresa Chiappe, Contessa Camilla Chiabrera in Zavertal et Marchese Alessandro Marieni (Giuseppe Saredo); le général Daille (Paul Bourget); Madame André Maurois (Madame de Caillavet); Monsieur Lucien Psichari (Anatole France); Monsieur Michel Clemenceau (Georges Clemenceau); Jacques Copeau; Monsieur Paul Claudel; Monsieur André Rouveyre; Madame Marie Romain Rolland; Madame Brauman (Emile Meyerson); Madame Yvonne Mille Serruys (Pierre Mille); Madame Marie Bonaparte, princesse de Grèce; Monsieur Francis de Miomandre; Madame Margareta Panaït Istrati; André Gide.

C'est M. André Jolivet, professeur à la Sorbonne, et M. Helge Wamberg, conseiller d'ambassade de Danemark à Paris qui, en vue de retrouver les lettres de Georg Brandes, ont établi les premiers contacts, obtenu les premiers résultats et nous ont très obligeamment indiqué plusieurs traces qui nous ont permis d'arriver au but.

Des copies de lettres de Brandes ont été aimablement mises à notre disposition par : la famille Noufflard, Madame André Maurois, Madame Marie Romain Rolland, Madame Barbusse. M. André Chevrillon a fait des recherches dans la maison de Taine en Savoie et a retrouvé les lettres de Brandes. M. Chr. Melchior-Bonnet les a apportées à Paris pour qu'elles y fussent photographiées. M. Gérard Bauër a, de la part de l'Académie Goncourt, accordé l'autorisation de photographier les lettres de Brandes à Edm. de Goncourt qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale. Madame Brauman a fait don à la Bibliothèque Royale de Copenhague des lettres que son frère, Emile Meyerson, avait reçues de Brandes, et M. André Rouveyre a fait don à la même bibliothèque de l'importante collection de lettres qu'il avait reçues de Brandes.

Sans tous ces dons généreux et ces autorisations aimablement accordées de photographier les lettres de Brandes, cette édition n'aurait pas pu voir le jour.

Mais ce n'est pas tout. Le rédacteur doit encore remercier les possesseurs de lettres de Brandes et les autres personnes qui ont bien voulu lui fournir des renseignements bibliographiques et de caractère personnel ou historique ainsi que d'autres informations qui ont enrichi cette édition de façon appréciable. Madame Florence Halévy, Madame et Monsieur André Noufflard ainsi que Mademoiselle Geneviève Noufflard ont pris la peine de recopier les lettres de Brandes à la machine avant qu'une reproduction photographique en fût faite ; ces mêmes personnes nous ont également, avec la plus grande obligeance, aidé à éclaircir certains passages obscurs des lettres et ont chaque fois répondu avec la plus grande affabilité à nos multiples questions.

M. Chr. Melchior-Bonnet nous a fourni des renseignements de caractère personnel et historique se rapportant aux lettres de Taine.

M. André Metz a bien voulu revoir la correspondance de Brandes avec Emile Meyerson et a ajouté aux lettres des remarques d'un grand intérêt.

Madame Marie Romain Rolland a accordé une attention flatteuse à notre projet d'édition et nous a mis en contact avec de nombreux amis de Romain Rolland, qui nous ont également fourni une aide précieuse.

Madame Marie Bonaparte, princesse de Grèce, Madame Yvonne Mille Serruys, Madame Panaït Istrati, M. René Arcos, M. Marcel Doisy, Bruxelles, M. Pierre Graffier, M. Jacques de Lacretelle, M. Jacques Nobielet, M. Francis de Miomandre, ont mis une quantité de documents à notre disposition. Madame O. Monod, conservateur du Musée Clemenceau, s'est montrée infatigable dans ses recherches, a copié des articles, nous a procuré des photocopies et a répondu inlassablement à nos questions. M. André Rouveyre a, dès le début, activement prouvé son intérêt pour notre travail et nous a

montré la plus grande confiance ; avec une obligeance toujours prête, Monsieur Rouveyre a pris part à nos recherches en vue de retrouver les lettres de Georg Brandes et nous a apporté de multiples façons une aide infiniment précieuse.

Nous adressons à tous nos collaborateurs français et belges nos remerciements bien sincères.

J'adresse tous mes remerciements à plusieurs personnalités danoises, norvégiennes et suédoises qui ont eu l'obligeance de me fournir des renseignements et une aide inappréciable.

Qu'il me soit permis en tout premier lieu d'exprimer ma gratitude à Madame Edith Philipp, la fille de Georg Brandes, qui a bien voulu me permettre de fouiller dans les Archives Brandes et qui a mis des documents de grande valeur à ma disposition.

Ma reconnaissance va tout particulièrement à la Bibliothèque Royale de Copenhague, à son administrateur, M. Svend Dahl, à M. Kåre Olsen, chef du département des manuscrits, à M. Emanuel Sejr, chef de la Bibliothèque de l'Etat à Aarhus et du département des périodiques de la même bibliothèque, à Mlle Egede Christensen, chef de la salle de lecture, et aux autres fonctionnaires de la dite bibliothèque qui, avec une infatigable obligeance, m'ont secondé dans mon travail.

J'ai consulté mes collègues au Danemark et à l'étranger sur des questions de détail et sur les principes à observer pour la publication.

Les propos échangés avec M. Paul V. Rubow, professeur à l'Université de Copenhague, m'ont ouvert de vastes perspectives.

M. H. Bach, professeur à l'Université d'Aarhus, M. Kaj Barr, professeur à l'Université de Copenhague, M. Sigurd Berg, bibliographe de la musique, M. Harald Beyer, docteur-ès-lettres, Bergen, M. Andreas Blinkenberg, professeur à l'Université d'Aarhus, M. Johan Bojer, écrivain norvégien, M. Torsten Dahl, professeur à l'Université d'Aarhus, M. Harald Elovson, docteur-ès-lettres, Lund, M. Henning Fenger,

agrégé des lettres, Copenhague, M. Axel Fraenckel, homme de lettres, Copenhague, M. Pola Gauguin, écrivain norvégien, M. Knud Hannestad, docteur-ès-lettres, Aarhus, M. Bengt Hasselrot, professeur à l'Université d'Upsala, Madame Hoelfeldt Lund, Norvège, M. Per Krarup, proviseur de lycée, Copenhague, M. Bertil Molde, docteur-ès-lettres, Lund, M. Niels Åge Nielsen, adjoint à l'Université d'Aarhus, M. Svend Ranulf, professeur à l'Université d'Aarhus, M. Peter Skautrup, professeur à l'Université d'Aarhus, M. Karl Stachmann, docteur-ès-lettres, ancien lecteur à l'Université d'Aarhus, M. Adolf Stender-Petersen, professeur à l'Université d'Aarhus, m'ont fourni des renseignements d'un grand intérêt.

Madame Maaløe a cherché et copié des articles dans les bibliothèques de France. M. Tage Skou Hansen, agrégé des lettres, a cherché et trouvé des articles de Brandes à la bibliothèque de l'Université d'Oslo.

M. Morten Borup, par les soins de qui la correspondance scandinave de Georg Brandes a été publiée, m'a prêté des notes sur lesquelles je me suis appuyé pour établir la bibliographie de Brandes, instrument de travail nécessaire.

Le service d'information du quotidien danois *Politiken* a mis tout un matériel de bibliographie à ma disposition.

Au cours d'un séjour qui m'a été offert à Lysebu, propriété de la Fondation pour la collaboration dano-norvégienne, j'ai eu l'occasion de consulter Brandesiana à la bibliothèque de l'Université d'Oslo.

Mademoiselle Birgit Högstedt, agrégée des lettres, récemment décédée, Monsieur Sigurd Skibsted, agrégé des lettres, et M. Martin Sternschein, m'ont également apporté une aide appréciable pour la correction des épreuves d'imprimerie et pour la recherche d'informations utiles.

Mes fidèles secrétaires de l'Institut de littérature comparée, tout spécialement Messieurs Werner Poulsen et Olaf Magnussen, m'ont activement et intelligemment assisté dans mes travaux en vue de la publication de cette correspondance.

Madame Abrahams, agrégée des lettres, a recopié la plus grande partie des lettres contenues dans ce volume, et elle m'a rendu le service, ainsi que son mari, M. Henrik Abrahams, docteur-ès-lettres, de revoir les premières épreuves des commentaires.

Madame Marcelle Jousserand a traduit les commentaires et une partie de l'introduction et a apporté dans l'accomplissement de sa lourde tâche une inlassable patience. Mademoiselle Irene Demidoff a collaboré à la traduction de l'introduction.

Je n'aurai garde d'oublier, parmi ceux à qui je dois infiniment de reconnaissance, M. Erling Stensgård, bibliothécaire de l'Etat, qui, avec une prévenance toujours souriante, a bien voulu rechercher les articles écrits par Brandes ainsi que ceux où il était spécialement question de lui dans les bibliothèques de l'étranger et qui m'a précieusement secondé dans la correction des épreuves d'imprimerie.

Madame Lis Jacobsen, docteur-ès-lettres et administrateur de la Société a bien voulu témoigner à ces travaux un très stimulant intérêt.

C'est grâce au cadre fourni par l'Université d'Aarhus et aux conditions de travail accordées que j'ai pu mener ma tâche à bien.

Je prie les personnes que j'ai nommées, les établissements mentionnés, mes collaborateurs proches et lointains ainsi que tous ceux qui ont souhaité garder l'anonymat d'accepter l'expression de ma sincère gratitude pour leur assistance, leurs conseils et leurs encouragements.

Paul Krüger.

INTRODUCTION

En 1920, âgé de presque 80 ans, Brandes écrivait dans la préface à son œuvre sur Michel-Ange que TAINÉ avait été celui qui lui avait le plus appris dans la période 1864–1870, et qu'il était « celui envers qui je sentais et je sens encore la plus grande reconnaissance ».

Taine a fortement contribué à libérer Brandes de l'esthétique spéculative et abstraite. C'est sur Taine que Brandes fit sa thèse de doctorat. Il y exprime son admiration pour Taine en tant qu'écrivain, pour la composition ferme et ingénieuse de ses œuvres, pour la vigueur, la richesse et l'énergie de son style, la froide violence de son expression. Brandes se montrait assez critique envers les théories de Taine. Ainsi ne pouvait-il pas accepter cette condensation des théories qui définit le génie comme un « résumé ». Pour lui le grand homme, tout dépendant qu'il fût du temps et du milieu, était loin de représenter une quintessence du caractère national et de l'esprit de son temps. Dès sa première jeunesse, Brandes avait conçu le génie comme le promoteur, la source de la culture. Bien qu'il n'ait pas accepté sans contredit la doctrine de Taine, et bien qu'il se gardât des généralisations dangereuses, les essais littéraires de Taine, son ouvrage polémique contre les philosophes spiritualistes et son œuvre sur la littérature anglaise firent pourtant une forte impression sur le jeune critique danois, le libérant, l'inspirant, le guidant surtout par le prétendu respect de Taine pour les faits et par les tendances historiques de ses ouvrages.

Ce furent Sainte-Beuve et Taine qui firent de Brandes un critique moderne. Il prit chez ces deux écrivains ce qui pouvait lui servir et créa quelque chose de nouveau en unissant la méthode psychologique, qui cherche l'origine de l'œuvre d'art dans la biographie du poète, et

la méthode historique, qui étudie dans quelle mesure l'artiste est subordonné à la race, au milieu et au moment, souvent jusqu'à concevoir l'écrivain, ou les personnages créés par lui, comme des types de l'époque — cela dit fort succinctement.

Brandes fit la connaissance de Taine l'hiver de 1867. Il suivait alors avec enthousiasme ses cours à l'École des Beaux-Arts et fut profondément frappé par sa personnalité, l'universalité de son sens esthétique avec sa préférence pour les riches et vigoureuses figures de l'histoire de l'art, la souplesse de son esprit contrastant avec la rigidité de ses théories, la richesse de son imagination et sa passion pleine de retenue. Brandes alla voir Taine à la veille de son retour au Danemark. Pendant son séjour à Paris au printemps et au début de l'été 1870, Brandes fut très cordialement reçu par Taine qui se montrait généralement pourtant plutôt réservé. Brandes venait souvent chez Taine. Dans les lettres qu'il envoyait à ses parents nous trouvons des descriptions fort vivantes de ses visites chez le grand écrivain français. Dans les notes à la *Correspondance* nous donnons des esquisses de scènes de famille chez Taine et nous rapportons quelques conversations entre le grand critique français et le jeune Danois, son cadet de 20 ans.

La première lettre que nous présentons reproduit une de ces conversations où Brandes a essayé d'éveiller l'intérêt de Taine pour le poète et critique danois Johan Ludvig Heiberg, un des écrivains à qui il devait sa formation intellectuelle et qu'il admirait encore après s'être affranchi de sa très doctrinaire esthétique conceptuelle. Comme sa lettre nous l'apprend, c'est Heiberg qui introduisit la philosophie de Hegel au Danemark. Ainsi que la plupart des étudiants danois intellectuels, Brandes avait, dans sa jeunesse, fortement subi l'influence du grand philosophe spéculatif allemand. L'étude des ouvrages de Taine avait, comme nous l'avons dit, aidé à faire descendre Brandes des couches éthérées des abstractions. En 1870 il était déjà bien loin de Hegel. Mais cette lettre à Taine prouve qu'il subissait toujours l'ascendant de celui qui l'avait initié à la philosophie et qui lui avait appris à penser.

Taine et son œuvre contribuèrent puissamment à libérer totalement

Brandes de la pensée hégélienne, bien qu'il y eût dans les doctrines de Taine même une tendance à l'abstraction due justement à l'influence de Hegel. La rencontre de Brandes avec Stuart Mill, le même été, à Paris et, peu de temps après, sa visite chez le philosophe anglais dans les environs de Londres, son séjour enfin avec Georges Noufflard le printemps suivant en Italie, incitèrent encore plus Brandes à entrer dans un contact direct et intime avec l'art et à considérer l'art ancien dans ses rapports de filiation.

Brandes gardait encore dans sa vieillesse le souvenir de son intimité avec Taine immédiatement avant le début de la guerre de 1870. Il ne devait plus jamais le revoir. Les lettres que reproduit notre édition furent après 1870 leur seul moyen de contact, en dehors du lien moins direct des relations communes, Paul Bourget en particulier. Quelques lettres de Brandes à Taine semblent s'être perdues.

La *Correspondance* révèle l'importance que Brandes attachait au jugement de Taine sur ses œuvres littéraires et combien il se sentait encouragé quand il sentait qu'il avait éveillé son intérêt. Dès décembre 1871, Brandes envoyait à Taine le plan de ses *Courants Directeurs* dont le 6^e et dernier volume ne devait paraître qu'en 1890 ; toute l'œuvre est construite d'après les lignes principales de ce plan. Dans son travail ultérieur il demanda souvent conseil à Taine et reçut de lui des réponses assez abondantes ainsi que des critiques pleines de précieuses directives.

La première lettre de Taine exprime son angoisse devant l'approche de l'envahisseur ; la suivante est empreinte de sa souriante résignation devant les ravages faits par l'ennemi et évoque son amour du travail. Dans cette lettre et dans les suivantes Taine parle de sa grande œuvre historique, son journal au chevet de la France malade. Brandes ne pouvait pas tout à fait partager les opinions de Taine sur les causes du malheur de la France, quoique son enthousiasme pour la Révolution française se fût nettement atténué avec l'âge et que sa foi dans les capacités du peuple pour gouverner n'ait en réalité jamais été bien ferme. A propos du volume des *Origines* traitant de la Révolution

française, Brandes avait eu ce mot : « Taine a parfois l'air de faire des admonestations à un tremblement de terre. » Nietzsche dit à cette occasion qu'un tel Don Quichottisme est une des choses les plus respectables qui soient. Quelques-uns penseront que Brandes a plus d'une fois fait de semblables admonestations et qu'il a bien fait. Le mot cité est tiré de l'essai que Brandes écrivit à la mort de Taine. Il y dit que Taine est le penseur auquel il doit le plus. Ces mots n'ont pas échappé à la plume de Brandes à l'heure même où il apprit la nouvelle de la mort de Taine. En 1921 Brandes dira qu'il gardait pour Taine une grande et profonde vénération et il ajoutera que la froideur avec laquelle d'autres s'appliquaient à le disséquer l'écœurait presque comme « un amoureux » — expression qu'il avait déjà employée en 1872 dans un article sur Taine qui ne fut pas réimprimé. Taine était une de ces grandes personnalités qui avaient produit sur Brandes une impression ineffaçable.

Leur correspondance révèle la bienveillance paternelle de Taine, bienveillance qui pourtant ne donna pas de résultats pratiques notables, et le besoin de Brandes de chercher conseil et approbation auprès de celui pour lequel il éprouvait une constante reconnaissance, et auquel il écrivait en 1888, avec la sincérité la plus parfaite : « Vous avez été un des bienfaiteurs de ma vie. »

C'est en Italie que Brandes fit la connaissance de GEORGES NOUFFLARD au printemps 1871. Brandes venait de se remettre d'une grave et douloureuse maladie qui l'avait obligé à garder le lit pendant des mois. Au moment où la vie s'offrait de nouveau à lui, il rencontra le jeune Français de quatre ans plus jeune que lui. « Il m'attira dès les premiers instants par la distinction de ses manières qui étaient à la fois cordiales et réservées », dira-t-il dans ses Mémoires et, dans une lettre (non imprimée) écrite quatre jours après qu'il eut fait la connaissance de Noufflard : « C'est une des âmes les plus finement vibrantes que j'aie connues. Ce n'est pas un poète, mais un poème. Une certaine tristesse calme, une sorte de sensible mélancolie

rendent extrêmement attachante sa nature à la fois douce et ferme. »

A cette époque, Noufflard avait déjà beaucoup voyagé et beaucoup vu. Il avait d'abord voulu être peintre. La faiblesse de ses yeux l'avait obligé à y renoncer. Au moment où Brandes le rencontra il étudiait l'art italien, car il voulait écrire un livre sur les monuments et les œuvres d'art de Rome. En même temps il s'intéressait passionnément à la musique et jouait quotidiennement à Brandes du Beethoven, du Gluck et du Berlioz. « Ce qui me séduisait tellement en lui — écrit Brandes de son ami de jeunesse — c'était la féminine douceur pleine d'égards de ses manières, le désintéressement de son dévouement, le charme de son esprit et de ses paroles qui se révélait en toute occasion, dans la façon dont il mettait son chapeau sur la tête et jusqu'à celle dont il admirait une œuvre d'art. Mais je n'aurais pas pu le voir ainsi tous les jours s'il n'avait rien pu m'apprendre. Quand nous nous revîmes dix années plus tard nous nous aperçûmes que nous n'avions plus grand'chose de nouveau à nous dire. C'est donc au bon moment que je l'ai rencontré. »

Noufflard connaissait Rome et ses environs aussi bien que Brandes le salon de sa mère. Pendant des mois entiers les deux amis ne se quittèrent pas. Noufflard se mit à Rome à la disposition de Brandes pour être son cicérone : Brandes n'aurait pas pu mieux trouver. Les deux amis firent à pied une promenade ensoleillée dans les Montagnes de la Sabine — une semaine heureuse de la vie de Brandes. Ils passèrent quelque temps ensemble à Naples, ainsi Brandes put-il en connaître toutes les églises. Ce guide compétent lui faisait observer tous les détails des monuments ; Brandes qui, dès sa première jeunesse, avait étudié les beaux-arts avec passion — souvent d'après des reproductions de peu de valeur — acquit un sens artistique plus aigu, et des perspectives nouvelles de l'histoire de l'art s'ouvrirent devant lui, au pays du soleil, de la chaleur et de la lumière, dans la compagnie stimulante de ce Français de grande culture artistique. Quand, 27 ans plus tard, Brandes retournera à Naples, il lui semblera sentir Noufflard marcher, invisible, à ses côtés.

La délicatesse de Noufflard, ses connaissances profondes et originales, son goût si personnel charmaient Brandes, stimulaient sa pensée, l'excitaient à la contradiction ou l'étonnaient et emportaient son adhésion. De fugitives remarques jetées par Noufflard laissaient une trace durable dans son souvenir.

Noufflard contribua plus fortement que tout autre à libérer Brandes de la conception germano-danoise de l'art. C'est d'un œil non prévenu d'esthète que Noufflard savait voir la beauté ; il était libre de tout préjugé philosophique ou esthétique, les doctrines et les systèmes n'ayant pas pour lui de sens profond. La conviction de Brandes que le sculpteur danois Thorvaldsen était un des plus grands artistes de l'humanité avait déjà été ébranlée avant qu'il eût rencontré Noufflard qui lui montra le peu d'originalité de Thorvaldsen et le caractère peu hellénique de son art, ce qui produisit sur Brandes une impression profonde. Il apprit dès lors à apprécier un art dont il n'avait pas fait cas ou qui lui avait fait horreur jusqu'alors. Il écrivait en mai 1871 à Hans Bröchner que maintenant il *voyait* l'art, les hommes et la nature mille fois mieux qu'avant. Il n'y a guère de doute que Noufflard ne l'ait aidé à mieux *voir* l'art et la nature, et particulièrement ceux du Midi, avec les yeux d'un méridional. Les couleurs, les formes et les lignes devinrent des réalités nouvelles pour le jeune homme de lettres.

C'est de la façon suivante que Brandes caractérisa l'influence sur lui de cette nature ardente et nerveuse : « Georges Noufflard a été le premier Français de mon âge avec qui je me liai et dont je pénétrai et assimilai à la fois la nature. Si tant de conceptions particulières étaient, dans mes premiers cours, étonnamment débarrassées des préjugés nationaux danois, préjugés que personne encore n'avait essayé d'ébranler, c'est en grande partie à lui que je le devais. »

Quoique les deux amis ne pussent pas, quand ils se rencontrèrent plus tard, se communiquer autant d'idées nouvelles que pendant les mois d'extase de ce début d'été 1871 en Italie, leur correspondance nous prouve cependant que Noufflard et Brandes restèrent en rapports cordiaux pendant plus d'un quart de siècle. Leurs lettres in-

diquent une certaine divergence de leurs opinions sur l'art, sur les hommes, sur la politique. Elles contiennent des échanges d'opinions et des débats sur quelques-uns des problèmes décisifs de l'art de l'époque ou sur des questions de politique, brûlantes d'actualité alors comme aujourd'hui.

Leur correspondance nous fait entrevoir la longue lutte de Noufflard avec son sujet si ardu, lutte dont il sortit victorieux quand il publia ses deux monographies sur l'histoire de la musique. Les lettres de Noufflard contiennent des descriptions du Paris d'après la Commune, des impressions de l'Espagne en sang, des comptes rendus sur les événements politiques en France, des critiques de l'art danois à l'exposition de Paris de 1878, de nombreuses réflexions sur l'art et des considérations d'ordre général, portant l'empreinte de sa vaste et originale culture et de cette chaleur du cœur qui le caractérisaient.

Les lettres de Brandes à son ami de jeunesse relatent sa longue lutte au Danemark, ses nombreuses polémiques, ses déceptions et ses défaites, ses succès et ses victoires, ses plans littéraires et leurs réalisations. Elles nous font également mieux saisir sa conception de la vie politique au Danemark et en France et elles contiennent bon nombre de jugements sur les manifestations littéraires dans les deux pays.

Avant de rencontrer Noufflard, Brandes avait fait la connaissance de GIUSEPPE SAREDO. Ils se virent pour la première fois à Florence vers la fin de l'été 1870. Saredo était alors professeur de droit à Sienne. Quand Brandes vint à Rome il rencontra de nouveau Saredo qui avait été nommé à l'université de la nouvelle capitale. Saredo avait commencé sa carrière dans des conditions modestes. Il avait longtemps péniblement gagné sa vie comme correcteur d'épreuves dans une imprimerie ou encore en écrivant des mélodrames pour les théâtres de boulevard de Turin. Il avait également été journaliste pendant quelques années. Ayant publié quelques écrits juridiques, il était devenu professeur de droit sans être muni d'aucun titre académique. Il devait prendre plus tard avec intrépidité une part active à la vie politique et administrative de l'Italie et remplir de hautes charges publiques.

De dix années son aîné, Saredo fut pour Brandes une immense source d'encouragement, enrichissant lui aussi son esprit, élargissant son horizon, lui faisant part de connaissances fondamentales. Pendant la longue maladie de Brandes à Rome l'hiver 1870-71, ce fut Saredo qui vint le plus souvent le voir dans sa chambre de malade. Pendant les mois de février et de mars ses conversations avec Saredo furent sa vraie vie. Celui-ci arrivait en coup de vent, chargé comme un éléphant de livres et de revues, plein de vie à en éclater, occupé des problèmes politiques, sociaux et artistiques de la nouvelle Italie. Il détestait et méprisait la France moderne, il considérait avec des regards de mélancolie cette Rome reconquise où il n'y avait que la noblesse, le clergé et la plèbe, point du tout de bourgeoisie, point d'industrie, point de commerce. La théocratie lui faisait horreur. Dans cette ère nouvelle il fallait reconstruire une Rome nouvelle, une ville ayant une nouvelle vie commerciale, sociale, politique et intellectuelle, et Saredo prit une part active à ce travail de reconstruction.

Ses entretiens avec Saredo initièrent Brandes à des notions politiques et sociales qu'il avait jusque là complètement ignorées ou dont il n'avait qu'une connaissance vague et livresque.

Saredo lui apprit qu'il existait une patrie des esprits, une patrie de l'humanité, dans laquelle lui et Brandes étaient les compatriotes de Shakespeare, Goethe, Stuart Mill et Cavour.

Quand Brandes se fut suffisamment remis, il suivit les cours de droit de Saredo. Ils produisirent sur lui une impression profonde. « Ah, si nous avions rien qu'un seul professeur comme lui à l'Université de Copenhague ! » — écrivait-il à sa mère — « Ce qui manque en effet aux nôtres, ce ne sont point les connaissances, mais le courage, le feu, l'éloquence et la faculté d'être « électrisant » sans être fébrile. » Ces paroles sur l'éloquence de Saredo caractérisent par anticipation l'élocution de Brandes même. Il dit ailleurs dans la même lettre : « Je me suis promis d'adopter la méthode de Saredo. »

Ses conversations avec Saredo insufflaient du courage à Brandes. Saredo essayait de toutes les manières d'exciter l'ambition et la fierté

de Brandes. « Pour vous un livre est une œuvre d'art, » disait-il, « pour moi, c'est un acte. Tout livre de valeur contient une polémique cachée et c'est son côté polémique qui lui donne sa valeur. » Brandes ne fut plus seulement un esthéticien. Quand il rentra au Danemark il devint également réformateur et agitateur, et son ami italien si actif a sa part dans ce changement.

Les cinq lettres de Saredo que nous présentons dans cette *Correspondance* contiennent des jugements sur la France qui sont typiques pour beaucoup d'intellectuels italiens du début de la décade 70. Il y a de même une perspective historique dans sa lettre de 1876 où il fait savoir qu'il s'est « politiquement converti en faveur des Français ». Sa correspondance nous fait aussi indirectement connaître quelques aspects de la carrière de Brandes et nous permet de comprendre combien ce remarquable Italien contribua par son travail énergique à la reconstruction de la nouvelle Italie.

La brève correspondance avec EDMOND de GONCOURT appartient à l'époque où Georg Brandes vivait en Allemagne dans une sorte d'exil volontaire. Il n'avait pas tout à fait perdu contact avec le Danemark, car il faisait toujours des cours à l'université de Copenhague et écrivait de temps en temps dans des revues et des journaux scandinaves. En Allemagne il faisait de nombreuses conférences et publiait des essais considérables dans la *Deutsche Rundschau*, nouvellement fondée. Son étude sur les frères Goncourt qui a été la raison première de sa correspondance avec Edmond de Goncourt peut nous fournir un exemple de la double activité de Brandes comme conférencier et comme écrivain. Pendant l'été 1881 il s'adressa à Edmond de Goncourt pour avoir des renseignements sur les œuvres des deux frères et sur leur collaboration qui lui paraissait difficile à comprendre. Dès 1870, il s'était fortement intéressé aux œuvres des Goncourt, et il avait, oralement et par écrit, recommandé à ses amis lettrés du Nord de puiser un enseignement dans la composition de leurs romans. En janvier 1882 Brandes fit une conférence à Berlin sur les frères Gon-

court. Il la répéta au début de février à Hambourg et à Brême et en mars à l'université de Copenhague. Aussitôt après parurent les essais de Brandes sur Edmond et Jules de Goncourt, d'abord dans la *Deutsche Rundschau* et ensuite dans un hebdomadaire danois. Grâce à sa correspondance avec Edmond de Goncourt on peut suivre les lignes principales de la vaste « propagande » qu'il fit pour faire connaître à un plus grand public les deux écrivains français. On notera chez Brandes le désir de précision dans le détail biographique et de vérification des renseignements recueillis, désir qui le pousse à remonter directement à la source même.

C'est PAUL BOURGET qui s'adressa à Georg Brandes en 1884. Brandes était alors rentré au Danemark. Lui et ses amis et partisans politiques et littéraires étaient en train de renforcer leur position dans la vie publique. Depuis janvier 1884 paraissait la revue *Tilskueren* et en automne fut fondé le quotidien *Politiken*.

Bourget désirait écrire des *Lettres de Paris* dans la dite revue. Bourget ne fit paraître qu'un seul de ces articles. Les lettres de Bourget à Brandes révèlent quelques-unes de ses aspirations littéraires, et nous font entrevoir le monde artistique et moral de Bourget à cette époque. Les lettres de Brandes à Bourget nous manquent, mais nos notes montrent par quelques exemples que Brandes a su profiter au point de vue littéraire de cet échange d'opinions avec le moraliste français, son cadet de 10 ans. Brandes entra en correspondance avec Bourget à une période de sa vie où il était particulièrement disposé à goûter les essais psychologiques de cet écrivain français.

Après ses grandes œuvres d'histoire littéraire aux prétentions scientifiques, et à tendance polémique, c'est l'essai artistique qui domine dans l'œuvre de Brandes, essai descriptif, analytique, qui, « sous la forme d'images et d'études d'autres personnes, sont des côtés de notre propre esprit, des pages détachées du livre de notre vie, lambeaux de notre vie à nous. C'est à la fois notre travail, notre admiration, notre intérêt, nos amitiés, notre jeunesse . . . un

faible reste de tout ce qui s'enfuit et se perd, de tout ce qui se joue un instant à la surface des flots du temps avant de sombrer dans l'oubli — l'ombre d'un rêve. » Ces paroles sont tirées de la préface au recueil d'essais *Hommes et Œuvres* qui avait paru un peu moins d'une année avant la première lettre de Bourget. Plus de six ans plus tard, Brandes accentuait encore le côté individuel de la forme littéraire de l'essai en citant les paroles de Montaigne : « Je suis moy mesme la matière de mon livre. » Il ne faut certainement pas exagérer l'influence de Bourget sur cette tendance de l'œuvre de Brandes, et leurs essais sont en effet bien différents par la forme et par le fond, mais il semble indéniable que Brandes a trouvé, dans les essais de Bourget, un surcroît d'incitation à écrire sous la forme de l'essai psychologique, construit avec art, qui devait devenir l'une de ses formes d'expression favorites.

Brandes a toujours eu beaucoup d'estime pour les romans de Bourget. Il trouvait profondes et vraies les analyses psychologiques du romancier français. La construction de ses romans, leur composition limpide, logique, sans remplissage, le séduisaient. Les romans à thèse de Bourget lui plaisaient moins. Mais il aimait le roman qui ne traite qu'un seul et même sujet, « un livre qui choisit un thème bien connu, qui semble avoir été traité cent fois, et qui s'y approfondit avec une telle passion que l'on découvre qu'il n'a jamais été traité, et qui le développe avec un tel art de décomposition que ce motif d'apparence si étroit et vide se révèle aussi fécond que le chapeau d'un prestidigitateur ».

Avec le temps les points de vue de Bourget et Brandes divergèrent sensiblement. Mais malgré le catholicisme de Bourget et son attitude pendant l'affaire Dreyfus, Brandes continua cependant à s'intéresser à lui ; il se laissait quelquefois aller à faire des remarques mordantes qui trahissaient son irritation contre les tendances cléricales et nationalistes de Bourget, mais certaines de ses pages montrent qu'il éprouvait de la sympathie pour l'écrivain et du respect pour l'homme. Au moins jusqu'en 1915 Bourget continua à envoyer ses livres à Brandes.

On n'a pas trouvé de traces prouvant qu'ils aient correspondu après 1886. En 1923, Brandes parlait de la dette de reconnaissance qu'il avait personnellement contractée envers Bourget. Encore quelques mois avant sa mort, Brandes prononçait le nom de Bourget à propos de Maupassant, dont il est également question dans les lettres de Bourget que nous publions.

La correspondance suivante de notre édition commence au siècle nouveau et continue jusqu'à la mort de MADAME de CAILLAVET. Cette correspondance date d'une période de la vie de Brandes bien différente, tant par les événements extérieurs que par l'évolution intérieure, de celle des cinq premières correspondances.

Depuis son retour de Berlin en 1883, Brandes s'était fixé à Copenhague d'où il fit de nombreux voyages en Europe. A la fin de la décade 80 et dans celle de 90 il fit de grandes tournées de conférences en Pologne et en Russie, en Allemagne, en Autriche et en Hongrie. La Suède, la Norvège surtout, l'appelaient. Brandes visita la Hollande et la Belgique, revit l'Italie et fit des voyages d'étude en Angleterre entre 1890 et 1900 afin de se documenter pour son ouvrage sur Shakespeare. Au début du siècle il fit de nombreux voyages en France. De 1902 à l'année de la Grande Guerre, Brandes se rendit presque tous les ans à Paris. Certaines années il y retourna plusieurs fois.

Les luttes politiques danoises qui avaient duré des années se terminèrent en 1901 par ce qu'on a appelé « le changement de système », c'est-à-dire par le triomphe du parlementarisme. L'année suivante Georg Brandes fut nommé professeur d'université sans obligation de faire des cours et sans être attaché à l'université en tant que fonctionnaire, mais avec le même traitement que les professeurs de Faculté. C'était la reconnaissance par le Danemark officiel, le gouvernement et le parlement, de l'œuvre de Brandes et une manifestation prouvant l'arrivée au pouvoir des forces libérales du Danemark. De l'étranger les hommages affluaient. Dès 1880, Brandes était connu dans l'Europe entière, les revues, les sociétés et les publications

littéraires recherchaient sa collaboration. La France était le pays le moins empressé à ce point de vue, ce que l'on pourra constater plusieurs fois dans cette *Correspondance*, entre autres dans les lettres échangées entre Brandes et Madame de Caillavet.

Les années de véritable lutte littéraire étaient terminées.

Après son voyage à l'étranger de 1870-71, Brandes avait cherché, dans ses conférences sur les *Courants Directeurs*, à fournir un exposé d'ensemble de la vie intellectuelle européenne dans la première moitié du XIX^e siècle. Le plan de l'ouvrage, dont il est question dans sa lettre à Taine de décembre 1871, fut réalisé. L'œuvre portait sur la littérature européenne, mais traitait pour une grande part de la vie des lettres au Danemark. Brandes essayait de considérer la littérature nationale d'un point de vue européen. Les trois premiers tomes, retraçant la réaction contre les idées révolutionnaires du XVIII^e siècle, contenaient une polémique pour une part directe et aussi largement indirecte contre la littérature danoise que Brandes accusait de s'attarder dans une indolence postromantique, de s'enraciner dans les traditions ou de s'égarer dans un idéalisme exalté. Pour réveiller de son sommeil la littérature danoise et pour en créer une nouvelle, plus proche de la réalité, une littérature qui débattrait les principaux problèmes sociaux et moraux de l'époque, il renvoyait aux littératures étrangères qui avaient dépassé la réaction contre le XVIII^e siècle, à l'individualisme de Byron et de Shelley, au romantisme français, à Heine et à Börne. Les *Courants Directeurs* traitent bien de littérature, mais ce n'est pas un manuel d'histoire littéraire. Ce n'est pas non plus essentiellement un manifeste esthétique. « La conception de l'œuvre est politique et non littéraire », écrivait Brandes vers la fin de ses jours. Elle est enflammée par un désir passionné de propager une conception de la vie visant le temporel, une conception sociale sans égard pour l'autorité établie, une morale « humaine » à l'opposé des habitudes bourgeoises admises et des dogmes théologiques. « Liberté de pensée », « droit de libre recherche », « positivisme », « individualisme », « émancipation de la femme », « foi dans le progrès », voilà quelques-

uns de ses mots d'ordre. Brandes les concevait avec un sens des nuances plus développé et les voyait susceptibles de plus nombreuses modifications que grand nombre de ses adversaires ou partisans.

Avant que cette tranche d'histoire de l'âme européenne fût terminée par la publication du 6^e tome qui parut en 1890, Brandes s'était déjà lassé de cette vaste étude. Ses idées avaient changé depuis qu'il avait commencé. Dans les premiers tomes il analysait surtout les figures littéraires, typiques de leur époque ; il insistait sur l'histoire des idées, sur la littérature considérée en tant qu'expression de l'état social, de situations historiques. Dans les trois derniers tomes, son intérêt se concentre sur les figures qui expriment des états d'âme nouveaux, une nouvelle attitude devant la vie, ou qui séduisent par leur originalité. Les deux tendances se retrouvent dans tout l'ouvrage, mais on peut cependant dire que, peu à peu, il prend un caractère de moins en moins politique et polémique et de plus en plus psychologique et artistique, tant dans son esprit que dans son attitude.

Vers la fin de la décade 80, Brandes cherchait des voies nouvelles pour la pensée. C'est alors qu'il déclara que trop longtemps on avait vécu sur des idées anciennes ou s'était occupé des mêmes doctrines : certaines théories de l'hérédité, un peu de Darwinisme, un peu d'émancipation de la femme, un peu de morale du bonheur, un peu d'athéisme, un peu de culte du peuple, etc. Le mot « évolution », qui était dans toutes les bouches, le rendait malade.

Brandes avait de bonne heure manifesté un intérêt passionné pour le « grand homme ». Prenant comme intermédiaire le type qu'il caractérisait, il avait mis à nu des côtés de sa propre nature et représenté des aspects de sa situation personnelle. Cette tendance ne fit que s'accentuer lorsqu'il se mit à étudier plus profondément les œuvres de Renan et de Nietzsche. Parmi les thèses du philosophe allemand, c'est à celle qui considère le grand homme comme la source et le but de la culture que Brandes avait le moins de réserves à opposer. Le culte du génie dans l'œuvre de Brandes au XIX^e siècle ressort avec plus ou moins de force et sous des formes diverses dans plusieurs

monographies sur Sören Kierkegaard, Esaias Tegnér, Disraëli, Lassalle, Holberg, dans certaines caractéristiques des *Courants Directeurs* et dans son grand travail sur Shakespeare.

Vers le début du siècle, Brandes fit remarquer qu'il n'étudiait point Nietzsche avec l'arrière-pensée d'adopter ses idées et encore moins d'en faire la propagande. « Car nous ne sommes pas des enfants qui cherchent à s'instruire, mais des sceptiques qui cherchent des hommes et qui se réjouissent quand ils ont trouvé un homme — ce qu'on peut trouver de plus rare. »

Ces paroles peuvent servir d'épigraphe à toute l'œuvre de publiciste de Brandes pendant les années où il a connu Madame de Caillavet. Elles ne définissent pas toute son activité littéraire dans la première décennie du siècle, mais elles en caractérisent un côté important.

Ce n'était plus un agitateur littéraire comme au temps de sa jeunesse, il apportait moins de turbulence dans le Parnasse danois, mais, par l'intérêt actif qu'il portait aux choses littéraires et humaines de tant d'époques et de tant de pays, il contribua puissamment à maintenir le contact entre la vie intellectuelle danoise et l'étranger. Ses lettres dévoilent à l'observateur attentif la curiosité toujours en éveil de ce lecteur inlassable et les formes diverses d'expression dont il se servait. Ce n'est pas l'époque des grandes œuvres mais la période fiévreuse de certaines d'articles de journaux et de nombreux discours.

Les revues et les livres, danois et étrangers, arrivaient en quantité massive dans son cabinet de travail. Il choisissait dans le tas, pour servir de sujet à ses articles, les écrits qui éveillaient son attention par leur qualité humaine ou artistique, par l'originalité de leur pensée.

On apprend par ses lettres à Madame de Caillavet qu'il voyait avec une certaine amertume les générations littéraires nouvelles du Danemark chercher des voies nouvelles qui les éloignaient des siennes et de celles de ses frères d'armes, et que, malgré la part fort active qu'il prenait à la vie littéraire de l'époque, il se sentait plutôt isolé. L'attitude de Brandes envers la littérature dont il faisait la critique était cependant généralement bienveillante, « positive ». Il n'écrivit durant

ces années presque exclusivement que sur les œuvres qui éveillaient sa curiosité et sa sympathie. Il s'est défini lui-même par cette expression, si contraire à l'esprit de Sainte-Beuve, qu'il était un critique qui n'aimait pas à critiquer. « Je préfère admirer. Je suis un sceptique, mais un sceptique qui s'enthousiasme pour tout ce qui est grand. » Même si la littérature du jour n'offrait pas toujours cette grandeur capable de nourrir son enthousiasme, il arrivait souvent qu'il trouvait, fût-ce dans des œuvres de second ordre ou qui lui étaient foncièrement étrangères, des valeurs qui le captivaient et qui donnaient de l'ardeur à ses articles et de l'éclat à sa diction. A la contribution littéraire de forme variée de Brandes aux journaux appartiennent aussi des comptes rendus de représentations théâtrales un peu partout en Europe, des récits des nombreux voyages qu'il entreprenait pour se récréer. La vie de société parisienne, sous l'aspect qu'elle prenait dans des cercles politiques et littéraires hautement cultivés, lui était particulièrement chère.

Pendant les dix premières années du siècle, c'est le salon de Madame de Caillavet qui fut son point d'attache à Paris.

Les manières de la maîtresse de maison le charmaient. Il trouvait en elle de rares qualités réunies, une forte culture littéraire, de l'indépendance dans le jugement des hommes, des idées politiques libérales, de l'énergie, de la délicatesse de sentiment. Madame de Caillavet semble avoir éprouvé une sincère admiration pour les façons et le genre d'esprit de son ami danois ainsi que pour ce qui lui était accessible de la production littéraire de Brandes. Ses lettres nous permettent de lire en quels termes exquis, parfois même extasiés, elle exprimait cette admiration, et stimulait ainsi Brandes. Négligeant une tradition de salon tyrannique, Brandes prétendait avec une parfaite indocilité avoir le droit de voir qui il voulait. Par là encore il gagna le cœur de Madame de Caillavet. Elle, qui était certes aussi volontaire, était impressionnée par tant d'indépendance irrespectueuse. A la longue ce fut elle qui gagna la partie.

Mais Brandes ne fréquentait pas l'Avenue Hoche seulement pour se

réchauffer auprès de l'aimable admiration de la maîtresse de maison. Il voulait y rencontrer l'homme qu'il considérait comme le plus spirituel d'Europe.

Ce n'était pas seulement l'ironie et la railleuse subtilité, le caractère voltairien et « renannais » du talent de conteur d'Anatole France, qui ravissaient le critique danois. C'était aussi le critique social, le militant en lui qui le captivait.

Quand le sceptique se fit écrivain de combat et s'essaya à la tribune populaire, Brandes ne put plus, il est vrai, ainsi que nous le démontrent ses lettres à Madame de Caillavet, partager toutes ses convictions, mais il admirait le côté énergique et actif de l'œuvre d'Anatole France, surtout son attitude pendant l'affaire Dreyfus et ses attaques directes et couvertes contre ceux des hommes au pouvoir en qui il voyait des adversaires de la justice.

Anatole France est toujours présent dans la correspondance entre Madame de Caillavet et Brandes. Cette correspondance nous éclaire sur les projets littéraires et les travaux d'Anatole France et elle nous apprend de combien de multiples façons Brandes travaillait autour de l'œuvre d'Anatole France en ces années : courts articles, analyses et conférences qui forment une partie de son petit ouvrage sur Anatole France dont il est question dans quelques-unes de ces lettres. Celles-ci nous renseignent en outre de façon détaillée sur l'activité de Brandes pendant cette période, sur ses voyages, ses conférences un peu partout, ses interventions en faveur des peuples opprimés : Slesvigois du Nord, Arméniens, Juifs polonais et Finlandais. Mieux que la plupart des autres lettres aux correspondants français, celles-ci jettent quelque lumière sur la situation de la littérature nordique et sur les événements de la vie politique danoise. Elles sont nettement personnelles à bien des points de vue. La mort fauche plusieurs des familiers de Brandes en ces années. Son père, plusieurs amis de jeunesse, des frères d'armes meurent. Il se sent seul, le seul de sa génération vivant. Mais la souplesse de son esprit n'en fut pas brisée. Il désirait toujours rencontrer, personnellement ou par l'intermédiaire des livres, des personnes nouvelles et s'instruire à leur contact.

Ici et là, Anatole France parle à Brandes par la plume de Mme de Caillavet. Mais les lettres de celle-ci ne servent pas seulement à transmettre les messages du grand écrivain, paresseux épistolier ; sa propre personnalité y ressort très nettement ainsi que ses jugements sur les hommes et les événements qui ne coïncident pas toujours avec ceux d'Anatole France ou de Brandes. Elle sait traduire des états d'âme très différents. Ses lettres vibrent, les premières années, d'un esprit d'initiative plein d'autorité. Puis une tendance à la mélancolie et une lassitude de sa vie mondaine se font jour. Vers la fin, une résignation mi-voilée qu'elle acceptait mal.

Les Archives Brandes ne contiennent que très peu de lettres d'ANATOLE FRANCE.

Madame Rung raconte dans son livre sur Brandes qu'à un moment donné toutes les lettres d'Anatole France avaient disparu. A cette occasion Brandes se serait écrié : « Que le diable emporte celui qui les a volées ! » — Parmi les lettres dites « volées » se trouve le n° 188 de notre édition, qui est ainsi revenue à son propriétaire légitime. Il ressort de la lettre n° 186 et de quelques-unes de celles de la correspondance entre Mme de Caillavet et Georg Brandes qu'il a été échangé quelques lettres de plus entre Anatole France et Brandes que celles que nous possédons. Il est cependant peu probable que ces deux personnalités aient échangé leurs vues dans une correspondance importante. Anatole France avait en effet l'habitude de n'ouvrir ni les colis de livres, ni les lettres qu'il recevait. Il jetait le tout dans la baignoire qu'un bouquiniste venait de temps en temps vider.

Parmi les lettres conservées et imprimées ici, celle de Brandes souligne sa répugnance à l'observation de soi-même, à l'introspection.

La lettre d'Anatole France sur la mort de Mme de Caillavet exprime des sentiments qui se font également jour dans d'autres lettres d'Anatole France de cette période, des sentiments qui donnent l'impression d'être tout à fait sincères.

Pour restreinte que soit notre collection, elle donne cependant une idée des rapports entre l'écrivain français et le critique danois pendant la première décennie du siècle, et du respect mutuel qu'ils se portaient. Ainsi que nous l'avons dit, c'est par les lettres de Mme de Caillavet que Brandes était le mieux renseigné sur Anatole France et ses travaux littéraires.

Il apparaît clairement que Brandes, pendant les années auxquelles appartiennent ces deux correspondances, se sentait le « héraut » du génie littéraire d'Anatole France et agissait comme tel.

Les lettres de JACQUES COPEAU à Brandes appartiennent à la même période que celles de Mme de Caillavet. Elles sont un témoignage de ce que même les hommes de lettres les plus jeunes cherchaient aide et conseil auprès du critique danois. Des centaines de jeunes écrivains de nombreux pays s'adressaient à Brandes avec confiance. Le plus souvent ils recevaient une réponse, souvent des réponses détaillées qui étaient accueillies avec plus ou moins de reconnaissance. Brandes se plaignait à grands cris des nombreuses lettres et des nombreux livres qu'on lui envoyait. Cela le fatiguait bien souvent et lui prenait du temps de répondre à ce vaste courrier. Mais il est certain que cette forme de rapport avec les courants intellectuels d'Europe était pour Brandes un grand stimulant et même quelquefois un enseignement. Par les lettres et les écrits d'écrivains débutants qu'il recevait il apprenait souvent à connaître des tendances et des courants intellectuels non signalés par les quotidiens et les revues.

Dans la première lettre de Copeau, c'est le jeune artiste, aux grandes aspirations, mais mal assuré et plutôt solitaire, qui se révèle. Dans les lettres suivantes, il est question de la littérature nouvelle, une littérature qui ne suscitait, il est vrai, chez Brandes qu'un intérêt limité. Après l'article de Brandes sur Claudel, Copeau trouve qu'il devrait attirer l'attention sur d'autres jeunes écrivains qui n'avaient pas encore réussi à capter l'intérêt du public. Il n'en résulta à peu près rien.

Les relations entre Copeau et Brandes s'espacèrent peu à peu, après que Copeau se fut fixé à la campagne en 1910, occupé qu'il était à créer la scène sérieuse qui devait avoir une influence si fondamentale sur le théâtre français moderne. Brandes ne semble pas avoir connu *Le Vieux Colombier* dont la dernière et pathétique saison avait eu lieu sous la direction de Copeau à l'époque où Brandes séjournait à Paris pour la dernière fois.

Comme nous pouvons le voir dans une des lettres de Copeau, c'est grâce à lui que l'attention de Brandes fut attirée sur PAUL CLAUDEL. Brandes publia son article sur Claudel en juillet 1903. Il y fait des réserves quant à la débordante prolixité de son style, à ce qu'il a de psalmodiant et de nébuleux, mais il y exprime aussi son admiration pour les forces extraordinaires du génie poétique de Claudel, l'exubérance de son imagination, la grandeur de sa pensée et le sentiment profond de la nature révélé par les images de son œuvre poétique. A la fin du mois suivant, Claudel envoyait d'Extrême Orient la longue lettre que nous publions. Elle dépasse de loin le cadre d'une lettre commune de remerciements, car elle contient une esquisse de la poétique originale de Claudel, surtout de sa conception du vers : « Car ce sont des vers que j'ai écrits, quoi que vous en pensiez, et non pas de la prose. »

Il semble que quelques lettres ont encore été échangées entre le poète et diplomate en exil et le critique danois. On ignore où elles sont. Brandes cessa de s'intéresser à Claudel dont le style finissait par le fatiguer. Quant aux idées et à l'univers religieux de Claudel, Brandes n'avait pour eux aucune sympathie, on le voit entre autres par ce qu'il en dit dans ses lettres à André Rouveyre.

On remarque dans la correspondance de Mme de Caillavet et de Brandes le reflet de la guerre russo-japonaise. L'on peut y sentir les complications de la vie politique française et la situation tendue en Europe.

Les lettres de CLEMENCEAU à Brandes nous permettent de suivre quelques phases de l'état troublé de la politique intérieure française, les crises dangereuses entre les Grandes Puissances jusqu'à la catastrophe totale. C'est l'un des personnages principaux du drame européen qui s'y exprime. Il y a, dans les Archives Brandes, de 40 à 50 lettres de Clemenceau. Ce sont pour une grande part de brefs billets, fixant des rendez-vous à Paris ou surtout à Carlsbad. Dans plusieurs lettres de notre édition on trouve des échos des luttes intérieures décisives. Quelques-unes fournissent des perspectives de politique extérieure, telle la courte lettre du 9 janvier 1906. Dans leur style lapidaire, ces quelques lignes reflètent une situation historique, contiennent la prédiction de la guerre mondiale et résument l'idée fixe et inébranlable de la politique extérieure de Clemenceau : l'alliance avec l'Angleterre. Nous ne connaissons pas les lettres de Brandes à Clemenceau. Ce sévère homme d'Etat semble avoir fait la guerre même à ses papiers. Il n'a gardé qu'une seule lettre de chacun de ses correspondants, réunies aujourd'hui dans un grand album qui est au Musée Clemenceau. La seule lettre connue de Brandes à Clemenceau figure dans cette collection et est reproduite dans notre édition. Elle contient, outre une allusion obscure à quelques phrases de Barrès, l'adversaire de Clemenceau dans l'affaire Dreyfus, l'assurance que « vous avoir rencontré est la récompense de mon voyage en France ». Brandes voua pendant bien des années une admiration presque sans bornes à la personnalité intègre de Clemenceau, à l'intensité de son énergie et à son énorme puissance de travail, à la clarté et l'acuité de son intelligence, à la fierté et la sévérité de son caractère. Il se sentait attiré par cet homme d'action, à l'âme de pierre, qui n'admettait pas les phrases, la sottise ni la lâcheté, et menait une vie stoïque et austère.

Ce fut l'affaire Dreyfus qui rapprocha les deux hommes. D'après Brandes, Clemenceau était parmi ceux qui sauvèrent l'honneur de la France. Pendant 15 ou 16 ans une amitié cordiale les unit. Brandes suivait Clemenceau avec attention, lisait tout ce qu'il avait écrit et écrivait encore, ses œuvres littéraires et ses polémiques, faisait sur lui

des conférences, publia en 1903 un grand essai sur lui contenant une caractéristique de son esprit et un exposé de toute sa vie publique si agitée, depuis qu'il était maire à Montmartre en 1870-71. Plus tard, Brandes évoquera bien des fois le rôle joué par Clemenceau dans la vie politique française, son éloquence et son intrépidité, sa ténacité et sa vivacité explosive, son esprit combattif et sa force dans l'action. Brandes partageait une grande partie des opinions de Clemenceau, il se sentait complètement d'accord avec lui en ce qui concernait l'indépendance des peuples opprimés, mais il ne croyait pas, ainsi que l'avait d'abord fait Clemenceau, aux bienfaits absolus du régime parlementaire. L'individualisme indomptable de Clemenceau attirait Brandes. Il estimait sa nature de chef. Il avait moins de respect pour le despote. Dès son essai de 1903, Brandes notait quelques-unes des limites humaines de l'esprit de Clemenceau qu'il trouvait parfois aussi crédule qu'il se montrait dans d'autres cas incrédule et remarquait qu'il lui arrivait de se tromper par manque de connaissance des hommes.

L'amitié entre Clemenceau et Brandes ne fut pas sans crises, les lettres publiées en témoignent. Elles nous laissent également entrevoir le ton particulier de leur conversation. Brandes raconte dans un article de 1907 que Clemenceau, quand il était en tête à tête avec lui, s'amusait beaucoup à plaisanter et à taquiner de mille façons. « La moitié de sa conversation est une taquinerie sans fin. » Voici ce que Georges Suarez raconte sur Clemenceau et Brandes à Carlsbad : « A quatre heures du matin, le président du conseil sortait de l'hôtel et commençait avec son secrétaire une promenade à pied. Retour à sept heures et demie et petit déjeuner en plein air, à la terrasse du « Café de l'Eléphant ». Là il retrouvait l'écrivain danois Brandes avec qui une vieille amitié le liait. Mais le talent ne le sauvait pas de l'humeur joviale et agressive de Clemenceau. Si bien qu'un jour, le Danois confectionna un petit panneau sur lequel il avait écrit « Défense de taquiner Brandes ». Il afficha ce petit avis sur la porte de sa chambre d'hôtel. Clemenceau, dès qu'il le lut, ajouta de sa main « Défense de défendre à Clemenceau de taquiner Brandes ».

Ce ton de taquinerie amicale se retrouve également dans les lettres, par exemple là où Clemenceau certifie que les livres envoyés sont sur « papier Hollande ». Brandes n'était en aucune façon bibliophile, il attachait plus d'importance au contenu d'un livre qu'à sa présentation, mais il avait dû un jour exprimer son dépit de recevoir les écrits de son célèbre ami sur papier ordinaire, puisqu'il en existait une édition plus luxueuse. Et c'est pour cela qu'il devait subir les railleries couvertes de Clemenceau. C'est un grondement bien plus sérieux que l'on entend ailleurs. Dans sa lettre du 9 août 1911, Clemenceau est en colère et fait des reproches à Brandes. De graves sujets français ne doivent pas être traités à la légère par un non-Français. Ces dissensions n'étaient cependant que des bagatelles, des rides légères, des malentendus faciles à dissiper. La rupture irrémédiable entre les deux amis se fit en mars 1915. Les documents essentiels de leurs échanges de vue qui eurent un si grand retentissement dans plus de la moitié du monde sont reproduits dans les notes de notre édition. Ces documents se passent de commentaire. Brandes n'a jamais bien compris ce qui amena la fin de leur amitié. Il pensait que des intrigues et des calomnies expliquaient l'attitude de Clemenceau. Il n'en est sans doute pas ainsi. Nombreux furent ceux, il est vrai, qui se réjouirent de la rupture entre les deux amis, mais une influence du dehors sur Clemenceau n'était pas nécessaire en l'occurrence. Lui qui n'était pas encore au pouvoir essayait tous les jours dans son petit journal d'inciter ses compatriotes à la résistance dans leur dangereuse lutte contre l'ennemi. Il exerçait déjà une influence énorme sur l'opinion publique. La neutralité était pour lui une absurdité, quelque chose d'absolument contraire à la nature. Tout souhait de réconciliation de la part de Clemenceau était complètement exclu. Il rompit avec Brandes avec un mépris cinglant qu'il reporta sans nuances sur tout le peuple danois. Le critique danois devait plus tard écrire deux articles sur son ancien ami. L'un est de 1921 et traite de Clemenceau et de Caillaux, surtout de ce dernier, le second date de la dernière année où vécut Brandes. Ce dernier traite de *Demosthène*, l'œuvre de vieillesse de Clemenceau

dans laquelle l'auteur met en relief le politicien attique aux dépens de l'orateur et par cet intermédiaire se défend et se justifie. Brandes ne dissimulait pas qu'il voyait des limites à la personnalité de Clemenceau et à la valeur de son historiographie, mais les articles prouvent que Brandes continuait à estimer ce qu'il y avait de grand dans le caractère et dans l'œuvre de Clemenceau.

Au cours des années qui précédèrent immédiatement celle de la Grande Guerre, Brandes vint souvent dans l'île St. Louis chez PIERRE MILLE et sa femme, Yvonne Serruys, dont il admirait les sculptures. Brandes appréciait Pierre Mille, ce joyeux et piquant conteur, cet idéaliste énergique qui luttait avec obstination et désintéressement contre les crimes commis par les Européens dans les pays lointains dont il avait une si profonde connaissance de première main. La première lettre de Pierre Mille se rattache à la correspondance Mme de Caillavet-Anatole France. La seconde donne une description vivante de la situation de la France pendant les six premiers mois de la Grande Guerre, la description de quelqu'un qui a approché les événements de près et qui a gardé l'espoir de voir la lutte se terminer favorablement pour la France.

Le froid causé par le débat Clemenceau éloigna Brandes de beaucoup de ses amis français. Mais il se fit quelques nouvelles amitiés et garda des relations amicales avec quelques Français qui ne voyaient pas les problèmes sous un angle aussi aigu que Clemenceau.

La lettre de MARIE BONAPARTE prouve qu'il existait en France d'autres forces et tendances que ce cléricisme et nationalisme que Brandes voyait avec tristesse se répandre et qui lui fermait bien des portes. Cette lettre dévoile en outre que, tout en restant d'accord sur certains points, Marie Bonaparte et Brandes avaient des opinions profondément divergentes sur d'autres. Brandes semble, dans une lettre malheureusement disparue, avoir opposé son pessimisme à cette forme particulière d'optimisme qui était celle de Marie Bonaparte.

Brandes rencontra chez ROMAIN ROLLAND un autre genre d'optimisme concernant la politique internationale d'après-guerre. Tout d'abord leur correspondance eut un caractère littéraire. Brandes avait lu *Jean-Christophe* et se présenta à l'auteur comme un admirateur qui avait, par ses écrits et par ses conférences, fait de la « propagande » en faveur de l'écrivain français — comme il l'avait fait autrefois pour les frères Goncourt et pour tant d'autres. Les lettres suivantes portent la marque d'une sympathie grandissante entre les deux personnalités. Brandes avait tout d'abord été séduit par les tendances humanitaires de l'œuvre littéraire de Rolland, dont il n'ignorait pas les faiblesses artistiques. « J'aime plus son âme riche et pleine que sa forme quelquefois diffuse. » Le caractère désintéressé de Rolland, son courage sans ostentation, son mode de vie ascétique produisirent sur Brandes une impression profonde. Pendant les années de la Grande Guerre et aussitôt après, ce sont les problèmes de l'humanité qui rapprochent Rolland et Brandes. Les deux idéalistes poursuivaient dans ses grandes lignes le même but : indépendance de l'esprit, humanité, paix, réconciliation. Mais ils n'avaient pas la même foi dans la raison humaine. Que l'on ne se laisse cependant pas dérouter par les exclamations de désespoir réitérées de Brandes devant l'abîme de la bêtise et de l'égoïsme humains. Nous retrouvons ces exclamations de bonne heure chez Brandes. Avec l'âge elles se firent plus fréquentes, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à lutter par la plume contre ce qu'il trouvait stupide et de prendre la défense de ce qui, d'après lui, était le bon sens.

FRANCIS de MIOMANDRE était aussi de ceux qui, contrairement à la plupart des membres de la presse française, comprenaient ce qu'il y avait d'absurde à considérer Brandes comme un ennemi de la France. Ses deux lettres le prouvent. Même dans les années d'après-guerre Brandes entra en contact avec de jeunes écrivains français.

En 1911, Brandes fit la connaissance du dessinateur et écrivain ANDRE ROUYEYRE. Rouveyre venait d'atteindre la trentaine,

Brandes avait près de 70 ans. Cette différence d'âge n'empêcha pas l'épanouissement entre eux d'une intimité qui résista aux secousses de la guerre et dura jusqu'à la mort de Brandes.

Brandes se sentait attiré et légèrement choqué par la passion de Rouveyre pour le vrai, l'étrange, pour tout ce qui démasque sans pitié. L'art de Rouveyre lui révélait un contempteur d'hommes d'une singulière férocité. Ce satirique hargneux avait une nature attirante, sensible, silencieuse, secourable et fidèle. Ses lettres en témoignent. Il rendit bien des services à Brandes en lui fournissant des renseignements et en l'obligeant de toutes façons. Grâce à ses attaches au *Mercur de France* et à d'autres groupes modernes de la littérature française, Rouveyre pouvait tenir Brandes au courant de détails de la vie littéraire française. Dans les lettres de Brandes à Rouveyre nous sentons son amertume et sa colère causées par les attaques dont il était l'objet dans la presse française. Rouveyre eut plusieurs fois l'occasion de l'appuyer directement. Il le fit sans aucun doute aussi avec le fidèle dévouement dont ses lettres sont un beau témoignage. Par les lettres de Brandes, l'on peut suivre l'extraordinaire activité littéraire de sa vieillesse, l'achèvement de ses grands travaux sur Goethe et Michel-Ange qu'il avait aimés et étudiés dès sa jeunesse. D'autres travaux de l'âge mûr sont également mentionnés dans cette correspondance avec Rouveyre ; dans sa trame se glissent des fils qui nous conduisent loin dans la connaissance de la vie intellectuelle et de la production littéraire de Brandes et, grâce à la culture profondément originale de Rouveyre, des rapports naissent entre des courants et des figures littéraires en France et hors de France dont il n'est pas question ailleurs dans cette *Correspondance*.

La correspondance entre EMILE MEYERSON et Brandes contient des traits attachants par leur côté humain, et prouve que l'œuvre de Brandes avait fait de bonne heure une impression durable sur l'esprit de Meyerson. Elle montre de curieuse façon combien Brandes, même dans son extrême vieillesse, restait ouvert aux idées nouvelles, comme il

cherchait courageusement à s'initier à la théorie de la connaissance de son temps et à la conception du monde qui se rattache aux noms d'Einstein et de Niels Bohr. Meyerson fut la dernière grande personnalité qui captiva Brandes et qui lui semblait pouvoir encore lui apprendre quelque chose. Sur son lit de mort Brandes se souvenait de l'impression profonde de rare noblesse humaine et de sublime puissance de pensée que lui avaient laissée ses conversations avec Meyerson.

Les lettres de PANAIT ISTRATI furent adressées à Brandes dans les toutes dernières années de sa vie. Bien des traits de la littérature danoise et étrangère semblaient étranges et incompréhensibles à Brandes parce que cette littérature blessait son sens esthétique et révoltait sa conception des valeurs humaines, de l'honnêteté et de la probité de la pensée. Les lettres d'Istrati prouvent que sa réceptivité et sa souplesse littéraires étaient encore étonnantes et qu'il suivait toujours avec le même intérêt les événements de la littérature européenne. Après avoir lu *Kyra Kyralina*, le critique danois âgé alors de 83 ans écrivit à Istrati. Il n'avait pas personnellement reçu le livre de l'écrivain franco-roumain qui le croyait mort depuis longtemps. Brandes connaissait l'existence d'Istrati par Romain Rolland entre autres. Une fois la liaison établie, plusieurs lettres furent échangées. Nous ne connaissons pas celles de Brandes, mais on peut suivre les phases de cette correspondance par celles d'Istrati. Istrati lui avait envoyé de nouvelles œuvres en lui demandant son jugement. Brandes le lui fit connaître. Ainsi qu'on peut le voir dans ses lettres à d'autres correspondants, Brandes était fort souvent importuné par de jeunes littérateurs qui lui demandaient aide et conseils. Il était cependant toujours prêt à les guider. L'intérêt que portait Brandes à Istrati l'amena à écrire un essai entier sur le jeune écrivain, sur sa vie et sur sa production, un essai révélant un sens très vif de la fougue de la vie primitive, des sources de richesse de la vie intérieure, du besoin de justice et de la poésie de la vie d'aventure dans les grandes forêts.

Il ressort de la dernière lettre d'Istrati que Brandes non seulement

se sentait attiré par l'œuvre du jeune Roumain, mais qu'il lui avait aussi posé les questions personnelles qu'Istrati avait en vain attendues dans la jungle littéraire de Paris. Les lettres franches et spontanées d'Istrati sont révélatrices de sa personnalité et nous font également sentir la faculté qu'avait Brandes de s'attacher de jeunes écrivains en leur accordant une attention littéraire, mais aussi en leur montrant un intérêt humain, souvent teinté de sens pratique.

Cette correspondance de Brandes avec des personnalités du monde roman, qui s'étend de 1870 à 1926 et qui débute par les lettres d'un des plus grands écrivains français du dix-neuvième siècle, se termine sur quelques lignes d'un des esprits les plus remarquables de notre temps.

La lettre d'ANDRE GIDE contient une remarque piquante. Cette lettre peut contribuer à effacer une légende. On s'est plu à croire qu'André Gide montra à Brandes, lorsqu'il vint à Paris en 1923, un respect plein de réserve. Cette lettre prouve tout autre chose si l'on considère que la situation d'André Gide en 1926 ne le forçait pas envers Brandes à un manque de sincérité, sincérité que ni l'un ni l'autre ne reconnaissait à l'écrivain mentionné dans la lettre.

Après avoir reçu la lettre d'André Gide, Brandes demeura encore en relations épistolaires avec les milieux littéraires français. Le 17 septembre 1926, cinq mois avant sa mort, Brandes écrit à l'auteur de *Silbermann* après avoir lu ce roman. Il remercie Jacques de Lacretelle de sa profonde et douloureuse étude si pleine d'une extraordinaire finesse d'observation. « Si vous en avez le loisir — pourtant naturellement vous ne l'avez pas, je voudrais connaître en peu de traits votre développement actuel, votre âge, etc. Mais nous sommes trop occupés. » Brandes était infatigable. Jacques de Lacretelle comprit qu'il était adoubé chevalier grâce à la compréhensive perspicacité du grand vieux maître de la critique européenne.

P. Kr.

TABLE DES LETTRES

**Les chiffres de gauche indiquent le numéro de la lettre,
ceux de droite les pages.**

H. TAINÉ ET GEORG BRANDES

1.	Brandes à Taine. 1-6-1870	3
	Renseignements sur le poète danois J. L. Heiberg, « un vrai bienfaiteur de la nation ».	
2.	Taine à Brandes. 21-8-1870	4
	Angoisse devant l'approche de l'invasisseur.	
3.	Taine à Brandes. 27-6-1871	4
	Souriante résignation de Taine devant les ravages faits par l'invasisseur. <i>Notes sur l'Angleterre</i> . Projets d'étude sur l'histoire de la France.	
4.	Brandes à Taine. 27-12-1871	6
	Déboires et succès. Plan d'un livre sur la réaction du 19 ^e siècle contre le 18 ^e en France. Opposition de l'Université devant les idées de Brandes. La jeunesse libérale danoise.	
5.	Brandes à Taine. 11-10-1872	8
	Envoi de <i>Die Emigrantenlitteratur</i> .	
6.	Brandes à Taine. 15-12-1872	9
	Existe-t-il des rapports entre la littérature romantique en Allemagne et la littérature de la Restauration en France?	
7.	Taine à Brandes. 18-12-1872	10
	« Il ne faut jamais verser tout entier d'un seul côté. » Faible influence de l'Allemagne en littérature et en art. Distance des deux formes d'esprit. Influence de l'Allemagne dans « le technique et le positif ».	
8.	Taine à Brandes. 25-7-1873	12
	« Hugo est un cerveau à l'envers. » Les auteurs allemands ne savent pas écrire. Conseil de faire précéder l'examen des écrits d'un auteur de sa biographie et d'observer « l'attitude du spectateur abstrait ».	
9.	Brandes à Taine. 31-1-1876	14
	L'hostilité de l'Université et les nécessités matérielles contraignent Brandes à songer à émigrer.	
10.	Brandes à Taine. 20-5-1879	15
	Taine voudra-t-il recevoir Brandes à son passage à Paris ?	

11.	Brandes à Taine. 16-4-1888.....	15
	« Vous avez été un des bienfaiteurs de ma vie. »	
12.	Taine à Brandes. 23-4-1888.....	16
	« Votre dernier volume sur l'école littéraire de Victor Hugo à Th. Gautier est le meilleur ouvrage que je connaisse sur ce sujet. »	
	Espoir d'achever les <i>Origines de la France contemporaine</i> .	
13.	Brandes à Taine. 29-4-1888.....	17
	Le radicalisme aristocratique. Malheur d'écrire dans une langue peu lue. Les traductions trahissent. Que pense Taine de Nietzsche ?	
14.	Taine à Brandes. 4-11-1890.....	18
	<i>Das junge Deutschland</i> . « Der wahre Procastes ist die Kunst. »	
	Place supérieure de Heine.	
15.	Brandes à Taine. 5-12-1890.....	19
	Mort de la fille cadette de Brandes. « En France je n'ai jamais pu pénétrer. » Succès en Pologne et en Russie.	
16.	Brandes à Taine. 28-10-1891.....	21
	Un banquet offert à Brandes. Dépêche de Taine.	

GEORGES NOUFFLARD ET GEORG BRANDES

17.	Noufflard à Brandes. 24-6-1871.....	25
	Conseil de bien étudier Venise. Les Napolitaines.	
18.	Brandes à Noufflard. 26-6-1871.....	26
	Regrets de la séparation. Voyage en Italie. « J'ai pour le moment une grande soif de travail. » Arrestation de Rosenstand.	
19.	Noufflard à Brandes. 12-7-1871.....	28
	Hegel indigeste.	
20.	Noufflard à Brandes. 14-8-1871.....	29
	Réaction d'artiste devant Milan après Naples. Conception de la beauté. Une Milanaise. Justesse de la théorie du milieu de Taine.	
21.	Noufflard à Brandes. 9-9-1871.....	31
	Deux visions de la nature. Rebuté par Hegel. Ravi par Heine. Paris après le siège.	
22.	Noufflard à Brandes. 30-9-1871.....	34
	Campagne française. La femme vue par les peintres du 18 ^e siècle. L'art est conventionnel. Les paysans et la défaite de la France.	
23.	Noufflard à Brandes. 1-11-1871.....	36
	« J'exècre » le parti socialiste. Paris après le siège.	

24. Brandes à Noufflard. 17-11-1871..... 38
Succès, mais l'Université est toujours hostile. Une révolution politique est à prévoir.
25. Brandes à Noufflard. 25-1-1872..... 40
Souhait de gagner Noufflard à ses vues politiques. L'Université toujours hostile. Une revue danoise. « Nous espérons encore fonder un journal afin de mener le combat contre la réaction et l'orthodoxie protestante d'une manière suivie. »
26. Noufflard à Brandes. 26-1-1872..... 41
La justesse des théories de Taine. L'eau et l'art à Venise.
27. Noufflard à Brandes. 17-10-1872 43
Les Espagnols. Grossièretés dans les *Châtiments* de Hugo.
28. Noufflard à Brandes. 20-12-1872..... 44
L'Espagne. « La royauté vit dans le présent grâce au culte du passé et à la crainte de l'avenir. » Incompatibilité de l'hérédité et du suffrage universel pour la sélection gouvernementale.
29. Noufflard à Brandes. Janvier 1873..... 46
Tous les hommes de tous les pays se ressemblent, « il suffit d'avoir la clé ». La monarchie et la république.
30. Noufflard à Brandes. 11-2-1873..... 48
Considérations sur la royauté, particulièrement en Espagne. Suffrage universel prématuré. « Nous ne craignons que les coups d'Etat faits par un « sauveur ». »
31. Brandes à Noufflard. 26-8-1873..... 50
Un grand amour. Fragilité des républiques du moment. Lettre de Taine. L'idiotisme clérical en France.
32. Noufflard à Brandes. 21-2-1874..... 52
« Les types reconnus les plus beaux dans l'art sont, en réalité, les plus vulgaires. » Préjugés germaniques de Brandes.
33. Brandes à Noufflard. 24-2-1874..... 54
Hostilité des cléricaux danois. Déçu par le régime actuel de la France. Enthousiasme pour Swinburne et Leconte de Lisle. Conseil à Noufflard d'écrire virilement sur l'art.
34. Noufflard à Brandes. 18-3-1874..... 55
« On trouve vos attaques contre la religion un peu vives. » Désir de démolir la philosophie. La science matérialiste et la religion côte à côte.
35. Brandes à Noufflard. 7-5-1874..... 57
Brandes pense au mariage. Joie de connaître un Français et de mieux pénétrer ainsi au cœur de la France. Leconte de Lisle trop impassible. « J'ai toujours aimé Gautier. »

36.	Noufflard à Brandes. 17-6-1874.....	58
	Correspondant du <i>Bien Public</i> en Espagne. La révolution carliste. Le mariage en France.	
37.	Brandes à Noufflard. 26-7-1874.....	59
	Déraison de la révolution carliste. « Lutte pour la vie. »	
38.	Brandes à Noufflard. 16-9-1874.....	61
	L'Espagne des poètes français répond-elle à la réalité ? Etude de la psychologie avec Lazarus, ami de Taine.	
39.	Noufflard à Brandes. 28-9-1874.....	62
	Décision d'étudier si les « aptitudes, les mœurs de l'Espagne peuvent convenir à notre civilisation ».	
40.	Brandes à Noufflard. 18-12-1874.....	63
	Conseils pour le plan du livre de Noufflard sur l'Espagne. « Ecrivez d'une manière dorique. »	
41.	Noufflard à Brandes. 28-12-1874.....	65
	Difficulté de juger l'Espagne. Nouvelle révolution dont les Espagnols ne s'occupent pas.	
42.	Brandes à Noufflard. 11-2-1875.....	66
	La revue de Brandes réussit malgré la pression exercée par les cléricaux. « J'ai le sentiment d'être utile à la cause de l'émancipation de la science des entraves du dogme. » Solitude et labeur.	
43.	Noufflard à Brandes. 7-3-1875.....	68
	Lutte pour le triomphe de la « libre science ». La république d'apparence stable en France. Evolution du pouvoir durant les 100 dernières années. La politique étrangère de la France. Bornier : <i>La fille de Roland</i> .	
44.	Brandes à Noufflard. 29-3-1875.....	71
	Brandes n'attaque pas « le capital ». Pièce contre lui au Théâtre Royal. « Bjørnson a écrit une comédie qui nous est un soutien. »	
45.	Brandes à Noufflard. Avril 1875.....	72
	Triomphe à la réunion des étudiants. Brandes décidé à se marier. Le grand tout.	
46.	Brandes à Noufflard. 26-8-1875.....	76
	Prosperité de la Revue. Déploie d'écrire en une langue qu'on n'apprend pas en Europe. « On s'obstine à ne pas nous compter. »	
47.	Brandes à Noufflard. 20-11-1875.....	77
	Mariage de Brandes bientôt réalisable. La chaire à l'Université. Le jury sera-t-il juste ?	

48.	Noufflard à Brandes. 6-12-1875.....	78
	Fiançailles de Noufflard. Il n'est plus libéral. Gouverner est une science. Une école de gouvernement serait l'idéal.	
49.	Brandes à Noufflard. 15-3-1876.....	79
	Les époux de nations différentes. L'Université danoise est fermée à Brandes. Projet de travail à Stockholm et à Berlin.	
50.	Brandes à Noufflard. 15-6-1877.....	81
	Envoi de <i>Lassalle</i> , « une étude qui a pour but d'expliquer la transformation de l'Allemagne de Hegel en l'Allemagne de Bismarck ».	
51.	Noufflard à Brandes. 3-8-1877.....	82
	Quels événements littéraires ont pris place en France de 1823 à 1828 ? Espoir de publication d'un bon article de Taillandier sur Brandes.	
52.	Brandes à Noufflard. 12-8-1877.....	83
	Berlioz non influencé par le romantisme entre 1823 et 1828.	
53.	Noufflard à Brandes. 27-8-1877.....	85
	L'ouvrage de Brandes bien radical et anti-chrétien. Plan de livre sur Berlioz.	
54.	Noufflard à Brandes. 16-10-1877.....	86
	Triomphe électoral. Confiance relative en l'avenir.	
55.	Brandes à Noufflard. 10-1-1878.....	88
	Satisfaction d'un procès gagné contre le chef de la réaction. Brandes ne croit pas être du goût de Taillandier.	
56.	Noufflard à Brandes. 25-1-1878.....	89
	Etablissement à Paris souhaitable pour faire connaître Brandes et pour ses propres travaux. Sujet de la première symphonie de Berlioz. La musique perd-elle à devenir constamment significative ?	
57.	Brandes à Noufflard. 22-3-1878.....	91
	« J'ai le droit d'être plus sentimental que vous, étant du Nord. » Nostalgie et souhait de revoir Paris.	
58.	Brandes à Noufflard. 17-9-1878.....	92
	Un travail sur Lord Beaconsfield. L'exposition danoise à Paris est une honte.	
59.	Noufflard à Brandes. 10-11-1878.....	94
	Manque d'originalité des maîtres danois à l'exposition.	
60.	Brandes à Noufflard. 25-2-1880.....	95
	Combats politiques et littéraires. « Je suis une espèce de chef de parti dans mon pays. » <i>Lord Beaconsfield</i> publié en trois langues.	
61.	Noufflard à Brandes. 3-4-1880.....	97
	<i>Lohengrin</i> .	

62.	Noufflard à Brandes. 27-6-1880.....	99
	Souhait d'entendre <i>Tristan</i> pour pouvoir juger Wagner. Dyna- misme de Brandes.	
63.	Brandes à Noufflard. 2-9-1880.....	100
	Projet de retour au Danemark au détriment d'une renommée européenne.	
64.	Noufflard à Brandes. 28-2-1881.....	101
	<i>Lord Beaconsfield</i> . « Il règne dans cet ouvrage un parti pris trop grand d'exaltation du Judaïsme. »	
65.	Noufflard à Brandes. 11-3-1881.....	103
	Tiepolo. « Les dessinateurs italiens sont plutôt des sculpteurs. »	
66.	Noufflard à Brandes. 4-10-1882.....	104
	« J'ai été profondément atteint dans mon libéralisme. »	
67.	Noufflard à Brandes. 27-1-1883.....	105
	<i>Hector Berlioz et le mouvement de l'art contemporain</i> . « Le grand mal c'est le suffrage universel. »	
68.	Brandes à Noufflard. 22-3-1883.....	106
	Jugement sur le livre de Noufflard. La critique littéraire de Sainte-Beuve et de Zola.	
69.	Noufflard à Brandes. 14-6-1883.....	109
	Brandes vu par un Danois qui considère Brandes comme une sorte de Robespierre. Déception de Noufflard au sujet de son opuscule.	
70.	Brandes à Noufflard. 19-6-1883.....	110
	Raisons du manque de succès de Noufflard : nécessité d'un milieu. « Il faut choisir entre le combat et l'idylle. » Visite de Sara Bernhardt et de Jean Richepin à Copenhague. L'influence malsaine de Baudelaire sur la jeune littérature française.	
71.	Brandes à Noufflard. 26-6-1883.....	114
	Jugement de Brandes sur lui-même comme critique.	
72.	Noufflard à Brandes. 27-8-1883.....	114
	Appréciation sur une étude de Brandes sur Dostoïevski. Ambi- tions littéraires.	
73.	Noufflard à Brandes. 28-12-1883.....	115
	Un article de Brandes sur Henrik Ibsen.	
74.	Brandes à Noufflard. 30-12-1883.....	116
	Projets littéraires. Déboires politiques.	
75.	Noufflard à Brandes. 27-3-1884.....	118
	L'essai de Brandes sur Flaubert.	

76.	Brandes à Noufflard. 9-5-1884.....	119
	Ironie sur une erreur de nationalité commise sur son compte dans <i>The Spectator</i> . Visite au prince héritier de Danemark.	
77.	Noufflard à Brandes. 2-10-1884.....	122
	Les anarchistes. Notion du tragique d'après Wagner.	
78.	Brandes à Noufflard. 1-3-1885.....	124
	Excellent accueil fait à Brandes en Pologne.	
79.	Brandes à Noufflard. 6-6-1885.....	125
	Brandes et ses amis ont fondé un journal [<i>Politiken</i>]. Le <i>Wagner</i> de Noufflard.	
80.	Noufflard à Brandes. 5-6-1886.....	126
	« Quelle institution absurde que celle du suffrage universel. »	
81.	Brandes à Noufflard. 27-6-1886.....	127
	Grande activité. Voyage à Christiania, au Jutland. Invitation de la Russie. Prospérité du journal fondé.	
82.	Noufflard à Brandes. 17-1-1888.....	128
	Considérations sur Zola et sur l'art. Caractère de l'évolution littéraire en France.	
83.	Brandes à Noufflard. 26-1-1888.....	130
	Brandes en Russie. Série de conférences. Trahison des traducteurs. Zola. « J'aime votre littérature plus que toute autre. J'ai écrit plus de livres sur la France que sur tout autre pays et pourtant je suis parfaitement inconnu en France. »	
84.	Noufflard à Brandes. 2-2-1888.....	132
	Critique du fond des romans de Zola. Souhait d'alliance de la France et de l'Allemagne.	
85.	Noufflard à Brandes. 31-5-1888.....	134
	Difficultés devant le second volume de <i>Wagner</i> . La société de l'avenir.	
86.	Brandes à Noufflard. 1-12-1893.....	135
	Brandes a parlé de Noufflard dans la préface de son dernier volume.	
87.	Brandes à Noufflard. 18-1-1896.....	137
	Traduction de livres de Brandes en anglais et en allemand. Bien accueilli à Londres.	
88.	Noufflard à Brandes. 25-8-1896.....	138
	Leroy-Beaulieu a été enchanté de faire la connaissance de Brandes. Persécution des Israélites en Russie. Désir de revoir Brandes.	

GIUSEPPE SAREDO A GEORG BRANDES

89. Saredo à Brandes. 7-9-1871..... 143
Fraternité d'idées, de convictions et de sentiments. Critique de la politique de la France. Action de la France contre les professeurs italiens excommuniés.
90. Saredo à Brandes. 22-5-1873..... 146
« Le peuple français ne sait ni être libre, ni servir. »
91. Saredo à Brandes. 8-9-1875..... 148
Rénovation de Rome. Critique du régime français.
92. Saredo à Brandes. 2-5-1876..... 151
Etonnement devant l'attitude de l'Université danoise vis-à-vis de Brandes. Félicitations à Brandes d'épouser une Allemande. Conversion politique en faveur des Français.
93. Saredo à Brandes. 24-7-1897..... 153
Douleur de la mort de Mme Saredo. Succès professionnels.

EDMOND DE GONCOURT ET GEORG BRANDES

94. Brandes à Goncourt. 8-6-1881..... 157
Demande de précision sur les dates de publication de plusieurs œuvres des Goncourt.
95. Brandes à Goncourt. 21-6-1881..... 158
La collaboration des Goncourt est pour Brandes une énigme. Il fait connaître avec succès les œuvres des Goncourt en Scandinavie.
96. Goncourt à Brandes. Juin 1881..... 160
Remerciement pour la propagande amicale de Brandes. Ce qu'était la collaboration des Goncourt.
97. Brandes à Goncourt. 19-1-1882..... 161
Une conférence de Brandes sur les œuvres des Goncourt.
98. Brandes à Goncourt. 8-6-1882..... 162
Est-il vrai que les cheveux d'Edmond de Goncourt ont blanchi à l'enterrement de son frère ?
99. Goncourt à Brandes. 14-6-1882..... 163
Réponse au sujet des cheveux blancs.

PAUL BOURGET A GEORG BRANDES

100. Bourget à Brandes. 10-2-1884. 167
Projet de « lettres de Paris » dans une revue danoise. La France suit Brandes avec curiosité.
101. Bourget à Brandes. 25-2-1884. 169
Accord au sujet des « lettres de Paris ». Richepin : « J'ai été fort lié avec lui dans ma première jeunesse. » Jugement sur son œuvre.
102. Bourget à Brandes. Août 1884 170
Médiocrité de la critique française. Maupassant. « Je lui voudrais moins de possession froide de lui-même. » La correspondance de Flaubert. *Sapho* de Daudet.
103. Bourget à Brandes. 29-9-1886. 173
Bourget veut présenter les essais de Brandes aux Français. « Notre cher Taine. » Bourget sur son art.

M^{me} DE CAILLAVET ET GEORG BRANDES

104. Brandes à Mme de Caillavet. 24-4-1902. 179
Conseil de lire *Shakespeare* de Brandes, « un essai assez original de reconstruire l'âme de Shakespeare ».
105. Brandes à Mme de Caillavet. 14-5-1902. 180
Envoi de *La réaction en France*. Remerciement à Anatole France de se dire l'ami de Brandes.
106. Mme de Caillavet à Brandes. 2-6-1902. 181
Enthousiasme de Mme de Caillavet à la lecture de *La réaction en France*.
107. Brandes à Mme de Caillavet. 7-6-1902. 182
Projet de réunion politique au Danemark pour rallier paysans et socialistes. Brandes anticlérical chargé de dévoiler la statue de l'évêque Absalon.
108. Mme de Caillavet à Brandes. 13-6-1902. 183
Une réunion tumultueuse à la Chambre des Députés.
109. Brandes à Mme de Caillavet. 6-10-1902. 184
Envoi d'un article sur *Clio* d'Anatole France. Brandes est allé en Norvège, a revu Ibsen affaibli.
110. Mme de Caillavet à Brandes. 17-10-1902. 185
Mention du discours d'Anatole France sur la tombe de Zola.

-
111. Mme de Caillavet à Brandes. 8-11-1902..... 186
Envoi du discours sur la tombe de Zola. *Crainquebille*. Regrets que le niveau intellectuel de la France baisse.
112. Mme de Caillavet à Brandes. 31-12-1902..... 186
Le grand homme de Brandes. Vues politiques d'Anatole France en désaccord avec celles de Brandes.
113. Brandes à Mme de Caillavet. 8-2-1903..... 187
« Je ne peux pas être partisan de la doctrine que c'est la majorité qui a raison et qui doit décider. »
114. Brandes à Mme de Caillavet. 23-5-1903..... 189
Description ironique et enjouée des rapports de Brandes et des insupportables reporters français. Ibsen à l'agonie.
115. Mme de Caillavet à Brandes. 11-8-1903..... 190
Intérêt d'Anatole France pour *l'Idée de liberté dans Goethe* de Brandes.
116. Brandes à Mme de Caillavet. 11-9-1903 191
Anatole France et Renan. *La découverte du monde par un enfant*, mémoires de Brandes.
117. Mme de Caillavet à Brandes. 1-10-1903 193
Vicissitudes de la vie de Mme de Caillavet. Succès du discours d'Anatole France sur la tombe de Renan.
118. Brandes à Mme de Caillavet. 24-10-1903 194
Brandes se confie à Mme de Caillavet. Détails biographiques et de carrière politique. Anatole France a proposé Brandes pour le prix Nobel.
119. Mme de Caillavet à Brandes. 23-11-1903..... 196
« Je forme de vos lettres un dossier précieux. Plus tard, quand je ne serai plus, et qu'on les lira, j'en tirerai quelque gloire auprès de ceux qui ne m'auront pas connue. »
120. Brandes à Mme de Caillavet. 26-12-1903..... 198
L'Arménien Avetis Nazarbék, qui désire faire jouer à Paris son drame *Sassoun* et a besoin de l'appui d'Anatole France.
121. Mme de Caillavet à Brandes. 18-1-1904..... 200
« Je vous conseille de vous méfier des Arméniens. »
122. Brandes à Mme de Caillavet. 25-4-1904..... 202
Remerciements d'une dédicace d'Anatole France inspirée par Mme de Caillavet. Croisière en Méditerranée.
123. Mme de Caillavet à Brandes. 3-5-1904..... 203
Lettre à remettre à Brandes quand il se présentera avenue Hoche. Venise enchantée.

-
124. Brandes à Mme de Caillavet. 8-5-1904..... 204
Les Anglais qu'on rencontre à l'étranger ne sont pas cultivés.
Brandes a lu *Le Mannequin d'Osier*. Les élections à Paris. Les
défaites russes.
125. Mme de Caillavet à Brandes. 8-6-1904..... 205
Perte douloureuse d'un jeune ami [Jacques Coulangheon].
126. Brandes à Mme de Caillavet. 14-6-1904..... 206
Brandes a vu et vécu quatre printemps. L'ombre de la mort.
Attaque des jeunes Danois contre Brandes.
127. Mme de Caillavet à Brandes. 24-6-1904..... 207
« Il n'y a plus de refuge dans ce siècle tant encombré de fer, de
machines terribles, d'engins explosifs. »
128. Brandes à Mme de Caillavet. 29-6-1904..... 209
Reproches des jeunes Danois.
129. Mme de Caillavet à Brandes. 9-7-1904..... 210
Cléo de Mérode et les jeunes gens de Copenhague.
130. Brandes à Mme de Caillavet. 10-8-1904..... 211
Mort du père de Brandes. Détresse des Finlandais.
131. Mme de Caillavet à Brandes. 14-8-1904..... 212
« J'ai en main toute la Faculté de Paris, et tous se feront une
gloire de vous apporter leurs lumières et leurs conseils. »
132. Brandes à Mme de Caillavet. 4-9-1904..... 214
Publication de lettres de Henrik Ibsen à Brandes. Satisfaction
de la chute du gouvernement russe. Conseil de lire la correspon-
dance de Nietzsche.
133. Mme de Caillavet à Brandes. 20-9-1904..... 215
Lecture de la correspondance de Nietzsche et Brandes. Ignorance
d'Ibsen. Joie d'avoir rapproché Brandes d'Anatole France.
134. Brandes à Mme de Caillavet. 27-1-1905..... 217
Travail de Brandes sur Anatole France. Nouveau ministère
danois. « Je ne suis plus journaliste ; mon frère n'a plus de
journal. » La Russie.
135. Brandes à Mme de Caillavet. 8-2-1905..... 218
Anatole France voudrait-il écrire quelque chose sur H. C. An-
dersen ? « J'ai dit aux Danois : France connaît Madvig mais pas
Andersen. »
136. Mme de Caillavet à Brandes. 10-2-1905..... 219
Anatole France et la Russie.
137. Brandes à Mme de Caillavet. 21-3-1905..... 221
Mort d'Amalie Skram. Préparation d'un discours pour une
Société « secrète » pour le Slesvig. La Pologne russe.

138.	Brandes à Mme de Caillavet. 28-5-1905.....	222
	Charme de Copenhague. Troubles entre la Suède et la Norvège. L'arbitrage obligatoire.	
139.	Mme de Caillavet à Brandes. 5-6-1905.....	223
	L'attentat contre le petit roi d'Espagne. Anatole France tra- vaille à <i>Jeanne d'Arc</i> .	
140.	Brandes à Mme de Caillavet. 30-8-1905.....	225
	Remerciement pour une page d'Anatole France sur Brandes. Fermeté du prince Dolgoroukoff. Mort du peintre finlandais Edelfelt.	
141.	Brandes à Mme de Caillavet. 6-10-1905.....	226
	« La bonne à tout faire. » <i>La jeune Allemagne</i> (1815-48). La Finlande et la Pologne russe, « nouvelles affligeantes ». Souhait de voir le Danemark plus étroitement lié à l'Angleterre.	
142.	Mme de Caillavet à Brandes. 30-10-1905.....	227
	« Votre vie est une belle chose. » Soulèvement de la Pologne. Les socialistes en France.	
143.	Mme de Caillavet à Brandes. 6-12-1905.....	229
	Haute appréciation de l'essai de Brandes sur Anatole France. Le drame de la Pologne « lugubre et sanglant ».	
144.	Brandes à Mme de Caillavet. 14-12-1905.....	230
	Anatole France devrait avoir le prix Nobel. Conférence pince- sans-rire sur le Kaiser. « Je crains la démocratie que vous aimez. »	
145.	Brandes à Mme de Caillavet. 1-2-1906.....	231
	Mort du roi de Danemark. Conférences de Brandes en Suède. La Duse à Copenhague.	
146.	Brandes à Mme de Caillavet. 10-3-1906.....	233
	Tournée de conférences. Exhortation aux peuples scandinaves à s'unir. La Suède sympathique. Les auditrices-spectres dix- sept ans plus tard, « revenants de ma première jeunesse ».	
147.	Brandes à Mme de Caillavet. 20-5-1906.....	234
	Invitation à partir pour Londres pour assister à la fête de la Constitution danoise.	
148.	Brandes à Mme de Caillavet. 1-7-1906.....	235
	A l'hôpital. Brandes et la Constitution de l'Islande. Les sagas.	
149.	Mme de Caillavet à Brandes. 1-10-1906.....	236
	Puissance rayonnante de Brandes même malade. Lettres d'Ibsen « qui viennent de scandaliser les pudiques nations du Nord ».	
150.	Brandes à Mme de Caillavet. 1-11-1906.....	238
	Remerciement d'éloges faits par Anatole France. Conférences. Un bon ministre de la Guerre en France. Envoi d'une autobiographie.	

-
151. Mme de Caillavet à Brandes. 27-11-1906..... 239
« Vous restez net et pur comme cet air du nord que je vous ai
entendu vanter. » Agitation cléricale avant la parution de *Jeanne
d'Arc*.
152. Brandes à Mme de Caillavet. 1-12-1906..... 241
Mort de Frits Thaulow. Précision regrettable apportée par *Le
Censeur politique et littéraire* à *Propos de table*.
153. Brandes à Mme de Caillavet. 6-1-1907..... 242
Hôpital. Les Islandais ont demandé un drapeau. Publication
d'un travail sur Voltaire et Frédéric le Grand. Conférence sur
l'antiquité.
154. Mme de Caillavet à Brandes. 15-2-1907..... 244
Hiver et ministère persistants. Clemenceau a failli renverser le
cabinet dont il faisait partie.
155. Mme de Caillavet à Brandes. 15-3-1907..... 245
Cette correspondance avec Brandes est une source de joie.
Clemenceau, l'enfant terrible du ministère.
156. Brandes à Mme de Caillavet. 22-3-1907..... 247
Conférence à Kolding sur Napoléon 1^{er}. Solitude appréciée.
Nécessité de gagner de l'argent pour secourir ceux qui n'en ont
pas.
157. Mme de Caillavet à Brandes. 27-4-1907..... 248
Agitation de Paris. Johan Bojer, l'auteur de *La puissance du
mensonge*. La préface de *Jeanne d'Arc*, une profession de foi.
158. Brandes à Mme de Caillavet. 12-6-1907..... 250
Séjour agréable et retiré chez le marquis della Valle di Casa-
nova.
159. Mme de Caillavet à Brandes. 12-6-1907..... 251
Voyage en Orient : impressions d'une Turquie surprenante et
étrangère. *Jeanne d'Arc* va paraître.
160. Brandes à Mme de Caillavet. 16-7-1907..... 253
Mélancolie de rester le seul vivant de sa génération. Rareté de
l'amitié. Projets de conférence sur la *Jeanne d'Arc* d'Anatole
France.
161. Mme de Caillavet à Brandes. 19-8-1907..... 254
Clemenceau « a perdu au pouvoir sa fleur de mystère ». Mme de
Noailles, une nouvelle poétesse.
162. Brandes à Mme de Caillavet. 4-9-1907..... 256
« Vous êtes dure pour mon ami Clemenceau. » Difficulté de
tailler dans les souvenirs biographiques.
163. Mme de Caillavet à Brandes. 30-9-1907..... 258

	Démarches pour la publication d'un fragment des souvenirs biographiques de Brandes. Les <i>Lettres</i> en difficulté.	
164.	Brandes à Mme de Caillavet. 2-10-1907.....	259
	Remerciement pour l'envoi de la préface de <i>Jeanne d'Arc</i> . Précisions sur <i>Morgen</i> .	
165.	Mme de Caillavet à Brandes. 16-10-1907.....	261
	Activité autour de la publication des souvenirs biographiques. Ripamonti. Méfaits de la solitude. Anatole France termine <i>L'Ile des Pingouins</i> .	
166.	Mme de Caillavet à Brandes. 8-11-1907.....	262
	<i>L'Ile des Pingouins</i> : Anatole France « y a enfermé comme en un carquois toutes ses flèches les plus acérées ».	
167.	Mme de Caillavet à Brandes. 18-12-1907.....	264
	« Comme une araignée je suis tapie dans ma toile et j'attrape des mouches assez brillantes parfois. »	
168.	Brandes à Mme de Caillavet. 21-2-1908.....	265
	<i>Jeanne d'Arc</i> l'événement littéraire de l'année. Exténuante tourné de conférences. Les obsèques de Holger Drachmann.	
169.	Brandes à Mme de Caillavet. 14-4-1908.....	266
	Episode sentimental et pénible de la tournée.	
170.	Brandes à Mme de Caillavet. 5-5-1908.....	268
	Sympathie pour la jeunesse finlandaise. « Je désire violemment Paris, l'Italie, la chaleur et la conversation. »	
171.	Mme de Caillavet à Brandes. 16-7-1908.....	269
	Paris poussiéreux et bruyant. Brandes vu par la presse réac- tionnaire comme un agitateur dangereux. Clemenceau devenu le rempart de la bourgeoisie.	
172.	Brandes à Mme de Caillavet. 20-7-1908.....	271
	Le bruit « un des ennemis du bonheur ». Défense des juifs oppri- més par les Finlandais.	
173.	Mme de Caillavet à Brandes. 18-8-1908.....	272
	Clemenceau devant la maladie de sa fille. Audace exorbitante de <i>l'Histoire des Pingouins</i> .	
174.	Brandes à Mme de Caillavet. 31-8-1908.....	274
	Un roman [de Mme de Caillavet]. Clemenceau d'approche difficile à Carlsbad.	
175.	Mme de Caillavet à Brandes. 7-9-1908.....	275
	Travaux en préparation d'Anatole France. Les excès de Cle- menceau.	
176.	Brandes à Mme de Caillavet. 24-10-1908.....	277

- Conférence sur *Jeanne d'Arc*. Beauté du style. Enthousiasme au sujet de *L'Ile des Pingouins*.
177. Brandes à Mme de Caillavet. 25-12-1908..... 279
Livres français. *Jean-Christophe*. « Nous vivons sous une démocratie qu'on pourrait nommer crapulocratie. »
178. Brandes à Mme de Caillavet. 12-3-1909..... 280
Les femmes danoises votent pour la première fois.
179. Mme de Caillavet à Brandes. 2-5-1909..... 281
Révolte des dames téléphonistes de Paris. Doutes et rancœur au sujet du voyage d'Anatole France en Amérique.
180. Brandes à Mme de Caillavet. 18-6-1909..... 282
Les sept femmes de Barbe-Bleue. Exigences de la presse américaine.
181. Mme de Caillavet à Brandes. 4-7-1909..... 284
Naïveté des têtes couronnées. Anatole France en Amérique du Sud.
182. Mme de Caillavet à Brandes. 16-8-1909..... 286
Une sottise histoire d'un archéologue danois. Anatole France et les Américains. Clemenceau et Brandes.
183. Brandes à Mme de Caillavet. 17-8-1909..... 287
Protestation de Brandes contre le quatrième partage de la Pologne. Les Américains aiment qu'on leur parle d'eux.
184. Brandes à Mme de Caillavet. 10-10-1909..... 288
Souhait de faire connaître Ripamonti à Paris. Cook, l'explorateur américain, à Copenhague.
185. Mme de Caillavet à Brandes. 8-11-1909..... 289
Le mariage d'Anatole France est un immense canard. Voyage avec Anatole France dans le midi.

ANATOLE FRANCE ET GEORG BRANDES

186. Brandes à Anatole France. 6-2-1906..... 293
Ne pas être le spectateur de soi-même.
187. Anatole France à Brandes. 28-11-1908..... 294
« Vous êtes une des voix écoutées en Europe. Parlez aux peuples. » « J'ai peur que Clemenceau et l'Angleterre ne nous fassent perdre la tête. »
188. Anatole France à Brandes. 16-2-1910..... 294
Mort de Mme de Caillavet. « En la perdant j'ai tout perdu. »

GEORGES CLEMENCEAU ET GEORG BRANDES

189. Brandes à Clemenceau. 10-10-1899..... 299
« Vous avoir rencontré est la récompense de mon voyage en France. »
190. Clemenceau à Brandes. 5-1-1900..... 299
Clemenceau a quitté l'*Aurore*. Continue sa campagne dans un grand journal de province.
191. Clemenceau à Brandes. 26-3-1900..... 300
Une traduction de *Shakespeare* en allemand. « Je ne suis pas de force à vous lire dans cette langue. »
192. Clemenceau à Brandes. 8-7-1900..... 301
La mort de l'amiral Maxse; « un grand vide est dans ma vie ». Une image de l'avenir.
193. Clemenceau à Brandes. 2-5-1902..... 302
The romantic School in Germany. « Vous savez tout et je ne sais rien. »
194. Clemenceau à Brandes. 19-6-1902..... 303
« Votre amitié me fait beaucoup plus d'honneur que je ne mérite. »
195. Clemenceau à Brandes. 7-1-1904..... 304
Clemenceau envie la puissance de travail de Brandes. « Je vous aime autant que je vous admire. » Ecrit dans cinq journaux. « C'est probablement le dernier coup de feu. »
196. Clemenceau à Brandes. 21-8-1904..... 304
« Le Belvédère est bien triste sans vous. » Brandes sur la persécution des universitaires finlandais.
197. Clemenceau à Brandes. 9-1-1906..... 305
« Non. L'Allemagne ne nous déclarera pas la guerre. » « Notre devoir est de nous préparer au pire. »
198. Clemenceau à Brandes. 9-8-1911..... 305
Violence d'un article de Brandes dans *Politiken* contre les Français. Peine et reproche de Clemenceau.
199. Clemenceau à Brandes. 19-8-1911..... 307
Après tout ce que Brandes a fait on ne peut le juger sur un article.
200. Clemenceau à Brandes. 4-12-1911..... 307
Clemenceau ne s'oppose en aucune façon à la nomination de Brandes comme officier de la Légion d'honneur, bien au contraire.

201. Clemenceau à Brandes. 7-1-1914..... 308
Sottise du gouvernement russe envers Brandes. « Je fais... un journal pour que soient exprimées les choses que j'aurais plaisir à lire si je ne les écrivais pas. »

JACQUES COPEAU A GEORG BRANDES

202. Copeau à Brandes. Novembre 1900..... 313
Ce que Copeau a voulu exprimer dans *La Sève*. « J'attends avec recueillement votre jugement. »
203. Copeau à Brandes. 5-7-1902..... 315
Laquelle des pièces de Porto-Riche serait la mieux propre à être traduite et représentée au Danemark ?
204. Copeau à Brandes. 23-12-1903..... 316
Copeau directeur d'usine. Nostalgie du Nord. L'article de Brandes sur Claudel. Brandes ne voudrait-il pas tirer de l'oubli les poètes d'aujourd'hui ?
205. Copeau à Brandes. 25-11-1909..... 318
Copeau attire l'attention de Brandes sur André Gide. Celui-ci, anxieux de connaître le jugement de Brandes, lui a envoyé *La porte étroite* et *L'Immoraliste*.

PAUL CLAUDEL A GEORG BRANDES

206. Claudel à Brandes. 24-8-1903..... 323
Explication du vers claudélien : « Ces deux théories par lesquelles je justifie la forme instinctive de vers que j'ai inventée — théorie de la respiration — théorie de la différence — servent aussi de base à ma philosophie. »

ANDRE ROUVEYRE ET GEORG BRANDES

207. Brandes à Rouveyre. 9-7-1910..... 329
« Vous êtes franchement caricaturiste. »
208. Rouveyre à Brandes. 18-7-1910..... 329
« L'ensemble du *Gynécée* tend vers l'animalité féminine. »
209. Brandes à Rouveyre. 5-7-1911..... 334
Surprise et regret d'être aussi laid que Rouveyre l'a représenté.

210. Rouveyre à Brandes. 16-7-1911..... 332
Plaisir d'une chronique bienveillante de Brandes. Explication sur *Phèdre*.
211. Rouveyre à Brandes. 17-7-1911..... 335
Les dessins de Rouveyre constitueront une autobiographie de sa philosophie plastique.
212. Brandes à Rouveyre. 25-7-1911..... 337
Les peuples impossibles sous le rapport de la politesse.
213. Rouveyre à Brandes. 27-7-1911..... 339
« C'est par Nietzsche que j'ai commencé de vous connaître. »
214. Brandes à Rouveyre. 30-7-1911..... 341
« Ne me croyez pas doux ! » Un discours sur la Normandie. Armand Carrel. Michel Servet.
215. Rouveyre à Brandes. 2-8-1911..... 342
Si Brandes s'avoue pessimiste et misanthrope c'est qu'il « cache des sentiments délicats dont il a reconnu l'emploi impossible ». Rectification au sujet de l'article de Brandes sur *Phèdre*.
216. Brandes à Rouveyre. 4-5-1912..... 345
Valentine de Saint-Point et son manifeste futuriste. La cruauté des femmes. Marinetti. « C'est ce pauvre Nietzsche qui a tourné tous ces cerveaux faibles et féminins. »
217. Rouveyre à Brandes. 12-5-1912..... 346
Barrès désire être pris pour un demi-dieu. Remy de Gourmont est une figure capitale dans la littérature du siècle.
218. Rouveyre à Brandes. 6-6-1912..... 348
L'amazone de Gourmont. « Je n'aime guère M. Bergeret, non point parce qu'il est sceptique, mais justement parce qu'il ne l'est pas. »
219. Brandes à Rouveyre. 26-6-1912..... 349
« Je n'ai pas peur de la jeunesse. » Marinetti. Valentine de Saint-Point. Marcel Coulon.
220. Brandes à Rouveyre. 10-7-1912..... 351
Manque de mesure de Marinetti. Schopenhauer. La poésie lyrique de Ronsard plus fraîche que celle du grand siècle. Comique qu'on élise Paul Fort prince des poètes.
221. Rouveyre à Brandes. 12-7-1912..... 352
Rouveyre ne peut plus travailler, « ma pensée et mon sens critique demandent trop à ma main ». Ronsard est avec Villon le plus pur poète français. Schopenhauer. Les philosophes

- allemands du siècle dernier à considérer comme de grands lyriques.
222. Brandes à Rouveyre. 19-7-1912..... 355
Soyez « paresseux avec délice ». Bergson ennemi de la raison.
223. Brandes à Rouveyre. 13-3-1914..... 357
Publication des *Essais* de Brandes dans une traduction française qui trahit ses idées. *Don Quichotte et Hamlet*.
224. Brandes à Rouveyre. 30-11-1914..... 358
Inquiétude du sort de Rouveyre après la déclaration de guerre.
225. Rouveyre à Brandes. 26-1-1919..... 359
Rouveyre est revenu gravement atteint aux poumons après 4 années de guerre passées dans un dur emploi. Verhaeren croyait à la loyauté de Brandes envers la France malgré les attaques de Clemenceau.
226. Brandes à Rouveyre. 11-2-1919..... 363
Elan d'amitié vers l'ami malade. « Merci de ne pas avoir douté de moi. » Incompréhension de Clemenceau.
227. Brandes à Rouveyre. 20-6-1919..... 365
Travail sur *Michel-Ange*. « Le petit livre de Romain Rolland me paraît trop mélancolique dans sa conception. »
228. Rouveyre à Brandes. 6-7-1919..... 367
Dégout du siècle. Beautés des 14^e et 15^e siècles. Fruit de la lecture lente. Rouveyre attiré par la gravure sur bois au burin. La censure de Clemenceau.
229. Brandes à Rouveyre. 25-7-1919..... 370
Brandes invité à entrer dans le comité de patronage de « Clarté ». Duhamel.
230. Rouveyre à Brandes. 25-8-1919..... 372
Des dessins de Michel-Ange. Duhamel au ton prédicant.
231. Brandes à Rouveyre. 2-9-1919..... 374
Paul Claudel. « Il me paraît aussi démodé de défendre le catholicisme que de l'attaquer. »
232. Rouveyre à Brandes. 11-9-1919..... 375
Rouveyre graveur sur bois et écrivain. Quelques pages de souvenirs sur Gourmont. « Henri Albert vous maltraite ici. » Quelques mots élogieux sur Claudel, mais « il faut admettre la faiblesse des gens qui croient à quelque chose ». Bigoterie de Francis Jammes.
233. Brandes à Rouveyre. 30-9-1919..... 378
Qui est Albert ? Il est mal renseigné et se trompe. Bienfait de lire un livre sur Michel-Ange en français.

234. Rouveyre à Brandes. 9-10-1919..... 381
Henri Albert traducteur de Nietzsche. « Je ne puis rien faire de satisfaisant sans une sorte de vrai ébranlement de moi-même. »
235. Rouveyre à Brandes. Décembre 1922..... 384
Souvenirs de mon commerce. Portraits de grands comédiens. Exhortation à Brandes à se justifier et remettre les choses au point par un article dans *L'Intransigeant*. Dumur malmène Brandes dans son roman publié par le *Mercury*.
236. Brandes à Rouveyre. 24-12-1922..... 388
Il est vain de se défendre quand les attaques n'ont aucun fondement. Brandes en Grèce.
237. Brandes à Rouveyre. 26-12-1922..... 391
Fausseté et invraisemblance des attaques de la presse française tendant à démontrer que Brandes fait la cour à l'Allemagne.
238. Brandes à Rouveyre. 25-1-1923..... 393
Le discours sur l'impérialisme fait à Christiania, imprimé déformé dans le *Mercury*. Ignorance et indifférence de la France devant les œuvres critiques de Brandes sur des écrivains français.
239. Rouveyre à Brandes. 30-1-1923..... 395
Rouveyre a fait un bout de rectification dans *l'Intransigeant*. Toute l'hostilité des Français vient de la malédiction portée par Clemenceau sur Brandes. La France n'est plus que marchands et marchandises. Toute la belle génération a été fauchée par la guerre.
240. Brandes à Rouveyre. 11-2-1923..... 397
Les nombreuses œuvres de Brandes sur la littérature française et ses articles sur Clemenceau dont l'un fut refusé en France parce que « trop louangeur ».
241. Brandes à Rouveyre. 20-3-1923..... 400
Brandes accusé par Clemenceau d'être ennemi de la France parce qu'il ne croyait pas au czarisme.
242. Brandes à Rouveyre. 10-3-1924..... 402
Compliments de Brandes dans *Paris-Soir* pour les 80 ans d'Anatole France. En quoi consistait le charme irrésistible du duc de Lauzun vis-à-vis des femmes ?
243. Brandes à Rouveyre. 7-4-1924..... 403
« Dans ma jeunesse, j'étais absolument enthousiaste de la Révolution française. A présent, j'en vois surtout les horreurs et les bêtises. »
244. Brandes à Rouveyre. 31-12-1924..... 404
Nietzsche. Schopenhauer. Gracián.

245. Rouveyre à Brandes. 5-1-1925..... 405
Etude de Rouveyre sur Gracián. Rouveyre veut laisser mûrir en lui « un livre tendrement désespéré », le dernier.
246. Rouveyre à Brandes. 1-5-1925..... 407
Envoi des *Pages caractéristiques* de Gracián.
247. Brandes à Rouveyre. 23-6-1925..... 407
Intérêt de Brandes pour Panait Istrati. Doutes sur la véracité de ce que rapporte Brousson, soi-disant confident de M. Bergeret.
248. Rouveyre à Brandes. 19-7-1925..... 408
Avis de Victor Bouillier sur les raisons du charme de Lauzun.
249. Brandes à Rouveyre. 27-7-1925..... 410
Admiration de Brandes pour les Jésuites. Reconnaissance de ceux-ci pour ce qu'il a écrit sur eux. Leurs qualités font défaut aux pasteurs protestants, rustres.

ROMAIN ROLLAND ET GEORG BRANDES

250. Brandes à Rolland. 19-12-1910..... 415
Brandes a parlé de *Jean-Christophe* dans une conférence à Copenhague.
251. Rolland à Brandes. 28-12-1910..... 416
Achèvement de *Jean-Christophe* retardé par un accident d'auto. Projet d'écrire pour le théâtre quand *Jean-Christophe* sera terminé.
252. Brandes à Rolland. 11-1-1911..... 417
Vente active des livres de Rolland à Copenhague. Désir de faire une visite à Romain Rolland à Paris.
253. Brandes à Rolland. 16-4-1911..... 417
« Je voudrais vous serrer la main un de ces jours. »
254. Rolland à Brandes. 19-4-1911..... 417
Romain Rolland absent de Paris regrette d'avoir manqué la visite de Brandes.
255. Rolland à Brandes. 27-1-1912..... 418
Envoi des *Loups*. Ramuz et ses silhouettes paysannes.
256. Brandes à Rolland. 30-1-1912..... 419
Envoi de la conférence *Le grand homme*.
257. Rolland à Brandes. 3-2-1912..... 419
Il est important que le grand homme porte en lui les semences créatrices de civilisations nouvelles.

258.	Rolland à Brandes. 10-2-1912.....	420
	Romain Rolland remercie Brandes de la place qu'il lui a faite dans <i>Nutidens Frankrig</i> .	
259.	Brandes à Rolland. 11-12-1912.....	420
	Romain Rolland est-il à Paris? Admiration passionnée de deux musiciennes étrangères pour Romain Rolland.	
260.	Rolland à Brandes. 17-9-1914.....	420
	« Quelle que soit l'insolente puissance que manifeste en ce moment la Force déchaînée, l'opinion du monde compte toujours. »	
261.	Brandes à Rolland. 27-9-1914.....	421
	Refus motivé de Brandes de signer l'adresse de Rolland. Brandes désire la reddition au Danemark par l'Allemagne des districts nord du Slesvig.	
262.	Rolland à Brandes. 8-12-1915.....	423
	Brandes voudra-t-il flétrir les honteuses calomnies des journaux danois sur Rolland? Mène son propre combat.	
263.	Rolland à Brandes. 17-4-1919.....	424
	Demande à Brandes de signer la Déclaration d'indépendance de l'Esprit.	
264.	Brandes à Rolland. 27-4-1919.....	425
	« Toute action qui n'est pas individuelle, est contre ma nature. Je ne puis signer que ce que j'ai écrit moi-même. »	
265.	Brandes à Rolland. 24-10-1919.....	427
	Hypocrisie et brutalité du monde. Les allégories de <i>Liluli</i> .	
266.	Brandes à Rolland. 22-2-1922.....	429
	Brandes et « Clarté ». Liberté et Egalité s'excluent mutuellement. « Il n'y a au monde rien de bon sans liberté. » « Comme Barbusse, je me suis senti indigné de l'hypocrisie énorme des puissances européennes vis-à-vis de la république Russe. »	
267.	Rolland à Brandes. 26-2-1922.....	432
	« Je n'ai pas la religion de la Révolution française. » « La mode est à la sainte Dictature. »	
268.	Brandes à Rolland. 1-3-1922.....	434
	Autorisation de publication de la lettre n° 266.	
269.	Brandes à Rolland. 5-11-1923.....	435
	Romain Rolland veut-il bien recevoir Brandes?	
270.	Brandes à Rolland. 14-7-1924.....	435
	Rayonnement de Romain Rolland sur les jeunes écrivains. Situation politique attristante partout. « Le bon tyran n'existe pas. »	

271. Rolland à Brandes. 30-7-1924..... 436
Brandes et Romain Rolland défenseurs de l'esprit libre et de l'humanité. « Je ne connais pas le découragement. »

EMILE MEYERSON ET GEORG BRANDES

272. Meyerson à Brandes. 1-2-1910..... 441
Un article de Brandes sur Nietzsche en réponse à Meyerson.
273. Brandes à Meyerson. 26-8-1923..... 441
Identité et Réalité. Einstein, Niels Bohr, Tycho Brahé, Virgile.
274. Brandes à Meyerson. 23-9-1923..... 443
Envoi de *Voltaire* en allemand. Souhait de connaître les ouvrages de Meyerson.
275. Meyerson à Brandes. 5-11-1923..... 444
Le *Voltaire* de Brandes. « Vous avez su broser là le tableau non seulement d'un esprit mais encore d'une époque. »
276. Meyerson à Brandes. 9-2-1924..... 445
Les grands courants. Brandes sur Meyerson dans une interview.
277. Brandes à Meyerson. 14-2-1924..... 448
Incertitude au sujet de la réédition des *Grands courants*. Valeur dérisoire du mark. Horreur des journalistes.
278. Meyerson à Brandes. 15-3-1924..... 450
« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »
279. Meyerson à Brandes. 5-6-1924..... 451
La Renaissance si vivante dans le *Michel-Ange* de Brandes. Comparaison avec l'autobiographie de Cellini.
280. Brandes à Meyerson. 14-7-1924..... 454
Le monde est-il réel ? Nous passons. Brandes occupé de quelques personnages de la France du 18^e siècle.
281. Brandes à Meyerson. 24-6-1925..... 455
Envoi de *La légende de Jésus*. Génie d'Einstein. Sigmund Freud.
282. Brandes à Meyerson. 17-7-1925..... 456
Inquiétude du silence de Meyerson.
283. Meyerson à Brandes. 18-7-1925..... 457
« Mon esprit s'est en grande partie formé sous votre influence. »
Doutes sur l'exactitude des théories de Freud. Adler et la théorie de la vanité.
284. Meyerson à Brandes. 21-7-1925..... 460
Grand désir de travail dans un domaine nouveau pour Meyerson :

- la logique. « Il faut reprendre les choses là où les a laissées Aristote. »
285. Brandes à Meyerson. 22-7-1925..... 463
« Paris n'est plus le Paris de ma jeunesse. » Le chauvinisme actuel. Brandes et ses petits-enfants.

PIERRE MILLE A GEORG BRANDES

286. Pierre Mille à Brandes. 22-11-1910..... 469
France ne se console pas de la mort de Mme de Caillavet. C'est elle qui le poussait à travailler.
287. Pierre Mille à Brandes. 12-12-1914..... 469
La victoire de la Marne. La situation intérieure de la France. Joffre dictateur. Moral des troupes françaises excellent. La France sûre du succès final.

MARIE BONAPARTE A GEORG BRANDES

288. Marie Bonaparte à Brandes. 8-8-1920..... 475
Commentaire du livre *Guerres militaires et Guerres sociales*.

FRANCIS DE MIOMANDRE A GEORG BRANDES

289. Miomandre à Brandes. 24-3-1923..... 481
La presse trop chauvine pour prendre un article en faveur de Brandes. Les pantins du *Greluchon sentimental* plus sympathiques que les gens bien pensants, parfois horribles criminels.
290. Miomandre à Brandes. 10-12-1923..... 483
Un article sur Brandes. « La sympathie c'est l'essence de la vraie critique. »

PANAIT ISTRATI A GEORG BRANDES

291. Istrati à Brandes. 25-3-1925..... 487
Demande à Brandes d'une parole de foi qu'Istrati offrirait aux Roumains qui osent encore espérer en un avenir meilleur.
292. Istrati à Brandes. 30-4-1925..... 488
Remerciements pour les pages de Brandes.

-
293. Istrati à Brandes. 12-8-1925..... 488
« J'ai pu, dès l'âge de 18 ans, savoir qui est Georges Brandes. »
L'œuvre d'Istrati a pour but l'amélioration de l'être humain.
294. Istrati à Brandes. 24-6-1926..... 490
L'étude de Brandes sur Istrati. « Alors, vous êtes toujours à vos
trente ans. »
295. Istrati à Brandes. 3-9-1926..... 491
« Dans aucune contrée de l'Orient je n'ai été plus seul qu'à
Paris, nulle part il n'y a une plus grande pénurie de vrais amis. »

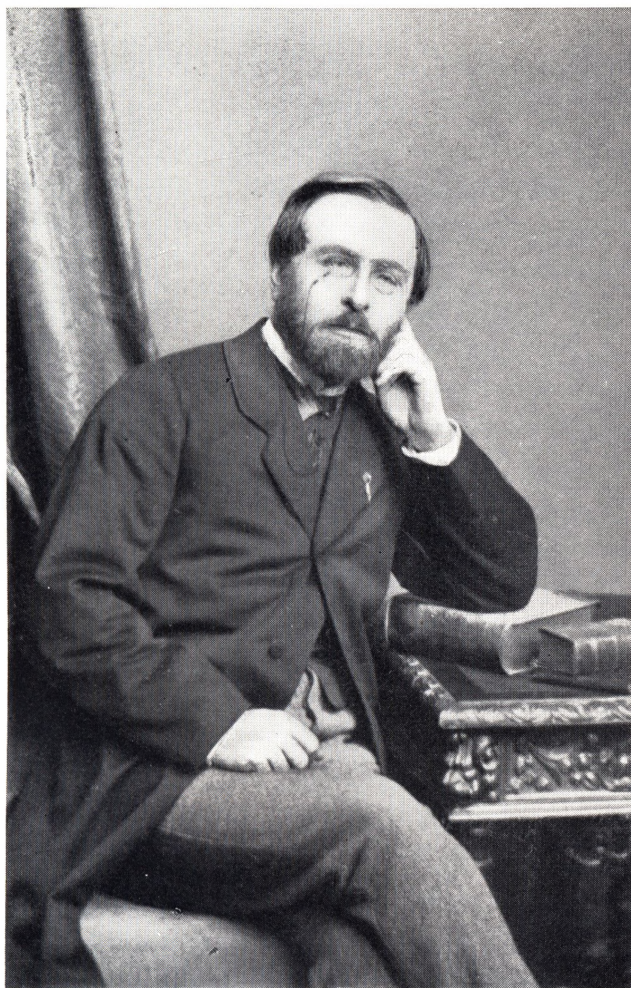
ANDRE GIDE A GEORG BRANDES

296. André Gide à Brandes. 5-8-1926..... 495
« Je crains que, sans quelque insincérité, l'on ne puisse pas se
saisir de la faveur du grand nombre. »

CORRESPONDANCE DE GEORG BRANDES

Lettres n^{os} 1 à 296

HIPPOLYTE TAINÉ ET GEORG BRANDES
1870—1891



Hippolyte Taine 1870.

Chateaux, 21 sent

Mon cher Monsieur Brandes

Nous sommes dans l'angoisse et
très malheureux; je parle, au cas
d'une bataille prévue chez Chaloux
à condition que femme et moi
soient hors de Paris - Voilà la
cause de mon silence; j'espère,
comme j'espère aussi, vous
prier de venir passer un
jour ici - Ajoutez un nouveau
deuil de famille; j'ai vu aujourd-
-hui à l'intervalle d'un
côté de ma femme -

Voici une photographie que
vous demandez; Brandes vous
en envoie à votre adresse
-qq? - Ma femme et moi
souhaitons vous priver d'accepter
toutes nos amitiés, et
comptant que si vous venez
en France vous ne nous
oublierez pas.

À vous, très amicalement

H. Gairin

Hippolyte Taine à Georg Brandes

21-8-[1870], lettre n° 2.

1 *Georg Brandes à H. Taine.*

Paris R. Mazarine 33.
[Environs du 1 juin 1870]

Monsieur!

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint le petit article de J.-L. Heiberg contre Marmier (p. 327) que j'ai fait venir du Danemark¹. L'auteur est un des hommes qui pendant ce siècle a fait le plus pour l'éducation de son peuple. Poète, critique, philosophe — sous toutes les formes il a été un vrai bienfaiteur de la nation. Il a écrit les comédies fantastiques les plus légères et les plus poétiques, il est pour la comédie des mœurs le vrai successeur et fils de Holberg (c'est lui qui a écrit cette comédie *Les inséparables* sur les fiançailles, dont je vous ai parlé), et il est le premier qui introduisit en 1820 la philosophie de Hegel en Danemark². Il était alors à Berlin, étudiant, connu Hegel, et embrassait ses doctrines avec un tel enthousiasme que, jusqu'à sa mort († 1859) il n'a jamais cessé de développer les idées Hegeliennes en esthétique, en critique, de toutes les manières enfin³. Vous savez peut-être, Monsieur, que son père, homme très célèbre, fut exilé avec Malte-Brun sous Christian VII pour des idées trop libérales. J. L. Heiberg faisait visite à son père ici à Paris, quand il avait 24 ans et restait plus de trois ans ici⁴. Les qualités françaises de son esprit, l'élégance et la clarté, se développaient ainsi naturellement et il fut toujours aussi clair et spirituel dans sa prose qu'enthousiaste et romanesque dans sa poésie. Une de ses œuvres satiriques la plus remarquable *Une âme après la mort, comédie apocalyptique* est traduite en allemand par un certain Dr. Leo; il y a quelques années que cette œuvre fut traduite en hollandais et éveillait une admiration générale⁵.

L'article n'est pas considérable, quoiqu'il montre jusqu'à quel

point Heiberg a su s'assimiler une langue étrangère si difficile; s'il vous ennuie je vous demande de voir seulement dans ce que je vous l'ai envoyé, la preuve de mon désir de vous être agréable en quelque chose.

Je vous remercie beaucoup, Monsieur, du beau jour que je passais avec vous à la campagne⁶. — Mes compliments les plus respectueux à Mme Taine.

Votre dévoué

G. Brandes.

P.S. Voulez-vous m'envoyer le livre quand vous l'avez lu; peut-être que quelqu'un ici en ferait usage.

2 *H. Taine à Georg Brandes.*

Châtenay, 21 Août [1870]¹

Mon cher Monsieur Brandès,

Nous sommes dans l'anxiété et très malheureux ; je pense au cas d'une bataille perdue dans Châlons à conduire ma femme et mon enfant loin de Paris² — Voilà la cause de mon silence ; je n'ose, comme je l'avais espéré, vous prier de revenir passer un jour ici — Ajoutez un nouveau deuil de famille ; je vais aujourd'hui à l'enterrement d'un oncle de ma femme —

Voici ma photographie que vous demandez ; voudriez-vous m'envoyer la vôtre en échange ? — Ma femme et mon beau-père³ vous prient d'accepter toutes leurs amitiés, et comptent que si vous revenez en France vous ne nous oublierez pas.

A vous bien amicalement

H. Taine.

3 *H. Taine à Georg Brandes.*

Châtenay, 27 juin 1871.¹

Mon cher Monsieur,

Votre lettre m'a fait grand plaisir et je vous remercie de votre affectueux souvenir². — Tous les miens sont en bonne santé. —

Notre maison à Châtenay a été un peu pillée et un peu endommagée ; les robes de ma femme sont sur le dos de quelque sentimentale Gretchen, et plusieurs de mes livres ont allumé la pipe d'un fährnich philosophe³. — Mais le principal est sauf. Nous sommes aussi un peu ruinés, comme tout le monde. Mais mon beau-père et moi nous avons bonne envie de travailler et nous travaillons.

Cette année a été dure : j'ai pensé souvent à votre pauvre pays ; nous avons subi comme vous l'abus de la force ; de toutes les calamités qui sont tombées sur nous, la pire, à mon sens au moins, celle qui me touche le plus profondément, c'est la captivité de deux provinces, de 1.900.000 Français obligés de devenir allemands. Aucun homme de cœur et de conscience ne peut se résigner à cette pensée ; car il ne s'agit pas d'amour-propre, mais de devoir. Nous espérons que d'ici à dix ans tous les opprimés de l'Europe feront cause commune contre une monarchie et contre un peuple qui, en ce moment, veulent jouer le rôle de l'Espagne sous Charles-Quint et Philippe II.

J'ai écrit cet hiver un livre intitulé *Notes sur l'Angleterre contemporaine* ; il paraîtra d'abord dans un journal ou dans une revue⁴. En ce moment, j'achève mes cours aux Beaux-Arts. Je compte ensuite employer un an ou deux à des études de philosophie politique sur la France depuis 89 jusqu'au moment présent, en pratiquant les méthodes historiques et psychologiques que vous connaissez⁵.

J'ai appris avec peine votre maladie ; votre santé se rétablira tout à fait dans le climat natal⁶. Vous avez recueilli maintenant tout votre butin, il n'y a plus qu'à classer et à élaborer ; votre éducation est complète. Je regrette bien de ne pas savoir le danois, je suivrais vos recherches et vos publications avec un vif plaisir. Mais Gaston Paris l'entend⁷ et, par lui, par quelques autres, je

serai au courant de vos idées. Ne nous oubliez pas si vous revenez en France ; j'habite maintenant hiver et été à Châtenay, sauf quelques semaines en hiver chez mon beau-père, 28, rue Barbet-de-Jouy, à Paris.

Nous n'avons plus de fleurs, nos orangers ont été gelés et les Allemands ont brûlé les planchers de nos serres. Mais il y a encore des arbres et de la verdure, et je serai bien content de causer encore avec vous sous notre berceau.

Bien cordialement à vous.

H. Taine.

4 *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague le 27 déc. 71.

Cher M. Taine!

Bien merci de la longue et bonne lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au mois de Juin. Je voudrais me procurer encore une fois le plaisir de causer un peu avec vous.

Je revenais de mon long voyage plein de plans et de résolutions. J'ai eu quelques contrariétés et quelques succès : Les premières parce que des places, auxquelles je paraissais destiné m'ont été soustraites, et les seconds, parce que j'ai commencé des leçons à notre université et devant un public si grand, que jamais de mémoire d'aucun homme il n'y a eu tant de monde à l'université¹. Il y avait moitié hommes, moitié dames et jeunes filles, il a fallu changer de salle pour avoir plus d'espace et la presse des jeunes gens qui se tenaient debout, a été si grande, qu'on est monté deux marches de l'escalier qui mène à la chaire. Mon sujet est la réaction du 19^{me} siècle contre la littérature et les idées du 18^{me}, et la victoire sur cette réaction. J'en fais 6 groupes ou à vrai dire 6 actes d'un grand drame 1) Littérature des émigrants, inspirée par Rousseau : Chateaubriand, Sénancour, Constant, Mme de Staël. 2) Littérature romantique demi-catholique de l'Allemagne :

Novalis, Tieck, les Schlegel, Schelling. 3) Réaction violente: Joseph de Maistre; Lamennais, Hugo, Lamartine dans leur période légitimiste et cléricale. 4) Péripétie: Lord Byron, la guerre de liberté en Grèce, sa mort de héros. 5) Première conséquence du nouveau grand souffle de liberté: littérature romantique et libérale en France: Hugo, Lamartine, Musset, Sainte-Beuve, George Sand etc. 6) Seconde conséquence: littérature libérale des Juifs en Allemagne: Heine, Börne, Auerbach².

J'en ai fini le premier groupe, qui fait un livre de 250 pages environ³; mais je n'ose pas encore le faire imprimer; les orthodoxes sont trop en rage contre moi.

Tous les professeurs de la faculté philosophique (30 au nombre environ) ont donné leur vote contre mon placement à l'université quand, l'autre semaine, un seul professeur, mon maître particulier, a donné ma pétition⁴, tous unanimement. Il y a entre eux des gens, dont l'auditoire consiste d'une personne, ou de trois, de cinq; il y en a d'autres, qui ont suspendu leurs leçons, parce qu'il ne se trouvait personne dans l'auditoire. Mais on craint tant les opinions panthéistes; on les nomme matérialistes, athées etc.

Pourtant maintenant nous avons une jeunesse assez instruite et qui est tout entière pour les idées libérales. Ainsi je ne perds nullement courage; je travaille beaucoup, j'ai fait un petit travail sur M. Renan, qui sera imprimé dans ces jours⁵. On écrit ici beaucoup sur vous, c'est-à-dire contre vous; nous avons une espèce de Veillot danois⁶, qui vous déteste cordialement. — Du reste les idées socialistes gagnent ici chaque jour plus de terrain. Je crains de vous déplaire en vous disant que tout me paraît mieux que ce qui est. Nous avons des filiales de l'Internationale, qui malgré les persécutions officielles font beaucoup de progrès. Cependant nous suivons avec un intérêt jamais interrompu le cours des événements en France.

Cher monsieur, j'ai lu avec grand plaisir quelques-uns de vos articles dans le journal *Le Temps*⁷. Si un beau jour vous n'avez rien d'utile à faire, écrivez-moi deux mots. Veuillez rappeler mon nom à Mme Taine, lui demandant de ne pas m'oublier tout à fait et veuillez dire à M. Renan, que j'ai écrit quelque chose sur lui.

Votre tout-dévoué

Georg Brandes.

5 *Georg Brandes à H. Taine.*

Berlin 11 oct. 72.¹

Monsieur!

Je prends la liberté de vous envoyer un de mes livres qui dans ces derniers jours a été traduit en Allemand². C'est un livre léger, peut-être un peu trop jeune. J'espère que les autres volumes seront bien meilleurs. Feuillitez-le, si vous en avez le temps. Vous savez que deux lignes de votre main, envoyées à *Copenhague* me feront très-heureux.

On a premièrement voulu traduire quelques-uns de mes essais et après on a pensé à mon petit volume sur H. Taine³. Mais définitivement on a craint que ces livres seraient « trop savants », et on a traduit le plus facile. Ne me jugez donc pas, cher maître, après celui-ci. Surtout ne jugez pas après la traduction ma manière d'écrire. Une traduction allemande ne flatte guère. Dans l'hiver un de mes essais sera traduit en Allemand et il me sera très agréable de vous pouvoir l'envoyer.

Je n'oublierai jamais de ma vie, Monsieur, ce que je vous dois. Je n'oublie non plus votre amitié pour moi pendant mon séjour à Paris. Mes salutations respectueuses à Madame Taine.

Georg Brandes.

6 *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague 15 Décembre 72.

Cher M. Taine,

je vous demande pardon de la liberté que je prends en vous incommodant avec une question. Je voudrais savoir s'il existe des rapports entre la littérature romantique en Allemagne en sa dernière phase catholique et réactionnaire et la littérature de la restauration en France, je veux dire les commencements de Lamartine, de Hugo et de Lamennais et surtout les idées qui se groupent autour de Joseph de Maistre. Il me paraît une espèce de Görres français. Veuillez encore me dire le meilleur qui a été écrit sur lui. Je connais seulement un petit morceau de Sainte-Beuve¹.

Il y a quelques mois je me suis fait le plaisir de vous envoyer un petit volume, qui a été traduit en Allemand²; je l'ai adressé avec une lettre à l'école des beaux arts. J'espère qu'il soit arrivé dans vos mains.

Encore une fois Monsieur pardon de mon importunité; mais je connais presque personne en France. M. Hettner à Dresde me demande de vous faire beaucoup de salutations de sa part³; il plaint de tout son cœur de ne s'être pas trouvé chez lui, quand vous y étiez⁴. Il est pour le moment un des peu d'Allemands savants qui parlent avec justice de la France et de ses auteurs. Il avait beaucoup étudié les écrits de Sainte-Beuve et votre « littérature anglaise ».

Mes compliments bien respectueux à Mme Taine et mes remerciements des renseignements d'avance.

Votre dévoué

Georg Brandes.

7 *H. Taine à Georg Brandes.*

Paris, 18 décembre¹ 1872.

Mon cher Monsieur Brandès,

C'est moi qui vous demande pardon ; j'ai reçu votre livre² et votre lettre, il y a six semaines, au moment de revenir à Paris ; mais il m'a fallu emménager et depuis j'ai passé chaque journée aux Archives où je trouve la correspondance manuscrite des ministres et de tous les administrateurs, gouverneurs, intendants, commandants militaires, officiers municipaux, etc., de 1789 jusqu'à 1793 et au delà. Chaque soir, j'étais si las que je différerais toujours d'écrire. Je vous ai lu et je ne m'étonne pas de votre succès. Même dans la traduction allemande, je sens le mouvement du style, le naturel de la conversation, la force et la vivacité de la conviction. Mais chez nous, la position est tout autre ; vous combattez pour l'émancipation de l'esprit contre le formalisme orthodoxe et inerte ; en France, quoique les cléricaux ne valent rien, les radicaux sont pires, étant aussi bêtes et plus violents.

Recevez toutes mes félicitations ; ma seule prière est que vous ne vous engagiez qu'à demi ; il ne faut jamais verser tout entier d'un seul côté ; car des deux côtés il y a une ornière.

Je n'ai guère de renseignements à vous fournir pour la question que vous me faites. Le petit morceau de Sainte-Beuve auquel vous faites allusion est le plus instructif³. La littérature de la Restauration en France a peu emprunté à l'Allemagne ; on ne savait pas l'allemand ; on a plutôt étudié les Anglais ; en somme, ce mouvement a été très spontané et très original ; il est indépendant du mouvement analogue et antérieur de l'Allemagne. Les premiers qui, chez nous, aient étudié et lu véritablement (ou à peu près) l'allemand sont Gérard de Nerval, traducteur de Faust, et Philarrète Chasles (nombreux articles) ; la langue, la structure des

phrases, la terminologie abstraite, l'absence de déduction rectiligne nous sont antipathiques ; de temps en temps un ouvrage isolé, Niebuhr, Herder, Kant, Beck était traduit ; quelques curieux ou spécialistes le lisaient ; mais il n'avait pas d'action, le public ne se l'assimilait pas. Renan et Heine sont vraiment les premiers qui aient introduit chez nous des idées allemandes, l'un par ses remaniements originaux et son style exquis, l'autre par sa clarté plastique et son esprit de démon malade. Joseph de Maistre a su l'allemand, mais tard, et je ne crois pas qu'il ait beaucoup emprunté aux idées allemandes ; de même Tocqueville à la fin de sa vie ; ç'a été pour lui un complément d'éducation, non une éducation. M. Guizot l'a su jeune et s'en est servi pour son histoire de *la Civilisation en France et en Europe* ; il a notamment beaucoup étudié Savigny ; mais l'influence de l'Allemagne sur sa façon de penser a été faible ; il me disait il y a trois ans que, depuis Ottfried Müller, toutes les théories historiques des Allemands, par exemple l'histoire de Mommsen, étaient de la fantaisie, des thèses a priori construites par des savants de cabinet ; son tour d'esprit est tout anglais.

Vous pouvez, je crois, poser en règle générale que jusqu'ici, sauf une ou deux exceptions, les Français n'ont rien tiré de l'Allemagne ; la distance des deux formes d'esprit est trop grande, surtout en littérature, en religion, dans les arts, et en général dans tout ce qui touche le monde moral.

Dans le technique et le positif, il en est autrement ; nos philologues, physiologistes, physiciens, botanistes, etc., les étudient et profitent d'eux ; sur un texte, une expérience, une observation matérielle on peut s'entendre ; pour le reste, pour l'interprétation, pour les vues générales, pour les sentiments, les deux nations sont aux deux pôles. Je crois même que les Allemands entrent plus

difficilement dans notre forme d'esprit que nous dans la leur.⁴ Voyez à ce sujet, dans l'*Histoire de la littérature du XVIII^e siècle*, par Hettner, son jugement sur Voltaire.⁵

Vous ne me donnez pas votre adresse, j'espère néanmoins que cette lettre vous arrivera.

Je vous serre la main bien amicalement.

H. Taine.

8 *H. Taine à Georg Brandes.*

Le Thoron, par Menthon
(Lac d'Annecy, Haute-Savoie),
25 juillet 1873.

Cher Monsieur Brandès,

Votre livre et votre lettre me sont arrivés à Paris au moment où je partais pour venir ici¹. J'ai voulu lire tout le volume avant de vous répondre.

Recevez d'abord mes vifs remerciements pour l'honneur que vous m'avez fait par votre dédicace². J'ai remarqué du reste en plusieurs points la conformité de nos vues, et vous avez poussé l'obligeance jusqu'à citer deux ou trois pages de l'*Intelligence*³. J'en prépare une troisième édition où vous trouverez, j'espère, des faits nouveaux assez nombreux et assez importants.

Je connais mieux les romantiques anglais et français que les allemands, mais je suis tout à fait de votre avis sur cette direction d'esprit ; notre Hugo, qui en est chez nous le représentant attardé, est maintenant un cerveau à l'envers ; sauf deux cents vers, ses *Contemplations*, la *Légende des Siècles* sont un mélange de folie et de parade, et rien ne me déplaît aussi fort que les charlatans mystiques. Vous avez très bien décrit et suivi dans toutes ses conséquences cette maladie intellectuelle. Le « délire ambitieux » que décrivent les aliénistes et qui se complique fréquemment de mélancolie, de surexcitation nerveuse, de tics et de langueur érotique en est le fond. J'ai lu Heinrich von Kleist et je vous trouve bien indulgent. Quand on fait des maniaques comme Catharine⁴ et le

Prince de Hombourg⁵, il faut les faire parler en style de maniaque, ce que le seul Shakespeare a su faire. *Michel Kohlhaas* est bien, sauf la seconde partie : mais là, comme dans la *Marquise*⁶, ce que nous appelons le style, c'est-à-dire le talent du détail et des effets, manque tout à fait ; un écrivain de troisième ordre racontait à peu près de cette façon au XVIII^e siècle ; Mérimée et Stendhal manient la langue d'une tout autre façon ; j'espère que, si je parle ainsi, ce n'est pas par préjugé français, car Tourguénief, le Russe, me paraît aussi un écrivain de premier ordre. On pilerait ensemble tous les auteurs allemands dans un mortier sans en tirer une goutte de son suc et de sa sève ; en général, voilà ce qui me dégoûte d'eux ; sauf en vers et notamment dans la poésie lyrique, ils ne savent pas écrire. Le *Wilhelm Meister* de Goethe n'est pas, pour le style, supérieur à Mme Cottin.

Mais je m'amuse à bavarder avec vous. Pour vous montrer que mes félicitations sont sincères, je vous sou mets une critique. Vous mettez presque toujours la biographie et le portrait moral d'un auteur après l'examen de ses écrits ; il me semble que l'inverse est meilleur⁷. Mais ceci n'est qu'un détail de plan, pour le reste, je comprends votre succès ; l'ouvrage achevé sera la psychologie de tout notre siècle ; cela est aussi grand qu'intéressant. Permettez-moi de vous conseiller, en un sujet si brûlant, l'attitude du spectateur abstrait ; vos coups seront d'autant plus perçants que vous paraîtrez au-dessus de toute polémique ; il faut partir de ce principe que vos adversaires n'existent pas, ou mieux encore, que votre domicile est dans une autre planète⁸.

Acceptez, mon cher Monsieur, avec mes remerciements sincères, l'assurance de toutes mes sympathies.

H. Taine.

9 *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague 31 Janv. 76.

Monsieur

je prends la liberté de vous envoyer ci-joint mon dernier livre en traduction allemande¹; je sais que je l'envoie au meilleur juge qui existe.

Dans ces jours j'ai fini la lecture de votre *L'ancien régime* et je vous remercie bien de tout ce que j'en ai appris.

Il y a un demi-an un auteur danois, qui a traduit votre *Voyage aux Pyrénées*² m'a porté une salutation de votre part et je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il m'a fait joie de voir que vous ne m'avez pas oublié.

Il y a un mois le ministre des cultes voulait essayer de me donner enfin un emploi comme professeur à l'université. En parlant au roi le premier évêque l'a définitivement empêché³. Comme il m'est alors presque impossible de gagner mon pain en Danemark, je pense finir le combat contre toute une presse hostile, combat qui devient chaque jour plus difficile, et émigrer quelque part ou en Suède ou en Allemagne⁴. Je dirige ici une revue mensuelle *Le 19^e siècle*⁵, qu'il m'aurait fait plaisir de vous envoyer si vous saviez le danois. Mais le petit nombre des personnes, qui comprennent notre langue est toujours l'obstacle qui nous sépare des encouragements ou de la critique utile des étrangers.

Je vous prie de rappeler mon nom au souvenir de Mme Taine.

Agréez Monsieur l'assurance de tout mon respect.

Georg Brandes.

Comme deux lignes de votre main me feraient toujours plaisir, j'ajoute que mon adresse est seulement: Copenhague.

10 *Georg Brandes à H. Taine.*Berlin. In den Zelten 16. N.W.
20 Mai 1879.

Monsieur

Neuf ans se sont passés depuis que j'ai vu la France et j'ai le dessein de passer les deux premières semaines de Juin à Paris. Je ne voudrais pas revoir la ville sans vous faire une visite; j'espère que vous ne m'avez pas tout-à-fait oublié; en tout cas je ne vous prendrai que fort peu de votre temps; je voudrais seulement vous faire quelques questions sur la littérature française de 1830—1848, sur laquelle je veux écrire quelque chose. Mais je voulais bien savoir d'avance, où vous trouver. C'est pour cela que je me permets de vous adresser la demande de m'envoyer une carte de correspondance avec votre adresse à Paris ou aux environs.

Votre bien dévoué

Georges Brandes.¹**11** *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague ce 16 avril 1888.

Cher maître

Le jour s'approche, où vous aurez 60 ans¹. Permettez à un de vos anciens disciples, qui écrit un peu trop tôt pour ne pas trop se perdre dans la foule, de prendre cette occasion pour vous exprimer ses meilleurs souhaits et sa profonde gratitude pour tout ce qu'il vous doit.

C'est maintenant dix-huit ans que j'ai eu le plaisir de vous voir; je suis moi-même maintenant plus âgé que vous ne l'étiez alors quand vous me paraissiez vénérable déjà par vos années. Mais je n'oublierai jamais l'impression de vos paroles, de vos conseils. Vous avez été un des bienfaiteurs de ma vie².

Depuis cinq années je suis de retour à Copenhague. Pourtant je fais quelquefois des conférences à l'étranger, quand on m'in-

vite à venir et quand ces invitations me plaisent. Ainsi deux années de suite j'ai parlé à Varsovie, que je connais comme Copenhague, et cet hiver à Pétersbourg et à Moscou³. Dans ces pays slaves je fais mes conférences en langue française; bien entendu, je n'oserais pas parler français devant des Français⁴.

Mais je ne voulais pas parler de moi, seulement en me rappelant à votre souvenir vous dire que vous avez toujours en moi un lecteur attentif, un admirateur fidèle et un ancien disciple qui n'oublie pas les bienfaits intellectuels, les plus grands de tous.

Votre dévoué

Georges Brandes.

12 *H. Taine à Georg Brandes.*

Paris, 23 avril 1888.

Cher Monsieur,

J'ai été bien touché de votre souvenir; je voudrais vous avoir été utile, comme vous le dites, c'est la seule consolation quand on vieillit. La vie, pour un travailleur s'emploie à semer¹; mais il ne sait pas si les graines qu'il jette dans le sillon sont bonnes et pourront germer; il a beau choisir de son mieux, les trier une à une, souvent il se trompe et ce qui pousse n'est pas ce qu'il avait prévu.

J'apprendrai avec beaucoup de plaisir tout ce qui vous concerne; je sais que vous êtes marié, mais j'ignore si vous avez des enfants et si vous avez une situation faite à Copenhague. Votre dernier volume sur l'école littéraire de Victor Hugo à Th. Gautier² est le meilleur ouvrage que je connaisse sur ce sujet. Continuez-vous cette grande histoire des idées et des talents au XIX^e siècle³? Pour moi, j'ai deux enfants⁴ et je vis six ou sept mois de l'année au bord du lac d'Annecy, à Menthon-Saint-Bernard, en Haute-Savoie. Depuis quelques mois j'ai dû suspendre mon travail, ma tête était fatiguée; j'espère pourtant reprendre mon dernier volume et peut-être l'achever cette année; ce sera la conclusion de

mes *Origines de la France contemporaine*⁵ ; mes prévisions sont tristes et les événements qui m'entourent sont plus tristes encore. Votre patrie a été mutilée, comme la mienne ; mais elle est petite, ce qui l'abrite contre les grands dangers sanglants. Je voudrais en croire autant pour la mienne.

Je vous serre la main bien affectueusement.

H. Taine.

13 *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague 29 avril 88.

Cher Maître.

Une lettre de votre main est un peu de bonheur tangible ; je vous suis bien reconnaissant de votre réponse.

J'ai deux petites filles charmantes de 9 et de 8 ans ; je n'ai pas de position fixe à Copenhague, car je n'ai pas d'emploi et je pourrai difficilement en avoir un, vu que le roi me craint et me déteste et que le ministère, le même depuis 13 ans, qui a violé la constitution et qui est assez fort¹, ne me donnerait jamais de place. Notre droite cléricale me traite comme l'ennemi commun, notre gauche démocrate m'attaque tous les jours comme aristocrate, et à vrai dire dans les petites sociétés du Nord il n'y a pas de place pour le radicalisme aristocratique que je représente². Le prince héritier me fait bien quelquefois venir, mais je ne pourrai jamais gagner une influence sur lui³.

Ainsi je n'ai pas d'avenir dans les pays Scandinaves et je ne pense pas finir mes jours ici. Si vous étiez prince, je vous demanderais une place de bibliothécaire à Paris.

Vous autres grands écrivains des grandes littératures, vous avez vos déboires, mais vous ne connaissez pas le malheur le plus grand pour l'écrivain de n'être jamais jugé par l'Europe dans sa langue originale. Vous ne savez pas ce que c'est d'écrire une langue dans laquelle on a mille lecteurs achetant des livres. Ma

seule fierté c'est de bien écrire ma langue, je l'aime et je crois la connaître à fond, et hors des pays Scandinaves je ne suis connu que par mon mauvais Allemand, que les éditeurs même se permettent de corriger. Et de cet Allemand on fait des nouvelles traductions dans les autres langues, l'une plus affreuse que l'autre.

Depuis que je suis de retour ici je n'ai presque rien publié en Allemand, j'ai beaucoup oublié cette langue que j'ai appris à écrire trop tard (après 30 ans) et que je n'aime pas. Il y a un seul écrivain Allemand dont je voudrais savoir votre opinion, Friedrich Nietzsche; il me paraît ce qu'ils ont de meilleur. Je n'ose pas espérer que vous me répondrez encore une fois, autrement je dirais: Quel est votre avis sur lui?⁴

Je n'ai qu'à récrire pour l'impression le sixième volume de mon long livre. Il traite La jeune Allemagne (Heine, Börne etc.)⁵.

Quelquefois j'ai eu de vos nouvelles par M. Bourget qui m'a écrit quelques lettres⁶. Malgré la faiblesse de votre santé qui s'améliorera — je l'espère ardemment — quand votre grand travail sera accompli, vous faites plus et mieux qu'aucun autre historien existant. Le jour de votre naissance j'insérerais dans un journal qui dépend un peu de moi les deux lignes suivantes:⁷

Hippolyte Taine, utvivlsomt den første nulevende
Historiker, fylder idag 60 Aar.

C'est à dire: H. T. sans aucun doute le premier historien vivant atteint aujourd'hui sa 60^e année.

Votre bien dévoué

Georges Brandes.

14 *H. Taine à Georg Brandes.* Menthon-Saint-Bernard, 4 novembre 1890.¹

Mon cher Monsieur Brandès, dans quelques jours je serai à Paris, et j'y emporte votre sixième volume² que je viens de rece-

voir. C'est un grand œuvre et de tous côtés je l'entends louer par des personnes compétentes ; vous avez eu le bonheur rare de pouvoir mener à bien et à fin un travail de dix-neuf ans. Votre conclusion contre les pédants amateurs d'objectivité à outrance est aussi juste que spirituelle ; avec leur procédé historique on ne ferait que des compilations de textes, des dictionnaires comme celui de Kürz³ et vous avez grandement raison de dire que *Der wahre Proustes ist... die Kunst*⁴. Je vous remercie aussi de la place supérieure que vous donnez à Heinrich Heine⁵. Au point de vue de l'art, le seul auquel je veuille me mettre, il est le plus grand poète de l'Allemagne depuis Gœthe et, possiblement, le poète le plus intense qui ait vécu depuis Dante, bref un cerveau et une âme d'espèce unique devant lequel tout amateur de style et de psychologie doit ôter son chapeau.

Mille amitiés et compliments de votre tout dévoué

H. Taine.

15 *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague 5 Déc. 90.

Monsieur et cher maître.

Depuis que j'ai reçu vos bonnes lignes, j'ai eu un grand malheur, j'ai perdu par la diphtérie ma fille, une enfant de 10 ans et demi, la petite fille la plus saine, vigoureuse et jolie qu'on put voir¹. Ce malheur a retardé ma réponse. Je n'ai maintenant qu'un enfant, une petite fille de douze ans, qui est toute ma joie.

Depuis longtemps je voudrais vous écrire. Il y a un an j'étais à Paris². Quelqu'un me disait que vous étiez retourné, un matin je disais à un cocher votre adresse et avec quelle émotion me faisais-je conduire rue Cassette. Il y a vingt ans que je ne vous ai vu, à qui je dois tant. C'était pour moi une amère désillusion de ne pas vous trouver³. Vous aviez alors une toute petite fille, Geneviève,

qui pouvait à peine marcher, cela doit être maintenant une grande demoiselle⁴.

Je vis en Danemark, où j'ai passé presque toute ma vie; je n'ai séjourné que cinq ans à Berlin. Je n'écris presque jamais autre langue que le Danois, la seule langue que j'aime et que je sais vraiment. J'y ai publié 25 volumes et j'ai 700 acheteurs par volume (!) Vous ne connaissez pas de ces tristesses-là. De temps en temps je publie un volume en Allemand comme celui que je me suis fait un plaisir de vous envoyer. On en vend pas mal, mais les éditeurs allemands ne me donnent pas un sou pour mon travail, et encore j'ai à souffrir des contrefaçons de mes ouvrages qu'on vend à bas prix⁵.

En France je n'ai jamais pu pénétrer. Sept ou huit traducteurs ont essayé de trouver un éditeur de quelques-uns de mes livres, mais toujours sans succès. Mon seul bon public dans l'étranger se trouve en Pologne et en Russie; dans ces pays j'ai séjourné et là on me traduit et me lit beaucoup.

Pardon d'avoir parlé tant de moi-même. Il va sans dire que je suis tout ce que vous écrivez. Je vous félicite de votre nouveau volume⁶. Vous aurez bientôt fini ce grand ouvrage, autrement grand et considérable que le mien.

Les peu de mots que vous m'avez dit dans ma jeunesse me rectifiant, corrigeant mes opinions ont eu la plus grande valeur pour moi. Je serais heureux si, après avoir lu ce dernier livre de moi⁷ (hélas dans une traduction où l'éditeur sous prétexte que l'allemand était trop singulier, s'est permis des changements les plus irritants) vous voudriez m'écrire d'une manière si courte que vous trouveriez bon, vos idées sur l'ouvrage et surtout vos objections. Je suis critique moi-même et tout-à-fait sans vanité vis-à-vis de vous, vous pourriez dire les choses les plus dures sans que j'y verrais autre chose qu'une opinion sincère et supérieure;

mais vous êtes le seul homme en Europe, de qui je sais pouvoir apprendre quelque chose dans mon métier, aujourd'hui comme il y a vingt ans.

Agréez, cher maître, l'assurance d'un dévouement immuable.

Georges Brandès.

16 *Georg Brandes à H. Taine.*

Copenhague
28 Octobre 91

Cher maître

Comment vous remercier de votre amabilité? Comment saviez vous qu'on m'a donné une fête ici?¹ vous si loin et vivant dans un pays où l'on ne sait rien de nous.

Le banquet était très beau de 580 couverts avec beaucoup d'hommes de mérite et beaucoup de belles femmes, et après le cortège aux flambeaux de mille étudiants, artistes et ouvriers était magnifique dans la nuit claire. Il y arrivait une centaine de télégrammes, presque tous des pays scandinaves et de la Finlande, mais la vraie joie de la soirée pour moi c'était le télégramme qui venait de vous². En l'ouvrant à table mon cœur battait plus fortement. J'étais étonné et très heureux. Un mot de vous me relève aux yeux de mes compatriotes.

Je vous remercie donc de tout mon cœur; je voudrais bien encore une fois avoir le bonheur de causer quelques instants avec vous.

Votre tout dévoué

Georges Brandès.

GEORGES NOUFLARD ET GEORG BRANDES
1871—1896



Georges Noufflard vers 1880.

Mon cher ami,

Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous dire que j'ai pensé bien souvent à vous pendant ces derniers temps et que votre départ m'a laissé un bien grand vide —

J'espère tout au moins que votre voyage s'effectue dans de bonnes conditions, et que vous êtes content des choses que vous voyez. La température s'est un peu élevée, j'espère néanmoins que vous pouvez visiter tout ce qui se trouve sur votre route et surtout, que vous n'avez pas changé votre itinéraire. Restez, n'est-ce-pas, une huitaine au moins à Venise, c'est une ville qui mérite d'être étudiée sérieusement, sous tous rapports, peintures, sculptures et architectures — ne manquez pas de faire quelques promenades au clair de la lune en gondole — allez, non seulement dans le grand canal, mais dans les petits, qui sont peut-être encore plus pittoresques — c'est du jardin qui se trouve au bout du quai des Esclavons¹, que le coucher du soleil est le plus beau : de cet endroit, le palais des doges et S. Marc sont admirablement éclairés alors — Tâchez de voir ce bréviaire de Memling² je crois, qu'on ne montre au palais ducal que les Mercredi... et enfin, écrivez moi le plus tôt possible, car je m'intéresse beaucoup à vous et suis très désireux de connaître vos impressions sur tout ce que vous avez vu — En attendant, je vous serre bien cordialement la main, en vous priant de croire à mon amitié sincère. Ma sœur et M^{me} Rosalie Courtonnel³ me chargent de les rappeler à votre souvenir —

Georges Noufflard.

Je trouve les Napolitaines toujours aussi charmantes, j'en ai découvert une qui passe toutes les autres, je vous en envoie les traits bien affaiblis —

18 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Siena 26 Juin 71.

Ami ! J'étais vraiment fort triste à mon départ de Naples¹. Dans le wagon je me faisais des reproches de ne pas vous avoir pris dans mes bras avant de partir. Mais j'avais dans l'âme une certaine pudeur des sentiments et j'avais les mains pleines de bagage. Je vous embrasse donc par écrit ; cela vaut mieux pour des hommes.

J'ai des salutations pour vous de la part de nos connaissances communes à Rome. J'y restais cinq jours. Je revis le Capitole, le Vatican et quelques églises. Falcone était plein des membres des députations pour le pape, des pauvres paysans naïfs de l'Autriche et de Tyrol avec des cœurs croyants et des chapeaux incroyables². C'était un grand divertissement pour les Romains de les voir. Le dimanche, comme il faisait beau temps, il y avait grand corso : des dames, des jeunes filles à tourner la tête. Ma tête s'est tournée tant de fois que je finirai comme Saint-Denis en la portant dans la main. — Je ruinaï ma bourse en achetant une foule de choses inutiles, mais qui me gagnèrent des sourires gracieux ; on buvait quelques bouteilles de Capri et de Syracuse à mon honneur et je partais pour Viterbo. L'église d'Orvieto me faisait grand plaisir, c'est vraiment tout un petit monde³. J'étais en humeur de voir, bien que j'avais des accès de tristesse, comme j'en ai presque toujours quand je dois retourner. Maintenant j'ai passé 2 jours ici, enchanté de la ville, reçu comme un ami par le préfet et ses belles filles⁴. Je dinai là hier. Je disputais avec la signorina Francesca et me laissai convertir. Vous même, tout obstiné que vous êtes, l'auriez fait à ma place.

Demain soir, je vais à Pisa et continue la route que vous avez eu l'amitié de m'indiquer. Basta quant à moi. Comment allez-vous et les vôtres ? Je pense que vous soyez encore à Naples et que

la chaleur ne soit pas trop forte. Est-ce qu'on a fini par faire sérieusement une fête et avez-vous vu le feu d'artifice merveilleux ? J'ai pour le moment une grande soif de travail. J'ai tant de désir de faire quelque chose. Cette nuit, je me suis levé à trois heures, et me suis mis à écrire jusqu'au jour⁵. Quel malheur d'être frappé pièce de dix sous, quand on voudrait bien être un louis. J'ai pour consolation que je me crois capable de progrès. Il me manque surtout deux choses, des connaissances et de la facilité. Nous verrons avec le temps.

Les lettres de chez moi vont je ne sais pas où, je n'en ai pas reçu pendant longtemps⁶. J'ai pourtant fait mon possible pour les avoir, mais la poste ici en Italie a certainement besoin d'une réforme. Qu'est-ce qui n'en a pas besoin, ici et partout ! Par exemple la police. Savez-vous que Rosenstand et quatre autres scandinaves ont été encore une fois arrêtés à Rome comme des zouaves ?⁷ Après les avoir menés en procession par les rues, on les a lâchés sans même leur faire une excuse.

Ne restez donc pas dans la ville de Naples pendant tout l'été. Madame Courtonnel est certainement bien plus courageuse que vous ne pensez. Et ce serait dommage si elle et Mlle votre sœur devaient partir sans avoir vu tous les environs. Comme vous n'êtes pas enchaîné à Naples encore, allez chercher des chaînes de rose ailleurs aussi. Là-bas, où le myrthe n'est pas un arbuste cultivé des jardins, mais croît librement sous le ciel bleu, il faut cueillir les myrthes sauvages un peu partout. Comme vous n'avez pas mon âge respectable, vous pouvez encore en cueillir et faire des livres contre le mariage. Ne le laissez pas rester à la préface ! Hélas, il est si doux de faire la conception de la préface et si triste de faire la longue élaboration d'un livre. Peut-être que pour cette chose comme pour beaucoup d'autres choses délicates, vous êtes de l'avis qu'il faudrait la faire faire par les domestiques.

Mais non ! sérieusement, commencez avec un bon petit livre bien limité sur les beaux arts et ne courez jamais avec votre jeune front contre les murailles des Pélasges et des Cyclopes. Je l'ai fait quelquesfois et ce ne sont pas les murailles qui se sont plaint. Elles se portent bien en Chine et ailleurs. Veuillez dire aux dames, que je suis leur respectueux et reconnaissant ami. Ecrivez-moi à Venise poste restante, puis à Copenhague. Vivez bien, heureusement et en bonne santé. Je suis

votre Georg Brandes.

19 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Naples 12 Juillet [1871]

Mon cher ami,

[— — —]

Je suis heureux que vous ayez trouvé Venise de votre goût¹, du reste je n'en doutais pas, je garde moi-même un trop charmant souvenir de cette chère ville aquatique aux douces femmes et aux beaux palais pour craindre un instant qu'elle n'ait pas assez de charmes pour vous séduire — Pour moi, je mène toujours à peu près la même vie ici, je vais tous les matins au musée, où je suis en train de faire une sorte de catalogue des peintures antiques en les mettant par ordre de mérite, et quand l'occasion s'en présente, faisant mes réflexions sur l'art antique — ce n'est rien de bien sérieux mais c'est tout au moins une façon de se graver dans la mémoire ce que l'on voit — Après le déjeuner nous nous asseyons à la Villa, et nous lisons les *Barricades* de Vitet, qui nous plaisent beaucoup, enfin nous rentrons et j'essaie quelquefois de lire du Hegel² ce que je trouve bien indigeste, je vous assure, quand j'ai surtout le malheur de tomber sur une phrase comme celle là « le beau est l'idée comme immédiate unité de la notion et de sa réalité ; l'idée c'est-à-dire autant qu'elle a son unité immédiatement dans l'apparence sensible et réelle etc. ... ». Je me demande

si je n'ai pas perdu la tête, ou plutôt j'éprouve cet effet au moral, qu'on ressent au physique, quand on reçoit un fort coup sur l'œil et qu'on crie : je vois trente-six chandelles — enfin je ne me tiens pas pour vaincu, et m'y remettrai quand il fera moins chaud —

En attendant, je vous serre la main et vous prie de croire à mon amitié sincère.

Georges Noufflard.

20 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Milan 14 Août [1871]

Cher ami,

Je suis vraiment heureux d'avoir à vous annoncer que, depuis plus de huit jours, je suis retenu à Milan par le défaut d'argent.¹ J'espère que vous y verrez une preuve qu'il fallait que je fusse vraiment dans l'embarras pour ne pas vous envoyer la petite somme que vous m'avez demandée. — L'argent que j'attendais est arrivé si tard, que j'avais déjà fait des dettes, et encore, tout ce que j'avais demandé ne m'est pas arrivé, enfin je ne reçois pas celui que j'ai redemandé —

Mes dernières lettres étaient peut-être un peu brèves, cela tenait à la gêne que j'éprouvais à la pensée que vous aviez pu douter de moi, aujourd'hui je vous écrirai plus à l'aise.

J'ai éprouvé à mon arrivée à Milan un malaise grand en me trouvant en présence d'un idéal tout différent de celui que je m'étais habitué, à Naples, à considérer comme le seul, l'unique — l'absolu. — Cette cathédrale, pensée angélique et immaculée, qui s'élève vers le ciel, aspiration plutôt que forme, me charmait — Mais le charme que je ressentais sous son empire, me révoltait, car j'en trouvais la conception absolument blâmable et ridicule, le défaut de proportion entre la largeur et la hauteur me semblait flagrant, enfin, il me paraissait que c'était méconnaître les lois

les plus fondamentales de l'art, que de vouloir faire, d'un monument plastique, une poésie musicale — J'éprouvai une sensation analogue en présence des peintures de Luini. Je les trouvai mauvaises au point de vue de la forme, mais ce qui m'irrita surtout, ce fut de me rendre compte que ce sont leurs difformités, même au point de vue de la beauté, qui contribuent à leur donner l'enchantement extraordinaire qui en émane — Enfin, il me fallut bien subir ce charme, ce reflet, ce parfum qui subjugué en dépit de la beauté plastique et reconnaître même qu'il constituait une beauté particulière — Mais cela me jeta dans les humeurs noires, et j'éprouvai vraiment une sorte de désespoir à m'avouer que toutes mes théories étaient mauvaises, et qu'en fait de beauté, comme pour tout le reste, il était impossible d'arriver à l'absolu, qu'il y avait peut-être autant d'idéals qu'il y avait de sentiments à faire exprimer à la figure humaine —

Je me consolais Dimanche de ces déconvenues, en pensant que s'il en était ainsi dans le domaine des arts, du moins dans la réalité, je persistais à trouver que rien n'était aussi charmant que les Napolitaines, lorsque j'aperçois une jeune personne qui n'était pas extrêmement jolie, je crois, mais qui me fit une telle impression, qu'en un rien de temps, je demeurai convaincu que, sans elle, on ne pouvait vivre — Je ne saurais décrire ses traits ni sa forme, mais elle avait la tête nébuleusement enveloppée d'une mantille, sa douce figure était tendrement inclinée sur le côté et faisait penser à la fleur qui, trop chargée de parfum, s'incline sur sa tige ; et en effet, une telle lumière, un arôme si subtil, si délicieux, si pénétrant s'émanait d'elle, que sans avoir pu apprécier ses contours ni sa couleur, je me sentis pris d'une ivresse comme jamais je n'en avais ressenti. Je suis donc sous l'empire du reflet, du parfum, devenu presque aveugle sous le rapport de la forme ; je me sens vraiment tout autre qu'à Naples. — Vous voyez, cher ami,

que si, à Venise, vous avez pu trouver en défaut un instant la théorie du milieu, moi j'en trouve la pleine confirmation ici². Je crois que, comme tous les doctrinaires, Taine est un peu trop porté à appliquer son système en tout et pour tout, de là des exagérations — mais cela n'empêche pas que les grandes lignes de son système sont justes — C'est bien surtout, je trouve, d'avoir percé cette auréole mystérieuse dont on avait enveloppé le génie, et d'avoir établi, qu'en le soumettant à la méthode scientifique qu'on avait jusqu'alors réservée aux sciences naturelles, on arrivait à l'expliquer sinon complètement, du moins en grande partie —

Il me semble, que si j'étais comme vous poète³, je ferais trois petits poèmes, que j'appellerais Naples, Milan, Venise, la forme, l'âme, le parfum de la fleur, la couleur —

J'espère que vous m'écrirez une longue lettre, où vous me direz ce que vous faites, ce que vous devenez — les sentiments que vous avez éprouvés à votre retour — les espérances que vous avez, tout ce qui vous concerne m'intéresse, car comme je vous l'ai dit, je me sens votre ami véritable, et je serai bien heureux si, un jour, je pouvais vous en donner la preuve — si vous avez besoin de quelque renseignement à Paris pour M. votre frère, adressez vous à moi, je vous en prie —

Adieu, je vous serre bien affectueusement la main.

Georges Noufflard.

C'est à Louviers, Eure, que je vous prie de m'écrire.

21 *Georges Noufflard à Georg Brandes.* Louviers 9 Septembre [1871]

Cher ami,

C'est seulement avant-hier à mon arrivée ici, que j'ai trouvé vos deux lettres¹ — Peu de jours après vous avoir écrit, j'ai reçu

à Milan, l'argent que j'attendais², mais alors ma sœur a été prise de la jaunisse, de sorte que nous avons encore dû retarder notre retour, c'est ce qui fait que j'arrive seulement — Nous sommes revenus par le lac Majeur et le Simplon, route superbe — montagnes, gorges, cascades etc. ... en me trouvant, dans ces montagnes, je pensais avec plaisir à l'excursion que nous avons faite ensemble, dans les montagnes romaines³ —

Je pensais à tout ce que nous avons dit, je me souvenais d'un reproche que vous m'avez fait de chercher à voir la nature à la façon anthropomorphique grecque — et il me semblait que vous, qui la voyez en Hegélien, qui cherchez son âme, vous êtes tout aussi anthropomorphiste que les Grecs — Votre âme de la nature est aussi fausse, ce me semble, et a la même origine que les naïades, les nymphes etc. ... c'est un anthropomorphisme plus vaste et moins beau de forme⁴ —

Ah, je vous avouerai que je ne m'apprivoise pas vis-à-vis d'Hegel — j'ai essayé de casser l'écorce de son esthétique, cela me semble toujours aussi déplaisant de forme qu'inutile de fond — J'ai essayé de m'habituer à lui en lisant les essais hegéliens de Vera⁵, mais cela m'est bien désagréable aussi, pour moi cela pourrait rentrer parmi la classe des sophistes grecs — Je ne comprends pas véritablement que la philosophie puisse avoir d'autre base que l'étude des sciences naturelles —

J'ai lu par exemple, avec un bonheur extrême, une traduction italienne en vers des Poésies de votre ami Heine⁶. En le lisant ainsi, je ne comprenais pas comment, lorsque je l'ai lu en français, j'avais été si peu impressionné ; car cette fois cela m'a vraiment ravi ; cela commence à me faire croire que vous aviez raison, en disant que des vers doivent être traduits en vers.⁷ —

J'ai trouvé Paris moins changé que je ne le craignais, l'animation reprend — quant aux ruines, elles sont moins grandes

qu'on pourrait le supposer — tous les murs des Tuileries sont encore debout, c'est l'Hôtel de Ville que j'ai trouvé le plus endommagé.

La population m'a semblé avoir gagné plus de douceur et d'aménité partout — les agents de police n'ont plus cet air fendant qu'ils avaient sous l'empire — l'armée réorganisée a très bon air, soldats et officiers ont l'air plus sérieux — en somme j'ai trouvé de meilleurs symptômes que je ne m'y attendais — on espère que la république tiendra, et personne ne songe à faire la guerre à l'Italie — Ici, à Louviers, j'ai parlé à plusieurs ouvriers de l'Internationale, tous m'en ont dit le plus grand mal —

Louviers n'est pas une ville séduisante, tant s'en faut, et j'y ai trouvé les quelques parents que j'y ai, animés des moins bons sentiments les uns vis-à-vis des autres — Mon cousin, qui habite chez moi, veut épouser la fille d'un artiste anglais qui n'a pas de fortune⁸, et ma grand'mère, qui est très vaniteuse et qui rêve une position brillante pour sa famille, est furieuse — de là des scènes déplorables à attendre. — Je prendrai bien entendu le parti de mon cousin, mais ma grand'mère est froide, je ne trouve rien à faire vibrer en elle, et cela m'écœure et me rend ce séjour plus triste que jamais. ...

J'espère que le bon accueil que vous avez reçu produira ses fruits et que vous serez vite nommé à l'université. Croyez aux vœux sincères que je fais pour votre bonheur, et présentez mes respects à M^{me} votre mère.

Ma sœur me prie, ainsi que M^{lle} Courtonnel, de les rappeler à votre bon souvenir.

Votre ami dévoué

Georges Noufflard.

22 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

[30-9-[1871]]

Mon cher ami,

Bien que je n'ai pas encore reçu de réponse à la dernière lettre que je vous ai écrite de Louviers, je ne veux pas rester plus longtemps sans causer un peu avec vous — espérant que fidèle à votre promesse, vous ne tarderez pas à me répondre et à me dire ce que vous devenez — Pour moi, je suis depuis quinze jours dans un lieu bien différent de celui où je vous ai quitté — C'est une ferme que nous possédons, absolument isolée au milieu de la campagne en pleine Normandie¹ — C'est un pays absolument plat ou du moins seulement ondulé, mais où il y a de fort beaux arbres, qui sont presque sans cesse agités par le vent qui souffle toujours très fort ici — Toutes les fermes sont entourées de grands fossés de terre, plantés de grands arbres, de sorte que, même lorsqu'on est près des villages, on croirait être au milieu des forêts — rien donc ne vient gêner l'idée de solitude — En examinant bien, je trouve ici des caractères bien français, et il m'intéresse souvent de faire des rapprochements avec l'Italie, ce n'est pas ici cette richesse exubérante de nature, ce charme enchanteur, mais du moins, j'y trouve une certaine beauté, forte, sévère et sobre, qui n'est pas, comme il peut sembler tout d'abord, de la pauvreté — Il n'y a pas un brillant coloris comme chez les Vénitiens, mais des harmonies riches en contraste, sans dureté, comme chez Rembrandt, des oppositions saillantes d'ombre et de lumière — Des laideurs pittoresques et belles de caractère, des formes sombres, des nuées noires, des vents tempétueux, qui font davantage ressortir le moment de calme, le rayon de soleil ou l'étoile angélique et blanche, entrevue entre deux nuages — Pour ne pas rester trop dans le même ordre d'idée, je regarde souvent des gravures

Louis XV, et je lis quelques ouvrages de la même époque, que nous avons ici — Bien que je ne possède pas pour ceci une admiration excessive, je trouve que nos pédants modernes, qui croient avoir tout dit sur les productions de cette époque en les appelant fades et corrompues, sont bien sots — Ils ont trop fait, les gens du XVIII^me s., de la femme jolie et charmante par ses grâces, le but continuel de leurs adorations, mais toutefois, ils ont su trouver en elle un caractère nouveau et bien délicieux — La femme de Boucher et de Fragonard est bien un type qui, quoique d'une élévation inférieure, est charmante et a bien droit à sa place dans l'art — Quant à leurs pastorales, contre lesquelles on a tant crié, ce n'est pas si faux qu'on veut bien le dire, elles sont formées de la réunion de deux caractères, vrais chacun — et on conçoit bien qu'on ait pu désirer réunir le charme de la campagne avec des sentiments plus fins que ceux qui l'habitent — Du reste, un écrivain ne consentira jamais à peindre des villageois comme ils sont — L'art ne peut être et n'est que conventionnel — et on déclare un art faux, seulement lorsqu'il repose sur la convention qui ne plaît plus. — Je cause souvent avec les paysans sur la guerre, et tous sont convaincus que la trahison a seule pu amener nos défaites — autant je trouverais cette opinion malheureuse chez les gens appelés à commander, autant je suis heureux de la trouver chez les paysans — car la confiance en soi est une bien grande force pour celui qui n'a qu'à obéir — En somme, je crois que nous sommes aujourd'hui aussi supérieurs à l'opinion qu'on a de nous, que nous y étions inférieurs pendant la prospérité de l'empire — et j'espère que le jour qui verra s'accomplir simultanément nos espérances patriotiques à l'un et l'autre n'est pas bien éloigné.

[— — —]

Adieu mon cher ami, je vous serre bien cordialement la main et vous prie de me croire toujours votre ami dévoué.

Georges Noufflard.

Ma sœur se rappelle à votre souvenir.

Fresnay le long. 30 7^{bre} [1871]

Ecrivez-moi à Louviers je vous prie.

23 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

[1-11-[1871]]

Ah, cher ami,

Je ne vous félicite vraiment pas de voir cette aimable société internationale se développer parmi vous¹ — si cependant vous voulez vous donner la satisfaction de quelques petites révolutions socialistes, nous vous en serons bien obligés, car vous nous enlèverez ainsi un triste monopole.

Il faut que je vous dise cependant, que cela m'a affligé, de voir que vous paraissiez vous prendre d'une certaine amitié pour le mouvement socialiste, car moi, j'exècre ce parti (si, comme moi, vous aviez le loisir de faire une petite promenade quai d'Orsay ou place de l'hôtel-de-ville, vous comprendriez ce mot) et je le méprise, car je ne le crois composé que de dupeurs et de dupés — Ce qui fait seulement sa force, c'est qu'il n'a jamais pu formuler ses idées ou si vous aimez mieux, que toutes les fois qu'il a tenté une définition, elle a été essentiellement différente de la précédente, de sorte que c'est le vague et que chaque personne qui croit avoir à se plaindre de l'état des choses établi, peut se dire socialiste — Ce qui, de loin, peut sembler une montagne, n'est qu'un ballon creux, gonflé de vagues aspirations.

La seule chose qui se trouve à peu près dans toutes les définitions qu'on a tentées de l'idéal socialiste, est qu'il faut faire le

sacrifice de notre liberté individuelle pour n'être plus qu'une partie —

N'y a-t-il pas toujours eu des socialistes, et leurs « fiascos » continuels, ne sont-ils pas une réfutation suffisante ? — Le Christianisme essentiellement socialiste à son origine, n'a-t-il pas été obligé de jeter cette entrave au loin lorsqu'il s'est universalisé ? —

Quoiqu'il en soit, il me semble que vous passez un peu bien vite d'un fait particulier à une théorie générale — Vous trouvez que les libraires vous exploitent — Est-ce d'abord leur capital qui vous oblige de leur livrer une aussi grande part de votre bénéfice, ou n'est-ce pas leur réputation de libraire et la recommandation que leur nom donne à votre livre, que vous êtes obligés de payer ?

Enfin, si c'était bien leur capital qui vous asservit, êtes-vous bien sûr que c'est à l'ordre de chose établi que vous devriez vous en prendre, et non pas, tout simplement, à la faiblesse des hommes de lettres, ne croyez-vous pas que vos prédécesseurs auraient pu établir des conditions plus justes, sans pour cela bouleverser du haut en bas l'état social, ne croyez-vous encore, que maintenant, rien n'empêche les littérateurs de se coaliser pour obtenir des libraires de meilleures conditions ou pour fonder des imprimeries, si ce n'est la jalousie qu'ils ont les uns pour les autres ? — Si vous ne m'écrivez vite que vous n'êtes pas socialiste, je vous écris une grande réfutation du socialisme en bien des pages, ce qui vous ennuiera bien, et moi aussi —

Je suis à Paris pour le moment, c'est toujours, à bien peu de chose près, la ville que vous connaissez. Les musées sont ouverts et le mouvement a presque complètement repris — Quant au dégât des incendies, il n'y a vraiment de bien à regretter que l'hôtel-de-ville, du palais-royal il n'y a absolument qu'une partie du palais proprement dit, toutes les galeries où vous vous êtes promené sont intactes — Le gouvernement républicain semble se

consolider chez nous, les républicains modérés ont triomphé, dans les dernières élections²; il se fait un grand parti d'ordre qui cherche, sans tapage, à établir fermement le gouvernement que nous avons. *Le Temps* est le principal organe de ce parti, il est plus libéral que les *Débats* et presque aussi littéraire, il y paraît, dans ce moment, des notes sur l'Angleterre, de Taine³, très intéressantes, et des causeries artistiques et littéraires de G. Sand⁴ — J'ai été hier au th. français qui est tel que vous l'avez vu — salle comble avec *l'Etourdi* de Molière et le *Caprice*.

Mais il faut que je vous laisse là, car j'ai plusieurs courses à faire pour mon cousin qui se marie dans quelques jours à Londres, ce qui va me donner l'occasion de revoir cette ville dont j'ai perdu le souvenir.

Je regarde les femmes avec attention ici, et je ne puis sanctionner votre opinion sur leur laideur, leur expression me semble moins intéressante que celle des Italiennes et des Anglaises, mais comme œuvre plastique, je trouve qu'elles ont des délicatesses de ciselures qu'on ne trouve qu'en elles.

Adieu, je vous serre bien affectueusement la main, vous prie de faire mes compliments à vos compatriotes qui ont bien voulu ne pas m'oublier. Votre dévoué

G. Noufflard.

Paris Mercredi 1^{er} 9^{re} [1871]

Ecrivez-moi toujours à Louviers.

24 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

[Copenhague] 17 Nov. 71.

Mon cher ami!

Je vous écris pour le plaisir de vous raconter une petite série de succès. Me voici comme nous le disons, « le héros du jour », ici à Copenhague. J'ai commencé mes leçons à l'université¹. La

première fois, je pris une salle de 150 personnes et elle était bien plus que pleine, tel que beaucoup de personnes étaient obligées de s'en aller. La seconde fois, l'affluence était si grande qu'il fallut changer de salle avant de commencer ; je pris une salle de 270, qui cette fois aussi, était si pleine que beaucoup de monde devait être debout. La quatrième fois, il y avait presque 400 personnes ; une demi-heure avant que les portes soient ouvertes on prend place sur l'escalier et sur la grande place, au milieu de la pluie et de la neige. Les femmes, les jeunes filles aussi. Il y a à peu près 150 femmes. Il y a une telle presse pour entrer qu'il y eut danger, l'autre fois, d'être écrasé contre les portes. Comme vous le pensez bien, l'université n'est pas ordinairement visitée comme ça. Aussi ne parle-t-on pendant ces jours que de mon succès qu'on nomme un succès fou. Heureusement j'ai été très prudent pour ne pas exciter trop de haines. Je n'ai presque pas averti mes leçons dans les journaux, et je n'ai pas pris d'argent pour entrer ; enfin je parle tout-à-fait simplement pour que l'on ne m'accuse pas de faire du charlatanisme pour gagner les étudiants et les femmes. J'ai été chez le ministre qui était très gracieux avec moi². Il disait : « C'est juste qu'on vous place à l'université, puisque vous avez si grand succès ; seulement je crains que les théologiens votent tous contre vous et qu'ils engagent les autres professeurs, leurs amis. » Il disait : « Vous savez tous les préjugés que vous avez contre vous. Pourtant je ferai de mon mieux, et soyez sûr que votre placement ne sera qu'une question de temps. » Cependant je ne gagne rien. Mais j'ai un peu plus d'espoir.

Mon cher ami, ne m'accusez pas de vanité bête parce que je vous raconte tout cela, mais si vous êtes mon vrai ami, vous sentirez un peu de joie de ce que mes choses vont bien. J'ai eu assez de contrariété dans ma vie publique. Vous pouvez croire

que je travaille bien, tout le jour, quelquefois jusqu'à trois heures de la nuit. Ajoutez les invitations, les livres envoyés de toute part, aussi de Norvège, les compliments, les visites etc. ainsi que mon jour est bien occupé.

Cher ami, votre dernière lettre me faisait quelque tristesse. Elle était d'un froid qui n'est pas dans vos habitudes. Vous étiez chagrin de ce que je vous disais de l'Internationale. Hélas, mon ami : je crains bien que nous ne sommes devant une révolution en comparaison avec laquelle celle de 89 sera seulement une affaire petite et locale. Ici au moins tout est miné. Nous verrons. Rappelez mon nom à vos deux dames aimables et soyez toujours mon ami. (Je vous porte des saluts de Mlles Schiern³ et Brandt, je les rencontrais à un dîner, elles ont dit beaucoup de bien de vous.)

Excusez la langue. Votre ami

G. B.

25 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 25 janv. 72.

Mon ami !

Je vous remercie de votre dernière lettre¹. Je plains sincèrement que nous sommes si peu d'accord quant aux mouvements révolutionnaires. Je crois qu'il me serait possible de vous rendre un peu plus propice à mon opinion, si je pusse vous parler ; mais par écrit cela va trop mal. Je dirai seulement que jamais de ma vie je n'ai voulu défendre aucune espèce de brutalité, comme vous l'insinuez.

J'espère que votre position s'est améliorée depuis votre lettre, veuillez m'écrire longuement là-dessus.

Quant à moi, je vous raconterai avec peu de mots mes affaires. Mes leçons finies, je demandais à l'université une place comme professeur. Cependant après m'avoir assuré oralement leur estime

etc., tous les professeurs de la faculté philosophique, excepté un, (mon professeur spécial, le seul libre penseur de l'université)² ont voté contre moi à cause de « l'immoralité et l'irrégiosité de mes opinions ». Leur manière d'agir est d'autant plus basse qu'ils ne jugent que par des ouï-dire, par des relations partiales et haineuses. Encore il y a 4 ou 5 parmi ces professeurs qui ont dû suspendre leurs leçons publiques, parce qu'il ne se trouvait pas une personne pour les suivre. L'homme qui a mis tout en scène contre moi est dans ce cas. Ainsi vous me voyez encore sans placement.

Une partie de la jeunesse s'est liée avec moi. Nous avons un organe, une revue mensuelle assez bonne³, et nous espérons encore fonder un journal⁴ afin de mener le combat contre la réaction et l'orthodoxie protestante d'une manière suivie. Malheureusement, la grande majorité de la nation ici comme partout, est sans intérêt pour les choses de l'esprit et permet toutes les injustices parce qu'elle est 1) bête 2) lâche.

Eh bien, cher ami, ne m'oubliez pas. Dans quinze jours le premier volume de mon grand ouvrage paraîtra⁵, je voudrais bien que vous pouviez le lire, mais hélas ! les langues nous séparent. Je le nomme *La littérature des émigrants*. Il y a là-dedans quelques idées que je vous dois et dont je vous suis reconnaissant.⁶

Je suis toujours votre ami

G. B.

Écrivez-moi.

26 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

370 Calle Larga S. Marco.
Venise 26 Janv. [1872]

Mon cher ami,

Voilà bien longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles, je vous ai cependant écrit de Paris, il y a près de deux mois, et j'ai écrit à Louviers qu'on m'envoie mes lettres ici —

J'ai pu partir plus tôt que je ne le pensais et je suis installé depuis un mois ici — Je pense souvent à la lettre que vous m'en avez écrite, et moi, tout au contraire de vous, c'est ici que je suis frappé davantage de la justesse des théories de Taine ! Je vous accorderai que les effets atmosphériques ne sont pas très différents de ceux qu'on voit ailleurs mais l'eau, l'eau ! nulle part les palais roses, les maisons grises, vertes de mousse ne plongent comme ici directement dans l'eau, partant nulle part une aussi grande richesse de reflets.

Nulle part comme ici l'eau ne court dans un dédale de canaux orientés en tous sens, partant nulle part autant de courants en tous sens, d'ondulations, de clapotements —

De sorte que nous avons non seulement sans cesse devant les yeux les couleurs les plus brillantes, mais encore cette eau courant en tous sens qui se charge de les mélanger, de les fondre, de les moirer en mille arabesques délicieuses —

Je me suis épris ici d'une véritable passion pour l'art byzantin et pour le Bas empire ; il me semble qu'un peuple qui a su trouver des formes artistiques, aussi poétiques aussi colorées que St. Marc, le Fondaco dei Turchi et certaines mosaïques, ne peut être ce ramassis de gens corrompus qu'on a l'habitude de décrire — Je lis Amédée Thierry et je trouve qu'il n'y a pas d'époque aussi intéressante, que les V^{me} et VI^{me} s. où l'Orient et l'Occident, le Christianisme et le paganisme étaient en présence — Que je voudrais voir Constantinople sous Justinien.

Et comment allez-vous ? que devenez-vous ? j'attends une lettre de vous avec impatience, j'espère que la liberté avec laquelle j'ai exprimé mes idées, en ce qu'elles différaient des vôtres, ne vous a pas froissé — Tout ce que je puis dire, c'est que je n'en ai certes pas eu l'intention ; si je me suis exprimé avec vivacité, c'est que je suis Français, et que la question est vraiment sanglante pour

nous — Enfin j'espère que vous n'avez pas perdu les sentiments d'amitié que vous m'avez dit avoir pour moi. Quant à moi, j'aime à me souvenir du temps que nous avons passé ensemble — Dans ces sentiments je vous serre affectueusement la main en vous priant de me croire

votre ami

Georges N.

27 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Pamplune. 17 8bre 72.¹

Mon cher ami,

Je suis venu en Espagne à la fin, mais pour me débarrasser des velléités de mariage que m'avait inspiré une petite anglaise [— — —] beaucoup trop laide — Je ne sais trop ce qui m'avait séduit en elle, mais j'étais devenu bête tout à fait, enfin les mantilles espagnoles ont paru et elle n'est plus pour moi —

Ce peuple me plaît, il a bien autrement de nerf que les Italiens et plus d'honnêteté. — Il m'intrigue — Je ne conçois pas, comment avec tant de bonnes qualités qu'il en paraît avoir, il est tombé aussi bas ; comment, avec tant de sérieux dans les idées, il se montre si léger en politique — Il y a là une énigme que je veux chercher à découvrir — Je me suis trouvé à Saragosse pour les fêtes de la Vierge du Pilar, une des plus grandes fêtes religieuses qui se célèbrent en Espagne. C'était fort curieux, les mascarades ont alterné avec les processions religieuses, les courses de taureaux avec les tournois poétiques en l'honneur de la Vierge — Je conçois que la religion soit restée ici plus forte qu'en tout autre pays, car elle a su s'y montrer plus populaire —

Votre lettre m'a donné envie de lire les *Châtiments*², dont je ne connaissais que quelques fragments — il y a de très belles choses, mais je trouve qu'il est bien fâcheux que Victor Hugo ait introduit

dans ses vers tant de mots ignobles et que je ne puis trouver français —

Non seulement, pour moi, ces grossièretés enlèvent toute grandeur et toute noblesse, mais même toute force, en y visant trop — En dehors du mérite littéraire, on peut aussi critiquer l'exagération de la pensée — Il est impossible de ne voir dans un homme comme Napoléon qu'un bandit — Il faut y voir l'illuminé qui croit avoir une destinée à remplir et qui, pour certaines choses, a eu des idées plus avancées que son siècle — liberté du commerce, consentement des nationalités —

Ce n'est pas que je l'aime, je suis plus républicain que jamais, et c'est avec la joie la plus vive, que je vois notre nouveau gouvernement se consolider — mais je ne trouve rien d'affligeant comme l'injustice passionnée —

Je regrette souvent de ne pas faire ce voyage avec vous, comme je l'avais espéré un moment, enfin j'espère que nous nous reverrons bientôt ; en attendant, je vous prie de m'écrire à Séville —

Votre dévoué

Georges Noufflard.

28 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Séville 20 Xbre [1872]
20 Calle O'Donnell.

Mon cher ami,

Voilà bien longtemps que je suis sans nouvelles de vous, et je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'en donner le plus tôt possible — J'espère que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite à mon entrée en Espagne¹. J'ai établi mon quartier d'hiver à Séville, et j'étudie, le plus sérieusement que je peux, l'histoire de l'Espagne, surtout la période moderne, et le moyen qu'il y aurait de se tirer de la mauvaise situation où on est — Je me suis convaincu que c'est une bien grande erreur que d'attribuer l'anarchie,

dans laquelle est ce pays, à une légèreté méridionale. C'est tout le contraire. Le fond de son caractère est une fidélité profonde et passionnée — L'histoire de l'Espagne, depuis 1812 jusqu'à 1830, peut se résumer ainsi : lutte du peuple contre quelques dilettantes épris des idées étrangères pour conserver la royauté absolue et l'inquisition —

A partir de 1830, cela se complique. Le Nord reste aussi fanatique du passé, le Midi se laisse séduire par les beaux parleurs et s'éprend du nom de liberté et du nom de république. Pour moi, la morale serait qu'il faut oublier les noms pour soutenir un gouvernement quelconque, à condition qu'il fasse des routes, des canaux d'irrigation et des écoles, le niveau de la culture générale s'élevant, les lois libérales viendraient comme des fleurs légitimes et naturelles — La grande faute des libéraux est de croire que les lois sont causes du progrès, tandis qu'elles n'en sont que des conséquences —

Le pauvre petit roi Amédée est plein de bonne volonté, il n'y a qu'un malheur, c'est que sa couronne ne repose sur rien — Il est clair que l'hérédité et le suffrage universel sont deux modes de sélection gouvernementale opposés, appartenant presque à deux mondes différents, l'un mystique et irrationnel, l'autre rationnel et positif. Vouloir faire engendrer l'un par l'autre est la plus monstrueuse inconséquence —

La royauté vit dans le présent grâce au culte du passé et à la crainte de l'avenir, mais elle a dû avoir besoin pour se fonder de la croyance en l'ingérence du surnaturel, car l'hérédité est chose trop irrationnelle pour pouvoir reposer sur une base rationnelle — La prétention de vouloir fonder une dynastie par le suffrage universel me semble une preuve qu'il faut beaucoup de temps avant qu'on se rende compte de toute la portée d'un principe nouvellement découvert. Mais en voici bien long sur la politique, j'espère

que vous ne m'accuserez pas de radotage. Pour me le prouver, écrivez-moi vite.

Je vous serre bien affectueusement la main.

Votre dévoué

Georges Noufflard.

29 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

[Janvier 1873]

Mon cher ami,

[— — —]

Vous me dites que vous avez trouvé une plus franche cordialité chez les Berlinoïsi¹ que chez les Parisiens — Moi, je crois que partout les hommes n'ont à dépenser qu'une certaine somme de bienveillance — dévouement pour les intimes, obligeance pour les connaissances etc., par dégradation en descendant — maintenant, suivant les pays, à chacune de ces gradations correspondront des phrases et des façons d'être plus ou moins chaudes — mais au fond, c'est la même chose — c'est le même air chanté dans des tons différents — il suffit d'avoir la clé pour se rendre compte de la valeur réelle de ces phrases — c'est pour ne pas l'avoir que les étrangers jugent différemment les politesses d'un autre pays — c'est ainsi qu'Allemands, Français, Italiens se renvoient l'accusation de fausseté — c'est une erreur, les phrases et façons d'être ont une valeur différente dans ces différents pays mais les cœurs sont à bien peu de choses près les mêmes —

J'ai bien laissé de côté mon essai sur la musique², mais je m'occupe assez sérieusement d'une étude sur la monarchie démocratique en Espagne — Voici l'idée que je voudrais développer —

Il n'y a que deux formes de gouvernement logiques, la tyrannie et la république — Car le principe héréditaire qui est la base de la monarchie est si contraire à la raison, qu'il ne peut s'expliquer

que par la croyance que Dieu a chargé une famille du soin de gouverner — Cette croyance seule pouvant expliquer la monarchie, le souverain doit être un tyran, car s'il est délégué de Dieu, il doit en savoir plus long que tout le monde —

Si on perd cette croyance de droit divin donné à une famille, il n'y a plus que la république, car aux yeux de la raison, l'hérédité est une monstruosité —

Voici la vérité théorique — Le gouvernement d'un peuple où la crédulité domine, doit être la tyrannie, le gouvernement d'un peuple où la raison est maîtresse, doit être la république —

Maintenant en pratique, comme nous sommes dans une époque intermédiaire, que la superstition n'est pas encore morte, que la raison n'est pas encore triomphante, un gouvernement de transaction est une excellente chose. Voilà pourquoi bienheureux sont les peuples qui ont conservé leur vieille monarchie en la constitutionnalisant, c'est une sorte de procédé d'embaumement qui en fait une sorte de belle momie qui pourra durer longtemps — Ainsi la loi des transitions se trouve observée, les nouvelles institutions peuvent s'organiser sans passion ni hâte à l'abri de l'ancienne forme, et l'esprit politique, qui peut rendre les institutions libérales fructueuses, a le temps de s'éveiller dans toutes les classes, et les droits accordés ne précèdent pas les qualités qui permettent d'en user sainement —

Mais si la monarchie constitutionnelle est une réunion opportune des institutions du passé avec celles qui gouvernent pour l'avenir, il faut, de toute nécessité, pour qu'elle soit possible, que certaines institutions du passé aient été conservées. Car si ce qui est né en d'autres temps peut être conservé, il est impossible de l'élever à nouveau, le terrain de l'opinion ayant changé —

Il n'existe plus assez de crédulité pour conférer à un nouveau venu le droit d'hérédité — Et du reste, autant un roi descendant

d'une famille dont le nom est attaché à toutes les gloires du pays est une garantie d'ordre et de paix, autant un roi nouveau est un motif de perturbation, puisque son avènement occasionne une division de plus dans l'opinion, et qu'il aura contre lui tous les partis déjà existant.

Du reste, la monarchie constitutionnelle n'est possible que lorsque les luttes de partis se livrent uniquement sur des questions de réforme, les droits de la couronne restant incontestés aux yeux de tous : Dès qu'un parti a pour principal objectif le renversement de la dynastie, il est impossible que le roi se résigne à l'inactivité impartiale et obéissante que lui commande son irresponsabilité — Résumé : deux systèmes logiques correspondant à deux états de civilisation différents — tyrannie pour une époque superstitieuse, république pour une époque rationaliste — Entre les deux, monarchie constitutionnelle, transaction excellente — Elle n'est possible que pour les nations qui ont eu le bonheur de conserver leur dynastie traditionnelle — — Pardonnez-moi cette longue tirade, mais comme on s'illusionne souvent soi-même, je serais bien aise d'avoir votre opinion sur tout ceci — Je vous serre bien cordialement la main — M^{lle} Courtonnel, qui est avec nous, et ma sœur se rappellent à votre souvenir.

Votre dévoué

Georges Noufflard.

Si vous n'attendez pas deux mois écrivez *Séville 20 Calle O' Donnell*.

30 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Séville 11 Févr. 73.
Calle O' Donnell 20 —

Cher ami,

Merci de votre prompt réponse — Voici mon appréciation. Comme vous, je me rallierais au gouvernement d'Amédée — mais en vertu de la vérité pratique, je suis bien obligé de voir qu'il n'a

pas un seul partisan — Son trône ne tient que par ceux qui sont au pouvoir et qui le défendent forcément en se défendant eux-mêmes. C'est fâcheux, je trouve, mais il m'est bien permis d'y trouver de bonnes causes —

Les causes qui servaient à fonder les dynasties sont perdues, on ne saurait les retrouver — la royauté n'a plus de force vive, elle ne peut vivre que par force de l'habitude, respect du passé — Pour cela, il faut qu'elle soit léguée par le passé —

La royauté ne saurait être un symbole national si, en Espagne, le roi nouveau venu est Italien —

La royauté ne saurait être une garantie d'ordre si le premier effet de son institution est d'ajouter un parti de plus à ceux qui existent déjà, si d'emblée, elle a contre elle toute la portion vaincue, c'est-à-dire active, des anciens partis —

Ce n'est pas là de la théorie abstraite, je n'ai été amené à faire ces réflexions que pour expliquer un fait bien constaté —

En résumé voici mon appréciation sur l'Espagne ; le renversement d'Isabelle a été un crime. Cette révolution n'était pas nécessaire, elle a été l'œuvre de quelques soldats ambitieux soudoyés par le Duc de Montpensier — C'est un fait à jamais regrettable, on avait des franchises constitutionnelles qui pouvaient servir de clé à toutes les libertés nécessaires, la couronne tenait du passé assez de prestige pour pouvoir être modératrice, enfin la force dépensée à changer la forme de gouvernement est autant de gaspillé qui aurait pu servir à améliorer les institutions —

Mais cela étant fait, la république s'imposait, je ne conçois pas la terreur que ce mot vous inspire, la république n'accorderait pas plus de liberté que n'en a accordé la nouvelle dynastie, elle pourrait même en accorder moins puisque son nom suffit déjà à contenter les exaltés ; enfin elle présenterait l'avantage de ne pas avoir cette tête inamovible qui, comme les hauts chênes, semble

appeler la foudre — ne pouvant être supprimée que par un coup de main — C'est le suffrage universel qu'il est fâcheux d'avoir accordé trop tôt. C'est fait. La république, la monarchie constitutionnelle, c'est la même chose, avec la différence de cette institution héréditaire inamovible, qui est une garantie d'ordre si elle est bien solide elle-même, mais une cause de trouble et des plus graves si elle ne l'est pas — Elle ne peut pas l'être lorsqu'elle ne repose pas sur une tradition non interrompue.

Quant à la France, si M. Thiers meurt, le pouvoir reviendra de droit à M. Grévy, président de la chambre, en qui nous avons confiance¹ — Nous ne craignons que les coups d'état faits par un « sauveur ». Nous sommes persuadés que nous n'avons pas besoin d'être sauvés. Que Monsieur Gambetta, (que je n'aime pas beaucoup parce que je ne lui crois pas une conviction bien nette) arrive au pouvoir, cela m'est égal, c'est un fait que les partis lorsqu'ils arrivent à l'autorité d'une façon légale y perdent ce qu'ils avaient d'exagéré — J'aimerais assez que nous eussions pour président de la république un homme médiocre, afin qu'on prît l'habitude de placer sa confiance dans l'efficacité des lois, et non dans la vertu d'un seul —

Je trouve la lutte entre les républicains qui veulent constituer et les royalistes qui ne le veulent pas, parfaitement ridicule —².

[Georges Noufflard]

31 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Munich le 26 Août 1873.

Mon cher ami ! n'est-ce pas ? vous croyez que pendant les derniers mois je n'ai pas pensé à vous puisque je n'ai pas même répondu à la lettre où vous m'invitez à vous faire visite en Espagne. Et pourtant j'ai pensé à vous, j'ai causé de vous avec

mes amis, mais je ne sais pourquoi, quelquefois la plume est paresseuse, même quand le cœur n'oublie pas.

Entendez donc premièrement pourquoi je ne parlais pas pour l'Espagne. La question d'argent n'y était pour rien, et j'ai — hélas — dépensé bien plus d'argent pendant un séjour de 3 mois en Allemagne¹ que j'en aurais donné pour un bien long voyage en Espagne. Mais, comme je vous le disais l'année dernière, je suis amoureux, et j'ai fait ce voyage seulement pour revoir celle que j'aime². Je l'ai vue pendant un mois à Berlin. Elle devait partir, et moi, séparé d'elle, je parlais donc aussi sans but, attendant toujours qu'elle sera de retour à Berlin pour la voir encore un mois et retourner à Copenhague. J'ai été au Tyrol voir les montagnes³, j'ai séjourné ici à Munich quelque temps avec des écrivains qui sont mes amis⁴, et j'ai travaillé un peu aux bibliothèques. Quand j'ai senti, l'an dernier, le commencement de cette passion, je ne la croyais pas si forte. Maintenant je ne sais quelle sera l'issue.

J'envoie ces lignes à Louviers, parce que je ne sais pas où vous êtes. Je pense que la guerre intestine en Espagne vous a chassé de ce pays malheureux⁵. Il paraît malheureusement que le moment est mauvais pour les républiques. Celle de la France ne paraît pas devoir être de longue durée. Je n'ai pas besoin de vous dire quels sont mes sentiments vis-à-vis de cette conjuration monarchique-cléricale qui, à présent, a le dessus ; espérons que quelque chance inattendue l'anéantira.

Quand vous m'écriviez la dernière fois, vous vous croyiez au point de vouloir « prendre femme ». Cela avait l'air bien sérieux — pour chacun qui n'a pas eu l'honneur de suivre vos pas à distance pendant les derniers deux ans. Dites-moi ce que vous êtes devenu et ce que sont devenues vos vellétés de mariage.

Le livre dont je vous ai parlé, et que j'écrivis au commence-

ment de l'an, a été traduit en Allemand et j'ai dédié la traduction à M. Taine. Il m'a répondu par une lettre de sa manière cordiale-froide — savante, pourtant fort amicale.⁶

Comment est-il possible que pas une voix considérable en France s'élève avec énergie contre l'idiotisme clérical qui vous entraîne ?⁷ On guérit vraiment des illusions de la jeunesse quand on voit le pays qui a produit Voltaire devenir le pays des pèlerinages⁸. Que doit-on donc penser du progrès intellectuel ! Mais que dire des hommes qui pouvaient parler et agir ? Ils ont tout préparé. Vos meilleurs esprits (comme Renan)⁹ ont, par caprice conservatif ou de peur de la Commune, ou par dandysme aristocratique, miné la terre. Les meilleurs hommes en France avaient perdu la foi en la démocratie, et les bons écrivains démocratiques, comme V. Hugo, manquaient tellement de bon sens et de modération qu'ils ont effrayé la nation¹⁰. Je sais votre passion pour la contradiction. Si j'ai tort, contredisez-moi et nommez-moi les vraies causes de l'état politique actuel en France. La première de toutes est certainement la mauvaise instruction du peuple et la puissance des prêtres, deux côtés de la même chose.

Je retournerai à Copenhague dans un mois pour préparer mes leçons d'hiver à l'université¹¹. Mais écrivez toujours sans attendre. Adresse : Copenhague. Donnez-moi de vos nouvelles. Je vous serre la main, je suis toujours votre ami

George Brandes.

32 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

21 févr. 74.

Mon cher ami,

Je suis bien en retard avec vous — Pardonnez moi, j'ai passé de mauvais moments —

Pendant six mois j'ai vécu sottement dans l'unique contempla-

tion d'un doux visage d'une jeune fille avec la persévérance et l'abêtissement d'un santou hindou —

Peu s'en est fallu que je l'épouse — Dieu merci ! Paris m'a guéri. J'ai compris, en sentant se réveiller mon intelligence, que la femme ne devait pas être un but mais seulement un charmant accessoire — et si je me marie, c'est une Parisienne instruite et artiste que je veux et non pas une belle fille, n'ayant eu que le soleil pour instituteur !

Pendant ce songe de plus de six mois dont je viens de m'éveiller, j'ai cependant lu l'article de Blaze de Bury sur un de vos ouvrages¹ —

J'en ai éprouvé le plus grand plaisir, regrettant bien de ne pas pouvoir vous lire complètement —

Que je voudrais moi aussi suivre un peu (de loin) la route lumineuse que vous parcourez — Je voudrais écrire quelque chose sur l'art —

Je suis obsédé depuis quelque temps par cette idée que les types reconnus les plus beaux dans l'art sont, en réalité, les plus vulgaires. — Avez-vous essayé quelquefois de faire parler la Vénus de Milo, les belles filles de Titien et même de Raphaël ?... Sûrement, c'est à la cuisine qu'il faudrait les envoyer —

Les païens n'ont su faire que des êtres agissant — Les chrétiens que des machines à contemplation —

Si on parvenait à réunir en un type bien équilibré la pensée à l'action, ne pourrait-on pas surpasser Phidias et Raphaël ?

Que pensez-vous faire cet été ? Moi, pour le moment, je me sens un peu entraîné vers l'Italie mais n'ai rien d'arrêté. Je voudrais bien vous voir. Je voudrais bien que vous veniez dans nos pays latins, afin de perdre certains préjugés germaniques sur notre état présent. Si vous veniez à Paris, je vous y attendrais —

Georges Noufflard.

Ecrivez-moi vite, je vous prie, à Louviers. Avez-vous lu les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, ce que nous avons de mieux en poésie, je crois.

33 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague 24 février 74.

Mon cher ami!

Hier même je pensais écrire encore une fois à Louviers pour savoir si vous étiez encore en vie, en bonne santé etc. Aujourd'hui, à ma joie, je reçois votre bonne lettre. Je me réjouis bien de vous voir sain et sauf, et amoureux ou l'ayant été. Pendant les quelques années où nous ne nous sommes pas vus, vous avez mené une vie pleine d'impressions multiples, moi une vie assez simple. J'ai travaillé. Il y a une semaine, le troisième volume de l'ouvrage dont vous parlez a paru ici à Copenhague¹, et j'espère bien que c'est ce que j'ai fait de meilleur. Dans un mois, il paraîtra à Berlin une traduction allemande. Pourtant j'ai toujours les mains pleines de travail, ne pouvant obtenir aucun emploi officiel et devant faire des leçons à l'Université encore ce printemps² afin de gagner ma vie malgré et contre tout, c'est-à-dire malgré les prêtres et leurs amis qui sont tout dans ce cher pays. Je souffre vraiment de l'antagonisme violent que je trouve chez les défenseurs des idées surannées qui ont pour eux tous les « respectables » (comme on dit en Anglais).

Mon cher ami, vous êtes en erreur si vous me croyez incité de « préjugés germaniques » vis-à-vis de la France. J'ai toujours la sympathie la plus vive pour ce pays; seulement les ducs et les évêques du régime actuel me charment bien peu, je l'avoue. Est-ce à comprendre qu'il y a encore un grand parti « bonapartiste » en France? Et votre assemblée nationale! Dieux justes!

écrivez-moi vite que cette assemblée a de l'esprit ; autrement je ne le croirai jamais.

Si vous lisez l'anglais, essayez les *Songs before sunrise* by A. C. Swinburne qui me paraît être le Leconte de Lisle anglais³. Il y a là une vigueur fort rare et une beauté calme et virile. Quant au poète français, j'ai de lui ses *Poésies antiques* et *Poèmes et poésies* ; mais déjà longtemps je désire en vain voir ses *Poèmes barbares*. Maintenant ce sera votre punition de votre long silence que je vous prie de m'en faire cadeau et de m'envoyer un exemplaire à Copenhague. Il me plairait d'avoir un exemplaire par vous. Je vous remercie d'avance.

Faites comme vous dites, ne laissez pas « des têtes demi-grosnières » comme la mienne et d'autres penser sur la littérature et l'art sans vous en mêler. Vous savez bien vous-même que vous avez un tact particulier et fort délicat vis-à-vis des œuvres d'art. Profitez-en ! Vous le ferez, car bientôt vous ne serez plus « juvenis », vous serez « vir », et les choses viriles vous tenteront comme maintenant la jeunesse et la beauté.

Je suis toujours votre ami

G. B.

34 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Via Gregoriana 17
Rome 18 Mars [1874].

Mon cher ami,

J'ai été heureux de recevoir votre lettre, car je commençais à croire que vos succès vous avaient fait oublier vos anciens amis — ce qui m'aurait fait de la peine, je vous assure — Ici vous me manquez beaucoup, je me souviens de nos promenades, de nos entretiens en dînant au Falcone, et je regrette ce temps-là. Ma vie est différente de la vôtre, comme vous le dites, mais je vous assure que sans désirer avoir des luttes à soutenir, j'aimerais

pouvoir travailler plus que je ne le fais, mais mes yeux me rendent absolument impossible de lire plus de deux heures par jour — Ah, si vous êtes disposé à vous insurger contre l'injustice du capital, moi, j'ai bien envie d'en faire autant contre la distribution de la santé, de la beauté, de l'esprit etc. ...

J'entends parler de vous ici, et en général je vous dirai pour être franc, qu'on trouve vos attaques contre la religion un peu vives, et je me souviens de certaines discussions que nous avons eues ensemble à ce sujet. Et plus je vais, plus je trouve qu'il ne faut pas abattre la religion, il me semble qu'il est bien assez de lui ôter la force de persécuter —

Pour moi, je voudrais voir démolie la philosophie qui n'est qu'hypocrisie, puisque n'étant qu'une poésie elle veut prendre les dehors de la science.

Mais il me semble que la science matérialiste, positive, uniquement expérimentale, ayant seule le droit d'affirmer, et la religion, aspiration, intuition, nous élevant aux yeux de nous-même, nous enchantant l'âme avec ses délicieux peut-être, peuvent parfaitement exister côte à côte.

Si on a à son rez-de-chaussée une bibliothèque pour travailler sérieusement, il n'est pas défendu pour cela d'avoir un balcon d'où l'on puisse voir le ciel bleu —

Pardonnez-moi tout cela, cher ami, mais je serais bien heureux, si je pouvais vous décider à être un peu plus modéré.

Si vous avez quelque belle compatriote qui vienne à Rome, je peux me vanter, sans exagération je crois, de connaître très bien la ville et d'être un bon cicéron.

Adieu cher ami, croyez, je vous prie, à mon amitié sincère. Je vous serre la main bien affectueusement.

Georges Noufflard.

35 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 7 Mai 74.

Mon cher ami

C'est donc vrai que je ne vous ai pas remercié encore des *Poèmes barbares* ; je vous assure que c'est avec une espèce d'étonnement que je le vois dans votre lettre¹. C'est-à-dire que j'ai été tellement occupé que je croyais en toute sincérité vous avoir écrit et remercié. Maintenant je me souviens avec honte de mon silence. Sachez, cher ami, que j'ai travaillé depuis 4 semaines presque chaque jour jusqu'à 3 heures dans la nuit (ne dormant qu'à peine 5 heures) pour le travail avec mes leçons. J'esquisse le 4^{me} volume de mon livre². Aussi je n'ai que des moments pour vous serrer la main.

Je vous ai dit qu'il y a une passion qui, tout sérieusement remplit toute ma vie, et qui, de manière ou d'autre, je le crois pour sûr, finira par un mariage. Eh bien, je dois me trouver avec la dame de mon choix quelque part en dehors du Danemark cet été et je pars d'ici déjà au mois de mai, aussitôt que mes leçons à l'université seront finies.

Eh bien, je pense rester bien du temps hors de mon pays et je vous assure qu'il me serait une vraie joie de vous faire visite dans le courant de l'été. Comme ma dame dirige ma vie et mes plans de voyage, je ne pourrai pas encore vous dire quand je serai libre, c'est-à-dire quand je ne pourrai plus la voir ; mais je voudrais fort volontiers vous revoir, fort volontiers revoir la France, et je me sens très-heureux d'avoir un si bon ami dans ce pays. Très peu de Danois qui voyagent en France voient autre chose que les bâtiments publics ou — les femmes publiques. Ainsi j'espère de venir pendant l'été, si vous y êtes et ne partez pas vous-même³. Écrivez-moi toujours à Copenhague. Moi, je vous enverrai les lettres à Louviers. — C'est avec le plus vif plaisir que

je lisais les poèmes de votre poète⁴. C'est magnifique et grand et sérieux. Pourtant cela m'est d'une poésie trop impassible, c'est-à-dire pas assez humaine. Il a peur d'être humain. — Kain est au dessus de toute louange bien que fort inspiré par le Kain de Byron. — Seulement il m'a frappé chez lui que les poèmes de la Scandinavie ont une couleur locale très peu scandinave. Les noms sont justement écrits et font un certain effet, mais où il ne traduit pas littéralement (ce qu'il fait fort souvent sans le dire), on voit bien qu'il ne connaît rien du Nord et qu'il ne sait pas un mot de nos langues. Pourtant, comme tout cela m'a enchanté ! J'ai lu avec émotion les souvenirs de Th. Gautier par Feydau⁵. J'ai toujours aimé Gautier. Je n'ai pas le temps de plus écrire. Faites mes compliments à ces dames. Je vous écrirai bientôt encore.

Votre ami

G.B.

36 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Logroño 17 Juin 74.

Mon cher Brandes,

Je n'ai pu vous répondre plus tôt car, moi aussi, j'ai été très occupé ces temps-ci. Puis je suis parti pour l'Espagne, chargé d'envoyer des correspondances au journal de M. Thiers, le *Bien Public*¹.

Je suis d'abord allé à S^t Sébastien où j'ai été témoin du bombardement d'Hernani, véritable atrocité, commise par les Carlistes sur un pauvre malheureux village sans défense — Je suis venu ensuite ici, en traversant sans encombre les lignes carlistes —

Je pars dans quelques instants pour Madrid afin de me munir des recommandations nécessaires pour suivre l'armée de Concha —

J'espère que pendant ce temps, vous jouissez de toutes les félicités possibles auprès de votre belle. Pour moi, j'ai le cœur vide et j'en souffre. Je pense aussi par moments à me marier,

mais je trouve la chose scabreuse. Je n'aime guère la façon dont se font les mariages en France et c'est bien plus difficile à l'étranger — Ici, l'on voit des amants modèles, mais de bien mauvais mariages — Un jeune homme roucoule trois quatre ans auprès d'une jeune fille mais ne supporte pas huit jours de possession. J'ai vu des amoureux fidèles depuis 6 ans dire qu'ils ne se mariaient pas parce que, une fois mariés, ils ne sauraient plus comment passer leur temps le soir —

Je vous trouve heureux d'avoir pu rencontrer une femme digne de vous captiver définitivement —

Mais voilà l'heure du départ qui approche, et je n'ai que le temps de vous serrer la main.

Je serai de retour dans le courant d'Août et j'espère vous voir en France. Ecrivez moi à Louviers.

Votre bien dévoué

Georges Noufflard.

37 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Steglitz. 26 Juli [juillet] 74.

Mon cher ami

Je serais bien ingrat si je ne fut pas touché de ce signe d'amitié que vous m'avez donné en m'écrivant de l'Espagne en pleine campagne. Je reçus votre lettre à Munich, et presque avec attendrissement je regardais cette encre pâle, qui me disait plus clairement que les mots, les embarras d'un voyage comme le vôtre. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, la cause en est dans cette malheureuse habitude de retarder, qui fait qu'on laisse tant de choses qu'il nous serait cher de faire plus vite, traîner de jour en jour.

Si vous possédez vos articles pour le *Bien public*, je vous prie : envoyez-les à Copenhague ; il me fera un énorme plaisir de lire

quelque chose de votre écriture imprimée ; et si vous n'avez qu'un seul exemplaire et voulez bien vous en passer pour quelques semaines, je vous assure saintement que je le renverrai sain et sauf à Louviers.

Je ne sais où vous êtes. Je pense que la guerre vous forcera de séjourner encore quelque temps en Espagne. Quelle triste guerre et quel désespoir pour un homme jeune de penser que cette révolution Carliste a duré un demi-siècle (je crois) et que nous ne vivrons pas assez longtemps pour voir la fin de telles guerres fanatiques et irraisonnables !

Je suis en Allemagne (vous savez pourquoi). Mais je suis accablé de travail. Je fonderai le 1^{er} Octobre une Revue mensuelle¹ à Copenhague et dois faire beaucoup d'articles pour elle, ne pouvant guère compter sur des collaborateurs de valeur. En même temps, j'écris mes articles en Allemand aussi, les ayant ainsi plus que quadruplement payés². Et outre cela je travaille au 4^{me} volume de mon livre³. Ainsi vous voyez que je suis occupé. Le mot de Darwin « lutte pour la vie » vaut momentanément pour moi plus qu'en d'autres temps. Car ma caisse est vide. Je vois avec douleur qu'après toute vraisemblance, il me sera impossible de trouver le temps de faire un petit voyage de plaisir à Paris, comme je l'espérais pour vous voir. Mais j'ai le sentiment certain — je puis le dire — que malgré tout, nous deux, encore bien des fois, si nous vivons, nous nous serrerons la main corporellement et non pas comme à présent seulement par écrit⁴. Ecrivez-moi à Copenhague.

Votre dévoué

Georg B.

38 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*Schönfeld près Leipzig
16 Sept. 1874.

Mon cher ami !

Vous le voyez bien, ce n'était pas écrit là-haut que nous nous reverrions cette année¹. Je l'avais espéré, mais je ne puis pas faire le voyage et il me faut me consoler par des lettres.

Premièrement : vous me devez vos articles, je veux les lire, j'y tiens, et je vous prie de me les faire parvenir.

Ainsi vous voilà revenu de cette Espagne si dangereuse, je pense que Louviers doit paraître bien « gris » après les Carlistes et les beautés espagnoles. Vous souvenez-vous que vous aviez l'habitude de railler les vers de Musset « Avez-vous vu à Barcelone etc.² » Est-ce que après avoir vu l'Espagne avec vos yeux vous les trouvez toujours aussi innaturels ? Je pense que toute l'Espagne de vos poètes, de Hugo, Musset, Gautier doit paraître dans une lumière bien curieuse quand on a vu l'Espagne réelle. N'y a-t-il pas une nuance très caractéristique entre la manière dont on a romantisé l'Espagne et la manière dont on a poétisé l'Italie ?

Il m'amuse toujours de trouver dans chacune de vos lettres une petite dissertation sur le chapitre des femmes. Vous ne seriez plus vous-même le jour où cela manquerait³. Vous me dites plus heureux que vous parce que j'ai trouvé une femme qui m'aime et que j'aime. Il y a certainement là un vrai bonheur et pas trop fréquent. Mais quand on n'a pas un « home » et cette femme dans cette maison, nous appartenant publiquement et pour tout le monde, le bonheur est fort incomplet et plein de chagrins. N'en parlons pas, cela me fait du mal.

Je vis ici invité par un professeur de philosophie à l'université de Berlin, un homme fort riche qui a ici plusieurs maisons ; j'étudie sous sa direction la psychologie qu'il professe à peu près à la manière de notre ami commun M. Taine, qui est son ami

personnel. Il se nomme M. Lazarus⁴ et vous trouverez son nom sous plusieurs citations dans *De l'intelligence* de Taine. Dans peu de jours je retourne à Berlin. Plus avant dans l'hiver je partirai pour Copenhague. Écrivez toujours Copenhague. Il y a deux choses que je voudrais bien : épouser la dame de mon choix et faire avec elle un voyage en France, où nous vous ferions une visite. Mais hélas ! châteaux d'Espagne !

Vale et fave

votre sincère ami

Georg Brandes.

39 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Louviers 28 7^{bre} 74.

Mon cher ami,

J'espère que mes journaux vous seront parvenus¹ — Je vous les ai envoyés tous pour vous obéir, bien que ces sortes de choses n'aient qu'un intérêt d'actualité.

Je retournerai dans quelques semaines en Espagne afin de tâcher de faire quelque chose de plus sérieux et plus fait. Je voudrais tenter une étude générale sur ce pays — Vous qui avez de l'expérience et l'habitude du travail, vous seriez bien aimable de me donner quelques conseils. Pas mal d'idées ont tournoyé dans ma tête jusqu'ici sans que j'aie rien réalisé, et je ne sais trop comment m'y prendre. Voici cependant mon projet. Je vais voyager par toute l'Espagne, prendre beaucoup de notes sur tout, en cherchant les inductions qu'elles peuvent amener — puis, m'efforçant de me détacher de tout parti pris, de toute idée préconçue, je me placerai toujours à ce point de vue de savoir si ces aptitudes, ces mœurs, cette façon d'envisager les choses, peuvent convenir à notre civilisation. Il me semble pour le moment, que rien de ce qui a fait la grandeur du peuple espagnol autrefois, n'est favo-

rable aujourd'hui — Cet esprit d'aventure, ce dédain du travail, cette passion farouche me semblent nuisibles en notre civilisation — Du bas peuple seul pourrait sortir la rédemption s'il a conservé, comme il me semble, le bon sens de Sancho.

Quand j'en aurai fini avec l'Espagne je me propose de me diriger vers le Nord et d'aller vous relancer chez vous puisque vous ne voulez pas venir en France — Je serai bien aise de vous y parler plus commodément du sujet que je ne traite pas encore aussi longuement et fréquemment que je voudrais dans mes lettres, et j'aime à croire que vous ne m'en saurez pas mauvais gré, car je me souviens que votre cœur n'est pas moins sensible que peut l'être le mien.

Adieu cher ami, je vous serre bien affectueusement la main. Veuillez m'écrire de suite afin que votre lettre arrive avant mon départ et ne coure pas après moi.

Votre dévoué

Georges Noufflard.

40 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Steglitz le 18 décembre 1874.

Mon cher ami !

Nous voilà bien près du nouvel an et je prends cette occasion pour rompre le long silence que j'ai gardé vis-à-vis de vous, pas par oubli, mais seulement parce que, quand on vit l'un si loin de l'autre, les choses journalières ne paraissent pas dignes d'être écrites et de grandes choses ne me sont pas arrivées. Vous me devez croire bien ingrat, que je ne vous aie pas encore répondu à votre bonne lettre, où vous m'annoncez votre voyage pour l'Espagne. Il m'a fait de joie d'entendre que vous voulez nous faire un livre sur ce pays si peu connu et pour le moment si mal gouverné. Vos lettres pour *Le Bien public* étaient de si bon

augure ! Vous jugez par vous-même, vous avez la faculté, si rare chez les gens du Nord, de voir bien et précisément le côté pittoresque des choses et des hommes, et vous êtes avant tout sincère — des grandes conditions pour le métier d'écrivain. Heureusement, vous savez aussi à fond la langue espagnole. Car je ne nie pas que des descriptions comme celle de Th. Gautier sur Constantinople me paraissent froides ; il voit seulement, il n'entend rien, ne sachant pas un mot de Turc¹. Les sourds voyagent ainsi. Vous éviterez donc de donner trop de détails extérieurs sur les habitants ; il faut d'avance gagner l'intérêt des lecteurs pour vos personnages. Après, on lit avec plaisir sur costumes et coutumes. Mais quand on commence par là, c'est mal. Évitez aussi une manière trop systématique qui procède par divisions comme la description que Taine a fait de Rome². Toutes ces églises ennui, quand elles sont rangées ainsi l'une à côté de l'autre comme des soldats de ligne. Et encore le seul conseil possible : écoutez bien votre instinct naturel, suivez-le toujours et jusqu'au bout, ainsi vous serez au moins pleinement original et avec l'instruction suffisante, c'est la qualité qui donne aux livres leur valeur. Il faut toujours penser : Je veux essayer d'écrire quelque chose qui ne peut pas être balayé de côté comme les petites feuilles du blé par le vent, mais qui reste et qui dure. Écrivez d'une manière dorique ; c'est si rare en France.

Regardez, mon cher ami, comme je suis naïf, prenant à la lettre votre désir d'entendre des conseils pour un livre, que peut-être vous ne voulez plus écrire³. C'est égal ; les conseils ne vous seront pas utiles, mais vous prouveront mon intérêt. Dans 3 jours, je pars pour Copenhague. J'y resterai plusieurs mois. Écrivez-moi donc toujours à Copenhague. J'ai là une revue mensuelle moi-même, et je suis collaborateur d'une autre plus grande à Berlin⁴.

Mes compliments respectueux à Mlle votre soeur et à Mlle

Courtonnel. Un heureux Noël et un bon nouvel an ! Je ne sais pas où ces lignes vous trouveront ; mais répondez vite (je vous prie) à votre ami fidèle

Georg Brandes.

41 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Madrid 28 Xbre 74.

Mon cher ami,

J'ai été bien heureux de recevoir enfin une lettre de vous. Merci beaucoup pour les excellents conseils que vous m'y donnez. Je ne sais toutefois quand je serai en état de faire un livre sur l'Espagne — bien que je n'y aie nullement renoncé. Je ne veux pas écrire une simple description pittoresque du voyage, cela a été fait, et je n'aime pas cela du reste : trop futile pour le lecteur sérieux et pas assez pour celui qui veut passer le temps —

Qu'est-ce que le peuple espagnol ? quelle est la cause de l'état déplorable où il se trouve ? y a-t-il moyen d'en sortir ? ... lequel ? ... voilà les questions auxquelles il faudrait répondre clairement et complètement. J'en suis complètement incapable. — A mesure que j'étudie ce pays, mes idées s'embrouillent — je vois surgir de nouvelles contradictions, et je suis effrayé par la responsabilité qu'il y a à juger un peuple si malheureux et généralement si mal considéré —

Je me suis décidé à commencer par étudier soigneusement sa littérature, et il se peut que je cherche tout d'abord à écrire quelque chose sur cette matière. Les contradictions n'y manquent pas non plus. Dans toutes les pièces espagnoles que j'ai lues jusqu'ici, l'action est aussi mouvementée et dramatique que le style froid et rhétorique —

Ah, j'oubliais de vous dire que nous sommes aujourd'hui en révolution, une partie de l'armée du centre s'est soulevée en

faveur du prince Alphonse, et comme presque tous les officiers lui sont favorables, on pense que le mouvement va s'étendre — Il est encore difficile de prévoir les conséquences : insurrections républicaines dans quelques villes d'Andalousie, progrès momentané du Carlisme ... peut-être rien du tout ; enfin on est tellement habitué à ces choses-là ici, qu'on ne s'en occupe pas du tout.

Voici une lettre bien égoïste, mais je voudrais que vous suiviez mon exemple et m'écriviez vite une longue lettre me parlant de vous. Tout ce qui vous touche m'intéresse — que faisiez-vous à Stäglitz¹, petite ville, si je ne me trompe — Si j'aborde souvent le chapitre femme par écrit, je me figure que vous le faites en action — Heureux, heureux mortel ! —

Dites-moi donc quelle est la revue allemande dans laquelle vous écrivez², et quels sont les livres que vous avez publiés en allemand³. Je me mettrai un jour ou l'autre à cette langue, et alors je serai bien heureux de vous lire.

Je vous serre bien cordialement la main et vous envoie mes meilleurs souhaits

Votre ami dévoué

Georges Noufflard.

Ecrivez-moi toujours à Louviers ; je pense retourner en France d'ici peu.

42 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 11 Févr. 1875.

Mon cher Noufflard !

C'est bien tard, presque deux heures de la nuit et j'ai travaillé jusqu'à présent, mais deux mots pour vous dire que je vis et que je pense à vous.

Je lisais l'autre jour un petit roman de Balzac *Albert Savarus*, qui décrit à peu près ma situation présente : travail incessant pour

parvenir à une célébrité solide et gagner la main de celle que je veux pour femme et que j'épouserai un jour, je l'espère. J'ai eu le plaisir de pouvoir lui envoyer cette semaine deux articles américains dans lesquels deux citoyens de ce libre pays des Yankees disaient beaucoup de bon de votre serviteur et ami¹.

J'ai ici une Revue nommée *Det nittende Aarhundrede* c'est-à-dire « Le XIX^e siècle », qui réussit malgré la résistance du clergé puissant. Pourtant les prêtres me font tout le mal possible, et par l'éditeur qui dépend d'eux comme tout le monde ici le fait, ils suppriment les articles qui leur déplaisent et intimident même les imprimeurs². Hier encore, j'ai dû réimprimer tout un numéro parce que le premier évêque, dont une brochure socialiste fut sévèrement critiqué³, avait menacé l'éditeur de lui soustraire la clientèle de tout le haut clergé, si je faisais rien paraître contre lui. Ainsi, pour moi, perte d'argent et de temps. Je dois plier pour ne pas perdre la Revue et avec elle le seul organe de la libre pensée. Vous me demandez de quelle Revue allemande je suis collaborateur. Elle se nomme *Deutsche Rundschau* et c'est la plus grande. Vous trouverez mon nom dans le numéro de Février et les suivants⁴. Je travaille encore obstinément au 4^{me} volume de mon grand livre, qui paraîtra, je l'espère, ce printemps⁵ et mes jours et mes nuits jusqu'à 3 heures sont ainsi occupés d'une manière vraiment fiévreuse. Mais au moins avec tous les combats et tous les chagrins, j'ai le sentiment d'être utile à la seule cause qui devait réunir tous les bons esprits de l'Europe, je veux dire l'émancipation de la science des entraves du dogme, et l'instruction du peuple que l'éducation cléricale abrutit. Je lis quelquefois le journal français *Le XIX^e siècle* (qui m'est cher non seulement par l'égalité de nom), et je retrouve mes opinions dans les articles d'About et de Sarcey⁶.

Pardon, cher ami, d'avoir tant parlé de moi. Mais travailleur

et solitaire (absolument solitaire) comme je suis dans cette triste ville si froide, je ne connais et ne sais rien que mes occupations personnelles. — Je pense que ces lignes vous trouvent à Louviers, écrivant sur le beau pays que vous avez visité et étudié tellement à fond. Écrivez-moi, je veux être sûr d'avoir toujours un ami en vous.

Veillez porter mes salutations et compliments à Mlle votre sœur et Mlle Courtonnel.

Je vous serre la main bien cordialement et en ami fidèle.

Georges Brandes.

43 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Paris 7 Mars 75.

Mon cher ami,

Certainement que vous avez toujours en moi un ami. Dès que je vous ai connu, je me suis senti pour vous une sympathie qui n'a pu qu'augmenter avec le temps. Chaque jour j'apprécie d'avantage ce que vaut une conviction noble et ferme comme la vôtre ! Hélas ! j'avais des amis qui partageaient nos croyances autrefois et qui ont perdu, dans le mariage, toute leur valeur intellectuelle — « Le monde est absurde, il faut user de petits expédients pour qu'il ne se perde pas ; il faut protéger l'église comme les païens défendaient, à la fin, le paganisme, par instinct de conservation sociale... » Non, vous avez raison, il faut avoir foi en les principes qui sont au fond de la conscience moderne. Le monde progresse malgré les petites bonnes gens qui veulent le sauver, car le bien est au fond des choses. Il faudra bien malgré tout que nous passions de l'époque théologico-féodale à l'ère de la libre science. C'est là notre religion à nous, nous devons montrer autant de vertu à la défendre que les premiers Chrétiens lorsqu'ils luttaient contre le paganisme.

En ce moment je suis heureux, heureux de voir la république s'établir ici avec apparence de durée et de stabilité. Ce qui me donne confiance, c'est que ce qui se passe est absolument nouveau. Depuis un siècle, nous avons vu deux choses :

1. La monarchie étant tombée par ses propres crimes, par son insuffisance, les idéologues ramassaient le pouvoir. Ces braves gens ne comprenaient pas que gouverner, ce n'est pas appliquer dans son entier une théorie absolue rêvée dans les bois, mais réaliser du bien ce qui en est possible, vu l'état du corps sur lequel on opère sans que, dans la pratique, il ne se vicie. La masse des gens d'ordre, effrayés, restaient neutres ou hostiles ; la république, mentant à son principe, devenait alors une oligarchie, n'ayant d'appui que dans la canaille, et était par conséquent sans force.

2. La masse des gens d'ordre, effrayés, manquant de courage pour se défendre elle même, ainsi que le système républicain lui en donne les moyens, allait se jeter aux pieds d'un autocrate et se livrait sans conditions, pourvu qu'il l'exemptât des charges du gouvernement et la protégeât contre des dangers que sa lâcheté seule avait pu laisser surgir.

Aujourd'hui, pour la première fois, nous voyons les penseurs généreux comprendre qu'il faut transiger avec la réalité, et les conservateurs ne pas sacrifier les idées qui sont dans leur conscience, à la crainte de voir compromis leurs intérêts matériels, et accepter la mission de les défendre eux mêmes —

C'est bien d'établir la république, mais cela ne doit pas être tout. Je voudrais que notre politique étrangère soit en rapport. La pire conséquence de la guerre serait de nous réduire à une politique de rancune. Notre rôle est du reste facile, puisqu'en prenant pour base le droit des nationalités, nous revendiquons l'Alsace. Mais je désirerais qu'on ne se jetât pas dans les bras de

la Russie. Nous avons une belle mission toute tracée, nous faire les protecteurs des peuples latino-helléniques, rendre complètement la Méditerranée à la civilisation, favorisant l'établissement des Espagnols au Maroc et des Italiens en Tunisie.

Je me laisse entraîner dans mes rêves et j'ai peur de vous fatiguer cher ami. Dites-moi, que comptez-vous faire cet été ? ? ... nous rencontrerons-nous quelque part ? ... écrivez-moi, je suis pour ma part indécis.

En tout cas je resterai à Paris jusqu'en Mai, car je tiens à voir l'exposition artistique. Vous devriez venir ; à moins qu'un travail déterminé ne m'entraîne ailleurs, je vous reconduirais ensuite.

Nous sommes bien vivants, et je crois que vous ne regretteriez pas d'avoir passé quelques jours ici. En art comme en littérature, il paraît toujours de temps à autre de bonnes choses. On nous donne en ce moment, aux Français, un drame inspiré de la *Chanson de Roland*, qui n'est pas sans mérite réel et qui fait un grand effet à la scène¹. On donne aussi le *Demi Monde* de Dumas qui me semble vraiment une des meilleures comédies qui ait été faite de ce siècle. A propos de littérature, connaissez-vous une *Storia della letteratura italiana* de De Sanctis, livre à mon avis excellent, que je vous enverrai si vous ne l'avez pas.

Connaissez-vous aussi les œuvres de Littré et de notre école de philosophie positiviste ? ?

Ecrivez-moi plus souvent mon cher ami et croyez-moi toujours votre ami bien sincère et tout dévoué

Georges Noufflard.

Il manque le petit mot sur les femmes ! Hélas, mon cœur est absolument vide. Je désire et je crains de le remplir. Moralement les femmes sont généralement meilleures que nous, mais intellec-

tuellement elles sont d'un siècle en retard sur nous. C'est la jolie petite armée que le clergé lance à la bataille contre nous.

C'est dans cette lutte que nous avons besoin de plus de valeur.

Mon adresse la plus sûre est toujours

la Villette. Louviers Eure.

44 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague le 29 mars 75.

Mon cher ami

Comme je sais avant combien il est incertain si je vous verrai dans le temps prochain (car j'ai trop à travailler pour me pouvoir passer des caprices de voyage, et quand j'ai un peu de temps à ma disposition, mon cœur me mène les mains liées vers l'Allemagne) je me hâte de vous écrire quelques lignes. Bien merci de votre bonne et aimable lettre, je vois avec un vrai plaisir que nous sommes d'accord en politique et en matière scientifique et que vous ne croyez pas les bêtises de mes compatriotes à Rome, c'est-à-dire que j'attaque « le capital » parce que je suis disciple de Stuart Mill et Littré et Taine.

Ah, vous ne pouvez pas bien comprendre l'état où je me trouve ici en chef d'un parti encore jeune et sans grand pouvoir. Les attaques fulminantes de la presse ennemie¹, les pièces de théâtre hostiles (on me jouera bientôt sur la scène nationale dans une pièce nommée « le feu follet »², pièce bien cléricale comme vous pouvez penser), tout cela rend la vie journalière inquiète. Ajoutez à cela un travail énorme, ainsi que j'ai souvent aussi peu de sommeil que ce pauvre Albert Savarus de Balzac, que je vous recommandais. Encore un autre chef de mon parti, la meilleure plume de tous les nôtres, est mort subitement la semaine dernière — ce qui m'est une perte irréparable³.

Heureusement Björnson, le célèbre poète norvégien a écrit une comédie qui nous est un soutien, elle se nomme *Le directeur journaliste*. (Vous avez de telles comédies aussi, *Rabagas* par exemple)⁴.

Pour le moment, je prépare non sans battements de cœur, un éclat, qui pour moi sera la grande bataille. Cela sera : Victoire ou défaite dans une soirée. Je parlerai le 10 avril au soir à 9 heures — pensez alors à moi — devant 1200 étudiants, dont au moins les 900 me sont hostiles. La question est si je réussirai à les convertir. Il faut de la sagesse et de la précaution sans qu'il y a manque d'enthousiasme ni de brillant. Hélas, quelquefois je désespère du succès. Mais j'ai dû oser.

Voilà assez sur moi, cher ami. Je connais fort bien les œuvres de Littré. J'ai aussi entendu parler de la tragédie nouvelle qui occupe pour le moment le théâtre français. Elle me paraît, d'après les critiques, un peu faible⁵. Je lisais avec amusement les détails sur la réception de Dumas fils à l'Académie⁶. Certainement ses pièces et celles d'Augier sont les meilleures que vous avez.

L'histoire de la litt. italienne par Santis m'est inconnue. Si vous voulez vraiment m'en faire présent je vous remercie mille fois d'avance. D'ici je ne sais pas me la procurer.

Adieu donc pour aujourd'hui, cher Noufflard, dites à vos dames mille choses de ma part, j'espère qu'elles ne m'ont pas tout-à-fait oublié.

Je vous serre la main en ami.

Georges Brandes.

45 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

[Berlin, avril 1875]

Mon cher ami !

Depuis une semaine je suis en Allemagne et ici j'ai reçu votre lettre¹. Je suis tout honteux en pensant que je ne vous ai pas

encore dit combien de plaisir j'ai eu en lisant les livres de De Santis. C'est un esprit vraiment libéral et large et c'est bien heureux que l'Italie ait eu un tel homme pour ministre des cultes. Chez nous et chez vous aussi, pour bien longtemps encore, ce ministère sera en des mains plus dévotes.

Vous êtes assez bon pour vous souvenir encore de ce que je vous écrivis sur le soir de la réunion des étudiants². C'était pour moi un bon et décisif succès. La salle était toute pleine ; quand je suis arrivé à 9 heures il y avait des applaudissements bien vifs. J'ai parlé bien couramment jusqu'à 11 heures du soir. Au commencement, j'étais intérieurement un peu troublé, mais après un quart d'heure j'étais tout-à-fait maître de cette émotion et parlais bien. Quand j'ai fini, c'était un grand enthousiasme dans l'auditoire. On applaudissait si violemment que, quand je suis sorti de la salle et quand je fus descendu deux étages, on applaudissait encore là-haut dans la salle. Après le cours, nous avons une petite réunion de jeunes hommes jusqu'à 3 h. de la nuit avec des huîtres et du bon vin, qui était fort réussie, parce que tout le monde était d'accord que notre cause avait gagné beaucoup de terrain.

J'ai eu, après, beaucoup de travail avec ma Revue, qui me fait plaisir et qui gagne peu à peu assez d'influence dans la Scandinavie ; les meilleurs poètes et les écrivains modérés, qui d'abord avaient pris une position plus que réservée vis-à-vis de moi, se sont maintenant joints à la Revue. Je veux absolument faire comme Gambetta (si je peux comparer le petit au grand) et me gagner des auxiliaires parmi les esprits conservateurs. Jusqu'ici j'ai réussi. Mais cela coûte de l'argent et du temps ; car il faut bien payer pour bien convaincre ; le monde est ainsi. Aussi gagne-je personnellement encore presque rien. Mais j'espère.

Il y a, cher ami, dans vos projets de mariage, toujours quelque

chose qui m'étonne. Vous parlez en vrai Français que vous êtes, toujours comme si vous étiez sous quelque force majeure qui vous forçait à entrer dans le mariage de convention, et vous trouvez, en vrai Français, toujours de nouvelles raisons pour défendre une manière de se marier qui — croyez-moi — est tout-à-fait mauvaise, bien que comme je le vois bien, on peut beaucoup dire en sa faveur. On peut beaucoup dire en faveur des choses bien pires encore. Qu'est-ce qu'on ne pourrait pas défendre avec de bonnes raisons ? Mais c'est bien clair que votre être n'est pas encore assez plié pour le mariage. Vos amours se suivent avec une rapidité pour moi étonnante, et je crois que c'est surtout parce que vous n'êtes pas lié à quelque travail pénible et assidu ou à quelque cause, qui demande des sacrifices de ses adhérents. Je le sens en moi-même. Ma vie est triste ; les plaisirs y sont trop rares, les bons jours comme 1 contre 40, comparés avec mauvais ; mes convictions m'ont chargé de sacrifices de position et de fortune, qui, surtout à présent où je voudrais bien me marier, me sont devenus bien durs. Mais c'est la cause elle-même, un certain enthousiasme pour la science libre qui me soutient. C'est un petit malheur de n'avoir pas besoin de gagner sa vie — votre cas —, comme c'est un vrai malheur de ne pouvoir gagner sa vie un peu largement sans rompre avec des convictions qui, seules, donnent à la vie individuelle quelque valeur. Ce dernier cas est le mien.

Il n'y a pas de ministre en Danemark et n'en sera pas dans vingt années suivantes, qui voudrait me donner la moindre place à l'Université ou ailleurs, et la dame que j'aime et que je veux épouser n'a pas de fortune au moment où je l'enlève de son pays et de ses relations. Pourtant je pense le faire à peu près dans une année, au prochain printemps³. Cela soulèvera beaucoup de poussière et donnera à mes ennemis occasion de bien des calom-

nies, mais je suis habitué à vivre en guerre avec l'opinion. J'espère que cette pierre de touche me trouvera ferme et virile. Vous voyez bien que c'est plus facile de défier l'opinion publique quand on est riche que quand on n'a que ce qu'on gagne jour par jour.

Maintenant je vous ai raconté de moi tout ce qui peut avoir quelque intérêt. Dites, est-ce que vraiment vous trouvez une consolation dans la pensée que vous deviez vivre, cloué à la vie, pour toutes éternités⁴. Depuis que je n'ai plus 20 ans, cette pensée me paraît tout-à-fait impossible et baroque. Mais vous ne devez pas faire comme vous faites, aller d'une chose toujours à une autre comme d'une femme à une autre, d'un pays à un autre. Il faut regarder la chose individuelle d'une manière symbolique, la chérir, y voir une image du grand tout et s'y attacher le plus sérieusement que l'on peut. Ainsi on peut dire avec une certaine raison que l'on a participé à la grande vie, n'ayant vécu qu'un court temps dans un espace circonscrit. Il n'y a pas d'autre — je ne dis pas : salut, mais calmant.

Pardonnez le misérable français qui ne rend presque rien de mes pensées ; et assez de métaphysique !

Je suis à Berlin, je reste encore une ou deux semaines près de Leipzig et alors je retournerai à Copenhague. Écrivez-moi toujours à Copenhague.

Ah ! Mlle Courtonnel avait bien raison, quand elle disait toujours, que vous devriez avoir un métier pour trouver un peu plus de vrai bonheur. Métier veut dire travail nécessaire tant d'heures par jour.

Votre ami dévoué

Georges Brandes.

46 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Mon cher Noufflard,

Tostedt en Hanovre le 26 août, 1875.

je profite encore une fois d'un court séjour en Allemagne pour vous écrire quelques lignes. A Copenhague, je travaille tous les jours si rudement que je n'ai presque jamais les quelques minutes de loisir pour écrire. Vous m'avez fait bien tort, cher ami, en pouvant croire un moment que je vous comparais au type conventionnel du parisien « frivole »¹. Mais non ! je faisais seulement un peu le pédant farouche parce que j'avais une crainte sérieuse que vous ne fassiez un beau jour par raison raisonnée une folie, celle d'un mariage de convention. Si vous croyez ou ne croyez pas au « grand tout »², cela m'est fort égal, mais point du tout si vous serez heureux dans votre vie journalière ou non.

Écrivez-moi beaucoup sur vous-même, dites-moi où vous êtes et ce que vous faites.

J'ai fini à peu près le manuscrit du 4^{me} volume de mon livre qui paraîtra vers Noël en danois et en allemand à la fois. Son titre est *Le naturalisme en Angleterre. — Byron et son groupe littéraire* ; ce sera un volume de 400 pages à peu près³.

Ma Revue *Le 19^{me} siècle* va assez bien et reçoit des articles et des nouvelles de toute la Scandinavie. Croyez-moi, cher Noufflard, il me fait souvent assez mal, que je ne peux jamais vous rien offrir de ce que je fais. Vous m'avez envoyé tant de livres⁴, moi je ne suis jamais en état de vous rien rendre. N'est-ce pas c'est un vrai malheur d'avoir une langue qu'on n'apprend pas en Europe ? Et dites-moi si vous ne trouvez pas, comme moi, qu'il y a quelque chose de bien conventionnel là-dedans que personne en Europe n'apprend une langue qui est comprise de la Finlande la plus septentrionale jusqu'à Holstein au sud et dans toute la péninsule scandinave. Mais on s'obstine à ne pas nous compter⁵.

Dans une semaine, je serai de retour à Copenhague. Écrivez-moi comme ordinairement, adresse Copenhague. Je suis pour le moment dans un petit village du Hanovre. Vous trouverez bien la clé de l'énigme : pourquoi⁶.

Tous mes compliments à vos dames.

Votre ami Georges Brandes.

47 *Georg Brandes à Georges Noufflard*

Tostedt en Hanovre
20 Nov. 75.

Mon cher ami !

Je veux absolument ne pas vous perdre de vue, et depuis ma dernière lettre je ne sais rien de vous. Il y a certainement quelque chose comme 3 mois où je n'ai pas de vos nouvelles. Ainsi, mon cher Noufflard, si vous allez bien, écrivez-moi à Copenhague tout de suite. Depuis 14 jours je suis en Allemagne me donnant à moi-même des vacances. J'ai fini un volume de plus de 500 pages, qui a paru à Copenhague et qui paraîtra dans 2 semaines à Berlin¹.

Je suis ici — vous savez pourquoi, et j'espère bien me marier cet été avec celle que j'ai depuis si longtemps aimé et qui est libre maintenant. Mais encore c'est un secret pour tous. Ainsi si vous deviez voir des Danois, n'en dites rien. Dans mon sort il est entré un événement qui sera peut-être propice. Le nouveau ministre des cultes en Danemark a commandé une concurrence public pour le professorat à l'université de Copenhague qu'on a voulu si obstinément me soustraire². Le ministre a, dans sa jeunesse, lui-même, eu beaucoup de difficultés à cause de ses opinions de libre-penseur, et comme il ne peut pas directement me recommander à aucun emploi — le roi et l'évêque le refuseraient — il a fait commander concurrence qui me donne quelque espoir. J'en aurais même beaucoup si je pouvais croire à la justice du jury ; mais je sais trop bien qu'on

ne pourrait pas en Danemark trouver des juges qui comprennent les choses et qui ne sont pas trop conservateurs pour me détester. On prendra quelques vieillards honnêtes et bêtes, et le ciel sait quel sera alors mon sort³.

Vous voyez mon cher ami que je crois toujours fermement à votre bonne amitié, puisque je vous raconte mes soucis les plus privés.

Vale et fave

votre ami fidèle

Georg Brandes.

Mes compliments sincères à Mlle votre sœur et à Mme Courtonnel. (Je ne me souviens plus justement du nom).

48 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Mon cher ami,

Florence 6 X^{bre} 75. Via Ricasoli 49.

Merci bien de votre bonne et affectueuse lettre. Mais croyez le bien, voici un^e éternité que je veux vous écrire. J'ai même commencé plusieurs fois à le faire sans pouvoir finir. Pendant tout l'été j'étais trop triste, et depuis 7^{bre} j'étais uniquement dominé par une espérance, dont je n'aurais pu ne pas parler, ce que je ne voulais faire avant d'être sûr que ce ne serait pas encore une déception.

Enfin aujourd'hui je suis fiancé, et je puis vous dire que moi aussi, je me marierai probablement au Printemps prochain. Je suis devenu amoureux à ma façon et contrairement à mes théories, d'une jeune fille¹ que j'ai rencontrée à la sortie du couvent de S^t Marc, dans un moment où j'étais plus triste encore que de coutume. Je venais de contempler les divines peintures de Beato Angelico, et je pensais que nous sommes sans consolation contre

les misères de la vie, depuis que ces douces croyances se sont dissoutes à nos yeux, lorsque j'ai vu cette jeune fille, qui m'a fait l'effet d'un des beaux anges qu'a si bien représentés Angelico — J'ai eu du bonheur : je n'ai pas encore été mystifié par mon imagination ; bien que je ne connusse personne à Florence, je suis parvenu à entrer en relation avec ma belle inconnue, à m'en faire aimer et il se trouve que, contrairement à l'habitude, sa beauté n'est pas un masque trompeur.

Je suis arrivé pendant quelque temps à me persuader à moi-même qu'il y avait quelque chose de providentiel en tout ceci : je voudrais bien que ce soit ainsi mais ... enfin mon cœur étant satisfait, pour le moment, je ne pense pas beaucoup à l'au-delà. Toutefois, j'ai décidément perdu mon enthousiasme libéral des temps passés. Je trouve que les idées progressistes républicaines etc. comportent une foi absolue quelconque. Pour être sûr que la liberté de penser mène au bien, il faut admettre que le bien est l'essence de ce monde. J'arrive à croire que gouverner est une science et pas un droit, ni rien de ce que disent ceux qui déclament. L'idéal me semblerait de fonder une école de gouvernement, dont le personnel prendrait la place du suffrage universel. ... Mais voilà que je m'oublie, le but de ma lettre était seulement de vous dire, que j'ai toujours conservé pour vous la vieille amitié d'autrefois, que je suis heureux que nous nous marions en même temps, et que je fais bien des vœux pour votre bonheur.

A vous de cœur

Georges Noufflard.

49 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Hambourg le 15 mars 1876.

Mon cher et bon ami,

Me voilà bien arriéré en vous présentant aujourd'hui mes félicitations. Votre lettre de Florence m'a, comme vous le pensez

bien, à la fois étonné et réjoui. Ainsi vous paraissez épris définitivement. Si cela dure encore, c'est à croire, que cela durera toujours. Car c'est dans les premiers mois d'une inclination de cœur qu'on fera, je crois, l'expérience pour toute la vie. J'espère donc que vous êtes encore convaincu de n'avoir pas de méprise à plaindre. Votre fiancée est Italienne, me dites-vous et moi qui sais, combien vous aimez ce pays italien et sa belle langue, je comprends que ce doit être pour vous comme si vous deviez épouser une compatriote. Pourtant moi qui, danois de naissance et de langue, veux épouser une Allemande, je sens bien combien il faut d'effort et de courage pour bien comprendre une étrangère et se faire tout-à-fait l'égal d'un être qui ne parle pas la même langue. La manière de sentir et de penser est si dépendante des mots mêmes. Et vous, mon cher ami, de qui la patience n'est pas la vertu maîtresse, aurez-vous la faculté de ne pas vous effaroucher de ce qui vous aura attiré d'abord : que votre fiancée n'est pas française ? Répondez-moi bientôt d'une façon affirmative. Votre lettre était écrite dans un sentiment de bonheur qui m'a fait du bien au cœur. Le bonheur est chose si rare qu'on est charmé de le voir chez ses amis. Dites-moi ce que vous pensez faire. Voulez-vous toujours rester artiste et voyageur, ou pensez-vous rester chez vous diriger vos fabriques et vivre en père de famille ? Je ne crois guère à la dernière possibilité.

Moi, je pense toujours me marier en Juin¹, je ferai pendant l'automne des leçons à Stockholm², et j'espère me faire comprendre des Suédois, parmi lesquels mon nom est assez connu ; vers l'hiver je pense aller à Berlin et y demeurer pouvant mieux gagner mon pain là qu'à Copenhague, où l'évêque a définitivement empêché qu'il me fut donné un emploi à l'université³.

Je suis pour le moment en Allemagne — des vacances de 14

jours — et dans une semaine je serai de retour à Copenhague. Écrivez-moi à Copenhague, mon cher et vieil ami⁴.

Votre bien dévoué

Georges Brandes.

50 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Munich 15 juin 77¹.

Mon cher ami,

Ci-joint je vous envoie un de mes livres en traduction allemande². J'ai pensé qu'il intéresserait peut-être votre ami M. Leroy-Beaulieu³ plus qu'un ouvrage de littérature pure, parce que le sujet en est un personnage politique qui a joué un assez grand rôle dans l'Allemagne actuelle et par contre-coup dans toute l'Europe moderne. C'est l'initiateur du socialisme allemand qui est le héros de mon livre, un jeune homme extrêmement savant et d'une grande habileté politique, très lié avec Bismarck, et sous beaucoup de rapports, son maître.

Mon livre est une étude qui a pour but d'expliquer la transformation de l'Allemagne de Hegel en l'Allemagne de Bismarck, transformation que les Français comprennent si difficilement. Pour l'expliquer, j'ai pris pour centre le personnage le plus saillant qui fait la transition entre Hegel (dont Lassalle fut l'élève) et Bismarck (dont il fut en théorie le maître)⁴.

L'intérêt de mon livre dépend tout à fait de la solution de ce problème. Lassalle mourut à 39 ans en 1864 ; il tombait en duel. J'ai eu un intérêt personnel dans ce sujet parce que Lassalle fut israélite et persécuté pendant toute sa vie. Encore il y a quelque relation de nature bien privée entre les commencements de sa vie et de la mienne. (Je pense à ses amours pour la princesse de Hatzfeldt).

J'ai voulu faire une sorte de pendant au livre de Sainte-Beuve sur Proudhon.

Bientôt nous serons à Copenhague, et je vous écrirai de nouveau. Je vous remercie pour toutes vos bontés à Florence. Je vous prie de nous rappeler au bon souvenir de Mme Noufflard et à celui de M. et Mme Landrini.

Votre ami

Georg Brandes.

51 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Mon cher ami,

3 Août [1877]¹

Villa Rospigliosi presso l'Antella Firenze.

Vous me rendriez un grand service si vous pouviez m'envoyer un petit précis des événements littéraires accomplis en France de 1823 à 1828 —

C'est pendant ces cinq années que Berlioz a trouvé sa voie — Voilà ce que je sais.

En 1824, Gluck et Spontini sont les seuls génies musicaux admirés à Paris —

En 1829, apparaissent Rossini et Weber : la mélodie indépendante et le pittoresque fantastique — Berlioz prend Rossini en horreur mais subit le charme de Weber —

En 1826, il lit Moore, Walter Scott et Gœthe.

En 1829, il voit représenter les drames de Shakespeare par Miss Smithson et devient fou d'elle — Il entend les symphonies de Beethoven qui le révolutionne autant que Shakespeare.

J'ai trouvé ces détails dans les mémoires de Berlioz, mais je n'y découvre pas un mot sur Victor Hugo ni sur les écrivains français contemporains — Vous seriez bien aimable de combler cette lacune et de m'indiquer les ouvrages que je pourrais consulter sur cette première période du romantisme —

Je ne veux pas vous imposer une corvée, cher ami, un petit

précis d'une page me suffirait ou pour mieux dire un simple tableau chronologique —

J'espère que vous allez bien, ainsi que Madame Brandès — Pour moi, je viens de passer par de grandes émotions. Samedi, ma femme a mis au monde une petite fille que nous nommons Florence — C'est un rude moment à passer — mais enfin tout est bien qui finit bien —

Je n'ai pas reçu de nouvelles d'Anatole depuis la dernière lettre que je vous ai écrite — Mais je vous assure que je fais bien des vœux pour que l'article de M. Taillandier soit tel qu'il puisse vous satisfaire — Il me serait bien pénible, alors même que je suis plein du désir de vous être utile, de n'y parvenir qu'à moitié — Je ne puis cependant rien faire maintenant qu'attendre, et il en est de même pour Anatole — Je le connais comme moi-même, et alors même qu'il se serait trompé, soyez sûr qu'il a fait de son mieux pour vous servir —

Mais j'ai bon espoir ; il me semble que, si même M. Taillandier vous combat pour certains points de détail, il ne pourra manquer de rendre justice au mérite de votre ouvrage.

Je vous serre bien affectueusement la main et vous prie de présenter mes hommages respectueux à Madame.

Votre tout dévoué

Georges Noufflard.

52 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 12 Août 77.

Ami,

Nos lettres se sont croisées ; je crois qu'au même jour nous avons reçu des nouvelles l'un de l'autre ; car j'espère que vous avez la lettre où je vous dis que j'ai fait envoyer un second exemplaire de mes livres à votre ami¹.

Toutes nos félicitations à la nouvelle heureuse. Je comprends fort bien que ce moment est rude à passer, tant mieux quand il est bien fini. Nos meilleurs compliments à la jeune mère.

Je crains de ne pouvoir vous dire assez sur le sujet, sur lequel vous me faites le plaisir de me demander des renseignements.

Je sais seulement que Victor Hugo et son école n'ont guère pu influencer Berlioz à l'époque que vous indiquez.

La préface de Cromwell (le manifeste de l'école et le premier signe de vie de Hugo comme homme de la nouvelle génération) est datée Octobre 1827. *Hernani*, à l'occasion de quoi se range la bataille romantique-classique n'est que de 1830. *Les Orientales* — la première collection lyrique de Hugo qui est décidément originale — est de Janvier 1829, et jusqu'à Février 1829 cette collection a déjà 7 éditions.

Avant cette époque, Hugo était seulement le poète des odes et ballades. Berlioz aura lu les *Méditations* de Lamartine, quelques bonnes pièces en vers tout-à-fait romantiques de De Vigny (*Madame de Soubise* est de Mai 1828) quelques bonnes ballades de Hugo, ballades nationales presque gauloises (*Le pas d'armes du roi Jean* est de Juin 1828).

Je pense que, comme tous ses contemporains en France, il aura été influencé par *Werther* de Gœthe, par *Ossian*, par *René* de Chateaubriand. Les livres de Chateaubriand qui sont presque romantiques (les *Natchez*, les *Martyrs*) l'auront introduit dans l'étude de Walter Scott, car ces livres sont du premier lustre de notre siècle.

Je plains de ne pas connaître précisément un livre sur le commencement du romantisme; mais les premières *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve ont toutes rapport à cette époque. Il a fait aussi un grand livre sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

Je ne sais si vous pouvez vous contenter de ces pauvres ren-

seignements. — Ne parlez donc plus de mes doutes sur M. Taillandier. Croyez-vous que je ne sais pas que vous avez agi comme ami envers moi, et s'il écrit vraiment sur moi, cela m'est toujours avantageux. Mille compliments et félicitations à Madame.

Votre ami G. B.

53 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

27 Août 77.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir une lettre d'Anatole, qui me dit avoir lu avec beaucoup de profit votre ouvrage. Il trouve que les idées y abondent et sont souvent « aussi fortes que profondes ». Seulement il craint que vous ne sembliez radical et trop nettement anti-chrétien à bien des gens chez nous. — Il va faire une nouvelle démarche près de St. René Taillandier afin de vous recommander à son impartialité en qualité de Juif et de Danois.

Merci des renseignements que vous me donnez. C'est ce que je pensais. J'ai donc, de 1823 à 1827, une période de calme favorable au recueillement et à l'étude du rudiment ; puis à partir de 1827, une atmosphère chaude et chargée de passions, favorable à l'éclosion des idées. — D'abord j'ai cherché à faire voir le génie poétique et musical apparaissant en Berlioz dès l'enfance, instinctivement, et se développant grandissant jusqu'à ce que, malgré l'opposition de ses parents et en dépit de la misère dans laquelle ils le laissaient pour le fléchir, il entreprenne et poursuive hardiment l'étude de la musique. — Puis je m'applique à montrer qu'il a passé par une bonne période d'études classiques, favorisée par l'opposition et les mauvais procédés de sa famille, qui donne un aliment à son besoin de révolte, grandit l'influence de l'école, et par le silence qui règne au dehors, par l'excellence des modèles (Gluck et Spontini) qu'il a sous les yeux, qui l'enthousiasment et l'instruisent

mais sont trop loin de lui pour stimuler son émulation et l'exciter à des productions prématurées. Enfin je chercherai à analyser toutes les causes qui amènent l'explosion de son génie et à déterminer le caractère de ses œuvres. Ce plan vous semble-t-il bon ? Je désirerais donner à mon travail autant de fond que je le puis, mais d'un autre côté je voudrais conserver la forme d'un simple récit, car j'ai peur de paraître pédant et prétentieux. De là des incertitudes qui me paralysent et me découragent souvent.

Ma femme est longue à se remettre de ses couches, mais enfin elle va assez bien. Je dirais volontiers que la petite va trop bien, puisque l'existence ne se manifeste encore en elle que par des cris perçants. Je l'aime par l'imagination, car pour le moment ce n'est encore qu'un instrument de musique très faux et qui joue tout seul sans qu'on puisse l'arrêter.

Adieu cher ami, présentez mes hommages à Madame Brandes et recevez une bien chaude poignée de main

de votre ami dévoué

. Georges Noufflard.

54 *Georges Noufflard à Georg Brandes.* Louviers 16 Octobre [1877]

Mon cher ami,

Comme voilà longtemps que vous me laissez sans nouvelles de vous. J'espère au moins que vous êtes toujours en bonne santé, et n'avez pas de nouveaux ennuis avec votre libraire¹ — Mais je serais heureux de recevoir un mot de vous —

Je suis en ce moment dans la fièvre du triomphe électoral que nous venons de remporter —

J'ai dû me séparer de ma femme, car je n'ai pu l'enlever à sa mère si malade. Cela a été un gros brisement de cœur, mais j'ai voulu faire mon devoir ici — J'ai été faire un peu de propagande

en campagne, près de Dieppe, mais cela a été peine perdue ; les paysans ont tellement peur de Gambetta, de ce côté-là ils ont été si travaillés par le gouvernement, que nous avons été battus. A Louviers au contraire, nous avons eu un grand succès, d'autant plus précieux que nous avons devant nous Raoul Duval, une des têtes du parti bonapartiste, et que jusqu'ici, notre député avait toujours été réactionnaire² — Dans la totalité nous perdons quelques sièges, mais bien peu, si on tient compte de tous les moyens mis en œuvre contre nous. Du reste, notre majorité reste assez forte pour que les conditions de gouvernement demeurent ce qu'elles étaient avant le 16 mai³ — et par les invalidations nombreuses qui vont frapper les députés officiels, nous regagnerons peut-être tout —

Vous n'avez pas d'idée de tous les moyens qu'on a employés pour obliger les électeurs à se déjuger. Cela n'a pas réussi ; c'est beau. Pour la première fois, je sens frémir en moi un peu d'orgueil national —

Nous avons confiance, on est généralement persuadé que le maréchal ne peut pas faire de coup d'état, et surtout que s'il le tentait, cela ne réussirait pas — On ne peut jurer de rien cependant, mais j'espère que quelque envers de médaille ne viendra pas mettre un terme à ma joie —

Au milieu de toutes ces émotions, je ne sais pas où en est St. René Taillandier de l'article qu'il doit faire sur vous ; mais aussitôt que mes affaires publiques auront repris leur cours régulier, je m'occuperai moi-même de vous — Me voilà en France maintenant et cela me sera plus facile.

Mais n'oubliez pas votre vieil ami et écrivez-moi vite ne fût-ce qu'un mot pour me donner de vos nouvelles.

Veillez présenter mes hommages à votre femme et recevez la forte et chaude poignée de mains. Georges Noufflard.

A Paris les républicains ont gagné 100.000 voix sur les dernières élections. A Rouen un de mes oncles républicain a été nommé par 12.000 voix contre 4.000 seulement, données au réactionnaire⁴.

55 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Berlin. In den Zelten 16. N.W.
10 Janvier 78¹.

Mon cher ami,

Quoique littéralement écrasé sous le travail, je veux vous envoyer quelques lignes pour vous remercier de votre bonne lettre et vous souhaiter un bon nouvel an, bien meilleur que l'autre, dont vous n'avez pas été content.

Je comprends si bien tout ce que votre caractère honnête, droit et ouvert a souffert sous des trahisons si plates. Moi qui ai été témoin de tant de basses trahisons (dans une autre sphère, celle de la littérature et de la politique) je sens tout-à-fait comme vous et avec vous. Espérons que cela soit maintenant fini d'une manière définitive. A votre place, moi aussi, je vendrais tout. Vous n'êtes pas un homme d'affaires, et ceux-ci sont toujours regardés comme bonne prise par les autres².

Moi, j'ai gagné un procès contre le chef de la réaction en Danemark qui a été mon ennemi et persécuteur, dix années. J'en suis assez content 1) parce que j'ai écrit moi-même le document le plus grave du procès 2) parce que les juges étaient ses amis et qu'il était conséquemment difficile à gagner. Maintenant, il a appelé à un tribunal plus haut³.

Il y avait, à la fin de Novembre, quelques lignes sur moi dans la *Revue pol. et litt*⁴. Je ne sais pas si c'est M. Leroy-Beaulieu à qui je les dois ? Quant à M. Taillandier il paraît m'avoir trouvé trop peu de son goût. N'en parlons plus. Cela ne sera rien. J'espère bien qu'aussitôt que vous avez bien fini avec vos embarras de Louviers vous mènerez votre travail sur Berlioz à bonne fin. Moi

j'écris un livre sur Tegnér, le poète national de la Suède ; il doit paraître à Stockholm en Suédois, à Copenhague en Danois et ici en résumé plus court, en Allemand, ce printemps⁵. Je dois faire moi-même les différentes copies, et encore la traduction allemande, et je ne suis encore qu'aux travaux préparatoires. Comme j'ai, outre cela, grand nombre de petits travaux journalistiques j'ai les mains pleines, même trop pleines. Est-ce que Mme Noufflard est avec vous à Louviers ? Ma femme et moi nous envoyons les meilleures et les plus cordiales salutations de maison à maison.

Votre ami

Georg Brandes.

Ecrivez-moi bientôt.

56 *Georges Noufflard à Georg Brandes.* chez M. Landrini, 55 Via Ricasoli
Florence 25 Janvier [1878]

Mon cher ami,

Je suis ici depuis un mois environ ; je suis venu en hâte, rappelé par une lettre de ma femme qui m'avait fait concevoir de sérieuses inquiétudes sur la santé de sa mère. J'ai dû laisser à ma sœur seule le soin et le souci du procès que nous avons à soutenir en ce moment. C'est vous dire que j'ai eu peu de temps de m'occuper de vous — J'ai vu cependant Anatole et je vous ai recommandé à lui le plus chaudement que j'ai pu. Il m'a paru très contrarié que l'article qui lui avait été promis n'ait pas encore paru, il m'a donné l'assurance qu'il ferait de nouvelles démarches.

Je suis plus contrarié que je ne saurais dire, de ne pas avoir pu obtenir plus rapidement un résultat. Mais ayant toujours été en voyage, je n'ai pas à Paris de relations de première main qui puissent vous être utiles. Il faudrait, ainsi que je le comptais, que je puisse séjourner quelque temps dans notre capitale, mais comme vous le voyez, mon établissement à Paris est encore retardé —

Cela me gêne beaucoup pour mes propres travaux ; ici je n'ai

aucune occasion d'entendre de la musique, ni même d'avoir une conversation un peu intelligente sur n'importe quel sujet — Je travaille cependant un peu; j'étudie très soigneusement la première symphonie de Berlioz sur laquelle je voudrais faire paraître un article séparé. C'est une symphonie dramatique dont voici le sujet. Un jeune homme a voulu s'empoisonner dans un moment de désespoir amoureux avec de l'opium, mais la dose trop faible lui donne seulement un cauchemar pendant lequel ses souvenirs et ses sentiments prennent forme musicale. Il se rappelle les tristesses et les joies sans cause qu'il éprouvait avant d'aimer, puis le coup de foudre de l'amour. Il rêve qu'il rencontre sa belle dans un bal aux champs, enfin qu'il l'a tuée, qu'il est exécuté, et qu'il est au Sabbat où Elle apparaît sous la forme d'une sorcière. Dans toute la symphonie, qui est pour orchestre, seule la bien-aimée est représentée par une mélodie, qui, en se présentant dans tous les morceaux donne l'unité à l'œuvre; l'intérêt principal au point de vue musical découle des transformations de cette mélodie, de la façon dont elle se présente en des milieux sonores différents et des effets contrastants qu'elle y apporte — B. a-t-il exprimé ce qu'il prétendait? La musique perd-elle en elle-même, en devenant ainsi constamment significative? Telle est la double question à laquelle je m'applique de répondre. Si mon étude n'est pas bien faite, elle sera au moins consciencieuse.

Adieu, cher ami, je vous serre bien cordialement la main en vous priant de présenter mes hommages à votre femme au bon souvenir de laquelle ma femme se rappelle.

A vous de cœur

Georges Noufflard.

57 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Berlin. In den Zelten 16. N.W.
22 mars 78.

Mon cher Noufflard,

Que pensez-vous de moi qui fais le mort depuis presque deux mois ? Sachez, cher ami, que j'ai dû travailler énormément ; j'ai écrit un assez grand livre qui paraîtra le 1 mai en Danois, en Suédois et en résumé dans la Revue des deux mondes allemande¹. Ainsi j'ai tant écrit que je me suis couché chaque nuit avec la crampe de la main que donne le trop écrire.

J'ai beaucoup rêvé de vous, mais je n'ai pu écrire des lettres, faisant toujours de la copie. J'ai encore à faire la plus grande moitié de la traduction allemande, et toutes ces épreuves danoises, suédoises et allemandes, j'ai encore à écrire différentes préfaces pour des jeunes auteurs qui en demandent pour parvenir² et à qui je fais quelquefois ce service par bonhomie — encore deux ou trois plans pour des nouveaux livres, mais — je respire enfin et je pense à vous.

Par mon cerveau passe le souvenir de tous les jours charmants que nous avons passés ensemble, de notre amitié si vite conclue et si solide et vraie malgré les années et l'absence, et je presse votre main avec mes deux mains. J'ai le droit d'être plus sentimental que vous, étant du nord. Ah ! Je ne dois pas dire ce mot le nord. Alors le mal du pays me prend trop aisément. Aujourd'hui c'est la fête de ma mère. Toute la famille, mon père, mes frères sont auprès d'elle ; moi seulement je fais défaut. Je supporte mon exil, toujours tranquillement, quelquefois avec gaîté, ayant lieu de beaucoup apprendre ici et vivant la grande vie d'une grande cité, mais quelquefois — il y a des jours comme celui-ci où l'on regrette de n'être pas près de sa mère.

Mais pas de litanie ! Dites-moi, ami, où vous êtes. Je pense que vous partez en tous cas pour la France quand vient le

printemps et l'exposition. Je ne sais pas si nous aurons assez d'argent pour la voir. Je crains que tout sera alors très cher à Paris et les théâtres etc. trop pleins. Pourtant je voudrais bien y passer, ne fût-ce que 8 jours, pour revoir la chère ville, mais cela gît dans les genoux des dieux. Je pense passer les mois d'été (Juillet-Août) à Copenhague.

Dites-moi aussi si la maladie de votre belle-mère vous a trop troublé pour vous laisser du loisir pour votre Berlioz, qui était si bien commencé. Ma femme va bien et elle est toujours de bonne humeur, du tempérament gai et clair que vous connaissez en elle, bien que les langues vous éloignaient un peu l'un de l'autre. J'espère que Madame Noufflard va bien.

Écrivez-moi bientôt, cher ami, j'ai le désir de savoir vos nouvelles.

Toujours le vôtre.

Georg Brandes.

58 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Tostedt en Hanovre. 17 Sept. 78¹.

Cher ami,

Vous avez trouvé quelque chose comme un reproche dans ma lettre ; il n'en était rien. Mais il y avait erreur de ma part ; j'avais totalement oublié de vous avoir parlé de mes projets pour Copenhague cet été. Ces projets furent frustrés par la mort d'un parent du possesseur de la petite maison dont j'avais parlé. Ainsi nous n'avions pas de maison à Copenhague, et comme je pensais ne pas pouvoir y aller, je rêvais de Paris. Mais (comme je vous ai écrit) je me croyais oublié de vous et j'abandonnai le plan, d'autant plus que je ne me trouvais pas assez riche pour un voyage assez coûteux.

Alors mes parents m'écrivaient et m'offrirent d'habiter leur appartement à Copenhague et nous y allions. C'est ce qui est arrivé et c'est moi-même qui seul ai été oublieux.

J'espérais, comme je crois vous avoir écrit, une édition nouvelle en Suède ; elle n'a pas encore paru ; de 1500 copies mon éditeur en a vendu 1250 en 4 mois ; il en reste encore 250, ce qui n'est pas beaucoup, mais trop pour moi, qui étais sanguin comme toujours. Je ne serai jamais guéri. Et c'est peut-être bon, parce que c'est par l'espoir que l'on vit.

J'ai travaillé pendant quatre mois pour me préparer à un travail sur Lord Beaconsfield qui devrait être fini déjà, mais qui n'avance pas encore. J'ai des découragements et de longues défaillances comme au commencement de ma carrière (bien que j'ai déjà écrit plus de douze volumes) ; l'auteur est comme l'acteur, qui a toujours une peur de diable en entrant sur les planches. Je suis heureux que vous avez fini le travail dont nous avons causé ensemble. C'est si bon d'avoir travaillé et de regarder son travail comme le bon Dieu au septième jour. Je ne crois pas qu'il y a un sentiment supérieur à celui-là. Ce serait donc le sentiment du naufragé en arrivant à la terre fixe.

Je n'ose pas penser à Paris. J'ai trop à travailler cet hiver. Hélas, je ne verrai pas les peintures françaises de l'exposition dont tout le monde a parlé chez nous. Ne regardez pas l'exposition du Danemark. C'est une honte publique. Dites-moi si vous ne trouvez pas nos tableaux tout à fait conventionnels et mauvais. En Danemark on se sent compromis ; blâme² public est le mot. Je serai à Berlin dans une semaine. Ecrivez-moi souvent, cher ami, je suis heureux d'avoir vos nouvelles. Vous êtes mon seul ami dans le pays qui m'est le plus cher de tous. Nos salutations respectueuses à Mme Noufflard. Votre ami

Georg Brandes.

Si vous trouvez dans un journal français quelque bon article sur Disraëli, veuillez me l'envoyer.

59 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Louviers 10 Nov. [1878]

Mon cher ami,

Je n'aurais pas vu dans votre lettre une sorte de reproche si vous ne m'aviez dit souvent que les Français avaient l'habitude de faire des politesses qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre — Je ne sais ce que ce reproche général peut avoir de fondé, mais je tiens à ce que vous soyez bien persuadé qu'entre vous et moi il ne peut jamais en être ainsi —

Vous me demandez ce que je pensé de l'exposition danoise — Je ne puis trop juger que les beaux arts, mais en ce qui les concerne, je suis fâché de devoir vous dire que l'exposition Danoise n'a présenté à mes yeux qu'un intérêt ethnographique. A ce point de vue, les tableaux d'Exner et de Bache sont intéressants par leur sincérité¹ — — mais les maîtres Danois, bien moins habiles que beaucoup d'autres au point de vue technique, ne semblent obéir à aucun souffle puissant qui puisse leur donner une originalité quelconque².

En dehors de la France, qu'il ne m'appartient pas de juger, les écoles les plus saillantes me semblent être celles de Belgique, d'Autriche, d'Espagne et d'Angleterre — Si j'avais été juge, j'aurais peut être donné une grande médaille d'honneur à Verlat, peintre belge, qui a peint, avec un relief et une vigueur sans égale, un sujet intitulé « Nous voulons Barrabas » et des combats de bêtes fauves dans le désert. Le plus grand tableau de l'exposition, l'entrée de Charles V à Anvers, est d'un Autrichien nommé Makart. Il y a de jolies femmes nues, de brillants costumes et beaucoup de brio³. L'Espagne, c'est Fortuny, qui est mort malheureusement. Il ne sait pas faire un tableau, car il met tout en lumière, mais il a une habileté de touche incomparable — Les salles qui m'ont le plus arrêté, le plus fait songer sont celles qui

étaient consacrées à l'école anglaise. La peinture anglaise est avant tout suggestion. En dépit des théories jusqu'ici consacrées, ma foi, c'est celle que je préfère — Voir l'âme manifestée par le geste, la physionomie et le sens dramatique des couleurs, voilà ce qui me ravit — Qu'on ne dise pas qu'en agissant ainsi, le peintre empiète sur le domaine de la littérature ; la description d'une scène est toujours inefficace ; il faut voir. Du reste avec la théorie des formes pour elles-mêmes, on est conduit à l'arabesque — La forme humaine est en propre l'apanage de la sculpture, car dans un tableau il y a un fond qu'il faut remplir. Comment mieux l'occuper qu'en en faisant le sujet d'une relation à établir avec la forme humaine qui en peut couvrir une partie seulement — Enfin, je crois que du moment que le peintre sent en poète mais exécute en peintre, comme peintre il ne peut qu'être inspiré par une idée qui lui fouille le cœur — Je suis peut être téméraire, mais volontiers je dirais que les grands peintres de la renaissance étaient des sculpteurs, et que la véritable ère de la peinture est encore à venir.

Je voudrais vous envoyer quelque article sur Disraëli, mais je n'en connais pas.

Adieu cher ami, je vous serre bien affectueusement la main en attendant le plaisir de vous voir, ce qui sera, j'espère, le plus tôt possible. Mes hommages respectueux à Madame Brandes

A vous de cœur

Georges Noufflard.

60 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Berlin. In den Zelten 16. N.W.

25 février 80¹.

Mon cher Noufflard,

J'ai été écrasé de travail pendant deux mois. Voilà pourquoi je n'écris qu'aujourd'hui. Entendez maintenant ce que j'ai fait depuis que vous avez eu de mes nouvelles. J'ai passé deux mois

de l'été à Copenhague, la fin de septembre et le commencement d'octobre à Paris (où je cherchais en vain votre ami Anatole, qui était encore à la campagne)². J'ai fait des leçons qui ont eu un succès fou, à l'université de Copenhague pendant tout le mois de Novembre³, je suis ici depuis le 1 décembre et j'ai fait ici des leçons en Allemand qui ont eu un succès presque égal jusqu'à ce lundi⁴. J'ai fait un grand travail pour la Revue d.d. mondes allemande⁵, et maintenant j'ai gagné mon pain pour les premiers mois qui viennent et je respire un peu.

Ci-inclus le portrait de notre petite Edith, qui a précisément un an ; mais j'espère bien, et ma femme encore plus, que vous nous récompenserez tout de suite en nous envoyant de retour votre bébé en photographie.

Je vous raconterai encore que, si tout va bien, Madame Brandes me donnera encore un bébé au mois d'avril.

J'ai vécu en grands combats politiques et littéraires, comme je suis une espèce de chef de parti dans mon pays. Depuis le 15 décembre jusqu'à maintenant j'ai eu par jour 2 à 9 articles pour et contre moi dans les journaux danois et norvégiens. J'avais gagné beaucoup de popularité dans cette année et mes ennemis de la partie cléricale ont mené pour cela une guerre à outrance contre moi pendant ces derniers mois. Heureusement j'ai maintenant une assez grande partie pour moi, mais j'ai eu quelquefois mal aux nerfs en lisant à la fois tant d'attaques. Ma santé en a un peu souffert pendant cet hiver. Je me dis bien que c'est bête et que c'est précisément ce que désirent mes antagonistes, mais je ne suis pas un rocher.

Si vous voyez quelquefois un livre qui me serait intéressant, nommez-le moi ! Je lis toujours beaucoup de français. Mon dernier livre *Lord Beaconsfield* a été traduit en Allemand, en Polonais et en Anglais. Vous lisez l'Anglais n'est-ce pas ? Lisez-le donc si

vous le trouvez un jour. Le titre en est simplement : George Brandes : *Lord Beaconsfield* (Richard Bentley, London 1880). Hélas, croyez-moi, je le voudrais bien, parcourir la Toscane avec vous ! mais je suis un pauvre travailleur, il me sera chaque année plus difficile de voyager, et je crains que vous devez venir à nous, si nous devons nous revoir. Nos meilleurs compliments à Mme Noufflard, et veuillez rappeler notre souvenir à votre famille italienne.

Tout à vous

G. B.

61 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 51 Via Ricasoli
Rome. 3 Avril [1880]¹

Mon cher ami,

J'ai reçu ici votre aimable lettre² — Ma femme et moi nous avons été très heureux de ce que vous nous dites de flatteur. Je suis ici depuis quinze jours — nous devons faire un petit voyage à Venise — mais ayant appris qu'on donnait ici le Lohengrinn que nous n'avions jamais entendu, nous avons tourné notre proue vers le sud —

L'impresario de l'Apollo est ami intime d'un de nos amis, de sorte que nous avons pu assister à toutes les répétitions —

Le Lohengrin me semble fort beau, mais il y a là encore à mon avis, trop de processions et de parades militaires — Dans son ensemble, l'œuvre ne me semble pas tout à fait aussi dramatique que le demanderait une musique qui sacrifie ses formes à l'allure dramatique. Ce qui me ravit surtout c'est l'atmosphère bleue qui y règne — On se trouve transporté dans le monde féérique qu'on a rêvé étant enfant — Mais je n'y ai jamais été ému comme par certaines scènes de *Fidelio*, Spontini et Gluck voire même de Meyerbeer, cet impur chercheur de succès — (par exemple le duo des *Huguenots*). Cela ne veut pas dire que je ne mette *Lohen-*

grin bien au dessus des opéras de Meyerbeer qui, à l'exception de *Dinorah*, me fatiguent et m'irritent par moments —

Pour juger Wagner j'ai besoin d'entendre *Tristan* — J'espère cet hiver avoir ce plaisir, en même temps que celui de vous voir —

L'autre jour j'ai rencontré Rosenstand³ qui m'a dit que votre frère était venu ici⁴. N'est-il pas passé par Florence ? — Dans ce cas pourquoi ne lui avez-vous pas donné mon adresse ? — J'avais regretté de ne pas l'avoir vu quand il est allé à Paris, où il est venu quand je n'y étais pas. Je vous l'avais dit — Cela me ferait de la peine de croire que vous pensez que, dans mon langage, il y a des formules polies qui, en Danois, ne sauraient être traduites mot à mot. Il n'en est rien. Certes l'usage du monde empêche souvent de dire juste ce qu'on pense. Mais je ne suis pas un homme du monde et quand je le serais, je vous considère trop comme un ami pour l'être avec vous —

Ceci dit pour mettre un terme, s'il y en a, aux malentendus qui, facilement, s'établissent entre gens de nation différente —

Il peut m'arriver d'être maladroit avec vous — Ma piteuse réussite au sujet de la publicité que j'aurais voulu donner en France à votre grand ouvrage l'a bien prouvé — mais je suis toujours franc —

Ceci est peut-être fort bête, car il est possible que M. votre frère, tout au plaisir de voir, ait mieux aimé ne pas faire de visite —

Si je vous dis tout cela, c'est que je me souviens de certaines choses que vous m'avez dites à ce sujet — J'ai bien pensé à vous tous ces temps-ci. Nous mangeons au Falcone, à la place même où j'ai passé tant de bons moments avec vous.

Une bien bonne poignée de mains — nos salutations à Madame et bien des baisers pour Edith.

Votre ami sincère

Georges Noufflard.

62 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Villa della Sena Marliano
près Serravalle.
27 Juin 80¹.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre et l'aimable article de journal sur mon opuscule — J'écrirai demain à M. Ehrlich² ; mais je veux de suite vous envoyer mes remerciements bien vifs et affectueux —

Depuis deux mois j'apprends l'allemand avec ma femme. Tous les jours nous faisons une leçon de la méthode Ollendorf³. Quant à la date de notre voyage en Allemagne il n'est pas bien fixé encore — Berlioz est encore tout à fait inconnu ici. J'ai envoyé ma brochure à M. Ibolci, directeur de la société orchestrale de Florence. Il vient de me promettre que l'hiver prochain il ferait entendre la symph. fantastique à Florence. Si c'était au commencement de l'hiver il me serait difficile de ne pas attendre que ce concert ait eu lieu avant de partir. Mais dites-moi bien si vous passerez tout l'hiver à Berlin.

Je voudrais bien entendre, quand j'irai en Allemagne, *Tristan*, et s'il est possible, une ou deux parties de la tétralogie — Si vous saviez qu'à un certain moment ces œuvres doivent se donner, vous seriez bien bon de me l'écrire —

Je prends bien vivement part aux succès que vous venez d'obtenir et je vous en félicite de tout cœur. Il y a du reste longtemps que je sais que vous triompherez de tout obstacle — Je connais plusieurs hommes de talent, vous seul parmi mes amis avez du génie — Quand je suis près de vous, je me sens vivre davantage — D'après cela, je conclus que toujours vous devez tenir vos auditeurs comme sous un charme.

Je vous écris d'un charmant endroit où nous sommes installés pour deux mois — Nous sommes dans les Apennins à 900^m de hauteur. De notre villa nous voyons la mer, et à quelques centaines de pas, on voit aussi Florence et toute sa vallée. Des bois

profonds nous entourent ainsi que des prés constellés de fleurs.

Je ne sais si Madame Brandes a comme ma femme, le goût des collections de photographie, mais dans la pensée qu'il en peut être ainsi, je vous envoie nos deux portraits. Ma femme se recommande bien à Madame Brandes pour avoir le sien et le vôtre quand vous les ferez faire. Il se passe peu de jours sans qu'elle examine l'album où se trouvent tous nos parents et amis. Là, Edith attend sa petite sœur —.

Adieu mon cher ami et encore une fois merci. Je vous serre bien affectueusement la main. Mes respects à Madame Brandes —

Votre dévoué

Georges Noufflard.

Ma femme se rappelle au bon souvenir de M^{me} Brandes —.

63 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague. Marstrandsgade 4. Ø
2 Septembre 1880.

Ami, j'ai reçu votre lettre avec les deux belles photographies en juste temps ; excusez mon silence¹, car c'est une longue mélancolie qui m'a fait le garder. Je ne peux pas écrire de lettres, à peine les lettres nécessaires, quand je me sens trop triste. Nous sommes ici depuis le premier juillet ; je devais travailler, mais je n'ai pas pu. C'est un accès de paresse involontaire, qui, pour un travailleur, est horrible. Vous savez que j'ai passé ici presque toute ma vie. Ainsi je suis extrêmement connu. Quand je reviens, je suis donc tellement dérangé par des visites et des invitations sans fin, que je n'ai que des instants pour moi, et après un mois de cette vie oisive, la faculté même d'écrire s'en est allée, et j'ai passé un autre mois sans courage intellectuel, en plein désespoir d'artiste. Vous êtes jusqu'à maintenant le seul à qui j'aie parlé de cette situation d'esprit si pénible pour moi. Je suis malheureusement souvent découragé, et j'ai besoin de beaucoup de courage.

C'est possible que je retournerai après un an en Danemark. Car la politique ici m'occupe beaucoup, et les intérêts que je défends vont mal sans moi. Tout le monde me demande de revenir, et comme ceux que je représente sont en minorité, je pense qu'il est de mon devoir de revenir les aider, bien qu'il me faut alors sacrifier mes espérances d'une grande renommée européenne. Car quand on écrit en Danois, l'Europe ne sait rien de nous.

Venez à Berlin cet hiver, comme vous me l'avez promis. Cela nous fera le plus grand plaisir. Vous pouvez très bien venir vers Noël ou après Noël. Vous aurez toujours l'opéra et les concerts. Je serai à Berlin presque tout l'hiver. Seulement je serai peut-être absent trois ou quatre semaines ou de Novembre-Décembre ou de Février-Mars pour faire des leçons à l'université de Copenhague².

Edith court vite dans le jardin et remplit la maison de ses cris joyeux. Elle a aujourd'hui reçu la première paire de gants d'été qui l'amuse énormément. La petite Astrid va aussi très bien et sera, dit-on, une beauté ; elle n'a encore que cinq mois. Ma femme se recommande à votre bon souvenir et à celui de Mme Noufflard.

C'est bien, extrêmement bien, que vous apprenez l'allemand, vous savez qu'elle sait trop peu de français.

Nous avons vu les représentations de Sarah Bernhardt ici en Août, et la ville ne parla pas d'autre chose pendant cette semaine³.

Je vous serre la main en vieil ami

Georg Brandes.

Le 9 Septembre, nous partons pour Berlin. Zelten 16⁴.

64 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Venise 28 Février [1881]

Mon cher ami,

Je vous félicite de vos succès¹ — Je viens de lire moi-même avec le plus grand intérêt votre livre sur Lord Beaconsfield. Cela m'a

semblé très substantiel et très original, tel enfin que je pouvais me figurer un livre de vous — La seule restriction que j'apporterai à mes éloges bien sincères et bien vifs c'est, qu'à mon avis, il règne dans cet ouvrage un parti pris trop grand d'exaltation du Judaïsme — Il est possible que votre race soit supérieure à la nôtre, mais on peut bien penser aussi que, si elle n'avait pas subi notre civilisation, elle n'aurait pas dépassé le niveau atteint par les autres branches de la famille sémitique — Vous avez été si injustement persécutés, vous êtes encore si mal jugés qu'on conçoit fort bien que, de votre côté, vous dépassiez un peu la juste mesure, mais enfin, au premier abord, il me semble que vos lecteurs, non Israélites, peuvent se récrier contre certaines assertions de Disraëli que vous semblez un peu prendre à votre compte — Du reste, je vous le répète, j'ai lu votre livre avec le plus grand intérêt, et il m'a confirmé dans l'opinion que j'avais de vous.

Pour moi quelques-uns de mes amis ont du talent, je crois que vous avez du génie —

Je vais vous dire maintenant, pourquoi je suis resté si longtemps sans vous écrire — D'après votre conseil, j'ai retardé mon voyage — Nous pensons partir au commencement de mars, j'attendais pour vous écrire que la date de notre départ fut fixée — au moment où elle allait l'être, nous avons appris, à notre grand regret, que la maison que nous habitons était vendue et que nous devons la livrer pour le premier Mai au plus tard — Il faut chercher maintenant — C'est ce que font ma sœur et ma belle-mère, tandis que je suis venu ici avec ma femme pour quelques jours. Je suis tout joyeux de penser que nous pourrons sans doute entendre à Berlin les *Nibelungen*. Je vous serai obligé de m'écrire quand il faudrait être à Berlin pour cela et quand il faudrait retenir ses places pour être sûr d'en avoir, car ce serait bien dommage de n'en pas trouver —

Je vous remercie déjà beaucoup de m'avoir écrit pour m'annoncer cette bonne nouvelle — vous qui êtes si occupé et devez avoir tant de choses à penser ; j'ai trouvé cela tout à fait aimable et j'en ai été très touché.

Nos compliments à Madame Brandes et recevez la bien chaleureuse poignée de mains

d'un ami
Georges Noufflard.

Ecrivez-moi toujours à Florence, 8 Via Farini.

65 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Venise 11 Mars 81.
Florence 3 Via Farini.

Mon cher ami,

[— — —]¹

J'ai reçu votre bonne lettre — dont je vous remercie beaucoup.

J'ai revu Venise avec grand plaisir. Je suis particulièrement charmé par un peintre de la décadence dont autrefois je ne faisais pas cas : c'est Tiepolo —

J'aimerais écrire quelque chose sur les peintres Vénitiens — les seuls peintres de la Renaissance italienne peut-être qui soient vraiment peintres — Pour moi Raphaël, Michelange et tous les dessinateurs italiens sont plutôt des sculpteurs — Ils n'ont pas su tirer parti de toutes les ressources de leur art. Ils ont oublié que le fond du tableau, la relation à établir entre différents personnages et l'expression de la couleur sont les points essentiels par lesquels la peinture diffère de la sculpture. J'aimerais aussi à tâcher de démontrer combien Palladio a été sot de dépenser tant de génie pour chercher à plaquer une façade grecque sur une église qui n'en voulait pas — J'admire la Renaissance mais au fond je la déteste et je suis persuadé que l'art moderne n'est pas encore arrivé à sa perfection —

Pardonnez tout ce bavardage, présentez nos compliments à Madame Brandes et recevez ma bien affectueuse poignée de main

Votre affectionné

Georges Noufflard.

66 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Livourne 4 Octobre [1882]¹
Via del Passeggio 39.

Mon cher ami,

Voici bien longtemps que je veux vous écrire, mais j'ai toujours été sens dessus dessous : mon travail toujours, et puis un voyage que j'ai fait à Bayreuth pour entendre *Parsifal* — Il n'y a pas là une excuse bien valable, je le sens, mais je sens bien aussi cependant que mon silence ne vient aucunement de l'oubli —

Je vous envoie ci-joint un fragment d'article du *Parlement*, qu'Anatole m'a chargé de vous faire parvenir, ne se souvenant plus de votre adresse² — Il prépare en ce moment un travail sur les Juifs, dont il est grand admirateur³.

Parmi les sujets qui m'ont tout à fait absorbé cet été, je dois aussi mentionner le profond chagrin que me fait éprouver notre abaissement national. Pour moi, ce qui s'est passé chez nous au sujet de la question égyptienne⁴, est à certains égards plus triste que la guerre de 1870. Mieux vaut une défaite que l'avilissement. J'ai été profondément atteint dans mon libéralisme. J'avais toujours compté que les hommes de culture supérieure devaient gagner à leur opinion la multitude. C'est le contraire qui a lieu chez nous, et en fin de compte nous sommes gouvernés par des garçons de ferme. Si ces gens-là ne comprennent pas qu'il faut faire respecter le pavillon national partout où il flotte, et venger nos nationaux n'importe où ils sont, je suis prêt à leur préférer même le Comte de Chambord. Enfin c'est tellement une idée fixe pour moi, qu'il faut gagner à notre race et à notre langue les

contrées encore sauvages ou désertes, que je lui sacrifierais tout le reste. Peut-être trouvez-vous que c'est là une chimère, mais vous m'accorderez, j'en suis sûr, que le gouvernement, avant d'être un droit, est une fonction, et qu'il est aussi sot de faire nommer les députés et indirectement les ministres par la multitude, qu'il le serait de la charger de décerner le brevet de docteur. Pour moi, je ne voudrais la prédominance ni du riche ni du pauvre, mais de l'homme compétent — Je voudrais remplacer le corps électoral par une université gouvernementale —

Adieu, mon cher ami, j'espère toujours vous voir bientôt à Paris. En attendant, je vous serre bien affectueusement la main en vous priant de nous rappeler au bon souvenir de Madame.

Votre bien dévoué

Georges Noufflard⁵.

67 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 27 Janvier 83.
5 Via Serumido.

Mon cher ami,

Voici bien bien longtemps que je voulais vous écrire, mais j'attendais pour le faire d'avoir à vous envoyer mon opuscule¹. Je croyais toujours que c'était prêt, mais en corrigeant les épreuves, j'ai trouvé des modifications à faire — — et je crois que, si je ne m'étais dit : il faut en finir, cela aurait pu durer encore bien longtemps.

Je vous serai obligé de me dire bien franchement ce que vous pensez de ce petit travail, qui ainsi que vous pourrez voir n'est pas uniquement dédié aux musiciens — Et si vous l'en trouvez digne, vous serez bien bon de lui accorder votre protection —

Je suis dans ce moment extrêmement inquiet de notre situation politique. Je n'ai nulle idée de ce qui peut arriver, mais je crains les conséquences de la peur qui semble dominer tous les esprits.

La peur me semble le sentiment le plus dangereux. Elle fait commettre les plus grandes bêtises et aussi les plus grandes méchancetés — Généralement les chiens ne mordent que parce qu'ils ont peur —

Je déteste les lois de proscription². Cependant, j'aimerais encore mieux quelques excès républicains qu'un coup d'état monarchique. J'espérerais que les premiers porteraient le pays à nommer, au bout de quelque temps, une chambre modérée ; tandis que je ne puis imaginer qu'on puisse fonder rien de bon sur un coup de force — Le grand mal c'est le suffrage universel. Malheureusement il est bien difficile d'y toucher — Si on pouvait au moins réduire le nombre des éligibles, en n'admettant comme députés que les citoyens ayant passé des examens spéciaux ! Pour être médecin il faut avoir prouvé devant un jury compétent qu'on connaît la médecine — Comment charger un jury absolument incompetent de choisir nos gouvernants !!

Il y a là une sottise au moins aussi forte que celle du droit divin, et bien plus forte que celle de l'hérédité, en faveur de laquelle le Darwinisme semble fournir des arguments valables.

Adieu mon cher ami, mes hommages et nos meilleurs souvenirs à Madame Brandes, à vous ma bien cordiale poignée de main.

Votre ami

Georges Noufflard.

68 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 22 Mars 83.

Mon cher Georges,

Nous nous connaissons depuis si longtemps que vous n'avez pas pensé un moment que la cause de mon long silence fût un sentiment d'indifférence ; depuis 2 mois je n'ai pas pu écrire de lettres ; j'ai, depuis le premier Février, écrit un livre en langue

Danoise de 530 pages¹ et j'ai fait des leçons ici à l'Université² qui ont eu un tel succès que j'ai dû faire toutes les leçons deux fois, parce que l'Université ne pouvait pas donner de l'espace à tous les auditeurs. Et même la seconde fois, plusieurs cent[aine]s de personnes s'en sont allées sans pouvoir entrer. Si l'on fait l'addition de tous ceux qui ne viennent pas, seulement parce qu'ils craignent d'être debout dans la queue pendant une heure, chose qui est doublement désagréable dans ce climat, vous voyez que je ne manque pas d'auditoire. Le second ou le troisième jour de mon arrivée, j'ai parlé devant 800 étudiants ici, et la réception fut incroyable³. Jamais de ma vie je n'ai entendu un tel bruit d'applaudissements ; je crois qu'on ait applaudi pendant 4 minutes sans relâche. Il s'entend de même que la haine de mes adversaires ici est violente dans la même proportion, mais c'est égal maintenant, comme j'ai une si forte garde de la jeunesse. Aussi on nomme les jeunes gens mes « janitchaires ».

Sur un point vous serez content de moi. Vous aurez vu dans les journaux la description de la fête qu'on me donnait à Berlin. Avez-vous vu aussi que je remerciais, en parlant de la manière dont on traite le Slesvig du Nord⁴, et en disant qu'ils ne devaient pas espérer de faire de nous leurs amis de la manière dont ils procédaient. J'en suis un peu fier, parce qu'il n'était pas tout à fait facile de répondre à des amitiés et des flatteries de 4 orateurs en répondant sur les Slesvigeois ; on me disait d'avance que je gâterais tout en parlant de ce thème et qu'on n'avait pas mérité cela de ma part, venant pour me fêter ; mais je l'ai fait pourtant et tout allait bien, ma popularité est devenue plus grande ici, et même quelques journaux français (le *Figaro*), m'ont loué. Comme on avait fait une fête pour nous à Berlin on nous a salués ici par une autre fête très belle dans l'hôtel le plus beau de la ville⁵. Ma femme venait de Berlin pour en être la reine, et elle

était très contente de tout. Demain, je pars d'ici pour prendre ma famille à Berlin et finir notre changement de demeure, embarquer les caisses, etc. et pour parler un soir à Francfort-sur-le-Main, où l'on m'a invité⁶. Dans 2 à 3 semaines, j'espère être de retour ici et poursuivre mes leçons.

N'est-ce pas ? Tout cela ne vous ennuie pas trop ? bien que cela sonne un peu creux, comme toutes les chansons de louange qu'on se chante soi-même.

Je vous remercie bien sincèrement et amicalement de votre beau livre. Je l'ai lu tout de suite et je l'ai relu dans ces jours, bien que je sois tout-à-fait incompetent sur les questions de musique pure. Mais les parties sur l'art en général, que je comprends bien, m'ont fait un très vif plaisir. Il y a des pages que j'admire. Une telle définition que celle-ci : « La transformation que les choses subissent en passant par des sens délicats comme ceux de l'artiste, voilà l'idéal » (p. 84)⁷ me paraît excellente et profonde. Aussi ce que vous dites sur ce point p. 89⁸ « L'artiste ne rend pas etc. » est si vrai et si profond que beaucoup de combats entre « l'idéalisme » et le « réalisme » sont effacés par ces simples mots. Je suis tout-à-fait de votre opinion dans ces questions fondamentales.

Il y a quelques morceaux où je ne suis pas complètement de votre avis. Ce sont des petites questions de détail. Je trouve que vous êtes un peu trop dur pour Sainte-Beuve⁹ et un peu trop admirateur vis-à-vis de Zola comme critiques. S-B. n'est pas si superficiel ni Zola si profond que vous les faites. S-B. est notre maître à tous, à nous autres critiques modernes. Il a les fautes qu'on a quand on commence, quand on est un initiateur. (Lisez une fois dans mon livre *L'école romantique en France* les pages sur Sainte Beuve). Zola n'a guère, comme critique, qu'un gros bon sens¹⁰. Il n'a pas de connaissances, sait très peu, rien sur les littératures étrangères, et il est sans finesse. Je crois aussi

que vous allez un peu loin en le parallélisant — même sur un point secondaire — à Wagner. N'oubliez pas que Wagner est éminemment romantique. En somme, je vous félicite de tout mon cœur d'avoir écrit un bon et « *lehrreich* » livre, c'est-à-dire un livre, dont on apprend beaucoup¹¹.

Nos dames s'écrivent — ce qui me fait beaucoup de joie — et s'entendent tant bien que mal. Il ne sera pas tout-à-fait facile pour ma femme de changer de pays ; mais — comme elle m'aime et je l'aime — j'espère que sa patrie ne lui manquera pas trop.

Nous voulions aller à Paris en Mai ; mais je crains beaucoup que nous ne pourrions pas bien voyager si tôt après notre arrivée, surtout parce que le changement de demeure sera très cher. Dites-moi si vous allez à Paris en Mai. Adressez toujours vos lettres Copenhague.

Mes meilleures salutations à Madame Noufflard. Je suis de tout mon cœur votre ami

Georg Brandes.

69 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Mon cher ami,

14 Juin 1883.

Hütteldorf près Vienne Bahnstrasse n° 6.

Que devenez-vous ? Voici longtemps déjà que je suis sans nouvelles de vous — Dans ma dernière lettre je vous faisais une question indiscrete peut-être¹. Si c'est l'ennui d'avoir à y répondre qui vous empêche de m'écrire, je vous dirai que c'est déjà fait. Qui ne dit mot consent —

Voilà deux mois et demi que je suis en Allemagne. J'étudie beaucoup l'allemand. Il est probable que je fais des progrès mais pas assez rapides pour être bien sensibles. Quand donc arriverai-je à pouvoir lire couramment ? —

Il y a quelque temps j'étais à Salzbourg. Sur une montagne j'ai rencontré un jeune homme qui m'a dit être Danois. Je lui ai parlé

de vous — Mais votre nom m'a paru lui causer de l'effroi. Il vous considère comme une sorte de Robespierre. Cela m'a un peu surpris et je lui ai dit ce que moi, qui vous connais personnellement, pensais à votre égard.

Il faut que je vous dise que je suis assez triste. Quelque petit que fut mon opuscule, il m'avait donné du mal. C'est comme si je n'avais rien fait — Un libraire de Paris m'en avait demandé deux cents exemplaires. Comme je lui fis observer que ses conditions étaient un peu dures il ne s'est pas seulement donné la peine de me répondre². La plupart des critiques de journaux auxquels j'ai envoyé ce petit ouvrage n'ont pas seulement daigné me faire savoir qu'ils l'avaient reçu. Faut-il désespérer ?

Je m'attendais à être combattu, mais j'avoue que je croyais avoir droit à être considéré comme existant. Les seules satisfactions que j'ai eues m'ont été données par trois lettres et deux articles de journaux français.

L'une de ces lettres était la vôtre, cher ami, croyez que je vous suis profondément reconnaissant d'avoir eu la bonté de vous occuper ainsi de moi au milieu de vos occupations si nombreuses — Adieu cher ami, une bonne poignée de main à vous et nos meilleurs compliments à M^{me} Brandes. Votre bien affectionné

Georges Noufflard.

70 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague. St. Annæ Plads 24.
19 Juin 1883.

Mon cher Noufflard !

Savez-vous que vous êtes souverainement injuste. Croyez-vous que c'est pour mon plaisir que je ne réponds pas à des lettres amicales et chères comme les vôtres. C'est parce que mon travail est écrasant et parce qu'il m'est impossible de suffire à ma correspondance nécessaire. Aujourd'hui même, j'ai 25 lettres

devant moi, j'y dois répondre, je n'ai pas de secrétaire et ne saurais faire usage d'un tel individu. C'est toute la cause de mon silence. Comment pouviez-vous croire que je voulais éviter un jugement sur votre livre ? Il me paraît même que je vous avais dit déjà que ce livre me plut beaucoup et que les idées générales de l'ouvrage m'avaient enseigné quelque chose que je n'avais pas pensé si clairement¹. Vous êtes mon ami depuis 12 ans, j'ai senti une attraction vers vous à cause de votre grande intelligence, comment pourrais-je vous trouver inintelligent dans ce que vous faites ? Mais je crois vous avoir dit que je ne suis pas musicien, je suis tout-à-fait sans compétence dans cet ordre de questions. Je ne connais pas même les œuvres que vous jugez — et hélas ! je n'ai pas assez de sens musical pour jamais les connaître. Pourtant j'ai lu votre ouvrage ligne par ligne et j'ai marqué avec mon crayon les endroits qui m'ont plu spécialement. Je crois vous en avoir nommé quelques exemples. Je sens tout-à-fait le profond et le sérieux de votre livre. L'ouvrage est petit mais bien pensé et pensé d'une manière tout-à-fait individuelle.

Si vous n'avez pas eu le succès mérité voici, je crois, les causes. Il existe un cercle. Pour se faire connaître on doit être connu d'avance. Il faut que le public soit habitué déjà à votre nom. Aujourd'hui, cela ne se peut pas faire autrement que par les journaux et les Revues. Vous voulez être capitaine sans avoir passé vos grades. Vous êtes un homme un peu gâté par le sort, un dilettante, un connaisseur, vous avez été empêché par votre fortune, votre état de santé, etc. de commencer comme nous autres, en fendant des pierres. Mais il faut toujours commencer par le commencement. Votre livre pourrait être encore cent fois meilleur, il sera dédaigné parce qu'il vient de Florence, parce qu'il n'y a pas de nom d'éditeur, parce que vous êtes inconnu, etc.

Nous autres, nous avons connu tous les déboires, nous les avons

derrière nous. Mon conseil est donc, comme je sais vous l'avoir donné déjà à Berlin : Si vous voulez être lu comme critique musical ou comme critique d'art (et je crois que vous avez tout-à-fait autant de capacité comme critique d'art — je ne connais pas de meilleur connaisseur que vous —), il faut vivre au centre, à Paris, dans le milieu des compositeurs et des artistes, il faut servir le public afin de pouvoir le maîtriser un jour, il faut écrire régulièrement dans les journaux et les revues. Il n'y a pas d'autre chemin. C'est dur. Ce n'est pas l'idylle d'une villégiature à Florence ou au voisinage de Vienne, mais c'est cela. Il faut choisir entre le combat et l'idylle. Vous me dites : Les critiques, à qui vous avez envoyé votre livre, n'ont pas même remercié ou répondu. Naturellement. Comment le pourraient-ils ? Moi, qui ne suis pas parisien, à peine européen, je reçois par jour au moins deux volumes, et je ne réponds jamais une ligne. Cela n'est pas dédain, c'est la suite d'une vie extrêmement occupée.

Cher ami, il ne faut jamais se laisser décourager, et je comprends votre déception. Vous êtes peut-être une nature trop fine pour les combats grossiers de la vie littéraire. Mais vous êtes en erreur quand vous croyez que nous tous qui sommes arrivés, n'avons pas trouvé tout cela — les longs dédains, le silence absolu — sur notre chemin.

Je lis dans *La Revue Politique et Littéraire* du 16 Juin² un article sur moi incroyablement bête, bien que l'auteur me loue assez. Il ne doit jamais m'avoir lu. Il me croit disciple de Rousseau, etc. Tout-à-fait bête. — Un jeune novelliste français, M. Edouard Rod du journal *Le Parlement*, m'a écrit me disant qu'il voulait écrire un grand essai sur moi ; il n'avait encore lu de moi que le morceau que j'ai écrit sur Flaubert et l'admirait beaucoup³ ; Paul Bourget aussi en a parlé avec des grandes louanges au

*Parlement*⁴. Maintenant, il a depuis plusieurs semaines les livres, mais je pense qu'il oubliera l'essai.

J'ai poursuivi mes leçons à l'Université avec le même éclat⁵. Je les ai faites toutes deux fois, et même la seconde fois il n'y avait pas moyen d'entrer. On faisait queue. J'ai parlé un jour au mois de mai devant les ouvriers et j'avais deux mille auditeurs très enthousiastes⁶. Mes jeunes gens, tous des étudiants, ont organisé une complète instruction des ouvriers de Copenhague, ils donnent des leçons gratis et ont 1500 élèves très zélés⁷. Votre Danois doit être assez arriéré ou fort réactionnaire, car pour le moment, même les journaux de la droite, chantent mes louanges sur tous les tons — dans l'espoir de me gagner, ce qui ne leur réussira jamais, je vivrai et je mourrai « côté gauche ».

Sarah, la divine, était ici avec son ombre Jean Richepin, le poète des *Caresse*s — poésies bien remarquables, je trouve⁸. Leur sensualisme ne m'effraye pas. Nous l'avons vue deux fois et j'ai fait deux articles sur elle⁹. Je ne lui ai pas fait visite. Elle était toujours avec Richepin, dînait et couchait avec. J'ai lu quelques livres français : *Une vie* et *Mlle Fifi* de Maupassant, les vers de Rollinat¹⁰ et d'autres. Toute votre jeune littérature est sous l'influence malsaine de Baudelaire¹¹. Où est en France la fraicheté sans bêtise ?

Veillez dire à Mme Noufflard que je suis toujours l'ami fidèle du vieux temps. Dites-lui que si je me tais c'est à cause de trop de travail. Mes saluts à Mlle Florence, si elle sait encore que nous existons.

Tout à vous

G. B.

71 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague [26-6—1883]

Mon cher ami

Certainement c'est moi qui ai tort, et c'est moi qui ai mal lu¹. On me regarde, je peux le dire sans exagération, unanimement comme le premier critique des trois pays scandinaves ; il y a beaucoup de personnes qui voient en moi le meilleur critique aussi de l'Allemagne. Pourtant on y trouvera des personnes qui préfèrent d'autres écrivains. Je n'ose pas me comparer avec les critiques français ou italiens. Taine, qui a été mon maître, me surpasse sans doute dans la philosophie de l'art ; mais je peux me mesurer avec lui dans la critique psychologique. Ne croyez pas à un article sur moi dans la *Revue politique et littéraire* du 16 Juin, 1883². C'est de l'ignorance pure.

Votre ami.

72 *Georges Noufflard à Georg Brandes.* Hütteldorf 27 Août 83.

Mon cher ami,

Cela a été pour moi un grand bonheur de pouvoir lire et comprendre votre étude sur Dostojevski qui a paru dans la *Neue Freie Presse*, il y a quelques jours¹.

Je l'ai trouvé extrêmement intéressante au point de vue des origines du nihilisme russe et encore plus peut-être au point de vue général du mouvement de la conscience humaine.

Je ne pense pas que les causes qui peuvent pousser un ouvrier à choisir un métier dangereux soient jamais aussi irrésistibles, aussi absolument supérieures à la volonté, que la balle de pistolet qui vient casser un crâne.

Mais je pense avec vous, que le sens moral devient toujours de plus en plus fin, et qu'aujourd'hui les lois écrites et les opinions

toutes faites qui pèsent sur notre société, ne sont plus tout à fait d'accord avec la conscience. Il est donc bon d'attirer l'attention sur ce problème délicat, comme vous le faites avec Dostojewski. Le *Raskolnikow*, dont vous faites un résumé si vivant, doit être un livre bien attachant.

Comment allez-vous, cher ami ? Comment va Madame Brandes ? Comment vont Edith et Astrid dont Florence me parle souvent — L'autre jour je lui ai fait lire votre nom sur le journal, et elle m'a dit rayonnante : « C'est le papa d'Edith ! »

Nous sommes encore à Hütteldorf, mais bientôt nous reprendrons la route d'Italie. Nous avons fait un petit voyage à Bayreuth qui a encore augmenté mon admiration pour *Parsifal*.

Je travaille toujours le mieux que je peux. J'ai fait plusieurs plans d'ouvrage. Mais il me faut tant de temps pour rien finir. Sans abandonner la musique je voudrais aborder les sujets plus généraux, par exemple : l'amour et l'histoire générale de l'art —

Adieu, mon cher ami, quand vous en aurez le temps, écrivez-moi un mot, racontez-moi vos triomphes au milieu de cette belle jeunesse danoise, pour laquelle je me sens la plus vive sympathie.

Mes hommages à Madame Brandes et pour vous une bonne poignée de main

de votre vieil ami

Georges Noufflard.

73 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 28 Décembre 83.
5 Via Serumido.

Mon cher ami,

Que pensez-vous de moi ? Que dites-vous de mon silence prolongé ? La vérité est pourtant que je suis seulement à compatir — Mes yeux qui allaient mieux ont recommencé à me tour-

menter — et je dois ménager comme un avare les services que je leur demande.

J'ai lu cependant avec grand plaisir votre *Henrik Ibsen*¹ — Je ne connaissais pas ce grand poète qui m'a semblé très intéressant en lui-même. Mais ce qui me charme surtout dans tout ce que vous écrivez, c'est la réunion que je trouve d'une grande érudition et d'une grande profondeur de vues avec une façon de dire tout à fait simple et naturelle.

A présent que je connais bien l'œuvre musicale de Wagner je m'escrime avec ses écrits théoriques. Comme ma tâche serait plus aisée s'il écrivait comme vous !

Je viens de pendre au dessus de mon piano le gui sacré, afin de célébrer, à la vieille façon gauloise, la renaissance du soleil — Que n'êtes-vous là cher ami ? Cela serait pour moi un grand bonheur qui, chose rare, me donnerait une satisfaction égale du cœur et de l'esprit —

Au moins recevez ma bonne poignée de main avec tous mes souhaits pour vous et les vôtres.

Votre bien dévoué

Georges Noufflard.

74 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague. St. Annæ Plads 24.
30 Déc. 83.

Mon cher ami, je reçois aujourd'hui votre lettre et je réponds tout de suite. Ma femme, n'ayant pas reçu de réponse de Madame Noufflard, avait écrit une carte à Livourne pour savoir votre adresse actuelle ; elle est heureuse de la connaître maintenant et prie Madame N. de vouloir bien recevoir la petite poche qu'elle a faite pour elle.

Je suis attristé de voir que vous devez penser à vos yeux. Mais dites : Est-ce qu'il y a des bons médecins pour les yeux à

Florence ? Autrement, il vaudrait vraiment la peine de consulter quelque médecin célèbre, s'il y en a ; mais je pense qu'il en existe plusieurs.

Je vous envoie un article français bien léger et injuste sur moi¹. Ce qui est drôle, c'est que le Monsieur me prend pour un homme qui écrit trop pour travailler la forme, moi qui est si consciencieux pour chaque mot que j'écris. Et encore, il me juge par des traductions allemandes qu'il comprend à peine. (Par exemple il me fait dire que Flaubert écrivait à peine 4 pages par jour et j'ai écrit « höchstens », c'est-à-dire au plus)².

J'ai eu un temps très dur. Pendant deux mois et demi j'ai travaillé jusqu'à trois heures la nuit, et pendant huit semaines je n'ai pu dormir qu'en prenant du chloral. J'ai fait à la fois l'esquisse du tome sixième de mon grand ouvrage³ (en faisant des conférences à l'université, que j'ai dû toutes répéter deux fois) et j'ai fait encore un livre en danois de 400 pages qui a paru au commencement de Décembre. Le titre en est : *Les hommes du mouvement moderne* (c'est à dire en Scandinavie). C'est le premier volume. Le second paraîtra vers le printemps avec un grand volume sur Berlin et un livre allemand que j'ai promis depuis longtemps à mon éditeur. Le sixième volume de mon grand livre m'a pris trop de forces. Je suis devenu si faible que j'ai besoin de quelques semaines de repos.

Mais ce qui m'a affaibli surtout ce sont des déboires politiques. Le journal que mes deux frères avaient fondé⁴ et où j'écrivais nous a été enlevé le premier janvier par une clause oubliée dans un vieux contrat, et moi et tous les miens nous sommes en ce moment sans journal. Un des chefs de notre gauche nous a trahis dans l'espoir d'une place de ministre⁵. C'est le premier grand échec politique que j'ai subi depuis mon retour et je ne peux pas vous expliquer tout ce que cela signifie dans le moment pour moi. Mon

plan de dix ans, la réunion de la partie des paysans et de la partie intelligente de la capitale, paraît échoué.⁶

Pourtant je ne perds pas courage et tous les miens se sont montrés fidèles précisément dans ce moment où nous sommes dans le malheur. C'est assez beau et consolant. Je suis attaqué de tous les côtés à la fois parce qu'on est heureux de ce que je n'ai pas de journal pour répondre, mais je suis habitué à ces coups-là et cela ne me fait rien. Ceux qui valent quelque chose dans le monde savant et étudiant sont pour moi.

Nos enfants se réjouissent de Noël. Elles ont leur arbre de Noël et leur mille cadeaux. C'est pour elles une fête de plusieurs semaines.

Ma femme étudie de son mieux le français avec une institutrice française, une jeune fille assez jolie et incroyablement bornée, bonapartiste et cléricale, qui nous faisait visite aujourd'hui même, où je la voyais pour la première fois.

Vous savez comme ma femme aime la vôtre.

Je suis votre ami fidèle

Georges Brandes.

75 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 27 Mars [1884]

Mon cher ami,

Il vient de paraître dans la *Revue Internationale* un article de Ch. Simond qui m'a fait grand plaisir. Quoique cet article soit trop court, il y est parlé de vous d'une façon qui m'a paru satisfaisante¹.

Comment allez-vous, cher ami ? Les ennuis dont vous me parliez dans votre dernière lettre sont-ils terminés ?

Après avoir lu la misérable critique, publiée dans la *Revue des 2 Mondes* sur les lettres de Flaubert², j'ai relu les chapitres que

vous avez consacrés à ce grand homme³. Cela est noble, fort et généreux. Cela m'a fait du bien au cœur.

Quant à l'article fait sur vous par ce M^r qui ne connaît pas les éléments de la langue allemande, que puis-je dire sinon que cela est pitoyable ?

Si vous avez un moment à perdre vous seriez bien bon de me dire comment il vous semble qu'on peut traduire en français le mot allemand *moment* quand il a le sens qu'il ne peut avoir en français.

Adieu, mon cher ami, je vous serre la main de tout cœur. Nos meilleurs souvenirs à Madame Brandes.

Votre bien affectionné

Georges Noufflard.

76 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 9 Mai 84.

Mon cher ami,

Bien merci de votre bonne lettre. Je n'ai pas eu le temps de répondre plus tôt. Ces jours-ci, j'ai fini mes leçons à l'université¹. J'ai dû, encore cette fois, les faire deux fois parce que le nombre des auditeurs fut trop grand pour la salle, et cette année j'ai même fait payer l'entrée la première fois, quoique j'ai récité la même conférence gratuitement. Tout était comble et si j'aurais eu une salle plus grande, j'aurais gagné une fois tant d'argent.

Je vous remercie de m'avoir écrit sur l'article dans la *Revue internationale*. Il y eut un meilleur sur moi dans *Saturday Review* 12 avril 1884. Je vous le nomme pour la cause suivante.

Vous souvenez-vous que vous m'écriviez si je ne me croyais pas « le plus grand critique vivant ». Eh bien ! Voilà que je suis nommé ainsi.

Dans *The Spectator* un Anglais écrivait que la littérature

allemande dans cette génération était bien moins considérable qu'on ne le croirait d'après la considération politique du grand pays. Un autre Anglais répondait que ça fût vrai, mais faisait cette correction que, pourtant, le plus grand critique vivant fût un Allemand. Il fut demandé : A qui on pensait ? On répondait en me donnant. Et maintenant le *Saturday Review*, sans contredire, prouve que je ne suis nullement Allemand mais Danois. Cela m'a bien amusé surtout parce que vous, mon cher ami, fûtes le premier qui me faisait ce compliment-là².

Il ne m'est pas arrivé beaucoup de choses intéressantes. Je vis toujours dans la haine violente de mes antagonistes ; on m'attaque et me nuit où on peut. Cela ne s'améliorera guère tant que le roi actuel existe. On m'envie et me déteste parce que l'on m'envie.

Pourtant l'autre semaine j'ai eu un petit symptôme de mieux.

Le prince royal du Danemark (c'est-à-dire l'héritier du trône) m'envoie un homme de la cour, me fait dire qu'il avait longtemps désiré faire ma connaissance, qu'il plaint que je ne l'ai pas cherché le premier, m'invite à venir chez lui le mercredi.

J'y allai. Il m'a reçu de la manière la plus cordiale, m'a dit qu'il me dut mille remerciements pour les paroles courageuses sur le Slesvig du Nord que j'avais dit à Berlin à la fête que les écrivains allemands me donnaient à mon départ³, il a demandé mes opinions sur la question ouvrière, la question des femmes, les questions littéraires et politiques, me disait qu'il savait bien que l'impératrice d'Allemagne faisait grand cas de moi, etc. Je lui disais que je croyais qu'un vrai régent ne devait pas avoir peur des gens qu'on nomme dangereux, que dans ce cas il pourrait en tirer de l'utilité et que les questions qui divisaient les citoyens ne devaient pas nécessairement faire vaciller le trône. Il me

demanda si je croyais que ce fût un malheur pour Bismarck que Lassalle mourût si jeune, etc. dans le même sens.

Il m'a dit après cinq quarts d'heure d'entretien : J'espère que ma maison sera le rendez-vous de tous les meilleurs hommes de notre pays et je sais combien vous en êtes ; j'espère donc que je vous verrai souvent et même sans que je vous invite directement.

C'était tout ce que je pouvais espérer de lui. Il est un homme de mon âge (un an plus jeune que moi) il n'est pas très doué, mais c'est un brave homme, cordial et bon, je crois. Comme le premier évêque est mort depuis un mois, il a eu le courage de me voir⁴.

Si je pourrais gagner quelque influence sur lui, je pourrais être utile au pays⁵.

C'est assez heureux que j'eus l'idée — quand il me parlait de moi-même — de lui couper la parole en disant d'une manière assez courte : « Altesse royale, je vous prie d'abandonner ce thème, je ne désire rien pour moi, je suis content de ma position. »

Cela lui a fait la meilleure impression, me dit-on. Il a été tout étonné que (même en lui coupant la parole) je lui ai dit que pour ma part je ne voulais rien. Cela ne doit pas arriver souvent à la cour.

Il a dit de moi plus tard que j'étais « un homme intéressant », qu'il était étonné de ce que je fusse sans « amertume » après tout ce qu'on m'avait fait, et que mes manières étaient les meilleures.

Le roi son père a bien 66 ans, mais il pourra vivre éternellement⁶, il n'a jamais pensé.

Nous voudrions bien voyager un peu cette année, mais j'ai tant d'obligations pour le travail ; des contrats sur 8 livres, 4 en Allemand et 4 en Danois, dont 7 sont différents, et même mon

éditeur allemand me menace d'un procès parce que je ne lui ai pas envoyé de la copie.

Encore j'ai trop peu d'argent pour faire un voyage un peu long car la vie ici est fort chère et nous voyons beaucoup de personnes dans notre maison.

Dites-moi pourtant tous vos plans. Qui sait si nous ne pourrions nous voir quelque part pendant l'été.

Le mot Allemand « Moment » se traduit à peu près « partie constitutive ».

Pardonnez à mon français misérable.

Vous savez comme ma femme aime la vôtre. Elle et les enfants vont bien.

Tout à vous

Georges Brandes.

Copenhague. St. Annæ Plads 24.

77 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Fresnay-le-long 2 octobre 84

Mon cher ami,

Combien voilà de temps que je veux vous écrire¹ — Mais j'ai été tous ces temps-ci dans une espèce de vague intellectuel qui m'a fait tout négliger — J'ai souffert de maux de tête extrêmement pénibles, car ils avaient une action directe sur le cerveau. Il me semblait que j'allais devenir fou. Et puis tout est allé pour moi pendant ces derniers temps à l'encontre de ma volonté. Je me faisais l'effet d'une molécule emportée par je ne sais quel courant inconnu, et n'ayant conscience de son existence que par la souffrance.

Dans votre dernière lettre vous me disiez qu'une de vos lettres avait dû se perdre : celle où vous me parliez de votre entrevue avec le prince Royal. Il n'en est rien. Je vous ai même répondu pour vous féliciter de ce fait. C'est donc ma lettre qui aura été

égarée. J'ai lu dans le *Temps* l'autre jour, que des anarchistes Français de passage à Copenhague ont été enchantés d'y trouver tant de confrères². J'espère pour vous qu'ils se sont illusionnés. — D'après votre caractère national, il me semble que votre parti socialiste doit plutôt ressembler à celui d'Angleterre, qui est sous tous rapports si supérieur au nôtre.

Du reste, nos anarchistes sont bien peu nombreux. Et les paysans qui m'entourent ici me font espérer par leur intelligence et leur sens pratique que notre république pourra se développer régulièrement. J'aime les paysans. Ils sont à la seule école qui ne trompe pas : celle de la nature.

Nous ne savons pas encore quand nous retournerons en Italie. Nous sommes toujours arrêtés par le choléra. Pour moi je m'en inquièterais assez peu. Mais j'y dois penser pour les autres. Nous allons probablement aller passer un mois au Havre près d'un de mes oncles. J'aime assez cette ville. On y voit beaucoup de bateaux ; ce qui a toujours été un joujou pour moi.

Je suis toujours plongé dans mon Wagner. Il soutient que son *Lohengrin* a pour nous une signification égale à celle d'*Antigone* pour les Grecs — Car pour ceux-ci, le tragique résultait du conflit existant entre la morale de la cité et la morale humaine en général, tandis que selon Wagner, le tragique moderne provient de ce que par suite d'un développement intellectuel trop grand, nous ne pouvons plus comprendre ce qui ne peut l'être que directement par la sensibilité. Je serais anxieux de savoir ce que vous penserez de cette assertion³.

Adieu, mon cher ami, je vous serre bien affectueusement la main — Nos meilleurs souvenirs à Madame Brandes.

A vous de cœur

Georges Noufflard.

78 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 1 Mars 85.

Mon bien cher ami,

Hier seulement je suis retourné d'un assez long voyage de deux mois. J'étais invité à faire des conférences dans 17 villes en Allemagne, à Vienne et à Varsovie¹.

J'ai parlé en Allemand dans l'Allemagne et l'Autriche, mais j'ai fait mes conférences en Français (qu'en dites-vous?) à Varsovie. Depuis longtemps, tout ce que j'ai écrit a été traduit en Polonais, et j'avais en Pologne une renommée bien plus grande que dans aucun autre pays, parce que l'amour de la liberté est plus grand qu'ailleurs chez ce pauvre peuple démembré et opprimé.

Aussi on m'a reçu comme je n'ai jamais été reçu. Un millionnaire de la ville avait mis un appartement luxueusement monté de 7 chambres à ma disposition ; je trouvais mon nom à la porte, mes cartes de visite avec mon adresse de Varsovie sur la table, deux laquais dont l'un comprenait le français, et pendant deux semaines ce n'était qu'une suite de fêtes grandioses en mon honneur. L'aristocratie cléricale a montré le même zèle patriotique vis-à-vis d'un ami de la Pologne et de la liberté que la littérature libérale du pays.

J'avais fait revoir mes conférences par des experts de la langue française ici. Ainsi que j'ai pu causer en assez bon français. On me donnait la salle de l'hôtel de ville à Varsovie et j'avais 1100 auditeurs. Ce que j'ai vu là de la tyrannie russe passe toute description.

Un soir, il y avait dans un salon où je me trouvais, 200 ans de Sibérie². Tout homme et toute femme de cœur à Varsovie y ont passé quelque temps s'ils appartiennent à la génération de 1863.

Mais je raconte et je voudrais questionner. Ma femme me dit qu'une lettre de Mme Noufflard, reçue pendant mon absence,

lui a parlé d'un petit garçon nouvellement né³ et d'une maladie de Mme Noufflard causée par la naissance de l'enfant.

Je vous prie, cher ami, de m'écrire et de me dire ce qui en est. Vous savez que nous prenons part à tout ce qui vous arrive de bon et de sérieux.

Je vous aime toujours de tout mon cœur même si j'écris rarement. J'ai tant de choses à faire. Répondez-moi vite, n'est-ce pas ?

Votre fidèle et vieil ami

G. B.

79 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague 6 Juin [1885]

Mon cher ami,

C'est avec un vrai effroi que je vois aujourd'hui la date de votre lettre (24 avril)¹. Ma vie est tellement occupée que les jours s'envolent sans que j'aie le temps de dire ou écrire quelques mots à mes vrais amis. Je passe mon temps à combattre mes ennemis, hélas plus nombreux et toujours recrutés de personnes qui ont été des amis et qui me prouvent leur reconnaissance en passant dans le camp où l'on me dénigre.

Je vous ai dit sans doute que depuis le 1^{er} octobre, mes amis et moi avons fondé un journal² ; ce journal paraît réussir extraordinairement mais il prend presque toutes les forces qui me restent de mon travail à l'Université et avec mes livres (j'en ai pour le moment aux imprimeries deux en Danois, un en Allemand).³

Pourtant déjà depuis un mois j'ai lu et apprécié votre beau livre sur Wagner. Je suis étonné combien vous, qui avez appris si tard l'Allemand et qui le lisiez à Berlin avec difficulté, avez pénétré l'âme allemande. Vous savez que je ne suis pas d'une compétence nécessaire pour avoir un vrai jugement sur votre œuvre, je suis trop peu musicien pour cela ; mais ce que je peux juger, c'est la manière de laquelle vous racontez et la partie psy-

chologique du livre. C'est tout-à-fait bien. J'aimerais seulement moins de citations à longue haleine, ce qui interrompt trop le style.

Votre fidèle ami

G. B.

Ci-joint un mot pour votre ami anglais⁴.

80 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Mon cher Brandes,

Florence 5 Janv 86. 5 Via Sirumido.

Combien voici de temps que je veux vous écrire ! Mais il en est de mon esprit comme d'une feuille devenue la proie du vent. Jamais je ne fais ce que je voudrais.

Ou bien, je veux réduire quelques pensées ou quelques faits à une forme qui me semble nécessaire, et pendant longtemps je la poursuis, cette forme, avant de pouvoir la trouver. Pendant ce temps j'oublie toute autre chose.

Ou bien la réalité me blesse. Alors toutes mes facultés sont absorbées par la souffrance. Il en a été ainsi depuis les élections en France¹. Quand on vit loin de son pays, le sentiment national s'exalte. Dès que j'ai vu que le suffrage universel nous envoyait en dose à peu près égale trois partis, qui allaient s'entre-déchirer et paralyser l'action nationale, j'ai senti en moi comme un fer rouge, dont la blessure a été depuis incessante.

Quelle institution absurde que celle du suffrage universel ! C'est pourtant là où on en arrive en se fondant sur les notions abstraites, telles que le droit ! Les notions abstraites ne sont-elles pas la plupart du temps des illusions de l'esprit humain ? Quand donc se contentera-t-on d'appliquer simplement au corps social les lois de la nature ? Or, dans la nature il n'y a que des organes, qui trouvent leur justification non dans un droit mais dans une aptitude. Et ces organes s'alimentent eux-mêmes. On devrait arriver à être ministre comme on arrive à être docteur.

Pardonnez-moi ce bavardage, mon cher ami, donnez moi, je vous prie, de vos nouvelles et croyez-moi bien toujours votre vieil ami

Georges Noufflard.

Nos meilleurs souvenirs et salutations à Madame Brandes.

81 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague 27 juin [1886]

Mon bien cher ami, je dois paraître bien oublieux et bien mauvais ami. Je ne suis ni l'un ni l'autre mais je suis énormément occupé et fatigué de lettres d'affaires, auxquelles je dois toujours répondre avant que j'arrive aux lettres d'amitié. Je vous remercie bien cordialement du tableau rapide que vous me tracez de votre vie et de votre travail. J'ai été pendant cette année beaucoup en voyage. Les mois de Février, de Mars et la première moitié d'Avril je passais à Varsovie, faisant en Français à l'hôtel de ville, des conférences sur la littérature polonaise, qui avaient un très grand succès. Je vendais 3,600 billets d'entrée pendant quelques heures¹. Je publiais mes conférences en Polonais dans un journal du pays, mais plus tard la censure Russe a tout à fait supprimé les mêmes leçons en forme de livre. On dit qu'ils paraîtront en Français dans la *Revue des deux mondes*². Sarcey l'a annoncé. Depuis j'ai été invité à Christiania par les étudiants norvégiens, et j'ai parlé là deux fois³. Enfin pendant la pentecôte, j'ai été invité par les paysans du Jutland. Avec 84 étudiants je suis allé là dans un bateau à vapeur que nous avons loué pour nous. Il y avait aux côtes plus de dix mille hommes pour nous recevoir. J'ai parlé deux fois, la première dans le manège couvert de Horsens, le jour suivant en plein air dans une très belle forêt de hêtres. Il y avait 7000 paysans qui m'écoutaient et qui m'ont après énormément fêté. J'ai fait là des discours politiques. Les jours après on me saluait et me donnait des hourras partout où

je me montrais au Jutland, et les journaux d'ici discutent encore mon discours, qui a eu le plus grand retentissement de tous ceux que j'ai fait encore⁴.

Je travaille maintenant assez. J'ai beaucoup d'épreuves. J'ai un livre qu'on imprime à Francfort, un livre et quelques essais à Berlin, un livre à Boston, que l'ambassadeur Américain ici a traduit en anglais⁵. Enfin un Français, un ancien rédacteur du *Temps*, M. Charles Simond, m'écrit qu'il éditera un volume de mes essais en Français⁶. Je suis invité à faire quelques conférences cet hiver à Pétersbourg où je suis très connu, car tout ce que j'ai écrit a paru en Russe⁷.

Maintenant je dois retravailler 3 des cinq volumes de mon grand livre en Allemand ; ils paraîtront à Leipzig pendant l'hiver. Encore la partie à laquelle j'appartiens a ici un journal quotidien qui exige beaucoup de travail et de soins⁸. J'ai écrit chaque semaine deux articles⁹. Nous l'avons fondé il y a 1³/₄ année et nous avons maintenant 7,500 abonnés ce qui est sans exemple dans notre petit pays. Quand nous aurons 10,000 nous serons couverts¹⁰. Je travaille encore pour une Revue danoise que je protège¹¹ et — j'ai mes livres danois par-dessus le marché.

J'ai quelques plaisirs de vanité mais très peu de vraies joies. Je me sens à l'étroit ici et j'aime (je crains) trop la liberté pour un bon bourgeois. Je déteste la société bourgeoise et je ne peux pourtant pas me passer des hommes. Je vous aime toujours de tout mon cœur et j'espère vous revoir.

Votre fidèle ami

G. B.

82 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 17 Janvier 88.

Mon cher ami,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre étude sur Zola¹ que Madame Brandes a eu l'amabilité de nous envoyer. Et ce plaisir,

je le dois entièrement à vous et à votre traductrice, car je suis en pleine réaction contre Zola. Je ne suis pas éloigné de voir en lui avec Scherer, moins un artiste qu'un cabotin². Vous avez bien habilement analysé ce qu'il faut entendre par son tempérament. Les éléments, que vous en avez dégagés, ne furent-ils pas de se trouver réunis avec le sale fond de son roman ? Le symbolisme que vous trouvez dans le roman de Zola, n'apparaît-il pas sous une forme vraiment artistique dans *Le roman d'un Spahi* de Loti³ ? Moi, je ne comprends que l'art vivant. Mais par ce seul fait, comme la vie est un grand enchaînement, je ne puis abstraire l'art de la vie sociale. Eh bien, quand, ainsi que Zola, on croit au déterminisme, il ne faut pas faire des romans qui sont de nature à déterminer de vilaines mœurs. Je sais bien que si Zola m'entendait, poussant des cris de vierge outragée, il invoquerait la pureté de l'art pour lui-même. Mais moi, je ne crois pas à l'art pour lui-même. Du moins je ne vois là qu'une sorte de masturbation intellectuelle, qui est le fait de l'impuissance. L'art est femme et a besoin d'être fécondé par un objet du dehors*. Plus cet objet est grand, noble et beau, plus l'œuvre d'art sera grande, noble et belle.

Je m'exprime avec vivacité, mais c'est que je suis profondément blessé dans mon patriotisme. Je vois une longue évolution historique qui a rendu la France inconsciente d'elle-même.

D'abord, à partir de la Renaissance, c'est l'esprit d'abstraction. Artistes, prêtres, penseurs ont oublié leur pays pour travailler à construire l'homme absolu. Quand on se lance dans le royaume de la chimère, il faut faire bien, et il ne coûte rien d'imaginer l'homme parfait. Quand on croit à la perfection naturelle de l'homme, on arrive à détester toutes les institutions qui ne semblent que des entraves. Ainsi on a détruit ces institutions, seulement au lieu d'entraves, c'étaient en vérité les organes supérieurs qui seuls, pouvaient permettre une vie supérieure. Il est donc resté la brute qui se prélassé dans le roman de Zola.

Maintenant il importe de réveiller notre génie national endormi, pour que, partant des possibilités présentes, il se crée de nouveau les organes nécessaires à une vie supérieure. Eh bien, c'est à nos artistes de l'invoquer, le génie de notre race, et de nous en présenter l'image. Réelle est la grande idée qui me paraît seule capable de féconder l'art français, sinon il faudra dire avec la statue de Michelange :

Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso ;
 Mentre che il danno e la vergogna dura ;
 Non veder, non sentir m'è gran ventura ;
 Però non mi destar ; deh ! parla basso. ⁴

Veillez, cher ami, me croire toujours bien à vous et présenter nos meilleurs compliments et remerciements à Madame Brandes.

Votre vieil ami

Georges Noufflard.

* Cet objet qu'est-il pour Zola ? le désir de gagner de l'argent ? ou une sorte de nymphomanie ?

83 *Georg Brandes à Georges Noufflard.*

Copenhague 26. 1. 88.

Mon cher ami,

J'ai eu un moment de vraie joie en voyant votre écriture sur l'enveloppe après si longtemps. C'est toute une année, je crois, où nous deux nous ne nous sommes pas dit une parole¹. Pendant cette année j'ai fait un long voyage. Invité par la réunion des écrivains Russes, j'ai parlé publiquement à Pétersbourg et à Moscou, j'ai eu assez de succès et un auditoire de presque mille personnes². A Helsingfors, en Finlande, je parlais Danois et on me comprit assez bien ; tant bien que mal au moins. On connaissait les mots, mais ma prononciation étonnait. Une de mes

conférences Russes se trouve traduite dans le premier numéro d'une Revue de Florence *Rivista contemporanea* du comte Gubernatis, Janvier 88, mais avec de telles erreurs qu'elle est presque illisible. Je l'avais écrite en Danois, je l'ai traduite en français, on l'a traduite encore une fois du Français en Russe et maintenant du russe on la traduit en Italien. Comme les Russes prononcent et écrivent les H comme G'il y a G dans tous les noms, p. ex. Golberg pour Holberg. C'est assez comique mais pas agréable pour l'auteur à qui l'on ne demande jamais sa permission et qu'on loue après l'avoir trahi. Gubernatis a écrit quelques lignes flatteuses sur moi.

Je vois que vous n'aimez pas Zola. Comme je ne sais pas votre langue comme vous, je ne suis pas si blessé que vous par les mots qu'il emploie. Je ne le trouve pas « sale ». Il voit le monde en laid mais j'ai bien peur que le monde ne soit généralement aussi laid qu'il le voit dans ses romans. Son tempérament est très éloigné du mien, et, comme artiste, il a pour moi trop de matières, trop peu de forme ; mais je le crois malgré tout sincère. Le malheur de la France, ce n'est pas pour moi une littérature très libre en paroles ; c'est l'envie démocratique, la médiocrité triomphante, le manque de sens politique et la haine vilaine et bête qui fait, que, par exemple un Scandinave, ne peut pas rester inattaqué à Paris, parce qu'on nous prend pour des Allemands, si l'on entend le mot « Ja ». Ils ne savent pas que les Islandais, Suédois, Norvégiens, Danois l'emploient comme les Allemands. Et cette ignorance nous fait rencontrer la haine contre les « Prussiens ». Je pourrais vous en raconter cent exemples.

Je lis toujours beaucoup de Français. J'aime votre littérature plus que toute autre. J'ai écrit plus de livres sur la France que sur tout autre pays et pourtant je suis parfaitement inconnu en France. Quand j'avais écrit un seul article sur les Flamands on

était prêt à m'ériger des statues en Flandre ; tous les poètes m'envoyaient leurs œuvres, tous les journaux parlaient de moi³. Quand j'ai écrit deux petits articles sur les écrivains Russes⁴ sans même savoir leur langue, on a été tellement touché de mes connaissances qu'on m'a loué, m'a traduit, m'a fait venir. Sur la France j'ai écrit plus de volumes que je n'ai écrit d'articles sur la Russie, et on sait à peine que j'existe. Un certain Charles Simond veut me traduire ; depuis deux ans il cherche en vain un éditeur, bien que Paul Bourget m'ait offert d'écrire une introduction⁵. Cela m'attriste un peu, car une réputation n'est pas consacrée aussi longtemps que la France n'a pas dit son mot.

Cet hiver je suis invité à parler à Stockholm et à Vienne. Mais je ne crois pas avoir assez de temps pour partir⁶.

Écrivez-moi quelquefois, cher ami. Il ne faut pas se perdre de vue quand on s'est connu pendant 16 ou 17 ans.

Veillez saluer respectueusement Madame Noufflard de ma part.

Je suis votre vieil ami

Georges Brandes.

84 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 2 Février [1888]

Mon cher ami,

Votre lettre si amicale m'a vivement touché. Je ne croyais pas être resté si longtemps sans vous écrire. S'il en est bien ainsi, si c'est moi et non pas la poste qui suis coupable, soyez bien sûr que je ne vous ai pas oublié et que notre vieille amitié ne m'est pas moins précieuse qu'à vous.

Vous paraissez croire que ce sont les mots plus ou moins sales, employés par Zola, qui m'ont dégoûté de lui. Aucunement. Je trouve même qu'une critique qui se laisserait arrêter par de sem-

blables vécilles serait bien mesquine. Un mot ne me choque que lorsqu'il produit discordance. C'est dire que tous sont bons pour moi, quand ils sont à leur place. Je n'ai pas de reproche à faire à Zola, sous ce rapport. C'est le fond de son roman qui me semble mauvais. Pour tout dire, je le trouve faux. Zola me fait penser à un homme qui serait tombé dans la caisse d'une horloge, et qui décrirait tous ses ouvrages sans jamais parvenir à nous faire comprendre ce dont il s'agit, car pour cela il faut être dehors et voir le cadran. Je vois en lui un disciple du fameux Thomas Diafoirus, qui à force de disséquer des femmes, était devenu incapable de sentir ce que tout homme sain éprouve en présence d'une belle et aimable enfant. On me dira que la forme enchantée de Vénus n'est que l'enveloppe d'organes utilitaires et laids ; la vérité, et la vérité essentielle en ce qui me concerne, n'en est pas moins le charme que cette enveloppe exerce sur moi. On me dira que l'instinct sexuel est tout l'amour. Je dirai, non : l'instinct sexuel n'est que le moteur. Mais dans l'amour le principal sont les sentiments, les images, les idées que produit ce moteur en transmettant son mouvement à un cerveau humain. En un mot, je crois que la base première de la vie, est bien aussi laide que la voit Zola. Mais si cette base n'est en effet qu'une force avide et égoïste, en passant par des organes un peu fins, elle se transforme du tout au tout. C'est ainsi que la vapeur qui est une force explosive et destructrice, conduite à travers les rouages de certaines machines, fait de la dentelle, aussi bien que la main d'une fille mignonne.

Pour moi Zola est un industriel. Il n'a pas le don poétique qui saisit le trait essentiel et évocateur, c'est pourquoi il n'en finit jamais avec ses descriptions. En revanche, il sait que le gros scandale est un moyen de faire de l'argent et il en use. Toutefois il en varie la dose suivant les milieux. Il sait par exemple que

nous sommes plus pudibonds au théâtre que chez nous, en tête à tête avec un roman, et il fait une *Renée* qui est en vérité une œuvre bien hypocrite².

Du reste, je suis bien de votre avis ; en ce que vous me dites de l'envie démocratique, et de la haine stupide contre l'Allemagne. Pour moi je vais même plus loin. J'aurais voulu alliance avec l'Allemagne.

Pour ce qui vous concerne personnellement, je suis désolé, et je regrette bien vivement, que ce que j'ai tenté jadis ait si misérablement échoué. J'écrirai encore à Anatole Leroy Beaulieu à ce sujet³. Il doit avoir maintenant plus d'influence que lorsqu'il réussit si mal, et de votre côté vous avez fait bien du chemin depuis lors. Il n'est vraiment plus permis de vous ignorer.

Je vous serre bien affectueusement la main, cher ami, en vous priant de présenter mes salutations respectueuses à Madame Brandes.

A vous de cœur

Georges Noufflard.

85 *Georges Noufflard à Georg Brandes.*

Florence 31 Mai 88.

Mon cher ami,

Que devenez-vous ? Voilà, si je ne me trompe, un bon nombre de mois que je suis sans nouvelles de vous. Vous seriez bien aimable, si vous en avez le temps, de m'écrire un mot. Pour moi j'enrage après mon Wagner qui n'avance pas. Le premier volume, c'était les confitures ; maintenant j'en suis au pain sec ; et qu'il est dur ! Je voudrais résumer le système de Wagner, sans en rien omettre, et le présenter d'une façon si claire qu'il soit facile d'en comprendre toute l'économie sans aucune fatigue d'esprit. Je ne sais pas quand j'aurai fini, car le travail de la pensée est pour moi comme celui de la germination. Effort et volonté ne peuvent que l'entraver.

Est-ce un grand inconvénient qu'il y ait entre un premier et un second volume un long intervalle ?

Et vous, mon cher ami, dites-moi ce que vous faites ! Faites-vous de la politique ? S'il en est ainsi vous devez être triste, car partout c'est une chose affligeante. Il en sera ainsi, tant qu'on ne renoncera pas aux idées abstraites, pour se contenter d'imiter la nature. Notre corps qui, semble-t-il, n'est rien autre chose qu'un Etat cellulaire doit être le grand modèle de la société de l'avenir.

Pardonnez ce bavardage, cher ami ; saluez pour nous Madame Brandes et croyez moi toujours

Votre vieil ami

Georges Noufflard¹.

86 *Georg Brandes à Georges Noufflard.* Copenhague ce 1 Décembre 93.

Mon cher ami,

Aujourd'hui je reçois votre livre¹, et précisément j'allais vous envoyer mon dernier volume², car dans ce livre je parle de vous, en racontant le petit voyage que — il y a 22 ans hélas — nous avons fait aux montagnes Sabines. Dans la préface, il y a une page sur vous, comme vous verrez. J'ai écrit : « Peu de temps après ma guérison j'entreprenais avec un jeune ami français G.N., qui m'accompagnait plus tard à Naples, un tour aux montagnes Sabines, dont le souvenir est fixé dans les quelques feuilles qui suivent et que j'ai détachées du lourd paquet que forment mes notes de voyage. Pas parce que ces quelques pages me paraissent avoir plus de valeur que le reste, mais parce qu'il me semble qu'elles portent l'empreinte du bonheur de la reconvalescence et parce que les jours qu'elles décrivent se lèvent encore ensoleillés devant moi. Mon ami et compagnon, que je n'ai pas perdu de vue depuis, était un des Français les plus fine-

ment doués et développés que j'aie connus. Sa compréhension de l'art était extraordinaire et originale, sa connaissance des trésors artistiques de l'Italie hors ligne. Il était au même degré musicien et artiste — il avait dû abandonner la peinture à cause de l'état de ses yeux — et il cultivait la peinture et la musique comme un dilettant plein d'esprit. Il avait à 26 ans vu une grande partie de l'Europe et de l'Asie, toute l'Afrique du Nord, le Mexique et les Etats-Unis deux fois³. — Il était assez bien situé pour n'avoir pas besoin de travailler pour gagner son pain, restait beaucoup d'années à Florence, et c'est seulement depuis peu de temps qu'il s'est fixé de nouveau dans son pays. Il a édité quelques beaux livres sur Berlioz et Rich. Wagner. Ils manifestent sa haute culture sans donner pourtant une idée de ce qu'il était et ce qu'il est dans l'intimité ».

Vous voyez donc, cher Noufflard, que moi non plus je ne vous ai pas oublié.

Malheureusement vous ne pouvez pas lire mon livre. Moi j'ai déjà feuilleté le vôtre et je me réjouis de le bien lire.

Je suis plus occupé maintenant que quand j'ai eu le plaisir de vous revoir à Berlin. Je reçois une dizaine de lettres et cinq à six volumes par jour. La liste de mes livres au dos du volume vous montrera que j'ai assez travaillé. Et cela ne donne pourtant qu'une idée mince de mon travail, car j'ai édité beaucoup de livres dans d'autres langues. (Il y a un mois j'ai fait paraître à Francfort une collection d'essais *Menschen und Werke*).

Je vous serre la main en ami.

Georges Brandes.

Ci-joint mon portrait actuel. Je vous envoie le livre sous bande.

87 Georg Brandes à Georges Noufflard. Copenhague 18 Janvier 96.

Mon cher ami,

Je vous remercie mille fois pour votre bonne petite lettre¹. Si je n'ai pas répondu tout de suite, c'est seulement à cause de mon travail fatigant de tous les jours et du nombre énorme de lettres que je reçois.

Croyez que je vous aime toujours comme dans les temps de notre bonne camaraderie au printemps de l'année 1871. Je tiens à être connu de vous comme écrivain. De temps en temps on traduit quelque chose de moi dans des langues étrangères ; naturellement sans m'envoyer jamais ni un exemplaire ni un sou. Ainsi on a édité en Anglais (que vous savez — n'est-ce pas ?) un de mes livres *Impressions of Russia*². Ne voulez-vous pas vous le procurer ?

J'ai passé un mois de l'été en Finlande en compagnie Russe, et les mois d'Octobre-Novembre en Angleterre, à Stratford et à Londres pour mes études sur Shakespeare. Le livre avance lentement en traduction Allemande, on a édité 8 livraisons, j'espère que vous les avez reçues.

Dans ces mois-ci j'ai fait mon premier essai d'écrire en Français. Dans la Revue *Cosmopolis* j'ai écrit un essai sur *Othello*³. Je ne voulais pas écrire en Allemand ; on me regarderait alors comme Allemand, et j'ai écrit en Français ; on a corrigé les fautes, j'espère que c'est lisible, au moins une espèce de Français, le Français de Copenhague. Le directeur me cherchait à Londres et me trouva en demandant mon adresse.

On m'a du reste fêté un peu à Londres. *The Authors' Club* a donné un grand dîner en mon honneur. Le club des artistes *The Vagabonds* en a donné un autre et moi povero ai dû faire deux discours en Anglais, que je n'ai parlé de ma vie.

A Londres je voyais beaucoup de monde. Je ne connaissais personne en arrivant, je n'avais pas même une seule lettre d'introduction, mais j'ai été agréablement surpris. J'étais connu, toutes les portes s'ouvraient pour moi. Je voyais des Chinois, des Japonais, des émigrés Russes, les chefs de la rébellion Arménienne, et des Anglais et des Américains. J'appris plus en 5 semaines qu'en Danemark pendant 5 ans.

J'espère qu'un jour nous nous reverrons. L'Italie pour moi est assez éloignée ; mais la France est plus près. En Italie, à l'université de Rome, M. Angelo de Gubernatis a fait une conférence sur moi, m'écrit-il. Il m'a envoyé un numéro de sa Revue *La Vita Italiana* (15 Novembre 1895) où il a donné mon portrait avec quelques mots flatteurs.

Edith a maintenant 17 ans. Ainsi votre Florence doit être une très grande demoiselle. Je devrais me sentir vieux et je suis intérieurement absolument le même, je crois, qu'à 25 ans.

Bien à vous.

Georges Brandes.

88 *Georges Noufflard à Georg Brandes.* Etampuis 25 Août 1896
par St Victor l'Abbaye Seine Inf^{re}.

Mon cher ami,

Il y a longtemps que je veux vous écrire pour vous répéter combien j'ai regretté de vous avoir manqué à Paris¹.

Anatole Leroy Beaulieu m'a écrit qu'il vous avait vu² et qu'il avait été enchanté de faire votre connaissance³. Je serais curieux de savoir s'il vous a autant plu que vous lui avez été sympathique⁴.

J'ai passé tout le mois de Juillet et un peu d'Août à S. Bernardino, à 1600 m^{tres} d'altitude. Ce séjour a fait grand bien à ma fille Florence qui était épuisée par des dérangements d'intestins contractés à Venise. Depuis un mois elle ne pouvait prendre que

des potages, et dès qu'elle a respiré cet air de là haut, l'appétit et les forces sont revenus comme par enchantement.

Il y avait dans notre hôtel une dame Israélite de Moskou d'une culture et d'une intelligence exceptionnelles, qui avait lu beaucoup de livres de vous et en parlait avec grande admiration. Cela fut un lien entre nous, et j'eus souvent à frémir du récit qu'elle me faisait des mauvais traitements dont ses corréligionaires étaient l'objet en Russie.

Maintenant me voilà dans ma vieille maison de Normandie pour une semaine ou deux. J'y ai toutes vos lettres depuis 1871 ! Je les ai relues hier soir et avec combien d'émotion !! Vraiment il faudra tâcher de s'arranger pour nous revoir bientôt. Ayez donc la bonté, cher ami, si cela vous est possible de me tenir au courant de vos projets un peu d'avance.

Moi, je vais rester en France jusqu'à la mi-October environ après quoi je retournerai à Lugano.

Veillez présenter nos meilleures salutations à Madame Brandes et agréez, cher ami, la bien forte poignée de main de
votre vieil ami

G. Noufflard.

Ecrivez-moi, je vous prie à Etainpuis p. S^t Victor l'Abbaye Seine Inf^{re} jusqu'au 20 October ensuite à Lugano⁵.

GIUSEPPE SAREDO A GEORG BRANDES
1871—1897



Giuseppe Saredo.

Vous ne me dites rien sur votre mariage intime : et le mariage ? Rien de nouveau ?

Je vous prie vivement que si ne, si possible, point de vous venir en Italie. Je ne saurais croire que vous ayez juché les deux jours dans la fontaine pour rien.

Et votre mère ? lui avez-vous parlé de votre ami italien ?

Écrivez-moi ; j'ai besoin de nouvelles de votre enseignement, de vos lettres, de tout. Dites-moi surtout vos succès, qui me font un véritable plaisir : ne craignez pas d'être immodeste : la vérité est la vérité.

Écrivez-moi aussi : quelle est votre procédure (passez-moi le mot) dans l'enseignement ? aimez-vous ? Improviserez-vous ?

Écrivez-moi : et surtout n'ayez jamais mon silence : car de ce côté là je n'ai rien à me reprocher..

M^{me} Saredo me charge de vous souvenir de votre bon souvenir et de vous envoyer ses salutations très cordiales.

Rappelez-moi souvent par vos lettres vos amicales causeries ; dites bien de cœur à votre excellente mère - et envoyez-moi toujours et de tout mon cœur

Novos 4 octobre 1871.

Votre ami & frère
Saredo

Mon cher Ami,

Ne vous étonnez pas si je vous ai fait attendre quelque temps la réponse : votre lettre m'a suivi dans mes pérégrinations automnales et je l'ai reçue à Turin, il y a à peine quelques jours.

Ai-je besoin de vous dire combien elle m'a été agréable ? Non ; le mot « agréable » n'exprime que très imparfaitement le véritable plaisir qu'elle m'a donné : car elle m'a prouvé que votre amitié est aussi solide que la mienne : et vous savez quels sont les sentiments que je vous ai voués. Quoique venus des deux points opposés de l'Europe, nous nous sommes rencontrés dans une fraternité d'idées, de convictions et de sentiments que je n'avais trouvé jusqu'ici dans aucun de mes concitoyens.

J'ai lu avec un vif intérêt les projets que vous vous êtes tracés pour l'avenir. C'est maintenant que votre bataille commence, véritable *struggle for life* dans le sens plus élevé du mot, car il s'agit pour vous d'apporter dans le monde moral et scientifique de votre pays des éléments nouveaux, qui ne seront acceptés sans une résistance énergique et passionnée, qui vous viendra à la fois des intérêts contraires et aussi — il faut le dire — des convictions.

C'est pourquoi, mon ami, n'oubliez pas les conseils que je vous ai donnés certain soir, chez moi, que nous étions assis côte à côte. Je sais bien qu'il est facile de conseiller — de loin : mais, j'avais en faveur de ma parole, une expérience personnelle chèrement acquise, qui vous a jusqu'ici manqué : et je voudrais que vous en puissiez tirer quelque profit.

Vous ne savez pas combien je regrette de ne pas connaître

votre langue, parce que je ne puis suivre comme je le voudrais votre carrière scientifique et universitaire : mais je compte sur vous, pour être tenu au courant non seulement de votre vie, mais aussi de vos idées et de vos travaux.

En attendant je suis curieux de savoir comment vous vous trouvez au milieu de la gent universitaire, laquelle — si j'en juge par mon expérience de douze ans — est bien la plus désagréable, la plus pointue, la plus jalouse, la plus étroite qu'il soit au monde. Peut-être, dans le Nord, il en est bien autrement. Tant mieux pour vous, mon cher ami, alors vous n'aurez pas à faire avec des professeurs qui gardent les trésors de la science comme les eunuques gardent les belles du harem.

[— — — —]

Je suis heureux de savoir que votre mère est assez bien. Lui avez-vous dit que votre ami Saredo, malgré son germanisme, était un bon diable, et que s'il n'aime pas la France, il a pour cela, comme italien, d'excellents motifs ?

Lorsque j'ai lu la discussion de l'assemblée de Versailles sur le pouvoir temporel (celle du 2 juillet) j'ai pensé tout de suite à vous, et j'aurais voulu savoir ce que vous m'auriez dit sur votre France : car (remarquez le bien) l'assemblée actuelle est réellement l'expression de la France, qui a pu procéder aux élections sans aucune pression officielle.

Eh bien ! Cette France écrasée, épuisée, pour avoir voulu se mêler des affaires de l'Allemagne, la voilà qui déclare qu'elle entend garder intact son droit de se mêler des affaires d'Italie ! Ah ! ma foi ! Au premier coup de canon qu'elle tirera pour le pouvoir temporel du pape je ne ferai qu'un vœu : c'est qu'elle ait le sort de la Pologne. C'est une nation qui ne sait rien apprendre, ni rien oublier.

Ne lisez pas, je vous prie, le paragraphe qui précède à votre

mère : c'est assez que je blesse un peu rudement votre francomanie, dont, entre nous, le Danemark n'a guère à se louer.

Revenons à l'Université (car la politique brûle tout ce qu'elle touche) : avez-vous quelque espoir d'être placé dès cette année ?¹ Donnez-moi, je vous prie, quelque détail sur ce point capital : car vous savez à quel point il m'intéresse : je ne connais aucune position qui vaille une bonne chaire universitaire — surtout pour ceux qui, comme vous et moi, ont des convictions honnêtes et fortes, et voient dans une chaire quelque chose de plus qu'un traitement à recevoir. Je n'ai commencé à bien étudier et apprendre que depuis que j'enseigne : la chaire est réellement le meilleur instrument de l'élaboration scientifique.

Voulez-vous une nouvelle assez curieuse ? La voici : vous n'avez pas oublié la fameuse adresse à M. Döllinger, qui m'a valu l'excommunication du Pape. Ah ! bien, sachez que S. A. le cardinal Antonelli s'en est plaint à l'ambassadeur de France à Rome, qui en a référé à M. Thiers : et celui-ci a chargé l'ambassadeur de France à Florence de demander une satisfaction pour le pape, en éloignant de Rome les professeurs excommuniés. ... C'est joli, n'est-ce pas ? La France « Votre France » est plus que jamais « à la tête de la civilisation et de la liberté ».²

Bon, me voilà revenu à la France — « La lingua batte dove il dente duole », nous disons en Italien — cela vous explique tout.

J'ai écrit à M. et Mme. Cornero³, en leur faisant vos remerciements et les miens. Je crois savoir que Mlle Joancesca (l'aînée des deux filles) est fiancée.

Au revoir, mon cher ami, car j'espère bien que vous n'aurez pas donné à l'Italie un éternel adieu. Avez-vous jeté le sou dans la fontaine de Trevi ? Avez-vous bu l'eau sacrée ? — Plaisanterie à part, je ne sais me faire à l'idée que nous nous reverrons plus. Il est impossible que l'Italie ne vous ait un peu charmé — ne fût-ce

que par son climat. Venez-donc encore une fois — avec Madame Brandes George. Et, en attendant, écrivez-moi souvent et longuement. Vos lettres seront pour moi de véritables cadeaux.

Mme Saredo veut être rappelée à votre bon souvenir, et vous prie de dire un peu de bien d'elle et de moi à votre mère. Dites aussi quelque chose pour moi à votre père. Ecrivez-moi ! — Ecrivez-moi ! Car, ne l'oubliez pas, vous avez un ami sincère, un frère qui vous aime et vous estime et qui se dit ce qu'il est réellement, *ex imo corde*, toujours et bien à vous

Turin 7. 7bre. 71.

G. Saredo.

90 *Giuseppe Saredo à Georg Brandes.*

[22-5-73]

Mon cher ami,

Ah — oui, vous avez raison, mille fois raison : mon silence est absolument injustifiable. Mais vous rappelez-vous ce joli mot de J. de Maistre ? « J'ai tant de choses à faire ... que je ... vais me coucher. »¹ Je crois vous l'avoir cité une autre fois, pour me faire absoudre par vous. Ah ! bien, il faut encore que je l'invoque ... Jugez-en.

J'ai commencé par être en retard la première fois ; puis ... les jours, les mois, les années sont passés : et chaque jour je me disais : « il faut pourtant écrire à l'ami Brandes ». Votre dernière lettre a été pour moi — non pas un réveil, je n'en avais pas besoin, car je ne vous ai jamais oublié — mais une secousse.

Enfin ... Soyez indulgent : et parlons un peu de moi, beaucoup de vous.

Quant à moi, que vous dirai-je ? Depuis votre départ j'ai publié trois volumes de droit, et le quatrième est en cours de publication. Je travaille beaucoup, je gagne assez d'argent.

Ma vie intime est toujours la même : madame Saredo (qui me

charge de la rappeler à votre bon souvenir) est toujours la reine aimée de mon foyer : je travaille aussi comme avocat ... Comme vous voyez, mon histoire est comme celle des peuples qui n'en ont pas. Parlons de vous.

Vous voilà donc sur la brèche, mon cher ami ! La lutte a commencé ; mais sous des heureux auspices. Que je regrette de ne pas connaître le danois ! Mais, hélas, vous savez un peu mon passé : si j'avais pu posséder à fond l'allemand, il ne m'aurait pas été difficile de pénétrer jusqu'en Danemark. — Maintenant il est trop tard.

Vous me dites que vos ouvrages vont être bientôt traduits en allemand : comme à présent je commence à respirer un peu, j'ai décidé avec un de mes amis, professeur et député, de nous mettre à l'étude de l'allemand, et d'y employer au moins cinq heures par jour. Vous voyez donc que si je ne pourrais lire l'ami Brandes dans son cher danois, je voudrais au moins le lire dans son exécré allemand.

Je dis « exécré » car j'imagine que vos antipathies allemandes n'ont pas cessé, non plus que vos sympathies françaises. C'est là un point sur lequel nous avons bien discuté ; mais je dois vous dire, mon cher ami, que je n'ai pas changé. Ce n'est pas ce qui arrive en France qui pourrait modifier mon jugement sur un peuple, à qui l'on pourrait appliquer le mot de Tite-Live « qu'il ne sait ni être libre ni servir »². Et encore, au moment où Tite-Live écrivait ce jugement sur ses concitoyens, ceux-ci savaient au moins servir ; tandis que les Français ...

Mais ne touchons pas cette corde, dont le son — vous le rappelez-vous ? — vous faisait bondir dans votre lit de la rue de la Purificazione (j'ouvre ici une parenthèse pour vous dire que j'ai rencontré la Maria, votre ancienne padrona di casa, qui m'a demandé avec beaucoup d'intérêt de vos nouvelles)³.

Je n'ai pas renoncé à l'espoir de vous révoir à Rome : quant à un voyage de votre ami en Allemagne, il n'est guère probable, pour le moment. Mais vous qui avez jeté votre sou dans la fontaine de Trevi, pourquoi ferez-vous mentir les bonnes traditions ? Revenez-donc en Italie, mon cher ami ; nous passerons encore de beaux moments ensemble, nous causerons, nous philosopherons à perte de vue . . . sans toutefois qu'il ait à se répéter le désagréable épisode de la maladie —⁴

Ecrivez-moi, mon cher ami, pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune ; et soyez certain que vous n'attendrez pas longtemps la réponse —

Veillez dire à votre mère que je n'ai pas oublié les salutations amicales qu'elle a bien voulu m'envoyer lorsque vous étiez à Rome ; et priez-la en même temps de vouloir agréer les souvenirs de l'ami de son fils.

Croyez-moi toujours et quand même

Votre ami sincère

G. Saredo.

Rome 22 mai 1873.

P. S. J'ai déménagé : voici ma nouvelle adresse : — *Via Rasella*, n. 3 — c'est tout-à-fait vis à vis du Palais Barberini, au point de jonction de la rue Rasella avec la rue des Quattro Fontane.

LA LEGGE. MONITORE
GIUDIZIARIO E AMMINISTRATIVO
DIREZIONE E AMMINISTRAZIONE

VIA DEL CORSO, 219.

Roma, li 8 settembre 1875.

91 *Giuseppe Saredo à Georg Brandes.*

Mon cher et excellent ami,

Vous avez raison, mon cher ami : il y a longtemps que j'aurais dû vous donner de mes nouvelles. Les vôtres je les recevais par la *Revue des Deux Mondes*¹, par les correspondances danoises du *Journal des Débats* ; je pouvais suivre ainsi votre marche ascendante, qui est déjà à bon point.

Bravo, mon cher ami ! Je vous le disais bien, via della Purificazione, 89, à côté de votre lit de souffrance.

... si qua fata aspera rumpas,
tu Marcellus eris !²

Vous les avez brisées, les mauvaises destinées : et vous voilà maintenant maître d'une position que vous avez conquise de haute lutte, avec la seule force de votre savoir, de votre talent et de votre activité.

Que vous dirais-je de l'aimable pensée que vous avez eue de placer mon modeste nom en tête du 4^{me} volume de votre ouvrage ?³ J'en suis touché, profondément touché — et humilié. J'ai commencé, il y a quelques semaines, l'étude de la langue allemande (à mon âge !), je la poursuis ; mais quand serai-je à même de lire et d'apprécier votre ouvrage ?

Ainsi, vous n'avez point oublié le vieil ami de Rome, la famille Saredo, qui vous aimait et vous estimait, et qui parle souvent de vous. Je pense souvent que vous avez bu de l'eau de la fontaine de Trevi, que vous avez jeté le sou symbolique, et que nous nous reverrons à Rome. Me trompé-je ? Laissez-moi espérer que non.

Vous me demandez beaucoup de nouvelles sur moi ; elles ne sont pas bien nombreuses.

Je travaille beaucoup ; j'ai publié plusieurs ouvrages de droit et surtout de procédure ; je traite avec un éditeur de Paris pour la traduction de mes *Institutions de procédure civile italienne*⁴. J'ai reçu une promotion dans ma carrière universitaire ; on m'a donné une nouvelle décoration ; et puis... voilà tout ! Ce n'est pas beaucoup, comme vous voyez.

Je n'ai qu'un petit ennui : c'est que ma santé depuis une année n'est pas comme je voudrais : on me dit que c'est la crise des 40 ans. C'est du moins, l'avis de mon médecin. Je croyais que la crise des 40 ans existait seulement pour les femmes. Enfin !...

A Rome, rien de nouveau : sauf que la rénovation de la ville marche assez bien, et que, à côté de la vieille Rome il va surgir une nouvelle, plus en harmonie avec les idées de confort du dix-neuvième siècle.

Quant à l'Italie, vous en savez sans doute assez par les journaux pour connaître les progrès généraux qu'elle fait : elle suit son chemin, sans grandes secousses, sans grands élans, mais prudemment, sagement, bourgeoisement.

Ce que je peux vous affirmer cependant c'est qu'elle ne tombera jamais aussi bas que la France, qui est désormais une province du cléricalisme international. Je n'ai pas oublié les longues discussions sur la France : vous la défendiez avec passion, vous affirmiez qu'elle représente en Europe le genre du XIX^e siècle, contre l'Allemagne. Eh, bien ! Croyez-vous qu'aucune nation au monde supporterait un régime aussi déshonorant que celui que la France subit ?

Mais laissons de côté la politique ; et revenons à nous deux, à notre amitié, solide toujours malgré le temps et l'espace.

Écrivez-moi, mon cher ami ; vous savez combien vos lettres sont les bienvenues ; il est peu d'hommes que j'aie estimé et aimé aussi promptement que vous.

Madame Saredo se porte bien, et vous est très reconnaissante de votre aimable souvenir ; elle me charge de vous en remercier et de la rappeler au vôtre. L'excellent M. Cornero est passé de Sienne à Pise (c'est une promotion), il est toujours jeune, gai ; nous l'avons vu à Pise il y a un mois.

Au revoir, mon cher ami, et merci encore une fois de vouloir unir mon nom inconnu au vôtre, déjà si éclatant en Allemagne, en Europe ! — Écrivez-moi ; et surtout, venez encore à Rome, où vous attend les bras ouverts

Votre ami

G. Saredo.

92 *Giuseppe Saredo à Georg Brandes.*

AVV. GIUSEPPE SAREDO
 PROF. DI DIRITTO NELLA R.
 UNIVERSITÀ DI ROMA
 DIRETTORE DELLA LEGGE
 Roma, li 2 mai 1876.

Mon cher et excellent ami,

Celui qui vous écrit est un convalescent. Pendant trois mois dévoré par la fièvre, j'ai été réduit à une imbécillité complète. Vous n'avez pas d'idée de l'impuissance intellectuelle dont j'ai été frappé. Encore aujourd'hui je prends la plume avec un véritable effort.

Et pourtant, quelle dette j'ai contractée envers vous ! La dédicace de votre volume m'a touché profondément. Merci, merci, mon cher ami. J'éprouve, je l'avoue, une humiliation profonde à me voir dans l'impossibilité de goûter votre livre autrement que par l'aide d'un de mes amis qui connaît fort bien l'allemand. Oui, il est triste de ne pouvoir maîtriser assez cette langue pour apprécier votre livre par moi-même. *Mea culpa* !

Je ne demanderais pas mieux que de trouver un éditeur qui veuille bien se charger de la publication du livre ; le traducteur se trouvera facilement. Mais il faut que j'aille à Naples ; c'est seulement dans cette ville qu'il y a des éditeurs intelligents. Je vous tiendrai au courant des résultats de mes efforts¹.

Je ne saurais vous dire comme j'ai été douloureusement surpris à ce que vous m'écrivez sur les obstacles qui ont empêché votre carrière à Copenhague. Comment ! L'intolérance en est au point de fermer l'Université à ceux qui pensent librement ? Et pourtant le Danemark a un régime constitutionnel. Je ne saurais vous dire combien cela me surprend.

Mais, peut-être, comme nous disons en italien, *tutto il male non viene per nuocere* ; Berlin est un grand théâtre, où un homme de votre valeur a sa place déjà conquise.

J'ai été enchanté d'apprendre que vous aussi vous vous marierez bientôt. On a beau dire : mais la vie à deux est encore ce qu'on a trouvé de mieux dans le monde. Voilà bientôt dix-sept ans que je vis avec une femme qui possède toutes les qualités les plus exquises de l'esprit et du cœur : eh ! bien, je suis chaque jour plus convaincu que si je vaux quelque chose, c'est à elle que je le dois. Jugez donc si j'approuve votre résolution ! Donnez-moi donc vite la nouvelle du fait accompli.

C'est une Allemande, dites-vous. Eh ! tant mieux ! Après tout, c'est une forte et noble race. Les femmes y épousent complètement leurs maris. J'ai vu bon nombre de ménages allemands ; eh ! bien, je vous affirme que j'aurais souhaité pour l'Italie des ménages aussi exemplaires.

En attendant, voilà un premier pas, mais un pas décisif, de votre conversion en faveur des Allemands. Moi aussi, je me suis politiquement converti en faveur des Français. Remarquez que je dis politiquement ! quant à la France sociale et morale je suis toujours convaincu que la décadence n'a pas cessé ; loin de là.

Écrivez-moi, mon cher ami. Rappelez-vous quelquefois nos bons et longs entretiens à côté de votre lit, via della Purificazione. Je rencontre quelquefois votre ancienne logeuse la Maria, qui me demande de vos nouvelles.

Madame Saredo me charge de vous remercier de votre bon souvenir ; elle vous envoie ses salutations cordiales, et fait des vœux sincères pour votre bonheur ; puisqu'elle connaît comme moi combien vous le méritez.

Dites, je vous prie, à votre fiancée que vous avez à Rome des bons amis, qui seraient enchantés de vous voir ici dans votre voyage de la lune de miel².

Je vous embrasse, mon cher ami. Je vous écrirai plus longuement quand je serai mieux remis.

Ex imo corde

Votre ami

G. Saredo.

P. S. Si M^r votre frère se souvient de moi, veuillez bien lui transmettre mes salutations, aussi bien qu'à sa femme.

93 *Giuseppe Saredo à Georg Brandes.*

CONSIGLIO DI STATO
PRESIDENTE DI SEZIONE.
Rome 24. VII. 97.

Mon cher ami,

Je ne saurais vous dire combien j'ai été touché de votre bon souvenir. J'avais suivi avec un intérêt très vif le sillon lumineux que vous avez tracé dans l'histoire de la pensée contemporaine. J'avais même cru que vous étiez professeur à l'Université de Vienne¹. J'ai été donc mal renseigné ?

Que de fois j'ai eu l'idée de vous écrire ! Mais je ne savais où. Je vous savais voyageur infatigable. C'est surtout après avoir lu dans la *Revue des deux Mondes*² un article sur l'action que vous avez exercée sur la critique des littératures que je pensais à vous écrire, pour vous dire combien m'était resté cher le souvenir de nos rapports de Rome — rapports formés à côté de votre lit de douleur, comme vous voulez bien le rappeler. Et je garde toujours, comme un trésor précieux, le volume sur lequel vous avez voulu inscrire mon nom.

J'ajoute que, ayant étudié un peu l'allemand, — assez pour le lire, avec l'aide trop nécessaire d'un dictionnaire — j'ai pu lire tout entier le volume —

Vous voyez donc que ni le temps, ni l'espace n'avaient affaibli le lien formé en 1871, et qui vient d'être resserré davantage par votre bonne et chère lettre.

Je vois que vous êtes assez bien renseigné sur mon compte ; pour mieux préciser vos renseignements, j'ajoute qu'il y a huit mois que j'ai perdu ma sainte, incomparable compagne, après 9 ans de maladie — et après avoir vécu ensemble 37 ans ! — Sa mort m'a donné un coup dont je ne puis me relever. Elle était la compagne de mon cœur, de ma pensée ; sa douceur, son intelligence, sa droiture... Je ne saurai poursuivre ; les larmes me viennent...

Ma position est aussi satisfaisante que j'aurais pu la désirer ; 1^{er} Président de section au conseil d'État, sénateur du Royaume, etc. — Rien ne me manque — sauf la compagne de ma vie, qui n'est plus.

Je travaille beaucoup ; j'ai publié une dizaine de volumes de droit public italien — de droit administratif surtout, car je me suis parqué dans le domaine des études qui sont en harmonie avec mes fonctions de Président au Conseil d'État et de sénateur.

Je suis heureux d'apprendre que vous êtes en voie d'une guérison prochaine. Ecrivez-moi, je vous prie ; ce sera un véritable bonheur de recevoir vos nouvelles —

Bien à vous, de cœur

G. Saredo.

EDMOND DE GONCOURT ET GEORG BRANDES
1881—1882

juin 81.

Monsieur.

D'abord je vous remercie bien vivement de la propagande amicale que vous avez bien voulu faire en faveur de mes livres.

Pour la collaboration, voici en général ce qui se passait. Le plan arrêté, nous causions une heure ou deux en fumant du chapitre ou plutôt du paragraphe à faire, et nous l'écrivions chacun de notre côté dans une feuille séparée, puis nous nous lisions les morceaux que chacun de nous avait fait — et sans aucun délai nous choisissions le meilleur, ou en refabriquions un composé de ce qu'il y avait de moins mauvais dans les deux compositions écrites. Mais même quand l'un des morceaux était complètement sacrifié, dans le fini et le poli définitif du paragraphe, il y avait toujours quelque peu d'apport, soit de son frère par l'adjonction d'une épithète, la suppression d'un tour de phrase etc.

Je vous envoie les photographes que vous me demandez. Il y a dans la maison d'un Nordiste. Je suis à Charpentier qu'il vous envoie en public sous.

À cet égard, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien sympathiques.

Edmond de Goncourt
Je signale à votre attention, une longue

Edmond de Goncourt à Georg Brandes, lettre n° 96.

Paris. Rue Lord Byron
 Hotel Bel Respiro.

17 Oct 89

Monsieur et cher maître

Vous saluez-vous de mon nom ? Je suis un
 écrivain danois qui s'est beaucoup occupé de
 vos ouvrages et à qui vous avez fait l'honneur
 autrefois d'envoyer quelques-uns de vos livres
 et quelques lettres aimables. J'ai fait un essai
 sur vous qui a été imprimé en Danois et en
 Allemand.

Je suis à Paris pour très peu de temps. Mais
 je voudrais avoir le plaisir de vous prêter une
 demi-heure de votre temps pour faire votre con-
 naissance personnelle. Voulez-vous m'indiquer
 l'heure de jour et le lieu où vous dérangez le moins
 tout à fait ?

George Brandes



Georg Brandes à Edmond de Goncourt.

94 *Georg Brandes à Edmond de Goncourt.* Berlin. In den Zelten 16. N.W.
8 Juin 1881.

Monsieur,

Ayant entrepris une étude sur les meilleurs romanciers français modernes j'aurais besoin d'avoir sur vous et votre frère certains détails que j'ai cherchés vainement dans la notice des *Portraits* de Th. Gautier, dans les articles de Sainte-Beuve et enfin dans les notes publiées récemment par un jeune Danois qui vous a fait visite et qui a traduit *Renée Mauperin*¹. N'osant vous prier de résumer pour moi votre biographie et celle de votre frère je vous serais reconnaissant de vouloir bien me dire où je pourrais les trouver. Je désirerais surtout savoir d'une façon positive la date de publication de tous vos ouvrages. Est-ce que *Renée Mauperin* a paru en 1864 avant ou après *Germinie Lacerteux* et lequel de ces deux ouvrages est celui dont le plan est le plus ancien? Quel est l'ordre chronologique de vos œuvres historiques? Quand a paru *Idées et sensations*?²

Pour justifier ma démarche il faut que je vous dise qui je suis. Critique danois, depuis quelques années je réside la plupart du temps à Berlin. On a plusieurs fois parlé de moi dans quelques revues françaises, notamment dans la *Revue des deux Mondes* et dans la *Revue critique*³, et si vous interrogez sur mon compte quelque Danois ou quelque Allemand vous pourrez, je crois, vous convaincre qu'on m'attribue dans le Danemark et l'Allemagne une certaine autorité en matière littéraire. J'ai étudié à Paris sous M. Taine, qui me connaît.

Mes études sur Balzac et Flaubert ont paru simultanément en Danemark et ici dans la *Deutsche Rundschau* la meilleure des

revues allemandes⁴. Si vous lisez l'allemand, je me ferai un plaisir de vous les envoyer.

Veillez, Monsieur, recevoir l'expression de mon admiration très sincère — il n'y a pas de romancier que je préfère à vous — et de mes sentiments les plus distingués.

Georg Brandes.

95 *Georg Brandes à Edmond de Goncourt.* Berlin. In den Zelten 16. N.W. [21-6-1881]

Monsieur,

Mille remerciements de votre bonne lettre du 13 juin¹. Vous me donnez précisément les détails que je désirais. Pourtant vous comprenez, qu'il me restent beaucoup de questions, avec lesquelles je ne veux pas vous tourmenter. J'ai bien compris ce qu'il y a de personnel dans *Les frères Zemganno*, *Charles Demailly*, *Idées et sensations*; mais votre manière de travailler ensemble m'est encore trop énigmatique. Peut-être les notices biographiques que vous nommez me donneront quelques renseignements.

Je possède tous vos romans et *Idées et sensations*. Si vous voudriez, comme vous me l'offrez, avoir la bonté de m'envoyer un de vos autres livres en souvenir, je vous serais bien reconnaissant. Je pourrais vous envoyer en retour un de mes livres traduit en anglais, hélas bien mal traduit². Ce que je désire pourtant surtout, ce sont des petites photographies de vous et de M. votre frère. Vous seriez bien bon de me les envoyer; elles ne se trouvent pas ici à Berlin.

Il m'a fait beaucoup de plaisir que vous connaissiez mon nom et l'admiration que je vous porte. Maintenant je peux vous raconter sans paraître faire une captation de bénévolence que j'ai converti tout le Christiania littéraire au culte de vos romans. J'y suis allé à deux reprises. La première fois en 1876 personne

ne connaissait votre nom. A mon second séjour en 1880 tout le monde vous connaissait. Les peintres qui avaient lu sur ma recommandation *Manette Salomon* ne parlaient que de ce livre. En Norvège on aimait en outre le plus *Sœur Philomène* et *La fille Elisa*³. Un jeune peintre qui avait lu *Sœur Philomène* me disait naïvement : « C'est singulier comme la lecture des bons livres réduit le répertoire. Je ne puis presque rien goûter après avoir lu Goncourt »⁴. A Copenhague tous les écrivains de la jeune école vous connaissent et vous estiment comme vous le méritez. Ici j'ai fait propagande pour vous parmi les jeunes femmes avec *Renée Mauperin*. C'est, je crois, le seul de vos livres qu'une Allemande goûterait⁵.

Voulez-vous dire pour moi un mot à vos éditeurs ? C'est pénible de travailler ici à la bibliothèque impériale et il m'est impossible d'acheter tous les livres dont j'ai besoin pour mes travaux. Aussi les éditeurs allemands et danois-norvégiens les donnent volontiers aux critiques, qui en veulent parler. Je crains que si un étranger comme moi s'adressait aux éditeurs de vos ouvrages historiques et de vos livres d'art et surtout si je faisais cette demande de Berlin, on ne m'enverrait rien. Voulez-vous — par occasion — quand vous voyez vos éditeurs faire cette demande pour moi ? Ils n'y perdraient assurément rien, car la *Deutsche Rundschau* est la revue européenne qui après la *Revue des deux Mondes* a la plus grande publicité.

Certainement je vous enverrai mon essay aussitôt qu'il soit imprimé, mais vous ne devez pas l'attendre trop tôt, car je travaille lentement et il faut quelquefois antichambrier quelque temps quand les Revues ont beaucoup de matière.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus haute estime.

Georg Brandes.

Quand paraîtra votre nouveau roman ?

96 *Edmond de Goncourt à Georg Brandes.*

juin 81.

Monsieur,

D'abord je vous remercie bien vivement de la propagande amicale que vous avez bien voulu faire en faveur de mes livres.

Pour la collaboration voilà en général ce qui se passait. Le plan arrêté, nous causions une heure ou deux, en fumant, du chapitre, ou plutôt du paragraphe à faire, et nous l'écrivions chacun de notre côté dans une pièce séparée ; puis nous nous lisions le morceau que chacun de nous avait fait, et sans aucun débat nous choissions le meilleur, ou en refabriquions un composé de ce qu'il y avait de moins mauvais dans les deux compositions écrites. Mais même quand l'un des morceaux était complètement sacrifié, dans le fini et le poli définitif du paragraphe, il y avait toujours un peu du travail des deux frères par l'adjonction d'une épithète, la reprise d'un tour de phrase etc.¹

Je vous envoie les photographies que vous me demandez, j'y joins la *Maison d'un Artiste*². Je dirai à Charpentier qu'il vous envoie ses publications.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments bien sympathiques.

Edmond de Goncourt.

Je signale à votre attention, une longue lettre écrite par moi à Zola après la mort de mon frère et qu'il a donnée intégralement dans le n° du 15 mars 1881 du *Figaro*.

Mon roman *La Faustine* doit paraître le 1^{er} novembre dans le *Voltaire* et peut-être en même temps dans la *Presse* de Vienne et dans une revue russe.

Il y a aussi dans *Mes Haines*, un curieux article de Zola³, sur *Germinie Lacerteux*, article indiquant l'influence⁴ que ce livre a eue sur l'œuvre de l'auteur de *L'Assommoir*⁵.

97 *Georg Brandes à Edmond de Goncourt.* Berlin. In den Zelten 16. N.W.
19 Janvier 82.

Cher Monsieur,

C'est un hasard bien singulier que je reçois précisément ce matin votre nouveau livre, dont je vous remercie mille et mille fois; car hier au soir j'ai fait dans la belle salle de « la maison des architectes » ici à Berlin une conférence sur « Edmond et Jules de Goncourt, historiens et romanciers français ». Il y avait 300—400 auditeurs; je parlais dans un but bienfaisant pour le « Lette-Verein » qui élève des jeunes filles pauvres. Ma conférence a beaucoup plu. Il y avait naturellement beaucoup de physiognomies bêtes, mais aussi quelques visages intelligents; j'ai remarqué quelques messieurs de l'ambassade russe, plusieurs savants et beaucoup de belles jeunes filles. Vous pouvez être sûr qu'aujourd'hui on demandera vos livres chez les libraires¹.

Je suis invité à faire des conférences cette année dans plusieurs villes et je répéterai ma leçon sur vous le 6 Février à Hambourg et le 8 à Brême².

Maintenant j'ai le besoin de vous dire pourquoi je n'ai encore rien fait imprimer sur vous. Cet automne j'étais 3 livres, un en danois, deux en allemand³, et fatigué comme j'étais je me laissais persuader à faire quelques leçons à Copenhague. J'avais là un tel succès que la plus grande salle de l'université de Copenhague ne pouvait pas contenir les personnes qui voulaient m'entendre, et j'ai dû répéter mes conférences encore une fois pour une salle aussi pleine. Je partais pour Christiania et faisais là aussi quelques conférences sur la poésie norvégienne⁴. Comme dans ces villes du Nord j'ai plusieurs centaines de connaissances j'étais extrêmement fatigué de recevoir des visites, et en revenant à Berlin je tombai malade de fatigue de trop de travail et d'efforts. Depuis la dernière semaine de Novembre jusqu'à maintenant

mes nerfs ont été assez faibles, et c'est pour ça que je n'ai pas écrit encore l'essai dont je vous parlais. Même la conférence d'hier qui est assez bonne comme conférence, n'est pas assez digne de son sujet pour être imprimée sans être encore une fois retravaillée, et j'ai des contrats pour plusieurs travaux⁵. Je vous devais cette explication, peut-être trop longue.

De votre nouveau roman j'ai déjà lu deux ou trois chapitres dans *Le Voltaire*, dont je m'étais procuré quelques numéros, ce qui n'a fait qu'aiguiser mon appétit d'étudier le livre.

Ma femme me prie de vous dire que si jamais nous viendrions à Paris elle espère de vous la permission de regarder de près votre jardin. Je lui en ai fait la description, et comme elle est connaisseuse de plantes — elle est née à la campagne — elle est curieuse de tout ce qui a rapport au jardinage, et nous n'avons pas de jardin à nous.

Je crois que de vos livres historiques je préfère l'ouvrage sur la duchesse de Châteauroux et ses sœurs⁶. C'est le plus vivant, je crois. Je me suis fait un plaisir de le recommander un soir à la « fête de Winckelmann » ici à Berlin à plusieurs des plus savants archéologues, ils me promettaient de le lire, et je souris quand je pense aux visages qu'ils feront en voyant ce que c'est⁷.

Un détail. Je crois qu'en écrivant la préface de votre *Théâtre* vous avez oublié que la page que vous citez de votre journal se trouve avec quelques changements dans *Charles Demailly* page 77⁸.

Vous connaissez les sentiments d'admiration et de sympathie que j'ai pour vous.

Georg Brandes.

98 *Georg Brandes à Edmond de Goncourt.*

Berlin. Zelten 16. N.W.
8 Juin 82.

Monsieur!

Dans mon essai sur « les frères de Goncourt » j'ai cité quelques mots de Th. Gautier sur l'enterrement de votre frère. Il dit de

vous : « Ses cheveux avaient blanchi. On les voyait — ce n'est pas une illusion de notre part, plusieurs des assistants l'ont remarqué — se décolorer et pâlir sur sa tête à mesure qu'on approchait du terme fatal »¹.

Maintenant j'ai reçu plusieurs lettres, où on me dit que le fait raconté est tout simplement impossible. Je me permets donc la question, s'il est exact ou non. Des médecins m'ont affirmé et d'autres m'ont nié la possibilité; mais comme je veux faire paraître mon essai en danois, je voudrais savoir à quoi m'en tenir.

J'avais espéré quelques lignes de vous sur mon article, mais je pense que vous n'avez pas encore trouvé un traducteur.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute estime et de toute ma sympathie

Georges Brandes.

99 *Edmond de Goncourt à Georg Brandes.*

14 juin 82.

Monsieur,

Excusez-moi de ne pas vous avoir remercié plus tôt. Mais j'ai été assez malade depuis que j'ai reçu votre article, et ma réponse, différée de jour en jour, est restée à l'état de projet. Oui, j'ai été et je suis encore assez souffrant. J'ai la crainte à tout moment de me trouver mal, et cet état est un état désagréable et qui m'empêche de travailler.

Quand au dire de Gautier, c'est une figure de rhétorique. Malgré tout le chagrin que j'ai éprouvé, mes cheveux n'ont point blanchi pendant une messe. Ils ont paru blancs, très blancs, à l'ami, ces pauvres cheveux, parce qu'il y avait bien près, je crois, de deux mois qu'il ne m'avait vu, et que ça avait été deux mois cruels et qu'ils avaient eu tout le temps pour blanchir¹.

Je vous reste et demeure bien reconnaissant de l'appréciation délicate, savante, sympathique que vous avez bien voulu faire du talent des deux frères dans votre important article et vous prie d'agréer mes sentiments les plus sympathiques.

Edmond de Goncourt.

PAUL BOURGET A GEORG BRANDÈS
1884—1886

100 *Paul Bourget à Georg Brandes.*

Florence, Hôtel Washington,
Lung 'Arno nuovo, ce Dimanche
10 février [1884]¹.

Monsieur,

Notre amie commune Madame Ephrussi veut bien m'envoyer la traduction de la lettre que vous lui avez écrite au sujet d'une demande que je l'avais priée de vous adresser². Permettez-moi d'abord de vous remercier pour la démarche que vous avez faite auprès du directeur de la Revue le *Spectateur*³. Il m'est d'autant plus doux de recevoir une telle preuve de sympathie d'un écrivain étranger, que cet écrivain est vous, Monsieur, dont j'ai pu apprécier grâce à une traduction manuscrite les études sur Flaubert et sur Stendhal⁴. Je ne crois pas qu'il soit possible de pénétrer plus intimement que vous ne l'avez fait la personne morale de ces deux Maîtres, que je connais mieux que beaucoup d'autres, pour les avoir étudiés moi-même à un autre point de vue⁵.

Pour en arriver au but précis de cette lettre, le voici en deux mots. Je désirerais faire dans une Revue de l'étranger une campagne analogue à celle que Zola faisait autrefois dans le *Messenger de l'Europe*⁶. Cela consisterait en une série de « lettres de Paris » adressées au directeur et qui rendraient compte un peu de toutes choses en littérature. Le nombre annuel de ces lettres serait subordonné aux besoins de la Revue. Peut-être trouverez-vous qu'une tous les deux ou trois mois est suffisante. En ce cas-là, je désirerais savoir la longueur qui conviendrait au journal.

Vous connaissez, Monsieur, ma doctrine littéraire. Elle réside dans la croyance profonde que les livres sont des traductions d'états d'âme et dans la conviction que par l'analyse de la littérature d'un temps, on arrive à dégager presque complètement

les besoins intimes de l'âme de ce temps. Mon effort consisterait dans ces « lettres de Paris » à étudier le mouvement moral de la France contemporaine à travers ses livres au jour le jour. J'ajoute que je préfère essayer ce travail à l'étranger parce que j'y crois notre littérature actuelle très peu comprise sauf par des maîtres tels que vous et aussi parce qu'un tel travail est mieux mis au point quand on a devant les yeux la perspective d'un lecteur lointain auquel on s'adresse en idée.

Excusez, Monsieur, tous ces détails bien hâtivement et imparfaitement formulés. Pour ce qui est de la question du prix des articles, celui de la Revue sera le mien. Le chiffre que vous indiquez à Mad. Ephrussi me paraît bon, si la feuille est de dix à douze pages. Mais je me fie à votre bonne confraternité pour régler cela au mieux.

Ne nous verrons-nous jamais à Paris ? Vous avez pu voir par les articles de la *Revue politique* et du *Parlement*⁷ que si l'on ne vous comprend pas toujours très bien on vous suit du moins ici avec une vraie curiosité. J'ai bien souvent parlé de votre œuvre avec M. Taine qui la met très haut. Je regrette de ne pouvoir faire connaissance avec tout votre esprit dans votre style original. Mais, nous autres, pauvres écrivains Français, notre instruction première est si mutilée que nous savons à peine une autre langue que la nôtre. N'avez-vous pas été traduit en Anglais ?⁸ Ne pourriez-vous pas trouver un bon traducteur Français ?

Je vous envoie, Monsieur, toute l'assurance de la profonde sympathie de votre dévoué

Paul Bourget.

P.S. Je suis à Florence pour deux semaines encore, et ensuite à Paris.

101 *Paul Bourget à Georg Brandes.*

Florence. Lundi.
[25 - 2 - 1884]¹

Monsieur,

J'ai reçu votre petit mot au retour d'un petit voyage à Sienne. Voilà pourquoi vous n'avez pas eu aussitôt ma réponse. Voilà qui est donc convenu, le prix dont vous me parlez m'agrée très bien, et je vais me mettre en mesure pour vous envoyer une lettre dans la première quinzaine d'Avril. Plus tôt me serait impossible à cause de mes travaux à finir. J'enverrai la lettre à votre adresse et à votre nom. Je serai seulement obligé à la Revue si l'on me renvoie mon manuscrit après traduction, et une épreuve afin de corriger les noms propres.

Il a paru dans la *Revue Politique et littéraire* du 23 février un article assez curieux sur mon volume d'*Essais*². Je vous l'envoie avec cette lettre. J'espère pouvoir vous envoyer bientôt un volume de nouvelles dont je corrige en ce moment les épreuves³.

J'ai été fort intéressé de ce que vous me dites de Richepin. J'ai été fort lié avec lui dans ma première jeunesse⁴. La vie nous a séparés, mais dès le commencement nous n'avions qu'une amitié personnelle et aucune tendance commune dans l'esprit. J'admire beaucoup la beauté de sa langue et l'énergie de son inspiration. Mais je ne peux que comprendre, et non pas ressentir, l'Idéal qui est en lui. Ainsi dans son livre des *Caresses* dont vous me parlez, il y a toute une portion physique dont je suis profondément froissé⁵. Cette sorte d'amour ne me paraît pouvoir être exprimée poétiquement que dans deux cas, — avec la nostalgie de la pureté perdue, comme dans Baudelaire, avec la jeunesse libre et sublime comme dans Théocrite et les anciens. Il me semble que dans une âme moderne, la sensualité, non accompagnée de remords, est un état de chute non sentie. Mais esthétiquement, la forme de ce livre des *Caresses* est une des plus savantes et des

plus riches qui soient. Le pauvre Richepin n'a pas très bien réussi avec son drame de *Nana-Sahib*⁶, et cependant je considère cette œuvre comme de premier ordre par l'éclat des vers et la poésie de certaines situations.

Je vais faire rechercher, Monsieur, votre livre sur Disraëli en traduction Anglaise, aussitôt revenu à Paris. Je persiste à regretter, quoique vous sembliez en dire, que nous n'ayons pas une traduction française de vos études sur nos écrivains. Cela nous manque tellement de nous voir dans le miroir d'un grand esprit étranger !

Je ferai vos compliments à mon cher maître M. Taine aussitôt à mon retour qui ne tardera guère. Je quitte Florence ce soir, ce qui ne me permet pas d'aller rendre visite à votre ami M. Georges Noufflard, comme je l'aurais certainement fait.

Je vous prie de croire, Monsieur, à ma sincère reconnaissance et à toute ma sympathie

Paul Bourget.

Mon adresse à Paris est 7, rue de Monsieur.

Me permettez-vous de vous dire, puisque vous vous intéressez à mes études, que depuis un mois je suis entré au *Journal des Débats* où je donne un feuilleton toutes les trois semaines. Le dernier était sur les lettres de Flaubert à George Sand⁷.

102 Paul Bourget à Georg Brandes.

Londres 2, Walton place S. W.
[Août 1884]

Cher Monsieur Brandes, votre lettre m'a fait bien du plaisir et j'y répons aussitôt. Si je n'ai encore rien envoyé à vos amis de Copenhague, ce n'est pas que j'aie changé d'avis, ni oublié avec quelle grâce ils ont accueilli ma proposition. Mais j'ai à peine recouvré la santé depuis un mois. J'ai dû passer tout le mois de

Mars au lit, puis en Avril et Mai à peine travailler et faire une cure d'eaux suivie de repos, en Juin et Juillet. Sauf le strict nécessaire, c.-à-d. un article toutes les trois semaines au *Journal des Débats*, je n'ai rien écrit durant cette période¹. Je vous serais si obligé de dire cela à vos amis. Je compte, cette fois sans faute, leur faire tenir mon premier article en Septembre, et depuis lors les servir tous les trois mois, bien régulièrement². Le médecin des eaux m'a assuré que la maladie nerveuse dont j'ai eu un commencement n'aurait pas de suite, et mes travaux vont reprendre.

J'ai été de votre avis sur l'article Monnier³. Il était tout à fait insuffisant. On s'habitue, en France, à une critique sans vues générales que je ne saurais trop blâmer, ou bien, comme vous le remarquez très justement à propos de l'article sur moi dans la *Revue politique*⁴, on revient à des discussions dignes de la théologie sur le libre arbitre, sans tenir compte des travaux des psychologues Anglais, sans rien savoir de la moderne position des problèmes. Je crois que vous devez nous trouver terriblement peu audacieux pour de soi-disants révolutionnaires. Les *Blasphèmes* de Richepin⁵, où il n'y a que la reprise des arguments du matérialisme le plus ancien, ont paru au *Figaro* une prodigieuse nouveauté. A Paris on ne lit aucun vrai livre, et on finit par ne plus penser, au juste sens du mot.

Vous me donnez, cher Monsieur, des jugements bien intéressants pour moi sur nos divers auteurs. Je ne m'étonne pas que Mauissant réussisse chez vous, comme il réussit chez nous. C'est, à mes yeux, le plus fort des jeunes écrivains. Je lui trouve des qualités de mesure et de santé intellectuelle bien remarquables. Ma réserve à son endroit porte sur ceci qu'il me paraît ne pas chercher mais seulement exécuter des œuvres d'un art accompli, avec des procédés qu'il a appris supérieurement. Je lui voudrais

moins de possession froide de lui-même, une angoisse de quelque chose d'autre, et, pour tout dire, une conception de la vie plus tourmentée⁶. Il me semble tenir de Mérimée par le parti-pris précoce et définitif sur toutes choses. Cela est excellent pour faire une belle fortune littéraire. Dans l'ordre des esprits, il n'en va pas de même, et on risque de ne pas donner tout ce qu'on a en soi.

J'ai aussi été très frappé du contraste que la correspondance de Flaubert⁷ présente avec ses œuvres — mais ne croyez-vous pas que ce contraste est tout extérieur ? En définitive il y a dans l'effort absolu vers l'impersonnalité dans l'œuvre d'art, l'aveu d'une timidité, — comme la peur devant la vie. C'est un amour-propre plus délicat que celui qui fait des confidences continues au public, mais c'est un amour-propre encore. Il me semble que les tout à fait supérieurs, les Shakespeare et les Goethe ne connaissent pas cette maladie de ne vouloir rien mettre de soi dans ce que l'on écrit. Il y a là une mesquinerie de sentiment, et comme une pauvreté de nature. De cette correspondance ne trouvez-vous pas que Flaubert sort avec une physionomie toute Byronienne, mais d'un Byronisme bourgeois, provincial et pauvre ; — noble en ceci seulement qu'il a aimé les Lettres avec une immense passion. Comme la correspondance de George Sand est large, copieuse, généreuse, en regard !

J'avoue avoir contre la *Sapho* de Daudet une objection. Je trouve que la facture est, comme toujours, trop détaillée. Il n'y a pas là de ces grands morceaux d'âme, comme Balzac en étale ; il y a vingt pages d'anecdotes pour une ligne de psychologie. L'anatomie morale des personnages n'est pas traitée assez longuement, à mon gré. Ces réserves faites, le roman me paraît bon et en progrès en effet sur *L'Évangéliste*⁸.

Avez-vous lu parmi les livres nouveaux : *A rebours* de Huysmans, c'est un livre de la plus rare signification sur la psycho-

logie des écrivains Parisiens actuels⁹ ; — il y a eu aussi un beau recueil de vers de Leconte de Lisle, les *Poèmes tragiques*, n'ajoutant rien à son œuvre mais la complétant¹⁰, et enfin, j'ai quitté Paris au moment où je publiais mon volume de nouvelles que mon libraire a reçu l'ordre de vous envoyer¹¹. Je vais lui écrire de nouveau pour qu'il le fasse exactement.

Adieu, mon cher Monsieur Brandes, voilà une bien longue lettre — mais qui voudrait vous dire encore une fois combien votre suffrage me flatte, et combien je serais heureux si j'avais jamais l'occasion de vous dire de vive voix combien je suis votre dévoué

Paul Bourget.

Madame Ephrussi est en Suisse, où elle s'est fait construire un chalet au bord du lac des Quatre cantons. C'est un bien noble esprit et un grand cœur¹².

103 *Paul Bourget à Georg Brandes.*

Gérardmer (Vosges).
29 Sept. 86.¹

Cher Monsieur,

Je suis bien en retard pour répondre à votre gracieuse lettre du mois d'Août. J'attendais, pour le faire, de pouvoir vous envoyer, avec ma lettre, la préface promise. Mais je n'ai encore vu venir aucune espèce d'épreuves de la traduction des *Essais* qu'il me sera si agréable de présenter à notre public, comme vous avez bien voulu présenter mes nouvelles à vos lecteurs². Hélas ! Ce sera l'échange, comme dans Homère, de Diomède avec Glaucus, de mon airain contre votre or. J'aurais tant voulu que ce fût notre cher Taine³ qui vous servît d'introducteur, mais, vous savez que sa santé n'est pas bonne. Ceci soit dit très entre nous, il est atteint du diabète assez gravement pour qu'il ne puisse plus

travailler autant qu'autrefois, et l'achèvement de son histoire des *Origines de la France contemporaine* absorbe toutes ses forces. Ce dernier volume sur Napoléon une fois fini, nous espérons tous qu'il ne s'occupera plus, pendant une année ou deux, que de sa précieuse santé⁴. Il est, au fond, épuisé de ce terrible travail de ces grands volumes d'histoire, pour lesquels il a dû faire la double besogne de quêteur de documents et d'écrivain. Vous ne sauriez croire comme il a été mal récompensé par nos compatriotes de s'être donné tant et tant de peine. Les partis se sont si injustement emparé de ce livre que l'on peut discuter, mais qui est l'œuvre de la plus pure, de la plus haute conscience.

Vous me dites, cher Monsieur, que vous avez eu des réserves à faire sur mes nouvelles du moins mentalement⁵. Mieux que personne je comprends combien vous, le grand critique habitué aux maîtresses œuvres des plus forts esprits, vous avez dû trouver ces premiers récits insuffisants. Il faut réfléchir que ce sont des travaux de début. Je crois avoir une série de pensées et de sensations qui exigent la forme du roman, mais je comprends que je n'ai pas encore trouvé entièrement ce que je cherche, — c'est à dire un roman où les personnages soient montrés minutieusement, d'après les idées que la moderne psychologie nous donne sur les conditions de la vie morale, et cependant que ces personnages soient vivants, réels et reconstruits par la vision. Je vous explique très mal ce que je conçois si bien ! Ne craignez pas pour moi ce que vous voulez bien appeler la grande célébrité. Mon défaut est un sentiment trop vif de mes insuffisances, et tous les applaudissements du monde ne peuvent prévaloir contre la vue si nette de ce qui manque à mes livres. J'aperçois tant de distance entre ce que je rêve et ce que j'exécute, que je me décourage sans cesse, comme un enfant. Mais cela ne m'empêche pas de recommencer, — et je dois dire que dans le courage que

je retrouve, il entre pour beaucoup l'idée de quelques lecteurs comme vous, cher Monsieur. Qu'en dira Mr. Brandes ? est une question que je me pose bien souvent. Si j'avais avec votre suffrage celui d'Henry James en Angleterre et de Taine en France, je croirais avoir réussi et mon ambition est qu'il vienne un jour où vous puissiez me dire sans réserves : « c'est bien ».

J'espère, cher Monsieur, que vous aurez bien exactement cette lettre à Copenhague, quoique je n'aie pas ici votre adresse précise. Qu'elle vous porte l'assurance de la profonde estime littéraire dans laquelle vous êtes tenu par votre bien dévoué

Paul Bourget.


Ne prenez pas au sérieux cette fausse jeunesse française dont vous me parlez⁶. Ce sont des avortons de brasseries et rien d'autre⁷.

**M^{ME} LEONTINE ARMAN DE CAILLAVET
ET GEORG BRANDES
1902—1909**



Madame Arman de Caillavet dans son salon en 1909. «A Georg Brandès, mon ami très cher. L.A.C.»

Paris 28 novembre


 Cher Monsieur et ami, Je me hâte de répondre à votre si charmante lettre afin que mon petit mot vous parvienne au cette dure fatidique du soir de l'an où vous avez continué de pressurer des sottises que la vie de voyage presque toujours de ne pas réaliser. Nous sommes naïfs et incorrigibles dans nos espoirs et sans doute valons mieux mieux que celui qui vous cria dans si au fait quelle diabolique intention. Tenez et en bras d'air une nouvelle qui peut être devenue un liard et où la question de Dieu ou du diable est

présentée tout en jour long et profond que scandalisera et charmera comme d'habitude. Cher Monsieur et ami si vous pouvez venir à Paris plus tard que janvier, car ensuite je m'absenterai pour deux mois au moins. J'en aurai beaucoup de joie à vous revoir; dans la vie qui peu à peu s'assombrit pour moi, votre amitié est un de mes trésors. Nous faites de grandes et belles choses que seule votre modestie tente de diminuer et j'aurais si songé à vous comme à une force magnifique et géniale et donc la chose même finit qu'à moi.

Très dévoué à vous
 V. Armand de Caillavet

104 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Chère Madame,

Copenhague ce 24 avril 1902.

Je me permets de vous demander votre photographie en souvenir des heures inoubliables que je vous dois¹. Si j'envoie la mienne ci-inclus, c'est pour appeler à votre générosité ; en acceptant la mienne vous serez plus disposée à me rendre la vôtre². Mon adresse est seulement : Copenhague, Danemark.

Ici souffle un vent glacial, à Paris l'air était doux. Mais j'ai trouvé ma fille presque guérie, bien qu'elle ait encore un peu de fièvre. Cela me console un peu de cette ville froide et triste.

Cette lettre ne devait être que quelques lignes de remerciements et de reconnaissance. Vous avez été si charmante pour moi.

Si vous lisez l'Anglais, ce que vous faites sans doute — vous me feriez grand plaisir en feuilletant la grosse machine sur Shakespeare que j'ai faite (*William Shakespeare*, édition Heine-
mann, Londres). Je vous assure que ce livre est aussi bon qu'en-
nuyeux. C'est un essai assez original de reconstruire l'âme de
Shakespeare (Il y a aussi des éditions allemandes et russes).

France est le seul grand écrivain français qui ne m'a jamais donné un de ses livres. Si vous trouvez un jour un moment propice, Madame, je vous prie, soufflez-lui de me faire envoyer *L'Anneau d'Améthyste* que j'aime. Et dites-lui en même temps combien je suis heureux de l'avoir vu³.

Votre maison à Paris, Madame, est pour moi un centre de la ville. J'y pense comme je pense à Paris.

Agréez, Madame, l'assurance de toute ma reconnaissance.

Georges Brandès.

105 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 14 mai 1902.¹

Chère Madame,

Vous me disiez un jour : nous voudrions connaître votre livre *La réaction en France*. Je me le suis procuré en traduction allemande, croyant que vous lisez l'Allemand, et je me permets de vous l'envoyer. Veuillez sauter tout ce qui vous ennuiera là-dedans.

J'ai écrit ce livre, il y a précisément 30 ans². Le livre qu'on a traduit en français sur le Romantisme a été écrit il y a 21 ans³. La ballade allemande a pour refrain : « Les morts chevauchent vite »⁴. Vraiment, les Français ne sont pas des morts. Vifs comme ils sont, je puis espérer d'être connu comme je suis à présent, dans quelques 30 ans.

Malheureusement j'apportais à Paris mon visage d'à présent. J'aurais préféré d'avoir mon visage de 30 ans et d'être connu par des livres écrits ces dernières années. Mais on ne choisit pas son sort.

France m'a honoré infiniment. Il s'est appelé « mon ami »⁵. Je n'ose pas lui écrire pour le remercier, car il ne lit pas les lettres. Mais je vous prie, Madame, de lui dire que je sais apprécier tout ce que ce mot contient de généreux. Edelfelt, le peintre finlandais, était ici cette semaine et nous avons beaucoup parlé de France, car E. a dessiné et peint une adresse des Finlandais à France et la lui a portée⁶.

Chère Madame, je vous prie de ne jamais oublier tout à fait
votre admirateur

Georges Brandès.

106 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* [Paris] 2 juin [1902]

Cher Monsieur,

Si je suis restée longtemps sans répondre à votre lettre et à votre aimable envoi, c'est que j'ai été une dame enrhumée, enfiévrée, couchée, en proie aux misères que des vents sans douceur apportent sur leurs ailes ennemies. Et dans cet état d'infériorité, dans cet abaissement d'intelligence causé par le rhume, la bronchite et la fièvre je me sentais tout à fait incapable de converser avec un homme de votre trempe, sorte de demi dieu, descendu de la Walhalla, sous son armure étincelante. De même je n'osais pas pénétrer dans ce beau livre *La Réaction en France*¹ avant d'avoir retrouvé mes modestes facultés intellectuelles. Mais enfin je m'y suis risquée et j'ai été émerveillée de l'abondance des idées, des dons d'observation, de l'analyse subtile et profonde, enfin des qualités magistrales qui se rencontrent dans ce volume. Il me semblait marcher dans un bois touffu, et de tous les rameaux de toutes les branches s'élevaient des oiseaux imprévus, éclatants, variés. Et c'étaient toutes vos pensées qui s'ébattaient autour de moi. Ce qui m'a encore frappée et vivement intéressée, c'est que ce livre était en quelque sorte prophétique et sybillin et que vous, étranger, aviez mieux saisi et défini que les gens de notre pays, la grande crise cléricale et réactionnaire du XIX^e siècle, ce nuage sombre qui montait sans cesse au ciel de France, pour en obscurcir la grâce et l'éclat. Peut-être maintenant va-t-il se dissiper, peut-être les orages nationalistes en auront-ils été les derniers grondements. Je vous demande pardon de vous en dire si long mais il fallait à mon admiration un long discours.

Je puis vous donner des nouvelles de Madame Anitchkoff², c'est une charmante dame que j'ai le plaisir de voir quelquefois. Les Thaulow aussi m'ont rendu visite hier et nous avons été heureux

de parler de vous. Vous avez laissé à Paris un souvenir plein de charme et aussi vif que durable.

Adieu Monsieur, donnez-moi encore de vos nouvelles et croyez moi à vous très sincèrement

L. Arman de Caillavet.

Tous mes souvenirs à votre charmante fille.

107 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 7 juin [1902]

Chère Madame,

[— — —]¹

Vous avez été mal portante, Madame, je me réjouis que vous êtes à présent en bonne santé, et je me réjouis doublement que vous avez pu lire ma vieille *Réaction*. J'espérais seulement que vous liriez le chapitre sur Mme de Krüdener qui est amusant. Je me suis permis de vous expédier hier quelques autres volumes. Mais mon rêve est toujours qu'une fois dans l'avenir vous lirez mon *Shakespeare* en Anglais.

Si vous m'écrivez, Madame, vous n'avez pas besoin d'autre adresse que Copenhague, mais il faut mettre mon prénom Georges.

Je suis content que Madame Anitchkoff ait la chance de vous plaire ; je l'aime beaucoup.

Ici je dois quelquefois servir comme orateur populaire. Le 15 je dois parler dans la forêt hors de la ville de Ringsted à 10,000 ouvriers et paysans pour empêcher que les socialistes se séparent de la gauche et que les paysans obéissent à leur peur naïve des socialistes. On m'a prié de le faire, et je pense réussir². Outre cela, je suis chargé de dévoiler le grand monument sur la place centrale de Copenhague, qui sera érigé au fondateur de la ville (qui en 1168 a bâti le premier château de Copenhague). C'est

un évêque très guerrier, nommé Absalon, ministre du grand Valdemar I. Jamais je n'aurais cru possible que, de cette manière, je dévoilerais un évêque, et comme je ne suis pas précisément clérical, c'est le plus grand honneur qu'on m'a fait de ma vie de me charger de cela. Mais comme il y a en Suède une grève des ouvriers du granit, on ne sait pas quand le piédestal pourra être fini, et la grande statue équestre qui est finie doit attendre³. — Mais je vous ennuie, Madame, en vous racontant ces bagatelles. Je suis et reste votre reconnaissant et dévoué

Georges Brandès.

108 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

[Paris]

Vendredi 13 juin [1902]

J'ai reçu, cher Monsieur, votre belle lettre, et aussi les trois volumes qui l'avaient précédée et je vous sais beaucoup de gré de toutes ces marques de votre précieux souvenir. J'aurais bien voulu être parmi les 10.000 paysans que vous avez harangués au fond des bois. Il est vrai que je ne vous aurais pas compris, mais j'aurais vu tout au moins l'éloquence de votre geste, le feu de votre regard, et j'aurais deviné votre pensée à la façon dont elle s'envolait de vos lèvres pour s'élever dans l'infini de l'espace. Mais je ne suis pas là-bas en Danemark, et je ne puis que rêver à tout cela. Faute de mieux je suis allée hier à la Chambre des Députés où avait lieu une sorte d'inauguration. Elle fut assez tumultueuse. En guise de saluts, les parties adverses se sont adressées des injures qui manquaient tout au moins de nouveauté. Mais le ministère a eu sa majorité, et Laurès a pris possession de la tribune avec une superbe maestria. Quant au pauvre petit Deschanel, descendu de très haut, il n'avait plus l'air que d'un professeur de danse qui aurait laissé son violon à l'antichambre. Mais ce que je veux surtout vous dire aujourd'hui, cher Monsieur,

c'est que Madame Anitchkoff m'a aimablement prêté votre *Shakespeare* et que depuis trois jours je poursuis la lecture de ce livre d'un intérêt si puissant que j'oserai le dire unique, puisque jamais ce grandiose sujet n'a été traité je crois, avec cette force, cette ampleur et ce coup d'œil pénétrant. Et ce que je veux vous dire encore c'est que je ne suis pas seule à faire cette lecture, car à mesure que je lis, je traduis à France du mieux que je peux, mais point assez mal pour qu'il ne puisse saisir la valeur si haute de votre ouvrage. Je ne puis vous dire à quel point il est charmé, intéressé, captivé. Il me charge d'ailleurs de vous dire que votre œuvre est pour lui une révélation, que jamais l'œuvre du grand dramaturge ne lui était apparue dans cette clarté.

Adieu cher Monsieur, je suis à vous très cordialement

L. Arman de Caillavet.

109 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 6 Octobre 1902.

Chère Madame,

Ci-joint je me permets de vous envoyer un petit article sur *Clio* de France. J'ai écrit plusieurs fois des articles sur lui, mais avant de le connaître. Cet article-ci, écrit il y a quelque temps, a été expédié par moi à une amie à Paris, je la priais de l'envoyer à France dont j'ai oublié la rue ; elle me répondait qu'il fut absent de Paris. Mais je reçois à l'instant une traduction allemande de cet article insignifiant, publiée à Vienne, et bien que la langue en est hideuse, j'ai donc l'avantage d'être compris¹. Comme France a parlé à l'enterrement de notre ami Zola², il doit être à Paris. — Ce soir j'ai entendu une bonne conférence sur lui par un Parisien, M. Georges Dalmeyda³.

Je reviens de Christiania où j'étais invité par les étudiants qui voulaient me donner une fête. J'ai fait des discours⁴ et j'ai revu

Ibsen, affaibli par un coup, mais ayant tout son esprit, cordial, doux, bon, exquis, énormément à plaindre. J'ai passé deux matins chez lui.⁵

Cet été j'étais à Karlsbad avec Clemenceau. J'avais espéré vous voir à Copenhague ; vous n'êtes pas venue. Savez-vous que vous me devez encore votre portrait ?

A vous

Georges Brandès.

110 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Dom^{ne} de Caillavet
Près Langoiran (Gironde)
17 octobre [1902]

Cher Monsieur,

Après ce long silence j'ai été heureuse de vous retrouver et d'avoir de vos nouvelles. J'aurais bien voulu aller jusqu'à Copenhague mais nous sommes partis trop tard et vous n'y étiez plus. Ce que vous me dites d'Ibsen est bien triste. Ces belles lumières là lorsqu'elles s'éteignent laissent le monde un peu plus sombre.

Que votre article sur notre ami France est beau, juste, ingénieux et profond ! Je le lui ai traduit et il a déclaré que jamais en France on n'avait rien écrit sur lui d'aussi intelligent. La façon dont vous démêlez et analysez ce talent parfois déroutant est d'une clarté et d'une subtilité vraiment surprenantes. Avez-vous lu en entier le discours sur la tombe de Zola ? Sinon je vous l'enverrai. France a dit des choses courageuses et éloquentes et qui avaient besoin d'être dites dans un endroit aussi retentissant¹. Je pense et j'espère que l'effet n'en sera pas perdu. Et maintenant dites-moi ce que vous allez faire la saison prochaine. Vous savez que nous comptons absolument sur votre venue, et même que nous ne pouvons plus nous passer de vous. Il ne fallait pas commencer, si c'est pour nous laisser sur nos regrets. Mais je suis sûre que vous viendrez.

Si vous aimez Clemenceau je pourrai vous réunir à lui.

Dès que je serai rentrée à Paris je vous enverrai ce portrait que vous avez l'amabilité de me redemander. J'ai fait faire des petites photographies qui vous rappelleront en même temps les lieux que vous avez bien voulu favoriser de votre gracieuse présence. En attendant, veuillez me croire cher Monsieur à vous très fidèlement

L. Arman de Caillavet.

111 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Dom^{ne} de Caillavet
Près Langoiran (Gironde)
8 Novembre [1902]

Cher Monsieur,

Je vous ai envoyé le discours complet dit par notre ami sur la tombe de Zola. Quand je serai à Paris je vous adresserai des instantanés le représentant au cimetière. Vous recevrez aussi le *Crainquebille* dont vous me parlez¹. Il a paru jadis dans le *Figaro* et depuis on en a fait une publication illustrée². Guitry veut en faire une courte pièce qu'il jouerait à son théâtre³. Je suis toujours très heureuse d'avoir de vos nouvelles. Vous êtes de ceux qui honorent et aussi qui ornent l'humanité. Quel malheur que vous soyez si loin! Nous n'avons presque plus en France d'esprits ingénieux, solides et hardis. Notre niveau moral et intellectuel baisse de jour en jour. Et chacun se complaît dans cet abaissement. J'espère tout à fait vous revoir cet hiver. Tel un souffle vivifiant et fort, vous nous êtes salutaire et nos vœux vous appellent. Et en attendant je vous prie de me croire à vous très fidèlement

L. Arman de Caillavet.

112 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* [Paris] 31 décembre [1902]

Cher Monsieur,

Votre souvenir m'est très précieux, et loin que vous disparaissiez dans la cohue du jour de l'an, vous dominez tous les autres

comme Calypso dominait ses nymphes¹. J'aurais voulu que votre lettre m'apporât l'annonce de votre venue, mais hélas je l'ai en vain cherchée. Je ne me résigne pas cependant et je continue à vous espérer avec ténacité. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre conférence sur *Le Grand Homme*². Vos vues sont toujours ingénieuses et magistralement développées, mais ne pourrait-on pas soutenir que si le grand homme crée les événements, parfois aussi les événements le suscitent et le font surgir. — Je voudrais bien que nous en puissions causer quelque jour. Je vous envoie un article de notre ami France lequel a paru d'abord en allemand dans la *Neue freie Presse*. J'ai communiqué aussi vos critiques à propos des idées démocratiques que vous reprochez à notre ami³. Il s'en est montré assez piqué et il vous fait dire que vous lui indiquiez autre chose que la démocratie pour établir un ordre social en France. Il s'étonne que vous ne voyiez pas que la démocratie socialiste peut seule combattre la démagogie nationaliste, et qu'en l'état actuel des choses, ce que nous appelons ici démocratie est l'unique sauvegarde des grands intérêts intellectuels et moraux. Il vous fait dire aussi qu'il a trouvé admirable la préface des *Mémoires* de Kropotkine⁴, mais qu'il ne vous accuse pas d'anarchisme pour l'avoir écrite.

Je termine, cher Monsieur, sur ce long message en vous adressant avec tous mes vœux de nouvel an celui de vous revoir bientôt.

L. Arman de Caillavet.

113 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Copenhague 8 février 03.

Chère Madame,

Si bonne et aimable que fut votre dernière lettre, je ne vous aurais pas incommodé si tôt de nouveau, si je n'eusse pas une occasion pour écrire. Un jeune poète et sa femme qui ont traduit

Le lys rouge en Danois s'adressent à moi pour leur procurer l'autorisation de France. Voulez-vous être assez bonne pour la leur procurer ?¹

Ma brochure² a certainement la faute qu'ont généralement les manifestes humains : c'est un côté de la question ; on pourrait aussi soutenir le contraire. Vous avez eu parfaitement raison de le sentir et de l'exprimer. Je n'ai pas été tout-à-fait si content de la réponse de France ; elle m'a prouvé 1) que j'avais bien mal exprimé l'objection que j'osais lui adresser 2) qu'il n'avait pas lu ma brochure. Il est trop grand homme pour ne pas me comprendre s'il s'en donna la peine. Ma position à moi a été celle-ci : Toute ma vie j'ai combattu avec l'extrême gauche de mon pays contre la réaction ; mais toute ma vie aussi j'ai dit en même temps que, tout en prenant part au combat, je ne partageais nullement les convictions politiques de mes camarades. Ayant combattu pendant plus de 25 ans presque seul contre une majorité écrasante, je ne peux pas être partisan de la doctrine que c'est la majorité qui ait raison et qui doit décider ; et craignant la bureaucratie énorme qui serait établie par l'état socialiste (quand il sera là un jour) je ne peux pas non plus m'appeler socialiste. Dans la pratique je puis fort bien m'associer à des démocrates et à des socialistes, parce que je préfère le moindre mal de deux maux ; seulement par scrupule je ne fais pas semblant de partager la doctrine démocrate³. Ce sont là des finesses, direz-vous peut-être ; mais nullement trop fines pour des esprits de votre trempe ni de celle de France. Mais je me suis mal exprimé, et les données, la situation de la France et de mon pays, sont trop différentes peut-être.

Les Arméniens m'avaient demandé d'aller à Berlin faire une conférence pour leur cause. J'en reviens. J'ai attaqué le gouvernement allemand (allié du sultan) violemment à Berlin, et les

journaux allemands me déchirent⁴. Les pauvres Arméniens paraissent reconnaissants.

J'ai promis de parler à Zurich le 23 février sur notre littérature du Nord⁵. Je maudis ma faiblesse de l'avoir promis.

J'ai une vague espérance de revoir Paris au mois d'Avril ; mais ce qu'on désire n'arrive presque jamais, et j'ai trop à faire pour être sûr d'un voyage.

J'embrasse vos mains, chère Madame,

votre fidèle

Georges Brandès.

114 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Paris 23 mai [1903]¹

Chère Madame,

C'est bien gentil de votre part de m'écrire. Bien que je n'ai pas pu jouir de votre présence pendant mon séjour ici, je vois au moins que vous me gardez un souvenir aimable. Dans quelques jours je retournerai à Copenhague ; j'ai déjà été trop longtemps absent ; ainsi je n'aurai malheureusement pas la joie de vous revoir cette année.

Vous êtes si bonne et vous avez le cœur si grand et si chaud que vous voulez me consoler de votre absence en me parlant des quelques conférences que j'ai fait ici. Ce n'était pas grand'chose, trois en nombre, sur des sujets très différents². Parler publiquement en français ne m'est pas très facile. J'ai dû les préparer soigneusement. D'après les habitudes russes et françaises (l'alliance), le public venait et sortait pendant que je parlais.

Une source de désespoir pour moi a été la presse française et étrangère ici. Pas un seul jour j'ai pu mettre la cuillère dans mon thé le matin sans être interviewé, et de la manière la plus bête, la plus incroyable, par des gens qui voulaient écrire des articles sur moi et à qui j'aurais pu raconter que j'étais un

célèbre juriste de Marbourg en Allemagne. Ils m'auraient cru. Un écrivait un article sur moi, m'appellant : « Le vulgarisateur éminent du positivisme français ». Vulgarisateur éminent !! Deux mots qui s'accordent bien, n'est-ce pas ? Au moins j'ai le contentement de n'avoir jamais de ma vie écrit une seule page sur le positivisme français.

Aussitôt que je rentre, quelqu'un est là à me guetter et demander : Monsieur, quelle a été l'influence de la littérature Russe sur la littérature européenne ? C'est en vain que je réponds : Vous le savez sans doute mieux que moi. Pendant quelques jours ma porte ne restait pas fermée un instant, parce que les journaux français (mal renseignés) racontaient qu'Ibsen était à l'agonie. Les journalistes affluaient. C'était pour eux une aubaine. Ils nageaient dans la joie ; l'occasion d'un magnifique article (que je devais leur inspirer, moi). Quelle a été votre influence sur Ibsen ? (littéralement). Allez donc le lui demander ! Mais il est mourant. — Allez tout de même !

Quelle belle invention, le reportage ! —

Chère Madame, vous reviendrez de Rome récréée et contente d'un beau voyage ; je m'en vais attristé, heureux seulement d'échapper aux journalistes français et russes.

De tout cœur

Votre

Georges Brandès.

115 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Paris 11 août [1903]¹

Cher Monsieur,

J'ai laissé passer trop de jours sans vous répondre, je suis allée en Angleterre, j'y ai vu des musées et des palais, des marbres antiques et des tableaux précieux, tous les trésors du monde enfouis, entassés dans cette île, comme dans un nid de corsaires. Mais me voici rentrée et je trouve enfin le recueillement néces-

saire pour vous parler de ce travail si beau, si riche en observations hardies et profondes, sur l'Idée de liberté dans Gœthe². Je n'ai pas eu de peine à le faire lire à celui que vous appelez mon grand ami. Il a été particulièrement intéressé par ce chapitre de l'histoire d'un esprit et il a admiré que Gœthe détestât l'art gothique par amour de l'ordre et le mariage par amour de la nature. Il m'a dit qu'il arrivait à ne plus trouver aucun sens au mot liberté, sans doute parce qu'il est dominé par l'idée du déterminisme universel. Il a lu votre étude en une heure et il y a pensé pendant trois jours. A ces paroles que j'écris presque sous sa dictée il serait impertinent à moi de rien ajouter. Mais je veux vous dire que je vous sais un gré infini, de m'envoyer ainsi la fleur de votre pensée. C'est une façon un peu éthérée il est vrai, mais tout de même charmante de vivre ensemble, et vos idées qui m'arrivent toutes vibrantes mettent comme un fil de lumière entre vous et moi. Que faites-vous cet été? Moi je me suis arrêtée quelques jours dans un Paris tout désert, frais et délicieux. Le beau monde est parti et déshonore actuellement les plages et les sites alpestres. Paris est aux gueux et aux moineaux. J'irai en Bretagne en septembre, notre grand ami y doit faire un discours à propos du monument de Renan. Adieu cher Monsieur, au revoir, mais quand? Je n'ose plus souhaiter la fuite des jours mais je voudrais que celui qui vous ramènera fut prochain. A vous bien affectueusement

L. Arman de Caillavet.

116 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Chère Madame,

Château Strzebowitz
Silésie Autriche
11 Sept. 03.

Ces lignes arriveront à Paris pendant que vous êtes en Bretagne, à la fête du monument, cette fête à laquelle j'assiste de cœur. On m'a même invité à y prendre part, mais le voyage était trop

long pour une cérémonie où l'on se passerait si facilement de moi. J'espère que tout se passera convenablement sans trop de démonstrations de la part des cléricaux. Je sais que le discours de France sera l'intérêt de la journée. J'ai *L'Aurore* et j'espère pouvoir le lire là-dedans. Il n'y avait pas un être humain destiné comme France à parler sur Renan. Il est l'héritier, et le seul.

Chère Madame, je ne sais pas de quel charme vous êtes possesseur pour écrire des lettres si charmantes, car vos lettres ont une grâce, un tact, un enchantement que n'ont pas les lettres des plus grands écrivains de notre temps. Ou, à vrai dire, je le sais fort bien, c'est le charme de votre personne qui s'y trouve et qui gagne le cœur en même temps qu'il éblouit l'esprit. Aussi j'ai apporté votre dernière lettre avec moi de Copenhague à travers plusieurs îles et plusieurs villes où j'ai séjourné, jusqu'ici dans ce vieux château autrichien¹, que je quitterai demain pour le Danemark.

J'ai écrit un petit morceau *La découverte du monde par un enfant*². L'histoire de mon âme de 4 ans jusqu'à 10 ans, qu'on imprime à présent à Copenhague en 50,000 exemplaires. Et j'édite un volume supplémentaire à mes *Œuvres complètes*³. Pour ces *Œuvres* (plus de 35 volumes comprimés en 12 volumes) j'ai eu 6000 abonnés bien que même dans l'édition populaire elles coûtent 80 francs. Beaucoup de paysans, beaucoup de femmes de chambre se sont abonnés à ces ouvrages de critique. Je ne crois pas que cela aurait lieu dans un autre pays. Et nous ne sommes que 2¹/₄ millions. Avec les Norvégiens 5 millions. Avec les Suédois 10, avec les Finlandais 12¹/₂. Mais j'ai la plupart de mes lecteurs à Copenhague.

Je vais porter cette lettre à la poste et je n'ai pas le temps de me relire. Oh, chère Madame, ce sera pour moi un jour propice quand je rentrerai dans votre salon à Paris.

Votre Georges Brandès.

117 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Dom^{ne} de Caillavet
Près Langoiran (Gironde)
1^{er} octobre [1903]

Cher Monsieur,

Après ce que vous m'avez écrit, c'est moi qui n'ose plus vous répondre. J'ai peur de détruire le charme, de déchirer l'enveloppe merveilleuse, le voile tissé d'or que vous avez jeté autour de moi. Jamais cher Monsieur on ne m'a dit de semblables choses, et il me faut bien croire que c'est vous le magicien, vous l'ensorceleur et le poète qui me prêtez tant de grâce. Mais sachez du moins que rien ne touche une femme comme d'avoir su l'embellir à ses propres yeux. J'imagine que l'Ève grossière encore limoneuse et inconsciente sut peu de gré au créateur qui lui révéla la lumière. Mais de quelle fine joie, de quel émoi reconnaissant ne dût pas tressaillir cette descendante à laquelle un homme apprit un beau jour qu'elle était puissante. En somme je n'ai pas eu trop à me louer de la vie. J'ai été bousculée plus que de raison, longtemps, trop longtemps, j'ai trainé dans la nuit. Mais ensuite il m'est échu quelques rares fortunes qu'elles suffisent tout de même à me venger de toutes les misères. Permettez-moi de compter votre amitié parmi les bonheurs uniques qui mettent au cœur tout à la fois de la douceur et de l'orgueil. Cher Monsieur, j'ai une envie folle de lire l'Histoire de votre âme de 4 ans à 10 ans. Est-ce traduit dans une langue que je connaisse ? Et d'ailleurs, je voudrais tout lire, tout ce que je n'ai pas lu encore, vous poursuivre dans tous ces coins encore inconnus où vous apparaissez toujours si haut et si charmant. Cette conquête de tout un peuple par un homme supérieur est vraiment une chose noble et touchante. Cela prouve chez ce peuple une âme attentive et tournée vers les idées, mais quel don cela révèle chez celui qui sait conquérir à ce point, et quel est le prophète malencontreux qui a fait dire que nul ne l'était en son pays. Merci de m'avoir envoyé ce charmant

récit d'étudiant si rempli de verve et de fraîcheur naive. Le continuerez-vous ?

Nos fêtes de Tréguier ont été tout à fait brillantes et nous avons écrasé le méchant. Le méchant maintenant c'est le calotin et c'est nous qui sommes l'archange. Notre ami France a eu un grand et légitime succès, il a admirablement dit son discours, quoiqu'il plût à torrents. Je pense que vous aurez reçu un n° du *Temps* que je vous ai fait adresser. C'est le seul journal qui l'ait reproduit intégralement¹.

Adieu cher Monsieur, adieu et au revoir. Ce sera un beau jour que celui où vous entrerez à nouveau chez moi. Mais ce qui me console c'est que je ne vous quitte jamais tout à fait.

L. Arman de Caillavet.

118 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 24 Octobre 1903.

Chère Madame,

Comme toujours je vous suis profondément obligé, tellement en vos dettes que je ne pourrai jamais m'acquitter. J'ai reçu, tout de suite en forme de journal, plus tard comme petit livre exquis sur papier japonais le discours hors ligne de notre grand ami¹.

Tout ce que vous me dites me touche le cœur et me charme l'esprit. N'est-ce pas un phénomène curieux, chère Madame, que passé les 30 ans, les hommes sont hors d'état de se lier d'une amitié un peu expansive avec d'autres hommes ; nous n'avons que des amis de la première jeunesse ; mais que vis-à-vis d'une femme charmante et spirituelle, ce don de l'attachement nous est rendu ; nous pouvons de nouveau ouvrir nos cœurs. Je sens cela vis-à-vis de vous. Une lettre de vous me fait un grand bien. — Vous ne connaissez pas ma biographie, Madame, c'est bien tard que j'ai

eu la sympathie générale de mes compatriotes. Quand j'avais 30 ans, subitement toute la presse s'est fermée pour moi. Il y avait par jour une douzaine d'articles dénigrants contre moi et pas un journal danois ne voulait m'ouvrir ses colonnes, bien que j'étais l'écrivain presque le plus estimé jusqu'à la date où l'on a compris toutes mes hérésies. A 35 ans, je dus quitter le pays, et j'ai vécu presque 6 ans en exil². Alors j'ai été révoqué, mais à peine revenu, j'étais à la fois attaqué presque par tout le monde littéraire, surtout par mes anciens amis et élèves qui craignaient ma « tyrannie »³. Or, je n'ai jamais eu rien d'un tyran ; seulement j'étais dur pour ceux qui abandonnaient le drapeau, je les faisais volontiers fusiller devant le front de l'armée.

Ce n'est qu'à compter de mes cinquante ans que j'ai eu une grande position dans le Nord, et ce n'est qu'à soixante ans que j'ai eu l'appréciation officielle, une pension de l'Etat, doublement si grand que celle d'aucun autre citoyen danois sans être obligé de rien faire du tout⁴. Mais vous voyez, chère Madame, que la reconnaissance de l'Etat n'est pas venue trop tôt et que le proverbe sur le prophète garde tout de même un peu de vérité.

Il y a beaucoup de choses de moi traduites en Allemand et en Anglais (presque tout est traduit en Russe et en Polonais), mais je déteste être lu en traduction, et je préfère ne vous rien envoyer. Tout ce qui est d'art s'évanouit dans la meilleure traduction. Vous devez croire sur parole que j'ai des moments lucides (comme tous les fous et même tous les imbéciles) et vous penserez peut-être que je vaud mieux que je ne le fait, si vous ne vérifiez pas.

J'irai demain pour un jour à Berlin dire Adieu à la famille Auer qui va se fixer à Sébastopol⁵. Cela m'attriste, car par cette famille j'avais une attache à Paris qui n'existe plus. Je les ai connus 16 ans. A présent, je n'ai plus même de prétexte pour aller à Paris, et

Dieu sait si et quand je pourrai revenir. Mes relations d'affaires avec la France sont comiques. Les revues ne veulent jamais prendre les essays qu'on leur offre de moi, et si une fois très rare on les prend, on les imprime malgré mes prières sans me faire jamais voir une épreuve. Quant à mes livres, ils n'ont jamais trouvé un éditeur⁶. Ainsi les affaires m'attirent partout en Europe, seulement jamais à Paris.

C'est vrai que vous êtes là, mais quelquefois absente quand j'arrive⁷.

Un des plus grands honneurs de ma vie a été (ce que vous m'avez dit) la recommandation de France pour le prix Nobel⁸. Certainement ce serait ridicule que quelqu'un pourrait penser à me donner ce prix quand lui, il ne l'a pas eu. Mais comme je vous le disais, il n'y a pas le moindre danger que cela arrive. La compagnie qui distribue ce prix consiste d'évêques et d'anciens professeurs, pour qui je n'existe pas, et leur chef me déteste tellement qu'il a (littéralement) écrit 500 articles contre moi⁹. Mais pour que France ne se sente pas trop isolé dans ses bons sentiments pour moi, je me permets de vous confier que cette année l'Académie des Sciences du Danemark (dont je ne suis pas membre) m'a recommandé, elle aussi, presque avec unanimité¹⁰. Bien que je n'aurai jamais le prix, cela me relèvera aux yeux de France.

Chère Madame, je mets tout mon dévouement à vos pieds.

Georges Brandès.

119 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Dom^{ne} de Caillavet
Près Langoiran (Gironde)
23 Novembre [1903]

Cher Monsieur et ami,

Vous m'avez écrit une bien belle lettre, il y a longtemps déjà. Je l'ai réunie aux autres, je forme de vos lettres un dossier précieux. Plus tard, quand je ne serai plus, et qu'on les lira, j'en

tirerai quelque gloire auprès de ceux qui ne m'auront pas connue. Et cette pensée m'enveloppe d'un peu d'orgueil mélancolique.

J'aurais voulu vous répondre plus tôt, mais la tristesse de la saison m'avait enlevé toute force et tout courage. Il me semblait que l'automne me couvrait de ses brumes, et secouait sur moi toutes ses feuilles mortes. Quand je suis de cette humeur je fais comme les bêtes malades, je me cache. D'ailleurs ne pensez-vous pas que la tristesse méssied horriblement aux dames ? Ce qu'on accepte d'un René et d'un Werther serait intolérable chez une femme, même charmante. Mais voici assez parlé d'un sexe dont la frivolité est la raison d'être et aussi la grâce. Une chose dans votre lettre m'a affligée, cher Monsieur, vous me dites que sans doute vous ne viendrez plus guère à Paris, parce que vous y avez perdu les amies qui surtout vous y attiraient. Mais pour charmantes qu'elles fussent, ne pourrait-on pas les remplacer ? Vous viendriez loger un peu plus près de chez moi et ma table serait votre table, et votre place serait marquée au coin de mon foyer. Je vois bien qu'il y a un malentendu entre vous et mon pays et c'est à mon pays que je donne tous les torts. Car il est frivole lui aussi, il est vaniteux, il est superficiel. Et vous ne lui avez jamais donné le temps de vous connaître. Vous êtes fait pour réussir chez nous, vous êtes original, violent, primesautier, plein de saveur. Votre esprit est plein d'audace, vous êtes âpre et mordant, et votre philosophie, aux vues si hautes sait parfois se concentrer en un détail qui en est comme le miroir rayonnant. Cher Monsieur, il faudra un peu venir briller chez nous. Votre Nord vous prêtera pour quelques semaines et puisqu'il est fier de vous, il doit être fier de vous montrer aux nations. Seulement cette fois il faudra bien vous entendre pour que vous ne me trouviez pas dans l'effarement et l'affolement d'un départ dont je n'ai pas oublié l'amertume et le regret. Quand vous m'écrirez, dites-moi quels

sont les moments dont vous pourriez disposer pour votre venue à Paris. Je pense que vous serez heureux de retrouver votre amie Anitchkoff qui m'écrit qu'elle va beaucoup mieux depuis son retour de Savoie. Elle m'annonce aussi que son mari va revenir. Fallait-il le lui souhaiter ? Au revoir cher Monsieur, gardez moi les sentiments dont je suis si touchée et croyez à toute mon amitié bien véritable

L. Arman de Caillavet.

Ne m'écrivez plus ici mais à Paris.

120 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 26 Déc. 03.

Chère Madame et amie,

Le temps approche où vous recevrez beaucoup de bouquets et de vœux. Comme je suis un de vos obligés, je me permets de vous écrire. Ayant reçu votre lettre si cordiale et si profonde je me retenais pour ne pas répondre tout de suite ; je ne veux pas vous encombrer de lettres. Mais à présent un mois et un peu plus s'est passé. Je vous remercie donc de vos bonnes paroles, je me réjouis de vous revoir cet hiver, bien que je ne suis pas encore sûr de pouvoir venir. Mais je ne viendrai pas quand vous serez absente. Dans un interview quelconque Steinlen disait : Je serai avec France à Rome au mois de Janvier ou Février, je ne me souviens pas bien. France ira-t-il à Rome ?

Oh, chère Madame, je voudrais bien habiter à Paris, pas trop loin de vous, et venir souvent vous voir. En tout cas je vous reste reconnaissant pour votre hospitalité.

Aujourd'hui, je suis forcé de vous écrire et je ne sais pas comment je ferai pour être court. Eh bien ! Avetis Nazarbek est un chef Arménien, révolutionnaire et poète¹. Je l'ai connu beaucoup d'années ; dans les maisons de Stepniak et de Kropotkine près de Londres j'ai fait sa connaissance, il m'est très dévoué. Ce mal-

heureux a été frappé à Clarens de deux profonds coups de stylet par cet Arménien qui après tuait deux Arméniens à Londres. Sa vie est sauvé, mais il reste très affaibli. On l'a frappé par haine politique qui est farouche chez ce peuple, je le savais depuis longtemps. Nazarbek a cette idée irritante de me charger d'une commission auprès de France, et des plus désagréables. Ne voulant pas écrire à France, je vous écris. Il a écrit un drame *Sassoun* (sur les événements récents, c'est-à-dire de 1895), et il espère le faire jouer à Paris. Mais il s'imagine que cela lui sera seulement possible par la protection de France. Il prétend connaître France, mais toute cette connaissance c'est qu'il l'a vu à un banquet qu'on me donnait à Paris, 1902, où France me fit l'honneur d'assister². Je doute même que France se souvienne de lui. En tout cas, je sais par moi-même combien un homme comme France doit être tourmenté tous les jours par des manuscrits et des supplicants.

Le cas est encore plus compliqué. Nazarbek s'imagine que Tchobanian³ que je connais et que vous connaissez sans doute, n'est pas étranger à l'attentat commis sur lui, c'est-à-dire, il croit que des amis de Tchobanian l'y ont instigué. Encore il a pour ennemi très décidé Loris Mélikoff que vous connaissez et que je connais bien moi-même. Maintenant il craint que s'il adresse son manuscrit à France, celui-ci en parlera avec ces deux Arméniens qui feront leur possible contre lui et sa pièce. C'est pourquoi il me met en mouvement.

Vous, chère Madame et amie, comprendrez que je ne me mêle pas des discussions intimes des Arméniens, mais j'ai dû vous expliquer la situation. Je vous serai fort obligé, si vous voulez me répondre ce qu'il faut faire ou dire. Jamais de ma vie je pourrais incommoder France pour ma propre personne, et on m'oblige de l'incommoder pour d'autres. Ce qui parle pour

Nazarbek, ce sont les deux coups de poignard, donnés par un agent de la Turquie.

Hélas, moi-même je ne suis pas si intéressant. La seule chose d'analogue qui m'arrive, c'est que quelqu'un ait édité une biographie de trois volumes, fous de haine, sur moi ou contre moi, biographie qui, en même temps, est une espèce de collection de tous les articles qui ont été publiés pour me dénigrer ici, en Russie, en France, en Allemagne, etc. ; des compatriotes habitant la Russie et l'Allemagne y ont collaboré avec enthousiasme et tous les rats de bibliothèque d'ici. Mais c'est très mal écrit, et seulement aux hautes écoles des paysans c'est lu ; à Copenhague cela ne se vend pas du tout⁴.

J'aime comme vous Madame Strannik, j'espère pour elle que son mari ne lui revienne pas. Mes amis, les Auer, doivent être à Sébastopol, mais Madame Auer y est tombée malade, et depuis deux mois je suis sans nouvelles d'elle et de la famille, ce qui est très mauvais signe.

Pardon de cette longue lettre qui n'est si longue que par cette bête commission pour laquelle on se sert de moi.

Je vous envoyais en Allemand un livre ; peut-être y avez-vous vu quelques articles d'hommage à votre grand ami⁵.

Georges Brandès.

121 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.* [Paris] 18 janvier [1904]

Cher Monsieur et ami,

Si vous saviez ce que j'ai pensé à vous chaque jour, et combien ma détresse a été grandissante de ne pas arriver à vous entretenir. J'ai eu des misères de tout genre, influenza, névralgies, et puis l'odieux jour de l'an, ce début d'année que l'on fête avec une irrémédiable candeur oublieuse des trahisons accumulées des

années passées. Et le jour de l'an m'a ensevelie sous une nuée de cartes, de billets, de fleurs et de politesses. J'en sors de très mauvaise humeur. Mais cette humeur n'est pas pour vous ni surtout contre vous. Je vous renouvelle au contraire l'expression de sentiments qui commencent presque à avoir quelque durée. Je vous souhaite tout le bien du monde, et aussi je vous conseille de vous méfier des Arméniens. Les Arméniens que sans doute l'Orient persécute, viennent se venger sur l'Occident. De tout ce qu'ils ont souffert, eux, leurs frères et même leurs ancêtres nous devons les dédommager. J'en sais quelque chose. Avec cela il paraît que le vôtre est dans les plus mauvais. Je le tiens de Quillard qui est juste et bien renseigné.¹ Dites donc à cet ennemi de votre repos que France est dans l'impossibilité de faire jouer sa pièce dans aucun théâtre. Faire jouer une pièce est une affaire terrible, il y a des gens connus qui s'y emploient pendant des années. Toutes les directions de théâtre sont bondées de pièces, tous les théâtres sont au dessous de leurs affaires et ce n'est pas une tragédie arménienne qui les relèvera. Parce que France a une grande situation littéraire, et que sa parole a un grand retentissement on s'imagine qu'il commande en France. Bientôt on lui demandera de faire baisser le prix des denrées. C'est une idée absurde et enfantine de le prendre pour le grand Manitou. Ne parlons donc plus de l'Arménie, cela gâte notre correspondance. Quand viendrez-vous à Paris ? Je ne partirai guère (si je pars) avant avril, cela nous donne de la marge. Madame Anitchkoff est brillante, charmante, ressuscitée. Elle fait plaisir à voir. Son mari est dans des conspirations équivoques. Quand vous viendrez vous pourriez peut-être parler à l'Ecole des Hautes Etudes. C'est une fondation nouvelle assez recherchée.

Au revoir cher Monsieur, je suis à vous affectueusement et fidèlement

L. Arman de Caillavet.

122 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Granada le 25 Avril 1904.

Chère Madame et amie,

Je vous écrivais du Caire et je vois avec étonnement, de votre aimable lettre du 17 avril que vous n'avez pas encore reçu les pauvres lignes que je vous ai écrites¹. Depuis, j'ai vu l'Égypte, la Corse, la Riviera, Barcelone, Malaga et Alhambra ici. J'entends avec peine que vous ne vous êtes pas bien portée. J'en suis tant plus affligé que vous partirez donc plus tard, et que je vous ne verrai guère plus à mon retour à Paris, dans peu de temps. En tout cas, je demanderai de vos nouvelles à votre porte.

A Naples, j'ai reçu les épreuves que vous avez eu l'exquise bonté de m'envoyer. Veuillez dire à France, chère Madame, un peu de ce que j'ai sur le cœur à cause de sa dédicace². Il m'a comblé en donnant mon nom à la postérité. En me dédiant cette petite histoire que je n'aurais jamais pu inventer moi-même et qui est si riche d'un art symbolique qui porte loin, il a plus fait pour mon nom hors des petits pays du Nord, que je n'ai pu faire moi-même. Et comme il ne se serait pas souvenu de mon nom si vous ne le lui aviez rappelé, c'est à vous que je dois autant.

Si j'avais une meilleure compagnie de voyage je me réjouirais de ce que je vois. Mais ces Allemands me gâtent tout. Je vais sur le vaisseau tout-à-fait solitaire, ne me présente à personne.

Nous aurons à Malaga le roi d'Espagne et des combats de taureaux le 28.

Chère Madame et amie, ne m'oubliez pas et dites à France toute ma reconnaissance et toute mon admiration.

Votre dévoué

Georges Brandès.

123 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Grand Hôtel - Venise.

[3 mai 1904]

Cher Monsieur et ami,

N'espérant plus vous atteindre en cours de route, je me donne le plaisir et l'illusion de vous écrire chez moi 12 Avenue Hoche, comme si vous y demeuriez vraiment. La lettre vous sera remise quand vous vous y présenterez, elle sera comme un petit accueil puisque je n'aurai pas, hélas, la joie de le faire moi même. Le génie, quelque peu brouillon, qui préside au cours des choses, les arrange rarement à notre guise, mais je ne veux pas me plaindre puisqu'il m'a été donné de vous connaître. Voyez quelle chance rare cela a été, parmi l'immense cohue des imbéciles qui peuple la terre d'être tombée justement sur vous. Mais comment pouvez-vous dire, cher Monsieur et ami, que c'est France qui vous fera connaître à la postérité ? Vous si sincère, vous n'en pouvez penser un mot. Votre nom qui brille dans vos pays d'une gloire unique, nous parvient encore tout chargé de son éclat. On sait en France que vous êtes l'initiateur à tout un monde de pensées, que vous avez rêvé en les pénétrant, les rêves les plus vastes de l'humanité, qu'enfin vous êtes de ceux auxquels on doit au moins autant qu'aux créateurs, puisqu'en les expliquant vous les avez su merveilleusement compléter. Je ne sais, cher Monsieur, si je m'explique bien, mais je sens bien que je me comprends moi-même. Seulement je n'ai pas autour de moi le recueillement nécessaire. Je vous écris au milieu d'une véritable basse-cour de vieilles dames anglaises, pies, dindes, oies et autres volatiles, qui se livrent à tous les ramages des gosiers anglais. Ajoutez à cela le chant des gondoliers qui éclate en cris stridents sur le Grand Canal et vous verrez contre quels bruits ma pensée solitaire est obligée de lutter. Malgré ce vacarme, malgré cette Angleterre âgée et assourdissante, Venise reste une enchanteresse. C'est une magicienne endor-

mie mais les enchantements flottent toujours autour d'elle. Vous aussi vous avez vu de bien belles choses, j'en voudrais causer avec vous, quand nous reverrons-nous ? Il me semble que vous êtes resté si peu et que j'ai été si insuffisante. Je voudrais l'occasion de faire mieux.

Je vous envoie mes souvenirs les plus affectueux, votre amie
L. Arman de Caillavet

France se rappelle à vous.

124 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Chère Madame et amie,

Hôtel Royal. 33 Avenue Friedland.
8 mai [1904]

Je m'attendais à ce que je ne vous trouverais pas à la maison cette fois ; mais je suis agréablement surpris par votre aimable lettre et par le cadeau si élégant et muni de mon nom, que vous m'aviez préparé.

Cette fois, où je ne serai pas patronisé par vous, je dois passer un peu plus de temps avec mes compatriotes, mais qu'ils ne peuvent pas me dédommager de la société dont j'ai joui Avenue Hoche, cela s'entend de même.

Vous souffrez un peu de la société anglaise de votre hôtel, je le vois. C'est singulier, tout Anglais bien élevé et supérieur a voyagé ; et néanmoins ce n'est jamais ces Anglais-là qu'on rencontre en voyage. Je ne sais pas où ils se cachent.

Vous jouirez au moins du climat là-bas. Ici, le temps est froid et pluvieux, et quand on vient du midi, ce temps-là est doublement inhospitalier.

Après avoir passé tant de semaines en bateau je pense ne rester ici que dix ou douze jours et retourner dans mon pays ; mais je n'ai pas encore fixé mon départ.

Je me sens heureux d'avoir pu partager quelques semaines

votre vie de tous les jours. C'est un honneur pour moi d'avoir été admis dans l'intimité d'une dame comme vous et d'un homme comme France.

Sur le vaisseau je relisais son *Mannequin d'Osier* avec une profonde admiration ; je l'annotais scrupuleusement. Je voudrais savoir s'il lisait la saga et quelle impression elle lui ait fait.

Aujourd'hui, c'est le jour des élections, on peut espérer que cette fois la bonne cause sera victorieuse¹.

Je devais m'attrister des défaites Russes parce que mes amis Russes, même Kropotkine qui m'en écrit une longue lettre, en sont malheureux², mais je ne puis pas m'attrister, c'est une punition si juste, ils méritent leur humiliation, le gouvernement d'abord, et ensuite la nation qui n'a pas su renverser un tel gouvernement. A vous de tout cœur Madame

votre dévoué

Georges Brandès.

125 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Paris 8 juin [1904]

Cher Monsieur et ami,

Il me semble qu'il y a des siècles que je n'ai causé avec vous¹. La dernière fois, c'était encore sous le chaud soleil de Rome, le long de ce Foro Trajano où les fûts tronqués et brisés des colonnes s'élèvent parmi l'herbe courte, en face de cette autre colonne de bronze où sont sculptés et célébrés les triomphes des Romains sur les Daces. Ce fut dans ce coin, que le vacarme et toutes les entreprises de la vie moderne n'ont hélas point épargné que j'eus le plaisir de recevoir votre amie. De frénétiques tramways y faisaient un terrible accompagnement aux propos échangés. Je ne sais si elle vous a conté cette disgrâce. Depuis lors j'ai quitté Rome, je me suis plongée à Pise dans une fournaise ardente et j'ai pris

plaisir à être vengée bien des siècles à l'avance par un vers de Dante qui maudissait la sombre ville. J'ai aimé en passant, la fraîcheur des glaciers, et la première ville de France, une simple Grenoble, m'est apparue toute hospitalière, avenante et pleine de douceur, après la misère dure, et l'incurie des villes italiennes. Et vous, cher Monsieur, comment vous êtes-vous rapatrié ? Quel goût avez-vous retrouvé à votre ville longtemps quittée, les amis vous ont-ils plu ou désappointé ? Moi, j'ai eu le chagrin de perdre, depuis que je vous écrivais, celui de mes jeunes amis que j'estimais et aimais le mieux. C'était un garçon remarquable, d'une intelligence peu commune et auquel était réservé je crois le plus bel avenir. Il s'était signalé déjà par plusieurs livres. — Notre intimité était si grande que nous nous écrivions deux fois par semaine car il habitait les environs de Paris. Il m'a laissé un vide que je ne comblerai jamais.²

Cher Monsieur écrivez-moi bientôt, par ma faute, par la faute de ma vie errante des dernières semaines, je me suis privée de nouvelles de vous. Rappelez-moi au souvenir de la Signora Bertha Knudtson et croyez-moi à vous affectueusement

L. Arman de Caillavet.

126 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Copenhague
14 juin 04.

Chère Madame et amie, bien que vous ne le dites pas expressément, j'espère que vous ayez reçu une lettre de remerciements que je vous envoyais pour le bon accueil fait à mon amie danoise.

De nouveau je suis loin du monde parisien, dans la solitude et le silence du Copenhague d'été. Nous n'avons pas ici l'air lourd et suffocant, l'air de Sirocco de Paris, mais des brises continuelles du Sund, un ciel clair, une chaleur douce, toujours le soleil tempéré du Nord. C'est le bon moment. — Cette année j'ai vu et vécu

quatre printemps, en Afrique, en Espagne, en France et ici. Il faudrait vivre ainsi, avoir quatre printemps, ou plus encore, dans sa vie. On l'essaie.

Je savais, chère Madame et amie, que vous avez eu le chagrin de perdre votre jeune ami dont on lisait les lettres touchantes dans votre petit salon. Rien de terrible comme cette mort des très jeunes. Une dame polonaise, que j'ai connue longtemps et que j'aime beaucoup, vient de perdre son enfant unique, un fils de 20 ans, mort après une maladie de trois jours de l'appendicite. Impossible de consoler cette douleur d'une mère dont la vie est brisée.

Cette ombre de la mort tombe toujours sur notre vie. Je suis ces jours-ci dans l'angoisse pour mon vieux père qui, depuis quelques jours, se sent malade et souffrant. Jusqu'à présent il a eu toute sa force ; comme il est si âgé, il y a danger.

Pendant beaucoup d'années j'ai été ici l'homme de la jeunesse. Depuis quelque temps il se forme ici une jeune école d'écrivains qui veut faire le contraire de tout ce que leurs pères ont fait, rien estimer de ce que leurs pères ont estimé, et comme cela je suis la cible d'attaques¹. Mais comme j'ai été attaqué toute ma vie, cela ne nuit pas à ma bonne humeur.

Partout où je viens ici, le nouveau livre de France est sur les tables². Quant à lui, il n'y a pas deux opinions.

Chère Madame, veuillez me garder un bon souvenir.

Votre dévoué
Georges Brandès.

127 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Paris 24 juin [1904]

Cher Monsieur et ami,

Mais oui, j'avais reçu votre lettre, et il me semblait que la mienne en avait gardé l'écho. Elle était même venue si vite, en

réponse à la mienne, qu'on l'eût dit apportée par les brises et les zéphyr, ou par quelque petit dieu postier comme celui que le bon Renan eut jadis l'idée de faire jouer à M^{lle} Reichsenberg¹.

Alors vous avez eu quatre printemps, c'est bien joli. Quel malheur que les printemps mènent aux étés. Quel malheur qu'à la suavité douce et charmante succède l'ardeur cruelle, et que toutes ces innocentes feuilles vertes soient déjà guettées par la sécheresse et par la mort. Et que je vous envie votre sobre été de là-bas, éventé par la fraîcheur de la mer voisine. Ici nous cuisons, et dans les belles allées de marronniers et de platanes, qui sont la parure de Paris, passent tant d'automobiles, s'élève tant de poussière, se brûle tant de pétrole, que c'en est fait de notre repos et de notre joie. Pour nous autres, enfants d'un autre siècle, il n'y a plus de refuge dans ce siècle tant encombré de fer, de machines terribles, d'engins explosifs. Et le monde entier leur appartient. Cher Monsieur, je ne comprends pas comment les jeunes gens peuvent vous attaquer, ni sur quel point. Vous avez la compréhension la plus vaste, les vues les plus ingénieuses, qu'ont-ils trouvé après vous, les petits malheureux ? Ou plutôt dans quels sentiers arides et sans issue s'engagent-ils ? Je ne vous ai pas dit encore, cher Monsieur, tous les vœux que je fais pour M^r votre père. Ne trouvez-vous pas que, quoique l'on soit avancé dans la vie, on garde toujours pour ses parents un cœur d'enfant. Et c'est une grande détresse de les perdre. Je ne me suis jamais consolée de la mort de mon père et je souhaite bien vivement que vous gardiez le vôtre longtemps encore. Notre amie M^{me} Anitchkoff va bien et son roman² a beaucoup de succès, vous en aurez sans doute autant de plaisir que j'en ai moi-même. Quant à son pauvre mari, il est sous les verrous pour longtemps. Adieu cher Monsieur et ami, je vais penser maintenant à votre retour parmi nous.

Affectueusement

L. Arman de Caillavet.

128 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 29 juin 04.

Chère Madame et amie,

Lundi, j'ai eu le plaisir de vous envoyer un article dans lequel j'ai essayé d'expliquer le mythique Putois à mes compatriotes¹ ; l'article sera traduit en même temps en Suédois et peut-être en Allemand.

Aujourd'hui, pour me rappeler à votre bon souvenir, je vous envoie en Allemand un de mes vieux livres qui n'a rien à faire avec le monde des automobiles que vous caractérisez si spirituellement.

Oh, chère Madame, ce que les jeunes écrivains me reprochent ? Mais, c'est sans fin. Que je suis 1) irréligieux 2) immoral 3) que je n'aime que l'intelligence, que je suis sans sentiments, ne comprends même pas la vie des sentiments, etc. 4) je ne comprends pas le peuple, je n'aime pas assez les métairies et les hautes écoles de paysans. Cela a duré 35 ans et cela ne me fait rien.

Dimanche, je dois parler publiquement en plein air devant des milliers de paysans à l'île de Möen, et je dois préparer mon discours². De Copenhague viendront quelques centaines d'étudiants radicaux qui ont loué un vaisseau pour y passer deux jours. C'est la nature la plus belle que nous avons, des collines de craie avec des forêts de hêtres et la mer tout autour³.

Le groupe de l'arbitre international des deux chambres françaises a invité des délégués des 3 parlements scandinaves à Paris le 25 Novembre pour les fêter, comme il y a presque un an les délégués du parlement anglais⁴.

On m'a fait le plaisir de m'inviter comme hôte d'honneur, bien que je ne sois pas membre du parlement. C'est le baron d'Estournelles de Constant qui a jeté son amour sur moi et qui exagère mon influence dans le Nord⁵. Mais il m'a fait une vraie joie : Je l'ai prié d'inviter aussi les membres de l'Alting islandais

et il me l'a promis. Comme je me regarde un peu comme l'ami et le protecteur des Islandais j'en suis content.

Je pense pendre ma fille avec moi pour ces fêtes et j'aurai l'honneur de vous la présenter. Ce sera la dernière semaine de Novembre.

Chère Madame, je vous remercie de vos bonnes paroles quant à mon père. Son état ne s'est pas empiré, bien qu'il ne sorte pas encore.

Je reste votre ami dévoué et reconnaissant

Georges Brandès.

129 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.* [Paris] 9 juillet [1904]

Cher Monsieur et ami,

J'ai beaucoup de joie à penser que je vous reverrai en novembre, cela fait une date fixe et pas trop lointaine, et je puis presque m'amuser à compter les jours. J'avancerai un peu pour vous, mon retour de la campagne, que je retardais quelquefois jusqu'à la fin de novembre. Et nous aurons de beaux jours d'automne et de début d'hiver, des jours pleins de feuilles mortes, et de bise, avec des ciels mornes sous lesquels s'allument délicieusement les becs de gaz. Et nous promènerons notre joie parmi des paysages gris et roux, et pleins de douceur, et il ne sera plus question de cet odieux soleil rôtisseur et maître queux céleste, qui pour l'heure nous fait tous griller comme des poulets. Eh bien je le sais, cher Monsieur, à quoi aboutit la belle sentimentalité de vos jeunes gens, et jusqu'où va l'essor de leurs âmes, alors que la vôtre manque d'idéal. Parce qu'une ballerine stupide, dont la figure d'ailleurs assez angélique surmonte un corps sans grâce, a paru à Copenhague, tout Copenhague a perdu la tête¹. Et ce sont des effluves de poésie, et des hymnes, et des cantiques, comme si la Sainte

Vierge elle même avait paru parmi les hommes. Et tous ces idiots, et tous ces petits serins s'écrient qu'ils vivront jusqu'à leur dernier jour, du souvenir d'un regard de cette Cléo que Paris moins naïf laissait languir aux Folies-Bergères après lui avoir dédié des allumettes bougies. Voyez-vous toute votre jeunesse ne vaut pas une chiquenaude, ce sont des pygmées qui s'attaquent à Gulliver, et que Gulliver secouera rien qu'en se retournant sur son séant. Et s'ils vous taquinent encore renvoyez-les à ces belles épîtres que le reporter Huret dépouillait l'autre jour dans *Le Figaro*². J'ai eu ces temps-ci, cher Monsieur, une petite fatigue des yeux qui m'a empêché d'aborder la lecture du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mais je vais mieux à présent et je me donnerai cette joie la semaine prochaine. Notre amie Madame Anitchkoff va partir pour la Savoie avec sa petite couvée. Elle est toujours charmante et silencieuse de sorte qu'on l'ignore un peu tout en l'appréciant beaucoup. Tous mes vœux pour votre frère et à vous affectueusement

L. Arman de Caillavet.

130 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 10 Août [1904]

Chère Madame et amie,

Vous ne savez pas vous-même combien vous êtes injuste. Comme vous ne pouvez pas lire les journaux scandinaves vous ne savez rien sur moi.

Au milieu de Juillet, ma santé fut très attaquée, vers la fin de Juillet je devais partir pour Karlsbad. Mon cœur est fort affaibli. Après un traitement de seulement 12 jours, j'ai dû quitter Karlsbad, rappelé par une dépêche. Mon père est mort¹. Je ne suis arrivé ici hier, en voyageant nuit et jour, que deux heures avant son enterrement. Il y a ici mille soucis. Un petit neveu de douze ans sans parents², et beaucoup d'autres difficultés.

Les Finlandais exilés se sont adressés à moi et m'ont prié d'organiser une manifestation des universités pour eux³. J'ai fait le peu que j'ai pu. Leur état est horrible. Personne n'est sûr de n'être pas arrêté la nuit et emprisonné en Russie sans même savoir pourquoi. Le brave Japon nous venge.

J'espère toujours, chère Madame, vous revoir un instant vers la fin de Novembre. On restera je crois trois ou quatre jours à Paris avant d'aller voir les grandes villes de la France.

A vous de tout cœur, chère Madame.

Votre

Georges Brandès.

131 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Splendide Hôtel Grand Hôtel des Bains
Evian-les-Bains
le 14 août [1904]

Hélas cher Monsieur et ami, c'était donc là le motif de votre silence. J'étais inquiète, je ne vous accusais pas. Je sais avec quel affectueux empressement m'arrivaient vos réponses, et que là-bas vers le nord je pouvais compter sur une voix amie qui me renverrait l'écho. Mais l'écho se taisait. Pourquoi ? La joie n'est pas si taciturne et quand on se dérobe c'est peut-être que l'on souffre. Derrière les voiles il y a souvent des visages qui pleurent. Et c'était vrai. Votre père est mort ! Il y a quelques semaines je ne savais pas qu'il vivait. Vous m'avez révélé son existence, languissante déjà et menacée. A mon tour je l'ai créé, imaginé, vénéré à ma façon, me figurant la joie et l'orgueil qu'il devait mettre en vous. Et voici que déjà il n'est plus, et que je vous apporte le petit tribut de ma sympathie douloureuse. Mon Dieu que tout cela est triste et rapide à l'égal d'un rêve. Puis vous me dites que vous êtes souffrant, que votre santé est atteinte sérieusement. Cela il ne le faut pas, il ne le faut à aucun prix et je

ne veux pas le croire. Vous allez arriver en novembre au milieu de vos hordes du nord et je vous déroberai à eux pour vous soigner. J'ai en main toute la Faculté de Paris, et tous se feront une gloire de vous apporter leurs lumières et leurs conseils si tant est que vous en ayez besoin. Mais je vous vois encore à notre dernière rencontre, si plein de vie et de force que je ne puis croire à un amoindrissement de cette belle vigueur. Et de toutes parts me revient le bruit de votre belle activité, de vos nobles efforts pour apporter un peu de justice et de pitié parmi les peuples. Votre nom associé à celui de deux ou trois autres, est cité parmi les libérateurs du genre humain, de ceux qui font le rêve magnifique de voir enfin la paix et l'amour régner sur le monde. Cher Monsieur, je suis très fière d'être votre amie, vous me consolez de la médiocrité, de l'égoïsme et de la bassesse qui sont si courantes parmi les hommes.

Je suis en ce moment au bord d'un beau lac. Il est bleu et argent, et ses rives verdoyantes se parent de gracieuses villas et d'opulents hôtels. Mais de la mentalité des voyageurs qui fréquentent ces riches demeures, des pensées qui, de leur cerveau descendent vers leurs lèvres, et s'en vont ensuite en échos affaiblis se perdre sur les ondes inconscientes, on ne sait vraiment si l'on doit rire ou pleurer. Et l'on s'afflige en tout cas qu'un tel décor serve à de tels figurants. Au revoir cher Monsieur et ami, vous avez une grande et belle âme et je vous admire et suis à vous affectueusement

L. Arman de Caillavet.

Je suis encore ici jusqu'au 25. Après écrivez-moi à Paris d'où l'on fera suivre.

132 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 4 Sept. 04.

Chère Madame et amie

Ci-inclus une coupure qui vous dira qu'hier soir j'ai fait une conférence sur Anatole France dans la réunion des étudiants libéraux à Copenhague¹. Ce n'est pas la même que j'ai faite au mois de février à Odense². J'ai essayé de l'améliorer. Elle sera bientôt imprimée et vous l'aurez.

Hier j'ai reçu un numéro de la *Revue de Paris* où se trouvent plusieurs lettres de Henrik Ibsen à moi, de ma jeunesse. Mais ne lisez pas l'introduction qui est pleine d'erreurs, écrite par une dame très mal douée qui ne me connaît pas du tout, m'a vu une fois³.

Je vous remercie, chère Madame et amie, de vos bonnes paroles à la mort de mon père. Cela a été une grande tristesse de voir notre vieil appartement vide de meubles, tout jeté aux quatre vents. J'ai seulement acheté quelques souvenirs de mon enfance.

Nous avons eu à Copenhague, pendant trois jours, la visite de M. Joseph Reinach. Il a été content de son séjour et de la ville ; il avait le temps le plus splendide ici.

Je pense que vous aussi vous êtes occupée des grandes vicissitudes auxquelles nous sommes témoins, la débâcle du gouvernement Russe ; je m'en réjouis malgré la tristesse qu'on ressent en pensant à toute cette jeunesse tuée ou anéantie par des blessures affreuses.

Je voudrais que vous lisiez les lettres d'Ibsen ; vous verrez que cet homme si rude ait toujours eu une amitié, presque une tendresse, pour moi. Je voudrais aussi que vous achetiez le nouveau volume qui paraît à présent en Allemagne des lettres de Nietzsche. Ce sont seulement ses lettres à six correspondants, dont je suis. Il n'y a pas seulement les lettres, mais toutes les

réponses et une introduction par la sœur de Nietzsche très flatteuse pour moi⁴. Mon dieu, je suis à présent si âgé qu'on édite mes lettres et les lettres qui m'ont été écrites.

Je sais, chère Madame, que vous n'êtes pas à Paris, mais à la campagne. Ne connaissant pas votre adresse, je vous écris à l'avenue Hoche. Si France est chez vous, veuillez lui dire que je me rappelle à son bon souvenir.

J'espère, comme vous savez, arriver à Paris fin Novembre avec ma fille (qui a beaucoup plu à M. Reinach et à sa fille) et je me réjouis de vous revoir.

Votre dévoué
Georges Brandès.

133 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Dom^{ne} de Caillavet
près Langoiran (Gironde)
20 septembre [1904]

Cher Monsieur et illustre ami,

Votre lettre m'a rejoint au bord de ce lac charmant où brûlèrent tour à tour les ardeurs de Calvin et de Rousseau. Je n'y ai plus rencontré que Mr. Lachenal, ancien président de la Confédération helvétique. C'est un vertueux citoyen qui fait, en famille, des promenades à bicyclette. Il n'avait jamais eu l'idée d'aller saluer la demeure auguste du patriarche de Ferney. Je l'y ai conduit. Depuis je suis rentrée chez moi à la campagne mais j'y suis arrivée si moulue, si fourbue par trois semaines de traitement et trois semaines de vagabondage à travers des pays que je suis tombée malade. Je le suis toujours. Je vous écris de mon lit, pour me désennuyer, pour vous ennuyer sans doute, tel est l'égoïsme de l'amitié. Un autre mécompte m'attendait. On a égaré la Revue du 1^{er} sept. où étaient vos premières lettres. Je l'ai fait demander avec le livre de Nietzsche, mais j'ai dû commencer ma lecture par

les secondes lettres. On fait comme on peut, et j'ai pu malgré tout rattacher bien des choses. Cela m'a plu de vous retrouver tellement le même, déjà. Vous étiez déjà aussi jeune, aussi impétueux, avec le même air hautain et volontaire de secouer votre crinière dans le vent. Ce que je vous ai dit c'est dans le miroir d'Ibsen que je l'ai aperçu et alors qu'Ibsen songeait à lui encore plus qu'à vous. D'ailleurs vous autres héros du Nord vous tournez bien vite au demi-dieu, et vous nous apparaissez, tel le jeune Balder, rayonnants au milieu de la ronde éperdue de vos pâles adoratrices. Je ne sais rien d'Ibsen, nous n'en avons jamais causé ensemble, mais il est certain que le courant des idées et la mode y aidant, il s'est fait chez nous une situation colossale. C'est un esprit génial, une âme généreuse, et il a cette faculté poétique, en montrant les choses sous le jour le plus simple et le plus pathétique, de créer l'émotion profonde. Mais combien moins intelligent, moins pénétré, moins subtil que vous ? Il est comme les magnifiques blocs de glace de son pays, tout d'une venue et impénétrable. Vous, il semble que vous ayez été porté, caressé par tous les vents, venus de tous les pays, et qu'en vous soient toutes les âmes. Vous êtes la porte du Nord ouverte sur tous les trésors du monde. Une de mes tristesses c'est de ne jamais connaître que par les vagues bruits des applaudissements vos conférences sur notre ami France. Mais enfin cette fois vous me la promettez, en allemand, sans doute. C'est une de mes joies en revanche d'avoir pu, par heureux hasard, rapprocher deux hommes comme vous et lui. Ces sortes de rencontres sont une chose tout à fait belle et émouvante et valent bien à mon avis cette fameuse harmonie des sphères que l'on nous vante toujours. Puisque notre Proudhon a dit que la femme n'a pas même inventé sa quenouille¹, j'aurai du moins réuni autour de mon foyer, le complément nécessaire à ces entretiens, et je me fais gloire de les avoir facilités. Je serai à Paris

le 25 novembre et charmée de faire la connaissance de votre fille.
Je suis à vous très affectueusement

L. Arman de Caillavet.

Que devient mon aimable rencontre romaine ? Vous ne m'en avez plus jamais parlé.

134 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 27 janvier 05.¹

Chère Madame et amie,

Que l'année 1905 vous soit bonne ! Ne restez pas souffrante, prenez votre lit à deux mains, levez-vous et réjouissez-vous de la vie, du printemps et des révolutions à venir !

Je crois que vous ayez un ministère rétrograde², mais il ne faut pas trop s'occuper des passants. Pour la France il n'y a pas d'autre chemin que celui indiqué dans le petit livre *L'Eglise et la République*³ que j'ai eu le plaisir de recevoir et dont je remercie le grand auteur mille fois. Je ne sais plus combien je lui dois, à lui et à vous. Vous avez eu la bonté de m'envoyer le livre sur Madame Charles⁴ ; je l'ai envoyé à l'éditeur à Berlin et j'espère qu'il le fera traduire ; il ne m'a pas encore écrit, et j'ai la crainte qu'il pourrait le trouver un peu trop spécial pour l'Allemagne ; il y a si peu de pages de France lui-même là-dedans.

Quant à mon petit travail sur France, on l'imprime en traduction allemande. Quand le bouquin paraîtra je vous le ferai parvenir⁵.

Même à ma fille vous avez pensé et de la manière la plus gracieuse ; vous êtes très bonne, savez-vous, et vous n'oubliez personne.

J'ai un peu parlé publiquement⁶ et j'ai commencé à m'occuper de votre 18^e siècle. Je vais étudier Voltaire. C'est un grand sujet.

Ici, nous avons eu pas mal de changements, un nouveau ministère⁷, assez réactionnaire — mes amis ont dû quitter le ministère — et d'autres changements encore. Je ne suis plus journaliste⁸ ; mon frère n'a plus de journal, et je ne ferai que des livres⁹.

Tout le monde ici pense à la Russie, c'est pour moi l'intérêt vital. Beaucoup dépend de la marche des affaires russes. Comme j'aime beaucoup Kropotkine, je suis heureux que de son exil il peut entrevoir la possibilité d'un retour.

Chère Madame et amie ! Merci de votre amabilité pendant mon séjour à Paris et mille vœux pour votre entière guérison.

Votre bien obligé

Georges Brandès.

135 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 8 février 05.¹

Chère Madame et amie,

Ou je me tais ou je bavarde insupportablement. Cette lettre est ma troisième, mais je l'écris malgré moi.

D'abord : Un médecin en chef, chirurgien homme du monde d'ici me demande une carte d'introduction pour France. Je ne puis pas lui refuser cela. Mais France doit savoir que je le connais très peu et qu'il ne doit pas s'incommoder le moins du monde pour ce monsieur, qui n'est pas même de mes amis.

Ensuite : On me tourmente pour demander à France une seule page sur H. C. Andersen, le conteur danois, dont on célèbre dans quelques semaines le centenaire. Je réponds que France ne répond pas aux lettres, en reçoit trop. On me répond que je dois écrire tout de même. On essaie ici de réunir des jugements sur Andersen de toute l'Europe et l'Amérique, parce qu'il est le seul poète danois qui a pénétré. Il a écrit 40 volumes ; mais seulement les

contes pour les enfants sont connus. C'est ce qu'il a fait de mieux.

Seulement je n'ai pas idée si France connaît ces contes. Les traductions anglaises et allemandes doivent être excellentes et répandues en des millions d'exemplaires, mais la traduction française doit être impossible. Je n'en sais rien, ne connaissant pas les traductions.

En tout cas je remplis ma tâche en me permettant de demander si France voudrait écrire quelques lignes sur l'impression que Andersen lui ait faite. Je disais aux Danois : France connaît Madvig², mais pas Andersen. Est-ce juste ?

C'est plus qu'assez pour aujourd'hui. Je me suis abonné à l'*Humanité* et à l'*Aurore* (que je paye six ou sept fois ce qu'ils coûtent à Paris) et j'ai lu la belle et brillante allocution de France sur la Russie³.

Depuis le 12 Décembre, jour de mon départ, je n'ai pas encore de lettre de Madame de Caillavet⁴.

Votre dévoué

Georges Brandès.

J'ai reçu *Sur la pierre blanche*. Mille remerciements.

136 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

[Paris]

Vendredi 10 février [1905]

Cher Monsieur et ami,

Votre reproche me touche quoique je ne le mérite pas. C'est toujours ma malheureuse santé qui est entre moi et les choses de la vie, et vous voyez bien que je songeais à vous alors que vous sembliez m'oublier. D'ailleurs nos querelles sont, il me semble, plutôt d'amoureux et c'est pourquoi elles ne sont pas pour déplaire. Je commence par répondre à votre dernière lettre, nous remonterons ensuite le cours des âges. Comme l'avait en effet deviné votre haute perspicacité France connaît Madvig, et point Ander-

sen. Il faudra l'expliquer « aux dames » comme vous dites. En ce moment il est tout à la Russie et vous avez pu voir dans l'*Humanité* et l'*Aurore* l'écho de ses colères éloqu岸tes. Je suis contente que vous soyez abonné à ces deux journaux, cela vous fait vivre un peu plus avec nous et je suis toujours avide et curieuse de connaître votre état d'âme à propos de nos affaires.

A présent parlons des illustrations. Je n'arrive pas très bien à savoir si les illustrations doivent se rapporter à France ou à ses œuvres. Je vous ai envoyé beaucoup de portraits de lui et de vues de son intérieur. *L'Eglise et la République*¹ que vous avez certainement reçu, contient un des portraits les meilleurs qui aient été faits. Calmann n'a en effet aucune illustration que celles d'un livre non publié. Quant à Pelletan il est en ce moment à moitié fou à cause d'une grande manifestation russe qu'il organise pour dimanche au Trocadéro, mais je vais lui dire de se mettre à la disposition de votre éditeur dès la semaine prochaine. On pourrait s'adresser aussi à Prouté, marchand de gravures rue de Seine 12, qui a collectionné beaucoup de choses concernant France et sera heureux de se rendre utile². Vous pensez que j'apporte tout mon zèle à faciliter cette publication qui me permettra enfin de connaître votre étude sur France. Je suis sûre que vous dites des choses que l'on n'a pas su dire encore, j'en ai eu d'ailleurs la preuve. Je regrette que vous ne soyez plus journaliste, le journalisme c'est l'instantané de la pensée. Mais d'autres journaux vous demanderont sans doute des articles. Et Voltaire qu'en direz vous ? Ce diable qui devint patriarche et a su faire de l'ironie une toute-puissance vous plaira à étudier. Cher Monsieur, je suis à vous très affectueusement

L. Arman de Caillavet.

Je me rappelle au souvenir de votre gracieuse fille.

137 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 21 Mars 05.

Chère Madame et amie,

J'ai votre petit mot qui me remercie de l'article sur Goethe¹. Croyez, Madame, qu'il m'est pénible de vous envoyer de telles bagatelles, mais ce que j'écris en danois ne vous est pas accessible.

Mes éditeurs allemands m'envoient la lettre ci-jointe. Je l'ai laissée là pendant quinze jours, détestant de vous tourmenter de nouveau d'une affaire de si peu de conséquence que mon misérable petit essai sur France. Mais si vous pouvez dire un mot qui aura un effet, je vous prie de le faire.

Nous avons perdu notre plus grande authoress Amalie Skram, une Norvégienne qui était devenue citoyenne danoise. Elle était d'une beauté fulgurante, et elle avait du génie, un génie sombre, intrépide, surprenant. J'ai perdu deux jours à faire un article de circonstance sur elle².

Samedi, je dois parler dans une société nationale secrète — toutes nos sociétés pour le Slesvig sont secrètes pour que l'ambassade Allemande ne s'y mêle pas — je prépare mon discours³.

Nous suivons avec passion les événements en Russie. J'ai écrit dans le journal *Roussj* qui m'avait demandé des articles, mais je ne sais pas bien ce que je pourrai dire pour la censure⁴. Dans 3 jours, un Polonais arrivera ici pour me communiquer ce qui a lieu dans la Pologne Russe et pour me demander des conseils (j'ai écrit un livre assez lu sur la Pologne⁵). Mais le terrible de mon état c'est qu'à chaque instant me tombe une tuile sur la tête, cette semaine un virtuose allemand (le célèbre Weingärtner), à présent un polonais révolutionnaire. Mon travail est interrompu tous les jours. Comment fait notre grand homme ? Comment se délivre-t-il ?

Hélas, vous n'êtes donc pas encore en bonne santé. Le printemps vous guérira, j'en suis sûr ; le printemps console de beaucoup de maux.

Nous avons fondé ici une société grecque pour cultiver en commun la littérature et l'art antique. On a parlé la première fois très bien du *Symposion* de Platon⁶. Mais tout cela prend du temps ; je suis membre de plus de vingt unions.

Chère Madame et amie, j'embrasse vos mains.

Georges Brandès.

138 Georg Brandes à Madame de Caillavet. Copenhague ce 28 Mai 05.¹

Chère Madame et amie,

Peut-être êtes-vous revenue de votre voyage ; je ne sais pas où vous avez été, mais j'espère, en tout cas, que le voyage et le printemps vous aient guérie.

Vous avez vu des nouveaux visages et d'autres contrées. Moi je n'ai rien à vous raconter. Je suis resté ici, je n'ai pas fait la moindre excursion et je n'en ai pas le temps. J'éдите un volume d'essais² et j'étudie un peu. Je me sens bien dans ma ville natale, j'en aime quelques hommes et femmes qui me font supporter la vie et même quelquefois la trouver charmante.

Nous voyons d'ici les nuages s'accumuler entre la Norvège et la Suède³. Malgré bien des invitations à prendre parti, je veux me tenir absolument neutre, trouvant des torts des deux côtés et ayant des amis dans les deux pays.

Du reste, on ne fait que rêver et penser à l'avenir de la Russie. Chère Madame et amie, faites acheter un petit livre *Politics in New Zealand*. By C. F. Taylor, 1520 Chestnut Street, Philadelphia. Le livre ne coûte qu'un franc. Mais faites lire à France la loi par laquelle les hommes d'état de là-bas, de vrais hommes d'état,

pas pour rire comme ailleurs, ont arrangé l'arbitrage de l'industrie. Depuis dix ans pas une grève, pas un lock-out. L'arbitrage est obligatoire, le tribunal élu tous les 3 ans par les ouvriers et les capitalistes, examine les causes des controverses et décide sans appel s'il y a possibilité d'augmenter le salaire ou non. 200 querelles ont été comme ça étouffées pendant 8 ans. Il faudrait imiter cela en France. Ceci n'est donc pas une utopie d'avenir, un beau rêve sur la pierre blanche, mais une chose réalisée. C'est comme le jour de travail de 8 heures, réalisée depuis longtemps à New Zealand⁴.

J'ai parlé quelquefois dans des réunions politiques⁵ et j'ai beaucoup lu. Il m'a fait plaisir que les trois gagners du prix de Schiller en Allemagne et en Autriche (pour le meilleur drame) sont tous les trois mes amis⁶. Joie bien platonique. Notre aimable amie Madame Strannik s'est moquée agréablement de moi dans son nouveau roman⁷. C'est bien le vingtième roman où je figure, pas toujours à mon avantage.

Votre fidèle

Georges Brandès.

139 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Paris 5 juin [1905]

Cher Monsieur et ami,

Il y avait si longtemps, si longtemps que je n'avais entendu parler de vous que je croyais vraiment ne plus vous intéresser et que j'en avais conçu quelque tristesse. Votre lettre dissipe tous les nuages, et depuis j'ai reçu un beau volume anglais qui va m'être une lecture¹ délicieuse. Ce sera comme une promenade dans le jardin de vos pensées, et j'y trouverai sans doute de l'ombre, du soleil et des points de vue nobles, intéressants et variés. Et je vous remercie de tout cœur de me fournir cette magnifique distraction. Mon voyage a été peu de chose, un séjour au bord du lac de

Côte parmi des arbres et des buissons de fleurs enchanteresses, qui m'ont intéressé plus que les visages des passants. Je suis revenue bien portante, du moins je le crois, mais tout est précaire en nous et autour de nous, et nous sommes le jouet des vents au propre aussi bien qu'au figuré. Je suis très contente du ton de votre lettre, elle respire la joie, ou au moins la sérénité d'un grand cœur et d'une âme très haute. Elle m'a fait penser à cette description d'un été scandinave que vous me fites l'an dernier, où la brise rafraîchissante court sous le ciel limpide et dissipe les nuages. Ici nous sommes toujours dans les luttes et les conflits², mais la bombe qui fut jetée sous la voiture du petit roi d'Espagne était espagnole³, et Paris s'est amusé avec beaucoup d'entrain et d'enfantillage de ce petit jouet couronné qui s'est montré tour à tour en amiral, en général, et à qui même, de grand matin et avant qu'il ne se rendit à Notre Dame on a amené une cocotte en renom. Je vais me procurer et lire à France le livre que vous m'indiquez, il est en train en ce moment de mener la pauvre Jeanne d'Arc au supplice. Il est triste de s'affliger sur ces misères anciennes alors que nous en avons tant de contemporaines. La Russie nous offre un hideux spectacle. Et les Thaulow se préoccupent des dissensions suédo-norvégiennes. Je n'aime pas beaucoup votre silhouette dans le roman, d'ailleurs un peu grêle, de notre amie⁴. Si j'avais du talent je voudrais vous peindre comme je vous vois et je ferais un beau portrait.

Adieu cher Monsieur et ami, je voudrais écrire au revoir mais vous ne parlez pas plus de venir chez nous que si nous étions dans la lune.

Votre amie

L. Arman de Caillavet.

140 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 30 Août 05.

Chère Madame et amie

Depuis longtemps, je ne sais rien de vous. Vous ne devez pas être à Paris à présent, mais ces lignes vous parviendront.

Ces jours-ci, un de mes éditeurs allemands m'a envoyé une page que France lui a écrit à mon honneur¹. Veuillez lui dire que j'en suis fier et reconnaissant. Il est le plus grand écrivain vivant, et rien ne réjouit comme d'être loué par un homme loué (ab homine laudato laudari).

Dites-moi, je vous prie, comment vous allez et comment va la France. Je ne verrai pas ce pays de ma prédilection cette année. J'ai promis de parler à Stockholm et à Upsala fin Septembre², à Berlin et à Dresde en Novembre. Je ne ferai pas plus de voyages en 1905 ; j'ai trop à faire, j'édition des livres dans mon patois natal³.

A Karlsbad, d'où je reviens, j'avais occasion de voir le prince Dolgoroukoff⁴, dans le palais duquel l'assemblée nationale de Moscou s'est réunie. Il avait entendu mes conférences à Moscou dans sa jeunesse ; c'est un brave homme, un caractère ; il ne pliera pas.

Nous avons enfin la paix⁵. Mais la révolution Russe n'est encore qu'un amas d'horreurs et n'aboutit pas. — Il faut espérer.

Mon sac est vide, chère Madame. (J'ai souffert une perte cruelle. Edelfelt le grand peintre finlandais, mon ami vraiment adoré, est mort subitement)⁶.

Mais je n'ai rien d'amusant à vous raconter. La Norvège est si peu intéressante. Nos trois pays devraient s'unir toujours plus, et ils divorcent.

Je me recommande, chère Madame, à votre douce bienveillance. Votre ami dévoué

Georges Brandès.

141 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague le 6 Oct. 05.¹

Chère Madame et amie,

Ne parlez pas d'oubli de ma part. Si j'écris rarement c'est qu'on me demande chaque jour trois mois de mon existence et me prend au moins 6 ou 7 heures — que je donne à d'autres sans le moindre profit pour moi-même. Si vous saviez quel temps me volent les lettres soi-disant d'affaires ! c'est terrible toute cette perte de vie et de sang. Je suis ici la bonne à tout faire.

Je vous remercie de tout cœur de vos bonnes paroles sur cette *Lettre* qu'on m'avait demandé d'écrire aux enfants polonais². Au moins une fois par semaine j'écris un tel article, et je dois déclarer le hasard heureux qui met un de ces articles sous les yeux de mes amis français. Hélas !

J'espère pouvoir vous faire envoyer sous peu un assez bon livre que j'ai fait sur *La jeune Allemagne* (1815—1848). Il sera publié en Anglais dans un mois, je pense³. Au moins, le grand travail que j'ai fait sur Henri Heine vous intéressera. Le bouquin sur France en Allemand doit paraître dans une semaine.

Je dois parler à Berlin, Dresde, Prague, Düsseldorf, etc. au mois de Novembre. Ici je vais parler sur Voltaire et Frédéric.

Mes nouvelles de la Finlande et de la Pologne Russe sont affligeantes. L'oppression dans les deux pays devient pire tous les jours. Ce damné Witte, je le déteste de tout mon cœur. La paix est arrivée trop vite. La Russie n'a pas du tout été assez humiliée. Les Mauvais lèvent de nouveau la tête en ricanant et derrière eux les Lâches. Les libéraux Russes sont optimistes, que bien leur fasse ! Mais l'optimisme rend faible et ôte toute initiative. — C'est pour cela que je l'abhorre. On ne veut pas voir les choses comme elles sont, et c'est la cause qu'elles restent telles. Pour bâtir, le pessimisme est le seul granit qu'il faut avoir au fond. N'est-ce pas ?

Ne croyez pas que par indifférence je ne viendrai pas en France. Je n'ai rien à faire là, et je ne puis pour le moment aller quelque part que pour mon travail.

Ici j'ai soulevé une tempête contre moi en désirant une position pour le Danemark vis-à-vis de l'Angleterre comme le Canada ou New Zealand⁴. On a crié que je voulais trahir l'indépendance du pays. Comme nous sommes dans l'impossibilité absolue de nous défendre par les armes contre une grande puissance (c'est-à-dire l'Allemagne) nous ne sommes à vrai dire pas du tout indépendants. Mieux vaut pour moi une indépendance limitée, avec la pleine et entière liberté du self-government, qu'une indépendance apparente avec danger d'être sous peu sous la servitude allemande. On a crié et l'on n'a pas compris.

Je reste, chère Madame et amie, votre très dévoué et reconnaissant

Georges Brandès.

142 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.* [Paris] 30 octobre [1905]

Cher Monsieur et ami,

Des visiteurs, des importuns m'ont empêché de répondre plus tôt à votre belle lettre. Et je veux commencer celle-ci par un acte de contrition. Oui j'ai été sotte et impertinente de vous parler de votre silence. Votre vie est une belle chose, grave, abondante et bienfaisante et qui se répand tour à tour là où elle peut féconder et enrichir. Votre parole est une de celles qui, jetées à travers le monde font la semence de l'avenir. Qui sait si votre discours enflammé aux étudiants polonais, qui m'avait enthousiasmée, n'a pas mis dans leurs âmes, l'énergie indomptable et l'enthousiasme qui les a faits se lever d'un si grand courage. Quels événements en ce moment, cher Monsieur! Et comme je regrette de ne pouvoir causer avec vous des choses formidables

qui s'accomplissent. Vous connaissez l'âme lente, endurente de ce peuple patient. Dans vos séjours en Russie vous avez dû mesurer ses forces latentes, avez-vous deviné qu'il en ferait un si prochain emploi ? Madame Anitchkoff nous disait ce printemps que la révolution russe lui semblait impossible, que ce peuple était trop épars, trop incapable de se grouper pour fournir un effort d'ensemble, au moins d'ici longtemps. La belle dame s'est trompée. Mais quoi qu'il arrive nous assistons à un spectacle qui est beau parce qu'il est la revendication, l'explosion de ce qu'il y a de plus sacré au monde, la liberté humaine. Et ce peuple qui était chargé de tant de fers, qui gémissait sous tant de contrainte me paraît plus touchant que tous les autres dans ses efforts pour s'affranchir. Cher Monsieur, je pense à vous souvent, bien souvent, avec amitié et vénération, vous êtes un noble type d'humanité. Je serai heureuse de vous revoir mais je n'ose plus même par mes souhaits empiéter sur votre vie ; vous viendrez quand vous pourrez. Je n'ai reçu encore aucun des livres que vous me promettez. Peut-être sont-ils à Paris et n'a-t-on pas su me les envoyer quoique je les ai demandés. Votre étude sur Henri Heine me passionne d'avance. Je suis une de ses ferventes. J'ai toujours un livre de lui traînant sur ma table. Et j'aurai une grande joie à vous entendre parler de lui. Ici en France nous sommes aussi à la veille de grandes manifestations. Nous allons changer notre président¹, et puis notre chambre des députés². Et entre temps les socialistes mènent leurs rêves et leurs revendications. Ils sont les plus intelligents mais beaucoup reste à faire pour que l'on puisse utiliser leurs projets autrement que dans l'idéal. France est très socialiste mais il ne se mêle pas de gouverner.

Au revoir cher Monsieur et ami, écrivez-moi quand vous pourrez et croyez que je serai toujours votre amie reconnaissante

L. Arman de Caillavet.

143 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* [Paris] 6 décembre [1905]

Cher Monsieur et ami,

J'ai attendu ma rentrée à Paris pour pouvoir vous parler des livres, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. L'étude sur France est magistrale, c'est la plus pénétrante, la plus aiguë, la plus clairvoyante que l'on ait faite encore sur lui. Et il me plaît qu'étant consacrée à une de mes plus grandes amitiés et admirations littéraires, elle soit l'œuvre de l'autre admiration et amitié. Il est d'ailleurs ravi de ce que vous dites de lui et vous écrira pour vous remercier. J'ai commencé l'autre volume, directement par Heine et il m'intéresse passionnément. J'en lirai tout. Je serais bien heureuse de vous revoir, mais je n'ose plus vous le demander, je sais que vous appartenez aux grandes causes qui en ce moment vous appellent de toute part, et vous demander pour moi me semble empiéter sur le bien de l'humanité. Mais j'espère tout de même quelque jour être sur votre route. Le drame se poursuit là-bas lugubre et sanglant, c'est une grande page d'histoire qui se déroule et dont le dénouement est encore bien obscur. Votre influence n'est pas étrangère à ces grandes revendications menées à travers tant de souffrances, avec un tel courage. Ici nous sommes très préoccupés de ce qui nous attend, à la veille de l'élection présidentielle et d'autres élections qui vont remuer tout le pays et en révéler la tendance. Hier soir j'avais à dîner Briand, dont on venait de voter la loi de séparation au Sénat¹. Notre Rouvier a perdu toute son influence et son prestige, et l'on ne sait encore à qui sera confiée la direction des affaires. Enfin l'on vit comme on peut à travers tant de courants contraires, heureux de pouvoir dire que quelques nobles intelligences dominant ce bruit vain et ce fracas, et qu'on a la fortune d'être en communion avec elles.

Je suis à vous très affectueusement

L. Arman de Caillavet.

144 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 14 Décembre 05.

Chère Madame et amie,

Vous m'avez écrit la lettre la plus charmante. Je suis bien aise que mon étude ne vous ait pas déplu ; je n'étais nullement sûr de vous plaire. Je serai reconnaissant si France m'écrit un mot ; si je ne l'ai pas loué plus fortement c'était uniquement par dégoût des clairons. Personnellement je n'ai pas le moindre doute qu'il n'est surpassé par aucun écrivain au monde. On donne le prix Nobel à Sienkiewicz, et France est là ! —¹

Il doit me pardonner le ridicule de l'avoir envoyé la brochure deux fois. J'avais oublié la promesse, donnée à une belle Finlandaise de lui confier le bouquin pour France ; elle voulait saisir cette occasion de faire sa connaissance. Son mari arrive chez moi il y a quelques jours, retour de Helsingfors, me demande le livre pour sa femme ; je n'ai pas voulu refuser, ayant oublié. Mais Madame Mascha Hagelstam doit plaire à France ; elle est fort distinguée, de sang mêlé, mi-Russe, mi-Finlandaise, mi-Autrichienne je crois. Son mari est un réfugié qui peut revenir à présent, mais qui préfère le séjour à Paris.

J'ai parlé à Berlin, Dresde, Prague, Düsseldorf. Invité par les artistes de Berlin, j'ai fait au souper dans leur club un discours assez plaisant (pince-sans-rire) sur le grand Touche-à-tout qui met ses doigts dans la soupière, dans l'encrier et qui, dans les arts, protège Irma Parlaghi² et fait des belles allées de sculpture moins belle. Malheureusement, un des artistes (trop naïf) a crié « Mais c'est le Kaiser ! » Et tout mon effet a été gâté. Fritz Thaulow était là, et il a joui de la farce.

Je dois parler en Jutland au mois de janvier, en Suède, Stockholm et Uppsala au commencement de février.

Chère Madame et amie, il n'y a personne qui sait encourager

comme vous. Quand je vous lis, j'ai l'illusion de valoir quelque chose, même dans le mouvement politique de l'Europe. Je voudrais pouvoir venir en aide aux malheureux de la Russie, je voudrais être un homme de bon conseil, et je sens péniblement mon impuissance. Je crains, je crains la démocratie que vous aimez et en qui vous croyez. Remarquez, s'il vous plaît, qu'en Finlande la culture suédoise (scandinave) est la seule culture du pays, que les aborigènes finlandais la détestent, que le suffrage universel chassera toute l'aristocratie intellectuelle du pays du parlement. Et là comme en Danemark, ce sera une assemblée de paysans, de diacres, de pasteurs étroits et bigots qui domineront. — Quand on voulait traduire mes livres en Finlandais — il y a 15 ans — toute la clérésie a fait arrêter et anéantir l'édition ; j'étais libre penseur !! — Je reçois à l'instant des lettres de Varsovie pleines d'espoir. Tant mieux, mais j'ai mes doutes³.

De tout cœur à vous.

Georges Brandès.

145 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 1 février 06.

Chère Madame et amie,

Nous venons de perdre un vieux roi imbécile qui a fait au pays à peu près tout le mal qu'un roi peut faire — nous voilà donc plongés dans un deuil profond — et nous voyons monter au trône un roi beaucoup pire, bête et pas honnête, hypocrite d'une manière révoltante — nous voilà donc pleins d'enthousiasme et d'espoir dans l'avenir¹.

Chère Madame, vous avez eu la délicate attention de m'écrire au jour de l'an même². Je ne l'ai pas oublié, quoique je n'y réponde qu'à présent. J'ai fait une tournée en Fionie et en Jutland ; on

a été bienveillant pour moi, préfets et bourgmestres ont même arrangé de petits banquets à mon honneur³.

Dans une semaine, je dois parler à Stockholm et à Upsal. Il n'y a pas moins de 17 ans que j'ai parlé là, et pour cause je n'y parlerai pas dans 17 ans. Il faut donc que les Suédois viennent m'écouter s'ils en sont curieux. Mes disciples d'alors sont à présent les ministres du pays, c'est un changement curieux⁴.

J'ai vu ici la Duse que j'aime beaucoup. Malheureusement elle n'a joué que de vieilles pièces impossibles comme *La Dame aux camélias*⁵. Ce sont les seules qui attirent le public. Elle-même est un être rare qui a été maltraité par un homme. Elle souffre abominablement de la manière rude et mensongère dont il l'a dessinée dans *Le Feu*⁶. Les Italiens sont quelquefois plus rustres même que les barbares du Nord. Ici, on ne pourrait pas se louer ainsi de la passion d'une femme sans être généralement méprisé.

France m'a écrit la lettre la plus délicieuse et la plus vraie, dont je vais le remercier⁷.

Mais il me reste à vous baiser la main pour le ton de votre lettre du nouvel an qui m'a touché le cœur et qui vous l'aurait gagné si cela n'était pas fait depuis longtemps. Vous savez que vous et votre maison, vous êtes le centre de mon Paris. J'admire que dans la vie de salons que vous devez mener, voyant énormément de monde et vous occupant de la politique et de la littérature courante vous êtes restée si pleine de vie intime et sérieuse, qu'ailleurs seulement les solitaires. C'est que vous êtes à la fois solitaire et mondaine, et rien n'est plus charmant.

N'aurons-nous pas bientôt *La Pucelle* de France ? Je l'espère.

En me recommandant à votre bon souvenir je suis votre fidèle

Georges Brandès.

146 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 10 Mars 06.

Chère Madame et amie,

En rentrant de ma tournée, j'ai trouvé à Copenhague, de vous, la lettre la plus charmante¹. Je sais bien, qu'en comparaison des esprits affinés avec lesquels vous passez votre vie, je ne suis guère qu'un paysan du Danube, mais je me sens tout-de-même flatté quand vous daignez de l'oublier.

Entre les aveugles le borgne est roi. C'est pourquoi j'ai été merveilleusement reçu partout. Le soir même de mon arrivée, on m'a donné à Stockholm une grande fête publique. Le bourgmestre de la ville était là²; le noble, le plus noble de la vieille noblesse de Suède descendant des vieux rois m'a souhaité la bienvenue. Et des discours sans fin à mon honneur. Après cela, deux fêtes publiques à Upsal, deux à Christiania, une à Gothembourg, et dans l'intervalle, tous les jours des fêtes privées dans de vrais palais de riches banquiers, mécènes, etc³.

Pendant presque 3 semaines tous les jours j'ai dû improviser un grand discours (hors de mes conférences) et j'ai essayé d'être un peu utile en parlant partout de la nécessité d'une entente cordiale entre les 3 pays scandinaves. Les Norvégiens et les Suédois sont à couteaux tirés — il y a entre eux une haine très grande — les Suédois n'avaient fait que des démonstrations contre les Danois à cause de leur soi-disante trop grande sympathie pour la Norvège — moi je suis donc venu comme apôtre de l'union scandinave. Et ne croyez pas, chère Madame et amie, que j'ai parlé en bénisseur; tout ce que j'avais en moi d'ironie et de satire, de mordant et de gaieté folle je l'ai mis au service de la bonne cause. Comme en Suède l'éloquence est plutôt solennelle, ma manière leur est nouvelle et attrayante, et j'ai rencontré beaucoup

de sympathie partout. On venait du plus septentrional Norrland pour m'entendre.

A Gothembourg, j'ai eu une impression singulière. Cette ville est la première ville étrangère que j'ai vue⁴. J'étais là en 1859 à 17 ans. Eh bien, à la fête de Gothembourg (il y avait 4 grandes tables) je vois près de moi toutes ou presque toutes mes connaissances de 1859, me souriant ; une ravissante petite fille de 12 ans qui avait l'habitude de m'accompagner en me donnant la main était là ; elle avait à présent 59 ans ; la demoiselle de mes vœux alors en avait 64⁵. C'était surnaturel et horrible ; j'étais assis là entouré de spectres, de revenants de ma première jeunesse comme dans un monde souterrain.

Heureusement il y avait partout aussi un autre monde. Quel bavard je suis ! Quatre pages pleines et rien dit sur la France et sur vos évolutions étonnantes. Jeter bas le ministère à ce moment !! Pardonnez le bavardage. J'embrasse vos mains. Ne m'oubliez pas.

Votre

Georges Brandès.

147 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Copenhague 20 Mai 06.

Chère Madame et amie,

Votre charmante lettre¹ m'a dit que vous partiez, mais pas pour combien de temps. A présent je voudrais que vous seriez bientôt de retour à Paris.

Mes compatriotes, la colonie danoise de Londres, m'ont invité à venir là leur faire un discours à notre fête nationale, le jour de notre constitution, le 5 Juin². Je pense revenir par Paris et y rester quelques jours. Je serai donc là vers le 8 Juin, je pense. Aurai-je le plaisir de vous trouver là, ou serez-vous encore absente ?

C'est une cause bien faible pour un voyage à Londres cette demande d'un discours, et à vrai dire je n'ai nulle envie de partir. Mais c'est presque impossible de refuser, et j'ai donc reçu, pour respirer, pendant une quinzaine, un autre air.

Ce qui est drôle, c'est que nous n'avons plus cette bonne constitution de 1849 qui est notre fierté. En 1866, on l'a changée pour une constitution réactionnaire et impossible, qu'il faudrait abolir. Le peuple est trop mou pour le faire, mais il fête la constitution libérale qu'il n'a plus.

Madame Auer a été ici de passage. Elle va habiter Paris après avoir vécu toutes ces horreurs de la Russie.

Je ne lis malheureusement pas la *Neue freie Presse* ; mais par hasard j'y ai lu un excellent article de France, parce que le même jour on publiait un article de moi³. France a-t-il édité un petit drame⁴? Quelqu'un me l'a raconté.

Je suis heureux que les élections en France ont été favorables à la bonne cause.

Oh, chère Madame et amie, Paris sera un peu vide si votre maison est fermée.

Votre dévoué
Georges Brandès.

148 Georg Brandes à Madame de Caillavet.

Chère Madame et amie,

Kommunehospitalet. Copenhague
1 juillet 06.

Merci de vos bonnes et aimables paroles¹. Vous êtes toujours la même, fidèle au « pas de chance » comme à l'homme bien portant.

Je vous écris un peu péniblement sur un morceau de carton de mon lit à l'hôpital. Après une semaine, l'inflammation qui d'abord augmentait violemment, commence à se perdre. Le cas, cette fois, ne paraît pas grave. Mais comme cette maladie m'a pris des années entières, passées au lit, je ne suis pas très tranquille².

Dites bien à France combien je lui suis reconnaissant de sa générosité quant au banquet³, et croyez moi votre bien et toujours obligé pour votre hospitalité envers moi.

Aujourd'hui, j'ai une lettre du président de notre haute chambre⁴ qui me prie de parler à l'Althing islandais (parlement isl.) qui arrivera ici pour la première fois vers la fin du mois⁵. C'est drôle et flatteur que le parlement danois me prie de parler en son nom, moi, qui n'en suis pas membre. C'est que, je puis le dire moi-même, je suis extrêmement populaire en Islande, parce que j'ai contribué à faire donner à l'île la bonne et libre constitution qu'elle a à présent, après de longs combats. (Vous savez, l'Islande, c'est l'île de ces sagas qu'il était impossible de vous faire lire et pour lesquelles je ne réussissais pas à intéresser notre grand ami.)⁶

Je ne suis nullement sûr d'être bien portant quand l'Althing arrivera.

Bien chère Madame et amie, j'écris trop mal. Rien ne soutient mon bras. Je vous remercie de votre intérêt et vous prie de saluer bien de ma part ceux qui se souviennent de moi.

Georges Brandès.

J'ai fait un petit livre sur Ibsen. J'enverrai la traduction allemande⁷.

149 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* Paris 1 octobre [1906]¹

Cher Monsieur et ami,

Je n'ai pu répondre à votre si aimable lettre aussi vite que je l'aurais voulu, mais je ne voudrais pas que les jours accumulés, eussent l'air de nuages entre nous, non point ceux de l'orage mais ceux de l'oubli, les plus fâcheux de tous. Causer avec vous, est un de mes plus charmants et plus nobles plaisirs, et quand j'y tarde mon cœur n'est pas en défaut, mon esprit peut-être qui se sent un

peu las, et indigne d'un si bel entretien : Chacun a sa coquetterie, et vous n'y manquez pas lorsque vous me parlez de votre fatigue et de votre âge². Je ne sais ce que les années vous ont ravi, mais tel que je vous vois, vous gardez tous les dons qui sont capables d'émouvoir, de toucher, d'intéresser. Vous gardez cette flamme qui est le secret de toute force et de toute puissance, celle même que Prométhée ravit aux dieux. Tout est là, cher Monsieur, et tant que ce feu brûle et consume une âme, elle est pour les autres un foyer de chaleur et de douceur. Et que direz-vous alors d'Ibsen et de cette jeune conquête dont les lettres publiées par vous viennent de scandaliser les pudiques nations de Nord³. Cette correspondance vaut-elle d'être lue ? Les histoires d'amour m'intéressent toujours. Je n'y vois que des jeux des mirages, et la tromperie de l'éternelle illusion. Mais cette illusion est parmi toutes les autres la plus forte et la plus belle. Et tout de même le monde en est comme embaumé.

J'ai eu la grande joie de recevoir il y a deux jours un livre de vous qui m'enchanté. Je l'emporte à la campagne, c'est un peu comme si je vous y emportais vous-même. Dès que je l'aurai terminé je vous en écrirai mon sentiment. Je vous prie cher Monsieur de dire à mademoiselle votre fille toute la part que je prends à son bonheur. Je regrette pour vous la séparation mais la savoir heureuse au loin est déjà une belle chose. Nous sommes ici dans une grande agitation sur cette question de séparation qui ne se fait pas sans douleur⁴. France dans un article de la *Freie Presse* dit que l'union tranchée, les deux époux s'aperçoivent que rien n'est réglé, et tous les bavards et tous les officieux s'empresment et jettent la confusion. Et Clemenceau lui-même affirme avec éclat des choses contradictoires. *Jeanne d'Arc* paraîtra vers février. Ce sera encore un brandon jeté dans le camp de ceux qui en attendant le ciel s'aident comme ils peuvent et assez mal.

Au revoir cher Monsieur et ami, quand nous revoyons-nous ?
je serai à Paris à la fin de novembre.

A vous affectueusement

L. Arman de Caillavet.

150 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Chère Madame et amie,

Copenhague 1^{er} Novembre 06.

En feuilletant aujourd'hui le nouveau volume de notre grand ami¹, je fus touché d'y voir de nouveau mon nom entre ceux qu'il y a honorés, tellement touché qu'il me faut vous écrire pour vous prier de lui dire ma reconnaissance de sa bonté et de la finesse avec laquelle il m'a loué.

J'ai dû moi-même parler fort souvent ces derniers temps. On m'avait prié de faire l'allocution aux jeunes étudiants qui, cette année, arrivent à l'université. Je l'ai fait². Après, nous avons eu une grande fête, à laquelle j'ai dû faire le discours. Nous avons couronné (au nouvel hôtel de ville) notre plus grand poète lyrique comme on a couronné Pétrarque à Rome, il y a 565 ans. On n'avait pas encore parlé dans le grand hall de l'Hôtel de ville, je devais faire le premier essai, qui a réussi. Il y avait deux mille personnes à la fête³.

Le lendemain, j'ai dû parler dans un théâtre, sur Goethe⁴. Et du 16 au 19 octobre, j'ai parlé en Allemand à Hambourg, Lübeck et Berlin sur Voltaire et Frédéric II⁵.

Ici la maison est occupée des préparatifs pour la noce de ma fille qui aura lieu au commencement de décembre.

Je suis content que mon ami Clemenceau est devenu président du conseil et surtout de la nomination de Picquart⁶. Ça changera les Français d'avoir un héros pour ministre de la guerre. Trop souvent ils ont plutôt eu pour ce ministère des criminels.

Chère Madame et amie, le commencement d'une autobiographie⁷

que je me suis permis de vous faire envoyer est malheureusement si mal traduit qu'il n'est guère lisible. J'ai travaillé des mois et des mois avec les épreuves anglaises, mais j'ai laissé là bien des erreurs ; il y avait trop à corriger. Et j'ai honte du livre comme il est. J'avais une excellente traductrice ; une autre l'a supplantée chez l'éditeur, en feignant ou en éprouvant, le plus grand enthousiasme pour ma personne et mon œuvre. Mais elle est bête, et elle ne sait pas du tout le Danois.

Chère Madame, je ne suis jamais étonné quand vous ne me répondez pas tout de suite. Nous sommes tous et toutes en état de siège, on n'a le temps pour rien, et il faut un rayon de bonne humeur pour écrire une lettre.

J'en profite aujourd'hui pour vous dire de nouveau (pour la millième fois) que je pense à vous et à votre maison, et que je suis heureux de vous connaître.

Georges Brandès.

151 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Château Caillavet Par Langoiran Gironde
Téléphone Capian
27 novembre [1906]

Cher Monsieur et ami,

J'ai lu avec une joie infinie, ces Souvenirs où vous m'apparaissez si émouvant, d'âme si noble et sincère. Je ne sais ce que la traductrice maladroite peut avoir déformé de votre pensée, mais il me semble que je vous vois vivre toutes ces années, cherchant, atteignant une sorte d'idéal moral et intellectuel, avec cette intrépidité généreuse que nous voyons aux jeunes héros fabuleux qui conquièrent les pommes des Hespérides ou la toison d'or.

Je suis contente cher Monsieur, de savoir davantage de vous, de connaître un peu votre enfance, vos premiers rêves, et les visions qui vous ont charmé. A mesure que je parcourais ces pages et que, derrière vous, tout votre passé se déroulait pour moi, il

me semblait que cela m'aidait merveilleusement à vous comprendre, et à vous admirer mieux encore. Il est curieux et intéressant, pour nous autres Français, d'observer en quoi vous différez de nous. Vous égalez nos écrivains par la vivacité, la passion, une sorte de hauteur d'ironie qu'ont nos grands polémistes, vous avez un souci profond d'être vrai et juste qu'on leur voit rarement. Certes Taine et Renan que vous avez si bien connus, furent des hommes de haute conscience morale, mais chez l'un le dilettantisme qui fut sa grâce et son vice, chez l'autre un dogmatisme parfois étroit, altérèrent peut-être la parfaite sincérité de leur intelligence. Vous restez net et pur comme cet air du nord que je vous ai entendu vanter. Vous m'avez, en vous lisant, intéressée à beaucoup de ceux qui paraissent dans vos pages, entre autres Vinnie Ream dont j'aimerais à vous entendre me parler encore¹. J'ai été très frappée aussi de l'intelligence de cette M^{me} Gallenga² qui ne voulait pas vous voir troubler la paix idyllique du Danemark. Il y aurait sans doute beaucoup à dire en tout sens, mais comme la déception est tout de même à la racine de tout, à quoi sert de s'être agité. Peut-être ai-je tort, je vous écris dans une heure de mélancolie.

Je viens de passer deux mois à la campagne, et votre livre a été le grand charme de mon séjour. Je rentre à Paris cette semaine, aurai-je le plaisir, si vif pour moi, de vous y voir un de ces jours ?

Jeanne d'Arc paraîtra au commencement de l'année prochaine.

Nos curés s'agitent comme des diables dans leurs bénitiers, mais ce sont des pauvres diables dont le ciel ni l'enfer n'auront bientôt plus cure.

Je vous prie cher Monsieur et ami, de transmettre tous mes vœux de bonheur à votre aimable fille et de me croire à vous bien affectueusement

L. Arman de Caillavet.

152 Georg Brandes à Madame de Caillavet.

1 Décembre 06.

Chère Madame et amie,

Merci de votre lettre et des lignes chaleureuses sur mon livre anglais. Je devais le poursuivre ; mais je n'en ai eu pas le courage, pendant plus d'un an je n'en ai pas écrit une ligne. Ma vente ici n'était que de 700 exemplaires, et je perdais l'envie d'écrire. Vous ne savez pas comme les écrivains français sont heureux d'avoir un si grand public. (Les traductions ne rapportent que très peu).

Hélas, Frits Thaulow est mort. Alexandra¹ m'a dit que vous lui aviez envoyé une dépêche ; elle était si malheureuse que même les dépêches apportaient une espèce de consolation. Je l'aimais beaucoup ; il était un excellent camarade et je l'avais connu depuis sa 23^e année, quand il était beau comme un jeune page. Il me manquera quand je reverrai Paris. Alexandra pense habiter Christiania ou Copenhague. Malheureusement lui, un artiste, voulait être un homme d'affaires. Il mettait toutes ses économies dans une fabrique de brosses (!) qu'un escroc fondait à Paris. Et 500,000 francs sont perdus. La veuve n'a rien.

Nous lui avons fait de belles funérailles. Alexandra me priait de partir pour Christiania faire le discours funèbre ; je ne pouvais pas, mon bras gauche venait d'être opéré, et du reste les Norvégiens sont si jaloux de leur nationalité qu'on aurait pris en mauvaise part ma présence.

Une revue française, *Le Censeur politique et littéraire* du 17 Novembre s'est permis d'imprimer une petite conversation que j'ai écrite (*Propos de table*)² et a eu l'effronterie d'y ajouter des noms propres — ce qui m'a beaucoup fâché². On a traduit du Danois en Russe, et du Russe en Français ; je n'ai jamais vu une épreuve. C'est ainsi que nous, pauvres étrangers, sommes traités en France. Il y a des choses sensées, je crois, dans ces *Propos de*

table (écrits en Août 1905, ce qu'on ne dit pas) mais quelle traduction ! Peut-être verrez-vous le numéro parce qu'il y a là un article (peu aimable du reste) sur l'œuvre oratoire de France³. Je me réjouis d'avance de lire la *Jeanne d'Arc*. Je sais que cela sera une œuvre tout à fait hors ligne.

Je n'ai guère l'espoir, chère Madame et amie, de vous revoir très tôt, je n'ai pas de plans de voyage. En vivant très isolé, je lis beaucoup et travaille un peu.

Ma lettre est maigre, mais ma vie n'est pas très riche.

Je suis de tout cœur à vous.

Georges Brandès.

153 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 6 Janvier 07.

Chère Madame et amie,

C'est un soir de dimanche très tranquille à l'hôpital, où je suis de nouveau à cause d'une attaque de ma maladie (la phlébite), pas trop sérieuse, heureusement, cette fois.

Vous ne savez pas, comme c'est calme. A huit heures et demie, c'est comme à minuit, et je vous écris sur un morceau de papier dur de mon lit.

Merci de votre charmante lettre de nouvel an¹. Vous savez écrire comme personne ; moi qui suis écrivain, je me sens tout confus à vous lire. Au mois de décembre j'ai fait ici une petite campagne utile. Je me suis moqué des Islandais qui demandaient leur propre drapeau. J'ai fait semblant d'être un habitant de l'île d'Amac (la moitié de Copenhague est bâtie sur cette île) et comme les habitants d'Amac descendent des Hollandais, j'ai demandé un drapeau pour l'île et prêché la révolte contre la tyrannie des Danois. Veuillez me croire sur parole, c'était assez amusant. J'ai même écrit la chanson nationale des Amaquois. On a beaucoup ri, et même le président du conseil m'a écrit pour me remercier².

Dans nos journaux, on raconte qu' Anatole France viendra (peut-être) cette année afin de parler à l'Alliance Française de Copenhague. J'ai mes doutes. Je crains que le Danemark n'attire pas beaucoup M. France³. En tout cas, j'espère qu'il ne viendra pas la semaine où je dois parler, moi, à Buda-Pesth. C'est au milieu du février — si je me porte bien alors.

J'espère être guéri jusqu'aux noces de ma fille qui auront lieu le 15 janvier. La petite opération de mon bras était une bagatelle. En cinq semaines le bras était guéri.

Chère Madame et amie, je ne vous entretiendrai pas exclusivement de maladie et d'hôpital. Je suis avec attention ce qui arrive partout ; la Russie m'attriste énormément, quant à la France, j'espère le mieux, c'est à dire le bien. Je suis abonné à un journal français, le *Journal* ; ainsi je suis à peu près les événements de Paris. La littérature, qui m'intéresserait le plus, ne me paraît pas riche pour le moment. Rarement je vois une œuvre nouvelle qu'il m'intéresserait de lire. J'aime mieux l'histoire.

Je viens de publier un petit travail sur Voltaire et Frédéric⁴. Une conférence que j'ai faite à la Société Grecque ici *Des figures antiques dans la poésie moderne*, m'a permis de faire en perspective d'oiseau la revue des œuvres de Sophocle, Sénèque, Racine, Voltaire, Goëthe, Shelley jusqu'au poète autrichien Hugo von Hofmansthal qui a fait une *Electre* et un *Œdipe* tout à fait intéressants et remarquables⁵.

Mais Madame et chère amie, vous êtes au centre de la culture littéraire, sur la planète Tellus pendant que nous vivons ici sur un satellite aride.

Veuillez rappeler mon nom à notre grand ami commun et permettez-moi d'embrasser vos mains.

Votre

Georges Brandès.

154 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* [Paris] 15 février [1907]

Cher Monsieur et ami,

Voici que je vous reviens. Si je suis importune c'est bien de votre faute, car vous me flattez comme personne. France prétend même qu'après chacune de vos lettres je deviens prétentieuse et insupportable.

J'espère bien sincèrement que vous êtes tiré de toutes vos misères et tout à fait remis. Ici l'hiver est long et rigoureux cette année, et se traîne à travers des neiges et des frimas inusités. Nous ne sommes pas habitués à être pris à parti aussi durement par la rude saison, notre ciel est léger, changeant, mobile comme nos âmes, et en France toute durée surprend un peu.

Notre ministère lui, dure toujours au milieu de cahots divers. La loi de séparation fait à son tour, et péniblement son chemin de croix avec de nombreuses stations. A ce propos Clemenceau a failli l'autre jour, dans une boutade, renverser le cabinet dont il oubliait qu'il faisait partie¹. Cet homme reste admirable de jeunesse, d'ardeur et d'inconséquence. D'ailleurs tout cela est peu de chose, et la destinée se déroule majestueusement à travers les mimiques et les petits gestes qui sont la part de chacun dans la grande comédie écrite d'avance. C'est du moins là mon modeste avis. Qu'en dites-vous et que pensez-vous des hommes providentiels ? France admet lui, qu'ils puissent faire dévier l'histoire mais je me permets de différer d'avis avec lui.

Cher Monsieur et ami, quels sont pour le moment vos projets et vos occupations ? Car je sais qu'ils sont innombrables et toujours inspirés par les plus nobles et les plus généreux soucis. Vous êtes un de ceux en qui se reflètent et par qui s'expriment éloquemment les problèmes et les angoisses de l'heure présente. Et Dieu sait que cette heure est troublée, et que jamais l'avenir

n'apparut sans doute aussi plein d'incertitudes et d'espérances. Ce que j'aime en vous c'est la flamme généreuse qui toujours vous anime et qui vole au service de tout ce qui vous semble digne d'être secouru.

Quand nous verrons-nous, et pensez-vous venir cette saison ? Vous savez avec quelle joie je vous accueille toujours. Mais ne manquez pas de me prévenir, pour qu'il n'arrive plus cette coïncidence néfaste qui m'a fait partir pendant votre séjour. Il ne faut pas rester trop longtemps sans se retrouver non pour fortifier une amitié solide et éprouvée, mais pour resserrer mille petits liens de pensée qui autrement se relâchent et s'embrouillent. C'est comme le la qu'on se donne en musique pour marcher d'accord.

Adieu cher Monsieur et au revoir, j'espère, je suis à vous bien affectueusement

L. Arman de Caillavet.

J'espère que la noce s'est bien passée. Je vous envoie mes compliments tardifs.

155 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* [Paris] 15 mars [1907]

Cher Monsieur et ami,

Vous m'écrivez une lettre, qui, datée de l'hôpital, est pleine de nobles projets, d'ardeur généreuse. Et je vous admire d'avoir ce courage tranquille, et cette belle sérénité que vous opposez à tous les assauts, ceux de la Suède et ceux de la maladie, qui sont tout de même plus sérieux et plus affligeants que les autres¹. Je vous admire et je vous aime beaucoup, et je veux vous dire que cette correspondance continuée si régulièrement, aura été une des joies et restera l'honneur de ma vie. De tous ceux, chaque jour plus nombreux qui auront passé chez moi, combien me garderont une ombre d'amitié, un souvenir un peu attendri ? A peine quelques-uns. Et vous, un des plus illustres, vous me conservez cette fraîcheur de cœur, que jamais ne dessèche la poussière de l'oubli. En

ce coin, près de l'Arc de Triomphe, que vous évoquez avec tant de grâce et quelque émotion, de quel enthousiasme on fêterait votre passage toujours trop court. Au milieu de la niaiserie et de la barbarie toujours montantes, même chez nous, j'ai mon petit îlot, où se réfugient quelques gens d'âme libre et d'esprit éclairé. J'en parle sans scrupule de modestie, n'en étant que l'hôtesse et mettant seulement tout mon soin à en écarter les indignes.

Je m'afflige beaucoup que cette ville, ma ville, ne soit pas pour vous une étape plus fréquente, où vous ramènent des occupations et des affaires, et non simplement un endroit de débauches (je veux parler des plus nobles) où vous attire le plaisir seulement. Je voudrais donner suite à cette idée de publier vos souvenirs en France, où il y a maintenant un tel élan de curiosité vers la vie intime des gens célèbres. J'en parlerai à Calmann Lévy².

J'ai vu avant hier le pauvre Séménoff³ qui s'en va en Russie par la Finlande. Il aborde avec quelque défiance ces régions où le piège, la délation et le crime sont embusqués, mais il juge que quelque obscur devoir l'y appelle et s'en va résigné. De fait rien n'est plus obscur que cette fermentation russe, où l'on ne sait par quel cratère se fera l'éruption. Chez nous c'est tout le contraire, et les soupapes sont si nombreuses qu'il en résulte une agitation puérile et parfois sans effet. Notre ministère a perdu sa première fraîcheur et s'écaille par endroits. Et votre ami Clemenceau y joue le rôle d'enfant terrible. Il est entré aux affaires trop tard et n'a plus le temps de devenir sérieux. On le lui reproche beaucoup, mais quant à moi je pense que cela ne changera pas beaucoup la face inflexible du destin. Je pense que vous devez être revenu de Buda Pest⁴ et sans doute rentré chez vous. Je vous y adresse avec toutes mes amitiés, mes vœux humbles et ardents de vous revoir tout de même dans ce Paris qui jusqu'ici n'a su vous offrir que des sourires et des fleurs. A vous

L. Arman de Caillavet.

156 Georg Brandes à Madame de Caillavet. Kolding 22 mars 1907.

Chère Madame et amie,

Me voici tout seul dans un hôtel d'une ville de province en Jutland près la frontière ; j'ai parlé ici hier au soir, la salle était comblée jusqu'à jeter les sapeurs-pompiers en l'angoisse, parce que beaucoup de monde était venu de l'autre côté de la frontière, du Slesvig, pour m'entendre. Je vous le donne en mille de quoi j'ai entretenu ces bonnes gens ; de Napoléon I^{er}. Il fallait un sujet étranger dont ils savaient tous quelque chose. Et j'ai parlé comme devant des gens adultes et intelligents ; il faut toujours le faire. J'ai même nommé les réflexions de France dans *Le Lys rouge* sur les deux Napoléon¹.

Ici on est si embarrassé et si penaud que pas un être humain n'est venu me saluer à l'hôtel. C'est extrêmement agréable. J'arrive de Budapest où je n'avais pas cinq minutes à moi, où pendant une quinzaine je fus déchiré par des visites et des invitations dans l'aristocratie hongroise ; j'y ai parlé deux fois ; et les braves Magyars m'ont fêté, trompé, envié à qui mieux mieux — c'était un spectacle extraordinaire de suivre les intrigues par lesquelles des écrivains indigènes, qui enrageaient qu'on m'avait invité, voulaient empêcher mes conférences, sous prétexte qu'il n'y avait pas de salles assez grandes, etc. Et de là je suis venu à Copenhague où je parlais mardi, à Randers où je parlais mercredi, ici où je parlais hier, et ce soir je serai à Esbjerg d'où, avec le train de nuit, je passerai de retour à Copenhague¹.

C'est qu'il me faut gagner beaucoup d'argent parce que j'ai de grandes dépenses. Par exemple, cette amie de moi qui vous faisait visite à Rome, et qui une fois avait une grande fortune, a tout perdu. Elle est devenue tuberculeuse, elle a passé cinq mois au lit ; il a fallu l'envoyer au midi pour qu'elle regagne la santé, et elle n'avait rien. C'est un cas entre 6 ou 7.³

Je ne suis plus bon à grand'chose, affaibli comme je suis par les maladies. Depuis le 2 janvier je n'ai dormi une nuit d'un sommeil naturel ; toujours les poudres. Je dois donc employer mes forces qui me restent à me rendre utile.

Chère, bien chère Madame, vos bonnes paroles m'ont été d'une grande valeur. J'en jouis, je me sens près de vous. Et mon cœur n'est que reconnaissance amicale. J'ai devant les yeux une petite place de province triangulaire, personne n'y passe ; des paysans causent phlegmatiquement au milieu. Comme il y a loin d'ici à l'Arc de triomphe ! Mais le soleil brille, et bien que ce soleil est froid et que je sois horriblement enrhumé — c'est toujours le soleil ; et ce soleil m'a donné le courage de me rappeler à votre bon souvenir.

Georges B.

157 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* Paquebot, le 27 Avril [1907]

Cher Monsieur et ami,

Je vous écris du flanc d'un navire, qui creuse sa route à travers le flot bleu de la Méditerranée. Je suis en route vers Athènes et Constantinople, et il m'a fallu atteindre cette demeure flottante pour trouver le loisir et le recueillement nécessaires à nos entretiens. A Paris, j'ai été dans les derniers temps, harcelée, envahie, occupée aussi par un travail dont je vous parlerai sans doute quelque jour. Mais ici j'échappe à la nuée des persécuteurs, et, sans obstacle, ma pensée vole vers vous à travers les espaces. Ils sont si grands ces espaces que ma pensée apparaît bien petite, à peine un moucheron qui flotte dans l'air, et moi-même combien imprécise et diluée et vague, dans le tumulte et le fracas de l'Océan. Cher Monsieur, quoique je suis restée longtemps avant d'y faire réponse, j'avais eu de votre dernière lettre une impression assez vive. Vous m'y parliez de soucis, de charges, d'inquié-

tudes, qui m'ont péniblement émue. Ne doutez pas que toujours en ce qui vous tombe, je suis avec vous de tout cœur. Et je m'afflige que votre vie si amplement, si noblement remplie, n'ait pas la sérénité glorieuse d'un beau soir. Ce n'est pas la gloire qui vous manque non certes, ni cette sympathie largement répandue et qui de toute part afflue vers vous, mais la paix, une paix souriante, heureuse, apportant avec sa douceur le laurier dû aux bons combattants n'a pas encore volé vers vous. Enfin je vous sais de haute et forte trempe, et opposant aux assauts un front invincible. Et peut-être ne faut-il pas souhaiter le repos à ces belles âmes guerrières. J'ai un vrai chagrin de savoir sérieusement atteinte, cette dame de si bel aspect et de noble cœur que vous m'avez fait connaître à Rome. Je fais pour sa guérison les vœux les plus sincères en vous priant de les lui transmettre.

Avant de quitter Paris, j'ai fait, trop tard malheureusement, la connaissance de l'auteur de *La Puissance du Mensonge*¹. Son livre est très beau, mais je ne l'avais pas lu d'abord et je n'ai pu fêter l'auteur comme j'aurais voulu. Je l'ai chargé de toutes mes amitiés pour vous. C'est hélas par des messages qu'il faut pour le moment me manifester à vous. Mais il faudra bien que nous trouvions moyen de vous attirer chez nous.

Je ne vous ai pas répondu dans ma dernière lettre au sujet de *Jeanne d'Arc*. L'œuvre s'achève, elle paraîtra au plus tard en septembre, et quelque soit le succès qu'elle obtiendra, jamais on ne devinera à travers quels soins minutieux, quelles recherches de haute conscience elle fut élaborée. Quant à la préface, c'est une très belle chose, et même une profession de foi. Je tâcherai de vous l'envoyer dès mon retour à Paris. Je serai très intéressée de savoir comment vous jugez cette œuvre, qui est certainement le plus grand effort de pensée, et le travail le plus pénétrant auquel France se soit adonné. Il apparaîtra sous un jour nouveau

et qui je crois ne sera pas sans surprendre. Il s'occupe en même temps d'une étude à la façon de Rabelais ou des contes de Voltaire pleine d'ironie et de gaieté et qui s'appellera *l'Histoire des Pingouins*.

Tandis que je vous écris le soleil baisse. Nous approchons de Naples qui ne nous apparaîtra que dans la brume du soir. C'est là que je vais déposer cette lettre qui est chargée comme toujours de vous apporter ma tendre amitié. Excusez aussi l'aggravation fâcheuse de ma mauvaise écriture, due à l'instabilité d'un endroit secoué par les flots — et croyez moi à vous toujours

L. Arman de Caillavet.

Vous pouvez m'adresser les réponses à Paris mais je ne les attendrai pas pour écrire à nouveau.

158 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Villa San Remigio, Pallanza, Lago Maggiore. Italia
Chère Madame et amie, 12 juin 07.

Vous m'avez réjoui en m'envoyant une lettre du paquebot, qui vous menait à des endroits enchanteurs comme Constantinople et Athènes, que je n'ai jamais eu le bonheur de voir. Et la philosophie de votre lettre était d'une mélancolie souriante que les Allemands appellent Wehmuth.

Depuis quelques semaines je suis ici chez le marquis della Valle di Casanova qui m'a invité trois ans de suite et qui se trouve être un hôte très aimable. Il est possesseur d'un jardin d'une beauté miraculeuse que d'Annunzio lui-même a appelé le plus beau jardin de l'Italie du Nord.

Ici il n'y a pas de sifflement de locomotives, puisqu'il n'y a pas de chemin de fer, pas de poussière de charbon, puisqu'il n'y a pas de fabriques, pas d'autre bruit que le chant des oiseaux, ni

d'autre atmosphère que le parfum de millions de fleurs. Il n'y a pas de sonnerie électrique ni de téléphone, et nous vivons entre des meubles du 16^{me} et 17^{me} siècle.

Ci-joint quelques images modestes du jardin¹.

Chère Madame et amie, vous devez avoir remporté d'autres impressions autrement intéressantes de votre long voyage. Vous êtes assez bonne pour vous intéresser à mes affaires ; je vous dis donc que mon amie poitrinaire a guéri dans son sanatorium en Suisse ; complètement, paraît-il.

Mes hôtes vivent isolés comme des ermites, ce qui me plaît ; ils ont une petite fille de trois ans qui est une merveille de grâce. Je dois bientôt rentrer à Copenhague, mais je me réjouis de respirer cet air pur et sans humidité.

Je me recommande à votre bonne et charmante amitié
Georges Brandès.

159 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Paris 12 juin [1907]

Cher Monsieur et ami,

Me voici bien en mal de vous et privée depuis trop longtemps de vos nouvelles. Un soir de mai, mouillée dans le golfe de Naples, je vous ai adressé un mot hâtif, qui peut-être ne vous est pas parvenu¹. Et depuis, voguant vers l'Orient, j'ai plusieurs fois commencé à vous écrire. Mais la lettre restait inachevée, les stations se succédaient, j'étais emportée sans cesse. Maintenant que me voici rentrée, ma première pensée presque est pour vous. Je veux vous dire que je vous garde toujours mon souvenir fidèle, mon amitié reconnaissante.

Qu'avez-vous fait durant tous ces jours ? Avez-vous porté au loin la bonne parole et allumé en d'autres la flamme et l'ardeur qui sont en vous ? Avez-vous eu la paix sinon la joie, cette paix

qui au soir de la vie, laisse voir et sentir mieux qu'au temps tumultueux de la jeunesse, la beauté et l'harmonie du monde ? Hélas, cette paix même nous est disputée, et bien souvent il n'est pas même permis à nos esprits assagis de jouir de la sérénité du couchant.

J'ai fait, cher Monsieur, un beau voyage. J'ai été à travers la mer écumante visiter des pays lointains et singuliers. Après la Grèce auguste et charmante, que je saluais pour la troisième fois, je suis allée dans ce pays fabuleux de Turquie, qui à mes yeux occidentaux est apparu plutôt un rêve qu'une chose réelle. Car la vie s'y continue ainsi qu'au temps des contes arabes. J'ai vu ces prodigieuses foules humaines, étranges, bigarrées, sordides et somptueuses où les derviches, les mendiants, les marchands des bazars étalent leurs loques éclatantes, leurs caftans chamarrés et brodés. J'ai vu dévaler dans les rues montueuses et pierreuses comme des lits de torrents, les troupeaux bêlants des jours bibliques et les caravanes majestueuses sous la poussière. J'ai vu aux fontaines jaillissantes, sculptées, ornées, peintes et dorées comme des pavillons de sultanes, la foule prosternée des fidèles faisant leurs ablutions. Et j'ai admiré jusqu'à l'éblouissement et la fascination ces rives quadruples aux merveilleuses découpures où s'étend la ville du Bosphore. Roses au matin, bleues et argentées le soir, les coupoles et les minarets montent au-dessus de l'azur des flots parmi les verdure éclatantes et les cyprès sombres et magnifiques. Mais de toutes ces visions je suis restée plus surprise que touchée. Sans doute est-ce que rien là bas ne se rattache à notre passé à nous, n'évoque nos origines, ni les émotions et les rêves qui ont formé l'âme moderne, et sans doute tel couvent italien, tel temple grec nous font tressaillir d'un bien autre émoi. Quoi qu'en aient écrit des auteurs fameux, cet Orient-là ignore la mélancolie qui nous est chère.

Excusez cher Monsieur et ami ces réflexions à la fois longues et superficielles. Je n'écris guère qu'à vous, et vous êtes le réservoir condamné à recevoir mes pensées, je compte sur votre indulgence.

Nous aurons *Jeanne d'Arc* vers l'automne et je tâcherai avant, de vous envoyer la préface. En attendant notre ami s'amuse à une fantaisie l'*Histoire des Pingouins* qui vous divertira beaucoup.

Affectueusement à vous

L. Arman de Caillavet.

160 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 16 Juillet 07.

Chère Madame et amie,

Deux bonnes lettres me sont arrivées à la fois de vous ; nous avons pensé l'un à l'autre en même temps¹ ; je vous remercie de tout cœur de votre amabilité.

De retour d'Italie, je suis resté quelques semaines à Copenhague et dans quelques jours je partirai pour Karlsbad (adresse : Haus Belvedere) ; jusqu'au 12 Août j'essaierai de rétablir ma santé en buvant une eau qui ne me fait ni de mal ni de bien.

Vous m'avez envoyé la description la plus vive et la plus pittoresque de votre séjour en Turquie ; à présent vous devez être depuis longtemps à la campagne dans votre bien, et vous devez jouir de l'été qui nous est enfin arrivé.

Ici j'ai dû faire un speech au crématoire sur un de mes amis de jeunesse, mort après beaucoup de souffrances². Je serai bientôt le seul encore existant de ma génération ; c'est un sentiment singulier de n'avoir plus un seul camarade. Et ce qui est le plus singulier, ceux qui vivent encore, je ne les vois jamais, la vie nous a séparé l'un de l'autre bien longtemps avant la mort. Quand j'étais jeune, j'appellais toutes mes connaissances des amis, disais : mon ami un tel, mon ami un tel. Je fus tout étonné

quand un Monsieur un peu plus âgé me disait : Croyez-vous vraiment avoir tant d'amis ? Et en même temps je comprenais combien l'amitié est rare. — Néanmoins, on gagne quelques cœurs, même après l'été de la vie, et je suis doublement reconnaissant des amitiés qui me sont venues tard comme la vôtre.

On m'a beaucoup invité à parler en Allemagne cet hiver. J'ai pensé parler de la *Jeanne d'Arc* de France, la comparer avec la *Pucelle* de Voltaire, la *Jeanne* de Schiller, de Sainte-Beuve, de Michelet.

Vous m'avez un peu promis la préface. Est-elle imprimée ? On m'a beaucoup parlé des poésies de Mme de Noailles, je ne les connais pas. Les trouvez-vous de valeur ?

On m'a donné la direction d'une nouvelle Revue allemande hebdomadaire *Morgen*³. Si la préface de France n'est pas encore publiée et si elle n'est pas trop grande — 5, 6 pages peut-être ou même dix — je pourrai la faire imprimer, et l'éditeur ne se montrerait pas chiche.

Chère Madame et amie, je vous souhaite bonne santé et sérénité d'âme, et je me recommande toujours à votre souvenir bienveillant.

Georges Brandès.

161 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Cher Monsieur et ami,

Villa Port-Maria Quiberon (Morbihan)
19 août [1907]

Je vous écris à nouveau au bruit de la mer, mais cette fois elle ne me balance pas, elle vient seulement battre autour de moi de hauts rochers sombres, sortes de bêtes singulières et gigantesques pétrifiées là depuis l'aurore des temps. Et les flots ne sont plus ceux de la douce Méditerranée, aux rives enchantées, mais ceux d'un océan breton âpre comme votre mer du nord.

Je pense que vous n'êtes plus à Carlsbad, car j'ai tardé à vous

répondre ayant traversé quelques semaines détestables. Avez-vous vu là-bas notre président du Conseil ? Hélas, il a perdu au pouvoir sa fleur de mystère et il apparaît maintenant comme les autres plein de défaillances et d'erreurs. Il est comme une femme qu'on a possédée et dont on connaît les secrets défauts. Et le plus comique c'est que lui, l'intrépide, l'héroïque, devant qui tremblait la réaction, il a fait comme elle, fusiller le peuple par la troupe¹, ainsi qu'au temps du maréchal Bugeaud ou du général St. Arnaud. L'histoire est d'une ironie merveilleuse².

Vous me dites de bien belles choses dans votre lettre, sur les amis qu'on se croyait alors qu'on était jeune et qui ensuite s'envoient comme une bande de moineaux. En guise de tous ces disparus dans la mort ou l'oubli, vous êtes bon de m'accueillir, moi qui ne suis parmi les chênes qu'une pauvre petite fleur, une modeste touffe de paquerettes qui s'offre à vous en bouquet. Comme il serait intéressant que vous parliez de Jeanne d'Arc, et si vous êtes en Allemagne, vous ne nous ferez pas l'affront et le chagrin de ne pas entrer chez nous. Je vous demanderai une conférence chez moi, c'est une grande joie et un grand honneur que vous me ferez ce jour-là. J'espère vous envoyer bientôt la préface.

Cher Monsieur il m'est venu une idée, vous me direz si vous l'approuvez. Je voudrais que la *Revue de Paris* publia en traduction des parties de vos souvenirs biographiques, celles surtout qui parlent de votre séjour à Paris. Qu'en pensez-vous ? Je vais attendre votre réponse et en ferai parler à Ganderax. Madame de Noailles m'a écrit qu'elle vous envoyait son livre de vers³. Avez-vous lu et aimé cette poésie ? Elle est peu classique et par moments s'emporte en une fantaisie extravagante, mais il s'y trouve tout de même des choses d'un lyrisme admirable. D'ailleurs ses deux premiers volumes me semblent ses meilleurs⁴. Si vous les désirez je tâcherai qu'elle vous les envoie. Nous avons une nouvelle poë-

tesse M^{me} Gregh, une gentille petite femme que vous avez vue au banquet⁵. Son livre⁶ est surtout une hymne à son mari, moins éloquente il est vrai que les fameux sonnets portugais de Mrs. Browning⁷. Quant à Gregh il souffre d'une gloire rentrée qui le rend assez souffrant et assez méchant. Que devient, cher Monsieur, Madame votre fille ? Vous avez dû la voir à Berlin. Forme-t-elle un ménage à la façon allemande, la main dans la main ? Et ce que j'en dis est pour rester convenable ce que les jeunes couples ne sont pas toujours en ce beau pays d'Allemagne. Enfin s'ils sont heureux c'est le principal.

Je veux en finissant vous dire que je compte bien ne plus rester longtemps sans vous revoir. Nous ne sommes plus jeunes ni l'un ni l'autre, il faut tâcher dans la vie de se donner encore quelques joies et je vous assure que j'en aurais une très grande.

L. Arman de Caillavet.

162 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 4 Sept. 07.

Chère Madame, excellente amie,

Il n'y a rien de plus poétique que vos descriptions, je vois devant moi la côte de l'océan près de laquelle vous vivez.

Vous êtes dure pour mon ami Clemenceau. Certes, j'ai passé une quinzaine (comme ordinairement) avec lui à Karlsbad. Il n'a pas parlé politique avec moi, et il ne me fait guère de confidences, mais croyez-moi, il a fait tout ce qu'il était humainement possible pour éviter la fusillade, et tout au contraire de ce que disent les journaux, il a fait décorer seulement les officiers qui ont supporté l'attaque des foules sans coup tirer.

Depuis deux semaines je suis de retour ; j'ai beaucoup travaillé à Karlsbad et je suis en fureur de travail ici¹. Je sais que le résultat en sera peu de chose, mais n'importe !

Chère Madame, si je n'ai pas la préface un mois avant la publication du livre, je ne pourrai pas la faire traduire dans ma Revue allemande, *Morgen*. Si vous voulez m'accorder les prémices, il faudra me la faire parvenir.

Comme vous êtes charmante de vous intéresser à ma pauvre littérature à moi, et de vouloir me faire connaître en France. Je vous remercie d'abord de tout cœur pour cette bonne volonté.

A mon point de vue, la seule valeur de mon autobiographie est celle que je commence avec la cellule d'une âme humaine et en explique la croissance. Donc, si l'on en prend un fragment, n'importe lequel, l'idée du livre a disparu. Je vous avouerai même qu'avec l'indifférence foncière de mes années, et avec le mépris du vulgaire qui me ronge, il m'est absolument égal si je suis lu et connu en France ou non.

Mais comme avec cette manière de penser on ne fait que se nuire, je serai très content si la *Revue de Paris* vous écouterait et publierait le fragment sur mon séjour en France en 1870. Seulement, je vous prie, pas de traduction de traductions. Monsieur Paul Verrier qui fait des conférences sur la littérature scandinave à l'Université de Paris et qui habite Rue Robert Lecoq No 3 pourrait toujours me traduire, si Ganderax veut de moi, ce dont je doute fort. — Assez sur cette pénible question qui prendrait votre temps.

Je poursuis pour le moment cette histoire de mon développement intérieur, et ma vie à demi oubliée se lève devant moi. — Ma fille a passé dix semaines ici ; elle a le mauvais dessein de me faire grand-père dans un avenir lointain. Elle est du reste fort réservée et peu caressante de sa personne, pas du tout comme les jeunes mariées allemandes.

Chère et bonne Madame de Caillavet, ne pensez pas à moi

comme à un homme de lettres qui aurait besoin d'un coup d'épaule, mais comme à un ami très simple et très peu ambitieux. J'ai remercié Mme de Noailles. Elle a un vrai talent.

Votre dévoué

G. B.

163 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Paris 30 sept. [1907]

Cher Monsieur et ami,

De passage à Paris, j'ai réussi à voir Ganderax et à lui parler de mon projet. Il m'a paru dans les dispositions les meilleures, et je me suis hâtée de lui envoyer le volume d'autobiographie, avec toutes les indications nécessaires. Je vais tâcher qu'il ne nous fasse pas languir comme c'est sa coutume. Il m'a d'ailleurs parlé de vous avec une très sympathique admiration. Jadis il vous a demandé des articles que vous ne lui avez jamais donnés, et je crois que l'idée de vous publier lui sourit fort.

Maintenant, cher Monsieur, je voudrais bien savoir si vous avez reçu la préface en épreuves de *Jeanne d'Arc* que je vous ai envoyée il y a une dizaine de jours, accompagnée d'un mot de France. Le temps de la faire paraître est grandement venu, car je pense que le livre sera mis en vente vers novembre. Peut-être vous est-elle parvenue, mais je vous serais obligée de m'en aviser par retour du courrier, afin que si elle s'était égarée je vous en fasse tenir aussitôt un autre exemplaire.

D'ici peu de jours je vais être en Gironde parmi mes vignes, et je verrai un nouvel automne effeuiller les fleurs de l'été. A force d'en avoir senti tomber ainsi, on finit par avoir les épaules un peu lourdes. D'abord, quand on est jeune, la vie se compte par printemps, et ce sont les roses qui marquent la date suprême des années. Et puis plus tard tout devient couleur feuille morte. Cela ne me déplaît pas. J'aime cette nature qui se meurt en beauté. Je

me sens plus près d'elle, que je ne l'étais de ses allégresses et de ses chants printaniers, et de toute cette joie dont elle leurre notre jeunesse.

J'aurais bien voulu, moi aussi, que la belle histoire de votre vie, ne parût pas par fragment et se développa depuis la cellule comme vous dites ingénieusement. Mais ceci n'est peut-être qu'un début et l'œuvre pourra tenter dans son ensemble quand on en connaîtra des parties. Vous ne me répondez pas à propos de votre venue à Paris. Cela fera bientôt un an et demi que je ne vous ai vu, et cela me semble bien long.

Figurez-vous que ces *Lettres* dont vous avez bien voulu honorer le banquet par votre présence et par un très charmant discours, traversent une crise douloureuse où elles pourraient bien succomber. Le grand poète Gregh, n'a pas su avoir la sérénité dans la grandeur, et préoccupé sans cesse de ses ennemis, je n'ose dire de ses rivaux, avait transformé cette paisible revue en fortresse d'où il lançait des flèches et de la mitraille. Son collaborateur effrayé se retire, et comme c'est lui qui arrosait, l'entreprise pourrait bien rester à sec¹. —

Vous ne me dites pas cher Monsieur, quels sont ces travaux que vous poursuivez avec tant d'ardeur et de modestie². Soyez moins discret, vous savez que tout de vous m'intéresse. Et croyez moi toujours à vous en toute amitié

L. Arman de Caillavet.

164 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 2 Oct. 07.

Chère Madame et amie,

Vous êtes la meilleure et la plus active pour ceux à qui vous êtes assez aimable pour donner vos sympathies. Bien de remerciements pour les épreuves et pour le mot de France qui me sont

justement parvenus¹. J'ai lu la préface avec le plus grand plaisir et j'en ai choisi deux morceaux que j'ai proposés à l'éditeur de *Morgen* et qu'il aura l'honneur de publier quand ils seront traduits en Allemand². France me paraît croire qu'il s'agit d'une mensuelle ; *Morgen* est hebdomadaire et n'a guère des essais de plus de quatre pages. Je me permets de vous en envoyer un numéro. Lisez, je vous prie, mon article sur *Ripamonti*, et vous y verrez les faits et gestes des nationalistes français³.

Je vous aurais remerciée tout de suite si mon jour de travail ne fut de 14 heures à présent, et ma correspondance m'est devenue fort difficile.

Vous avez la bonté de me demander ce que je fais. J'écris et je fais en même temps imprimer le deuxième volume de mon autobiographie et j'ai écrit depuis le 22 juillet, quand je commençais, autant que pendant plus de deux ans quand je travaillais au premier volume*. Je crains que cela ne soit sans aucun intérêt ; mais je ne puis pas le faire autrement. Malheureusement, c'est presque intraduisible ; il y a tant de vers en Danois (entre autres choses), et je parle beaucoup de temps de personnes inconnues en Europe.

J'ai eu vraiment honte en comparant comment France emploie son temps et ses dons, les vouant aux problèmes les plus ardues et les plus fascinants de l'histoire. Je ne connaissais que Chape-lain et Voltaire, Sainte-Beuve et Michelet sur Jeanne.

Mille remerciements de vos démarches chez Ganderax. J'en suis fort touché. Et c'est égal, si cela ne réussit pas, ma reconnaissance est la même.

Chère Madame, veuillez me recommander à notre grand ami France et croyez moi toujours votre profondément dévoué

Georges Brandès.

* J'ai écrit tous mes volumes en les faisant imprimer.

165 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

Hôtel Restaurant
du CHAPON FIN Bordeaux
Bordeaux 16 octobre [1907]

Cher Monsieur et ami,

Je vous écris en cours de route, car me rendant à ma maison des vignes, j'ai pris froid ici et m'y attarde quelques jours. Je suis assez contente des dernières nouvelles de la *Revue de Paris*. La biographie n'est pas du ressort de Ganderax qui règne sur la littérature; la biographie échoit à Lavissee et par cela même incombe aux sciences. Et vous, cher Monsieur, nous racontant votre histoire, avez fait de la science sans le savoir. D'ailleurs ce n'est pas non plus à Mr. Lavissee que nous avons à faire, car comme Dieu lui-même, sa sagesse consiste à ne jamais paraître, et c'est le charmant Mr. Bérard, un sous-directeur plein de zèle, de bonne volonté et d'activité qui le remplace. Ganderax auquel j'avais fait l'envoi ne lui avait encore rien communiqué, voulant lire d'abord et quand même, quoique cela ne le regarda pas. Mais sur mon injonction il a consenti à se désaisir. Et Bérard prévenu d'autre part se déclare enchanté du projet. J'ai donc le meilleur espoir. Et je serai très fière d'avoir été l'humble introductrice de ces belles pages, si pleines de vie, de hauteur d'âme et du sentiment toujours si touchant de la sincérité. Je m'apparaîs à moi-même comme ces petits nains ou écuyers qui dans les contes de fées introduisent les belles princesses en leur faisant la révérence.

Que vous êtes donc admirable cher Monsieur et ami, de formuler sans cesse votre pensée, de l'exprimer en tout sens, avec tant de vaillance, d'éloquence, et avec le souci si noble et ardent de dire la vérité et de faire triompher la justice. J'ai lu avec grande attention et vif intérêt l'aventure lamentable et révoltante du pauvre Ripamonti¹. Vous l'avez bien joliment contée, laissant aux faits leur éloquence toute entière et cette éloquence est terrible. Et lorsqu'on songe que c'est la Ligue pour la défense des Droits de

l'homme qui s'est rendue coupable de pareils méfaits, la chose devient burlesque à en pleurer. Ces gens que l'on voit partout soutenant, revendiquant, protégeant, et qui dans cette affaire se conduisent comme Mercier lui-même, ou comme Lebon alors qu'ils étouffaient les protestations du déporté de l'île du Diable cela constitue certes une des ironies les plus éclatantes de l'histoire contemporaine. A mon retour à Paris je tâcherai d'ébruiter l'affaire et peut-être y parviendrai-je.

J'espère que vous voudrez bien quelquefois et le plus souvent possible me faire part de vos écrits. Vous voyez tout le profit et le plaisir que j'en tire. Je vais passer quelques semaines de presque complète solitude sur mon coteau de Gironde. Je ne m'en tire pas toujours bien. La solitude se peuple d'ombres et les ombres sont tristes. France qui est avec nous, termine son volume de *l'Histoire des Pingouins*. Il s'y trouvera de tout comme dans ces plats savants et savoureux que composent de consommés cuisiniers. Mais chez notre ami le fond vaut encore mieux que l'accommodement.

Au revoir cher Monsieur et ami. Quand nous reverrons-nous ? Je voudrais bien que ce fût bientôt.

A vous affectueusement

L. Arman de Caillavet.

166 Madame de Caillavet à Georg Brandes.

Grand Hôtel Du Midi Fénie Aîné
Montauban (Tarn-et-Garonne)
Le 8 novembre [1907]¹

Cher Monsieur et ami,

Je vous écris en cours de déplacement sur ce papier d'auberge qui ferait rêver les ivrognes. On m'a remis votre lettre au moment où je me mettais en route, et je ne veux pas rester un instant sous votre accusation dont la criante injustice va vous apparaître². *Jean Servien* est le premier livre en prose que France ait écrit, il y

a de cela plus de trente ans³. Mais comme la maison Calmann vient de le rééditer on a pu s'y tromper et croire à une nouveauté. Je vous en veux tout de même cher Monsieur et ami, d'avoir pu supposer un instant, que moi qui vous tiens si fidèlement au courant des travaux de notre ami, je vous aurais laissé ignorer qu'un livre de lui vient de paraître. Cependant je vous fais adresser un exemplaire de ce *Jean Servien* qui vous intéressera à titre de document et comme point de comparaison mais qui est certainement l'œuvre la plus faible sortie de cette plume illustre. Quant au billet que contenait votre lettre et dont France vous remercie, j'ai bien failli le laisser emporter par le vent, car ayant déchiré votre enveloppe en voiture découverte, je l'avais laissé tomber à terre sans rien voir. C'est ma femme de chambre qui assise en face de moi l'a aperçu et ramassé. Quant à *Jeanne d'Arc* elle est sous presse, tout au moins le premier volume. On ne vous fera pas assurément attendre un jour. Je serai très curieuse de connaître votre impression sur *l'Histoire des Pingouins* qui paraîtra ensuite. France y a enfermé, comme en un carquois, toutes ses flèches les plus acérées. Elles sont barbelées, ciselées et de finesse exquise mais combien aiguës et pénétrantes ! Je crois qu'elles feront crier le monde. Je n'ai pas reçu encore de nouvelles de la *Revue de Paris* mais cela ne peut tarder et je compte toujours qu'elles seront bonnes.

Je vous prie, cher Monsieur, de considérer comme non advenue cette missive infâme, et que vous croirez à première vue émaner d'un commis voyageur en boissons. Mais ne devant rentrer chez moi en Gironde que dans deux ou trois jours, je ne voulais pas rester jusque là sous le poids de vos injustes accusations.

A vous affectueusement quand même.

L. Arman de Caillavet.

167 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* [Paris] 18 décembre [1907]

Cher Monsieur et ami,

Si j'ai tant tardé à vous donner des nouvelles c'est que je tenais à vous apporter la réponse de cette *Revue de Paris* qui a des lenteurs de coquette et des scrupules de vieille prude. Certes cette réponse n'est pas telle que je l'aurais voulue, mais à travers leur refus dont je vous détaillerai les motifs, les deux directeurs ont fait éclater pour vous un véritable enthousiasme et ont exprimé le vif désir, que dis-je ! l'impatience immodérée et l'ardeur brûlante dans laquelle ils attendent de votre copie. Mais cette copie ils la veulent inédite. C'est la seule condition. Vous pouvez à votre gré parler de Dieu, du diable, de vos amours ou de vos haines, la *Revue* accueillante recevra tout ce qui sera signé de votre illustre nom. Je vous dirai qu'après les premières difficultés qui me furent faites j'ai prié France d'aller voir Lavisso et c'est à lui que fut exposé la nature de leurs scrupules. D'après eux une *Revue* anglaise aurait eu la primeur de vos impressions parisiennes et cela ils ne peuvent le supporter. Je suis très confuse et contrariée de cet insuccès, mais j'espère tout de même que vous voudrez bien vous rendre à leur désir très vif et leur donner autre chose et quoi que ce soit. Ce sera pour cette publication à laquelle je m'intéresse, puisqu'elle appartient à un de mes parents, une véritable fortune de voir votre nom rayonner dans cette brume qui généralement enveloppe ce périodique. Et si j'y puis contribuer, j'en serai heureuse et fière. Je pense que vous avez reçu les *Désirs de Jean Servien* qui vous inspiraient de la curiosité et qui sont une œuvre de jeunesse de notre ami. Ce livre est intéressant à ce titre, il est plein d'inexpérience et je ne sais trop s'il laisse présager ce qu'en deviendra un jour l'auteur. Nous aurons *Jeanne d'Arc* en février et *l'Histoire des Pingouins* presque en même temps et vous serez des premiers servi.

Que faites-vous là-bas cher Monsieur et ami, en cette froide saison, dans votre presque île secouée des vents ?¹ Etes-vous sédentaire ? Voyagez-vous encore semant la bonne parole ? où que vous soyez vous répandez autour de vous une atmosphère pleine de souffles généreux, de vie ardente, d'espairs meilleurs. Je n'oublie pas que vous m'avez promis de venir à Paris au printemps. Mais surtout faites-moi savoir l'époque de votre arrivée afin que je n'aie pas la douleur de vous manquer.

Je suis rentrée depuis trois semaines, et j'ai repris ma vie, non point mondaine, puisque je ne sors presque pas, mais de familières réceptions. Comme une araignée je suis tapie dans ma toile et j'attrape des mouches assez brillantes parfois. Mais loin de les dévorer je les nourris au contraire de mon mieux. La politique est au calme, il y aurait long à en dire mais l'écrire est trop délicat. Quant à la guerre après tant de banquets et de toasts je pense qu'elle est tout de même différée². Au revoir cher Monsieur et ami, recevez pour le nouvel an si proche mes vœux d'amitié les meilleurs et les plus sincères.

L. Arman de Caillavet.

168 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 21. 2. 08.¹

Chère Madame et amie,

Je suis en train de partir pour ma tournée allemande, mais il me faut, si pressé que je suis, vous remercier et de tout cœur. J'ai cette *Jeanne* qui est l'événement du jour et (je pense) de l'année, comme *La vie de Jésus* de Renan était l'événement littéraire il y a plus de quarante ans. Et cette *Vie* est autrement documentée.

Je ne suis arrivé qu'à la page 200, et je ne puis juger de l'ensemble, mais je suis ravi.

Veillez dire à France combien je suis touché des mots si honorants pour moi qu'il y a inscrits².

Chère Madame et amie, un de mes éditeurs allemands a arrangé mon voyage pour moi d'une manière si insensée que j'en souffre. Je l'avais prié de me faire vite finir cette corvée. Il m'a compris tellement au pied de la lettre que (par exemple) je parle le 24 à Göttingen, le 25 à Francfort-sur-le-Mein, le 26 à Stuttgart, le 27 à Munich, le 28 à Berlin, le 29 à Breslau. Je serai ici le 4 mars.

A Munich je n'ai que 5 heures (pour manger, m'habiller, parler et partir par le train de nuit). Vous voyez que je voyage comme une malle. Et tout cela n'est pas à changer.

J'aurais voulu parler sur *Jeanne*. Cela n'a pas été possible, puisque le livre n'a pas encore paru entièrement.

Ici nous avons enterré notre plus grand poète (mon ancien élève et mon ami) d'une manière poétique. Il était le poète de la mer surtout et de la nature danoise. Des pêcheurs ont conduit le cercueil avec des flambeaux de Hornbæk à Elseneur. A Copenhague, 200 drapeaux et de la musique ont accompagné le cercueil au crématoire. On a mis les cendres sur un grand vaisseau qui, avec 200 personnes, est allé à Skagen, le point le plus septentrional du Danemark, entre les deux mers, l'océan et le Skagerak, et sur le point extrême on a mis l'urne dans la dune (où on a creusé une petite chambre de granit); on a fermé avec une lyre d'acier. Ainsi il peut entendre la musique des deux mers. Il était un géant, un enfant, un homme extrêmement léger et variant, et un charmeur. Il s'appelait Holger Drachmann³.

Tout à vous, votre ami

G. B.

169 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 14 avril 08.

Chère Madame et amie,

Depuis longtemps vous me devez une lettre, mais comme votre vie est plus agitée que la mienne, c'est bien naturel que vous ne

trouvez pas le temps de m'écrire. J'ai reçu le second volume de *Jeanne d'Arc* et j'en ai joui. J'ai relu Michelet, j'ai lu même le poème du vieux Chapelain, la tragédie de Schiller et beaucoup plus pour comparer et mieux approfondir ; j'ai fait quelques notes et j'écrirai un petit essay aussitôt que j'en ai le temps¹.

Je dois parler le 25 à Berlin, peut-être le 27 à Prague et le 2 mai ici, et je n'ai pas encore fait le brouillon de ces conférences.

Je ne vous ai pas écrit depuis ma tournée². A Stuttgart, la reine de Wurtemberg est venue m'entendre et elle m'a même salué poliment, une chose qui n'arriverait pas dans le Nord scandinave. A Francfort-sur-le-Mein, j'ai eu une petite aventure tragique. Mais c'est long à raconter. J'étais en 1880 à Christiania, faisant quelques conférences et j'étais beaucoup invité. Je rencontrais trois ou quatre fois en soirée une jeune femme charmante avec qui je causais ; elle devait s'en aller en Amérique, où son mari était nommé pasteur, mais elle avait 3 semaines devant elle. Nous sentions une sympathie mutuelle ; c'était tout. Subitement elle disparaît, elle était allée à Bergen et je ne l'ai jamais revue. Dix ans après, en entrant dans une soirée à Copenhague, je remarque qu'on se tait. On avait donc parlé de moi. Je disais en souriant à la célèbre femme-poète Madame Amalie Skram : « Dites donc le mal que vous avez raconté sur moi ». — « Pas de mal, seulement votre roman avec Mme Janson. » — Moi : « Je l'ai vue trois fois en public, jamais de ma vie seule, appelez-vous cela un roman ? » — « Oui, car elle s'est enfuie de Christiania, de peur de tomber amoureuse de vous. » — « De qui avez-vous cette histoire ? » — « D'elle-même. » — 28 ans après. En descendant de la chaire dans la salle de la Bourse à Francfort, je vois une vieille femme voûtée se m'approcher ; elle me dit en Allemand : « Kennen Sie mich ? » Moi : « Non, Madame. » — « Regardez bien ! » — Je regarde, mais en vain. Alors elle fait la même

question en Norvégien. Même réponse. Deux jeunes femmes, grandes comme des bouleaux, s'approchent et me crient joyeusement en Norvégien : « C'est donc vous, Monsieur, dont Maman a été si amoureuse dans sa jeunesse qu'elle s'est enfuie et qu'elle court encore. » — J'ai dû faire des plaisanteries sur ma mauvaise mine actuelle. — On m'a placé à côté de la vieille femme. Nous n'avions rien à nous dire. C'était terrible, terrible. C'était voir de ses yeux comme tout a été et n'est plus³.

Chère Madame et amie, mes travaux, deux livres différents⁴, me retiennent ici, bien que je rêve de Paris et espère toujours y pouvoir faire une fois une courte visite. Mais je crains que si enfin j'arrive vous n'y serez plus. Madame Anitchkoff est-elle déjà partie pour la Russie ?

Je vous embrasse les deux mains.

Votre

Georges B.

170 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 5 Mai 08.

Chère, bien chère Madame et amie,

Ne croyez donc pas que je me suis imaginé trouver de l'histoire dans Schiller et ce vieux poète français si médiocre¹ ; je ne suis pas naïf à ce point. Je voulais seulement connaître et comparer la manière fantastique dont on a compris la Pucelle.

Et, chère et bonne amie, ne me faites pas le tort de me croire fat². Je ne racontais pas l'anecdote de Francfort pour poser en « homme à femmes », mais frappé par les changements que fait le temps et qui sont si lugubres.

Je reviens de Berlin où j'ai dû parler sur un écrivain de talent et de folie, Wedekind³. Et à peine ici, je suis appelé en Finlande. Je n'ai pas parlé à Helsingfors depuis 21 ans, et la jeunesse m'appelle à grands cris.

Ce matin, j'ai résolu de faire quatre conférences à Helsingfors du 14—17, et le 18 une à Åbo⁴. Le voyage hélas ! me prendra 11 jours, car les communications par Stockholm sont si mauvaises que je passe 52 heures en route et plus que cela pour revenir. Malheureux comme je suis ! Je désire violemment Paris, l'Italie, la chaleur et la conversation. Et me voilà damné à aller où il fait encore plus froid qu'ici et où il y a peu d'esprit. Mais il y a beaucoup d'enthousiasme, et de lyrisme, et une haine atroce de la tyrannie. J'aime cela, j'aime cette jeunesse finlandaise qui déteste le gouvernement russe, et elle m'aime un peu.

Néanmoins je viendrai peut-être à Paris vers la fin de juin si vous êtes là.

A vous.

Georges Brandès.

Je partirai d'ici le 11.

171 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

[Paris]

Jeudi 16 juillet [1908]¹

Cher Monsieur et ami,

Je ne vous verrai donc pas encore cette saison ! Je m'en afflige mais je ne saurais vous en blâmer. Vous aviez le droit de préférer cette ville italienne, pleine de roses, d'ombre et de douceur, à notre cité livrée au fracas et à la puanteur des autos. Hélas elle se gâte tous les jours cette ville de Paris jadis si riante et aimable. Et même cette tranquille maisonnette de l'Avenue Hoche, qui avait la gloire et la joie de vous accueillir parfois, la voici toute envahie de poussière et de vacarme. Le train du monde change si vite, se poursuit parmi tant de rumeurs et d'agitations, que nous ne connaissons plus la paix de la vieillesse dont jadis jouirent nos pères. Et jusque dans l'asile des morts le silence est troublé. On a jeté par dessus les tombes de ponts suspendus, et les bruits stridents et terribles, font sans doute sous terre tressaillir les

cercueils². Il n'y a plus de repos nulle part ! Vivez donc heureux dans ces jardins parfumés que le calme environne encore, mais n'oubliez pas des amis qui malgré tout vous attendent et vous espèrent toujours.

D'ailleurs ce repos vous l'avez bien gagné, et par de nobles efforts. Vous avez été encore semant la bonne parole, et votre courage et votre force d'âme ne se ralentissent pas. L'autre jour un de nos journaux réactionnaires vous citait comme un agitateur dangereux³. Cela m'a beaucoup charmée et réjouie de songer que vous faites trembler les lâches, que votre langage vif, ardent enflammé fait pâlir au fond de leurs palais les derniers tyrans. Et, comme toujours, on rapporte tout à soi, j'ai conçu quelque fierté d'être votre amie. Allez-vous à Carlsbad cette année et y rencontrerez-vous notre Clemenceau ? Vous savez sans doute que lui qui fut la terreur et l'horreur de la bourgeoisie en est devenu le rempart, l'espoir et le salut. Massé derrière lui le capitalisme tient tête au socialisme, au syndicalisme, à tous ces monstres enroulés comme des nuages orageux au sein de l'avenir. Ce Clemenceau rassurant, protecteur, ce démon qui devient ange gardien, qui aurait pu le prévoir et le deviner ? Et la vie n'est-elle pas une suite singulière de contrastes et d'ironies ! Ce que je crois c'est que nos passions sont fortes tandis que notre vue est faible, c'est pourquoi nous sommes sans cesse déroutés et surpris. Je vais repartir pour cette Bretagne pleine de rochers et de mugissements, et je vous écrirai de là. Les flots y mènent leur bruit monotone, mais à quelqu'un qui me demandait ce que disait un ruisseau qui passait sous mes fenêtres, j'ai répondu : « il est comme nous tous il n'entend que lui-même. »

Ecrivez-moi bientôt, cher Monsieur et ami, et dites moi quand nous nous reverrons, car pour sage que je sois je ne me désinté-

resse pas de vous. Vous savez que je rentre à la fin de novembre. Nous avons perdu la pauvre Strannik pour toujours je crains. Croyez moi à vous très affectueusement

L. Arman de Caillavet.

172 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Villa San Remigio. Pallanza.
Lago Maggiore.
20 Juillet 08.

Chère Madame et amie,

Il ne me reste qu'un quart d'heure de rester ici, mais votre lettre m'arrive, et comme à Copenhague où je ne resterai que quinze jours, j'aurai tant de travail à accomplir que je n'aurai guère le temps pour autre chose, je veux vous remercier immédiatement de votre chère et bonne lettre qui m'a apporté un souffle de cette France pleine de cœur et spirituelle que j'aime — sans originalité, car tout le monde vous aime.

Je suis ici depuis cinq semaines ; j'ai fait quelques petits voyages à Milan et à Bergamo, et j'ai beaucoup travaillé, cinq fois de plus que pendant le même temps à Copenhague¹. Ici personne ne me dérange et je n'entends pas d'autre bruit que les cris innocents des paons dans le jardin et les chants des rossignols qui expriment la même tendresse d'une manière plus bienfaisante à l'oreille.

Vous avez bien raison de vous plaindre du bruit, c'est un des ennemis du bonheur.

Je suis heureux d'être appelé « agitateur dangereux » et d'être une personne plus signifiante à vos yeux par cela. — J'ai dû faire une démarche qui m'était pénible. Les juifs de la Finlande, opprimés d'une manière tout-à-fait moyen âge, m'ont adressé une députation. Après avoir été fêté comme personne en Finlande, j'ai dû reprocher aux Finlandais opprimés leur dureté

contre les seuls — à peine mille — êtres humains qu'ils peuvent opprimer eux-mêmes. Je l'ai fait, je crois, avec un certain tact, ainsi que personne en Finlande n'en a été offensé². On m'écrit de la *Dépêche de Toulouse* et me prie de permettre la traduction de ces articles.

Ici on vit loin du monde mauvais et agité ; on travaille tranquillement et de longue haleine.

Je reverrai votre Clemenceau. Il a donné rendez-vous à ma « compagnie délicate » — ce sont ses paroles — à Karlsbad pour le 10 Août. Vous avez raison, il a changé ; mais pas vis-à-vis de moi.

Je ne peux pas me relire. J'embrasse longuement vos belles mains.

Georges Brandès.

173 Madame de Caillavet à Georg Brandes.

Villa Port-Maria
Quiberon (Morbihan)
18 Août [1908]

Cher Monsieur et ami,

Vous êtes sans doute à Karlsbad, mais j'adresse ma lettre à votre port d'attache d'où elle vous atteindra. Sans doute avez-vous retrouvé Clemenceau et vous aura-t-il parlé de ses inquiétudes paternelles. Elles furent plus vives que je ne les aurais attendues de lui. Sa fille, comme vous le savez sans doute, la charmante M^{me} Jacquemaire, celle-là même qui s'exprimait sur Goethe avec une sévérité ingénue, et une innocence un peu trop audacieuse, vient d'être si malade d'une fièvre typhoïde qu'on la croyait perdue. Clemenceau en avait décidé ainsi, et quoique sa douleur fût véritable, il n'entendait pas qu'on en contestât le bien fondé. A tel point que la pauvre femme allant mieux on n'osait le constater qu'en tremblant et à la dérobée. Cet homme d'état est une grande preuve de ce que peut contre les hommes l'ironie des choses. Et je ne sais trop comment la postérité s'en

tirera pour le démêler à travers ses apparences successives. D'ailleurs cette postérité dont nous croyons bonnement les jugements définitifs est bornée et abusée à son tour. Comment en serait-il autrement alors que les contemporains furent si faciles à abuser étant sur place ?

Je vous écris de ma villa des flots, au bruit d'une mer montante qu'agite le vent. La baie est toujours jolie avec l'essaim des bateaux pêcheurs aux voiles couleur de ciel et d'eau, et les rochers à la marée basse sont de grands monstres pétrifiés au temps de la préhistoire. Cette vue me plaît assez surtout quand je suis triste. Elle est si simple que tout se confond en elle, et qu'elle vous reporte à ces temps où l'eau, couvrant presque toute la terre, il n'était pas question encore de ces misérables insectes qui depuis y étalent leurs misères, leur orgueil, et leurs rêves touchants et vains.

Notre amie Anitchkoff (il n'est plus question de Strannik) m'écrit de Russie une lettre longue, courageuse et très désabusée. Elle se résigne mais elle doit être bien malheureuse. Son mari va faire un an de prison. Elle tâche qu'on lui accorde des livres et de quoi écrire afin, me dit-elle, qu'il ne devienne pas fou. Je la regrette. Quoiqu'un peu concentrée et dépourvue d'abandon, elle avait de temps en temps un éclair qui laissait voir un joli fond de nature. Et je crois qu'elle méritait mieux que sa vie. Cela se peut dire de bien des vies !

Vous ne me dites pas quels furent les travaux qui vous occupaient dans cette villa du lac Majeur embaumée de roses, et où chantaient les rossignols. Je pense que dans ce paysage voluptueux vous songiez à ceux qui souffrent sous l'oppression et la misère, à ces pauvres juifs finlandais pour lesquels votre noble voix se fit entendre. Votre tâche est belle, vous luttez contre les derniers monstres qui sont la tyrannie et l'injustice. Elles

ont plus de têtes que l'hydre de Lerne et ne se peuvent abattre que lentement, et à coups redoublés.

Vers octobre paraîtra le nouveau livre de France l'*Histoire des Pingouins* que vous recevrez aussitôt. Je serai très curieuse d'en savoir votre sentiment, il est d'une fantaisie et d'une audace exorbitante. Quand viendrez-vous nous voir dans notre ville tumultueuse ? Les jours, les années se passent. Je vous ai envoyé mon portrait l'autre jour vous attendant sur le pas de ma porte.

Au revoir donc, cher Monsieur et grand agitateur, faites que ce ne soit pas un vain mot et croyez moi à vous fidèlement et affectueusement

L. Arman de Caillavet.

174 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.*

Karlsbad 31 Août 08.

Chère Madame et amie,

Votre bonne, chère et méchante lettre m'a fait grand plaisir ; ici j'ai passé 14 jours en excellente santé et une semaine en très mauvaise disposition, bien que, pendant cette semaine, j'aie de temps en temps vu votre charmante amie Madame Décori qui est ici pour sa santé et un peu, je suppose, pour assurer à son mari l'appui du gouvernement en Corse.

Je vous remercie beaucoup de l'envoi du roman français si singulier et si romanesque¹. Je voudrais bien savoir s'il y a une réalité quelconque derrière l'histoire de cette demoiselle de modes qui arrive à tout, même avec beaucoup de déceptions. Cela n'a pas une empreinte très sûre de la réalité. Le nom de l'auteur est masculin, mais je parierais beaucoup — car le contraire est impossible — que son sexe ne correspond pas à son nom.

Vous m'obligeriez beaucoup en me racontant ce qui est derrière le roman. Qui est le modèle du grand médecin déjà âgé, aimé de toutes les femmes ? Le seul portrait que j'ai reconnu est celui de Renan, mais là il n'y avait pas de doute.

Je n'ai pas vu beaucoup le président ici, il est entouré de sa suite. Bien que nous prenions les repas ensemble, à peine si j'ai eu une seule bonne causerie avec lui.

J'ai assez bien travaillé ici, j'ai écrit beaucoup. Mais hélas, la valeur en est si petite que le volume est gros². Je fais de mon mieux, mais je sens avec déplaisir que mon mieux ne me satisfait nullement.

J'espère que mes travaux auront paru vers la fin de Novembre et que je pourrai passer une quinzaine à Paris au commencement de Décembre. Il me sera plaisir et honneur de me présenter de nouveau Avenue Hoche.

Comme France produit ! A peine a-t-il fini *Jeanne d'Arc* (dont je vais faire une petite série de conférences en Danemark)³ qu'il nous donnera un nouveau chef-d'œuvre. J'en connais seulement quelques bribes, parues il y a longtemps dans le *Journal*, je crois, mais qui promettaient⁴.

Je suis, chère Madame et amie

votre fidèle

Georges Brandès.

Adresse: Copenhague.

175 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.*

Villa Port-Maria
Quiberon (Morbihan)
7 septembre [1908]

Cher Monsieur et ami,

Je suis encore dans ma petite maison des flots que je vais bientôt quitter. La mer y a été belle, charmante puis terrible, elle est infiniment coquette et porte des robes de toutes les couleurs, de bleues glacées d'argent, de vertes toutes moirées avec des lueurs glauques; elle en a de grises pour les jours de pluie, mais aux jours de tempête elle est miroitée — avec des franges et des panaches d'écume. Elle change plus souvent de toilette que la plus brillante des mondaines, et aucun chroniqueur ne les enregistre. Excusez-moi de m'en être chargée.

Je vais passer quelques jours à Paris puis m'en irai dans ma maison des vignes où je verrai octobre glisser en novembre et j'attendrai avec joie ce mois de décembre qui doit vous ramener parmi nous¹. Que de temps depuis que vous n'êtes venu, deux ans et plus ! Je suis devenue très vieille, très maussade, très mélancolique, j'ai toujours une cohue chez moi et l'on me croit pleine d'entrain mais ce n'est qu'une apparence. Je vous félicite d'avoir tant travaillé et je sais que tout ce que vous faites est toujours beau, noble, d'un intérêt à la fois universel et particulier. Vous avez été un grand remueur d'idées, un agitateur dans le sens le plus élevé et le plus généreux, un bienfaiteur et un charmeur. Et vous pouvez m'en croire je ne prodigue pas les éloges ni mon admiration. France s'occupe de deux nouvelles, un St. Nicolas où les petits garçons ressuscités par le saint deviennent trois grands misérables et l'histoire de la chemise d'un homme heureux que l'on fait chercher dans tout le royaume. Mais le seul homme heureux n'a pas de chemise !² Après il fera un livre plus long dont il s'est occupé déjà. *L'Histoire des pingouins* va paraître. Il y aura aussi ces jours ci un article dans la *Neue Freie Presse* sur le Ministère et les Syndicats, il est fort joli, tâchez de le lire. Clemenceau devient quelque chose de grandiose, de démesuré, d'utopique et d'un peu fallacieux. Il en est, ce me semble, à ce moment de transformation où la matière solide devient gaz avant de se transmuier en liquide. C'est le moment où les corps dilatés apparaissent le plus grands. Que pensez-vous de ma comparaison ?

Vous avez eu plus de finesse que beaucoup de Français en devinant que l'auteur du livre que je vous ai envoyé est une dame. Elle désire d'ailleurs garder l'anonyme ce qui n'est pas habituel. Le docteur que vous me demandez d'identifier me paraît un mélange de Pozzi³ et de Robin, surtout le premier, d'ailleurs très flatté. Il y a aussi le dernier amant qui me rappela un jeune

auteur mort jeune de la poitrine et que j'ai connu⁴. L'héroïne doit être composée de plusieurs types, Robin vit avec une jeune fille de modeste origine, et le comte Pactocki a pour maîtresse une demoiselle de chez Boissier. Mais ce sont des traits et non un ensemble. Trouvez-vous dans ce livre des qualités de style et l'art de peindre des caractères ?

J'ai des nouvelles de votre pauvre amie. Elle ne s'appelle plus qu'Anitchkoff, son mari va aller en prison, elle est courageuse mais je crains qu'elle ne soit bien malheureuse.

Au revoir cher Monsieur et grand ami, je serai bien heureuse de vous revoir.

L. Arman de Caillavet.

176 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 24 Octobre 08.

Chère Madame et amie,

Vous m'avez envoyé votre bonne et belle photographie, où vous m'attendez au seuil de votre porte, vous m'avez écrit une lettre spirituelle et toute charmante. Beaucoup de travail et un peu de mélancolie m'ont empêché de vous répondre.

Hier, le 3^e volume de mon autobiographie, un très gros livre, a paru. Mais mon grand travail sur Goethe que j'espérais faire paraître en même temps n'a pas avancé, parce que je suis toujours dérangé. Même quand je me courbe pour faire le saut de tigre de l'ébauche, on me dérange et m'interrompt. C'est à désespérer. Je suis ici la bonne à tout faire. S'il y a une noce d'or, c'est moi qui dois porter le toast des deux vieux. S'il faut recevoir un congrès d'étrangers qui se rassemblent à Copenhague, je dois parler dans la grande salle de fête de l'Université¹. S'il nous arrive un homme politique étranger, comme cette semaine le Dr. Barth, le chef des libéraux allemands, c'est moi qui dois faire le

speech de bienvenue². Mes nerfs souffrent de toutes ces corvées qui ne finissent jamais.

J'ai parlé deux fois sur Jeanne d'Arc³, et j'ai dit tout le bien que je pense de notre grand ami. Je crois que son œuvre historique sera assez vendue ici, bien que le livre est cher et le public intelligent assez pauvre. Ce que je ne pouvais pas montrer comme je le devais (en parlant Danois) c'est l'exquise beauté du style, ce coup de force d'écrire l'histoire dans la langue du temps.

Je n'ose pas écrire à France lui-même, car je ne crois pas qu'il ouvre ses lettres. Mais veuillez le remercier de ma part pour *L'île des Pingouins*, ce livre riche et profond, et triste et gai comme nul autre.

Veuillez dire au cher grand homme de ma part qu'il doit vite corriger page 373 ligne 17 le mot Paris : il faut mettre Alca⁴. (Vers la fin, il sort un peu de sa fiction et oublie un peu ses pingouins pour d'autres animaux qui l'entourent).

J'aime tout de ce livre, mais j'admire le plus les légendes que nul homme de lettres en Europe ne sait raconter comme France. Le chapitre Marbode, si franchement païen, me ravit, me charme, m'exalte. Je crains de ne pas être assez parisien pour comprendre toutes les allusions des temps modernes, bien que j'en saisis pas mal. Et la perspective de l'avenir est grandiose et mélancolique.

Cette pauvre Mme Anitchkoff est triste comme son malheureux pays. Ma chère amie Mme Auer a perdu la raison. De la Russie on n'entend rien que des malheurs.

J'espère toujours vous revoir cet hiver. J'embrasse vos mains, et je suis et reste

votre fidèle ami reconnaissant

Georges Brandès.

177 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague] 25 Déc. 08.

Chère Madame et amie,

Bien merci de votre carte. N'ayez pas pitié de mon pied, il est guéri depuis longtemps. Ayez pitié de ma faiblesse et de ma bêtise, mes travaux n'avancent pas, ne réussissent pas. Je n'ai fait cette année qu'un volume assez faible.

France est le vrai seigneur des lettres. Il a édité cette année trois œuvres, l'une grandiose, l'autre profonde, la troisième gracieuse et légère¹. On n'a qu'à s'incliner. J'ai écrit (hélas en Danois) un peu sur ses livres², que je vous enverrai au nouvel An.

Je rêve de venir à Paris cet hiver. Hélas, je suis sans courage, c'est pour cela que je remets toujours de nouveau ce petit voyage. Peut-être viendrai-je vers la fin de janvier. (Êtes-vous alors à Paris ?) Mais je n'en sais rien, et il est très possible que je n'arriverai que plus tard.

France m'a écrit quelques lignes charmantes, dont je suis un peu fier³.

De livres français, j'ai lu le volume d'Aulard contre Taine⁴, qui est très savant et très sensé, et entre autres choses, les cinq volumes de Romain Rolland *Jean-Christophe*⁵. J'apprécie beaucoup cet auteur ; il est simple et un vrai psychologue. Seulement il va trop lentement et ne sait pas captiver la curiosité du lecteur. Il gagne notre cœur.

Charles-Henri Hirsch est autrement brillant ; il y a en lui, je trouve, du Maupassant redivivus⁶.

Mais assez sur les livres.

Nous vivons ici sous une démocratie qu'on pourrait nommer crapulocratie sans s'éloigner trop de la vérité⁷. Mais je fais comme il faut faire, je ne m'occupe ici (comme partout), que de ceux et de celles que j'aime.

Croyez-moi, chère Madame et amie, des vôtres.

Votre bien dévoué

Georges Brandès.

178 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* [Copenhague 12-3-1909]

Chère Madame et amie,

Un vent de glace dans les rues et à travers les murs. Je suis de nouveau chez les Cimmériens. Quel climat dur et brutal. On est malade les matins avant d'avoir pris son bain.

Aujourd'hui 12 mars, les femmes de Copenhague votent pour la première fois avec les hommes ou contre les hommes, pour l'élection du conseil municipal de la ville. Le spectacle est nouveau et singulier, le spectacle de l'avenir². Je ne connais pas encore le résultat des élections.

Les premiers jours, je n'étais pas ici encore. Je voyais tout avec les yeux d'un étranger ou d'un homme qui arrive de l'étranger, c'est-à-dire je voyais vraiment l'aspect des gens. Cela dure peu. On s'habitue et on perd la mesure européenne.

Je vous dois, chère Madame et amie, à vous et à M. France, la plupart du plaisir que j'ai eu à revoir Paris et je vous suis très sincèrement reconnaissant (aussi pour celle qu'ici, officiellement, je ne connais pas).

On m'a tout de suite demandé de dire mon opinion publiquement sur la question des fortifications de Copenhague — qui divise ici les partis — et sur les relations avec l'opposition Islandaise qui est intransigeante et très bête. Aujourd'hui j'ai répondu que je n'écrirai ni sur l'une ni sur l'autre question. J'ai hélas ! trop d'expérience pour ne pas savoir que le raisonnable que je pourrais écrire n'impressionne ni Islandais ni Danois³.

Interrompu par un employé des postes, enthousiaste de mes

livres (du reste inconnu de moi) qui m'apporte une magnifique gerbe de fleurs. J'ai perdu une demi-heure à faire la conversation avec lui pour le récompenser de son zèle ; je pense avec pitié à la cherté du bouquet et à l'exiguïté de ses appointements.

Chère Madame et amie, je crois que le voyage de France en Amérique sera pour lui une joie et une occasion de triomphes, mais je voudrais pour vous qu'il restât en France. Vous n'êtes pas habituée à vous passer longtemps de lui et je crains que vous souffrirez de son absence.

Je suis votre bien dévoué

Georges Brandès.

179 *Madame de Caillavet à Georg Brandès.* [Paris] 2 Mai [1909]

Cher Monsieur et ami,

Comment m'excuser de ce long, long silence ? Qu'il ne vous fasse pas douter surtout de mon amitié, de ma constance, de la fidélité d'un attachement qui ne peut varier. Vous restez la brillante étoile polaire vers qui, petite boussole, j'aime à me tourner. Et il a fallu des troubles, tels qu'en présentent parfois le ciel et la terre pour m'avoir désorientée quelque temps. Il est plaisant qu'en votre pays, qui semble si peu agité par de tumultueuses idées de progrès, les femmes aient pris une telle avance sur les femmes françaises. Ici nulles d'elles ne demandent à voter. Nous avons eu la révolte des dames téléphonistes mais il ne s'agit guère pour elles que d'être mieux payées ou moins occupées. Pour le reste elles se contentent d'exercer le pouvoir qu'elles tiennent de leurs charmes, de leur esprit et aussi de leurs talents. Sont-elles en cela inférieures aux autres ? L'avenir en décidera.

Je me suis fort attendrie sur cet employé des postes qui vous a apporté un si coûteux bouquet. Les hommages des humbles sont

les plus touchants, on est sûr qu'il n'y entre aucune vanité. J'apprends par Séménoff que vous allez vous rendre en Russie pour le centenaire de Gogol¹. Vous y direz sans doute de ces belles paroles enflammées, qui relèvent les courages et allument l'espoir au fond des âmes. Dans quelle langue parlerez-vous ? France est parti pour Buenos Ayres le 30 avril, c'est-à-dire il y a trois jours et il me manque déjà beaucoup. Mais pourquoi croyez-vous qu'il ait beaucoup de joie de ce voyage et que j'en aie seule de la peine ? Je vous assure qu'il n'était pas fier au moment où nous nous sommes dit adieu, et tout compte fait il regrette assez amèrement d'avoir consenti à cette longue expédition. Quant au triomphe je m'étonne que vous puissiez penser qu'il sera sensible aux cris et aux vociférations de ces peuples à la fois frivoles et sauvages, qui ne comprendront rien de rien à ce qu'il va leur dire². Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Il est le moins vain des hommes et il lui faudrait vraiment de l'enfantillage pour s'émouvoir d'un succès qui ne sera jamais que l'écho de celui qu'il apporte d'Europe.

Veillez me rappeler, cher Monsieur et ami, au souvenir de celle que là-bas vous ne connaissez pas officiellement. Elle est fort charmante, et je vous félicite de la connaître autrement.

J'ai vu de passage la pauvre Madame Thaulow bien triste.

Et je suis à vous très sincèrement et affectueusement

L. Arman de Caillavet.

180 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 18 juin 09.

Chère Madame et amie,

Votre lettre était charmante, triste-gaie, consolante et bonne¹.

Le nouveau livre de France fait mes délices¹. Impossible d'avoir plus de malice aimable et plus d'esprit d'invention dans un cadre

donné. J'ai jubilé en lisant cette ligne sur la chemise : Faites-la légèrement chauffer ! — Tout y est excellent et l'est absolument, sauf la petite histoire sur la duchesse de Cicogne qui n'a pas le même charme que les autres.

Madame Talitha me dit qu'elle a essayé de se rappeler à votre bon souvenir. J'espère que vous n'avez pas eu d'embarras avec la douane.

Le 1^{er} juin, je publiais trois essais bien différents³. Depuis, mon temps a été pris par des corvées. On me demande de faire le discours d'introduction en français au congrès de l'Association littéraire et artistique internationale (quel nom !) qui arrivera ici dans quelques jours⁴. Je dois parler dans « la salle des solennités », à l'Université. Pendant les 30 ans que j'ai professé à l'Université, j'étais trop mince pour qu'on m'ouvrît jamais cette salle, bien qu'il n'y avait jamais assez de place dans les autres. A présent que je ne parle plus, on a besoin de moi, et on m'y installe. Même notre cher roi qui ne m'a jamais entendu parler en Danois viendra là pour les étrangers, et bien malgré lui il m'entendra — en Français (!)

Je vois que j'aurai le plaisir de saluer votre fils à ce congrès. Il viendra avec sa femme. Je perdrai cinq jours à ces fêtes. Et après, je dois aller parler à Aarhus (prononcez : Aurhous) en Jutland, saluer avec un discours les Danois-Américains qui viennent (au nombre de mille) d'Amérique et qui ont mis comme condition de m'entendre. Mais quelle farce ! Aussitôt qu'ils avaient ma promesse, ils me télégraphiaient : Combien de minutes parlerez-vous ? Je n'en savais rien, ayant 10 travaux à terminer avant. Après : des lettres et des télégrammes : Prière de parler sur le désir du pays natal. Cela me remettait au collège, où l'on écrivait ainsi des thèmes sur commande. Enfin ces gens ont une telle rage de parler eux-mêmes qu'ils commenceront le 4 Juillet à

10 h. du matin et ils m'ont donné le numéro 17 des *speechers*, je parlerai vers 5 h., le dernier, comme personne n'a voulu parler après moi. Donc, télégramme sur télégramme : « *American press desires extract speech two hundred words. Mail immediately* ». Tout cela sur un discours que je n'avais pas eu une minute pour écrire. Heureusement, ce sera en Danois⁵.

Mon humeur est donc au-dessous de Zéro. — Chère Madame et amie ! Comment allez-vous vous-même ? Veuillez me l'écrire. J'ai cent mille chagrins et une seule joie. Je vous souhaite la même chose. Ainsi au moins on se sent vivre — Et le cher absent, est-il fêté et admiré parmi les sauvages ?

Croyez à mon entier dévouement.

G. B.

181 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.* Paris 4 juillet [1909]

Cher Monsieur et ami,

Avant de répondre à votre très gracieuse et spirituelle lettre, j'ai attendu le retour de mon fils et de ma belle-fille afin de vous parler de vous à travers eux¹. Vous les avez séduits, enchantés, éblouis. Ils vous trouvent merveilleusement agréable. Votre discours leur a paru un chef-d'œuvre d'ironie cinglante, charmante, heureuse. Et ce pauvre monarque que visaient vos flèches légères et triomphantes, écoutait béat, ne bronchait pas, ne comprenait pas sans doute. Mais confusément l'impression entrainait en lui qu'il avait un grand homme parmi ses sujets, et qu'à cause des étrangers il était temps qu'il eût l'air de s'en apercevoir. Alors l'idée lui est venue de vous combler d'honneurs². Ces pauvres gens couronnés ils ont vraiment la mentalité que leur prêtent les faiseurs d'opérettes, et ce n'est pas leur faute tout à fait, ils vivent en cage comme les bêtes curieuses. N'ayant même pas comme les phénomènes de Barnum³, d'infirmité singulière, l'éternelle

exhibition à laquelle ils sont soumis ne peut que les rendre sûrs d'eux et stupides. Vous m'enverrez sans tarder ce discours que je brûle de connaître. Et voilà les Dano-américains qui vous entreprennent à leur tour. Leurs exigences sont bien amusantes, et ce peuple qui demande deux cents mots comme deux cents grammes de farine lactée, me paraît admirable de sérieux et d'inconscience. Enfin je vois que votre gloire est en ce moment tout à fait bourdonnante et ne vous laisse ni trêve ni repos. Et si vous ne vous laissez pas émouvoir par ces hommages qui, pour brutaux qu'ils soient, n'en sont pas moins réels, permettez à vos amis de s'en réjouir. Quant à celui que vous appelez le cher absent il est toujours là-bas, et parti depuis le 30 avril il ne parvient pas encore à me faire connaître la date de son retour. Les lettres mettent 25 jours pour parvenir, les réponses ont plus de sept semaines quand elles arrivent, de sorte qu'on ne se comprend plus, qu'on s'énerve, et qu'il vaudrait mieux presque ne pas s'écrire. Il me paraît très mélancolique, et a eu de grands ennuis autant avec ce petit soi-disant secrétaire⁴ dont je blâmais si fort le choix, qu'avec l'actrice Moreno instigatrice de ce voyage⁵. Quant au succès il paraît être assez grand, mais tenir bien plus à la bonne grâce et au charme de notre ami qu'à sa supériorité. Dans l'assistance nombreuse venue à ses conférences sans doute serait-il aussi difficile de trouver les auditeurs avisés que les six justes dans les cités maudites de Sodome et de Gomorrhe. Et tout cela est triste. Vous avez eu parfaitement raison pour M^{me} Cigogne, c'est une nouvelle qui a été charcutée pour être mise dans un journal, et qu'ensuite ce fatal départ d'Argentine n'a pas permis de remettre d'aplomb. Adieu cher Monsieur et ami, croyez à mon affection toujours fidèle et à la part que je prends à toutes vos joies.

Mes amitiés à la plus vraie et à la plus mystérieuse.

L. Arman de Caillavet.

182 *Madame de Caillavet à Georg Brandes.*

16 août [1909]

Cher Monsieur et ami,

De longs jours mornes, insipides et chauds ont versé sur moi un tel ennui que je n'avais plus le cœur de saisir ma plume pour écrire même à vous. Aujourd'hui il me vient une petite brise et comme un rafraîchissement et aussitôt ma pensée s'envole vers vous. Quelle déception de ne pas recevoir votre discours, de l'attendre un an¹, un siècle alors que je ne serai plus dans toute la vivacité de ma curiosité. N'avez-vous pas un manuscrit que vous voudriez me confier et que je vous renverrais si soigneusement.

Je suis contente que mon fils vous ait plu. Il a vraiment beaucoup de qualités et d'agrément. Quant à ma belle-fille il y a à prendre et à laisser et entre nous j'en laisse plus que je n'en prends, mais nos rapports sont bons sans être intimes.

Quelle sottise que celle de votre archéologue danois², et comme il a dû alourdir et gêner les propos que France a pu tenir sur vous. Je sais à quel point il vous admire, vous estime et vous aime et s'il a fait allusion à cette histoire de suicide, s'il eut un sourire en la contant, ce fut un sourire philosophique, s'émerveillant sur l'ardeur sentimentale de ces dames du nord, auprès desquelles apparaissent combien froides et frivoles, celles de nos pays. S'est-il dit peut-être que lui, si apte à troubler et à charmer par ses propos et par ses écrits, n'a jamais inspiré sentiments si vifs, ni désespoirs si profonds. Mais ce serait l'accuser d'envie et je ne l'en crois pas capable. D'ailleurs j'ai moi aussi ma part d'indiscrétion, puisque je lui avais fait la confidence de cette aventure et de toute façon, je vous prie de nous pardonner puisque nous sommes tous deux et malgré tout, vos amis sincères et véritables. Je vous parlerai en meilleure connaissance de cause de ce voyage interminable dans l'Amérique du sud lorsque notre

ami sera enfin revenu, ce qui n'aura lieu que le 28 courant. En tout cas, ç'aura été pour lui une source de fatigues très dures et inattendues, puisqu'aux conférences prévues sur Rabelais il a fallu en ajouter d'autres, un peu partout, sur des sujets variés. Il me paraît que Rabelais a peu intéressé ces demi-sauvages, ils ont demandé à France de leur parler de lui, puis d'eux-mêmes ce qui les a transportés de joie. L'impression de ce discours a été votée à 200.000 exemplaires par la chambre des députés.

Vous avez raison d'aimer Clemenceau puisqu'il vous apparaît aimable³. D'ailleurs sommes-nous jamais les mêmes pour deux personnes ? Et voyant en vous un étranger en même temps qu'un esprit supérieur et affranchi, il se livre avec plus de confiance et d'abandon qu'avec ses compatriotes, et n'affecte pas ces airs de hauteur et d'insolence qui lui ont aliéné bien des esprits. Au revoir, cher Monsieur et ami, croyez moi à vous de tout cœur et en toute sympathie

L. Arman de Caillavet.

183 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague ce 17 Août 09.

Chère Madame et amie,

Voici le petit manuscrit que vous désirez et que je vous prie de me retourner. Hélas, c'est un rien.

Ce que vous me dites est, comme toujours, juste et sensé, mais vous comprendrez que je me suis senti froissé de m'entendre décrit comme un fat qui se vanterait de l'impression que lui — un pauvre vieux monsieur — ferait sur les femmes.

Les Polonais se sont adressés à moi pour me prier de protester contre le 4^{me} partage de la Pologne, l'érection du gouvernement de Chelm et son incorporation à la Russie. Je ne crois pas aux protestations, mais aujourd'hui j'ai écrit mon article¹. Vous n'avez guère lu le gros volume *Prusse et Pologne* où, entre autres,

moi aussi ai collaboré. 250 des premiers auteurs de l'Europe et de l'Amérique y ont écrit, 1909, contre la politique prussienne, et néanmoins la loi de l'expropriation polonaise a passé². — Je n'avais pas idée que le voyage de France se prolongerait tellement. Mais je lui disais tout-de-suite (par expérience) : il faut leur parler d'eux³. Règle générale : Personne (ni peuple ni individu) ne s'intéresse qu'à soi-même.

Vous êtes une grande exception, vous vous intéressez même aux discours insignifiants de vos amis. Lire un manuscrit est détestable. Ne me laissez pas si cela se lit difficilement.

Je suis de tout cœur votre fidèle ami

G. B.

184 *Georg Brandes à Madame de Caillavet.* Copenhague 10 Octobre 09.

Chère Madame et amie,

Faites une bonne œuvre. Ecrivez un de vos billets charmants et irrésistibles à quelque journaliste, quelque critique d'art, et priez-le d'aller à l'Exposition d'art Italien qui se trouve à Paris pendant le mois d'octobre, regarder deux bronzes, *Borgia* et *Trieste*, par Riccardo Ripamonti et en écrire une note, qui rendra connu ce sculpteur excellent, inconnu à Paris¹.

On me crie d'Italie que je dois faire quelque chose pour lui à Paris, moi, pauvre monsieur, qui n'y connaît pas un journaliste qui ferait quelque chose pour moi. Ripamonti avait 15 ans en 1866 et il a fait à cet âge la campagne sous Garibaldi. Il est resté enthousiaste et bon. Mais si pauvre ; à peine s'il a à manger. Son socialisme et son anticléricalisme lui ont nui chez les puissants en Italie. Il vit à Milan ; je le connais.

Vous, chère Madame et amie, vous avez des amis qui feraient quelque chose pour vous, et peut-être pour lui.

Mille fois merci de votre indulgence pour le petit discours

éphémère². Je pense que vous êtes à la campagne et que vous jouissez de la nature. Je sais que la France doit être belle pendant l'été.

Ici nous avons eu Cook que j'ai rencontré. Homme de courage et d'initiative, droit et maladroit³: « Où avez-vous laissé vos esquimaux ? Pourquoi ne les avez-vous pas amenés ? Et vos papiers ? Et vos instruments ? » C'étaient mes premières questions. Il a répondu comme il pouvait. Vraiment il a agi d'une manière stupide, tout héros qu'il est. Mais il a de beaux yeux clairs⁴.

Nos journaux et *le Journal* ne nous disent rien sur ce qui nous intéresse en France. On raconte tous les assassinats ; mais on ne dit pas un mot des aventures et expériences d'Anatole France en Amérique. Vous qui devez les connaître, deviez m'en raconter deux mots.

Votre fils avait la bonté de me donner sa pièce *l'Eventail*⁵. Veuillez lui dire que j'en suis absolument enthousiaste. Impossible d'écrire un dialogue plus spirituel. On lit charmé.

Est-ce vrai que France ait publié une pièce amusante en traduction allemande ?⁶ Nos journaux le disent.

[— — —].

Je reste votre fidèle ami

G. B.

185 Madame de Caillavet à Georg Brandes.

Château Caillavet par Langoiran Gironde
Téléphone Capian
8 novembre [1909]

Cher Monsieur et ami,

Excusez-moi, excusez mes domestiques, nous avons des serviteurs pour nous desservir et je comprends très bien votre embarras et votre agacement¹. J'aurais voulu mieux faire aussi, pour le pauvre Ripamonti², malheureusement j'étais absente, quelques-uns de mes amis l'étaient aussi et celui sur qui je comptais, Arsène Alexandre du *Figaro*, ne m'a pas répondu. Sera-t-il temps encore

quand je rentrerai à Paris à la fin du mois ? Vous en parlez vous-même avec une éloquence vraiment belle, votre esprit est une claire lumière qui se répand sur les choses. Vous pensez bien que le mariage de France annoncé par les journaux est un immense canard, si grand que de ses ailes il couvre l'Atlantique³. Il est né à la suite de ce fâcheux voyage en Argentine qu'il eût mieux valu cent fois qu'il n'eût jamais fait. Je n'aime pas en écrire, mais je vous en parlerai quand nous nous retrouverons. Sera-ce bientôt ? j'en serais bien charmée. Avez-vous parlé en Norvège ?⁴ Comme votre vie est active et toujours utile, et quel noble foyer est en vous ! Je suis heureuse de voir que depuis quelque temps, votre santé ne vous trahit pas dans votre tâche si haute. Je suis rentrée hier d'un voyage que j'ai fait avec France dans le midi et jusqu'aux Pyrénées. Nous avons vu les murs crénelés de Carcassonne la ville forteresse, Albi, Auch et Toulouse aux merveilleuses cathédrales et le château de Pau où naquit Henri IV et d'où la vue est une des plus belles du monde. Me voici rentrée dans ma maison des vignes au milieu de l'automne qui déjà dépouille les arbres, chasse les nuages et fait gémir les cheminées. L'automne souvent commence en gloire, mais il finit en tristesse et en détresse. La tristesse est la fin de tout, et l'on peut se dire heureux quand elle reste douce, qu'elle n'apparaît pas âpre, amère et cuisante.

Depuis un an la vie ne m'a guère épargnée et maintenant je regrette de n'avoir pas su mieux jouir du temps où je n'avais que de légers ennuis, des mouches bourdonnantes dont j'avais le tort de m'impatienter.

Au revoir cher Monsieur et ami, je vous souhaite tout le bonheur possible, et je vous prie de dire à votre charmante amie que je garde d'elle le souvenir le plus aimable.

A vous en toute sympathie

L. Arman de Caillavet⁵.

ANATOLE FRANCE ET GEORG BRANDES
1906—1910

Cher maître et ami,

Vous ne pouvez pas vous imaginer jusqu'à quel point nous sommes d'accord. Le Gnothi seauton du temple de Delphes m'a toujours paru le conseil le plus fatal pour l'artiste et pour l'homme d'action. L'inconscient est notre fond et la source de notre force. Tout jeune, encore à l'école, je commençais de réfléchir sur moi-même, essayant de savoir de quoi je serais capable — peu à peu cet état me devenait insupportable, j'avais la sensation d'être toujours observé. Dans la prison cellulaire de Malmö, j'avais remarqué que les prisonniers, par désespoir, avaient tout fait pour salir et égratigner le petit vasistas de la porte ; tellement l'œil du gardien les gênait ; à 16 ans j'avais la sensation d'être ainsi observé par mes propres yeux. Depuis ce temps je ne réfléchis jamais sur moi-même. Je ne vis pas de mon propre sang, mais de bœuf et d'ale.²

Ceci pour vous dire combien je comprends votre répugnance à vous juger vous-même. Quant à moi, je ne suis pas votre juge, mais votre admirateur ; je connais votre place dans la littérature contemporaine et la mienne, beaucoup plus modeste.

Le petit bouquin pourra néanmoins contribuer à répandre votre renommée en pays allemands et en Angleterre et Amérique (on le traduit en Anglais)³. Ainsi je pourrai être un peu utile comme héraut de votre génie littéraire. (Le petit essai a paru aussi en Hollandais). Quant aux pays scandinaves, tout le monde vous y connaît et vous aime, deux expressions pour la même chose.

Je suis, par les journaux, vos combats pour la justice et le droit

du peuple et des peuples⁴. Je souffre comme vous des horreurs de notre temps ; avec un peu moins d'optimisme je partage vos espérances⁵.

Votre bien dévoué
Georg Brandès.

187 *Anatole France à Georg Brandès.* Capian (Gironde) 28 novembre 1908.

Cher et illustre ami,

votre lettre m'émeut profondément ; elle rend le son d'un grand cœur et m'assure d'une amitié si précieuse, que je la compte pour un des plus grands gains de ma vie.

Quoi ! il est vrai que vous avez pensé à moi pour vous distraire d'une cuisante douleur¹. Rien de plus beau, de plus désirable que d'être le divertissement d'un homme tel que vous, si grand par l'esprit, si charmant par le cœur.

J'emploie pour vous ce mot de divertissement dans son sens classique ; je ne le ferais pas pour la plupart de mes compatriotes qui savent le français moins bien que vous.

Mon ami, vous êtes une des voix écoutées en Europe. Parlez aux peuples. Le monde est en ce moment entre la sagesse et la folie. J'ai peur que Clemenceau et l'Angleterre ne nous fassent perdre la tête².

Je me fais une fête de vous revoir cet hiver guéri, tranquille, heureux³.

Je vous admire et vous aime.
Anatole France.

188 *Anatole France à Georg Brandès.*

[16-2-[1910]]

Que vous dire, mon ami ? Vous la connaissiez. Vous saviez ce qu'elle valait. Elle vous aimait comme elle aimait tout ce qui est bon et grand. Elle prenait plaisir à vous lire, à vous écrire, elle était heureuse de vous voir. En la perdant j'ai tout perdu, ma joie, ma force et mon courage. Je n'existais que par elle. Elle ne m'a

laissé de vie que ce qu'il en faut pour sentir mon anéantissement.

J'ai passé l'automne avec elle à la campagne. Elle avait des tristesses, (elle en a toujours eu) mais elle était pleine de curiosités, d'intelligence, charmante et gardait son inextinguible ardeur. Elle avait, elle donnait l'illusion de la jeunesse. Chaque soir nous allions voir se coucher le soleil, et elle prenait à ce spectacle un intérêt passionné. Le 9 novembre elle fut frappée d'une double congestion pulmonaire. Un bon médecin de campagne nous avertit que son état était grave. Elle fut admirablement soignée par ses deux femmes. La force de son esprit, la vivacité charmante de sa pensée nous rassuraient. Elle parut se rétablir. Mais la fièvre persistait. Nous pûmes la ramener à Paris. Elle quitta ses vignes, ses bois, sa belle rivière par un doux soleil d'hiver. Dans sa maison de l'avenue Hoche elle se crut, on la crut sauvée. Elle y est morte le 12 janvier à 10 h.¹/₂ du matin. Son médecin F. Widal était absent. On croit qu'elle fut étouffée par une dilatation des bronches. La veille au soir je lui avais lu quelques pages du livre de Lenotre sur la révolution en Vendée. Quand je l'ai revue, elle reposait sur son lit de mort. Son visage, que l'âge avait touché, était redevenu très beau. Depuis cette heure, mon ami, ma vie s'est arrêtée comme la montre pendue au mur dans la maison qui a sauté¹.

Elle m'était bien supérieure non seulement par le caractère, mais aussi par l'intelligence. Je n'ai pas le courage de vivre et je n'ai pas le courage de mourir. Ah ! gardez, mon ami, gardez, ce qui vous est cher !

Mon ami, la gouvernante de Madame de Caillavet² m'a apporté le coussin des pingouins que Madame Schütte a brodé avec tant de goût. Remerciez encore pour moi la gracieuse artiste.

Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur désolé.

Mon cher ami,

Je suis très flatté de l'opinion que vous vous faites de moi. Vous êtes depuis longtemps d'accord de ces meurs. J'aime la gloire, quand c'est vous qui me la donnez.

Dites à madame Schütte que je lui suis reconnaissant d'avoir prêté son esprit charmant et sa grâce souveraine à notre petite réunion. Je vais me reposer pendant 15 ou 20 jours à Antibes. Je compte bien vous revoir à mon retour.

Je vous aime et vous admire

Anatole France

Anatole France à Georg Brandes, s. d.

SÉNAT

Paris 9 Janvier 1906

Cher ami, Non. L'Allemagne ne
 sera dilacérée par la guerre. Mais,
 à mon avis, la situation de l'Europe
 est telle qu'un grand caillou
 nous se présente inévitablement à une
 échéance que je mets hors d'état de
 fixer, et votre devoir est de nous
 préparer au pire.

Quant à l'Angleterre et à la
 France, elles resteront solidement
 unies.

Tu me vas rattachés de nouveau.
 et ma plus grande conviction
 Elle nous a

GEORGES CLEMENCEAU ET GEORG BRANDES
1899—1914

189 *Georg Brandes à Georges Clemenceau.*

Cher Monsieur Clemenceau,

Copenhague 10 Octobre 1899.
(Adresse suffisante)

Ci-joint les analogies entre quelques phrases de Barrès¹ et de moi, que vous désiriez constater. C'est très peu de chose mais comme symptôme signifiant.

Je tiens à vous dire, à vous répéter, que vous avoir rencontré est la récompense de mon voyage en France². J'espère que vous avez reçu le livre sur *Ibsen* en Anglais³. Je vous enverrai demain mon *Shakespeare* en Allemand⁴. Mais rien de moi ne vaut quelque chose, si l'on ne sait pas le Danois.

Votre fidèle

Georges Brandès.

190 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

Dunley Hill. Dorking.
5 Janvier 1899 [1900]¹

Cher Maître et ami,

Je sors d'une crise d'influenza qui m'a retenu à la chambre pendant dix-huit jours, à la suite de quoi je suis venu prendre l'air des champs en Angleterre. Il faut donc que vous m'excusiez si je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir les beaux ouvrages que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer². Ils sont présentement sur ma table, et c'est avec eux que je ferai ma rentrée dans la vie civilisée. Je donnerai surtout mon attention à votre grande étude sur Shakespeare, car j'admire que vous ayez eu le courage de vous mesurer avec un tel sujet.

Je ne saurais vous dire dans le détail toute l'histoire de mon départ de l'*Aurore*³. Le fait tout simple est qu'après avoir longtemps patienté, j'ai dû constater que la situation était devenue

pour moi inacceptable. Il fallait en polémiquer avec certains de nos collaborateurs, pour la plus grande joie de nos ennemis, ou me retirer discrètement. J'ai jugé que ce parti était le plus digne. Je continue d'ailleurs ma campagne dans un grand journal de province⁴ en attendant que je retrouve l'occasion d'employer ma plume à Paris, ce qui, j'espère, ne tardera pas, bien que je ne sois pas très facile à caser dans les journaux existants⁵.

Je vous prie d'agréer tous mes bons souhaits de nouvel an et de me rappeler au souvenir de votre charmante fille.

Croyez-moi tout à vous

G. Clemenceau.

P.S. Je suis bien flatté de la proposition que vous est faite par la grande revue suédoise d'écrire un article sur un sujet qui aurait grand besoin d'une plume comme la vôtre. Mais je serai bien embarrassé de retrouver les éléments de biographie que vous me demandez. Quant à fournir moi-même une note, je crois bien que je n'en trouverais jamais le courage. Il y a une brochure de Camille Pelletan,⁶ il y a un article dans le dictionnaire de Larousse et puis beaucoup plus d'articles contre que pour. En rentrant, je verrai ce que peut faire mon secrétaire. Quoi qu'il arrive, je vous remercie de tout cœur de l'amicale intention. —

191 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

Paris 26 mars 1900.

Soyez affectueusement remercié, mon bien cher ami, du salut amical que vous m'envoyez de Vienne¹. Pourquoi faut-il que vous y ayez joint un reproche immérité. Je vous oublie si peu que je fais faire toutes les recherches possibles pour me procurer les documents insipides que vous m'avez demandés². J'en ai déjà rassemblé quelques-uns, et la semaine prochaine j'aurai complété, je crois, toute la collection qu'il m'est possible de réunir. Je vous

avertis seulement que ces documents ne sont pas ma propriété. Je vous les adresserai à Copenhague par colis recommandé. Je vous serai obligé de me les retourner de la même façon. Faites-moi savoir quand je pourrai vous les expédier. J'ai été bien surpris de vous savoir à Vienne. J'attendais pour vous écrire que les recherches que je fais faire eussent abouti. Vous recevrez en même temps que les dits papiers votre exemplaire hollande de mon dernier volume³.

J'avais compris que votre ouvrage sur Shakespeare avait été traduit en anglais⁴. C'est une traduction allemande que j'ai reçue. Mon désappointement a été grand, car je ne suis pas de force à vous lire dans cette langue, et j'aurais bien voulu connaître votre jugement sur le monstre. Si vous venez voir l'exposition, comme je l'espère, je vous demanderai de mettre en causerie quelques-unes de vos idées sur cette redoutable matière.

Je cherche à faire un journal. J'espère réussir prochainement. Croiriez-vous qu'on m'a mis dans la tête de faire une pièce avec *Les plus forts*?⁵ quand je l'aurai finie, j'aurai probablement le courage de l'enterrer au fond d'un tiroir.

à vous de tout cœur, mon bien cher ami.

G. Clemenceau.

192 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

Paris 8 Juillet 1900.

Mon cher ami,

Des excuses, des excuses et encore des excuses. Je ne sais où me mettre pour vous demander pardon. La vérité est que je vous ai écrit très-souvent depuis votre dernière lettre du 5 mai, seulement je n'ai pas pris la précaution de transposer cette écriture de mon cerveau sur le papier. C'est une des raisons sans doute pour lesquelles mes lettres mentales ne vous sont pas parvenues. En outre j'ai eu de la besogne par dessus la tête, mon cher ami, et

des préoccupations nombreuses. Voici que par surcroît l'un de mes meilleurs amis vient de mourir en Angleterre¹. Je viens de le conduire au champ du repos. Un grand vide est dans ma vie.

Peut-être mon inertie — j'en fais l'aveu — eut-elle encore retardé cette lettre de quelques jours. Mais voici que je viens de publier un volume d'articles et je ne veux pas que vous l'appreniez autrement qu'en recevant votre exemplaire — *Hollande* — que je mets à la poste aujourd'hui même². Si mon éditeur Stock n'avait pas brûlé en même temps que la Comédie française³ vous auriez déjà votre *Hollande* du dernier volume sur l'affaire Dreyfus. Vous le recevrez bientôt, ainsi que les brochures annoncées.

J'espère que vous êtes complètement guéri de la mauvaise phlébite gagnée dans vos voyages. Ne prenez pas exemple sur moi, je vous en prie, et donnez-moi de vos nouvelles. Je comprends votre regret de n'avoir pu parader derrière six chevaux de Hongrie. Consolez-vous en pensant qu'avant peu les chevaux seront rélégués au rang des haches de silex. On touchera un petit bouton et la maison roulera sur les routes, naviguera sur les mers ou s'envolera dans le ciel. Ai-je besoin de vous dire qu'aussitôt ce système établi, mon premier mot sera : à Copenhague devant la porte de Brandès. En attendant, je vais passer trois semaines à Carlsbad. Amitiés, amitiés, autant que d'excuses, c'est à dire tout le possible et un peu plus.

à vous de cœur

G. Clemenceau.

P.S. Tous mes bons souvenirs à Mademoiselle Brandès.

193 *Georges Clemenceau à Georg Brandès.*

Paris 2 Mai 1902.

Cher ami,

Je reçois à l'instant votre carte postale datée d'avant-hier. Grand merci de votre bon souvenir. Je frémis en pensant au mauvais quart d'heure que je vais passer aujourd'hui entre vos

mains devant M.M.les étudiants de Copenhague¹. Pour me consoler j'ai commencé la lecture de *The Romantic School in Germany* où je découvre sans trop de peine que vous savez tout et que je ne sais rien. Ce n'est pas le temps qui me manque pour lire. Je suis en pleine convalescence, mais j'ai été très malade et mes forces ne reviennent que très lentement. Il m'est impossible de travailler sérieusement de mon propre fonds.

Comment avez-vous trouvé Mademoiselle votre fille qui avait été malade en votre absence ? N'oubliez pas que vous m'avez promis qu'on se reverrait à Carlsbad cet été

à vous toujours

G. Clemenceau.

194 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

SÉNAT

Paris le 19 Juin 1902.

Bien cher ami,

Après m'être fait refuser par quatre éditeurs qui craignaient que « ça ne fasse pas d'argent », j'ai conclu hier avec Stock¹. Il est entendu que je corrigerai les épreuves. Mon retard à vous répondre vient simplement de ce que je voulais vous apprendre que l'affaire était terminée.

Je vous en prie instamment, envoyez-moi la traduction anglaise de votre *Shakespeare*. J'ai la plus grande envie de faire connaissance avec cette œuvre. Je vois que vous me promenez en divers lieux. Votre amitié vraiment me fait beaucoup plus d'honneur que je ne mérite. Je vous envoie le cinquième volume des articles sur l'affaire Dreyfus². Papier Hollande bien entendu. Je partirai pour Carlsbad aux environs du 15 Juillet. Je vous en prie, faites l'impossible pour venir. Ce me sera la plus grande joie de m'éclairer à votre soleil. Seriez-vous homme, en quittant Carlsbad, à aller faire un tour à Spalato ?³ Je puis arranger le voyage dans des conditions de très bon marché. Répondez sur ce point, S.V.P.

Je vous envoie mon cœur

G. Clemenceau.

195 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

SÉNAT

Paris, le 7 Janvier 1904.

Mon bien cher ami,

Mes plus affectueux remerciements pour votre bonne lettre. Quel plaisir pour moi d'apprendre que nous sommes toujours en communion de pensée. Je travaille beaucoup, car, outre les articles de l'*Aurore*, j'écris encore dans trois autres journaux et je viens d'accepter un engagement pour un quatrième¹. Avec la besogne du Sénat, cela ne me laisse guère de loisir. A mon âge, c'est probablement le dernier coup de feu. Souvent je songe à vous et j'envie votre belle sérénité. Vous allez disant : « Je ne fais rien ». Et il me semble qu'une seule de vos œuvres — *Shakespeare* — demanderait toute une vie. Vous m'avez traité en grand ami dans ce que vous avez bien voulu dire de moi. J'en suis profondément touché et voudrais vous en marquer ma gratitude autrement que par des mots. Je vous aime autant que je vous admire : voilà le fait tout simplement. Peut-être Paris vous tentera-t-il cet hiver². Mais de quel avantage cela m'est-il quand je n'ai pas un moment à moi. Venez toujours si vous pouvez. Je gagnerai toujours quelque chose à vous voir, à vous entendre.

Veillez, je vous prie, présenter mes hommages à votre charmante fille.

à vous de cœur toujours

G. Clemenceau.

196 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

SÉNAT

Carlsbad, le 21 août 1904.

Mon cher ami,

Ce n'est pas la négligence qui a mis cette lettre en retard. J'ai eu beau chercher, je n'ai jamais pu retrouver l'article de la *Dépêche*¹, pas plus qu'un article des *Débats* contre vous, que j'avais mis de côté tout exprès à votre intention². Enfin Paul de Cassagnac

m'ayant pris à partie à propos de mon article sur votre appel, je lui ai répondu. J'avais soigneusement mis tout cela je ne sais où. On le retrouvera sans doute après ma mort. Cassagnac me répond une seconde fois, mais sans dire un mot de la Finlande. Son thème consistait à dire que je plaignais les Finlandais mais que par moi les moines étaient beaucoup plus maltraités que les Finlandais par le Tsar. En passant par Paris je verrai ce que je peux retrouver de tout cela. Je pars le 29. Je serai à Paris le 30 au matin pour trois ou quatre jours. Le Belvédère³ est bien triste sans vous. Je ne le regretterai pas. Vous aurez une triste fin d'été à Copenhague. Quand j'aurai passé une dizaine de jours à la campagne il faudra aussi que je reprenne le harnais.

De tout cœur votre ami

G. Clemenceau.

197 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

SÉNAT

Paris 9 Janv 1906.

Cher ami, Non. L'Allemagne ne nous déclarera pas la guerre¹. Mais, à mon avis, la situation de l'Europe est telle qu'un grand conflit armé me paraît inévitable à une échéance que je suis hors d'état de fixer, et notre devoir est de nous préparer au pire.

Quant à l'Angleterre et à la France, elles resteront solidement unies.

Tous mes bons souhaits de nouvel an, et ma plus grande amitié

G. Clemenceau.

198 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

Carlsbad 9 août 1911.

Mon cher ami,

Je suis désolé d'apprendre que vous avez été malade, et, comme vous vous êtes justement étonné de mon silence, je vais vous dire avec franchise pourquoi je ne me suis pas enquis de la cause qui vous éloignait de Carlsbad cette année.

Quelques jours avant mon départ de Paris, le *Journal des Débats* a publié l'entrefilet suivant¹ qui, je crois pouvoir le dire, a causé quelque peine à vos amis.

J'ai attendu quelques jours, pensant que vous alliez m'annoncer votre arrivée. Puis ne voyant rien venir, j'ai demandé à Paris le n° du *Politiken* pour apprécier moi-même l'article incriminé. Pas de *Politiken* à Paris. Il a fallu le faire venir de Copenhague, le traduire et me l'envoyer. J'ai enfin été mis en possession du papier, il y a quelques jours. Si vous me permettez de parler avec une sincérité absolue, je vous dirai qu'à mon avis il est toujours fâcheux de parler si légèrement de sujets aussi graves — même quand on s'appelle Georges Brandès. Pour moi qui connais le fond de votre pensée, cela n'a pas d'importance. Mais pour le commun des Français noblement engagés dans les plus âpres luttes dont l'issue ne peut être indifférente à l'évolution générale des sociétés civilisées, que penser quand ils voient un homme de mérite supérieur qu'ils ont toujours tenu pour ami se retourner contre eux dans une attitude de mépris et leur décocher des flèches non exemptes de venin. Pour ne relever qu'une parole, est-il possible que ce soit là votre jugement sur notre loi de séparation — qui n'a rien à faire avec la fermeture du couvent des Chartreux votée longtemps auparavant?² Que fallait-il donc faire pour vous contenter? Auriez-vous donc voulu que nous fermions les églises? Je ne puis le croire. Vous semblez ignorer que le montant de l'ancien budget des cultes est réparti chaque année entre les communes. Je m'arrête. Sur les crimes (qui sont de partout) et sur leur répression, aussi bien que sur les dangers politiques de l'heure présente vous avez des appréciations (follement erronées, je vous assure) qui ne peuvent que réjouir les ennemis de la France. De quoi je suis marri: cela ne peut pas vous étonner. Il s'en faut de beaucoup que la France soit au-

dessus des critiques. Encore faut-il qu'elles soient justifiées. Et puis, même alors, il y a la manière, cher ami; et Georges Brandès n'a pas le droit de l'oublier. J'ai dit. Rétablissez-vous promptement et croyez-moi

à vous toujours

G. Clemenceau.

Je pars pour Paris le 14 août.

199 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

Bournonville (Eure)
19 août 1911.

Cher ami,

Je ne puis que vous remercier de votre lettre cordiale dans laquelle vous n'avez qu'un tort : c'est de paraître quelquefois douter de mon amitié. Le point sur lequel je suis principalement d'accord avec vous, c'est que lorsqu'un homme a fait ce que vous avez fait, on ne peut le juger ni sur une phrase, ni sur un article, ni sur une page. Le reste ne vaut pas la peine de prolonger la conversation sur des misères. Je voudrais bien que vous vous rétablissiez complètement, et mon ennui est d'avoir peut-être troublé votre convalescence alors que vous avez surtout besoin de paix et de repos. Je suis à la campagne où le soleil m'éprouve cruellement. Tout meurt. Je me repose comme je puis de ma cure. Quand on pourra se risquer dehors je ferai sans doute quelques déplacements. Puissiez-vous recouvrer bientôt votre pleine faculté de locomotion et éprouver le désir d'en faire usage pour revenir parmi nous.

à vous de tout cœur

G. Clemenceau.

200 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

Paris 4 déc. 1911.

Cher ami,

Je viens de recevoir votre lettre dont je vous remercie. Puisque vous réclamez justement la liberté de votre critique, vous ne

pouvez me refuser la mienne, n'est-il pas vrai ? Je suis bien heureux d'apprendre votre prochaine visite¹. Ne doutez pas du respectueux et amical accueil que vous rencontrerez partout. Mais voici bien une autre histoire. Imaginez ma stupéfaction quand on me fait demander des affaires étrangères si je continue à m'opposer à votre nomination comme officier de la légion d'honneur. J'ignorais qu'il fût question de la rosette pour vous. J'envoie immédiatement mon secrétaire au quai d'Orsay. Suit une longue lettre dans laquelle on m'explique qu'un ami que j'avais chargé de me procurer le n° du *Politiken* contenant le fameux article, ne pouvant trouver cette feuille à Paris, s'est adressé au ministère des affaires étrangères qui a conclu de cette démarche que j'étais hostile à votre nomination. C'est de la bonne folie. Je viens d'écrire une lettre bien claire pour constater : 1° qu'à aucun moment je n'ai dit une parole d'où l'on peut induire que je pouvais voir votre nomination autrement que d'un œil favorable. 2° que j'insistais très vivement auprès du ministre pour que juste réparation vous fût immédiatement accordée. Admirez quelles histoires on peut faire avec rien du tout.

à bientôt, cher ami, tout à vous

G. Clemenceau.

201 *Georges Clemenceau à Georg Brandes.*

SÉNAT
Paris 7 Janvier 1914.

Mon cher ami,

Vous avez l'aimable pensée de me demander si je suis mort ou vivant. J'ai donc le plaisir de vous apprendre que je ne suis pas mort, sans qu'il soit sûr, pour cela, que je suis bien vivant.

Je suis à l'âge heureux où les infirmités du corps et de l'esprit poussent à l'indulgence, à l'aménité, à la philosophie, sans qu'il soit beaucoup plus facile que dans la jeunesse d'en trouver l'emploi. Quand une petite bulle d'écume crève à la surface de l'Océan,

ce n'est pas une affaire. Sommes-nous même cela ? Mon pessimisme répond non, tandis que mon optimisme veut absolument, avant que la petite bulle éclate, en faire un Zeppelin. Ce serait un ennui si mon déterminisme ne les mettait d'accord en me suggérant que, petite bulle ou Zeppelin, viennent de causes que je peux regarder mais qui ne me regardent pas.

J'espère que cette petite profession de foi vous dira où j'en suis. D'ailleurs, toujours le même et tout de bonne amitié pour vous.

J'ai vu ce matin le bon et grand Kowalewsky¹ qui m'a conté l'abîme de sottise du gouvernement russe à votre égard². Les gens sont toujours plus bêtes qu'on ne croit.

Je fais, en effet, un journal³, pour que soient exprimées les choses que j'aurais plaisir à lire si je ne les écrivais pas.

à vous toujours

G. Clemenceau.

JACQUES COPEAU A GEORG BRANDES
1900—1909

Maître,

Ma fiancée¹ vous apporte ma première œuvre². Je suis profondément ému.

J'ignore vos écrits, sauf quelques rares articles parus en des revues françaises. Mais depuis de longues années, mon amie studieuse a fait passer en moi l'admiration qu'elle vous porte. Je sais que votre nom a servi d'enseigne à toutes les nobles causes, aux plus grandes batailles littéraires. Je sais votre esprit de probité et de justice, votre ardent amour de la Beauté, la haute idée, que vous proclamez de l'Art. Enfin, vous êtes, à mes yeux de jeune homme, revêtu d'un caractère presque sacré par le double lien qui vous unit à l'un des plus grands artistes des temps modernes : vous êtes l'ami et le défenseur de Henrik Ibsen.

Vous comprenez, Maître, quelle est ma joie et quelle est ma crainte, de penser que vous allez être mon juge !

Dans *La Sève*, j'ai voulu suggérer, sous la forme dramatique, des mirages de la Vie et de la Mort. Je me suis laissé envahir par cette évidence : qu'il n'y a pas de mort ; — et j'ai chanté, comme un chant de délivrance, l'hymne à la vie, à la matière inviolable. La terre, qu'un ancien baptisa : la patrie de la naissance et de la mort, m'est apparue comme le lien sublime des métamorphoses.

Alors, sur ce fond d'éternité, j'ai fait passer les fantômes individuels et transitoires, j'ai voulu, sur cette simple trame, broder les contingences humaines, et les puérilités touchantes et désespérées, en des cœurs semblables aux nôtres, du sentiment humain. Ici, les inutiles gestes de la pitié et de l'amour servent, si je puis

dire, d'illusion dramatique.... Et c'est *la Sève* qui monte et s'exalte, c'est l'espoir inconnu d'éternité qui va, s'épanouissant, depuis la seconde réplique de Germaine « Les longs nuages ».... jusqu'à la dernière « On va le mettre dans la terre ».....

Jusqu'à présent, un ou deux amis seulement, très intimes à ma pensée, ont compris ce que j'ai voulu faire. Les directeurs de théâtres ont refusé ma pièce parce que, disent-ils, « le sujet est trop sombre ». Une telle incompréhension me fait craindre que l'exécution de l'œuvre ne soit demeurée très inférieure et presque étrangère à son inspiration.

Je sais bien que je n'ai pas accompli mon rêve. Je connais tous les défauts du drame. J'y ai passé deux années. Et je le crois achevé, selon mes forces. Sans doute, il s'en faut que je sois maître de mon instrument. Je lui demande peut-être plus qu'il ne peut donner. Je me trompe peut-être totalement. L'avenir le démontrera.

La Sève est écrite, je ne dirai pas suivant un système dramatique, — car j'ai vingt et un ans ! — mais suivant quelques idées d'art qui me sont chères, dont un certain nombre m'est, je crois, personnel, et que j'aurai peut-être la force d'accuser plus nettement dans ma prochaine œuvre. La technique d'un art ne s'acquiert que lentement... Je suis heureux si j'ai pu, ici, en quelques endroits, figurer l'inexprimable.

Voilà, Maître, de longues phrases, et peut-être un peu bien pompeuses, pour commenter une simple œuvre de jeunesse. Je l'ai écrite de toute mon âme et de toutes mes forces, avec sincérité et foi. Je vous la livre, avec humilité.

Puisque vous avez bien voulu vous incliner vers moi, en faveur de ma chère fiancée, et me prêter votre attention, je vous demande l'honneur de votre sincérité entière... Les poètes n'aiment pas la sincérité?... Peut-être ne suis-je pas un poète, car j'en suis

avide. Ne craignez pas, je vous en prie, d'être cruel s'il le faut et de détruire mes illusions. Ne songez pas à l'artiste, mais uniquement à l'art qu'il voudrait atteindre. Je vous serai, plus que je ne puis dire, reconnaissant.

J'attends, avec recueillement, votre jugement. Quel qu'il soit, il m'honore. Et je vous prie d'accepter, Maître, avec mon admiration, ma reconnaissance et mon dévouement

Jacques Copeau.

31 rue de Chabrol. Paris.

203 Jacques Copeau à Georg Brandes. Lyngby. Samedi 5 Juillet [1902]

Cher monsieur Brandès,

Voici le livre de Georges de Porto Riche, que son auteur vous a destiné, et dont je vous ai parlé. Il contient quatre pièces. Mais, si *La chance de Françoise* est une jolie comédie, cependant : *Amoureuse* et *le Passé* sont les œuvres capitales qui vous donneront la mesure de l'écrivain¹. *Amoureuse* fut chez nous un gros événement littéraire² et eut sur les jeunes écrivains une influence qui dure encore, peut-être égale à celle de Henri Becque. *Le Passé* a été repris, ces jours derniers, au Théâtre Français... Je vous rappelle, cher maître, la promesse que vous m'avez faite de me dire, après lecture, laquelle de ces deux pièces serait la mieux propre à être traduite et représentée ici³. Si nos projets se réalisent, nous vous demanderons de nous aider, puisque vous êtes toujours prêt à être bon.

Je veux vous remercier du cordial accueil que vous m'avez fait jeudi et de l'heure charmante que j'ai passée auprès de vous. Je veux espérer qu'elle ne sera pas la dernière et que vous me permettrez d'ajouter une affection solide et douce, à l'admiration et à la sympathie reconnaissante que j'ai pour vous.

Ma femme se rappelle à votre souvenir. Nous partons après-demain pour la Suède où nous resterons un mois, peut-être deux si le temps est beau et fécond le travail. Au retour je me permettrai de revenir frapper à votre porte.

Croyez, cher maître, aux meilleurs sentiments de votre dévoué
Jacques Copeau.

204 Jacques Copeau à Georg Brandes.

Angecourt 23 Décembre 03.

Cher Monsieur Brandès,

Vous êtes-vous déjà demandé ce que sont devenus vos jeunes amis ? et croyez-vous qu'ils vous aient oublié ?

Nous vous aurions plus tôt donné signe de vie, n'eût été tout le tohu-bohu de la vie entreprise (enfin !), les soucis d'une installation, les besognes quotidiennes, etc. etc. Nous voici maintenant fixés au fond des Ardennes, dans un petit village qui s'appelle Angecourt, à quelques kilomètres de Sedan. J'ai déniché là une vieille maison qu'entoure un grand jardin, et nous y vivons paisiblement, laborieusement, charmés par notre petite fille qui grandit en plein air, qui se porte bien, et qui est jolie. Je m'occupe (malgré d'indomptables répugnances) à surveiller l'usine, en attendant que je puisse la céder. Mes loisirs sont rares et trop brefs. Je les emploie à apprendre, à comprendre, et, lentement, un peu, à créer...

Il n'est pas rare que me saisisse la nostalgie du Nord. Ma pensée habite souvent Copenhague ; elle retrouve avec joie son chemin vers la maison d'Havnegade où j'ai passé près de vous, cher maître et ami, des heures précieuses.

Nous vous lisons assidûment, ma femme et moi dans *Politiken*. Aussi ai-je eu un vrai plaisir, mêlé de reconnaissance, quand, il y a quelques mois, je pris connaissance de l'article que vous avez

consacré à notre grand poète Paul Claudel¹. Comme vous avez eu raison de le faire connaître à vos compatriotes ! A mon sens, notre littérature contemporaine ne possède rien de plus considérable. Et je mets quelque orgueil à me souvenir d'avoir été le premier à vous parler de Claudel, un soir que nous nous entretenions de la génération nouvelle.

Il serait bien désirable, cher monsieur, que vous vous attachiez, pour le renom des lettres françaises, à justifier de l'injuste oubli qui les opprime, les poètes d'aujourd'hui. Vos chroniques qui sont tant lues, non seulement en Scandinavie, mais en Allemagne et, si je ne me trompe, en Angleterre et en Russie (en Hollande aussi) remettraient un peu les choses au point. Que ne parlez-vous, par exemple, de Jules Laforgue, mort à vingt-sept ans et dont on vient de publier les œuvres complètes au *Mercur de France* ; d'Arthur Rimbaud, de Francis Jammes, de Vielé-Griffin, d'André Gide, etc. ?...² Ils appartiennent, me semble-t-il, à la critique européenne, dont vous êtes le représentant. Il y a si peu de critiques renseignés, compétents, sympathisants, artistes ! Et les plus écoutés en France, sont de si pénibles cuistres !

J'ai lu avec un très grand plaisir, cher monsieur, la brochure de vos conférences³ que vous avez bien voulu m'offrir lorsque je pris congé de vous. Je me suis émerveillé que vous écriviez le français avec une élégance si concise, une telle pénétration des nuances !

Voici l'année nouvelle. Ma femme et moi vous apportons des vœux sincères, affectueux : que la santé, la force vous soient conservées pour l'achèvement de vos travaux, pour toujours plus d'intelligence, de pensée, de lumière.

Au revoir, cher monsieur Brandès. Recevez mon souvenir amical et l'assurance d'une respectueuse admiration

votre

Jacques Copeau.

Angecourt — Ardennes.

205 Jacques Copeau à Georg Brandes.

Paris le 25 Novembre 09.
11 Bis rue Montaigne.

Mon cher maître,

Sachant combien vous vous intéressez à notre littérature française et aux nouveaux écrivains qui l'honorent, je vous demande la permission d'attirer votre attention sur l'un des plus parfaits, à mes yeux, que nous possédons aujourd'hui. André Gide, qui a quarante ans, a publié une dizaine de volumes. Je ne sais pas de carrière plus digne que la sienne. Pensant, contre l'opinion commune, qu'il suffit, pour mériter un jour la gloire, d'écrire lentement et selon sa conscience, de beaux livres, il a tenu à honneur de rester toujours à l'écart de bruit, de refuser les vulgaires suffrages, les succès faciles. Cependant, comme malgré lui, son nom s'est répandu, depuis quelques années, en Europe, et surtout en Allemagne où plusieurs de ses ouvrages ont été traduits. Et voici que, tout à coup, avec son dernier roman *La Porte Étroite*¹, le succès vient à lui, qu'il trouve un nombre imprévu de lecteurs, que la critique s'avise de la place qu'il a prise, pour ainsi dire à la dérobée, et qu'il occupera désormais parmi les meilleurs de son temps. Je suppose qu'André Gide sourit un peu de ces tardifs hommages.

Pourtant certains l'ont touché : un article de Mme Darmesteter-Duclaux dans le *Times*, une étude d'Edmund Gosse dans la *Contemporary Review*²... Et j'ai pensé, mon cher maître, qu'une consécration lui manquait, la vôtre, dont il aurait, plus que de toute autre, raison d'être fier. J'ai poussé André Gide à vous envoyer *La Porte Étroite* en y joignant *L'Immoraliste*, plus vieux de quelques années³. Ces deux livres vous parviendront en même temps que ma lettre. Gide n'attendait que mon encouragement pour vous les adresser. Je sais qu'il a, depuis longtemps, le désir d'être connu de vous, jugé par vous... Et, à ce propos, je me

souviens que, voici peut-être dix années, passant à Copenhague, j'eus l'occasion de vous parler de Paul Claudel. Quelque temps après, je lisais dans *Politiken* le bel article que vous lui consacriez⁴. J'espère, mon cher maître, qu'un pareil honneur sera réservé à André Gide⁵. Il est le contemporain et l'ami de Claudel. Dans l'ordre où il vaut, il ne vaut pas moins que lui.

J'ai le plaisir de pouvoir vous donner de bonnes nouvelles de mes trois petits enfants (que j'aimerais tant vous faire connaître) et de ma femme. Celle-ci vous envoie son meilleur souvenir. Nous parlons souvent de vous. Nous nous rappelons les encouragements que vous nous donniez, jadis. Je n'oublie pas que vous avez été le premier à me souhaiter bonne chance. Elle me viendra peut-être peu à peu. En l'attendant je travaille de toutes mes forces.

Je souhaite votre santé aussi bonne que je la vis à votre dernier passage à Paris. Viendrez-vous cet hiver? J'aimerais causer avec vous comme autrefois.

Croyez, mon cher maître, à mes sentiments d'affectueux respect.

Jacques Copeau.

Paris 29 Janvier

Cher maître

En retour d'un voyage en Hollande,
je trouve la lettre que vous m'avez
fait parvenir, par la voie de
L'Anvers moi, je vous prie, de vous
apporter d'auant tardifs remerciements.
Je suis profondément touché, cher
maître, de l'empressement que
vous avez mis à m'envoyer cette
lettre. C'est des termes qui elle am-
porte. Je suis fier d'avoir obtenu
votre attention et votre bienveillance.
J'ai été, grâce à vous, bien. Je
suis fier de vous lors de mon obscurité.
Vous savez que deux. deux suisses,
qui vivent l'un pour l'autre, et
aux quels vous donnez vos appui
le courage dont ils ont tant besoin,
vous m'avez été une aide précieuse
toute.

J'ai eu l'honneur de vous tenir
au courant de mes travaux, bureaux,
de ma vie littéraire, espérant
hériter toujours votre estime et
votre intérêt.

Bonne nuit, cher maître, à vos affectueux
dévotement

Jacques Copeau

Jacques Copeau à Georg Brandes.

Consulat de France
à
Foutcheou

Foutcheou, le 24 août 1902.

Cher monsieur,

Un "tidewaiter" de la Douane m'a prêté un dictionnaire danois, et j'ai pu lire ainsi le beau et généreux article que vous avez consacré à "l'arbre" et que vous avez eu l'aimable pensée d m'envoyer. Mon livre aura rencontré un meilleur accueil auprès des étrangers que du côté de nos compatriotes : c'est d'Amsterdam, de Drague ou de Copenhague que m'arrivent les seules études sérieuses sur l'ouvrage que j'ai publié il y a deux ans. Des écrivains français j'ai reçu force lettres particulières érites dans les termes les plus aimables, mais aucun d'eux ne s'est souillé de témoignage publiquement de l'intérêt qu'ils prétendaient y avoir trouvé. ^{dans un livre} Je me rends compte d'ailleurs que l'objet que je mettais entre les mains de mes lecteurs était d'un maniement assez difficile et que l'intelligence de cette langue exigeait plus d'attention et de sérieux que l'on n'est en droit d'en attendre d'un danois. Je n'en sais que plus de que à mes critiques étrangères, qui, sans se laisser rebuter par les ~~étranges~~ nouveautés de forme spécialement gênantes pour eux, ont consacré un texte une étude attentive et n'y lésent. J'ai conscience qu'elles le méritent et que l'œuvre que j'ai publiée pendant ces 10 années de solitude et d'exil propose réellement quelque chose de neuf et d'important. Le temps est de voir les "les serons peu à peu, et, comme dit Dante, "la doctrine cachée sous le voile de ces vases étranges."

Paul Claudel à Georg Brandes, lettre n° 206.

PAUL CLAUDEL A GEORG BRANDES
1903

Cher monsieur,

Un « tidewaiter » de la Douane m'a prêté un dictionnaire danois, et j'ai pu lire ainsi le beau et généreux article¹ que vous avez consacré à *L'Arbre*² et que vous avez eu l'aimable pensée de m'envoyer. Mon livre aura rencontré un meilleur accueil auprès des étrangers que du côté de mes compatriotes : c'est d'Amsterdam, de Prague ou de Copenhague que m'arrivent les seules études sérieuses sur l'ouvrage que j'ai publié il y a deux ans. Des écrivains français j'ai reçu force lettres particulières écrites dans les termes les plus aimables, mais aucun d'eux ne s'est soucié de témoigner publiquement de l'intérêt qu'ils prétendaient avoir trouvé dans mon livre. Je me rends compte d'ailleurs que l'objet que je mettais entre les mains de mes lecteurs était d'un maniement assez difficile et que l'intelligence de cette brique exigeait plus d'abnégation et de sérieux qu'on n'est en droit d'en attendre d'un Parisien.

Je n'en sais que plus de gré à mes critiques étrangers, qui, sans se laisser rebuter par les nouveautés de forme spécialement gênantes pour eux, ont consacré au texte une étude attentive et réfléchie. J'ai conscience qu'elle le mérite et que l'œuvre que j'ai portée pendant ces 10 années de solitude et d'exil propose réellement quelque chose de neuf et d'important. Le temps en dévoilera le sens peu à peu, et, comme dit Dante, « la doctrine cachée sous le voile de ces vers étranges. »³

Car ce sont des vers que j'ai écrits, quoi que vous en pensiez, et non pas de la prose. Quelques explications à ce sujet :

Quand vous écoutez des gens parler, spécialement un orateur

qui poursuit un long discours, vous notez que sa parole est interrompue de moment à autre par la nécessité de reprendre haleine.

Ces aspirations seront plus rares ou plus fréquentes suivant le sentiment qui l'anime, passionné ou didactique. En dehors de la signification que les mots comportent, elles nous rendent sensible l'émotion de celui qui les profère, (ce qui est une chose toute différente), et qui en est la source ; nous assistons au travail même de leur élaboration. Or dans le vers régulier ou dans la prose, les mots ne se disposent que suivant leur son ou leur sens intrinsèque ou suivant la mesure d'un chant, sans que rien y subsiste de cette voix qui les crée, de l'homme qui les fait sortir de la profondeur de la substance. Songez à tout ce que comporte de pathétique cette expression : rendre le souffle. Je définis mon vers une expiration, un testament intelligible, ou, plus précisément, cette action double et réciproque par laquelle l'homme absorbe la vie et restitue une parole intelligible. Il est notre vie elle-même, notre rythme essentiel par quoi nous vivons et nous sommes.

Il restait à travailler ce vers brut, à lui donner une forme et un contour. Or un simple coup d'œil fait voir que tous les auteurs dramatiques depuis Eschyle jusqu'à Shakespeare en passant par Plaute et Sénèque, ont employé le vers iambique traité souvent fort librement. On peut dire que l'iambe ou rapport d'une grave et d'une aigüe, de l'hémistiche et de la rime, de la tonique et de la dominante, est le principe musical de tout vers, qui l'élabore à sa manière. Il suffit d'écouter parler quelqu'un pour remarquer que toute émission de voix comporte un maximum aigu et un minimum grave. Cela est surtout sensible en français, où la voix s'abaisse toujours sur le dernier mot de la phrase et la dernière syllabe du mot (rime, accent tonique). Il m'a semblé que je pouvais créer un vers d'une richesse et d'une musique beaucoup

plus profondes, si au lieu de me servir uniquement de la similitude de la dernière syllabe qui produit des effets si odieux chez Leconte de Lisle par exemple, je le fondais sur un rapport de différence entre la dominante ou hémistiche et la rime ou tonique en les rejoignant par des modulations appropriées. Le français si varié dans ces sonorités terminales, m'offrait pour ce traitement nouveau des ressources inépuisables.

Mon vers trouve donc son unité, 1° dans le sentiment dont il est la mesure physiquement perceptible, 2° dans le couple musical ou iambe d'une aiguë et d'une grave. (Ex : ces deux vers de Pascal : « Que de royaumes nous ignorent ! — Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie »)⁴.

J'ajoute que ces deux théories par lesquelles je justifie la forme instinctive de vers que j'ai inventée — théorie de la respiration — théorie de la différence — servent aussi de base à ma philosophie.

Avouerai-je que j'ai été un peu vexé du peu de goût que vous paraissez avoir pour *La Ville*⁵, que je considère comme mon drame le mieux composé et le mieux écrit. J'aimerais aussi à vous expliquer ma théorie du feu et de l'Enfer au second acte du *Repos du Septième jour* : (le feu pénal n'étant autre que l'Amour de Dieu qui persiste pour ses créateurs, même le damné inassimilable, le même, et l'Enfer une éternelle indigestion). — Mais vous me dites tant de choses aimables !

Je vous envoie deux livres de moi que vous ne connaissez pas sans doute : l'un, un album de croquis d'Extrême-Orient⁶, l'autre une traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle (écrite à Boston⁷ et imprimée à Foutcheou), qui vous fera mieux comprendre mon idée du vers iambique.

Je n'écris plus de drames pour le moment. Je suis engagé dans une double voie qui sans doute me fera perdre tout contact avec mes semblables. D'une part je travaille à différents fragments de

cette « Science fondée sur l' Ignorance » dont parle Besme au 2^d acte de *La Ville*⁸, c'est à dire de la différence substituée comme élément de connaissance à la similitude. D'autre part j'ai fait la connaissance de Pindare dont la lecture me transporte. Je vais faire des odes⁹, moi aussi, dans le genre le plus éperdu, une tempête, un tourbillon !

J'espère que vous me pardonnerez cette longue lettre : les solitaires sont bavards. Croyez que j'ai été bien ému et bien touché de votre sympathie lointaine et permettez-moi de vous considérer désormais comme un ami.

Claudel.

ANDRE ROUVEYRE ET GEORG BRANDES
1910—1925



André Rouveyre vers 1910.

cher jeune Brandes -
 je vous envoie demain, mais je vous
 envoie aujourd'hui mon exemplaire des
essais choisis.

A bientôt. Je vous envoie
 Rouveyre -

Copenhague le 6 mai 1914

Mon cher ami

je suis bien touché que vous vous occupiez tellement de moi
 d'avis : Vous êtes sans le val être sur cette terre qui le
 fait. Ne vous souvenez vous pas des mémoires de Tilly

Vous ne voyez même documenté que je ne le suis.
 Je les connais depuis assez de temps mais Tilly était
 un être vulgaire de mérites même que Langens. Le
 seul qui ne paraît comparable à Langens, c'est le
 baron de Reichen, mais et n'a pas lui-même écrit des mé-
 moires. Je vous suis en ce point pas être plus obligé
 de vos soins. Rien de plus que l'œuvre active.
 Je suis et reste toujours votre ami bien obligé

A. R.

André Rouveyre à Georg Brandes 16-3-1914.

Georg Brandes à André Rouveyre 6-5-1914.

207 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 9 juillet 10.

Monsieur,

Vous m'avez honoré en m'envoyant les deux volumes de vos dessins si surprenants d'originalité. Comme presque rien de moi n'est traduit en Français, je suis surpris que vous me connaissez de nom. Je vois néanmoins par vos *Carcasses divines* que nous avons quelques connaissances et amis en commun¹. Vous devez être amicalement lié à France pour savoir si magistralement rendre sa physionomie. En d'autres cas, vous êtes plutôt terrible, on dirait hostile. En d'autres cas, vous frisez la caricature, ou vous êtes franchement caricaturiste. Quant aux femmes, vous les connaissez mieux que moi et autrement que moi. J'admire votre maîtrise, l'acuité de votre regard et la sûreté de votre ligne, mais quelquefois je ne comprends pas; c'est à dire je ne comprends pas les poses ni pourquoi vous négligez tellement la physionomie, surtout les bouches qui souvent ne font qu'un o. Mais cela doit être ma faute. Sans être borné, je suis souvent un peu bête.

Croyez, Monsieur Rouveyre, à toute ma reconnaissance et à mes sentiments pas seulement de haute considération, mais d'admiration sincère.

Georges Brandès.

208 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

Basses-Loges, Avon (S & M).
18 Juillet 1910.

Cher Monsieur,

Je suis vivement touché de l'accueil bienveillant que vous avez fait à mon envoi; je ne saurais éclairer les points qui vous semblent obscurs, ils me paraissent tels à moi aussi; on veut seulement

laisser parler librement l'instinct et en capter le plus que l'on peut ; une intelligence trop perspicace gâterait peut-être le peu de bien que je puis capter dans mes dessins ; pourtant j'ai une explication assez ingénieuse (ne soyons point trop difficiles !) de cette suppression de la traduction des nuances psychologiques sur les visages de mes bonnes femmes : l'ensemble du *Gynécée*¹ tend vers l'animalité féminine, et, lorsque la femme est dans l'exercice de sa fonction fondamentale, il ne reste plus guère de sa condition humaine que deux états psychologiques en combat chez elle : la morale Latine qui se rétracte au contact de l'animalité qui la dévore au flanc ; et, comme résultat de l'expression que le visage en peut donner, la jouissance et la souffrance seules déchirant le visage ; tout le reste, les nuances psychologiques et les agréments d'une face civilisée, se trouve dispersé au vent, effacé par la puissance de la combustion.

Ne prenez point tout cela au sérieux je vous prie, cher Monsieur, ni ne croyez que je me trouve pris en ces réseaux-là ! ce que j'en dis est pour vous amuser.

Je vous prie de bien vouloir accueillir mes sentiments de haute considération et de déférente admiration pour votre caractère.

Il est vrai que je suis étranger à la plus grande partie de vos ouvrages et cela est une sottise des traducteurs, ou peut-être quelque orgueil de vous-même à n'être pas trahi, mais je suis familier avec votre pensée par ce que j'ai lu de vous ; et beaucoup aussi par les sentiments de respectueux attachement que vous gardent les écrivains français dont la conscience est la plus belle et l'art le plus pur et le plus dégagé.

Je vous remercie à nouveau sincèrement.

Rouveyre.

209 *Georg Brandes à André Rouveyre.* Hôtel Bedford, Rue de l'Arcade
(Madeleine)
Cher Monsieur Rouveyre, Paris le 5 Juillet 1911.¹

Votre bonne lettre m'est parvenue tard, je ne suis pas revenu à l'abominable hôtel Lutetia. Je suis content que vous êtes enfin guéri, je ne savais pas votre mal si sérieux. Une telle maladie a dû être fort pénible.

Quant à moi, j'ai perdu encore ici une quinzaine par ma phlébite, et je ne pouvais pas aller à Rouen pour les fêtes du millénaire, bien qu'invité par la ville². Néanmoins, je suis fort content de mon séjour.

Est-il possible, cher Monsieur Rouveyre, que vous me voyez comme vous m'avez immortalisé dans le *Mercur*³. Certes je ne me suis jamais imaginé d'être l'Apollon de Belvédère ; mais je ne me croyais pas tellement laid et tellement quelconque. Je vous assure que mon oreille est assez petite et bien formée, et vous me donnez le visage large et l'oreille d'un criminel. Mais comme je vous ai loué de tout mon cœur de votre talent de caricaturiste (dans ce petit article de *Politiken*)⁴ je n'ai pas le droit de me plaindre et je vous serre les deux mains, pas seulement sans rancune, mais avec la tristesse d'être vraiment si laid.

Hélas, cher Monsieur, je voudrais bien voir votre maison et revoir Mme Rouveyre qui m'a reçu d'une manière si aimable, mais cela ne peut pas se faire. J'ai mon billet de départ dans ma poche. Je dois être à Copenhague Samedi.

Croyez, cher Monsieur Rouveyre, à mes sentiments les meilleurs.

Bien à vous

Georges Brandès.

210 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

Basses-Loges, Avon (S & M)
16 Juillet 1911.

Bien cher Georges Brandès,

Excusez ce papier de fortune ; un séjour prolongé au lit m'a donné des troubles nerveux considérables, dont je me remets à grand' peine ; mes yeux particulièrement en ont été le siège, et pour cela j'évite le papier blanc dont le reflet me fatigue trop lorsque j'écris.

J'ai reçu votre lettre vers le 7 de ce mois et je ne vous ai point répondu de suite parce que je voulais connaître votre chronique que j'avais envoyée à mon bon ami Alfred Vallette en le priant de me la faire traduire par un de nos amis, s'il en connaissait un qui parle votre langue maternelle ; et je lui disais qu'il me serait agréable, s'il était possible, qu'on la reproduise dans le *Mercur* ; j'attendais que l'on me communique la traduction ; quoiqu'un peu étonné de n'en entendre plus parler je n'osais me montrer impatient pour ne pas ennuyer la personne qui acceptait obligeamment de faire la traduction ; mais je vois maintenant l'objet de la réserve que l'on me montrait dans la communication de votre texte : on pensait justement que si je l'avais connu, je n'aurais pu acquiescer malgré le désir que j'en avais exprimé à ce que l'on publie dans la revue cet article, où vous avez dépassé les bornes permises à la plus extrême bienveillance.

On fit donc la chose sans plus tarder, et c'est le *Mercur* d'aujourd'hui qui m'apporte ce bienfait de votre intelligence et de votre cœur auquel j'étais si loin de penser lorsque j'ai eu l'honneur de vous serrer la main et de trouver en vous un homme, un philosophe, si doucement familier et charmant ; ce trait-ci que je note m'est apparu plus plaisant encore lorsque vous m'avez écrit du dessin que j'ai publié de vous. Ce que vous m'avez dit avec tant de grâce coquette et touchante (ne croyez pas cher

Georges Brandès que personne ici en France ne soit sensible à l'expression familière parce que, de tradition, l'ironie est le fond de notre culture bien avant sans doute que la duchesse de Bourgogne ne s'en plaignît à madame de Maintenon: on se moque de tout ici!)¹ pour moi je goûte vivement la douce mélancolie de vos plaintes, d'autant qu'elles ne sont point détachées d'un certain amusement de votre part.

Je sais que mon croquis est bien incomplet, c'est une note à laquelle de nouvelles informations eussent apporté des modifications radicales dans l'ensemble, et des précisions peut-être aimables... mais je l'ai donné tout brut, et j'ai eu tort, mais l'excuse que je soulève est qu'il est visible que ce n'est qu'une ébauche sans pénétration réelle, et l'oreille (par exemple!) n'est qu'un emplacement indiqué, même pas dégrossi; le reste est à l'avenant et je me propose d'y revenir à fond, surtout si j'ai la joie de vous revoir, avant la réunion de ces visages bimensuels, que je ne publierai guère que d'ici assez loin, peut-être une ou deux années, en un album où ils figureront d'une façon plus définitive et plus significative.

Bon Georges Brandès, allez-vous me pardonner de protester pour cette partie de votre étude où vous avez traité de ma *Phèdre*? Je vais vous adresser ce même et peut-être plus triste reproche que vous m'avez fait pour votre visage. Vous ne vous êtes pas plus que moi informé, à propos de ce court et ramassé ouvrage, mûri au fond de moi pendant près de deux années dans une quasi perpétuelle exaltation créatrice et critique. Songer un instant que ce pourrait être une parodie de l'œuvre sublime de Racine serait me mettre bien bas. Non, cher Brandès, devant la beauté des œuvres je m'agenouille, je balbutie et je tremble, tout près de défaillir de respect et d'amour. J'ai repris la vieille fable antique, accommodée suivant ma pensée, fléchie, brisée, comme je vou-

lais, et j'en ai dressé une charpente de fond en comble originale, et peut-être est-ce dans cette construction-là seule que se trouve la qualité de l'ouvrage. Je ne peux garder votre méprisante assertion, cher Brandès, venez avec moi, que je vous engage dans ce sombre dédale. Si je ne vous communique pas mon feu, du moins je sais que vous me pardonnerez de vous avoir parlé d'une façon intestine.

Phèdre. La I^e et la II^e planche établissent la famille : Phèdre, Thésée et leur enfant commun ; Thésée, Hippolyte et sa fiancée Aricie. On peut lire au masque de Phèdre qu'elle commence de brûler et couvre ses feux ; cela s'accroît à la pl. III où, bien qu'elle ait appuyé contre elle son enfant, sa propre chair, sa pensée angoissée porte ailleurs un cœur et un désir déchirés d'amour. Pl. IV : la passion éclate et se déclare vers Hippolyte résistant ; mais les pattes de l'animale en folie ont posé sur sa poitrine ; la fauve exhale l'air incendié, empoisonné et on voit Hippolyte, à la pl. VI, baillant, rugissant d'ennui auprès de son père inquiet, au glaive prêt à défendre lui-même et les siens d'un fléau qu'il devine sans le connaître, tandis qu'Aricie, accroupie, tendre et mélancolique, souffle en une syrinx sa triste résignation divina-trice. A la pl. V, Phèdre dramatique, exaltée, repousse l'enfant qu'elle eut de Thésée ; fruit d'un accouplement qu'elle hait maintenant qu'elle est envahie d'Amour ; elle écrase et tue ce vivant remord : pl. VII. Un sentiment de psychologie et de marche parallèle porte Hippolyte à transpercer son père. De cette dramatique famille, débarrassée des membres opposés au jeu de la redoutable passion survenue, ce qu'il reste, Phèdre et Hippolyte, s'accouplent conscients de leur néant et enivrés de vivre : pl. IX, de ce spectacle s'éloigne la douce, tendre, charmante et ingénue Aricie laissant choir les roseaux attachés où elle soufflait au cours de la tempête une mélancolique tristesse maintenant dissipée.

Voilà, mon bon ami ; cela est chargé en profondeur à éclater.

Ce n'est pas à moi de faire l'exposition philosophique de cet ouvrage : je me suis exprimé suffisamment dans mes graphiques, mais je crois que ce que je vous dis suffit pour que vous voyez l'insuffisance d'un regard qui ne s'est pas arrêté. J'en reste peiné et atteint. J'ai pensé tout d'abord envoyer une petite note pour dire que vous vous êtes trompé n'ayant sans doute pas l'ouvrage sous les yeux lorsque vous en écrivîtes. Mais une pareille chose n'aurait pas été comprise toute sèche et n'aurait pas satisfait les sentiments que votre inclination vers moi ont fait croître, ou bien il eût fallu que j'expose ma gratitude ; et je ne suis pas partisan de faire le public témoin de ce qui se passe au fond du cœur dans les relations entre artistes, entre philosophes. Ainsi je demande à votre bienveillance de m'envoyer un petit mot pour me dire que, ayant revu cette œuvre à loisir, votre siège est différent, et que vous me permettiez de publier ce petit mot.

Je vous ai écrit bien longuement, et je n'en ai point l'habitude ; tout cela est plein de ratures et doit être d'une bien grande maladresse ; je vous en demande pardon et préfère vous l'envoyer tel, que d'en faire faire une copie ; trouvez dans ma confiance et ma gratitude, cher Georges Brandès, la marque d'une particulière sympathie ; vous ne vous tromperiez point en y découvrant un sentiment plus intime. Et, à la vérité pourquoi ne pas me dire comme je le suis, votre affectionné

Rouveyre.

211 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

17 juillet 1911.

Cher Georges Brandès. Ai-je bien fait de vous écrire hier comme je l'ai fait, avec tant de sincérité délibérée ? Je ne le sais plus aujourd'hui ; est-ce que je ne devais point plutôt m'étendre sur le plaisir que j'ai trouvé dans votre pénétrante description de

mes autres ouvrages, et la gratitude que je vous garde pour votre geste spontané à faire connaître dans le nord mes essais graphiques ? enfin, c'est fait et vous êtes formé à ne pas vous méprendre sur les gestes impulsifs, sur les réflexes qui en somme sont peut-être ce que nous avons de meilleur, de plus sincère ; la partie de nous-même que nous cachons d'ordinaire à une société excentrique peu digne de connaître le mouvement profond de la pensée des artistes ; mais entre nous, n'est-ce pas, il n'en va plus de même, et puisque vous vous êtes penché avec tant de bonne grâce sur mes travaux j'ai bien fait à tout prendre de vous ouvrir mes vues ; surtout qu'il ne s'agissait point de tâcher à modifier, ou de combattre, une analyse ou une opinion, mais de signaler un processus qui vous avait échappé et sans pression soulever un coin du voile au delà duquel se meut un composé réduit et substantiel, de ma psychologie au contact de la chair humaine, ce qui est l'essentiel, le critérium de l'art plastique.

J'ai toujours refusé d'adjoindre la moindre explication sur mes ouvrages lyriques, et en particulier à *Phèdre* le moindre texte, je sais que lorsque j'aurai donné au cours du temps, si je vis, les différentes formules de mon art, elles s'éclaireront d'une singulière lumière, et chacun de mes ouvrages, à partir du *Gynécée* et de *Phèdre*, prendront toute leur importance, et que cela constituera une sorte d'autobiographie de ma philosophie plastique, qui représentera comme on n'a pas cherché encore à faire au moyen de l'expression graphique, le portrait d'un homme tracé dans une émouvante synthèse et dans une forme imprévue et nouvelle pour chaque réalisation ; mais il y faut le temps et la ténacité dans le courage de ne pas produire, d'attendre d'être près d'étouffer, sous la pression d'une conception dont on est déchiré, avant d'accoucher. Je ne donnerai rien jamais qui ne soit formé de ma propre moelle et de mon propre sang, et j'ai bon espoir pour l'avenir.

Vous allez rire peut-être de ces prétentions ; allez, je le mérite bien ! et croyez bien, cher et délicieux philosophe, que je vous suis attaché bien vivement ; mon vœu est que vous vous portiez bien et que vous ayez beaucoup de plaisir xxx (j'avais mis ici véritable ! comme s'il en existait ainsi !)

Ma femme vous adresse son bon souvenir et moi une sincère poignée de main

Rouveyre.

(et pardon encore pour ce papier obligé par mes yeux).

212 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 25 Juillet 11.

Cher Monsieur Rouveyre,

Vous êtes un homme sincère et bon et vous m'avez écrit une lettre délicieuse (avec un supplément).

Ne parlez donc pas du papier. Je plains que vous êtes indisposé, mais comme je ne suis ni bourgeois ni philistin, rien ne m'est plus égal que le papier que vous employez. Je suis, comme vous l'avez prouvé aux Français, très laid et d'un visage insignifiant, je suis même un peu bête comme tout homme intelligent (et comme beaucoup d'autres), mais je ne suis pas le moins du monde borné. Au contraire.

Je vous écris de mon lit ; depuis deux mois je suis assez gravement malade et ma phlébite est pour le moment très douloureuse et assez dangereuse. Elle durera longtemps, si je dure, moi. Je la connais, hélas, depuis 41 ans.

L'article dont vous parlez avec tant de bonté et quelque réprobation fut écrit à Paris au mois d'avril. Je n'avais pas un seul de vos dessins devant mes yeux, il y avait un an que je ne les avais regardés, j'écrivais de mémoire, et je vois par vos plaintes et par la contemplation de votre *Phèdre* que ma mémoire fut erronée¹. Seulement comme Racine seulement a inventé

Arcie, j'étais bien innocent en le croyant visé. J'attribuais si peu de valeur à cette bagatelle d'article que je ne vous en ai même pas parlé. Je suis sûr que la traduction qu'on vous en ait donnée est tout à fait mauvaise (comme toutes les traductions). Si je comprends bien votre lettre, *Le Mercure de France* l'a insérée et vous désirez une rectification de ma main.

Naïf comme vous êtes, vous croyez donc que le *Mercure de France* m'ait envoyé un numéro, où il y avait quelques lignes de moi. Sachez donc qu'avec les Allemands et les Norvégiens — deux peuples impossibles sous le rapport de la politesse — il n'existe pas de peuple moins poli que le français. Cent fois on a traduit ceci ou cela de ma plume, j'a mais on ne m'a envoyé ni un numéro, ni un centime.

Je vois que ce que j'ai dû écrire sur votre *Phèdre* était idiot. Rectifiez-le donc avec les expressions les plus vigoureuses que vous pourrez trouver, j'en suis très content. Seulement n'exigez pas que moi, misérablement malade et immobile dans mon lit, écrive des rectifications d'articles que je n'ai pas vus.

Dans mon état on ne parle pas beaucoup de l'avenir. Je devais être nommé docteur honoraire à l'université de St. Andrews (Ecosse) le 14 Septembre. Si j'y pourrai aller, je viendrai peut-être quelques jours à Paris². En tout cas, je pense passer à Paris Février 1912³; vous aurez donc tout le loisir imaginable de faire deux ou trois croquis de moi (l'un plus terrible que l'autre). Que cela soit notre moindre souci !

On me fait savoir qu'on m'a nommé officier de la légion d'honneur⁶. J'aurais préféré pouvoir me tenir sur mes jambes.

Eh bien, la somme de cette longue missive est ceci : Attaquez-moi, défendez-vous, dites de mes erreurs tout ce que vous voudrez dans le *Mercure*, et soyez sûr de mon amitié.

Georges Brandès.

213 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

Basses-Loges, Avon (S & M)

27 juillet 1911.

Bien cher Georges Brandès,

(Je reçois votre lettre)

Que j'ai été sot de vous ennuyer avec ma récrimination alors justement que vous êtes dans une difficulté physique, mais, vous savez, les crises les plus douloureuses ne sont pas les plus dangereuses, les affections qui menacent réellement notre machine dans son fondement prennent plutôt d'ordinaire les manières insidieuses et sourdes. Je vous plains de souffrir mais c'est une part commune et je souhaite de grand cœur que vous soyez vivement retiré de cette crise. Je ne saurais assez vous dire combien j'ai été touché de votre geste et de votre but bienfaisant, et réellement tel, en publiant ces quelques notes sur moi, et je vous en suis, croyez-le bien, intimement attaché; la différence de quelques années rend plus sensible encore, à moi qui en ai été l'objet, votre cordiale inclination. J'ai eu ce sort singulier depuis les 5 ou 6 ans où je produis des choses qui se dessinent originales et nourries, d'entendre la voix de quelques aînés, ceux justement vers qui mon respect ou mon culte me portaient; de ce que ce soit la vôtre qui ait prononcé mon nom, encore si fragile, vers le haut de notre petite planète, je suis profondément touché; je vous l'ai dit, c'est par Nietzsche que j'ai commencé de vous connaître, j'espère bien que des traductions me permettront quelque jour de pénétrer dans votre âme, si douce, si familière, d'une si attirante philosophie; c'est par là que les liens se resserrent et que l'on vit avec la répercussion intestinale que méritent entre eux les êtres sensibles.

Non, la traduction a été je crois bien faite par un jeune poète de talent, Guy-Charles-Cros, qui parle et écrit votre langue très bien et toutes les nuances ont dû être reportées en français. J'ai pu juger à quelles extrêmes bornes vous avez su reculer la bien-

veillance, et il a fallu la malice de nos « Argus » de Paris pour que je connaisse votre généreuse pensée.

Ce que je désirais c'était seulement que vous me disiez qu'en revoyant ma *Phèdre* vous vous apercevez que ce n'est point ainsi que vous l'avez relaté que mes groupes se succèdent, et que ce n'est point une parodie de l'œuvre de Racine. Ainsi, puisque vous me le permettez, je vais arranger cela, et ne craignez point que je sois maladroit : je dirai ce qu'il faut et de la façon qu'il faut, lorsqu'il s'agit d'un homme que je respecte et que j'aime véritablement, et dont le nom est la désignation d'un caractère des plus scrupuleux et des plus pénétrants, envers qui, au surplus, j'ai une gratitude ineffaçable.

Justement dernièrement je disais à Alfred Vallette qui est venu me voir — comment se fait-il que Georges Brandès ne reçoive pas le *Mercury* ? — Mais il le reçoit, me dit-il, il doit le recevoir. Et comme je l'assurais du contraire — c'est bien étonnant, me dit-il, vous savez que je ne m'occupe point des « services » qui ont été établis ; cela marche automatiquement et je suis fort étonné de ce que vous me dites et je ferai le nécessaire pour que cela soit établi.

Vous savez, cher Georges Brandès, comme parfois les choses faites ou non dans la partie administrative d'une organisation dépendent souvent d'une petite négligence dans les rouages ; et un jour on est tout étonné de s'apercevoir d'une négligence dont la tête n'était même pas informée.

Oui je sais, parbleu ! que m'excuser de mon papier l'autre jour était oiseux ; si je vous en ai fait la remarque c'est que j'aimais que vous connaissiez que je devais à mon état, aujourd'hui tout à fait remis, d'employer une sorte de papier où tout de même à l'ordinaire je ne vous écrirais point.

Meilleur état le plus vite possible, c'est mon vœu en vous quittant et en vous serrant la main.

Rouveyre.

Faites-moi l'amitié s'il arrive que je puisse vous rendre ici un service quelconque, achat, recherche ou quoi que ce soit, de penser que je vous suis tout dévoué ; je vais très souvent à Paris.

214 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 30 juillet 11.

Mon cher Rouveyre,

Merci de votre bonne lettre, si humaine et si cordiale.

Je vous écris encore avec difficulté, de mon lit, mais l'inflammation des veines est éteinte et dans quelques jours je serai sur mes jambes. Je suis très heureux que l'état de vos yeux est satisfaisant. Quand vous me reverrez un jour, vous ferez la découverte que j'ai un long cou florentin, et pas du tout l'aspect apoplectique, sans cou, que vos yeux, ci-devant moins bons, m'ont donné.

Vous pourrez écrire contre moi que diable vous voudrez, et je ne protesterais jamais. On a écrit contre moi que je nourrissais le projet de tuer les petits enfants dans les hôpitaux, et je n'ai pas protesté, dont je suis fier¹. Si ma manière d'être vous plaît j'en suis heureux. La sympathie est chose fort rare. Seulement ne me croyez pas doux comme vous m'appellez. Je suis un homme que le mépris suffoque presque ; je suis extrêmement pessimiste ; je ne me fie à personne ; je déteste assez vigoureusement. Ne me croyez donc pas doux !

Vous êtes un bon ange que vous voulez m'être utile. Certes, Vallette ne me fera jamais envoyer *Le Mercure*, mais cela ne sera pas votre faute, ni la sienne, du reste.

Il y a peut-être un an et demi Géralt-Richard me demandait quelques articles (« très courts ») pour *Paris-Journal*. On imprimait les deux premiers très vite, le troisième après deux mois, le quatrième après quatre mois, et l'on cessait au milieu de mai de m'envoyer même un exemplaire².

C'est la vie, et le sort général, et je mentirais si je disais que cela m'occupe. — Je vous envoie ci-joint un petit discours qui m'a coûté beaucoup de temps et assez de recherches, comme je n'avais jamais étudié spécialement la Normandie³.

Puisque vous êtes assez aimable pour vouloir me rendre quelques services, je vous demanderai deux photographies en cartes postales qui ne doivent coûter plus de 10 ou 15 centimes chacune, mais que néanmoins je suis sûr que vous ne pourrez pas me procurer avec toute votre bonne volonté.

Il y a à Rouen une statue d'Armand Carrel. J'en voudrais une photographie (seulement en carte postale). J'aime Carrel et j'ai fait un travail sur lui⁴. Il y a à Paris, cachée d'une manière honteuse, une statue — hélas pas bonne — de Michel Servet, dont j'ai écrit un livre⁵. La statue est à Montrouge sur la place de la Mairie, inconnue des Parisiens. J'en voudrais une photographie, puisque j'ai une de son autre statue à Annemasse.

Je suis comme les princesses dans les contes d'enfant, qui demandent la tête de sorciers introuvables.

Vivez bien !

A vous !

Georges Brandès.

215 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

2 Août 1911.

Cher Georges Brandès,

merci ; j'ai eu le plus vif agrément à lire votre discours sur la Normandie ; si vous avez eu du mal à l'écrire on trouve par contre bien du plaisir à vous lire.

Votre piquante remarque à propos de mes yeux est bien ingénieuse et vous m'en avez égayé un instant ! Certes ils commençaient de faillir lorsque je vous vis aussi mal à votre gré... et au mien, qui ne se satisfait point en général d'une seule information sur les personnages avant de conclure leur image. J'admets

que vous n'êtes point doux puisque vous me le dites. Mais vous savez qu'on ne peut tromper un bon esprit, et que s'avouer pessimiste et misanthrope suppose une extrême sensibilité, une extrême tendresse, que la sauvagerie des hommes a forcées de se couvrir ; notre La Rochefoucauld a fort bien dit : « La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur »¹ et l'on peut ajouter que les protestations misanthropiques chez un philosophe servent à défendre et à cacher des sentiments délicats dont il a reconnu l'emploi impossible.

Je me suis vivement tracassé pour trouver un moyen de publier quelque chose qui convienne à mon désir, et qui soit en même temps convenable et gentil pour nous deux. Et voici ce que j'ai trouvé : c'est une lettre que j'ai adressée au directeur du *Mercur*e :

Mon cher Ami,

Georges Brandès, à qui j'ai écrit lorsque j'ai connu, par le *Mercur*e de France du 16 juillet, la chronique qu'il m'a fait l'honneur de publier dans *Politiken*, m'a répondu avec la bienveillance que l'on a vue déjà dans l'article que vous avez reproduit. Par un scrupule qui me touche au vif il veut bien me signaler l'un des points de son article et dans une écriture charmante et familière il m'engage à m'élever contre sa version :

« Je vois que ce que j'ai écrit sur votre *Phèdre* est impropre. Rectifiez-le donc avec les expressions les plus vigoureuses que vous pourrez trouver, j'en serai très content. Défendez-vous, dites de mes erreurs tout ce que vous voudrez et soyez sûr de mes sentiments que vous connaissez. L'article fut écrit à Paris au mois d'avril ; je n'avais pas un seul de vos dessins sous les yeux, je l'écrivais de mémoire, et je vois par la contemplation de votre *Phèdre* que mon souvenir m'a trompé. Ce qui explique mon erreur est que Racine a inventé le personnage d'Aricie que vous avez employé. »

Je ne suis pas désigné pour apprécier une manière d'agir telle ;

on pensera sans doute qu'elle montre un cœur et un esprit singulièrement exceptionnel, mais qui, à la vérité ne révèle rien sur cet illustre écrivain dont le caractère et l'attitude sont notoires. Je vous prie de recevoir, mon cher Ami, mes meilleurs sentiments.

André Rouveyre.

Je transcris de mémoire ce qui explique les ratures. J'ai pensé qu'il était mieux de publier ce qui est ci-dessus plutôt que ceci :

M. ch. Ami

Dans la chronique que G. B. etc.... j'ai relevé avec surprise la partie où il a décrit ma *Phèdre*. Après avoir revu cette suite graphique il est certain que G. B. ne signerait plus ce commentaire erroné ; je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien me permettre d'en assurer les quelques personnes dont la bienveillante attention aurait pu se trouver étonnée. Je vous prie etc.... A. R.².

J'ai énormément hésité entre les deux et ne sais encore vraiment si je fais bien d'insérer l'une plutôt que l'autre. Je trouve que celle que j'ai choisie est plus cordiale et meilleure pour nous deux. J'espère que vous penserez comme moi ? Vous me le direz quand vous aurez en main le *Mercur*e du 16 Août... si d'ici là nous ne sommes pas séparés par de la fumée et de la mitraille !

Laissez-moi quelques jours pour trouver vos belles images et accueillez les vœux que je forme, pour votre santé et votre plaisir, de tout cœur

Rouveyre.

Vous trouverez dans le *Mercur*e du 16 Août le portrait d'un de nos bas-bleus qui vous fera rêver !³

216 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 4 mai 12.¹

Mon cher Rouveyre, je ne pourrai jamais me montrer assez reconnaissant de votre amitié. Vous m'avez écrit la lettre la plus exquise de délicatesse et de tendre souci. Peut-être que vraiment un jour je viendrai vous faire une courte visite dans votre maison de Fontainebleau. Je ne me souviens pas bien de l'adresse. Mais je me sens à présent tenté.

Vous avez été assez aimable de m'envoyer le petit livre charmant sur le rossignol de murailles². Ces dessins sont tout à fait excellents d'observation aiguë et de sympathie cordiale avec les petits êtres sans défense.

Je me souviens avec reproche intérieur de ne vous avoir jamais parlé d'une brochure écrite par vous en défense d'un de vos amis qu'on avait traité avec injustice et dureté³. C'est un document précieux de votre valeur humaine. J'ai vu avec plaisir votre portrait de Mme Valentine de Saint-Point. N'est-ce pas, elle est nue ; elle s'est donc déshabillée devant vous ?⁴ C'est une femme singulière. Vous avez lu sans doute son manifeste futuriste⁵. Elle s'y dessine plus nue que vous ne l'avez dessinée. Quels mots : Que la femme retrouve sa cruauté et sa violence qui font qu'elle s'acharne sur les vaincus, parce qu'ils sont des vaincus, jus qu'à les mutiler.

Dans la guerre franco-allemande, des femmes allaient aux champs de bataille perforant les yeux des blessés avec des épingles. — Elle recommande cela. Certes, la femme en soi est plus cruelle que l'homme.

C'est ce pauvre Nietzsche (avec qui j'ai longtemps été en correspondance et dont j'ai parlé le premier) qui a tourné tous ces cerveaux faibles et féminins ; ces hommes (comme Marinetti)⁶ et ces femmes n'ont rien compris de lui, n'ont rien tiré de lui que

l'atrocité. Pour de tels esprits, l'atrocité c'est de la force — force bien facile à posséder. Tous les vraiment forts sont braves, mais doux.

[— — —]

Nous avons si peu causé ensemble. Dites-moi, êtes-vous comme presque tous les jeunes Français sous le charme de Maurice Barrès ? Moi, je ne le subis pas, ce charme. Je l'ai bien connu dans les années 1895—1897, mais sa culture intellectuelle est fort imparfaite, bien que son style est distingué et sobre. Il est très poseur et vit de réclame incessante. Je ne comprends pas bien pourquoi il est l'objet d'une telle adulation.

Ecrivez-moi, quand vous en aurez le temps. Je suis à présent lié à vous par les liens d'une très sérieuse reconnaissance.

Georges Brandès.

217 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

Bien cher ami,

12 Mai 1912.

Basses-Loges, Avon. (Seine et Marne).

[— — —]

On ne donne guère ici attention aux gestes excentriques dont vous me parlez. On s'en amuse, ainsi que des personnes, comme je le fais moi-même, lorsque la sensualité y peut trouver son compte.

Certes, ces gens-là sont des bouffons momentanés, pour ensuite tomber dans l'oubli général. Et il ne faut point, je crois, faire sérieusement état de leurs actes ni de leurs écrits qui ne sont dictés par aucun mouvement humain véritable. Tout cela (et en particulier au sujet des écrits de la personne que vous avez rencontrée chez moi) est proprement artificiel et extravagant. L'auteur n'a point de culture ni ne se possède et, par conséquent, sa responsabilité n'est pas engagée.

Au fait, comment de pareilles babioles arrêtent-elles vos regards ? Vous leur prêtez généreusement votre effrayante bonne foi, votre effrayante confiance.

Je connais Barrès, il est de mes amis, et s'est toujours montré avec moi très cordialement libre et bienveillant. Comme vous dites, bien des points sont restés chez lui incultes. Il a dû se borner à un système, et faire de la politique active ; se donnant ainsi une limite à ses ambitions spirituelles d'une part, et de l'autre un emploi à son activité physique et morale c'eût été en somme une économie honnête, s'il n'eût désiré d'être pris pour un demi-dieu. On voit bien maintenant qu'il faut en rabattre ; un homme comme Remy de Gourmont, par exemple, retentit avec une autre force sur les jeunes gens. Je crois que celui-ci, plein de souplesse, de charme, et de générosité spirituelle, est une figure capitale dans la littérature du siècle. Les gens avertis le savent ici, mais sa vie est discrète et sa marche momentanément couverte aux yeux par de plus bruyants personnages. N'empêche que son génie est un fait ; ainsi que la relativité certaine de la réputation de Barrès par rapport à sa valeur réelle auprès d'un critérium un peu élevé.

— —

Vous ne pouvez savoir quelle joie j'ai eu de vous savoir maintenant vaillant, redevenu grand et superbe.

D'un cœur jamais surpris la sage volonté
Ressemble ce beau char qu'un bras adextre guide...¹

Adieu, cher et illustre ami ; vous avez mon souvenir et mes vœux les plus affectueux.

Rouveyre.

218 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

Avon, S & M, 6 Juin 1912.

Cher Georges Brandès.

Oui, c'est bien cette aimable personne qui est l'amazone¹. Je la verrai justement demain ; elle a un esprit plein de séduction et très original ; et sans excentricité, à l'encontre d'autres femmes propres à distraire les sens plus qu'à satisfaire l'esprit.

Gide est, paraît-il, en ce moment dans un état de santé très précaire, avec de la tuberculose intestinale. Je vous dis cela parce que je crois que vous le connaissez, ou du moins que vous êtes averti de ses écrits².

A vous dire le vrai je n'aime guère M. Bergeret, non point parce qu'il est sceptique, mais justement parce qu'il ne l'est pas. Il en prend le masque artificiel, et cela lui permet une attitude qui serait légitime si elle correspondait à un caractère véritable, mais de qualité équivoque alors qu'elle est le fait d'une habitude, d'une économie de la vie quotidienne sans grandeur. M. Bergeret, quelqu'intéressant qu'il soit par certains côtés, n'est tout de même pas Voltaire. Il montre dans sa vie une sournoise malice et un épicurisme pédant et professoral bien usé ; M. Arouet de Voltaire avait une finesse de bonne qualité et un génial sarcasme.

J'ai bien connu M. Bergeret, et nous avons été quelque peu liés, voici quatre ou cinq années ; mais il fatigue tôt, et sa mécanique est vite à nue. Il est divertissant, mais sans les bonnes racines nécessaires qui plongent, chez les grands hommes, dans l'intimité sanglante de leur nature.

Il est revenu, voici une quinzaine, de son voyage en Algérie.

Vous me laissez donc espérer que nous vous aurons ici. Comme vous êtes bon et charmant. Je note déjà la date approximative que vous m'indiquez ; elle sera occupée pour nous, si vous venez, par le plus pur, le plus véritable plaisir.

Je suis bien heureux que vous soyez enfin rétabli.

Laissez-moi, grand et bon ami, vous serrer la main avec affection.

Ma femme vous adresse son souvenir le meilleur.

Hors toutes les graves raisons, votre illustre personne, votre caractère élevé, que j'ai de vous admirer et de vous estimer, votre nature me touche infiniment ; je la sens, en dépit de quelques années (mais quoi ! qu'est-ce que le nombre des années dans les rapports humains ! il y a seulement des êtres qui vivent une seconde) véritablement fraternelle.

Mes deux mains.

Rouveyre.

Me reconnaissez-vous dans cette photo !

219 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

26 juin [1912.]

Cher ami Rouveyre,

Pardon de la mauvaise écriture. J'écris toujours au lit, j'avais une grave rechute, parce que je m'étais levé le 18 ; j'ai eu force douleurs ; mais il paraît que je pourrai quitter le lit dans une huitaine. Je parais guérir et je suis très vigoureux quant à ma santé générale. Il n'y pas en moi de décrépitude.

[— — —]

Je ne suis pas comme le Solness d'Ibsen. Pas seulement que je n'ai pas peur de la jeunesse, je m'intéresse vivement aux efforts des jeunes, et je ne veux pas que personne pourrait me croire anxieux d'être démodé, ou envieux des progrès de la jeunesse internationale.

A cause de cela je me suis intéressé à ce bénin charlatan Marinetti (qui a dit à Paris à mon amie : « G.B. me déteste, je le sais, c'est une impression personnelle ». Je ne soupçonne pas pourquoi il a cette impression, nous ne sommes pas même présentés l'un

à l'autre). J'ai fait un article loyal mais assez moqueur sur Marinetti¹. Comme Mme de St.-Point lui donnait raison dans un manifeste assez drôlatique, je m'intéressais à elle aussi, m'achetai ses livres, et j'écrivais sur elle un article pas moins loyal, fort poli, parce qu'il s'agissait d'une dame, mais me moquant assez des sottises qu'elle écrivait sur Nietzsche et d'autres dont elle parle, sans y avoir rien compris. Ce qui me frappait, c'était l'adoration sincère d'elle-même dont tout ce qu'elle écrit est pénétré. Pour elle son corps est divin, son âme unique, surhumaine. Critique j'ai été toute ma vie un magnète qui attirait les fous et les folles d'orgueil artistique, les gens qui se regardent comme de grands inventeurs et qui cherchent un héraut, et rien ne me satisfait et m'amuse comme ceux qui entrent chez moi et me disent : « Je ne viens pas pour moi mais pour vous. C'est bien pénible pour un astronome si après sa mort on sera forcé de dire : Il ne s'est pas aperçu d'une étoile de premier rang qui pendant sa vie brillait au ciel. »²

Ses livres sont presque illisibles, mais l'orgueil et la hardiesse de ces pages m'amusaient. C'est bien naturel que tout cela n'a guère d'intérêt pour vous.

Vous comprendrez qu'encore au lit je ne suis pas capable de faire un plan un peu précis pour mes séjours pendant ce qui reste de l'été. Mais j'espère toujours être votre hôte pour une semaine ou deux de juillet.

Dites à M. Marcel Coulon que je lui suis fort reconnaissant de ses deux livres³. J'ai tout lu. Il est jeune et un peu plus admirateur que je ne puis l'être. Il a raison contre Gide pour Gourmont. Vous m'écrivez quelques lignes sur une maladie de Gide. Je ne le connais pas du tout personnellement⁴.

[— — —]

Au revoir mon cher ami, gardez-moi votre affection comme je vous garde la mienne.

G. B.

220 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 10 Juillet 12.

Bien cher ami, si je n'ai pas répondu encore à votre dernière si amicale invitation, c'est qu'il ne faut pas compter avec moi. Je vous écris encore dans mon lit. Chaque fois que je me crois guéri, l'inflammation des veines commence à un autre point. Peut-être serai-je bientôt levé mais je n'en puis pas être sûr.

[— — —]

Généralement j'ai bonne mémoire, mais quant à ce monsieur qui a désiré lier connaissance avec moi, j'ai tout oublié. Peut-être fût-ce Marinetti. J'ai lu son dernier livre en vers *Le monoplane du Pape*. S'il avait un talent qui vaille le bruit qu'il fait. Et il lui manque toute mesure.

Vous parlez dans votre lettre de Schopenhauer et de Ronsard. Les petits essais de Schopenhauer sont plus intéressants que sa grande machine. Il écrit beaucoup mieux que les autres philosophes allemands, mais sa manière de polémiser est bien allemande; il n'est que grossier.

Quant à Ronsard, je ne le connais qu'incomplètement mais je l'aime. Il me paraît étonnant que les Français ont pu si longtemps préférer le style Louis XIV en littérature à cette poésie lyrique si charmante qui, néanmoins, avait elle aussi son cachet académique; seulement elle était autrement fraîche que la poésie du grand siècle.

N'est-il pas légèrement comique qu'on élit Paul Fort prince des poètes?¹ Les morceaux dans le *Mercure* du 1 Juillet ne sont que des abstractions vides².

Cette fois vous vous êtes surpassé comme dessinateur. Tant Havet que Dierx sont excellents. Le premier m'est personnellement connu et je puis juger de la ressemblance; je connais l'autre seulement par des portraits; mais il est vivant sous votre crayon³.

Un homme qui passe des mois et des mois dans son lit est peu

intéressant et digne tout au plus de pitié, la chose la plus horrible dont personne ne veut.

Si je croyais en Bagnoles-de-l'Orne j'y irais, mais j'ai été là sans profit.

Je m'intéresse beaucoup à la vraie jeunesse artistique et littéraire de votre pays comme de tous les pays que je connais et je voudrais bien être guidé par un juge comme vous. Peut-être guérirai-je et peut-être nous reverrons-nous au mois d'Août. Hélas ma vie consiste de Peut-être.

Vous avez donc définitivement ôté votre barbe, et jeune, vous vous êtes encore rajeuni.

Vous êtes fort bien sur votre portrait avec les deux caniches. Mes compliments respectueux à Mme Rouveyre.

Votre ami

G. B.

221 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

Avon. 12 Juillet 1912.

Cher Brandès,

Toujours un peu d'émoi en recevant votre lettre ; et puis je suis fâché de vous savoir toujours tracassé par votre maladie. Le long cours qu'elle a déjà, depuis des années, cheminé, montre bien qu'elle est plus tyrannique qu'elle ne menace vos jours ; mais c'est bien de la tristesse qu'elle vous donne, par son insistance à fondre sur vous. Vous prononcez le nom de Bagnoles-de-l'Orne, il me semble que je vous ai parlé de cette station déjà, parceque ma femme m'avait dit à votre propos, et partageant ma peine de votre longue astreinte à souffrir et à être empêché de travailler : « Pourquoi n'essaie-t-il point de Bagnoles-de-l'Orne qui à ma connaissance a fait de réels miracles » et elle me citait un ami à nous dont l'état, analogue au vôtre, avait subi un arrêt définitif par une cure là-bas.

Je vois bien que peut-être ne se réalisera pas votre séjour chez moi, comme je l'espérais ; mais de toutes façons, sachez-le bien, il ne faut point qu'il y ait là une chaîne pour vous ; si les circonstances vous empêchent d'agir suivant votre désir et le mien, faites toujours simplement ; et quelque heureux que je serais, que nous serions, de vous avoir avec votre amie si cela est possible, avant tout mon désir est de vous savoir agissant pour le mieux de votre santé. Vous me tiendrez au courant de ce que vous ferez si vous ne venez pas chez moi (malgré que je le désire de tout mon cœur) et si vous allez à Bagnoles (essayez-en à nouveau) par hasard, et comme je crois que bien des personnes vous le conseilleraient vivement, j'irai, si je ne vous gêne pas (mais je sais que je ne vous gênerai pas car je suis discret d'instinct) passer quelques jours auprès de vous, ou, si vous êtes retenu en Danemark, j'irai quelques jours, car j'aurai trop de peine de ne pas vous donner l'accolade pour l'émotion que m'a donné votre grande bonté et votre affectueuse confiance, qui m'ont élevé au-dessus de moi-même, sans doute en récompense des sentiments profonds que j'ai pour votre caractère et votre personne.

Je suis à un moment difficile de ma carrière, j'entends moralement ; je ne peux plus travailler, ma pensée et mon sens critique demandent trop à ma main, et je suis incapable encore de limiter mon effervescence cérébrale au bénéfice de plus de spontanéité. J'ai 33 ans et je me rends compte que j'ai terminé mes travaux originaux, à moins qu'une nouvelle sève toute différente ne me renouvelle. Et pour cela des années d'incubation sont nécessaires. J'ai toutes les peines du monde à donner chaque quinzaine le petit malheureux croquis que vous voyez ; jusqu'au jour où je me dirai : pourquoi gâter mon passé étrangement significatif par de nouveaux et plus mauvais travaux ? déjà je suis physiquement un autre homme, et je regarde celui que j'étais jusqu'ici de toutes

façons comme un phénomène. Vaut-il pas mieux vivre comme les papillons ? Tout est vanité. Et cette formule même si souvent répétée n'est-elle pas l'argument principal des impuissants ! Quel drame est la vie spirituelle ; quel drame est la vie physique !

Ronsard que vous aimez et qui nous touche tous deux également, est bien certainement, avec Villon, le plus pur poète français, et c'est bien vrai comme vous le dites que le grand siècle pèse peu auprès ; bien que La Fontaine... mais Ronsard est plus tendre...

Quand je vous vois ma gentille maîtresse,
Je deviens fol, sourd, muet et sans âme ;
Dedans mon sein mon pauvre cœur se pâme,
Entre-surpris de joie et de tristesse¹.

C'est le Poète qu'il faut entendre à toutes les heures de la vie ; la source rafraîchissante... Vous le dites, et comme je comprends que vous sentez cela. C'est le cœur (hélas ! le mien fut ensanglanté au point d'être anéanti) qui juge principalement la beauté.

Je ne connais pas les « essais » de Schopenhauer ; *Le Monde, Volonté et Représentation*, m'a toujours plu par certains côtés ; d'abord par un souvenir reconnaissant pour sa critique de Kant ; aux premiers temps où je m'intéressais plus aux spéculations transcendentales, j'ai fait cas assez vivement de la *Critique* et des *Principes métaphysiques* (sans toutefois m'être jamais au fond attaché à ces mirages artificiels). Les réfutations et développements qu'en a donné Schopenhauer ont été bienfaisants pour l'exercice de mon esprit. Et puis il y a de bonnes choses sur la beauté et sur le sublime ; cela dit d'une bonne écriture.

Aussi bien les philosophes allemands du siècle dernier peuvent être considérés comme de grands lyriques, et l'on peut soutenir que leurs œuvres sont des poèmes.

Vous pensez bien que je ne juge ni Kant ni le solitaire de Francfort. Et je sais que les systèmes n'ont d'intérêt que par rapport à leur propre construction et à l'art de leur auteur.

Je vous écris avec liberté parce que vous êtes si bienveillant d'écouter mes sornettes ; je pars la plume à la main et j'arrive bien sûr à vous faire sourire... que cela soit donc, et ne prenez rien d'autre sérieusement de votre ami dévoué que ce qu'il vous assure de son mouvement intime vers vous.

Permettez, bien cher ami, que je laisse quelques instants avec joie mes mains dans les vôtres.

André Rouveyre.

Je voudrais vous amuser avec quelqu'histoire parisienne ! mais je suis maintenant au dehors. C'est l'époque de l'année où je lis et où je rêve, ne pouvant plus travailler.

A vous avec affection.

R.

J'ai l'impression de vous dire, d'une lettre sur l'autre des choses absolument contradictoires. Je suis ainsi : il faut en rire.

Je suis peut-être l'homme le plus fâché, peiné, en France, que vos œuvres, vos grands courants principalement, ne soient point traduits.

222 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Kjøbenhavn 19 juillet 12.

Bien cher ami, j'ai votre bonne lettre et je vous remercie de l'affection constante que vous me prouvez.

Ne vous affligez pas trop de la crise dans votre vie d'artiste. Jamais il n'a existé de nos jours, je crois, un artiste qui n'en a pas connu de semblables. Et ne croyez pas qu'il vous faudra un temps assez long de nouvelle incubation. « Le temps ne fait rien à l'affaire ». Je sais par ma propre expérience combien de fois je me suis senti tout à fait stérile (même à 24 ans, à 28 ans) et j'ai eu des périodes d'assez riche fertilité après. Votre production re-

prendra son cours, si vous ne forcez rien. Si vous ne pouvez rien inventer pour le moment, soyez « paresseux avec délice », comme Figaro le dit de lui-même dans le grand monologue¹. C'est très difficile, bien que cela paraît à la portée de tout le monde.

Je connais beaucoup mieux Villon et Charles d'Orléans que Ronsard et du Bellay, mais je les apprécie pleinement. Quant à Schopenhauer le livre auquel je pensais s'appelle *Parerga et Paralipomena*, le titre en est un peu pédantesque, mais le livre ne l'est pas. Je pensais qu'un Français n'aurait jamais lu autre chose de Schopenhauer que la métaphysique de l'amour, ce petit chapitre profond et paradoxal.

Mon état met ma patience à l'épreuve. Une inflammation suit l'autre, et j'en ai généralement deux ou trois à la fois. Aujourd'hui commence précisément une nouvelle au mollet. Je perds tout mon été. Mais comme mon état général de santé est assez bon, je serais lâche si je me plaignais. Je suis habitué à cette maladie. Il y a un an je perdais l'été de la même manière.

Vous voyez que je ne puis encore penser à changer d'endroit de séjour. Peut-être guérirai-je au mois d'Août. Le médecin en chef d'un grand hôpital ici m'a recommandé une poudre au nom merveilleusement long Hexaméthylentetramin. Si cela ne guérit pas, on ne pourra plus se fier aux noms imposants.

Je vois, pas sans étonnement, qu'en France un dessinateur de valeur s'occupe même de métaphysique. Je regarde la métaphysique comme les hautes mathématiques et les odes de Pindare — c'est une architecture hardie et instructive bâtie dans les nuages. Je dois avouer que je n'aime pas votre Bergson ; au fond il est ennemi de la raison, et toutes les théologies pourront s'appuyer sur lui.

Merci de votre amitié chaleureuse ; elle est réciproque.

G. B.²

223 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 13 mars 14.

Cher Rouveyre, cher ami,

Le *Mercur de France* a annoncé un volume d'*Essais* de ma main, paru avec une préface d'Henri Albert¹.

La femme qui m'a traduit doit avoir tout traduit à travers, c'est une Suédoise qui ne sait pas du tout le Danois et qui, à Paris, en m'offrant une tasse de chocolat, me fit mettre mon nom au-dessous d'un contrat par lequel je n'aurai jamais un centime. Je signais, croyant à son amitié qui paraissait fervente. Quand j'avais lu — après avoir signé, quel idiot ! — je rompais le jour même avec elle.

Elle ne m'a pas fait voir une seule épreuve, et *Le Mercur de France* ne m'a pas envoyé un seul exemplaire. Dans le temps, je demandais à M. Vallette de ne jamais faire imprimer quelque chose de moi sans m'avoir fait voir des épreuves. Il doit avoir oublié sa promesse.

Je vois qu'un des essais est un essai sur Renan. Il y a 43 ans que j'ai écrit cet essai. Comme c'est agréable que cela paraît comme les dernières nouvelles de ma main !

Généralement ici on a droit à 20 exemplaires pour en donner à ses amis. Je n'en ai pas un seul, et je n'ai pas encore lu ni vu le livre.

Monsieur Albert a écrit sur moi un article dans le *Mercur de France* du 16 Janvier². Il y parle d'un conte que j'ai fait *Don Quichotte et Hamlet*³. L'idée de ce conte est que Don Quichotte veut bâtir l'église de l'avenir sur granit et ne trouve pas autre granit que la forteresse de la bêtise humaine, en Béotie. Quand ce conte fut traduit en Autriche, on a omis cela par peur de l'Eglise. Et Monsieur Albert a dû lire cette traduction ; il n'a pas compris du tout ce que je voulais dire et ce dont il s'agit. Il connaît une vingtaine de pages de mes 40 volumes.

Veillez me faire envoyer par le *Mercur de France* des exemplaires de ce volume, et en garder un pour vous si peu que cela vaut — hélas !

J'ai parlé en Novembre et en Décembre en Anglais en Angleterre et en Ecosse et j'ai été reçu comme si je fus un roi⁴. Il n'y a pas une ville où il n'y a pas eu de grands banquets à mon honneur. Et tout théâtre, tout amphithéâtre (aux universités) était si plein qu'il n'y avait pas une place libre. A Sheffield, à Manchester, à Cambridge, à Londres je ne pouvais presque pas parler pour les applaudissements qui m'interrompaient. — Je parlais pour la Norvège où j'ai parlé (dans ma langue) à Bergen — 4 fois — à Christiania 3 fois avec le même résultat⁵. Ici hier j'avais 1500 auditeurs, et 300 s'en allaient sans trouver de place. — Veillez me donner de vos nouvelles, mon très cher ami⁶.

Votre dévoué

Georges Brandès.

224 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 30 novembre 14.

Mon bien cher ami,

Etes-vous à Paris ? êtes-vous soldat ? je ne sais absolument rien sur vous ni sur mes autres amis de la France. Si ces lignes vous trouvent, veuillez écrire seulement une carte postale pour me dire comment vous allez et ce que vous faites.

Je ne puis pas écrire des banalités sur les horreurs de la guerre. Mais quelle tragédie, la plus grande que l'humanité ait encore jouée.

Comme tout le monde, nous vivons ici dans l'angoisse. Les deux parts sont sûres de la victoire finale, mais rien ne fait encore prévoir de quel côté la balance s'abaissera.

J'étais à peine revenu de mon voyage dans l'Amérique¹ quand la guerre a été déclarée.

Une ligne s'il vous plaît pour savoir ce que vous devenez.

Et merci de votre fidèle amitié.

Georges Brandès.²

225 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

[26-1-19]

Bien cher Ami,

J'ai bien souvent pensé à vous avec douceur en me souvenant de notre amitié, la plus belle : la confiance de nos caractères, le plus beau sentiment entre nos plus profondes vérités. Ni nos âges si différents, ni nos cultures, la vôtre à l'apogée, la mienne inférieure, ni notre position dans le monde, la vôtre généreuse et rayonnante, la mienne peu brillante et réduite. Rien de tout cela n'a été un obstacle à une joie, à une émotion, à une confiance spontanée, à notre rencontre intime. C'est une heureuse démonstration de ce que cette « volonté » de Schopenhauer est une, et droite, et invariable. Le temps ni les circonstances n'en peuvent changer la belle matière, si j'ose dire ; tels nous sommes au berceau tels l'âge avancé nous trouve, pour ce qui est des vraies émotions et des vraies sympathies de notre cœur. J'ai reçu un mot de vous en 1914, après je vous ai écrit une fois, mais j'ai bien supposé que, par les opérations militaires, les relations postales étaient bien modifiées. Aussi, j'aurais bien préféré tout ce temps-là savoir que vous n'étiez pas sujet à ces méchantes crises de circulation du sang — qui sait ! et je le souhaite de tout mon cœur, peut-être vous tyrannisent-elles moins ?

Moi, mon cher Georges Brandès, j'ai passé la guerre où le destin et les hasards du recrutement m'ont durement jeté. Une grande pudeur morale et une sorte d'exercice de discipline de moi-même, m'ont empêché d'essayer de détourner comme je l'aurais pu,

l'indigne emploi où le sort m'a jeté, et j'ai passé toute la guerre dans la crasse et les fumées d'un garage d'automobile d'une formation militaire des environs de Paris — Là je conduisais le jour un camion traînant derrière soi une prolonge, et chargé d'avions ou de moteurs ; le tout matin et le soir j'entretenais et nettoyait mon moteur et mon camion, noyé dans un cloaque de promiscuités et d'infamies morales et matérielles — Enfin, à ce petit jeu, ma fragile et nerveuse composition physique s'est corrompue. — Et j'ai échoué à l'hôpital, voici 8 mois, avec une sévère atteinte de tuberculose pulmonaire, qui depuis ce temps m'a retenu au lit et dans la fièvre avec une progression nette, et l'impossibilité même de tenter la cure d'altitude que mon mal trop avancé m'interdit. Je ne vous expose pas au long mon mal et ses circonstances d'évolution. Bref — je suis très en péril — Et j'ai su indirectement que les médecins de mon dernier hôpital, à Nice, pronostiquaient que mon existence n'était plus suspendue qu'à quelques mois — Encore devrai-je les passer allongé — Jusqu'ici ces « prédictions » ne semblent pas en défaut car, depuis lors, mon état s'est aggravé, et j'ai passé le mois de Décembre entier dans les pattes de la plus stable et brûlante fièvre que j'ai eue de ma vie. Plus de 20 jours au dessus de 39° aux environs immédiats de 40° et de 40¹/₂ — J'ai perdu là de mes bonnes ressources réactives plus que dans ces 8 derniers mois de maladie réunis.

D'autres médecins, vus depuis, disent que j'ai néanmoins une chance de m'en sortir et d'attraper, d'ici 2 ou 3 ans passés « dans de la ouate », un *modus vivendi* acceptable. Je veux bien ! mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'exemples que le boa laisse repartir sa proie lorsqu'elle est tellement engagée dans sa gueule... N'importe je ne nie pas ni ne repousse cette possibilité — bien que, par goût de curiosité, la voie qui mènerait à ma disparition offrirait à mon observation un intérêt nouveau — Je suis de ceux

qui aiment à s'approcher des abîmes, et qui ne repoussent pas la grande paix de la mort. D'un certain point de vue c'est un peu trop tôt car ma verve a mûri, et quoique je ne puisse absolument rien faire, je sens que, pour approcher les caractères, mon flair est plus sûr, et plus rapide, et plus âpre. Peut-être aurai-je monté de beaucoup mon accent... peut-être n'est-ce qu'une illusion...

Je vous aurais écrit bien plus tôt, mais j'ai été tellement malmené par cette maladie. Et puis on ne finissait pas de me rendre à mon lit civil, parce que j'étais toujours dans l'impossibilité de me lever pour me rendre au conseil de réforme ce que les règlements exigent !... Enfin un jour, avec l'appui de mille précautions affectueuses, j'ai pu accomplir ce barbare trajet ! et enfin depuis, avec un immense soulagement j'ai recouvré ma liberté en octobre dernier. J'ai loué une petite maison à 7^{kil} de la mer et qui domine les monts et tout le golfe, bel endroit pour mourir ou pour renaître — mais ces deux paisibles alternatives ne sont pas permises ici car de toute urgence, au mois de mai, je devrai quitter la côte pour un climat plus propice, en Savoie peut-être. Mon cher et bon Brandès — trouvez dans cette lettre le meilleur d'une affection très sensible et exceptionnelle. Pensez gentiment à votre petit camarade s'il ne peut bientôt plus écrire — Je connais la fièvre, c'est le désert physique et moral, il y faut consentir. — Elle peut revenir demain, s'installer et me dissoudre à sa lente flamme, sans qu'aucun geste ne me soit plus permis. C'est pour cela que j'ai profité vite d'un moment de relative accalmie pour tendre vers vous mes mains amies. La dernière personne avec qui j'ai parlé de vous est Verhaeren¹. Je déjeunais chez lui à S^t Cloud dans l'incomparable intimité de ces deux êtres exceptionnels. On vint à parler des attaques désordonnées que Clemenceau venait de vous porter et de vos réponses si justes, si légitimes et patriotiques². Verhaeren me disait « O non ! cela non ! personne ne me fera

jamais croire que Brandès n'aime pas profondément la France — moi, je le connais, avec sa droiture et les sentiments qu'il a toujours manifestés envers nous — il n'y a pas de doute, il aime notre pays et de bon cœur et jamais il n'a pu dire une parole ou fait un geste qui ne soit d'accord avec cela ». C'est bien ce que nous avons tous pensé ici, mais Clemenceau est un grand polémiste et un grand homme d'action, de toutes ses forces — Il ne faut pas demander à de tels hommes une grande souplesse intellectuelle ni de la philosophie; du moins, s'ils ont ces qualités, elles n'ont pas leur place dans leur carrière d'homme d'action, d'où ils doivent les écarter. Pourtant, un homme comme Lloyd George dans une circonstance analogue, n'aurait pas été d'une telle incompréhension aveugle de votre attitude patriotique — Actuellement cette différence entre les caractères de ces deux hommes d'état se fait jour dans leur opinion différente sur la question de l'apaisement russe — et de l'intervention armée, ou celle des mains tendues.

Lloyd George est un homme d'action et un politique avisé — Clemenceau un homme d'action et un polémiste — et ceci avec toutes les brutalités et violences inhérentes. Il a sauvé et fait triompher la cause des Alliés et celle de la France — c'est magnifique, et jamais un philosophe n'a eu un pareil destin — mais pour moi j'avoue que la recherche tremblante de la vérité est la plus belle chose au monde. Et si je comprends les mobiles de son arrogance envers vous, je vous assure qu'avec tous vos amis de France, l'injustice et la brutalité du fond et de la forme de ses attaques, cela nous a seulement fait penser à vous avec une meilleure affection. Et par ailleurs, vos réponses, publiées d'une manière et dans des caractères si inhospitaliers, étaient parfaitement victorieuses et avec les moyens modérés de la meilleure dialectique — cela m'a régalaé.

En vous parlant tout à l'heure de ma maladie j'ai oublié de vous dire que, en fait, je ne suis pas trop malheureux. Je ne souffre pas à proprement parler — une grande gêne surtout le jour, où je ne puis mettre pied à terre sans étouffer. (Mais je reste au lit et tout est dit). Par bonheur j'ai de très bonnes nuits, je dors bien, et vous savez que c'est le sommeil le grand réparateur de l'organisme. C'est mon tout léger espoir — mais la déchirure est bien grande...

Et puis ce que j'ai est une tuberculose dite fermée, je ne tousse ni ne crache — quel embarras et quelle déchéance de moins! et pour soi et pour tous ceux qui nous approchent; et puis les risques de contagion sont ainsi presque nuls. Si je m'en vais à ce coup, ce sera proprement; fasse le ciel que, si par miracle j'échappais à cette probabilité, je retrouve plus tard un chemin vers la mort aussi doux et aussi convenable.

Adieu, mon ami, Adieu. Qui sait! au revoir peut-être... En tous cas sachez bien, cher Georges Brandès, qu'une vraie amitié spirituelle et mon bien simple cœur pour le sentiment qui vous aime tant qu'il peut, vous retrouvent et vous retrouveront jusqu'au plus tard et à l'ultime même de leur existence.

Je vous envoie avec toute mon affection et mon front et mes mains.

André Rouveyre.

Villa « Mon plaisir », Vence. (Alp. -mar.) 26/1-1919.

226 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 11 février 19.

Bien cher ami,

Votre lettre du 26 janvier ne m'est arrivée qu'aujourd'hui.

En revoyant votre écriture après tant d'années mon cœur a battu comme le cœur d'un jeune homme en recevant une lettre

d'une femme aimée. J'étais si ému que je ne pouvais pas la lire tout de suite. Je pensais à tout ce que vous avez été pour moi, il y a sept ans, quand j'étais malheureux.

Depuis, bien des fois j'ai voulu vous écrire, mais ma dernière carte était restée sans réponse (je ne savais pas qu'une lettre de vous s'était perdue) votre séjour pendant la guerre m'était inconnu, Clemenceau m'avait tant dénigré que je n'étais plus sûr de l'amitié d'aucun français, et je me taisais.

Enfin j'ai lu cette lettre, et je me sens accablé de tristesse. Nos meilleurs amis sont malades, et nous n'en savons rien. Vous avez tant souffert, et je ne vous ai pas même envoyé un mot de sympathie.

Cette guerre qui a causé tant de malheurs, vous a donc aussi frappé dans la force de votre jeunesse et de votre talent. Je ne peux et ne veux pas croire que votre maladie soit si pernicieuse que votre faiblesse actuelle vous fait penser (bien que vous gardiez toujours l'espoir). Mais en tout cas vous êtes cruellement attaqué et je suis loin de vous, impuissant à vous être d'une utilité quelconque. J'en suffoque.

Si vous me faites l'honneur de me dire que vous avez gardé toute votre amitié pour moi, croyez bien, mon ami, que votre souvenir est toujours resté vivant et fort en moi. Je sens envers vous une profonde reconnaissance. Quand j'avais perdu l'équilibre spirituel, vous m'avez réconforté, votre amitié a été mon soutien. Comment cela s'oublierait-il !

Merci encore de ne pas avoir douté de moi. Les dessous de l'attaque de Clemenceau me sont encore inconnus. Il y a là une influence qui m'échappe. Nous avons été pendant 17 ans les amis les plus intimes ; nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre. Et subitement, il se croit trompé par moi ; il pense que pendant toutes ces années (où nous avons vécu les étés dans la même

maison, mangé tous les jours deux repas ensemble), je lui aurais montré un visage qui n'était pas le vrai, et cela parce que j'ai protesté quand il a appelé les Danois un peuple sans fierté !

Mais que vous et le splendide Verhaeren me sont restés fidèles, cela console.

Pendant la guerre, j'ai beaucoup travaillé, n'ayant pu voyager. J'ai publié 8 volumes, 2 sur Gœthe, 2 sur Voltaire, 2 sur Jules-César, un volume d'essais, et un volume sur la guerre mondiale¹.

Vous avez dû travailler de manière plus dure et plus utile, et vous avez fait le sacrifice de vos forces, tandis que moi, j'ai gardé ma santé à laquelle vous avez la bonté, même souffrant, de vous intéresser. Ma maladie me tourmente de temps en temps ; mais elle est assez bénigne.

Cela me déchire le cœur de vous savoir faible et couché. J'ai été moi-même fort malade dans le temps ; je suis resté deux fois couché pendant six mois, je sais combien cela affaiblit. Néanmoins, j'ai gardé mon courage et j'ai guéri, même d'inflammation pulmonique. Ainsi vous guérirez pour sûr. Dans l'ancien temps, on désespérait de guérir la tuberculose. A présent on revient de cette maladie comme de tant d'autres.

Cher, cher Rouvère, au revoir en France que nous aimons tous les deux.

Bien à vous

votre Georges Brandès.

227 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague

(pour le moment à la campagne)

20 juin 19.

Mon cher ami, dont j'ai la dernière fois écrit le nom d'une orthographe négligée¹ (comme si je fus une dame du 18^e siècle), votre lettre m'a fait de la joie², et je veux espérer le mieux pour votre santé.

Je ne connais que de nom l'endroit célèbre où vous vous êtes réfugié, célèbre par sa colonie de peintres du temps de ma première jeunesse. Mais, n'est-ce pas, c'est dans la forêt de Fontainebleau ; et à présent, au moment où le printemps devient été, vous devez vous trouver dans les meilleures conditions pour guérir.

Je suis pour quelques semaines à la côte près du Sund à Hornbæk où je prends tous les jours un bain de mer bien salé ; j'ai ici quelques connaissances et l'on passe les jours en se promenant, se baignant, et en travaillant un peu. Seulement les hôtels, ou à vrai dire, les auberges, sont inquiets³. On joue du piano, qui est bien un des pires instruments de torture que le diable ait inventé — pour un être qui désire penser et écrire, la cuisine n'est pas parisienne, et la plupart des vins si mauvais que chers. Néanmoins l'air est ici adorable, et le ciel, qui change à tout instant, est réjouissant.

A cet instant, tombe une pluie d'été longtemps désirée ce qui m'empêche de sortir et de me baigner. J'emploie donc ces minutes à vous redire combien je vous aime. Je connais la sensation que vous devez avoir, d'être rendu à la vie, je l'ai connue après quelques longues maladies. On est faible, mais on jouit de tout.

Cher ami, depuis six mois je fais un peu irruption dans votre domaine. Je m'occupe (comme du reste j'ai fait pendant plus de 50 ans) de Michel-Ange ; je l'étudie si bien que je puis. Je crois avoir vu et revu toutes ses œuvres, j'ai des reproductions de ses dessins, et je suis surtout muni d'une bibliothèque assez fournie sur l'histoire de son temps. Il a toujours été un de mes dieux, bien que je voie des tares dans sa personnalité. Le petit livre de Romain Rolland⁴ (que vous connaissez peut-être) me paraît trop mélancolique dans sa conception. Rolland tient surtout à montrer que Michel-Ange (comme plus tard Beethoven)

fut malheureux et mal compris de la foule. Mais être grand et être mal compris est presque identique. Et Michel-Ange a eu des compensations intérieures.

Du reste, ce n'est pas le moment de s'entretenir de Michel-Ange. La paix sera, je pense, signée dans quelques jours, et l'humanité respirera un peu plus librement. Je crains pourtant que, longtemps encore, celui qui voyage sera suspect comme « espion » et qu'on doit avoir des passeports et des visa sans fin.

Au revoir, mon bien cher ami, faites-moi savoir (quand vous serez en humeur d'écrire) comment vous allez. Croyez-moi toujours votre ami intime et dévoué

Georges Brandès.

228 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

• Marguerite *, Barbizon (S-M)
6. VII. 19.

Très cher ami,

Je vous ai déjà écrit sur deux cartes qui vous montrent un peu l'endroit où je suis¹. — Je vous ai envoyé aussi une revue italienne et un texte idem sur Michel-Ange² que j'avais justement sous la main quand j'ai reçu votre lettre. Excusez-moi d'ailleurs car il se peut que ce texte soit idiot je n'en sais rien, il me faut un vrai effort pour lire l'italien que j'ignore. Tant pis est-ce qu'on sait : il y a peut-être dans ce texte une indication matérielle de détail. Et en somme : au panier ! comme le Père Ubu disait : A la trappe ! à la trappe !³

Je ne connais pas le texte de Romain Rolland, l'erreur de psychologie que vous me signalez suffit à en marquer la valeur. Tout cela est bien loin, bien au-dessous de vous ! on s'étonnerait plutôt que vos yeux l'aperçoivent. C'est une vraie ânerie de penser ou d'écrire que les hommes de la taille de Beethoven et de Michel-Ange puissent être malheureux ou alors ce malheur n'est qu'un

tremplin pour de telles béatitudes intérieures comme vous le dites, qu'il y perd ici le venin qu'il apporte au commun des hommes. J'ai beaucoup de peine vous savez de ne pouvoir vous lire dans vos incursions au fond des grandes âmes.

Quand j'étais à l'hôpital l'an dernier j'avais fait venir vos *Pages choisies* du *Mercur*. Malgré ce que je sais de ce choix et de cette traduction j'y ai trouvé un généreux aliment — que serait-ce si j'avais en français vos œuvres plus récentes, votre Shakespeare etc... Quel malheur que nous soyons en France et depuis si longtemps des gâcheurs de papier ! Vous n'imaginez pas les stupidités qui s'impriment — et je ne parle pas du tout à fait méprisable ! Et croirez-vous que chez Alcan, notre grande usine de Philosophie, où est traduit en trois volumes le *Monde* de Schopenhauer on a laissé pendant toute la guerre le tome I épuisé sans réédition et que, encore maintenant, on laisse cela en l'état ! Ainsi moi malade et près de mourir et désirant relire cela parce que je ne pouvais pas lire beaucoup et que c'est très substantiel, je n'ai pas pu me le procurer — même avec une majoration de prix — ce qui prouve combien cet ouvrage manquait à beaucoup d'esprits. Et à côté de cela des torrents de sottises, stratégies en chambre et autres billevesées, s'écoulaient et s'écoulaient en innombrables in-folios ! O, j'ai un dégoût ! mais un dégoût... Je me tourne vers le 14^e et 15^e siècles français que j'ai toujours beaucoup aimés... François Villon qui est mon grand, grand ami (en voilà un qui fût « malheureux ! ») J'ai en main une très bonne biographie en deux forts volumes de mon ami et camarade d'enfance Pierre Champion⁴ — je me délecte avec cela — Et puis moi, j'ai une manière singulière de lire — il n'est point de cortèges de quelques mots que j'aime où je ne m'arrête longuement, avec béatitude j'en respire toute la sève, je vois qui a écrit, j'écoute battre son cœur et j'essaie de recueillir toute son inclinaison psychologique, et je fraternise souvent avec

une douceur sans pareille. Mais aussi je lis très lentement, ce sont des rêveries, des voyages qui n'en finissent plus !

Je ne pense pas au travail maintenant car une seule chose pourrait recueillir à l'avenir mes efforts et ce serait le bois, taillé au burin par moi-même — mais voilà, dis-je, je n'en ai pas la force physique, ou du moins je ne veux pas l'expérimenter avant d'avoir assuré ma force dans une puissance physique générale évidente sur quoi je puisse appuyer la fatigue locale du bras droit et de l'épaule qu'apporte la gravure sur bois — et malheureusement c'est justement le sommet de mon poumon droit qui a été molesté — et il y a toujours dans ce cas un lien plus ou moins étroit entre la fatigue musculaire de cette partie et l'organe lui-même. Ce n'est donc pas avant quelques mois que je pourrai essayer d'exploiter ma veine si elle porte encore quelques bons gisements.

Toujours est-il que c'est là que j'ai toujours été irrésistiblement porté (la gravure s/bois) mais toujours détourné par la commodité de remettre les dessins à la plume au graveur... j'ai toujours reculé de graver moi-même mais j'aime tant, pour la création la complicité laborieuse de la main, que je n'aurai jamais d'autre ressource pour me satisfaire que de m'y mettre enfin. Et plus je conçois mes spéculations, mes efforts spirituels serrés et quasi insaisissables, plus je voudrais les traiter moi-même en ouvrier dans la matière. Je ressens cette idée-là très ardemment.

Cela m'a bien fait plaisir quand vous m'avez dit que jamais vous ne vous êtes mieux porté — plus que plaisir, une joie très intime et très profonde, car j'étais inquiet de vous à ce sujet-là pendant si longtemps où je n'ai pas eu de vos nouvelles, vous ayant quitté autrefois dans ces menaces perpétuelles où vous étiez avec votre circulation. Continuez cher ami ! et protégez-vous bien — le bon exercice que vous prenez à la façon des sirènes doit être bon pour vous. J'ai regardé sur la carte l'endroit où vous êtes ;

soyez-y content et « heureux », c'est le vœu que je vous envoie, et ne restez pas trop longtemps sans revenir en France. Notre bon ami Clemenceau nous a appliqué un de ces petits régimes de censure dont je ne vous dis que cela — ses méthodes sans doute très bonnes pour la guerre ne sont pas je crois excellentes pour la paix — mais tout cela s'arrangera, se tassera comme dit le « poilu ». En politique, (pardon si vous avez des illusions là-dessus !) un guignol chasse l'autre.

Pour vous donner une indication sur mon état je n'ai plus, ou à peu près aucune fièvre, le matin 36° 7, l'après midi 37° 1 — ni toux ni expectoration d'aucune sorte. Je vais et viens et toutes mes fonctions sont excellentes, il ne me reste qu'un peu d'oppression si je presse un peu le pas. Et à l'auscultation on n'entend plus paraît-il absolument rien.

En somme au lieu d'être profondément enraciné dans ma nature, les accidents pulmonaires, tout violents qu'ils aient été, n'étaient que des accidents. Néanmoins je reste et passerai l'hiver au grand air ici probablement. J'ai passé toute cette guerre tout recroquevillé, comme un crapaud sous sa pierre. O non, certes, je ne suis pas fait pour ces événements-là — il en est qui y trouvent de l'excitation et du sel, — moi pas ; je l'avoue humblement — et par ailleurs je ne réclame pas de lauriers.

De tout cœur auprès de vous en amitié

Rouveyre.

Contrairement à ce que je vous ai dit dans mes cartes je vous écris à Hornbæk.

229 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 25 juillet 19.

Bien cher ami,

Quel bonheur que vous êtes presque rétabli ! J'osais à peine l'espérer et c'est la réalité. Permettez-moi d'abord de vous dire combien cela me réjouit.

Vous êtes bien aimable vis-à-vis de moi. J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé, les deux cartes avec l'image de votre rue et l'indication du chemin à cette forêt célèbre que, hélas, je n'ai jamais vue, et que je ne verrai vraisemblablement jamais.

J'ai lu l'article si mérité et si louangeur sur vous, car moi, qui ai passé plus d'un an de jeunesse en Italie¹, je lis facilement l'Italien. Seulement les vers me sont quelquefois impénétrables. Enfin j'ai reçu le petit travail sur Michel-Ange. Savez-vous que vous possédez une délicatesse (je ne dirai pas féminine, car les femmes sont trop souvent plus grossières que les hommes) mais exquise en pensant à moi et à mes travaux. J'ai été profondément touché en recevant cette preuve de votre intérêt. Le petit travail en soi ne vaut pas grand'chose et ne contenait presque rien que je ne savais pas d'avance. Mais qui pense aux occupations d'un autre et voudrait lui être agréable de cette manière ! Personne que vous.

Dites, s'il vous plaît, s'il existerait en France une édition des dessins de Michel-Ange, pas une reproduction des sculptures et des tableaux, qui est partout, mais des dessins. J'en ai besoin au plus haut degré, et je ne puis pas me les procurer ici. Si vous pourriez m'en indiquer le titre exact, je commanderais l'œuvre chez un libraire ici. Vous qui connaissez tant d'artistes et tant d'amateurs d'art devrez sans trop de difficulté pouvoir me renseigner.

Ces jours-ci, j'ai eu une invitation à entrer dans le comité de patronage d'une Union appelée Clarté² dirigée entre autres par votre ami Georges Duhamel, un des hommes dont j'ai fait la connaissance dans votre maison que j'aime le plus. Je trouve sa comédie *Dans l'ombre des statues* tout à fait excellente ; je comprends moins bien ses vers sans rythme précis et sans rimes³.

O cher ami, ne parlez pas de ce livre de fragments d'essais

qu'une femme suédoise éditait sans même me consulter et qui n'est qu'un rien qui me fait honte. Je voudrais que vous puissiez lire mes livres sur Shakespeare ou sur César, ce serait au moins quelque chose, mais les damnées langues nous séparent. Cette chose immonde est pire que rien.

Il me réjouit que vous avez des projets d'avenir, que vous voulez essayer de nouvelles méthodes dans votre art. C'est la vie aux joues vermeilles qui revient à vous et vous embrasse sur la bouche.

Vous êtes un reconvalescent, et cet état est bon.

Moi, qui suis un passionné, le suis tellement que je ne pourrai jamais avoir un jour de bonheur tranquille.

A vous.

Georges Brandès.

Mes meilleurs compliments à la jolie fillette qui a la bonté de se souvenir encore de moi.

230 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

[25-8-19]

Très cher Ami,

Un mot seulement pour répondre à votre demande. J'ai adressé de divers côtés la question. Je vous ai adressé celle qui m'est venue d'Italie et qui semble la meilleure nous signalant une édition de Berlin en 1910 ou 11 — qu'il doit vous être facile de vous procurer. D'ici, à Paris. je n'ai rien de bon — sinon chez les photographes Braun (principalement) et chez I. E. Bulloz, 21 rue Bonaparte ; d'après les réponses que j'ai reçues il semblerait qu'il n'y ait pas en France d'éditions des dessins de Michel-Ange. Mais malheureusement mon affirmation négative ne pourrait être sûre que si je pouvais à Paris m'informer en personne. Mais je ne voyage pas par prudence physique. Quelqu'un m'a envoyé un gros ouvrage

350 pages publié en 1876 par la Gazette des B^x Arts. Cela s'appelle : *L'Œuvre et la vie de Michel-Ange* dessinateur — sculpteur — peintre — architecte et poète — illustré, par M. M. Charles Blanc, Eug. Guillaume, Paul Mantz, Charles Garnier, Mézières, A. de Montaiglon, Georges Duplessis et Louis Gonse. Ça doit être la réunion d'importants articles de ces messieurs, publiés antérieurement dans cette importante revue. Ça a l'air un peu pompier mais il peut y avoir là-dedans des informations matérielles et des références qui peuvent (peut-être ?) vous être utiles...

Bref on m'a fait cadeau de cela mais je n'en ai que faire, personnellement, et ça retrouvera dans ma pièce aux livres ceux qui y dorment d'un sommeil que je ne troublerai vraisemblablement jamais — donc si vous voulez cela, un mot simplement sur une carte et je vous l'expédie, et je vous assure sans que vous m'en deviez la moindre reconnaissance.

Duhamel a publié pendant la guerre deux ouvrages qui ont été très prisés, l'un fut prix Goncourt, un nouveau vient de paraître. C'est bien, mais ceux qui s'intéressent à lui regrettent une sorte de ton prédicant qui lui vient semble-t-il avec le succès. Son dernier livre *la Possession du Monde* en est imprégné¹. Moi j'ai horreur de cela, j'aime les choses claires et simples — naturelles, avec de bonnes racines dans la terre fraîche. Tout ce qui touche à l'emphase ou s'y apparente, même de loin, me fait suer ! Je n'aime que les choses d'une spéculation absolument désintéressée, et en manière de prédication j'aime mieux qu'on laisse la paix aux gens — et surtout qu'ils nous donnent bien le retour de cette bonne maxime ! Echangeons des fruits, des choses nourrissantes... mais des méthodes de conduite ou de la philanthropie ah ! non : Zut !

Voilà mon programme ! vous voyez que la santé me revient... oui, merveilleusement, si bien que je suis déjà au-delà de ce que je

pouvais espérer de mieux. Mais je serai prudent et sage, et passerai l'hiver ici.

De tout bon cœur votre

André Rouveyre.

25. VIII. 19. Barbizon. S & M.

231 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 2 septembre 19.

Mon bien cher ami,

Vraiment vous êtes un oiseau rare. Pour tout de bon, vous vous intéressez au travail d'un autre, vous vous incommodez à cause de moi ; vous pensez à moi après ne m'avoir pas vu pendant 6 ans. C'est énorme, dirait Flaubert¹.

Et je ne dois pas vous être reconnaissant, dites-vous. Vous plaisantez. Ou à vrai dire, vous êtes un miracle de bon goût et de bonne éducation.

Je vous écrivais trop tôt que j'avais mon affaire². Certes, on m'a prêté la collection des dessins éditée par Frey³, de l'académie ici. Mais je dois la rendre tout de suite. J'ai donc essayé d'acheter les volumes en Allemagne. Mais l'ouvrage est épuisé depuis longtemps, et en Allemagne, écrasée et dénuée de tout, on n'imprime plus d'œuvres coûteuses. Ainsi, je ne puis pas compter sur cet ouvrage. Encore le texte allemand est pédantesque ; Frey perd le temps à polémiser contre d'autres pédants allemands. Ainsi sans honte, mais avec une profonde reconnaissance, je recevrais tout ce dont vous pourrez vous passer d'essais et de reproductions françaises.

Comme je suis content que vous allez toujours mieux ! C'était mon espoir ; mais hélas on est si habitué à ne pas voir arriver ni réussir ce qu'on espère. Vous êtes donc rendu à la vie, et, j'espère, à une vie belle et satisfaisante.

Vous ne pouvez pas vous imaginer comme nous sympathisons

quant à ce que vous me dites sur Duhamel et sur l'art en général. Moi aussi j'ai été choqué de ce ton sentimental dont il se sert à présent, un peu aussi de ses préférences que je ne puis partager. Il adore Paul Claudel.

Dans l'année 1903, j'étais (avec un Hollandais m'a-t-on dit) le premier qui écrivais sur Claudel⁴. J'étais frappé par ses drames l'*Arbre*. Nous étions en correspondance suivie quand il était consul en Chine. Je lui reprochais ses vers (qui d'après moi ne sont pas des vers) ; il les défendait naturellement avec enthousiasme et éclat. A présent il est devenu ultramontain, réactionnaire, un chef de l'école catholique — en poésie, et je ne trouve pas de sens commun dans des œuvres comme l'*Otage*. Il me paraît si démodé de défendre le catholicisme que de l'attaquer. Claudel est devenu ministre de France à Copenhague⁵. Je le connais ; je le voyais ici chez M. Bapst au printemps de 1914. Mais je n'ai pas pu me vaincre à lui faire une visite. Tout ce qu'il pense est trop loin de ma manière de voir. Le connaissez-vous ? Pour un homme comme Elémir Bourges il est le plus grand poète de la terre⁶. Je ne le trouve même plus intéressant.

Soyez prudent, ne perdez pas ce que vous avez regagné de forces, gardez-vous pour vos amis qui vous aiment.

De tout cœur à vous.

Georges Brandès.

232 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

Barbizon 11. IX. 19.

Mon très cher Ami.

Je vous adresse le livre dont je vous ai parlé. Il est pompier, je vous l'ai dit, mais au point de vue des renseignements matériels je crois qu'il comporte tout ce que l'on savait à peu près à l'académie des B^x Arts, au moment où ce livre a été imprimé. Je l'ai par-

couru ; on y parle à un certain endroit (M.-A. dessinateur) d'un dessin ayant figuré à Florence qui doit être une chose étonnante dans le sublime — ce viol, avec sur le personnage féminin le sentiment que décrit le rédacteur. Si vous y pensez vous me direz. Si vous connaissez ce dessin et s'il est parmi ceux édités par Braun et C^{ie} (celui-ci m'a avisé il y a quelques jours que suivant mon désir il vous a adressé la liste de ce qu'il possède — ce doit être beaucoup, si j'en juge déjà par un ancien catalogue que j'ai vu d'il y a 30 ou 40 ans). Malheureusement, je vous l'ai dit, je n'ai eu aucune réponse satisfaisante sur la question recueil de dessins, et les photos de Braun se vendent séparément. Peut-être pourriez-vous demander un prix spécial et un peu atténué...

J'en suis bien navré, c'eût été si commode et si vite fait, tout cela, et mes renseignements décisifs, positifs ou négatifs nettement si je pouvais aller à Paris — mais je ne veux faire aucune imprudence, c'est pour cela que je ne puis vous servir comme je l'aurais de bien bon cœur désiré.

Je ne m'étendrai pas sur ma santé : elle devient heureuse chaque jour davantage et je n'aurai plus à vous en parler, n'y pensant plus guère, ayant automatiquement ma prudence en éveil : cher Ami, j'ai seulement été serrer la main de Charon, il n'est point pressé de me passer...

Je travaille, je grave sur bois et... j'écris un peu ! vous allez rire ! tout cela doucement me reposant de mon apprentissage manuel sur la notation de quelques souvenirs. J'ai écrit et illustré dans le bois quelques pages sur mon ami Gourmont¹ qui est mort en 1915. Il était aussi retiré et sceptique que vous et moi, et malgré cela on avait entre nous de la tendresse. Il reste aussi présent pour moi que si je le savais dans sa cellule de Paris à travailler. Je vous enverrai cela qui paraîtra (la 1^e partie) dans une petite revue de jeunes gens à Genève — comme ce sont des jeunes

gens dans le bon sens et pleins d'obligeance pour moi. Je leur avais donné pour reproduire deux anciennes photos de Gourmont que j'avais faites chez moi autrefois — ils ont désiré que j'y joigne quelques mots et quand j'ai voulu faire cela je me suis trouvé si content que je n'en finissais plus et que j'ai joint des images...

Merci de ce que vous me dites au sujet de votre satisfaction de mon retour en bonne santé. Je le sais que vous me donnez votre affectueux acquiescement. Et je le savais bien aussi quand j'étais presque à l'agonie — et aussi quand le premier jour que j'ai pu me lever et m'asseoir tout faible encore et tremblant (malgré mon sourire intérieur qui ne m'a jamais quitté) le facteur m'apportait après un si long temps votre gentille lettre. Oui je sais et je me souviens d'autant plus que restent seules dans ma tête les très rares et très parfaites inclinaisons de ma nature...

Henri Albert vous maltraite ici².

J'ai vu en effet que Claudel est ministre chez vous. Je le connais un peu seulement, quand j'ai fait un dessin de lui nous sommes entrés en contact — il est plaisant à voir et à entendre, et il est tenu ici pour un galant homme. J'étais à la représentation de *L'Otage*³, cela ne faisait pas mal à la scène (évidemment ce n'est pas Ibsen, ni son petit doigt) — je crois que j'ai là les croquis que j'y fis. ! Il faut admettre la faiblesse des gens qui croient à quelque chose bien qu'en se jetant dans la religion il y ait quelque forfaiture, et l'acceptation du reniement de la personnalité dans son sens original, généreux. Je n'admets plus la religion que comme sel dans l'usage du plaisir. Les meilleurs moments m'ont toujours parus lorsque les femmes remuées par la nature combattent avec le péché. Il y a là un vrai agrément, objectif naturellement et exclusivement.

Je connais peu de chose de Claudel, l'abord m'en est déplaisant pour les mêmes raisons que vous — pourtant j'ai lu de lui de fort

belles choses. Le plus drôle est qu'il a tiré Rimbaud des enfers pour le placer à la droite du Père⁴. Vous savez que Claudel dit avoir trouvé son chemin de Damas dans la lecture et la contemplation du gentil et génial voyou⁵ qui bouleversa Verlaine, et éclaira de son feu magnifique la poésie française.

Que diriez-vous de Francis Jammes ! il a versé des quatre roues en plein dans la plus vilaine et nulle bigoterie et, après nous avoir ravi dans sa jeunesse, le voici qui est la risée de ses amis même⁶...

Mais cela n'est pas pour surprendre, ni pour être condamné : des poètes ne sont pas par là même des philosophes. C'est plutôt de la peine qu'il faut avoir lorsqu'ils tombent... Je crois bien que Claudel est le plus grand poète de la terre comme Elémir Bourges en est le plus grand prosateur... Ainsi soit-il !

Quand je vous appelais bon, autrefois, et que je vous faisais tressauter, je voulais dire bon comme je l'entends — un diamant bien rayonnant, limpide et sec, et ce qui en est touchant pour moi, comme fraternels, les délices les meilleurs de l'esprit, avec la connaissance et la joie de toutes les amertumes des intelligences bien trempées ; voilà de bons matériaux pour l'amitié profonde et inaltérable que j'ai pour vous de tout bon cœur.

Rouveyre.

233 *Georg Brandes à André Rouveyre.* Copenhague 30 Septembre 19.

Mon très cher ami,

Combien d'embarras je vous ai fait ! Et combien de services vous m'avez rendus ! Vous daignez vous intéresser à mes travaux, vous, un étranger qui ne pourrait même me lire quand j'aurai fini. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point cela me touche le cœur. Vous qui avez vécu, vous savez comme moi comme c'est rare de trouver quelqu'un qui s'intéresse vraiment à nous. Car si c'est par snobisme, cela ne compte pas, n'est-ce pas ?

D'abord les affaires ! Je viens de renvoyer à la maison Braun & C^{ie} sa liste qu'elle désirait avoir de retour. Comme j'ai réussi à me procurer le recueil complet des dessins de Michel-Ange (par Karl Frey) je puis me passer des dessins photographiés par Braun (dont j'ai possédé beaucoup toute ma vie) et j'ai commandé seulement (pour ne pas me montrer impoli) quelques photographies d'après des dessins de Léonard. Je n'aurai donc non plus besoin des photographies que m'offre Giraudon.

Quant à l'attaque de M. Henri Albert, j'ai envoyé un petit article (recommandé) à M. Vallette¹. Vous ne vous imagineriez pas jusqu'à quel point tout dans cet article d'Albert — qui est Albert ?² — est erroné. Dans l'année 1890 le directeur de *Berliner Tageblatt* me demandait quelques articles. J'en écrivais quelques-uns, et depuis cette année (il y a donc trente ans) jamais de ma vie je n'ai écrit dans ce journal. Il paraît qu'une traductrice lui ait envoyé quelque fragment d'article comme s'il venait de moi. Ce qui est absolument idiot, c'est que ce Monsieur Albert ne sait pas même ma situation vis-à-vis de l'Allemagne. Depuis l'année 1899 quand je commençais d'attaquer la Prusse pour le sort dur qu'elle faisait aux habitants danois du Slesvig, il était défendu de nommer mon nom dans le *Berliner Tageblatt* et les autres journaux chauvinistes de l'Allemagne³. J'y ai été absolument boycotté pendant une douzaine d'années et plus.

Mais je perdrais l'encre et le papier en vous racontant longuement ces vieilleries qui ne peuvent guère vous intéresser. Seulement ceci : pendant tout ce temps Clemenceau et Anatole France écrivaient dans un journal autrichien la *Neue freie Presse*.

Mon cher ami, je vous aurais écrit plus tôt si je ne souffrais pas d'une attaque de ma maladie chronique, la phlébite. Cela me force à rester tranquille, et cela me fait perdre ma bonne humeur,

bien que cela n'amoindrit pas beaucoup ma faculté de travail. Ne pouvant pas sortir, je travaille jusqu'à 16—18 heures par jour.

J'ai reçu le livre que vous avez eu la grande bonté de m'envoyer. Oui, tout cela est un peu élémentaire et démodé, mais vous ne pourrez pas juger quel bienfait c'est pour moi de lire sur Michel-Ange quelques essays écrits par des Français après avoir lu quelques dizaines de livres faits par des Anglais, des Allemands, des Scandinaves sans style mais pleins de pudeur. Le français reste et restera toujours pour moi la langue des hommes artistes et des hommes libres.

Ainsi même ce mauvais livre qui me vient de votre main est un bienfait.

Je n'ai pas eu occasion de voir Claudel ici ; mais on est content de lui ; il n'est pas mal entouré comme son prédécesseur Monsieur Conty⁴. — Je suis un peu étonné de votre indulgence pour *L'Otage*. Peut-être que cela fait de l'effet au théâtre, mais l'idée de la pièce me semble peu naturelle. Quel mal ferait Napoléon au pape ? Il n'était pas Tchinguis-chan, et en 1814 il avait quinze jours encore à régner.

Enfin, cher ami, à nous deux ! Vous êtes regagné à la vie ; moi, je suis dans les années où on est forcé à penser à l'abandonner, et nous ne nous connaissons que peu. Mais je sens une irrésistible attraction vers vous. Nous sentons de la même manière et nos pensées se rencontrent. Ma sympathie pour vous est si profonde que les sympathies qui étaient au fond des amitiés de ma première jeunesse.

Vous écrivez donc sur Remy de Gourmont. Je l'ai beaucoup lu, mais je ne l'ai entrevu qu'une fois, un soir chez Madame Lucie Mardrus, où il montait avec son amazone pour faire ma connaissance pendant quelques minutes.

[— — —]

Ne savez-vous pas ce qu'elle est devenue cette aimable Américaine ? et quel est le sort de Madame Mardrus qui m'avait tout à fait gagné, et qui me déteste peut-être après avoir lu des blagues contre moi ?

Tout le monde à Paris parlait mal d'elle, mais elle était à la fois très jolie et pleine de talent.

Quand j'ai commencé cette lettre, j'avais mis devant moi 97 autres lettres, auxquelles il faut répondre — hélas — mais j'ai voulu vous écrire aujourd'hui.

A vous.

Georges Brandès.

234 *André Rouveyre à Georg Brandès.*

Barbizon. 9 oct. 19.

Bien cher Ami,

Vous exagérez je vous assure le petit service que vous dites que je vous ai rendu. Vous seriez davantage dans le vrai si vous mesuriez par sa faiblesse même et par opposition de proportions ces menues choses auprès de l'affectueuse fraternité que je vous garde aussi au fond du cœur.

Je suis très content que vous ayez votre collection. A propos des dessins du Vinci je suppose que vous connaissez ceux incomparables sur la génération, avec les graphiques émouvants du drame intérieur de l'organisme¹.

Vous avez bien fait de répondre à Henri Albert ; je n'osais pas vous le conseiller parce que cela est trop de votre sens intime. Mais, à force de négliger sous prétexte de petitesse adverse, on laisse établir des légendes qu'un seul mot opportun de temps à autre suffit à faire écrouler, une exécution comptant pour plusieurs sévices. Je ne vois pas bien si vous me dites que vous ne savez pas qui est Henri Albert, ou si votre point d'interrogation n'est pas seulement ironique ? En tous cas Henri Albert est ici en

France, à la librairie du *Mercur*e, le traducteur des œuvres complètes de Nietzsche. C'est votre préfacier des *Essais choisis* ! mais vous le connaissez que Diable !

C'est un bon garçon, actif et serviable, du moins il l'a toujours été obligeamment avec moi, me tenant par exemple au courant de ce qui m'arrivait en Allemagne autrefois lors des publications que j'y ai faites. Il est très acerbe et très partial, d'un patriotisme forcené avec des partis pris et des méprises poursuivies une fois engagées. Aucune souplesse et le désir d'être mordant. Il est dans mes *Visages des Contemporains*. Si vous avez le livre sous la main, vous y verriez sa binette. Il a beaucoup travaillé autrefois avec Barrès, politiquement, et rédigeait un journal de l'Est, bien si on veut à un certain point de vue, moins bien au point de vue bon équilibre spirituel qui est le nôtre.

Je lirai avec plaisir votre réponse comme j'avais lu et apprécié vos réponses à Clemenceau.

A propos de votre recueil d'essais choisis. Quel malheur que vous ne m'en ayez pas parlé nettement, moi je ne pouvais pas aborder un tel sujet avec vous mais, avec votre précipitation et votre confiance, j'ai appris que vous aviez signé alors que j'avais à peine ébauché dans ma tête le projet que je caressais de vous amener à faire un bon choix vous-même et d'en confier la traduction à Guy-Charles-Cros (à qui d'ailleurs je n'en ai jamais parlé mais qui aurait certainement été heureux à ce moment-là). Vous vous souvenez que je vous l'ai présenté, c'était avec le projet secret de vous en parler le moment opportun...

Vous auriez eu à Paris une petite maison en papier où on aurait pu vous trouver comme vous auriez pu le désirer... Enfin. Ne vous donnez pas la peine de me répondre là-dessus. Je me souviens parfaitement de ce que vous m'avez dit de la manière dont votre signature vous a été enlevée après un bon dîner... Rions-en donc... comme Figaro !

Je comprends ce que vous me dites du livre que je vous ai envoyé, donc je suis enchanté aussi ! A propos de *L'Otage* je vous ai dit vaguement l'écho qui m'en est resté. Le détail ne m'est plus présent —

Ce que vous me dites de votre sympathie me touche plus que vous ne pouvez savoir. Moi aussi je réponds bien à cette inclination dont vous parlez. Et j'espère de tout cœur ne point tarder trop à vous voir en France. Ma santé est remise, et voyez si je suis gourmand, j'aspire à devenir robuste ! J'exagère, mais sérieusement je suis si sage que je mérite encore une bonne santé moyenne qui me permette de reprendre mon travail sans les réserves qui le gêneraient ou l'empêcheraient. Ce que je fais hors de là ne vaut rien car je ne puis faire rien de satisfaisant sans une sorte de vrai ébranlement de moi-même, d'ailleurs assez rare, mais qui n'a pas trop de toutes mes ressources. N'attendez surtout rien d'extraordinaire sur Gourmont ! c'est très court. Ce sont quelques souvenirs sur lui et l'Amazone. J'y dis des choses sur l'amitié qui vous plairont. Ce que vous recevrez d'ici quelque 3 ou 4 semaines est à peu près $\frac{1}{3}$ de ce que je compte fixer sur le papier. Ceci est un recueil de petits faits et de petites impressions. La suite, en partie relative à l'usage sensuel et philosophique des femmes, sera plus suggestive... Je m'amuserai à cela dans quelque temps quand je serai installé à l'hôtel où je resterai ici tout l'hiver. Donc éventuellement mon adresse est simplement : Rouveyre, Barbizon (S&M) Vous allez dire : Diable ! il est bien connu à Barbizon !

Protégez-vous bien, bien cher ami, contre ces crises qui, je l'espérais, vous avaient laissé. Je suis bien fidèlement avec vous de bon cœur avec toute mon affection et tous mes vœux

André Rouveyre.

Je n'ai pas de nouvelles de l'Amazone depuis longtemps — peu avant ma maladie je l'ai vue puis, après, ma tourmente physique m'a emporté du monde...

J'aurai sûrement de ses nouvelles si elle est à Paris lorsque paraîtra ma petite histoire...

Vous envoie ci-inclus ma coupure de la *N^{lle} Revue Française*— revue d'importance littéraire assez grosse et qu'inspira, pas en manchette mais en vérité, André Gide.

J'ai cru comprendre qu'il s'agit là d'un de vos amis d'autrefois et d'aujourd'hui peut-être ?...²

235 *André Rouveyre à Georg Brandes.*

[Décembre 1922]¹

Mon bien cher Ami —

Souvent j'ai pensé à vous ; justement ces temps derniers où je me suis installé de nouveau à Barbizon car, à la suite d'une rechute (elle-même suite d'une reprise de ma vie à Paris trop intense pendant deux ans et finalement d'une grippe) et d'une convalescence difficile de cet été, j'ai résolu de me mettre à nouveau tout cet hiver au vert près de la forêt. Il y a quelque temps je me suis trouvé pris d'une fringale de lire au moins ce qui a été traduit de vos *Grands courants* — ça été impossible à trouver ; j'ai pu savoir que c'était chez un éditeur de la rue Monsieur le Prince, que l'unique Tome I était paru, mais je l'ai fait demander inutilement partout. (Dites-moi si éventuellement j'avais à parler de vous et de vos ouvrages (soit dans mes écrits futurs, soit dans une conversations avec un bon éditeur...) quel est celui de vos ouvrages qui vous paraît le plus significatif et qu'éventuellement vous verriez sans chagrin traduit en français si une occasion se présentait... à l'avenir ? Pourrais-je aussi parler dans ce cas ? Je vous dis cela non pas que j'aie une chose précise en vue mais déjà, par exemple, il m'est arrivé d'être consulté amicalement par quel- qu'éditeur — Ainsi par exemple, M. Crès qui a édité le tome I de mes *Souvenirs* et qui dispose de la direction d'un capital de

2.000.000 m'a, il y a 2 ans, demandé de lui suggérer des auteurs pour une sorte de bibliothèque qu'il lance de *Souvenirs* artistiques et littéraires... C'était une demande à but précis, mais aussi bien pourrais-je dans telle occasion où je saurais que vous seriez d'accord, dire votre nom en ayant la grande probabilité que vous pourriez consentir à ceci ou à cela dont il pourrait être question...)

Je vous dis cela parce que ce vif désir vous montre que je rêvais justement beaucoup à vous, à nos lointains accords dont les échos chez moi persistent aussi vifs bien que nous soyons à nouveau depuis longtemps comme deux carpes l'un avec l'autre ! Sans doute avez-vous terminé votre *Michel-Ange*...² moi j'ai publié le 1^{er} livre des *Souvenirs de mon commerce* en 1921³. Je vous l'ai envoyé ; puis j'ai repris le crayon et tout l'hiver passé j'ai travaillé pour un de nos grands quotidiens⁴, chaque semaine je devais faire et graver un portrait de nos principaux comédiens. J'allais tous les soirs au théâtre... J'avais repris ma vie sans compter, puis quelques autres excès, et c'est un peu ce qui m'a prédisposé à une rechute mais elle est absolument conjurée déjà et actuellement je suis florissant bien que je persiste à rester à la campagne.

J'avais le projet de vous écrire... J'attendais mon heure de grand calme... Ce n'est point celle-ci, ce soir, mais je suis si chagrin de cette note que j'ai vue, par hasard ce soir en venant à Paris, dans le plus grand journal parisien du soir⁵... Des pensées tristes m'en sont venues... certainement quelques mauvais garçons comme Clemenceau vous ont fait en France un lit qui n'est pas de roses... Et simplement par manque d'informations plus justes, et sur la foi de Clemenceau, on parle de vous ici comme du type le plus évident du renégat... et de l'ennemi... C'est tout de même à la fin pénible de laisser se fixer une pareille légende... Pourquoi une fois et une bonne fois ne répondez-vous pas à tous ces calomniateurs... évidemment vous penserez que je suis un enfant et que

votre mépris est plus grand que ces offenses... mais tout de même... ce qui me choque c'est que cette légende s'établit peu à peu et s'incruste plutôt, à mon sens, par le laisser aller de ceux qui ont la charge d'entretenir la chronique, que par aucune raison sérieuse, puisque jamais aucun texte de vous n'est en réalité publié. A Clemenceau, pendant la guerre, vous avez répondu une lettre parfaite et hautement justificatrice et justicière mais; le public, le grand public, ni même le public des Lettres et des Arts, n'ont point connu votre lettre qui d'ailleurs, (comme procédé habituel dans ces sortes de controverses avec un homme autoritaire, excité, et potentat dans sa feuille) fut étouffée en petits caractères, tandis que l'attaque dont vous aviez été l'objet avait été bien théâtrale et bien grasse...

Pourquoi ne donneriez-vous pas aux Français qui comme moi vous aiment, la joie d'une page telle que vous la jugeriez convenable en face d'une situation injuste envers vous, et envers nous, et dont l'établissement est à mon sens le fruit de plus d'irraisonnement et de méconnaissance que d'une véritable conviction... Si vous aviez une idée là-dessus et que vous vous y décidiez un jour peut-être pourriez-vous me le dire et, foi d'ami, je saurais faire en sorte que ce que vous voudriez fût fait... soit par exemple auprès du Directeur de l'*Intransigeant*, M. Bailby que vous avez rencontré chez moi, soit auprès de M. Vallette pour que la place que vous désireriez vous soit donnée. Et même, à la vérité, pourquoi vous-même ne proposeriez-vous pas à M. Vallette une étude, avec votre ironie et votre mesure, où, sans vous mettre personnellement en avant (pour ne pas descendre à la polémique), vous démontriez, et montreriez le mécanisme qui fausse d'un pays à un autre, d'une langue à une autre, le véritable caractère d'un honnête homme...

Vous pourriez d'autant mieux proposer une telle chose à

M. Vallette que vous n'avez sans doute pas été sans voir dans le roman de M. Dumur, en cours de publication dans le *Mercure*, comme vous y avez été malmené⁶ — néanmoins, afin de ne point descendre à une controverse, il me semble que vous feriez bonne figure en ne présentant votre mise au point comme autre chose qu'une étude désintéressée et simplement curieuse d'un cas de coup de main sur la véritable valeur morale d'un homme, histoire dont chacun sait que vous êtes par expérience bien informé...

En tous cas je vous dis tout ceci parce que cela me vient de bon cœur et que je suis tout à votre dévotion si mes réflexions vous souriaient et que vous pensiez que je puisse faire un pas, personnellement, pour arranger une semblable chose dans la manière et dans le sens que vous voudriez... Dites, si vous le pensez, que je suis un serin mais ne doutez jamais de mon affection toujours bien fidèlement attachée aux souvenirs de nos meilleurs moments de confiance que je n'oublierai jamais.

Il est possible que plus tard je parle, j'écrive, un peu longuement de vous, si j'ai encore des impressions, des retours d'impressions si vifs que je doive les confier au papier... si cela arrive quelque jour, vous verrez de quelle manière je dresserai votre stature et comme se trouveront bousculés ceux dont les passions politiques ont voulu atteindre un créateur, un homme inaccessible à leurs médiocres traits de pitoyables polémistes...

Mais actuellement je n'ai plus beaucoup de flammes en dehors des fouilles que je fais hardiment, de la plume, dans mon propre cœur... J'ai écrit un livre sur l'amour qui, bien qu'il soit entièrement composé en pages et que j'aie donné le bon à tirer ne paraîtra, pour des causes d'économie d'édition, qu'au printemps et peut-être à l'automne 1923. Ah... c'est une rude affaire morale que j'ai précisée là... Voici les chapitres :

- I Le Plaisir
- II Le regard braqué
- III Le cœur
- IV Le regard téméraire
- V Les Reins
- VI Echet
- VII Arlequin et Psyché — divertissement final dérisoire...

Vous voyez les grands plans de ma peinture...

Maintenant je ne sais où mon démon me portera... sans doute vers une retraite analytique encore, toujours, plus profonde en moi-même...

Adieu, cher et grand ami, je ne relis pas ces pages très spontanées et confuses car sans doute les déchirerais-je... et il faut, oui, tout de même que vous receviez mon affectueuse et fidèle pensée, montrée mal, hélas, mais que je vous envoie de tout mon cœur.

André Rouveyre
Barbizon S. et M.

Vous aurez ce mot près de Noël et de la nouvelle année : Je vous embrasse avec tous mes bons vœux...

236 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

24 Décembre 22.

Mon cher ami, le seul fidèle que j'ai rencontré en France.

Vous vous étonnez que je ne réponde pas à toutes ces expressions de haine fulgurante, à toutes ces idioties qui, fabriquées à Copenhague, continuent à être lancées à Paris.

Vous m'envoyez ce soir les quatre lignes de l'*Intransigeant*. Veuillez écrire pour moi à la direction de ce journal : Comment s'appelle ce pamphlet que j'aie écrit « contre la France » et qui a été distribué par millions d'exemplaires ? Où

a-t-il été imprimé? Qui en est l'éditeur? Il me paraît que j'aurais droit au moins à quelques centaines de francs pour ma vilaine manière d'agir. Or, je n'ai jamais vu de pamphlet, et je n'ai jamais reçu ni un exemplaire, ni un sou.

Je suis malade depuis quatre semaines et ne puis à peine écrire. Vous pensez que je n'ai pas précisément envie de m'occuper de telles cochonneries. J'ai vu dans un journal Danois qu'en Amérique on aurait imprimé un article que j'écrivais au mois d'Août. Les mots « contre la France » sont ajoutés, je ne sais pas par qui. On disait dans le journal danois qu'on se serait servi de mes paroles d'Août pour combattre Clemenceau puisque, j'avais exprimé l'opinion de presque tous les Américains. L'article était d'Août, où personne ne savait que Clemenceau irait en Amérique; son nom n'y était même pas nommé. Un éditeur américain que je connais un peu personnellement, Crowninshield, m'avait prié de lui écrire mon opinion si les Allemands d'à présent étaient vraiment des républicains. Je répondais que je ne le croyais pas. Quand un peuple a été monarchique pendant dix siècles, il ne change pas subitement ses idées parce qu'on écrit une constitution. L'article n'était ni pour l'Allemagne ni contre l'Allemagne. A présent il paraît qu'on en a reparlé à cause de la visite de Clemenceau. Quant à lui, les Français sont bien ridicules. Eux-mêmes l'attaquent à chaque instant et sans mesure; moi je ne l'ai jamais attaqué; en 1915 il écrivit deux articles brutaux et insensés contre moi, et depuis 7 ans la presse française, la plus mesquine et la plus méchante de la terre, me regarde comme déshonoré par cette trahison de mon ami le plus intime. J'ai feuilleté quelques pages contre moi dans le *Mercur*e par Dumur (une fois mon allié très soumis). A présent lié avec un Danois, Jørgensen qui a écrit la *Vie de François*

d'Assise et à qui j'ai fait trop de bien, quand il était jeune et pauvre, pour qu'il ne me déteste le reste de sa vie ; à présent il falsifie mes paroles, il ment effrontément, et dans un roman. Répondre à cela ! Oh non, il ne montera jamais à la hauteur de mon dédain.

Il dit par exemple que j'ai déclaré Maurice Barrès (pas le Kaiser) être cause de la guerre — une idiotie sans égale si j'en avais été capable. Je parlais un jour, en 1915 ou 1916, des criaileries : qu'on devait punir, pendre, décapiter les coupables. Et je disais à quoi bon ? Je répondais : Mettons qu'on pourrait trouver ceux qui le plus violemment aient désiré la guerre, devons-nous comme au moyen âge les décapiter ? Je ne nommais pas le Kaiser, c'est vrai ; mais je nommais le Kronprinz, qui était bien plus pour la guerre.

Ce coquin de Dumur raconte que je ne nommais pas le Kaiser mais il tait que je nommais le Kronprinz. Est-ce qu'on peut combattre cela ? Est-ce que l'hypocrisie et le mensonge cessent d'être des vices, commis par un Français ?

Je vous assure que je suis tellement dégoûté par la perfidie des Français que je pense ne mettre jamais plus mes pieds en France le peu d'années que je pourrai avoir à vivre encore.

Cette année, j'ai passé le printemps en Grèce. Je ne connaissais pas âme qui vive, mais comme cette vie, de ne voir que l'Acropole et les musées me parut stupide, j'ai pris ma carte de visite, je me suis fait conduire à l'Université ; j'ai donné ma carte à un étudiant, disant : « Donnez cette carte à un de vos professeurs, il connaîtra mon nom. » Il répondait : « Moi aussi je le connais ». J'avais au même instant 200 étudiants autour de moi. Et j'entendais une voix (celle du professeur des finances) crier : « Mais c'est un nom européen, un nom mondial ». Le jour même je fus enlevé de l'hôtel ; on me donnait l'appartement du premier

ministre qui fut vacant. Le gouvernement ne permettait pas que je payais ce que je mangeais et buvais, on payait pour moi mes voitures et le lavage de mon linge ; en séance publique on me faisait docteur d'honneur de l'Université. Des discours, du champagne, et les jeunes étudiantes (de Smyrne — hélas !) me couvraient après mon discours de feuilles de roses. Le roi et les princes ne savaient pas le bien qu'ils me feraient. Pourquoi donc aller dans un pays où perpétuellement je suis conspué, quand je puis aller dans des pays où je plais. C'est vrai que le roi et les princes hellènes ont été bien punis pour leur amabilité envers moi. Ils sont chassés. Mais si vous croyez que le rôle de la diplomatie française a été beau dans cette alliance avec Kemal et les Turcs et dans la destruction et les tueries à Smyrne, vous êtes en erreur. J'ai l'impression que dans la presse française on ne dit jamais un mot vrai sur tout ce qui se passe en Grèce et en Asie mineure.

Mais, mon bien cher ami, assez de politique, et nous sommes pour le moment infirmes tous les deux. Vous voyez comme on me connaît mal en France. Rien n'est traduit, quelques pages par hasard, et des pages qui ne signifient rien.

J'ai renoncé à la France mais pas à votre amitié.

[— — —].

Croyez-moi toujours et de tout cœur votre ami

Georges Brandès.

237 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

26 Décembre [1922]

Ami, bien cher ami,

Réfléchissez bien à ceci : J'avais 73 ans ; j'étais comblé de distinctions de l'Angleterre, des Etats-Unis, encore 1911 j'étais à Aberdeen pour être nommé docteur honoraire, 1912 les écri-

vains anglais me donnaient trois ou quatre banquets, 1914 il y avait au moins autant de banquets à mon honneur aux Etats-Unis, j'étais depuis 1911, où je parlai publiquement dans la grande salle de la Sorbonne, officier de la légion d'honneur. Depuis 1899 jusqu' à 1910 j'écrivais article sur article contre l'Allemagne pour son traitement des Danois du Slesvig. Je n'ai de ma vie eu la plus petite décoration de quatrième classe d'aucun état en Allemagne ; en 1915 un livre sur *Gœthe* qu'un éditeur allemand m'avait supplié de lui donner (à cause d'une ancienne promesse) me fut renvoyé en manuscrit « parce que les sympathies du livre furent trop françaises » — et je commencerais à faire ma cour à l'Allemagne au moment où ce pays avait tout perdu, prestige et argent, je ferais ma cour à Guillaume au moment où il se marie en Hollande — est-ce qu'il y a une légende plus idiote. Est-ce que cette presse française qui me persécute n'est pas d'une imbécillité à faire pleurer une pierre ? En France à présent pour mesurer quelques gouttes on prend un seau. C'est la manière d'agir du peuple le plus spirituel de l'univers.

On fait des commandements : Tu dois aimer et vénérer Poincaré. Tu dois aimer et vénérer Clemenceau etc. Autrement tu es un ennemi de la France. Mais que diable ferai-je si le vénérable Clemenceau accable le vénérable Poincaré avec des injures sans fin ?

Si j'aurais voulu répondre Clemenceau, je n'aurais dit que ce simple mot : You are no gentleman. Il a rempli son journal d'une vingtaine d'attaques contre moi, l'une plus imbécile que l'autre écrites par des épiciers danois dont je n'ai jamais entendu le nom. Comme si je n'avais pas su pendant les presque vingt ans de notre intimité qu'on pourrait trouver quelques douzaines d'épiciers français qui détestaient Clemenceau, et comme j'aurais voulu imprimer leurs effusions ici. C'était l'hystérie de la

guerre, soit ! Mais que cette hystérie continue en France sept ans après, c'est énorme.

[— — —]¹

238 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 25 janvier 23.

Mon cher ami, je vous dois bien de la reconnaissance, vous vous êtes incommodé pour moi, et qui fait cela !¹

Mais je vous assure, vous auriez pu être autrement tranchant, sans trop dire. Vous voyez vous-même que cette brochure que j'ai écrite contre la France et fait distribuer dans des millions d'exemplaires, n'existe pas et n'a jamais existé. Personne ne l'a vue. Moi je n'en ai jamais vu un exemplaire, je n'en connais pas l'éditeur, et je n'ai jamais reçu un sou pour les millions d'exemplaires.

Puisque ce n'est pas le directeur de l'*Intransigeant* qui invente cela, pourquoi le fait-il imprimer ?

De même je me demande : Comment se fait-il que de nouveau le *Mercur* du 15 janvier ait une attaque vénéneuse et mensongère contre moi ?² Ni Vallette ni Rachilde n'ont intérêt à me poursuivre. Pourquoi donc le font-ils ? Cette attaque-là est pour moi tout à fait mystérieuse. La seule chose vraie là-dedans, c'est que vers la fin de Novembre je parlais à Christiania sur l'Impérialisme en général. Quand je nommais la France je disais toujours que je ne parlais que d'après des sources françaises qui n'étaient donc pas soupçonnées d'hostilité contre leur propre pays.

Pas un journal en Danemark a dit un mot de ce discours, fait dans une réunion privée en Norvège.

Je n'ai jamais vu ce discours et je n'en possède pas de manuscrit. Le manuscrit est resté en Norvège, où une grève des

typographes en a empêché l'impression et la publication. Il paraît qu'une feuille de chou norvégienne ait envoyé un reporter haineux et qui ne m'a pas compris ; je n'ai jamais vu ce journal ni entendu parler de l'article.

Néanmoins le *Mercur de France*, qui est parisien, connaît cet article que moi je ne connais pas et résume un discours de deux heures en deux pages haineuses. Il y a en Danemark beaucoup de gens qui ne m'aiment pas, mais pas un journal danois a remarqué ce reportage. Comment cela se fait-il que le *Mercur de France* subitement lit le Norvégien et m'attaque pour un discours qui n'est pas même encore publié ?

Il paraît donc que Vallette et Mme Rachilde sont au service de toute cette crapule qui m'attaque. S'il y avait quelque chose de risible dans ce roman de Dumur, où il m'a pris à part, c'était que l'espion danois disait : Ce cher Brandès, je l'ai vu à Copenhague. Comme si l'on entraît chez moi ! Je suis barricadé contre ce monde de journalistes et d'importuns. Personne ne franchit ma porte.

Et cher ami ! Faites la comparaison. J'ai publié après de longues études deux gros volumes de 1124 pages sur Voltaire et son siècle en France au milieu de la guerre l'année 1917. Nous écrivons 1923, et jusqu'à présent pas un journal français ni une revue française ont dit un mot sur mon œuvre. Les Français s'occupent cependant des reporters norvégiens. Et ils sont fanatiques à un degré que nous ne comprenons même pas.

Il y a un an et demi, le théâtre français faisait visite à Copenhague. Mes compatriotes qui ne connaissaient pas mes sentiments hostiles pour la France mais qui savent qu'il n'y a pas d'homme en Europe qui connaît le théâtre français comme moi, me demandaient de faire le discours de bienvenue aux Français au château d'Elseneur, classique par le *Hamlet* de Shakespeare. Je le promettais. Le matin je reçois une lettre de M. Emile Fabre, le

directeur du théâtre français qui me dit qu' « à cause des derniers événements » il ne pourrait être dans la même salle que moi. Je répondais : « Quels sont ces derniers événements ? » Il ne me les confiait pas, tout en m'appelant « l'éducateur de sa jeunesse »³.

Toujours la même hostilité et la même crasse ignorance.

M. Fabre a écrit une pièce *Les Sauterelles*. Il y a là-dedans, je crois, 18 coquins, tous Français, et un honnête homme, gouverneur d'Annam, qui est chassé par les 18 coquins.

Est-ce que M. Fabre n'est donc pas un ennemi de la France ? Il y a quatre ans que j'ai écrit une ligne sur la politique générale du temps. Ainsi je ne me suis pas même prononcé sur la politique actuelle de la France. Et si je le ferais, je dirais ce que je tiens pour vrai, je n'écrirais pas pour obtenir des décorations comme les snobs misérables que je vois partout en Europe.

Hélas, cher ami, j'ai écrit plus de cinquante volumes et qui ne méritent pas votre attention. Rien n'est traduit en Français. Quant à Nietzsche que vous nommez, il s'est adressé à moi l'année 1888, je crois, désirant que je le fis connaître en Europe. Dans son propre pays il était absolument négligé et inconnu. Je l'ai fait connaître, et il m'a récompensé par une grande amitié. Bientôt après — sa démente et sa mort.

De tout cœur à vous.

Georges Brandès.

239 André Rouveyre à Georg Brandès.

Bien cher Ami,

Les Charmettes. — Barbizon. S & M.
30 - 1 - 23.

Alors vous avez dû rire en lisant mon plaisir d'avoir vu au moins ce bout de rectification dans *l'Intransigeant*¹... mais c'est que, quoique vous puissiez penser vous ne vous rendez encore pas absolument compte du mal que l'attitude de Clemenceau envers vous, vous a fait en France. Avec une moutonnerie reli-

gieuse, sur sa malédiction, on vous a exécré ; vous êtes devenu l'excommunié. Et quand dans un article, ici ou là, on a besoin d'un relaps n'importe quel écrivain public se ferait un scrupule de ne pas vous faire paraître...

Sans doute avais-je été plus tranchant. J'avais exactement et ironiquement posé les questions, textuellement, de votre lettre. D'autre part et personnellement j'avais écrit assez ardemment à mon ami Léon Bailby pour l'éclairer sur le fond même des attaques inqualifiables dont vous êtes l'objet... On a préféré prendre un petit bout de ma lettre... Mais on a enquêté sur la source de l'information on m'a même donné la date exacte et le nom du Journal américain... on s'est parfaitement rendu compte de l'innocuité de l'accusation. Dans le privé l'informateur faux s'en trouvera certainement marqué et sans doute son venin ainsi deviendra tari. On est si sûr ici de pouvoir taper sur vous sans péril qu'il a dû être suffoqué même d'une très modérée rectification...

La note n'a pas dû faire mauvais effet. Malheureusement je ne puis pas donner suite à la prière de M. Ventura Garcia Calderon qui dans un journal répandu va diriger chaque semaine une page sur la littérature étrangère et me demandait (c'est la 1^e fois qu'on me demande un article pour un journal...) une chronique sur vous pour débiter dans cette publication... C'eût été dans un journal qui s'appelle *Comædia*. Mais, hélas, Monsieur Calderon n'en savait rien : je suis en procès avec ce journal qui me doit de l'argent et veut le garder dans ses poches... Au point de vue de la littérature en France nous sommes de plus en plus dans la vase. Si vous croyez qu'on s'occupe maintenant ici de la beauté, de la littérature, de l'art, des spéculations délicates... eh bien, à mon tour de rire !. Ce n'est plus que marchands et marchandises... la bassesse des buts, la pénurie de l'intérêt spirituel sont inimaginables — nous vivons parmi des fossiles d'une part, des fossiles

excités, et de l'autre des gamins criards et ignorants et insensibles ... toute notre belle génération, où étaient tous nos fruits, toute l'espérance de notre France a été fauchée sur les champs de batailles. Il ne reste, je vous le dis, que vieux sots et jeunes serins. Dès qu'on voudrait toucher à la permanence du génie français c'est le trou noir et l'angoisse du sang perdu... chaînon irréparable de notre transmission.

Tenez compte de cela, mon bon ami, en nous jugeant. Vous savez que je suis peu porté au Lyrisme mais pourtant cela me serre le cœur quand j'y pense... A vrai dire, vous qui avez tant aimé la France et tant pénétré et chanté sa gloire, vous le grand, fort, et bon Héraut ce sont de vos fils aussi qui sont morts... ce sont ceux-là qui vous auraient donné des fleurs, qui vous auraient reconnu. Cette Obscurité dans laquelle vous me disiez, dans une de vos dernières lettres que vous tapiez, elle est peuplée des fantômes de tout ce qui dans le passé était déjà le plus vilain... tout cela surgit encore alors que les bons garçons neufs et francs ont été effacés du monde à coups de canons...

Cher Ami, on m'appelle pour le potage... Ah, que n'êtes-vous en face de moi...

J'irai à Paris dans peu de jours, après je vous parlerai du *Mercur*. Je verrai Vallette et lui parlerai un peu sérieusement. Je vous serre affectueusement la main avec la meilleure impression d'être près de vous — au moins j'y suis de tout cœur et tout votre

André Rouveyre.

240 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague ce 11 février 23.

Mon bien cher ami,

j'ai attendu quelques jours pour être si bien restitué que je pourrais reprendre notre correspondance surtout pour vous remer-

cier. Vous vous faites une peine infinie pour une cause qui n'a pas d'autre intérêt pour vous que celui qu'on fait tort à une de vos connaissances qui n'a jamais rien fait pour vous.

Quant à M. Henri Albert qui, dans le temps (pour les beaux yeux d'une dame suédoise qui avait traduit quelques fragments de moi), ait écrit une espèce d'introduction sur moi, je vous avouerai (peut-être à ma honte) que je n'avais jamais lu cette introduction. Vous vous souviendrez peut-être que dans le *Mercur* il m'accusait d'écrire dans le *Berliner Tageblatt* et, comme le chien, revenir à mes excréments, ce qui pour moi alors était incompréhensible. Aujourd'hui je vois à mon grand étonnement qu'il raconte dans cette introduction, page 13 en bas, que pendant mon exil (Octobre 1877-février 1883), « il commença une collaboration régulière au *Berliner Tageblatt* ». Eh bien, je vous jure que pendant les cinq ans que je passais alors — il y a 40 ans — à Berlin, je n'ai jamais mis mes pieds dans n'importe quel bureau de rédaction d'un journal allemand, et je n'ai jamais écrit un seul article dans le *Berliner Tageblatt*. Lui (qui ne sait pas un mot des langues scandinaves) croit toutes les blagues que des Allemands lui racontent. Moi, je ne l'ai même pas remarqué. Ce que je puis vous dire, c'est que jusqu' à l'année 1910, Georges Clemenceau et Anatole France étaient des collaborateurs réguliers de la *Neue freie Presse* de Vienne. Le correspondant de ce journal, un M. Frischauer, avait ses grandes entrées chez Madame de Caillavet, même quand elle, France et moi étions au déjeuner. Clemenceau me demandait souvent d'écrire l'adresse juste sur ses correspondances pour ce journal, quand nous habitions ensemble à Karlsbad.

Quant à M. Ssanine Cano¹ (pas Capo) c'est un Argentin quelconque, habitant Londres. Il me télégraphia, il y a à peu près un an, pour avoir un article à placer dans un journal argentin.

Je répondais par télégraphe que je ne savais pas qui il était. Il répondait m'avoir fait visite un jour à Copenhague. Je l'ai et je l'avais absolument oublié. Tous les étrangers qui arrivent à Copenhague désirent causer quelques instants avec l'animal que nous savons, et je les oublie au moment où la porte se ferme derrière eux.

(C'est terrible d'être ce qu'on appelle célèbre. Au mois de décembre je recevais par la première poste du matin 59 volumes, 25 lettres et un grand nombre de journaux, et l'on attend à ce que je passe mes journées à remercier pour ces envois).

Le plus ridicule, quant au *Berliner Tageblatt*, c'est que depuis l'année 1899 mon nom y était boycotté, c'était défendu de m'y nommer parce que (alors) j'étais « l'ennemi de l'Allemagne », ayant attaqué la tyrannie des employés allemands au Slesvig.

Même au commencement de la guerre je recevais une lettre furieuse du directeur du *Nationalzeitung* à Berlin parce que j'avais refusé de le recevoir ici. J'avais ce jour beaucoup à faire, j'avais défendu ma porte, et cet idiot m'écrivait que « même si j'étais un ennemi acharné de l'Allemagne, je pourrais montrer simple politesse vis-à-vis d'un directeur de grand journal ».

J'ai vu superficiellement ce que raconte sur moi ce Monsieur Ssanin Cano, que j'ai oublié. Il me fait dire que j'ai écrit « 3 volumes » sur la littérature française. Beaucoup n'est pas en volumes. Mais j'ai 8 grands volumes sur la littérature française. Et savez-vous combien d'articles sur Clemenceau seul se trouvent dans mes *Œuvres complètes*? 6. — Et ce qui est drôle. Le premier et le plus volumineux de 1903 ne pouvait pas être placé en France, on me répondait : « trop louangeur ». J'ai dû le publier dans le *National Review* de Londres. Et c'est après que j'ai écrit six articles à son honneur quand il était fort populaire, qu'il est tombé sur moi comme une brute³.

Pardon, mon très cher ami, de vous avoir ennuyé de nouveau.

[— — —]

Ce que je trouve fort comique (et un peu imbécile) c'est qu'on attaque un homme de 81 ans pour avoir changé ses idées et ses opinions. Ce n'est pas précisément l'âge de la volubilité à cet égard comme à d'autres.

Mais n'importe ! Cette misérable cause m'a prouvé votre amitié.

A vous.

Georges Brandès.

241 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 20 mars 23.

Mon cher ami,

Trop d'exigences de toute part et trop de travail obligatoire m'ont empêché de vous dire, comme je le voulais, combien je vous suis reconnaissant de toute la peine que vous vous êtes faite pour moi. On n'a pas besoin de devenir âgé pour savoir combien c'est rare qu'un être humain (qui ne doit rien du tout à un autre) s'occupe de sa réputation et voudrait réfuter des attaques haineuses faites contre lui.

Ce n'est pas votre faute que vous n'avez pas eu de succès auprès de la direction du *Mercur*. Néanmoins cela m'étonne — oh, très peu — mais je n'ai jamais eu la moindre dissension avec Vallette, j'ai rendu quelques services à Dumur qui même m'avait demandé mon aide pour son *Courrier Européen* avant la guerre, où je figurais toutes les semaines dans son comité de patronage. Ainsi mon nom y est dans chaque numéro de sa feuille hebdomadaire. Jamais nous avons eu une discussion. Même quand il se brouillait avec ses premiers commanditaires, les Finlandais (Mecheulin et d'autres excellents hommes) je ne voulais pas prendre parti, seulement (sous un prétexte) je refusais son invitation à un déjeuner que son nouveau journal donnait aux collaborateurs ; je ne

voulais pas blesser mes amis finlandais. Mais c'était cela une bagatelle, dont nous n'avons même jamais causé, et il y a beaucoup, beaucoup d'années de cela¹.

Par hasard j'ai retrouvé un petit paquet de son hebdomadaire, des numéros du commencement de 1914. Il était pacifiste passionné. Tout le journal ne contient que des attaques contre le projet de service de trois ans etc. Bien entendu moi, je ne me suis jamais mêlé de ces questions qui ne regardaient pas un étranger. J'ai été seulement pour les Finlandais contre le despotisme russe. Et nous étions alors d'accord.

Et comme c'est drôle ! Ma discussion avec Clemenceau, il y a 7 ans, avait entre autre pour objet mes paroles : « Je ne crois pas au combat du czarisme pour la démocratie universelle et pour les petites nationalités opprimées ». Comme je ne croyais pas au czarisme, Clemenceau me donnait la réputation d'être un ennemi de la France (!).

Avez-vous vu Madame Mardrus depuis qu'elle m'a fait visite à Copenhague ? Elle ne m'a pas écrit. Elle me disait qu'elle habite Quai Voltaire, mais elle ne disait pas le numéro. Elle était aimable et elle a eu du succès ici². — Moi j'ai encore un peu de phlébite au bras droit, ce qui est assez gênant, mais sans signification. Après pâques, je veux passer quelques semaines dans la Suisse française et peut-être dans l'Italie méridionale. Je n'irai pas en France, pas seulement pour des causes personnelles, mais tout le monde que je vois se plaint que les étrangers y sont mal vus.

Mon cher ami, j'espère que vous au moins êtes entièrement rétabli, vous qui êtes jeune et qui vivez à la campagne où l'air est bon et la forêt sera bientôt magnifique.

Ne m'oubliez pas, comme moi je vous reste fidèle.

Georges Brandès.

242 Georg Brandes à André Rouveyre.

Copenhague 10 mars 24¹.

Mon cher Rouveyre,

Vous ne savez pas combien je vous suis reconnaissant. Vous pensez entre vos autres amis toujours aussi à moi, quand vous avez quelque chose d'intéressant à communiquer.

Je vous remercie de l'attaque contre M. Bergeret, bien que je vous trouve sévère et lui un peu délabré pour supporter autre chose que des flatteries². Un journal, *Paris-Soir*, s'est adressé à moi (parmi beaucoup d'autres) pour moissonner quelques flatteries pour lui qui en avril sera octogénaire. Je n'ai pas précisément lieu de me louer de sa loyauté, mais je trouvais petit de laisser la vie privée avoir la parole à cette occasion, et j'ai ajouté mes compliments à ceux des autres³.

Je vous dois encore des remerciements pour *L'Homme de Cour*⁴. Comme vous êtes actif! Comme vous trouvez le temps de vous occuper même des temps lointains! Ces maximes sont extrêmement instructives et intéressantes.

Il y a une question que j'aurais envie de vous faire. Je me suis occupé depuis plus de six mois de Lauzun (pas celui de la Grande Mademoiselle) mais du duc qui vivait sous Louis XV et Louis XVI, j'ai lu très attentivement ses *Mémoires* et d'autres mémoires de l'époque⁵.

Je ne sais pas si vous connaissez un portrait de Lauzun, je n'en ai jamais vu, et je serais reconnaissant même d'un portrait sur une carte postale. Mais ceci n'est pas l'essentiel. Un portrait dit si peu de chose.

Ce que je voudrais vous demander, c'est votre opinion sur l'attraction d'un tel Don Juan. Je sais par votre livre que vous êtes expert dans cet ordre de choses.

La plupart des Don Juan, que j'ai connus, ont imploré cent

femmes dans trois mois, ont été refusés par les 97 et [en ont] gagné 3. Alors tout le monde de s'écrier : Quel homme irrésistible ! Dans trois mois trois femmes nouvelles !

Je sais, comme vous, qu'il y a beaucoup de femmes qui ne disent pas Non. Mais si vous connaissez les *Mémoires* de Lauzun vous aurez vu qu'il a gagné presque toutes les femmes les plus chastes et les mieux gardées de son temps. Quelle est votre explication de ce charme ?

Je sais que Casanova avait le même, mais il est bien plus vulgaire, à peu près comme Rétif.

En quoi consiste ce qui faisait au 18^e siècle d'un homme élégant l'homme à la mode, l'homme irrésistible aux femmes ? Il doit avoir été beau, il a eu de bonnes manières, et il était grand seigneur, encore il a dû avoir une certaine sorcellerie sexuelle.

Mais je voudrais avoir votre opinion qui n'est pas l'opinion du premier venu. A vrai dire, sa vie n'augmente pas le respect qu'on pourrait avoir gardé aux femmes.

De tout cœur à vous.

Georges Brandès.

243 *Georg Brandès à André Rouveyre.*

Copenhague 7 avril 24.

Mon cher ami,

Seulement deux lignes pour vous remercier de votre exquise attention. J'ai lu avec le plus grand profit le livre de Serignan sur Lauzun¹ ; je suis seulement étonné d'une telle haine contre un défunt. A présent, j'ai réuni quelques portraits de Lauzun. Hélas, ils me renseignent mal, sont, comme presque tous les portraits, d'abord insignifiants, puis trop dissemblables. Je crains que je ne saurai jamais en quoi consistait l'attrait qu'il exerçait sur le sexe. Heureusement, il avait d'autres qualités ; il était un très bon général.

Dans ma jeunesse, j'étais absolument enthousiaste de la révolution française. A présent, j'en vois surtout les horreurs et les bêtises. On faisait décapiter Lauzun ; son crime était d'être né duc. En vain il était général des armées républicaines.

Je vous remercie et vous aime de tout mon cœur.

Bien à vous.

Georges Brandès.

244 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

31 décembre 24.

Très cher ami, je me fais un plaisir de répondre tout de suite à votre bonne lettre¹, dois seulement craindre que vous ne trouverez pas ma lettre entièrement satisfaisante.

Les numéros des aphorismes de Nietzsche dans mes éditions allemandes ne correspondent pas toujours aux numéros de vos éditions françaises. Ainsi dans *Au delà du Bien et du Mal* § 287 dans mon édition, il n'y a pas l'expression « Nichts gemein haben ». Et en tout cas : dans cette combinaison, *gemein* ne peut pas être traduit vulgaire. Cela signifie : N'avoir rien de commun.

Mais certainement § 284 il y a cette expression : *Jede Gemeinschaft macht irgendwie, irgendwo, irgendwann* — « *gemein* », c'est-à-dire : Chaque communauté rend d'une manière ou d'autre vulgaire.

Aurore 381 : Chez moi aussi se trouve le titre *Connaître sa particularité* et 390 : *Cacher son esprit*, 559 : *Rien de trop*.

Je ne possède pas le livre *Ecce homo* que par scrupule la sœur de Nietzsche ne voulait pas faire paraître. Et dans *Humain, trop humain*, les chiffres que vous indiquez ne correspondent pas aux miens.

Je crois savoir que Nietzsche ne lisait pas l'Espagnol, et comme

ses yeux étaient fortement attaqués, il lisait peu. Seulement je ne doute pas qu'il a connu l'*Oraculo*, puisque son premier précepteur et idole en philosophie Schopenhauer a traduit ce livre en Allemand².

Il y a 37 ans que je me suis occupé de Nietzsche, et j'ai oublié ce qu'alors j'écrivais sur lui. Mais en comparant superficiellement, je trouve la traduction française juste ; seulement on a trop forcé le ton. Ma manière de lui faire quelques reproches était douce ; en français, les expressions les plus fortes sont employées. Quant à l'essentiel, je trouve les concordances entre Gracian et Nietzsche de peu de poids, difficiles à éviter si l'on connaît bien un auteur.

Mais ce qui est plus essentiel, c'est que je puis conclure à votre guérison entière, puisque je vous vois si sérieusement occupé, et je m'en réjouis de tout cœur. Depuis quelque temps, ma propre santé n'a pas été la meilleure ; mais c'est la suite naturelle de mon âge.

J'ai fait, ces mois-ci (comme Couchoud chez vous), une étude sur la légende de Jésus³.

De cœur votre

Georges Brandès.

245 André Rouveyre à Georg Brandes.

5. 1. 25. 4 place St Michel.

Très cher Ami,

Votre lettre m'est très précieuse, nous allons revoir nos références et nos numéros d'aphorismes. Comme vous je n'attache pas grande importance à ces rapprochements, je les donne à titre de curiosité ; je me suis basé surtout sur le fait (comme il vous est venu aussi de suite à l'esprit) que Nietzsche a connu Gracian certainement au moins par la traduction de Schopenhauer de l'*Oraculo* et aussi parce que, dans *Parerga*, Schopenhauer fait le

plus grand éloge de la fable du *Paon* de Gracian sur deux ou trois pages ; et puis aussi parce que dans le *Monde*, chapitre sur l'allégorie, Schopenhauer dit que le *Criticon* de Gracian est l'un des trois plus importants livres du monde. Mais, vous verrez, si vous avez la bonté de vous pencher sur notre travail : je crois avoir bien agi en rendant à la France ces lectures qui ont fait étroitement partie de son patrimoine classique.

Ça paraîtra aux éditions du *Mercur*e de France, *Pages Caractéristiques* un vol. de 400 pages dont 100 d'une étude critique de moi¹. Au *Mercur*e... vous voyez le gentil esprit de Vallette après les attaques que j'ai portées à Dumur et au *Mercur*e selon ma liberté et ma conscience. Vous voyez comme Vallette est libéral. D'ailleurs d'une manière générale je crois qu'il juge parfaitement Dumur au fond. Vallette et moi nous sommes de bons amis.

Je souhaite du fond de mon cœur, très cher Ami, que cette année vous soit heureuse. Je pense toujours à vous avec émotion.

Après cette étude sur Gracian je n'écrirai plus dans ce goût de critique littéraire où j'ai aussi donné cette année 10.000 lignes en feuilletons aux *Nouvelles littéraires*, sous ce titre *Les Lettres dans l'époque (1890—1914)* Cela paraîtra en volume chez Crès mais peut-être seulement au début de 1926², tandis que le *Gracian* est sous presse et paraîtra vraisemblablement en Mars. Après, mon cher Ami, je laisserai mûrir le meilleur de mon cœur dans un livre tendrement désespéré qui portera la sensibilité véritable de toute ma vie³. Mais je ne veux rien forcer ni presser. J'attendrai patiemment la propulsion bien authentique et je dédierai à cela mon meilleur et dernier souffle. Car je prévois que je suis de ceux qui ayant bien exprimé enfin (comme je l'espère pour moi) leur essence, terminent volontairement leur destin.

Au cours duquel, mon cher ami, vous aurez passé comme un

bienfait, dans une inaltérable et charmante permanence de ma mémoire, qui vous garde dans une chère affection.

André Rouveyre.

Vous me dites que vous n'avez pas *Ecce Homo*, mais vous le connaissez je pense. Récemment j'y lisais encore votre nom...

246 *André Rouveyre à Georg Brandes.* 1 Mai 1925. 4 Place St Michel.

Très cher Ami,

Je vous envoie les *Pages Caractéristiques* (c'est moi qui ai provoqué cette édition, comme j'avais déjà organisé l'exhumation de *l'Homme de cour*) de Gracian, où est une étude critique de moi. Je vous ai envoyé déjà un passage où je rapporte des textes de vous; mais encore en d'autres endroits de mon étude je rappelle à nouveau d'autres de vos textes sur Nietzsche. C'est aux pages 72. 73. 74 puis 78. 79. 80.

Votre observation (sur l'une des propositions de Nietzsche) que vous m'avez communiquée, a fait que nous l'avons supprimée à juste raison. M. Bouillier a été très heureux de cette rectification¹.

Ce n'est pas sans bonheur pour moi que des lignes de vous ont trouvé place naturelle dans une construction critique à laquelle beaucoup de mon esprit est attaché.

Tout affectueusement à vous.

André Rouveyre.

Je vais bien — très bien même, et souhaite de tout cœur que vous aussi soyez bien et heureux.

247 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague ce 23 juin 25.

Bien cher ami,

Après trois mois de voyages — j'ai parlé publiquement à Berlin et à Vienne, j'ai passé, malade d'une bronchite, quatre

semaines à Salzbourg en Autriche¹ — je suis enfin de retour et puis commencer à répondre à quelques centaines de lettres dont la vôtre est celle qui m'est la plus chère et que je veux remarquer la première.

Je vous remercie de vous être souvenu de moi à cause de votre cher jésuite. Je suis étonné que vous, un dessinateur, ayez su tellement changer de peau et devenir un écrivain de grande valeur.

J'ai écrit quelques livres dans mon patois et ne puis malheureusement pas vous les communiquer². Je lis pas mal de livres français. Le demi sauvage mais aimable Panaït Istrati me surprend et m'intéresse³.

N'étiez vous pas un peu surpris par la haine qui a suivi M. Bergeret au tombeau. Je ne crois pas du tout à la vérité de ce que raconte son soi-disant secrétaire Brousson⁴. J'ai connu France presque une vingtaine d'années, et je n'ai jamais vu ce Brousson chez lui. Et il fait semblant d'avoir été le confident intime du défunt, auquel il disait tout ce qu'un homme sensé et prudent ne raconte jamais. Mais il est récompensé en vendant ses balivernes par les cents mille. Duhamel a été à Copenhague pendant que j'y étais. J'ai été un peu chagriné qu'il ne s'est pas fait voir par moi.

De tout mon cœur à vous.

Georges Brandès.

248 *André Rouveyre à Georg Brandès.* 4 place St Michel. 19 Juillet 25

Très cher Ami,

Je parlais il y a quelque temps à mon ami Victor Bouillier qui est un homme d'âge, de grand esprit et de grande culture ; germanisant (il a introduit en France le premier en 1914, Lichtenberg, avec une biographie critique) et hispanisant ; très instruit

et intéressé de la littérature antique et moderne, je lui parlais dis-je de votre question sur Lauzun¹. Je vous communique copie de sa réponse que je trouve piquante. C'est un Français de bonne souche, fils d'un membre de l'Institut, Francisque Bouillier, qui consacra une grande partie de sa vie et de ses travaux à l'étude de Descartes. Ses livres sont aujourd'hui dans les bibliothèques de fond. C'est donc avis venant de la meilleure souche traditionnelle française.

« Je ne connais guère Lauzun que de nom. Si j'avais à répondre à la question que vous a faite Georges Brandès, voici sans doute, à première vue, quel eût été mon thème : Les hommes d'autrefois n'avaient ni beauté ni sorcellerie particulières (ou si leur beauté a déchu, elle a déchu aussi chez les femmes, ce qui rétablit l'équilibre). Mais il y a peut-être lieu de leur tenir compte du prestige exercé par les beaux uniformes et costumes, auprès desquels les nôtres sont misérables ! Peut-être aussi du prestige de la bravoure en panache déployée dans les guerres en dentelles, ou dans des duels sérieux. »

« Ce qui me paraît plus certain, c'est qu'au XVIII^e siècle surtout, les femmes de haute volée étaient plus faciles que maintenant* ; les mœurs du monarque et de la cour donnaient le ton dans certains milieux (je crois qu'il faut excepter la province, où généralement on se mariait très jeune et avait des nichées d'enfants.) »

« Il est très vraisemblable aussi qu'à l'époque la question galette ne jouait pas le rôle qui s'impose aujourd'hui — où les honnêtes femmes (j'entends par là celles qui ne veulent pas avoir plus d'un amant) sont réduites à préférer un Turcaret à un Don Juan. »

* (Mon ami Bouillier qui a 74 ans veut sans doute parler des femmes contemporaines de sa jeunesse. A. R.)

Merci pour votre lettre très cher ami, et votre opinion favorable à mon jésuite. Bouillier me disait justement à ce propos il y a quelque temps que vous ne deviez pas l'aimer beaucoup, vous dont la caractéristique du style est la vigueur et la simplicité.

[— — —]

De tout cœur à vqus

André Rouveyre.

249 *Georg Brandes à André Rouveyre.*

Copenhague 27 juillet 25.

Mon cher ami,

Ecrivant un patois inconnu en Europe, je suis forcé — si je veux donner quelques renseignements sur moi — de communiquer des choses absolument superflues, si j'étais lu. J'ai écrit 71 volumes, et vous (qui avez de l'amitié pour moi) avez lu un volume d'essais fait — sans ma collaboration ni même sans ma consultation — par une suédoise sournoise, et c'est tout.

Je ne connais Gracian que par vous. Mais je voudrais vous dire que pendant 50—60 ans je me suis occupé des jésuites, et je leur dois beaucoup d'amitié et d'aide. Cela paraît peut-être singulier parce que les idiots qui écrivent s'imaginent qu'un écrivain qui n'a pas de rapports avec l'orthodoxie d'aucune confession ne peut s'intéresser aux jésuites. Vers la fin de l'autre siècle je faisais visite à Pologne à Julian Klazko (Livres sur Jules II, sur Bismarck et Gortchakoff) qui était sur son lit de mort. Il me remercia chaleureusement de ce que j'avais écrit sur les jésuites ; il était catholique fervent¹.

Leo Tolstoj dans son mauvais livre sur Shakespeare m'a attaqué violemment (dans l'article sur Cymbeline) parce que j'ai écrit dans mon ouvrage sur Shakespeare que le poète anglais avait défendu la morale (sur la fin et les moyens) attribuée aux jésuites.

Un jour, à Léopol, dans une grande assemblée, le père Gnатовski, alors très influent en Pologne, se levait à table : et disait : Mon fils je vous bénis, je vous bénis, je vous bénis des lignes généreuses que vous avez écrites sur les catholiques. Enfin aux fêtes à la mémoire de Sobiewski, dans la cathédrale de Lemberg, l'évêque après avoir descendu de la chaire, traversait toute l'église et allait vers moi — le seul qui n'était pas en costume national polonais, ainsi facile à connaître — et me disait : Veuillez me donner la main ! merci pour tout ce que vous avez écrit sur les jésuites, je suis jésuite, moi².

Et ainsi par toute ma vie. Dans ma jeunesse 1870, les jésuites chez qui j'étudiais, couraient à l'autre bout de Rome pour m'apporter un livre rare dont j'avais besoin. Ce sont des gens enthousiastes et avisés, des excellents pédagogues ; ils ont toutes les vertus qui manquent aux pasteurs protestants, rustres³.

Pour son siècle certes, Gracián est extrêmement remarquable. Quelquefois on l'appellerait moderne. On est étonné comme il connaît la vie mondaine, ayant vécu hors de la vie mondaine.

Les questions auxquelles vous avez la bonté de vouloir me répondre sont trop loin derrière moi pour m'occuper encore. Je ne pense plus à Lauzun ni à vos autres séducteurs célèbres. La vie est courte, et j'ai toujours beaucoup de sujets à étudier. Cela ne diminue pas la sagacité de vos remarques que j'ai beaucoup appréciées.

De tout cœur à vous.

Georges Brandès.

ROMAIN ROLLAND ET GEORG BRANDES
1910—1924

Monsieur

Pendant les dernières années j'ai lu 8 volumes de votre *Jean-Christophe* et je sens le besoin de vous remercier. Je sais qu'il ne vous manque pas d'admirateurs en France, j'en connais de très enthousiastes ; mais comme vous êtes relativement peu connu dans l'étranger, il vous intéresserait peut-être de savoir qu'après une conférence que j'ai faite à Copenhague on a acheté pas mal de vos livres ici, même tant que quelques libraires ont été étonnés¹.

Je crois vous avoir vu une fois de ma vie. En 1902 ou 1903 après avoir parlé à l'Ecole Russe des hautes études ; placé à une table de restaurant dans le quartier latin, je demandais à mon voisin de table son nom. Il me répondait Romain Rolland ; mais je vous connaissais alors seulement de nom, et j'ai négligé l'occasion de faire votre connaissance. Je le regrette maintenant².

Votre livre est riche, et il m'a enrichi. Vous l'employez un peu comme un magasin où vous mettez tout ce qui vous occupe pour le moment ; mais cela n'exclut pas la forte unité de l'œuvre. Je n'en connais pas encore le dernier volume³.

J'apprécie beaucoup votre *Michel-Ange*⁴. J'ai sur ma table votre *14 Juillet*, et je le lirai. Vos autres œuvres sont difficilement accessibles en distance, et je ne les connais pas. Ayant beaucoup à faire, je n'ai pas toujours le temps pour lire.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon admiration et de ma reconnaissance.

Georges Brandès

251 Romain Rolland à Georg Brandes.

Mercredi 28 Déc. 1910.

Cher Monsieur

Je suis très touché de votre lettre, et fier de votre approbation. Je souhaite que *Jean-Christophe* la mérite jusqu'au bout. Deux volumes restent à paraître. (Le dernier paru est le huitième : *les Amies*¹). Je pensais donner le neuvième dans quelques mois, et le dixième peu après². Mais je viens d'être retardé par un grave accident d'automobile, qui m'a tenu alité depuis la fin d'octobre, et dont je ne suis pas encore tout à fait rétabli³.

Je me souviens très bien d'avoir eu l'honneur d'être votre voisin de table, à un punch qui vous était offert par l'Ecole Russe des Hautes Etudes Sociales. Il est plus surprenant que vous vous souveniez de moi, dont le nom ne pouvait vous frapper.

Je prie mon éditeur Hachette de vous envoyer les volumes de moi que vous n'avez pas. (*Théâtre de la Révolution*⁴, *Beethoven*⁵, et volumes de critique ou d'histoire musicale). Mais il en est quelques autres qui sont épuisés : des drames, et une *Histoire de l'Opéra en Europe, avant Lully et Scarlatti*, qui est mon principal ouvrage d'histoire musicale, et dont je n'ai pas encore eu le temps de faire une réédition plus complète⁶. Quand j'aurai fini *Christophe*, je pense revenir au théâtre, en profitant de l'expérience acquise⁷.

Veillez agréer, cher Monsieur, avec toute ma reconnaissance pour votre sympathie, l'expression de mes sentiments les plus dévoués

Romain Rolland

162 boulevard Montparnasse

252 *Georg Brandes à Romain Rolland.*

Copenhague 11-1-11.

Cher Monsieur

Vous m'avez fait plaisir en m'écrivant d'une manière si aimable. Quand j'allais au libraire me faire venir *Les Amies*, il me répondait : Un paquet de ce livre est déjà en route, depuis quelque temps on vend beaucoup de livres de Rolland ici¹.

Je pense venir à Paris cet hiver et je voudrais essayer de vous faire une visite, quand vous serez entièrement guéri.

Hachette ne m'a rien envoyé.

Avec mes meilleurs vœux de guérison complète
votre bien dévoué

Georges Brandès

253 *Georg Brandes à Romain Rolland.*HOTEL LUTETIA
43 Boul. Raspail Paris.
16 avril 1911.

Cher Monsieur

je voudrais vous serrer la main un instant un de ces jours, si vous êtes à Paris et si cela ne vous dérange pas¹.

Croyez à mes sentiments les meilleurs

Georges Brandès

254 *Romain Rolland à Georg Brandes.*

Rapallo, Mercredi 19 avril 1911.

Cher Monsieur

Votre lettre m'arrive à Rapallo, où je ne suis que pour deux ou trois jours. Je viens de passer quelques semaines à Florence ; j'avais à m'occuper de l'Institut français, qui a été récemment fondé dans cette ville, et à la direction duquel je participe. Je vais maintenant m'isoler un peu, pour mon travail, dans quelque coin de la haute Italie. Je ne pense pas revenir à Paris, avant plusieurs

semaines. Je regrette bien vivement de perdre cette occasion de vous rencontrer, et j'espère qu'il s'en présentera bientôt une autre, dont je saurai mieux profiter.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués

Romain Rolland

255 Romain Rolland à Georg Brandes. [Paris] Samedi 27 janv. 1912.

Cher Monsieur

Je me permets de vous envoyer les deux volumes dont je vous ai parlé hier¹. Mais, je vous en prie, ne les lisez que quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Je serais fâché de troubler, si peu que ce fût, votre travail personnel et votre tranquillité.

La gravure d'un artiste connu, qui est en tête des *Loups*, n'est pas trop de mon goût. L'éditeur a cru devoir la reproduire; elle illustrait le programme de la représentation de l'Œuvre².

Veillez croire, cher Monsieur, à mon respectueux dévouement.

162 boulevard Montparnasse

Romain Rolland

Je m'étais promis de vous signaler hier (si vous ne le connaissiez déjà) un romancier, que je regarde comme le plus vigoureux et le plus original qu'il y ait eu en Suisse française : Ramuz³. Il est jeune encore ; il a publié quatre ou cinq romans chez Payot, à Lausanne ; j'ai été frappé par son *Aimé Pache*, *peintre vaudois* et surtout par ses *Nouvelles et Morceaux*, robustes silhouettes de types paysans. Il écrit d'une langue rude et forte, avec des gaucheries suisses, qui sont un peu voulues.

256 *Georg Brandes à Romain Rolland.*Hôtel d'Iéna.
Paris (16^{me}) [30-1-1912]

Cher Monsieur Romain Rolland

Si vous saviez ma langue, je vous donnerais une quarantaine de gros volumes, et vous seriez bien effrayé. Mais j'aurais la satisfaction d'être lu par un des peu d'esprits dont je voudrais être connu.

J'ai pris chez un libraire ici une bagatelle dont certainement on n'a pas vendu dix exemplaires, mais dans laquelle il y a une pensée à discuter. Veuillez lire ce petit bouquin¹.

Je suis bien flatté des paroles aimables que vous avez inscrites sur votre *Jean-Christophe* pour moi. Quand j'aurai — de la Suède — quelques exemplaires de l'essai où je parle de vous, je me permettrai de vous l'envoyer. On s'est plaint de l'impossibilité où l'on se trouvait de l'orner de votre portrait. C'était le seul introuvable. L'essai est en danois².

Croyez à mes sentiments les meilleurs

Georges Brandès

257 *Romain Rolland à Georg Brandes.*

Samedi 3 fév. 1912.

Cher Monsieur

Je vous remercie beaucoup de l'envoi de votre brochure¹. Je l'ai lue avec un bien vif intérêt. Certes, la question qu'elle traite est grave ; et vos paroles sont bonnes à entendre, dans un âge d'utilitarisme démocratique. Le plus important n'est pas que le grand homme soit le plus beau fruit de la civilisation, — mais que, comme d'autres fruits, il porte en lui les semences créatrices de civilisations nouvelles.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie

Romain Rolland

258 *Romain Rolland à Georg Brandes.*

Samedi 10 fév. 1912.

Cher Monsieur

Je n'ai malheureusement pas encore pu me faire traduire votre essai : *Nutidens Frankrig*. Mais j'ai vu quelle belle place vous m'y faisiez ; et je vous en suis sincèrement reconnaissant. Merci de la bonté que vous avez eue de me l'envoyer, et veuillez croire, cher Monsieur, à ma respectueuse sympathie

Romain Rolland

259 *Georg Brandes à Romain Rolland.*HOTEL BEDFORD
Rue de l'Arcade (Madeleine)
Paris le 11 Décembre 1912.¹

Cher Monsieur Romain Rolland

Veuillez me faire savoir par une ligne si vous êtes à Paris.

Je vous remercie de tout cœur de votre dernier livre² que j'ai lu en voyage et bien attentivement. Vous avez fini d'une manière glorieuse votre grand ouvrage.

Je connais ici deux musiciennes, une pianiste danoise et une violoniste anglaise, qui vous aiment et ne jurent que par vous³.

Votre

Georges Brandès

260 *Romain Rolland à Georg Brandes.*

Cher Monsieur et ami

PARK-HOTEL-MOOSER Vevey (Suisse)
Jeudi 17 sept. 1914.

Quelle que soit l'insolente puissance que manifeste en ce moment la Force déchaînée, l'opinion du monde compte toujours. Elle compte plus que jamais. Les ministres, les souverains, la courtisent à qui mieux mieux.

C'est pourquoi nous avons entrepris d'adresser un appel aux principaux représentants de l'art et de la pensée. Nous souhaiterions de les grouper en une action commune contre le caractère

barbare qu'a pris la guerre actuelle et contre la dévastation des monuments et des œuvres qui sont le patrimoine de l'humanité civilisée. Voudriez-vous nous faire l'honneur de nous envoyer votre adhésion motivée? Il faut qu'un grand Européen comme vous marche au premier rang des défenseurs de la civilisation Européenne.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur G. Brandès, à mon cordial et respectueux dévouement

Romain Rolland

Prière de me répondre, à l'adresse ci-dessus, faire suivre.

261 *Georg Brandes à Romain Rolland.* Copenhague le 27 Sept. 14.

Cher Monsieur et ami

Une indisposition par laquelle je suis alité a retardé ma réponse deux ou trois jours.

Croyez-moi, cher M. Rolland, qu'il y ait peu d'écrivains en Europe avec qui je me sens en si profonde communion. Si je ne puis pas faire précisément ce que vous désirez de moi, vous en comprendrez sans difficulté les causes.

La manifestation que vous projetez sera (n'importe quelles expressions vous choisirez) comprise comme une protestation contre des actions de l'armée allemande vis-à-vis Louvain et Reims. Rien vraisemblablement de mieux justifié¹.

Mais le Danemark est neutre, et moi, comme l'homme le plus connu du pays, tous les jours attaqué dans la presse allemande pour chaque article danois ou norvégien (jamais lu par moi) où il y a de la sympathie avec les alliés. Le ministère danois, dont mon frère cadet fait part et dont il est même le membre le plus en vue, a la situation la plus difficile entre les différentes ambassades à Copenhague². Il m'est impossible de créer des difficultés au ministère et à mon propre frère. Je vois pas rarement et le

ministre français ici, M. Bapst, et le ministre allemand, le comte Rantzau ; je suis obligé de garder une situation également amicale des deux côtés. Or, pas seulement comme Français, mais par votre dispute publique avec Hauptmann, vous avez pris parti dans le discours public³. Moi, je ne pourrai le faire sans une démonstration de la légation allemande à Copenhague, cinq minutes après que la publication en soit connue⁴.

C'est dommage que je ne vous vois jamais. J'aurais autant à vous dire qu'il pourrait remplir un volume. En Italie, en 1913, nous étions, je crois, en même temps à Rome. Mais le comte Joseph Primoli me disait que vous vous cachiez.

A présent il y a une chose que je voudrais vous proposer, moi. J'ai préparé ce temps-ci beaucoup de matériaux sur la situation du Slesvig, et j'espérais faiblement par le ministre allemand obtenir une reddition au Danemark des districts du Nord. L'Allemagne nous fait subitement des yeux plus doux qu'ordinairement.

Mais la condition de toute amélioration pour nous serait la paix. Ce à quoi je donnerais avec enthousiasme mon nom serait une adresse des écrivains et des artistes européens aux hommes d'état (s'il en existe) pour les supplier de faire cesser cette guerre dévastatrice qui dévore le peu de civilisation que nous avons développée et qui rendra la haine internationale, ce fléau atroce, immortelle⁵.

Croyez-moi de tout cœur à vous

Georges Brandès

262 Romain Rolland à Georg Brandès.

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
AGENCE INTERNATIONALE DES PRISONNIERS DE
GUERRE

INTER ARMA CARITAS

Cher Georges Brandès

Hôtel Beauséjour, Genève-Champel.
Genève, le 8 décembre 1915.

Je vous remercie cordialement pour votre bonne lettre¹. Je suis fier de votre sympathie. En vérité, si je ne souffrais pour les millions d'innocents qui sont victimes de cette monstrueuse tourmente, je dirais que je suis heureux de l'épreuve que nous traversons; je suis heureux qu'elle arrache tous les masques et qu'elle montre au monde les âmes vraiment libres; je suis heureux des rafales de haine déchaînées contre moi, et je le suis encore plus d'en partager l'honneur avec vous. Plus dur est le présent, plus je suis sûr de la revanche que nous réserve l'avenir.

Je ne puis vous dire combien je regrette de ne pas lire le danois. Mais est-ce que votre ouvrage sur Goethe ne va pas être aussitôt traduit en allemand? Je vous en prie, avertissez-moi dès qu'il sera publié dans la langue de Goethe². Il n'est pas de livre de vous que je désirerais autant connaître.

On me signale — bien tard — d'infâmes attaques contre moi dans de grands journaux au Danemark, le *Berlingske Tidende* et le *Nationaltidende* (9 et 10 novembre). Ils osent me traiter de « déserteur qui a déshonoré son pays » et qui s'est mis au service de l'Allemagne. Puis-je demander à votre amitié de flétrir d'un mot ces honteuses calomnies, dont la source est certainement le *Matin* de Paris? (Ah! cette franc-maçonnerie des pires

éléments de la presse européenne!) — Pour ma situation militaire, elle est nette. J'ai 50 ans et j'appartiens donc à une classe qui n'a jamais été appelée. Je suis d'ailleurs dispensé régulièrement de tout service militaire, comme tous les Universitaires de ma génération, ayant pris et accompli un engagement décennal dans l'Université. — Quant à l'esprit qui anime mes articles, vous le connaissez; vous savez si ma façon de servir la cause de la France ne vaut pas celle des aboyeurs de la presse³.

Veillez croire, cher Georges Brandès, à mon affectueux dévouement.

Romain Rolland

Je suis fâché de ce que vous me dites de Henri Guilbeaux. Il s'est montré, à mon égard, un défenseur courageux⁴.

263 Romain Rolland à Georg Brandès.

Jeudi 17 avril 1919.

Cher Monsieur Georges Brandès

Je pense que le prof. G.F.Nicolai¹ vous aura communiqué, comme il en était convenu, la Déclaration ci-jointe². Mais dans la crainte qu'il ait pu oublier, ou que, pour quelque raison, il ait été empêché de le faire, je vous l'envoie, de mon côté.

Pendant le bref séjour que Nicolai fit ici, nous avons eu l'idée de lancer cet Appel, pour rallier les esprits indépendants, et pour opposer leur : « Non possumus » aux sommations arrogantes — d'où qu'elles viennent, — du despotisme des chefs, ou de l'opinion aveugle des masses.

Voulez-vous nous faire l'honneur de signer cette Déclaration ? J'espère qu'il ne s'y trouve aucun terme qui ne soit en accord avec votre pensée. Si toutefois vous aviez quelque retouche à nous suggérer, nous vous serons reconnaissants de nous l'indiquer.

Veillez agréer, cher Monsieur, avec mes meilleurs vœux pour votre santé, l'expression de ma respectueuse sympathie

Villeneuve (Vaud) hôtel Byron

Romain Rolland

264 *Georg Brandes à Romain Rolland.* Copenhague ce 27 avril 19.

A Monsieur Romain Rolland

Depuis longtemps je désirais être en rapport avec vous pour vous redire toute ma sympathie si vive. Votre lettre m'en donne une occasion ; je ne savais pas votre adresse momentanée.

Si je ne désire pas signer votre déclaration si belle et si émue, vous n'y devez pas voir aucun manque d'intérêt de ma part, encore moins une divergence avec vos idées fondamentales. La cause en est seulement que toute action qui n'est pas individuelle, est contre ma nature. Je ne puis signer que ce que j'ai écrit moi-même ; votre manifeste a le cachet de votre style comme de votre manière de sentir. Vous croyez à l'effet d'une action commune ; moi je trouve toute association spirituelle affaiblissante. Vous (comme tout autre) êtes plus fort, quand vous parlez en votre nom et seulement en votre nom, qu'associé avec d'autres qui signent vos pensées. Souvenez-vous de l'effet malheureux du manifeste des 93 allemands. La plupart d'eux signaient par obligeance, n'avaient pas même lu ce qu'ils signaient¹.

Je ne nous compare pas. Vous pouvez être lu partout écrivant en Français ; moi je ne suis lu que par une petite minorité d'hommes, écrivant une langue que personne en Europe ne comprend. Les traductions fragmentaires qu'on a fait de mes articles pendant la guerre ont été falsifiées.

Mais toute ma force consiste en ceci que je suis seul. Les journaux de mon propre petit pays se sont fermés pour moi, parce que je ne veux pas faire des concessions. Comme Richard III (sans comparaison) *I am myself alone*². Je dois moi-même exprimer les pensées, où je me rencontre avec d'autrui et qui n'ont rien d'original.

Vis-à-vis de E. D. Morel qui rêvait comme vous d'un manifeste

commun, j'ai fait valoir les mêmes causes, il y a un mois³. Peut-être vous deux saurez mieux vous allier⁴. Vous êtes tous les deux des hommes de la plus grande valeur et de la simplicité la plus noble.

Je ne vous crois pas connaisseur d'hommes. Et vous amoindriez l'effet de vos paroles en vous associant avec des hommes comme Nicolai⁵. Certes il est savant et assez libre d'esprit, mais — ceci entre nous — il est importun, veut faire usage des autres pour se lever, et pendant son séjour à Copenhague il devenait « grand homme » vain comme un paon, je crois à cause de l'admiration de quelques femmes de gros commerçants. J'ai une peur de diable des grands hommes ; je les reconnais au moment où ils ouvrent la porte de ma chambre de travail. J'en ai connu des douzaines, l'un plus terrible que l'autre.

Vous vous étonniez une fois de ma manière de juger Guilbeaux⁶. C'est un coquin de la pire espèce. Il me cherchait en m'appelant — littéralement — le plus grand des contemporains, et comme je protestais contre ces louanges ridicules, il maintenait ses paroles. Puis, subitement, pour s'insinuer dans la faveur de certains Allemands, il faisait imprimer dans les journaux allemands quelques morceaux de lettres privées que je lui avais écrites, et où je lui donnais le conseil de ne pas donner de si fortes louanges à des écrivains allemands dans des conférences qu'il allait faire à Berlin. Je m'exprimais librement parce qu'en toute confiance. Il mettait toute la presse allemande en rage contre moi.

Il avait l'effronterie de faire imprimer que la cause de sa métamorphose serait une visite qu'il m'avait faite à l'hôtel de Jéna à Paris, pendant laquelle je me serais manifesté si borné, tellement vieux jeu, qu'il aurait perdu en dix minutes tout son enthousiasme.

Je prouvais dans *Le Mercure de France*, en fixant les dates que ses attaques étaient antérieures à cette visite.⁷

J'ai fait une étude comparée des coquins littéraires de presque tous les pays de l'Europe, et j'en ai connu deux ou trois encore pires que lui, mais pas plus.

La pensée qu'on associerait mon nom sous une déclaration, à celui d'un tel homme ou de ses semblables m'est une horreur⁸. C'est la cause que, par exemple cet hiver, j'ai refusé à mes meilleurs amis finlandais de signer une invitation à une soirée finlandaise à Copenhague.

Vous êtes encore plein de confiance à l'humanité. Vous donneriez volontiers, comme Schiller, « *diesen Kuss der ganzen Welt* »⁹. Moi, je trouve le monde et ses habitants trop peu appétissants pour sentir aucune envie de les embrasser. Je me méfie. Hélas, je suis payé pour cela, sans être enrichi par ce payement.

Cher Monsieur et ami, je vous aime de tout mon cœur et je sais vous apprécier. Si nous étions plus près l'un de l'autre je suis sûr que nos entretiens pourraient être profitables pour nous deux. A présent je ne puis que vous serrer les mains en ami.

Georges Brandès

265 *Georg Brandes à Romain Rolland.*

Copenhague 24 Octobre 19.

Cher Monsieur Rolland

Depuis longtemps j'ai eu le désir de vous écrire. Il me parut que j'aurais tant à vous dire, et j'en ai, mais il faudrait beaucoup de feuilles pour le bien dire et j'ai énormément de travail et une cinquantaine de lettres par jour. Je suis forcé à paraître négligent quand je ne le suis pas.

Je vous remercie de tout cœur pour votre profond ouvrage *Liluli*. J'admire le plus que vous ayez gardé votre courage intègre. Il m'est impossible de me donner la même louange.

Comment ne pas être découragé quand il faut se dire, comme vous faites dire dans votre pièce (à la Vérité) : « Nous n'avons pas besoin de toi pour le moment ». Ou (avec un autre de vos mots) : « L'avenir, ce n'est pas demain »¹.

Celui qui n'a plus qu'un très court bout de temps à vivre, ne verra avec ses yeux rien qu'une hypocrisie grandissante et une brutalité effrayante.

Je suis étonné de votre hardiesse, de vos plaisanteries avec « Maître-Dieu ». La seule chose que je voudrais autrement fait, ce sont les figures demi allégoriques et dont vous expliquez même les noms. Vous devez penser comme moi sur l'allégorie dans l'art. Elle me gêne quand elle est expliquée par le poète lui-même. Il me paraît que vous lui ôtez l'effet, en mettant le nom prosaïque au lieu de l'autre. La figure disparaît, et seul le sens reste. Vous êtes (autrement) très peu rationaliste. Ici vous me le paraissez. Mais comme vous pétilliez d'esprit dans cette pièce symbolique ! Je croyais connaître à peu près votre œuvre entière, mais je vous ne savais pas tant d'esprit et je pensais que vous ne vous souciez pas d'en avoir. C'est drôle de dire, mais c'est vrai, en plusieurs endroits Voltaire parle avec mépris de l'esprit dans l'art².

Dans ce moment on m'envoie la protestation française des Persans contre leur accapARATION par les Anglais, protestation très noble, très digne et fulminante de vérité. Cela ne servira à rien. J'ai eu le petit honneur qu'on ait traduit en Persan les différents essais que j'ai faits il y a quelques ans sur le sort de la Perse, et on en a fait un petit livre³. — Les alliés protestent sans honte contre « le chiffon de papier », et de toutes les promesses qu'on a données on n'en fait que cela.

Gardez-moi un bienveillant souvenir, je vous prie. Je suis
votre obligé

Georges Brandès

266 *Georg Brandes à Romain Rolland.* Hôtel New Casino, Rapallo (Italie)
22 février 22.

D'abord, cher Romain Rolland, il faut vous dire combien j'ai été heureux de reconnaître votre écriture sur l'enveloppe de la lettre qui me parvient ici aujourd'hui¹. Je désirais être en rapport avec vous, et depuis des années je ne savais pas même l'endroit de votre séjour. Ensuite je suis satisfait que vous êtes à Paris dont je vous ai regardé comme presque exilé. (Moi-même je dois me regarder comme tel). Quand la troupe du Théâtre Français était récemment à Elseneur et quand on m'avait demandé de porter le toast au Théâtre et à la France, le directeur M. Fabre m'écrivait pour me dire que, bien que j'avais été « l'éducateur de sa jeunesse », il ne pouvait pas rester dans la même salle que moi « à cause des derniers événements ». Je n'ai jamais écrit une phrase contre la France. Lui a écrit une pièce *Les Sauterelles* où tous les Français (je crois dix-huit) sont des coquins sauf un. Il est donc un ennemi prononcé de la France. Mais le fanatisme va jusqu'à ce degré. Je connais le Théâtre Français tout aussi bien que son directeur. J'y ai vu des centaines de représentations avant que lui y ait mis le pied².

Pour finir avec les questions personnelles, je dirai encore que très peu de moi est traduit en Allemand, ni le livre sur Michel-Ange, ni celui sur Voltaire, ni celui sur Jules-César, tous écrits pendant les derniers dix ans. Seulement mon livre sur *Goethe* est édité en Allemagne il y a quelques mois. Mais je n'ai pas de livres ici. Quand, au mois d'avril, je serai à Copenhague il me sera un grand plaisir de vous envoyer ce gros volume.

Mes seuls rapports avec Clarté, c'est qu'en commençant la fondation de cette association, Barbusse me priait d'entrer dans une espèce de patronage, pure formalité³. On ne m'a jamais envoyé la Revue et je ne la connais pas⁴. Seulement par la *Rassegna*

de Lucidi j'ai de temps en temps suivi les débats. Au mois de Mai, je crois, j'écrivais à Barbusse une longue lettre, lui expliquant pourquoi je ne pouvais pas être d'accord avec lui dans sa manière d'apprécier la révolution Russe⁵. Il me répondait de la manière la plus courtoise, me disant même qu'il m'aimait plus qu'avant, en sachant que je me trouvais en désaccord avec ses opinions. Il n'est donc pas un doctrinaire obstiné. Quant à la question qui vous divise, je voudrais dire ceci : J'ai toujours été étonné qu'en France pendant la grande révolution on a eu pour devise : Liberté, Egalité etc. Car c'est clair comme le jour que Liberté et Egalité s'excluent mutuellement. L'Egalité n'est pas possible sans contrainte, une contrainte perpétuelle. Ainsi cette devise n'a pas le sens commun⁶.

On dit bien : l'égalité devant les lois. Mais l'inégalité est généralement déjà dans les lois. Le bolchevisme a culbuté les lois. Il y a toujours la même inégalité, seulement à présent c'est la classe supérieure qui souffre d'elle.

Comme Barbusse, je me suis senti indigné de l'hypocrisie énorme des puissances européennes vis-à-vis de la république Russe. Ils prétendaient combattre pour la démocratie universelle ; ils étaient alliés et amis de la Russie czariste ; et subitement ils se démasquaient comme ennemis mortels de la Russie socialiste, plus démocrate qu'eux.

C'est assez naturel qu'un despotisme cruel et imbécile comme celui des empereurs Russes ait engendré un état des choses comme l'état actuel du gouvernement Russe. Mais je ne comprends guère l'indulgence de Barbusse. Je vois qu'il regarde comme pure calomnie tout ce dont on accuse avec droit ce gouvernement.

Comment pourra-t-il défendre la police politique secrète, l'ochrana, tout comme sous les czars, ou la défense absolue

d'écrire et de dire ce qu'on pense ? Toute la presse est officielle, obligatoirement communiste. Il n'y a pas l'ombre de liberté.

Pour les bolchevics parle leur essai sérieux de faire l'éducation du peuple ignorant et si bien doué. Mais il n'y a au monde rien de bon sans liberté. Et pas seulement en Russie, mais en Karélie, en Géorgie, en Ukraine, les bolchevics sont ennemis atroces de l'indépendance des petits états et de la liberté personnelle. J'ai tant de relations en Europe, et je suis recherché par tant de personnes, que je sais ce que je dis.

Je nommais à Barbusse quelques-uns de mes amis et quelques-unes de mes amies de la haute société Russe qui malgré leur libéralisme du cœur et de l'esprit ont été maltraités et privés de tout ce qu'ils possédaient. On détruisait sans raison et sans cause jusqu'aux miroirs et aux bibliothèques⁷. Il regarde cela comme des attributs nécessaires à toute révolution, et il a peut-être raison. Mais je ne suis pas (comme lui et il me paraît comme vous) pour la révolution sans phrase. Vous avez gardé la religion de la révolution française. Je ne l'ai plus depuis ma première jeunesse. Swinburne la gardait, Verhaeren ne l'avait pas. Je suis individualiste ; il m'est impossible de m'associer à un parti. En cela nous avons un sentiment en commun.

Barbusse a sur vous et sur moi l'avantage d'être un homme d'action. Nous n'agissons qu'indirectement. Gœthe dit quelque part : *Der Handelnde hat niemals Gewissen, nur der Betrachter hat Gewissen*⁸. Barbusse craint la stagnation ; il veut voir — en vivant — un résultat de ses efforts⁹. Moi, qui suis vieux, je suis tout à fait résigné quant à ce point. Je suis convaincu de ne rien voir de ce que j'espérais voir arriver. J'espérais voir la Russie délivrée, je l'ai vu délivrée, mais rendue à « la dictature du prolétariat ». J'espérais voir la Pologne ressuscitée, et je l'ai vue, mais livrée à l'antisémitisme féroce. J'espérais voir le Slesvig rendu au

Danemark — et les Danois sont devenus des chauvinistes fanatiques comme jamais. Même dans notre petit pays les ouvriers sont exaltés contre les industriels, les industriels contre eux, et les paysans sont devenus un pouvoir réactionnaire.

Je crains que nous verrons une réaction universelle violente, partout plutocratie et consolidation des églises. L'Eglise catholique n'a jamais été une puissance comme à présent.

Certes ce n'est pas le dernier mot de l'histoire. Mais nous sommes tous comme l'homme qui achetait un corbeau pour voir si c'était vrai qu'il pourrait arriver à l'âge de 200 ans.

Pardonnez à ce long épanchement et au mauvais Français.

Tout à vous

Georges Brandès

267 Romain Rolland à Georg Brandes. Paris, 3 rue Boissonade (XIV)
Samedi 26 février 1922.

Cher Georges Brandès

Combien j'ai été réjoui de votre belle et bonne lettre, et de cette intrépidité intellectuelle, qui a quelque chose d'allègre jusqu'au fond du pessimisme !

L'attitude de Fabre à votre égard est honteuse. J'en serais humilié, si je ne m'étais désolidarisé, depuis longtemps, de la Foire sur la Place.

Non, je ne suis pas matériellement exilé de Paris. J'y suis rentré, au printemps de 1919, et j'y ai passé, depuis, six mois environ par an. Je n'y ai presque aucune relation avec le monde officiel et universitaire (ou Académique). Mais il ne manque pas ici d'esprits qui pensent comme moi, — comme nous, cher Georges Brandès ; et je vous assure que, si vous veniez à Paris, vous y seriez reçu avec respect et affection par nombre des meilleurs écrivains, (de la génération qui a entre 30 et 45 ans) : par exemple, le groupe de

Georges Duhamel, Charles Vildrac, René Arcos, P. J. Jouve, Bazalgette, Frans Masereel, — ou le groupe de Barbusse. Vous trouveriez aussi des amis parmi les courageux membres de la « Société d'Etudes Documentaires et Critiques sur la guerre » (Charles Gide, Mathias Morhardt, Demartial, Gouttenoire de Toury). Et la vieille Ligue des Droits de l'Homme¹ commence à se réveiller de son assoupissement, avec une honte secrète : vous avez vu qu'elle a tendu la main au Bund Neues Vaterland² ; et elle m'a fait officieusement demander si je ne voulais pas faire partie de son comité : (ce que j'ai décliné, pour diverses raisons). — Non, Paris n'est pas tel que le représentent ses journaux et ses gouvernants. Lorsque Nansen est venu parler au Trocadéro pour les affamés de Russie, six mille auditeurs l'ont acclamé, en manifestant leur mépris pour la politique officielle³. — Mais depuis la mort de Jaurès aucun homme ne s'est levé, qui soit capable de grouper et guider ces forces dispersées. L'inepte tactique, brutale et saccadée, des partis avancés s'acharne aux discordes intestines et à l'émiettement.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que, dans la consultation qui va être publiée par les revues (*L'Art Libre* de Bruxelles, *La Rassegna Internazionale* de Rome), à propos du débat d'idées engagé entre Barbusse et moi, on publiât la partie de votre lettre qui traite de cette question ? (Naturellement, en laissant absolument de côté les trois premières pages de votre lettre, qui sont personnelles. On commencerait à ces mots de votre lettre : « J'ai toujours été étonné qu'en France, pendant la grande Révolution on ait eu pour devise : Liberté, Egalité, etc... ») Nous ne ferons rien sans votre autorisation ; mais nous serions heureux que votre grande voix libre et impartiale se fit entendre.

Je suis plus près de vous que vous ne pensez. Je n'ai pas, comme vous croyez, la religion de la Révolution française. Elle

m'a passionné surtout, d'un point de vue esthétique, comme une exaltation des forces humaines, des pires et des meilleures. Mais je ne crois pas avoir idéalisé sa ménagerie dans les pièces que j'ai consacrées à ces Loups et autres fauves. En ce moment-même, à Berlin, où on les joue, la presse socialiste, communiste, me reproche amèrement de ne les avoir pas embellis, et la presse réactionnaire me complimente ironiquement d'avoir peint les Révolutionnaires, au naturel. — Et puis, j'ai vu pendant la guerre ce qu'étaient devenus les cagots de la Révolution Française : les plus enragés adversaires de la paix et de l'idée internationale. — « Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » disait M^{me} Rolland, sur la guillotine. — Aujourd'hui, on est plus franc, on ne veut même plus du nom de la Liberté. La mode révolutionnaire est à la sainte Dictature.

Cher Georges Brandès, nous ne serons pas des hommes à la mode. Jusqu'à ma mort je resterai, comme vous, fidèle à l'individualisme et à la Liberté.

Veuillez croire à mon dévouement affectueux

Romain Rolland

Je reste à Paris jusqu'à la fin d'avril ; puis, je vais en Suisse, où j'ai loué une petite maison, à Villeneuve (Vaud), non loin de Montreux.

268 *Georg Brandes à Romain Rolland.*

Milan 1^{er} Mars 22.

Cher Romain Rolland

Publiez de ma lettre ce que vous trouvez convenient¹.

Je suis en route pour Athènes². Vous remerciant de tout cœur pour votre bonne lettre je reste votre fidèle

Georg Brandès

269 *Georg Brandes à Romain Rolland.*

Monsieur et cher confrère

[Montreux, Suisse] Ce 5 Novembre 23.

J'étais en train de partir pour Paris, surtout pour vous revoir, quand aujourd'hui, un monsieur que je connais à peine, le chambellan Schwan¹, me dit que vous êtes ici tout près. Me permettez-vous de venir, demain mardi à 4 heures, vous faire une visite ? Si vous le permettez, je prendrais avec moi une jeune dame danoise, Madame Rung, qui me sert de secrétaire. Veuillez faire téléphoner ici à l'hôtel un Oui ou un Non.

Je ne puis vous dire combien je me réjouis de vous savoir si près. Nous avons de temps en temps correspond[u] pendant ces dix ans ; mais j'ai soif d'entendre votre voix. Je vous connais un peu depuis vingt ans, mais trop peu ; et nous aurons — je crois — beaucoup à nous dire².

Bien à vous

Georges Brandès

270 *Georg Brandes à Romain Rolland.*

Copenhague 14 juillet 24.

Cher Monsieur Rolland, je voudrais pouvoir ajouter : cher ami

je n'ai pas été content de moi après votre aimable accueil au mois de novembre. Je ne trouvais pas l'occasion de vous exprimer toute ma sympathie ; une certaine pudeur aussi l'empêchait. A présent, presque tous les jours, m'arrivent des livres qui dépendent de vous. Les *Lettres* du jeune Jean de Saint-Prix par exemple¹, et dernièrement le remarquable livre de Panaït Istrati². Je suis émerveillé de voir jusqu'à quel point vous gardez votre intérêt pour les efforts des jeunes gens les plus divers. On ne peut guère imaginer une distance intellectuelle plus grande que celle

qui sépare Saint-Prix de Istrati. Et tous les deux vous sont également dévoués.

Vous vivez en Suisse dans un isolement volontaire. Moi, je suis isolé par l'âge. Le peu que j'ai eu d'amis, et en général mes contemporains, sont morts depuis longtemps. Vous qui avez 26 ans de moins que moi ne connaissez pas ce sentiment singulier de survivre.

Vous vivez dans votre travail ; vous avez la joie de voir ce travail toujours plus apprécié, et vous devez avoir l'impression que l'avenir vous appartient.

Hélas, la situation politique actuelle est attristante partout. Il y avait un temps, où l'on croyait à la démocratie. Qui pourrait espérer quelque chose de bon des parlements ! A présent on croit à la dictature — en Italie, en Russie — mais le bon tyran n'existe pas.

Incompétence et violence ce sont les deux puissances actuellement régnantes.

Heureusement pour vous, vous êtes au-dessus du pessimisme.

Votre bien obligé

Georges Brandès

271 *Romain Rolland à Georg Brandes.*

Villeneuve (Vaud) villa Olga
30. 7. 24.

Cher grand ami

Je suis si touché de ce nom que vous me donnez ! Rien ne peut me rendre plus fier.

De ce grand siècle, qu'injurient basement les Léon Daudet et leur équipe de fascistes¹, — ce siècle qui restera celui des plus généreux génies, des élans, des espoirs et des illusions les plus hauts de l'art, vous restez le seul représentant illustre, qui n'a jamais abdiqué ni plié. J'essaie, à votre suite, de défendre ces seules

valeurs qui donnent pour moi un prix à la vie : l'esprit libre et l'humanité.

Je ne connais pas le découragement : car je sais qu'elles sont bonnes et vraies ; et il ne dépend pas de la frénésie d'un temps de les nier.

J'ai moins de jeunes compagnons que vous ne croyez. Et en France moins qu'ailleurs. Saint-Prix est mort, et Istrati est un paysan du Danube. Mais je me venge de l'étroitesse de la nouvelle génération, en comprenant ceux d'elle qui me sont le plus ennemis et en aimant ce que je vois en eux de beau — fût-ce à l'opposé de ma pensée et de mon art. — Ainsi, j'ai le meilleur lot. Car tandis qu'ils n'ont jamais fini d'exclure, je m'élargis à leurs dépens.

C'est pourquoi je puis m'isoler impunément en Suisse. Car je ne perds jamais contact avec le fleuve de vie. Et comme ce fleuve est pareil au fleuve Océan des anciens, qui tournait autour du monde habité, j'attends paisiblement qu'après la succession platonicienne Démocratie — Tyrannie, recommence la série des expériences humaines.

Veillez croire à mon affectueux respect

Romain Rolland²

Samedi 3 fev. 1912

Cher Monsieur

Je vous remercie beaucoup de l'envoi de votre brochure. Je l'ai lue avec un bien vif intérêt. Certes, la question qu'elle traite est grave; et ses paroles sont bonnes à entendre, dans un âge d'utilitarisme démocratique. Le plus vital important n'est pas que le grand homme soit le plus beau fruit de la civilisation, - mais que, comme d'autres fruits, il porte en lui les semences créatrices de civilisations nouvelles.

Veuillez agréer, cher Monsieur,
l'expression de ma respectueuse sympathie

Romain Rolland

Romain Rolland à Georg Brandes, lettre n° 257.

souci matériel, - était le cinéma. Les Américains m'en offraient environ 5000 dollars, mais les poux de la Russie bolcheviste, (qui m'avaient déjà traduit tous mes livres à l'œil), ont pris les devants et ont tourné Kyra en cinéma, cet été, sans crier gare. Naturellement, personne n'en voudra plus d'une oeuvre ainsi sabotée.

Enfin.. Merci pour l'occasion que vous m'en avez offerte pour me décharger le coeur, et croyez-moi votre bien sincère

ami

Panaït Istrati

{ En ce qui concerne les horreurs
des Balkans, lisez les Bourreaux,
d'Henri Barbusse.

A propos de la citation que je fais de votre nom, dans Kir Nicolas: sachez que ce récit a été écrit il y a 4 ans, quand je ne savais même pas si vous étiez encore vivant. Vous dites ne pas avoir de loisirs? Même pas à votre âge?!

EMILE MEYERSON ET GEORG BRANDES
1910—1925

272 *Emile Meyerson à Georg Brandes.*

Paris ce 1^{er} février 1910.

Monsieur,

Paris-Journal vient de m'aviser que vous avez envoyé un article sur Nietzsche, en réponse au mien¹. C'est un bien grand honneur pour moi, Monsieur, et j'ai tenu à vous en remercier.

Je prends la liberté de vous adresser simultanément, en guise d'hommage, un travail paru il y a quelque temps². Comme la matière en est plutôt aride et s'écarte un peu de votre champ d'études habituel, je me suis permis d'y joindre deux comptes rendus, l'un français et l'autre allemand qui, en dehors de tout autre mérite, ont celui d'être parmi les plus courts parus et de résumer le mieux le contenu du livre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de vive admiration.

E. Meyerson

78 B^d Malesherbes, Paris VIII^e

Monsieur Georges Brandès

Homme de lettres

Copenhague.

273 *Georg Brandes à Emile Meyerson.* Copenhague (adresse suffisante)
26 Août 23.

Monsieur, j'ajouterais « et cher confrère », si je ne sentais pas combien vous êtes plus érudit et plus penseur que moi.

Il y a beaucoup d'années vous avez édité *Identité et Réalité*. Je ne l'avais lu que cursivement alors. Ces jours-ci, je voulais relire ce livre, et consciencieusement, et j'ai vu avec étonnement

que vous y aviez inscrit mon nom avec une dédicace flatteuse, bien que je ne suis qu'un dilettante en philosophie. Je n'avais pas alors remarqué ce nom, et aujourd'hui je sens une honte de ne pas vous avoir remercié alors. Vous avez dû me croire ou mal élevé ou bien indifférent vis-à-vis de ce qui a de la valeur en philosophie. Je pense que vous avez écrit beaucoup depuis l'année 1907. Mes propres travaux, écrits dans une langue que personne en Europe ne lit, sont nombreux mais rarement traduits et alors d'une manière terrible. Je n'ai donc rien à vous offrir pour vous payer de retour.

Mais je voudrais vous dire combien j'ai appris de votre livre. Il est riche et instructif comme philosophie et comme histoire. En quelques points, j'imagine que vous pensez à présent autrement. Depuis Einstein¹ vous ne parleriez, je pense, pas tout à fait comme vous faites au commencement : « La géométrie jouit évidemment du privilège de s'appliquer à la réalité d'une manière absolue. » — Est-ce qu'on pourra dire encore après les travaux de Bohr : « L'atome, s'il doit expliquer quelque chose, doit être simple ? »²

Mais vous avez dû écrire depuis sur toutes ces questions. C'est moi qui suis en retard.

Quelque chose qui m'a énormément intéressé dans votre livre — ignorant comme je l'étais — c'est tout ce qui est dit dans les Appendices sur Copernic et Képler. Vous êtes fort indulgent pour notre Tycho Brahé ; je n'ai jamais pu lui pardonner que lui, un astronome si considérable, n'a pas pu vaincre sa résistance « d'inertie » vis-à-vis de la théorie héliocentrique.

Je ne puis vous dire comme je trouve intéressant qu'on a dû recourir alors à l'*Enéide* III, 72 pour expliquer que la sensation immédiate pourrait être trompeuse³.

Si un jour vous voulez me faire l'honneur de lire quelque chose

de moi, je vous dirai que dans ce temps-ci on a publié en traduction allemande deux livres publiés pendant la guerre *Gœthe* et *Voltaire*. Ils coûtent, je pense, beaucoup de millions de marks, heureusement pas beaucoup de francs.

Veillez croire, Monsieur, à toute ma considération et à mon respect sympathique.

Georges Brandès⁴.

274 *Georg Brandes à Emile Meyerson.* Copenhague 23 Septembre 23.

Monsieur et cher confrère, cent fois plus maître que moi, j'ai été heureux de recevoir votre réponse si amicale et si instructive¹. Vous avez raison de penser que le Danois se rapproche plus de l'Allemand que du Français, mais j'ai su causer en Français quinze ans avant que j'appris de parler l'Allemand, ainsi votre langue ne m'est pas étrangère.

J'ai donné ordre à mon éditeur allemand de vous faire parvenir, à votre adresse parisienne, le livre sur *Voltaire*. Naturellement vous n'aurez pas à payer ce livre ; les frais ridicules (quelques dizaines de millions de marks) seront retenus sur mes honoraires énormes, qui depuis quelques années se réduisent à rien du tout.

Je vous serai reconnaissant de me faire lire vos ouvrages ; je vous remercie du petit cahier déjà arrivé². Comme c'est dommage que vous quittez la Suisse au moment où je pense y aller ; je vous aurais fait visite à Leysin, que je connais.

Aujourd'hui je suis trop occupé pour vous écrire ; je n'ai voulu que faire acte de présence et vous dire combien de plaisir je sens à me sentir en contact avec vous.

Veillez croire à mon admiration et à ma reconnaissance.

Georges Brandès.

Je sais qu'on guérit à Leysin. J'en ai vu des exemples.

275 *Emile Meyerson à Georg Brandes.*

[5-11-1923]

Cher Maître,

Au moment de quitter Leysin j'ai reçu votre lettre du 23 7^{bre} et en arrivant à Paris j'ai trouvé vos deux beaux volumes sur *Voltaire*. J'avais l'intention de vous écrire immédiatement pour vous en remercier, mais je suis aussitôt tombé malade et j'ai dû garder le lit presque continuellement depuis. Je suis à peu près remis à l'heure actuelle et vais, dans une quinzaine de jours, repartir à Leysin, où je passerai sans doute tout l'hiver. Si donc vos pas vous conduisent encore de ce côté, je compte que vous voudrez bien me faire le très grand honneur de venir me voir — je ne puis dire combien j'ai été touché de ce que vous m'avez écrit au sujet d'une visite possible. Mais j'ajouterai que si vous ne venez point, j'espère tout de même avoir, à un moment pas trop lointain, le plaisir de vous connaître personnellement, car je suis tout à fait décidé, pour peu que ma santé se rétablisse convenablement, à faire cet été le voyage de Copenhague¹.

J'ai déjà entamé fortement l'étude de votre *Voltaire* ; j'en suis à la fin du 1^{er} volume, je serais plus avancé sans les multiples occupations et obligations qui, après une si longue absence, absorbent tout mon temps. Mais chaque fois que je le peux, je retourne à vos volumes, que je trouve tout simplement passionnants — c'est à dire que je retrouve, en m'y plongeant, tout mon enthousiasme des années de jeunesse ; je crois bien (je suis honteux de l'avouer, mais la vie, fort absorbante, que m'imposait ma double carrière l'explique ou du moins l'excuse en partie) qu'il y avait un quart de siècle que je n'avais rien lu de vous. Or, je constate, devant cette œuvre nouvelle, qu'en dépit du fait que vous avez été tellement imité, vous êtes resté inimitable. Vous avez su brosser là le tableau non seulement d'un esprit — et un des plus remarquables que

l'humanité ait produits — mais encore d'une époque. Vous ne celez rien des défauts ni surtout des faiblesses de Voltaire — et pourtant combien l'homme ressort véritablement grand. Et l'époque aussi était grande, en dépit de ses tares, dans son enthousiasme pour le purement humain, dans sa foi en l'humanité. Hélas, combien nous en sommes déçus ! — Ce qui m'a surtout plu grandement, c'est ce que vous dites de Voltaire historien. Ce côté de son activité est le plus souvent laissé à l'ombre, alors qu'il est le père authentique de toute l'historiographie moderne, en tant que *Kulturgeschichte*.

J'ai pris la liberté de vous faire expédier, il y a une quinzaine environ, les deux volumes de mon second livre² ; j'espère qu'ils vous sont parvenus et suis infiniment curieux d'apprendre votre jugement. Vous recevrez aussi, par le même courrier, le tirage à part d'un travail paru récemment.

Veillez agréer, cher Maître, l'assurance de mes sentiments les meilleurs

E. Meyerson

Ce 5 9^{bre} 1923.

16 rue Clément Marot, Paris VIII^e.

Mon adresse provisoire à *Leysin* sera :

aux bons soins du Sanatorium Universitaire.

276 *Emile Meyerson à Georg Brandes.*

[9-2-24]

Cher Maître,

Je viens bien tard vous remercier du don de votre superbe *Michelangelo Buonarroti*¹, qui m'est parvenu ici. C'est que j'avais espéré pouvoir, en vous écrivant, vous parler du livre un peu en connaissance de cause, c'est à dire en avoir lu au moins une partie. Or, c'est ce que les circonstances, malheureusement, ne m'ont point permis de faire jusqu'à présent. J'ai été en effet,

depuis mon retour d'ici, accablé d'occupations de toute sorte, et la cure absorbant une grande partie de ma journée, je jette constamment — comme le voyageur du désert vers l'image de l'oasis lointaine — des regards de convoitise vers le beau volume qui orne ma petite bibliothèque, sans pouvoir l'atteindre. Ainsi je dois me résigner à vous écrire en vous exprimant simplement la joie dont me remplit le fait seul de la publication de cette œuvre qui — un simple coup d'œil suffit pour le constater — représente un effort intellectuel, et même purement matériel, extrêmement puissant. Tous ceux qui vénèrent en vous un des maîtres de la pensée critique moderne — et je m'honore d'être de ce nombre — seront ravis de constater que non seulement vous songez encore à des œuvres de cette envergure, mais que vous êtes capable de les mener à bonne fin ; ils attendront avec la plus vive curiosité intellectuelle les fruits admirables que votre haute maturité promet dans l'avenir à l'humanité cultivée, à laquelle votre génie a déjà tant donné ! Mais pour ce qui me concerne personnellement, je dois dire que ce qui me séduit le plus, c'est la perspective de pouvoir relire, révisés, vos *Hauptströmungen der Literatur des 19. Jahrhunderts*², annoncées en regard du titre du *Michelangelo* et qui, j'ai déjà pris la liberté de vous le dire, ont constitué un élément très essentiel de ma formation intellectuelle. Ce livre paraîtra-t-il bientôt ? Ne pourrais-je pas le commander d'avance — car je ne veux point qu'en échange de mes quelques pauvres volumes vous me prodiguez vos richesses.

M. Hœffding³ m'a appris que vous aviez parlé dans une interview et, sur ma demande, m'a expédié le numéro de *Comoedia*⁴, paru alors que j'avais déjà quitté Paris et qui, pour cette raison, m'avait échappé. Je ne puis vous dire combien les expressions si élogieuses dont vous vous êtes servi à mon égard m'ont fait plaisir ; il y a peu d'hommes dont le jugement a, pour moi, autant de poids que le vôtre. On m'a écrit aussi de Paris — mais la source est

malheureusement peu sûre — que vous aviez encore parlé de moi dans un interview inséré dans le journal danois *Politiken*⁵. Ce doit être une erreur, car M. Høeffding, à qui j'avais demandé de m'envoyer tout ce qui émanerait de vous et aurait trait à mes écrits, ne m'a rien fait parvenir de pareil. Que si cependant vous aviez mentionné mon nom quelque part, ou si vous deviez le faire à l'avenir, en n'importe quelle langue, je vous supplie instamment de me transmettre cet imprimé, car rien de ce qui tombe de votre plume et me concerne ne saurait m'être indifférent. Si l'écrit est en danois et si Madame Rung (ai-je bien retenu ce nom, que je n'ai pas vu écrit, ce qui constitue pour ma mémoire une condition sine qua non ?) voulait bien traduire la mention, je lui en aurais une très vive reconnaissance ; mais, au besoin, je trouverais bien quelqu'un ici qui s'en chargerait. — Puis-je, à cette occasion, vous prier, cher Maître, de bien vouloir présenter mes hommages les plus respectueux à cette Dame, dont la si gracieuse image est indissolublement unie au souvenir des heures que j'ai pu passer en votre société et qui compteront, certes, parmi les plus brillantes et les plus charmantes de ma vie tout entière ?⁶ Hélas, elles sont loin, et tout semble si loin d'ici, alors que je n'aperçois point la fin de ma captivité. Car, en dépit de conditions favorables — abondance de soleil — la cure ne semble guère progresser, au point que le voyage de Copenhague, que je me faisais une telle fête d'entreprendre, devient problématique. Mais peut-être vous, cher Maître, entreprendrez-vous un nouveau voyage vers le sud ? Si c'est le cas, vous aurez beaucoup de chance de me trouver encore ici, et ce serait pour le pauvre malade solitaire une aubaine vraiment prodigieuse.

Veillez agréer, cher Maître, avec mes remerciements réitérés, l'assurance de mes sentiments très respectueusement dévoués

E. Meyerson

Bellevue, *Leyzin* (Suisse), ce 9 février 1924.

277 Georg Brandes à Emile Meyerson.

Copenhague 14 février 24.

Mon cher maître et ami

N'excuser donc pas que vous n'avez pas eu le temps de lire cette mauvaise traduction d'un livre sur Michel-Ange que je ne vous faisais envoyer que pour vous donner signe de vie et de reconnaissance. Je suis si touché de votre hospitalité que je plaindrais doublement si votre voyage projeté ne se réalisait pas cet été.

Ce livre (que je n'ai regardé qu'un seul instant) doit être affreusement traduit. Je n'en ai regardé qu'une page, et j'y trouvai Vittoria Colonna appelée die göttliche, j'ai écrit la dévote, ce qui est autre chose. J'ai fermé le livre, et comme j'ai beaucoup à faire, je ne l'ai pas ouvert de nouveau.

Quant aux *Grands Courants*, tout ce que je sais c'est que les bonnes feuilles des 4 premiers volumes (retravaillés) ont été expédiées à Berlin, et j'espère qu'ils paraîtront avec les deux derniers cette année. Mais je ne me fie jamais aux promesses des éditeurs. Et qui, en Allemagne, a de l'argent pour acheter des livres ! Vous pensez bien que dans un petit pays comme le Danemark on ne gagne que très peu en écrivant. Le livre sur Voltaire qui déplut ici n'a pas été vendu. En Allemagne le même livre eut un succès fou, et je faisais mettre par mon éditeur quelque chose comme 350,000 Marks dans une banque à Berlin. Quand après quelque temps je les désirais, la banque me donnait la réponse, qu'on ne payait pas de si petites sommes ; je possédais $\frac{1}{1000}$ d'un Øre (c'est-à-dire d'un centime).

Cher et excellent ami, je dois vous répondre à vos questions sur les interviews. Je suis bien étonné que vous vous occupiez sérieusement des appréciations qu'un dilettante en philosophie comme moi s'est permis sur un penseur de votre mérite. Mais vous en savez plus long que moi. C'est absolument vrai, que j'ai

parlé avec enthousiasme de vos écrits et à Paris, et à Copenhague.

Mais je n'ai jamais de ma vie vu le journal *Comœdia*¹, et je ne sais pas ce qu'on m'a mis dans la bouche. Une dame (qui s'appellait Madame Huguette Garnier) arrivait un jour et me prenait deux heures entières me questionnant à tort et à travers ; elle venait de la part du journal *Excelsior*² ; je lui demandais de m'envoyer ce qu'elle écrivait ; je le redemandais ; elle n'a jamais rien envoyé. Je pense que c'est son article que vous avez lu dans *Comœdia* ; mais je ne l'ai jamais vu. Quant à *Politiken*, je me souviens qu'il venait ici un journaliste quelques jours après mon arrivée pour m'interviewer. Il faut dire que je déteste les interviewers ; ils sont toujours faux, parlent toujours de choses indifférentes ou inventées, et comme j'ai moi-même une plume, je n'ai pas besoin d'eux. On questionne généralement sur des thèmes, dont on ne désire pas exprimer.

Néanmoins, je sais que, vis-à-vis de ce monsieur aussi, j'ai parlé de vous avec chaleur³. Mais j'ai jeté le journal ; je ne conserve pas de telles choses. Madame Rung, dont vous écrivez très bien le nom, le trouvera peut-être ; je ne l'ai pas vue depuis trois semaines. Elle a été malade de la grippe contagieuse, elle, son mari, sa femme de chambre. L'accès [de son logis] a été défendu, et elle habite à l'autre bout de la ville, à une lieue d'ici. Mais elle doit être rétablie à présent, et aussitôt que je la revois, un de ces jours, je lui demanderai l'article en question, qui du reste ne valait rien. Je suis content que vous vous exprimez avec tant d'amitié sur elle. Elle mérite des louanges.

Bonne santé, meilleure santé, pas de soucis !

Bien à vous

votre ami

Georges Brandès.

278 *Emile Meyerson à Georg Brandes.*

[15-3-24]

Cher Maître,

Souffrez patiemment que je continue à vous donner ce titre, lequel est, je le répète, le seul conforme à la réalité des rapports spirituels que j'ai eus avec vous ; mais renoncez, je vous en supplie, à me le retourner, car dans ce cas il ne peut être qu'ironique, et le fait d'être appelé ami par celui que, depuis ma jeunesse, j'avais si ardemment admiré, suffit largement à satisfaire mon orgueil. C'est à cette amitié que j'attribue en grande partie les éloges que vous avez bien voulu me prodiguer dans *Politiken* (que M^{me} Rung m'a fait parvenir). Mais ils ne m'en ont pas moins fait le plaisir le plus vif, ou plutôt, c'est justement à cause de cela, car selon le vers admirable de Voltaire que vous citez (je le connaissais, comme tout le monde, mais ne savais point qu'il fût de lui), l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

J'attends avec impatience l'apparition des *Grands Courants* ; je suppose que la nouvelle édition allemande se vendra comme du pain chaud, et comme les livres sont maintenant très chers là-bas, je m'imagine qu'ils doivent rapporter beaucoup. Il est très difficile, certes, de se rendre compte comment les choses s'arrangent dans ce pays, en dépit de tout ce qu'on lit ou entend, et, j'en entends beaucoup, car les Allemands affluent ici en bataillons serrés ; ils se plaignent amèrement, mais paraissent avoir beaucoup d'argent à dépenser. Et pour un petit travail à exécuter à Berlin (l'agrandissement de la photographie d'un ami défunt), on m'y demande un prix (en Rentemark) qui est au moins le triple de ce que cela coûterait à Paris. Si vos droits d'auteur sont payés en cette monnaie et à ce taux, ils ne seront point négligeables — surtout si vous prenez la précaution de faire rentrer la somme immédiatement au Danemark.

Ma santé est à peu près sans changement, et je ne puis malheureusement prévoir le jour où je pourrai me considérer comme tant soit peu guéri ; reprendre ma vie normale, voyager — venant à Copenhague en premier lieu ; je ne saurais vous dire combien l'idée de renouveler nos entretiens de la rue Clément Marot me séduit : c'est une partie de l'avenir qui m'apparaît tout en rose. Hélas, faut-il qu'ayant par ailleurs la possibilité de réaliser ce désir, je sois retenu par cette sottise maladie. C'est là, pour le moment, le principal des soucis dont vous parlez, et j'ai beaucoup de mal à m'en débarrasser. Je ne l'oublie un peu qu'en travaillant, mais là encore il faut que je me ménage — ce que je fais consciencieusement ; mais c'est si ennuyeux ! Espérons tout de même, et j'espère encore et surtout vous revoir à Copenhague, sinon au printemps, du moins en été.

Au revoir donc, cher Maître, et agréez l'expression de mes sentiments le plus profondément et le plus cordialement respectueux.

E. Meyerson

Bellevue, *Leysin* (Suisse) ce 15 mars 1924.

J'écris à M^{me} Rung pour la remercier ; et s'il vous arrive de me faire l'honneur de reparler de moi, j'espère que vous n'oublierez pas de me faire parvenir l'écrit en question, car tout mot de votre part me sera toujours très précieux.

279 *Emile Meyerson à Georg Brandes.*

[5-6-24]

Cher Maître,

Il y a bien, bien longtemps que j'aurais dû vous écrire pour vous remercier du don magnifique que vous m'avez fait en m'envoyant la nouvelle édition de vos *Hauptstroemungen* — sans compter la dédicace que vous avez ajoutée au volume : croyez

bien que c'est une des fiertés de ma vie que d'avoir su inspirer des sentiments de ce genre à un esprit de votre incomparable envergure. Mais votre cadeau m'est arrivé à un bien mauvais moment, au moment où, ayant subi une opération, je me trouvais alité, soumis à un traitement rigoureux et ennuyeux au possible, découragé par le peu de succès manifeste de ma cure et littéralement incapable du moindre effort intellectuel, entre autres de celui consistant à écrire une lettre de quelque importance. Je lisais même fort peu. Mais parmi les pages qui m'ont aidé à traverser cette période de marasme, celles de votre *Michel-Ange* occupent la première place. Malgré moi, en quelque sorte, je me sentais entraîné par votre art inimitable, par cette ardeur de vie que vous avez su insuffler non seulement à votre protagoniste, mais encore à tous les personnages, même épisodiques, que vous mettez en scène, comment, chez vous, toute cette époque, si brillante, mais si complexe, de la Renaissance et du retour fidéiste où elle sombre, devient réelle, présente. Un seul livre m'avait jusqu'ici donné une impression analogue, à savoir (vous l'avez deviné) l'autobiographie de Cellini. Et c'est sans doute l'éloge le plus haut que l'on puisse faire de votre œuvre que de dire qu'au point de vue de l'intensité, du relief, elle égale celle d'un contemporain, qui était pourtant un des mémorialistes les mieux doués de tous les temps. Sans compter que, bien entendu, votre exactitude et votre véracité sont sans tache, alors que ce délicieux conteur de Benvenuto était sans doute (après le divin Ulysse toutefois) le vantard et le menteur le plus effronté qu'aient engendré les pays méditerranéens.

Voilà pour le *Michel-Ange*. Quant aux *Hauptstroemungen*, je ne pourrai me mettre que plus tard à ce régal. Car à peu près revenu à l'équilibre moral, j'ai trouvé, cela va sans dire, une besogne immense en retard. J'en ai déjà liquidé une partie et, ma santé

s'améliorant, j'espère bientôt être plus ou moins à jour. Pour achever de me remettre spirituellement, je rentre la semaine prochaine à Paris — pour quinze jours ou trois semaines au plus — c'est tout ce que les médecins ont voulu autoriser. Après quoi il faudra retourner ici, pour le reste de l'été et probablement encore pour tout l'hiver. Mais on me promet la liberté complète pour le printemps suivant, c'est à dire pour dans un an environ, et si lointain, si incertain même que soit cet espoir, il me soutient néanmoins.

Et vous, cher Maître, ne viendrez-vous pas quelque part en Occident cette année ? Si vous avez conçu un projet quelconque de ce genre, vous seriez bien, bien généreux de me le communiquer, car tout en étant fixé à Leysin, je n'y serai point absolument prisonnier, et si vous deviez, par exemple, vous trouver en automne en Italie, je pourrai (si tout va bien) m'arranger pour vous y rejoindre : je ne puis vraiment vous dire combien cette perspective me sourit.

Je prends la liberté de vous envoyer, par le même courrier, le tirage à part d'un extrait du bouquin que j'ai sous presse et dont l'apparition a été, bien entendu, fortement retardée par mon état de santé. Mais c'est en guise de simple souvenir, il est tout à fait inutile que vous le lisiez, il vaut même mieux que vous lisiez cela que dans le livre que j'espère tout de même pouvoir vous expédier cet été encore¹.

Agréez, cher Maître et grand Ami (puisque vous voulez bien m'honorer de ce titre), l'assurance de mes sentiments de profonde admiration et d'affectueux respect

E. Meyerson

Bellevue, Leysin (Suisse), ce 5 juin 1924.

Mes salutations respectueuses à M^{me} Rung, si vous la voyez. Mon adresse, jusqu'à la fin de juin, sera 16 rue Clément Marot, Paris VIII^e, et plus tard à Leysin, comme à présent.

280 *Georg Brandes à Emile Meyerson.* Copenhague ce 14 juillet 24.

Bien cher ami, j'ai été péniblement impressionné en voyant que vous êtes obligé de rester encore tout l'hiver prochain à Leysin. Vous ne me paraissez pas souffrir, ou vous êtes trop fier pour vous plaindre ; mais votre santé rend donc cette vie tranquille dans ce climat favorable nécessaire. C'est déjà une souffrance.

J'ai lu avec beaucoup d'attention, et j'ai relu, les articles de la *Revue de Métaphysique et de Morale* que vous avez eu la bonté de m'envoyer¹. C'est clair qu'Einstein malgré sa théorie de la Relativité croit comme vous à une vérité absolue et qu'il ne rejette nullement la théorie des atomes.

J'ai toujours pensé qu'il faut regarder ce monde et ce qui nous arrive comme réel. Mais je ne puis pas nier, qu'il y a en moi un lutin qui me chuchote : Réel ! Quel sens a ce mot dans ta bouche éphémère ? Dans peu de temps tu seras une part du néant ; tes expériences, tes amours, tout ce que tu as senti et vu sera du néant. Pour toi, il ne sera ni ciel ni terre. Cette pensée lugubre ne se laisse pas chasser.

Cher ami, je pense souvent aux heures ravissantes que j'ai passées dans votre maison à Paris. Ma jeune amie et secrétaire Madame Rung s'est tout spécialement réjouie de ces heures ; elle n'avait pas à Paris de plus grand plaisir que de vous entendre causer. Elle est à présent à la campagne, mais vient une fois par semaine écrire des réponses à mes centaines de lettres.

Je suis occupé de quelques personnages de la France du 18^e siècle² ; je travaille à présent assez lentement et je ne puis encore former de projets de voyage. Certes, je ne négligerai pas de vous voir, si je puis partir et si je vais par la Suisse. Malheureusement, les circonstances actuelles rendent tout voyage difficile.

Je ne vous envoyais pas ces vieux livres en nouvelles traductions allemandes que parce que vous m'aviez dit l'impression qu'ils vous avaient faite dans votre jeunesse. J'ai écrit cela il y a un demi-siècle. Les temps sont autres et moi, l'auteur, je ne suis plus le même. J'ai moins d'espoir, seulement la même foi.

Bien à vous

Georges Brandès.

281 *Georg Brandes à Emile Meyerson.*

Copenhague 24 juin 25.

Cher monsieur et ami, je n'ose pas dire cher confrère, car je ne suis qu'un pauvre dilettante en philosophie. Je me permets de vous écrire pour savoir comment vous allez ? Les dernières nouvelles que j'ai reçues de Leysin n'étaient pas trop favorables, et votre santé est un de mes soucis.

Je rentre après un voyage de presque 3 mois. J'ai parlé publiquement à Berlin et à Vienne (j'avais à chaque endroit 2,400 et 2,200 auditeurs)¹ et j'ai séjourné 4 semaines à Salzbourg en Autriche, malade d'une bronchite assez désagréable. Mais un vieillard de plus de 83 ans ne peut pas espérer être toujours en bonne santé. A Salzbourg, dont on m'avait vanté le climat, il faisait pluie presque tous les jours.

J'ai écrit deux petits livres : *La légende de Jésus*² et *Hellas*³. Le premier a été (mal) traduit en Allemand. Je vais vous le faire expédier, si cela pourrait vous intéresser.

Plus j'étudie Einstein⁴, plus je suis surpris de son génie. Il me paraît qu'il a fait quelque chose de définitif. Une autre célébrité qui est venu me voir, c'est Freud⁵. J'avais des préjugés contre lui, mais par sa sincérité il m'a tout à fait gagné le cœur, comme ses pensées ont eu une certaine (bien que faible) influence sur mon intelligence. — Je ne sais pas même, si vous êtes à Paris

ou encore à Leysin. Mais je sens le besoin de vous dire encore une fois combien je me suis senti heureux en votre présence. Tout ce que vous dites est pour moi instructif ; votre conversation a une profondeur rare et de tout votre être rayonne une bienveillance et un amour du genre humain que je voudrais pouvoir partager.

Croyez-moi votre ami affectueux

Georges Brandès.

282 *Georg Brandes à Emile Meyerson.*

Copenhague 17 juillet 25.

Cher Monsieur et confrère,

Il y a déjà assez longtemps que je vous écrivais — même longuement — dans l'espoir d'avoir de vos nouvelles quant à votre santé. La dernière lettre que j'ai reçue de Leysin ne calmait pas mes inquiétudes. Je n'ai pas reçu de réponse. Je crains qu'une lettre s'est perdue. Cela ne vous ressemble pas de ne pas répondre ; vous savez combien votre santé m'est précieuse. Je me permets donc de m'adresser à vous encore une fois. — Je ne vous ai pas vu depuis Novembre 1923 ; mais j'espère n'être pas tout à fait oublié.

Ce printemps, j'ai parlé publiquement à Berlin et à Vienne. J'ai été quatre semaines malade d'une bronchite à Salzbourg. A présent, je suis ici. J'ai édité cette année deux petits livres¹. Maintenant je suis vide d'idées. Mais pas sans sentiments. Et entre ces sentiments, celui que je nourris pour vous est toujours également vif.

Veillez donc me donner un signe de vie.

Bien à vous

Georges Brandès.

283 *Emile Meyerson à Georg Brandes.* [18-7-25]
16, Rue Clément Marot. VIII^e.¹
Cher Maître et grand Ami,

Je ne puis vous dire combien je suis touché du souci pour ma santé que vous exprimez. J'ai passé par des épreuves terribles. Au début de septembre dernier une attaque de zona s'est déclarée d'une violence inouïe (un grand médecin parisien qui en a vu les traces cinq mois plus tard m'a déclaré n'avoir contemplé qu'une fois dans sa vie un zona aussi beau). Malheureusement Rollier et ses aides, tous spécialistes distingués, n'y ont pas vu clair et m'ont gardé un mois entier là-haut, alors que l'altitude faisait le plus grand mal à mon cœur (attaqué en même temps par cette maladie nerveuse). Ensuite, presque pas transportable, je suis descendu à Vevey, où je suis resté trois mois dans des hôtels, souffrant un martyr sans nom. Je n'ai d'ailleurs qu'un souvenir très vague de ce qui s'est passé pendant cette époque de ma vie, la souffrance a en quelque sorte effacé toute autre impression, c'est comme si j'avais traversé un long tunnel noir. Heureusement encore j'avais auprès de moi ma nièce Jeanne, que vous connaissez ; elle était venue passer un mois de vacances et était restée pour me soigner. En décembre, enfin, la fureur du mal a commencé à s'abattre — on m'avait aussi traité par l'électricité — et au début de janvier j'ai pu rentrer à Paris, couché. Le mal, depuis, a graduellement diminué d'intensité, mais il existe toujours ; seulement, j'y fais attention de moins en moins. Par contre, la tuberculose osseuse a paru se réveiller, et comme je n'entends pas rentrer à Leysin, on la traite à l'aide de rayons ultra-violetts — lesquels ne paraissent pas plus efficaces que le soleil de là-haut. — Mais assez de ces misères, pour le moment je ne me plains pas trop, car je puis tout de même travailler un peu (4 ou 5 heures par jour).

Je suis heureux de vous savoir en bonne santé — la bronchite de Salzburg n'aura été qu'une petite alerte. Vous êtes, mon cher Maître et Ami, à ce point de vue comme à tant d'autres, un homme véritablement unique. Que je comprends qu'on se presse à vos conférences ! Et qui, grands dieux, irait-on entendre si ce n'est vous ? Envoyez-moi au plus vite votre *Légende de Jésus* — je regrette profondément de ne pouvoir goûter aussi à *Hellas*, car tout ce qui vient de vous me ravit absolument. C'est qu'à la valeur propre, et très haute, de vos écrits s'ajoute le fait que mon esprit, — je vous l'ai dit — s'est en grande partie formé sous votre influence et qu'ainsi votre conception du monde (ce que les Allemands appellent *Weltanschauung*) parle en quelque sorte sans intermédiaire à mon intelligence à moi. Et c'est ce qui explique sans doute qu'à votre tour vous constatez (même avec quelque surprise, à ce qu'il m'a semblé) que mes idées pénètrent facilement en vous : c'est qu'elles sont nées sous l'empire d'une mentalité qui est, par bien des côtés, fille de la vôtre. Si éloigné que soit le domaine où je travaille de celui où vous avez accoutumé de vous mouvoir et si peu que les idées que j'avance ressemblent, en apparence, à celles, si importantes, que vous avez, à larges mains, semées par le monde, des liens subtils et néanmoins fort puissants (liens que d'ailleurs aucun de nous deux ne saurait explicitement définir pour l'instant) rattachent certainement les unes aux autres.

J'ai, vous le savez par la *Déduction relativiste*, la plus vive admiration pour M. Einstein. Mais il paraît difficile, — et chanceux — quelque effort de déduction que l'on fasse, de se prononcer sur la marche de la science dans l'avenir. Et c'est pourquoi je demanderais à faire des réserves sur notre attribut de définitif. — En ce qui concerne Freud, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, une autre paire de manches. Ses conceptions m'intéressent peu, parce

que je ne retrouve dans mon esprit aucun des éléments énoncés par lui, ni rien qui justifie ses affirmations. Or, chacun de nous ne connaissant, de manière immédiate, qu'une seule psyché, la sienne propre, nous ne disposons évidemment, quand on prétend nous révéler les mystères de l'inconscient, que d'une voie unique menant à la vérification de ce qu'on nous affirme : c'est de rechercher si les faits ou les symptômes précis que l'on invoque peuvent être constatés en nous-mêmes. Or, j'ai toujours trouvé les affirmations de Freud démenties chez moi de la manière la plus péremptoire, aussi bien en ce qui concerne son pansexualisme que sa théorie de l'oubli. Je suis certainement un sujet plutôt favorable à ces deux points de vue, car mon penchant sexuel (je puis en parler maintenant où c'est à peu près du passé) a été de tout temps plutôt vif — c'est le cas, je crois, chez la plupart des juifs — alors que par suite des circonstances de la vie, les satisfactions extérieures que je lui accordais n'ont jamais été tout à fait suffisantes. Ainsi je me trouvais, la plupart du temps, dans un état de suppression, qui aurait dû faciliter la manifestation des phénomènes freudiens. De même, j'ai eu constamment, depuis mon enfance, les plus étranges oublis ; mais j'oublie surtout ce que j'aurais le plus d'intérêt à me rappeler, ce que je veux et j'entends retenir — et j'en souffre cruellement. — Mais je n'ai jamais ajouté la moindre foi aux appréciations malveillantes sur le caractère personnel de M. Freud, qui m'a toujours paru être un homme sincère, parfaitement convaincu de la vérité des théories qu'il propage, et je suis heureux de voir cette opinion confirmée par votre si compétent témoignage. — Tout d'ailleurs ne me semble pas à rejeter dans ses conceptions, la supposition même de motifs inconscients est certainement fort juste. J'ai lu, il y a quelques années, un travail d'Adler (qui marche sur ses brisées), où le motif sexuel était remplacé par celui de la vanité² ; d'aucunes

d'entre les observations qu'il présentait m'ont vivement frappé, elles semblaient correspondre à des souvenirs presque oblitérés ; j'ai dû être, jusque vers les 14 ou 15 ans, un enfant secrètement et maladivement vaniteux.

Puisque vous voyagez, ne viendrez-vous pas en été ou en automne, quelque part en France ? J'ignore encore ce que je ferai moi-même, cela dépendra des médecins et de mon état de santé ; je ne me déplace pas encore facilement, un siège normal m'est douloureux. Mais si vous deviez vous trouver dans un endroit point trop écarté, je ferais certainement des pieds et des mains pour aller vous rejoindre, ne fût-ce que pour quelques jours — les trop brefs instants que j'ai eu le bonheur de passer en votre société n'ont fait que « m'ouvrir l'appétit » pour ainsi dire.

Agréez, cher Maître et grand Ami, avec mes remerciements réitérés pour votre bon souvenir, l'assurance de mes sentiments très, très cordialement dévoués

E. Meyerson.

le 18 juillet 1925.

Madame Rung est-elle toujours auprès de vous ? Si oui, veuillez lui transmettre mes très respectueuses salutations.

284 *Emile Meyerson à Georg Brandes.* [21-7-25]

16, Rue Clément Marot, VIII^e.

Cher Maître,

Quarante-huit heures après avoir expédié la réponse à votre lettre du 24 juin, je reçois votre billet du 17 ct. Je ne puis vous dire combien je suis marri et honteux d'avoir mérité ce juste rappel. Je suis inexcusable. Voilà cependant ce qui me vaudra peut-être quelque indulgence de votre part. Je sors, je vous l'ai écrit, d'un long cauchemar, et n'en sors que graduellement. Pourtant, pendant de longs mois, alors que mon état ne me permettait encore aucun effort physique, qu'à peine je pouvais dicter, par ci,

par là, une brève lettre, mon cerveau avait recommencé à s'agiter. C'est là une curieuse et lamentable particularité de mon état général, qu'une vivacité persistante de l'activité cérébrale, tranchant sur la débilité marquée des forces physiques. Un grand médecin de mes amis m'explique d'ailleurs que ce sont deux manifestations, en apparence opposées, d'une cause unique. J'ai une pression cardiaque très faible (à peu près la moitié de ce que je devrais avoir, eu égard à mon âge). C'est pourquoi, et quel que soit mon état, le cerveau, n'étant point inondé de sang, continue à fonctionner comme si de rien n'était. Mais, par contre, cet afflux insuffisant du sang ne défend plus les organes, et je suis la proie de toutes les invasions. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il est certain que pendant des mois, alors que tout mouvement m'était encore torture, je m'étais mis à suivre un ordre de pensées se rattachant aux travaux que vous connaissez, mais appartenant cependant à un domaine très différent de celui où j'avais l'habitude de me mouvoir jusqu'à ce jour. Et c'est ainsi que, quand j'ai pu enfin recommencer à m'occuper un peu sérieusement, je me suis trouvé saisi d'une véritable fringale de travail, que mes forces, si ridiculement bornées, ne permettaient de satisfaire que dans une proportion infime. En même temps d'ailleurs, rentrant graduellement dans la vie, il a fallu aussi s'astreindre à remplir ne fût-ce qu'une petite partie des obligations qu'elle imposait. Ainsi j'ai dû me mettre à préparer une troisième édition d'*Identité et réalité*¹ (elle aurait dû paraître il y a plus d'un an et ne paraîtra qu'en octobre prochain), et bien que je ne change que peu de chose à la seconde, n'y ajoutant qu'une quinzaine de notes, le travail matériel de la correction des épreuves ne m'en est pas moins assez pénible. Je me lève le matin, me proposant de faire ceci ou cela, mais je me trouve tout de suite à bout. Et c'est ainsi que les choses les plus urgentes, et celles aussi dont l'accom-

plissement me ferait le plus de plaisir, restent en plan. Pour la réponse à votre première lettre, j'ai voulu peut-être aussi trop bien faire — vous vous en êtes aperçu par la longueur de ma missive.

Je me relis et m'aperçois que, dans ce qui précède, j'ai dit trop ou trop peu. En effet, je connais assez l'intérêt dont vous voulez bien m'honorer pour me douter que vous vous demanderez quel est ce domaine nouveau que j'ai abordé. Il s'agit de la logique, et il faut que j'avoue qu'il m'est arrivé, à ce propos, la même mésaventure que pour l'épistémologie : dès les premiers pas faits dans cette discipline philosophique, qui m'était restée jusqu'ici plutôt lointaine, je me suis vu amené à tout bouleverser. Vous vous rappelez peut-être que Kant avait déclaré la logique d'Aristote achevée à tout jamais. Mais avant lui, déjà, avait commencé, avec Leibniz, un mouvement qui, dans l'opinion générale, avait abouti à la renouveler presque complètement (ce sont les Anglais et quelques Italiens qui en ont été, surtout, les protagonistes). Or, c'est à ce courant que j'entends m'opposer. Tout ce travail m'apparaît, en effet, non point inutile sans doute, mais de peu de conséquence, futile pour tout dire ; il faut, à mon avis, reprendre les choses là où les a laissées Aristote, en approfondissant ce qu'il a accompli. — Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une lourde, une très lourde pierre à soulever ; je vais directement à l'encontre de ce qui a été fait depuis 150 ans. Les quelques amis (et même ceux d'entre eux qui jusqu'ici se déclaraient mes disciples) à qui j'ai exposé les grands traits de mes conceptions nouvelles, en ont été positivement scandalisés. — Vous savez combien j'ai attendu longtemps pour voir enfin mon épistémologie recon nue — à certains égards même, cela commence à peine. Combien d'années faudra-t-il pour que l'on reconnaisse que ma logique est autre chose qu'un ensemble de paradoxes osés, qu'elle traduit

mieux qu'on n'a su le faire jusqu'à ce jour, la marche réelle de la pensée humaine (car c'est là mon ambition) ? Mais baste, si l'on s'arrêtait à des considérations de ce genre, on ne ferait jamais rien. Et c'est ainsi que je turbine, ne sachant même pas si, étant donné mon peu de pouvoir actuel, j'arriverai jamais à mettre réellement sur pied l'exposé de ces théories — bien que le papier même m'apparaisse comme devant être fort court, une cinquantaine de pages à peine. Mais il y aura, auparavant, une montagne de bouquins à remuer.

Vous reconnaîtrez, très cher Maître, que mes réponses, si elles ne sont pas toujours suffisamment promptes, ont au moins le mérite (si c'en est un) d'être copieuses. Et ceci encore, je l'espère, vous disposera à quelque indulgence.

Votre très profondément et très cordialement dévoué

E. Meyerson.

le 21 juillet 1925.

285 *Georg Brandes à Emile Meyerson.*

Copenhague 22 juillet 25.

Cher maître et confrère,

Merci de votre prompte réponse. J'avais des soucis quant à votre si précieuse santé ; je ne puis pas me dire tout à fait calmé ; c'est triste que vous avez été si souffrant et que vous souffrez encore, triste aussi que les médecins ont fait des erreurs. Mais vous vivez, c'est l'essentiel, et vous êtes en état de m'écrire ce qui me réjouit. Vous serez donc aussi en état de travailler.

Quant à Madame Rung, à laquelle vous avez la bonté d'envoyer des salutations et qui me console de vieillir, il y a quelques semaines qu'elle est partie pour l'Italie avec son mari et sa cousine, mais elle reviendra mi-Août, et nous nous séparons rarement. Elle est assez aimable pour avoir autant besoin d'un vieillard

que vous connaissez que lui d'elle, qui lui sert de secrétaire et qui vient tous les jours s'emparer de sa correspondance¹. Elle est le coup de soleil de mon automne.

Ma santé comme la vôtre n'a pas été à toute épreuve. Madame Rung a dû me soigner pendant une maladie de quatre semaines à Salzbourg. Certes, Paris m'attire toujours, mais hélas, ce n'est plus le Paris de ma jeunesse. Les amis qui me protégeaient sont morts depuis longtemps (comme Taine et Renan) ; le chauvinisme actuel m'a fermé quelques maisons où j'étais une fois un hôte bien reçu. L'âge a ceci de terrible qu'il isole.

J'ai écrit aujourd'hui même à l'éditeur allemand du petit livre *La légende de Jésus* et l'ai prié de vous le faire parvenir. Je n'ai pas moi-même, ici, de traductions de mes livres. Et je ne les regarde jamais. Tout ce qu'il y avait de distingué et de clair a disparu dans la traduction.

C'est un malheur d'écrire un patois. J'ai quelquefois essayé de numéroter mes malheurs, je suis parvenu au numéro 114, et j'ai cessé l'addition.

Pour dire quelque chose de plus amusant, je vous dirai que j'ai une fille mariée qui a deux enfants, une fille de 17 ans, ma favorite, et un fils de 13 ans, très aimable. Ils habitent pas loin de Copenhague. A quinze ans, la fille me dit : Comment ce que tu disais se dit-il en Russe ? — Je ne sais pas te le dire, mon enfant, je ne parle pas le Russe. — Comment, tu ne sais même pas le Russe ; dans ma classe il y a une fille, qui parle le Russe ; il s'entend elle est russe elle-même. — Cela facilite. Mais que trouves-tu de si extraordinaire à ce que je ne parle pas le Russe ? Il y a une foule de langues que je ne sais pas parler, et je ne fais pas semblant de le savoir. Elle : C'est inoui quand on veut être un sage de ne pas même savoir le Russe. — Moi : Quand me suis-je appelé un sage ? — Elle : Toi, non, mais tout le monde parle de ta science.

Elle avait 12 ans, je la mène au cirque. Des lions, des tigres etc. Elle et son frère regardent tout cela avec la plus grande tranquillité. Arrivent douze très beaux chevaux noirs qui marchent l'un après l'autre. Je vois qu'elle va pleurer, effrayée au plus haut degré, et elle s'enfuit vers les combles. Enfin les chevaux s'en vont et elle revient. Moi : Comment ? tu n'as pas peur des tigres et tu as peur de quelques chevaux que tu vois tous les jours dans les rues. — J'avais peur de ces chevaux. — Pourquoi ? — Parce qu'ils étaient noirs. Faut te dire, quand j'étais toute petite, à cinq ans, j'avais la mauvaise habitude de tirer la langue dans la rue, si quelque chose me surprenait. Un jour j'ai tiré la langue à un cheval noir. A présent j'ai vu aux yeux de ces beaux chevaux que l'autre, après presque dix ans, s'est souvenu de mon injure, il s'était plaint aux confrères. N'as-tu pas vu ? ils m'ont jeté des regards furieux. Alors je ne pouvais rester sur place, je me suis enfuie sur le balcon.

Elle s'imaginait que les chevaux noirs avaient une sorte de club, où ils se communiquaient les injures qu'ils avaient souffertes et qu'ils n'avaient pas oubliées même après des années. Elle-même ne pouvait plus dire pourquoi elle avait tiré la langue².

A présent, à 17 ans, c'est une grande demoiselle qui sait faire sauter son cheval au-dessus d'un large fossé et qui sait diriger son automobile. Malheureusement, elle trouve mes livres fort ennuyeux. Encore plus malheureusement : elle n'a pas tort.

Mes meilleures salutations à vos aimables nièces et de tout cœur à vous

Georges Brandès.

PIERRE MILLE A GEORG BRANDES
1910—1914

286 *Pierre Mille à Georg Brandes.*

20-11-10
3, Rue de Bagneux

Cher monsieur et ami,

Votre souvenir me touche et me flatte infiniment ; et je dirai à France que vous pensez à lui, en même temps qu'à Mme de Caillavet¹. Je crois que cela lui ira au cœur. Il ne se console pas de la perte qu'il a faite², s'ennuie, ne se reprend à rien, et n'a même pas le courage de travailler. Entre nous ce n'est jamais par là qu'il a brillé. C'est Mme de C. qui lui a rendu le service de le violenter, et depuis sa mort il ne fait plus rien. « Elle était mon épine dorsale ! » dit-il.

Voulez-vous dire à Mme Schütte que ma femme ne l'a pas oubliée : elle rêve de faire son buste !³ Ce n'est pas une blague, et quand vous viendrez à Paris, nous causerons de ça. Veuillez donc lui dire, en lui présentant mes respectueux hommages, que nous comptons sur elle autant que sur vous à votre prochain voyage.

Votre très ami

Pierre Mille.

287 *Pierre Mille à Georg Brandes.*

12-12-14

Mon cher ami, nous sommes infiniment sensibles, ma femme et moi, à votre souvenir dans ces temps troublés, et à celui de Mme Schütte. Dites le lui, je vous prie, en mettant mes hommages à ses pieds.

En ce qui nous concerne, nous ne sommes pas trop atteints par la guerre. Mes cinquante ans m'empêchent d'y prendre part : on n'a pas voulu de moi comme courrier cycliste, de quoi j'enrage. Je me contente d'aller parfois honteusement, comme journaliste,

explorer le théâtre de la guerre. C'est de la sorte que j'ai pu voir ce que ces cochons d'Allemands ont fait des Halles d'Ypres¹, monument unique au monde, de la cathédrale et de l'Hôtel de Ville, quand ils ont compris que ce cabotin de Guillaume n'y ferait jamais son entrée à grand orchestre : un tas de décombres. Le mal est absolument irréparable.

Pour ce qui est de la situation générale, je ne sais comment vous en parler, ignorant ce que vous savez ou ce que vous ne savez pas. En France nous la considérons universellement comme excellente. Mais c'est peut-être nous qui nous trompons — bien que je lise tous les jours attentivement, dans le *Times* et le *Journal de Genève*, les communiqués allemands — La victoire de la Marne a été véritablement une grande victoire, puisqu'elle a rompu définitivement l'offensive allemande². Quand elle a voulu la reprendre, d'Arras à la mer, l'Allemagne a essuyé un autre échec, qui lui a coûté 150.000 hommes, au bas mot, dans les Flandres, et presque autant d'Arras à La Bassée. Or il ne s'agissait pas du tout pour elle d'atteindre Calais, mais de s'opposer à l'enveloppement de nos forces en nous rejetant sur la Somme.

La seconde manche de la partie n'est pas encore jouée. L'enjeu, c'est la libération de la Belgique et des 6 départements français encore occupés. Je crois que vous la verrez au début de l'année prochaine. Restera la troisième manche, la grosse partie, la guerre portée en Allemagne. Je crois que ce sera long, car le sanglier a la peau dure ; mais nous sommes tous persuadés ici qu'il finira par être mis par terre.

Nous pouvons faire durer la guerre aussi longtemps qu'il le faudra, deux ans s'il le faut. La situation financière est restée bonne et le centre et le midi de la France gagnent de l'argent. A Paris, le petit peuple ne souffre pas, parce qu'il ne paye plus son loyer, et que, pour une raison ou pour une autre, toutes les

femmes de la classe ouvrière reçoivent trente sous par jour. La viande a légèrement augmenté, ainsi que le sucre et le charbon, mais le bon marché des légumes et du poisson font équilibre, ainsi que me le prouvent les livres de compte de ma cuisinière : nous dépensons exactement pour quatre personnes ce que nous dépensions avant la guerre. Dans ces conditions un gouvernement qui essaierait de faire la paix après l'expulsion des Allemands de notre territoire, mais avant des victoires sérieuses en Allemagne, serait certainement renversé. Et je ne parle pas de la résolution de l'Angleterre de ne signer la paix qu'après avoir mis l'adversaire à sa merci.

D'ailleurs il se trouve en France quelque chose de très curieux : Joffre est pratiquement dictateur. C'est le contraire de ce que nous avons toujours craint. Nous nous disions : « En cas de guerre, l'Allemagne bénéficiera d'une unité de direction qui nous manquera, en raison des inconvénients de notre régime parlementaire. » Nous croyons aujourd'hui nous apercevoir — est-ce une erreur ? — que l'intervention de l'empereur dans le haut commandement allemand n'a pas été sans gêner parfois celui-ci, tandis que tous les pouvoirs sont entre les mains de notre généralissime, les ministres, sauf celui des Affaires étrangères³, n'étant plus que des machines à signer selon son désir.

Enfin je puis vous affirmer, comme quelqu'un qui revient du front, que l'état d'esprit des troupes est excellent.

Pour me résumer, je ne connais personne en France qui doute du succès final. Mais la date de ce succès sera conditionnée par la situation diplomatique, l'attitude de l'Italie⁴ et des pays balkaniques⁵, le plus ou moins d'énergie des Russes, les avantages plus ou moins rapides que nous obtiendrons dans la riposte qui se prépare à l'offensive allemande des premiers jours de la guerre.

Voilà, cher ami, tout ce que je puis vous dire. Si je voulais

appuyer mon opinion de démonstrations stratégiques, d'abord ce serait un peu long ; ensuite cela ne signifierait rien, vu mon incompetence. Je ne puis que vous donner une impression, et vous avez le droit, peut-être avec de bons motifs, de ne point partager celle-ci.

Bien affectueusement à vous

Pierre Mille.

MARIE BONAPARTE A GEORG BRANDES
1920

288 *Marie Bonaparte à Georg Brandes.*

Hôtel de la Plage Pornic (Loire-Inférieure)
Le 8 Août 1920.

Vous avez pris la peine, Monsieur, de lire mon petit livre¹ et de m'écrire votre impression. Je ne puis vous dire comme j'ai été heureuse de recevoir votre lettre et avec quel intérêt je l'ai lue, relue et méditée².

Je me suis regardée sous son point de vue. Je connais d'ailleurs de longue date la noble et puissante hauteur de votre pensée, étant une de vos plus fidèles lectrices. J'ai aussi lu, pendant la guerre, les belles études que vous avez publiées dans le *Politiken*.

Mais l'« optimisme » qui, dites-vous, chez moi vous étonne provient d'une tendance fondamentale de mon esprit à accepter le Réel, quelque dur qu'il soit parfois. Et cela dans ma propre vie comme dans la Vie universelle. Les grands peuples — souvent cruels, je le sais ! —, dont vous parlez, m'apparaissent semblables à des forces de la Nature auxquelles nos humaines idées de justice comme de bonté restent aussi étrangères qu'au fleuve qui coule ou à l'arbre qui grandit. Cela est certes atroce, subi et vu par les victimes, et il est naturel que les Hindous se plaignent des divers Amritsar, tout comme se plaindraient, s'ils pouvaient gémir, les herbes et les arbustes que le chêne étouffe rien qu'en étendant ses racines et ses branches. Cela est atroce aussi lorsque ressenti par l'Imagination sympathique qui, en se substituant par la pensée à ce qu'elle regarde, souffre presque à l'égal de ce qu'elle voit souffrir.

Mais cela est la Nécessité. La Vie ignore la Justice. On dira que le rôle de l'homme est de l'y introduire. Cependant la possibilité de le faire est très limitée, et il faut toujours beaucoup de force pour maintenir un peu de justice. Il fallut une accumulation

séculaire de policiers et de tribunaux pour que nous puissions aujourd'hui aller dîner chez un ami sans emporter, comme au XVI^me siècle, notre vin sous le bras. Et l'agrégat de forces dominatrices capable d'empêcher les peuples de s'entre-dévorer n'est pas constitué encore.

Est-il d'ailleurs entièrement malheureux que la Nature soit si réfractaire à nos idéals ? Qui pourrait sûrement répondre ? J'ai peur de vous sembler une créature odieuse et féroce si j'achève ma pensée ... mais je crois salutaire au bien général que certains êtres et certains peuples ne puissent pas disposer d'eux-mêmes. Pensez-vous que les Hindous étaient beaucoup plus heureux lorsque l'Inde était un chaos de luttes intestines entre rajahs rivaux ? Un maître unique vaut mieux que l'anarchie à laquelle les peuples incapables de se gouverner aboutissent et il vaut mieux un Amritsar parfois que la guerre chronique. Cela fait en somme moins de victimes, si celles-ci se trouvent plus évidemment pitoyables de par les conditions d'éclat où elles tombent.

On pourra dire que les Hindous ont été parmi les peuples les plus hautement civilisés et qu'ils ne méritent pas leur sujétion actuelle. Mais l'intelligence, qui fait à un si haut degré la valeur individuelle, ne suffit pas à constituer la valeur « raciale » des peuples : il faut d'abord le caractère. Si les Hindous les possédaient, depuis longtemps ils seraient libres — et n'auraient d'ailleurs sans doute jamais perdu leur liberté. L'avenir montrera s'ils sont capables de se libérer d'abord, puis de se gouverner, ce que ne semble pas présager, à mon avis, leur caractère millénaire.

Quand je parle de « vigueur civilisatrice » des Américains du Nord³, je ne veux certes pas dire qu'ils civilisent aucune population voisine ou indigène, mais qu'ils font reculer devant eux, par la force ou autrement, des peuplades dont le recul n'est peut-

être pas trop à déplorer. J'avoue que si les bandes de Carranga, Villa ou autres Hispano-Indiens se trouvent un jour subjuguées ou même supprimées, la civilisation ne perdra sans doute pas grand' chose, et des territoires lui seront acquis. La guerre est surtout antihumaine et douloureuse entre nations de culture équivalente : C'est ce qui fit si tristement poignante la guerre européenne.

Quant à la réaction cléricale dans la littérature française, elle est en effet désagréable. Mais je la crois, pour ma part, aussi inoffensive qu'elle est inesthétique. Le mouvement vu de près paraît assez artificiel et limité à une « chapelle ». Anatole France garde heureusement une popularité plus grande que tous les Péguy et C^{ie}. Et *Le Feu* de Barbusse, la plus belle œuvre d'art, à ma connaissance, que la Guerre ait produite, en est à son 330^{me} mille ou l'a dépassé, succès sans précédent en un temps si court.

Je ne parle pas d'une certaine réaction politique qui est incontestable et a sans doute la valeur d'un processus momentané de défense contre les mysticismes politiques de l'Orient. Mais je crois que, religieusement, la France restera une terre de Libre-Pensée.

Ma témérité est grande d'avoir osé vous écrire aussi longuement et avec autant de hardiesse. Mais j'ai senti, dans votre lettre, sous les objections que je comprends si bien, assez d'une bienveillance dont je suis fière pour oser m'exprimer complètement. Je souhaite, lorsque vous viendrez à Paris, ou lorsque moi-même retournerai au Danemark, sans doute l'été prochain, avoir la grande joie de causer avec vous⁵ — et vous porter peut-être autre chose à quoi je travaille et qui cette fois n'aura plus rien de social ni de politique !⁶ — et je vous prie, Monsieur, de trouver ici l'expression de mon admiration et de ma sympathie profondes.

Marie Bonaparte,
Princesse Georges de Grèce.

FRANCIS DE MIOMANDRE A GEORG BRANDES
1923

Cher Maître et ami,

Combien je suis confus ! que d'excuses je vous dois pour être resté ainsi plus d'un an sans vous écrire. Votre lettre du 25 janvier de l'année dernière a été là — pendant 15 mois — comme un remords perpétuel et vivant. Je n'ai pas eu le temps d'y répondre comme je le voulais... Je n'avais jamais que quelques minutes de ci de là et je voulais vous écrire longuement. Et puis j'aurais voulu vous donner un témoignage tangible, non platonique, de ma fidèle admiration. Je voulais écrire un article sur vous pour remettre les choses au point. Mais la stupidité de la presse atteint ici des proportions inconcevables. Cette histoire de votre brouille avec Clemenceau les a tous abrutis. Un chauvinisme imbécile leur tient lieu de sens politique. Ils vous croient un ennemi de la France.

Pourtant, ne croyez pas que je sois resté inerte. La presse m'étant interdite (comme d'ailleurs à tous les libres esprits) il me reste la parole, Dieu merci ! Je n'ai pas perdu une seule occasion de dire publiquement ce que je pensais, ce que je savais de vous. Et j'ai pu créer ainsi, dans mon milieu, un mouvement d'opinion qui vous est favorable, et tel que — si vous vouliez revenir à Paris — vous y seriez accueilli avec le même respect qu'autrefois. Au reste, vous le savez bien, partout le peuple est impulsif. Clemenceau ayant été son dieu, il a détesté automatiquement tous ses adversaires. Mais aujourd'hui que le prestige de cet homme politique est tombé à rien, il n'a plus aucune raison de vous en vouloir...

Voyez combien les retours de la vie sont bizarres... Dans votre lettre de l'année dernière, vous me disiez : « Vraisemblablement, je ne reverrai jamais ni vous ni Mme Lucie Mardrus. » Et voici que justement vous venez de revoir Madame Mardrus. Comme vous ne pouviez venir à Paris, c'est elle qui est venue à Copenhague¹.

J'ai rencontré hier notre commune amie Mme. Hagelstamm. Elle m'a longuement parlé de vous. Elle m'a dit l'estime que vous aviez pour moi, et que vous saisissiez toute occasion de parler de moi, dans la conversation et dans vos articles². Je ne puis vous dire à quel point cette preuve d'amitié m'a touché, venant d'un homme tel que vous. C'est pour moi comme une récompense à mon travail, la plus authentique, la plus précieuse...

Non, cher Maître, il ne faut pas croire que vous vous étiez trompé en me jugeant amateur de poupées. C'est vrai que j'ai écrit *les Taupes*³, livre affreusement triste. Mais c'est justement parce que je connais jusqu'à la nausée l'humanité horrible que de tels livres mettent en scène, c'est justement pour m'évader de cette galère que je me réfugie dans le monde des pantins — ou (ce qui est pareil) dans celui des gens frivoles que vous voyez décrits dans *Le greluchon sentimental*⁴. Leurs vices (ils en ont) ne sont rien en comparaison de l'infamie bourgeoise, de l'hypocrisie des gens bien pensants. Ceux-là, oui, sont capables de tout. Ce sont ceux-là qui empoisonnent, qui mentent, qui savent haïr vingt ans leurs proches, ce sont ceux-là qui font les grands crimes de province, dont parfois les journaux nous dévoilent soudain l'horreur.

Alors, vous comprenez, je leur préfère mille fois ces pauvres bougres sans consistance, fanfarons de vice, écume légère et amusante de Paris. Ils se permettent de les mépriser, eux qui sont cent fois plus méprisables... et qui ne sont pas amusants. Ah ! la vie sociale est pleine de malentendus...

Encore pardon, cher Maître et ami, de mon long silence. Désormais, voici le contact repris, je vous écrirai bien plus souvent, je vous le promets... Croyez à mes sentiments respectueux, à mon amitié constante

Francis de Miomandre.

P. S. Je vous envoie toujours tous mes livres. Mais avez-vous reçu : *Ces petits messieurs* ?⁶... J'ai bien peur que la poste l'ait perdu.

290 *Francis de Miomandre à Georg Brandes.* Paris. X. XII. XXIII.

Cher Maître et ami,

Je suis tellement heureux que ce petit article vous ait plu !...¹ J'en suis aussi un peu confus. Car, en comparaison de ce que j'eusse voulu vous consacrer, c'est vraiment une bien petite chose. Tout le mérite que votre indulgence veut bien trouver à cette esquisse vient de ce que vous êtes si prodigieusement vivant que, même si l'on ignore vos livres, votre présence personnelle et votre parole aident à comprendre votre pensée, votre être intime. Bien entendu, il y faut de la sympathie. Mais la sympathie, c'est l'essence de la vraie critique — et vous le savez bien, vous qui êtes le critique par excellence, qui avez fait de la critique une œuvre de vie.

Il m'a manqué, pour être un Européen, ce don des langues et cette puissance intellectuelle sans lesquels on ne peut pas véritablement mériter ce beau titre. Mais je l'ai rêvé. Et je suis heureux de l'admirer chez les autres, et d'abord chez vous, qui êtes le plus grand de tous.

Aussi ne puis-je vous dire l'émotion que j'éprouve à l'idée que vous consentez, vous, à composer une préface pour une traduction danoise de *L'Aventure de Thérèse Beauchamps*². Cela me comble... et je ne sais comment vous en dire ma reconnaissance... Que de grâce en tout ce que vous faites !...

Je vous prie de transmettre à cette si charmante femme, si discrète et si fine, qu'est Madame Rung, mes remerciements empressés pour son intention. Certes, je ne la connaissais pas. Mais était-il besoin de la connaître pour la bien accueillir ? N'était-elle point amenée par vous ? Auriez-vous pu nous recommander quelqu'un qui ne fût pas exquis ?

Les deux entrevues que nous avons eues cet hiver n'ont fait qu'augmenter encore mon amitié pour vous, et mon admiration profonde. Et je suis tout heureux que vous exprimiez l'espoir de revenir encore parmi nous...

Ma femme, très touchée de votre bon souvenir, me prie de vous transmettre ses meilleures pensées, et moi je reste votre bien fidèle admirateur et ami dévoué

Francis de Miomandre.

PANAIT ISTRATI A GEORG BRANDES
1925—1926

291 *Panaït Istrati à Georg Brandes.*

Paris, le 25/III/1925.
24, rue du Colisée - 8^e

Cher ami et maître,

La réception de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire après la lecture de *Kyra Kyralina*¹, m'a fait caresser l'espoir d'obtenir, de vous, un mot plus ample que je voudrais donner en régal inédit à ces lecteurs roumains aux cheveux grisonnants qui vous ont tant lu dans ma jeunesse et parmi lesquels je me compte.

Je me suis promis de vous demander ce mot à l'occasion de l'envoi de mon second livre, *Oncle Anghel*². Cet envoi, je l'ai fait hier. Et la parole du critique de grande foi que vous êtes, je voudrais l'offrir à cette légion de croyants dans les forces vitales de cette pauvre humanité, tombée plus bas que jamais, légion désemparée et presque sans néophytes.

Je vous prie de ne pas me la refuser, fût-elle d'une seule page !

En Roumanie, pays qui gravite dans l'orbite des plus noires forces de la réaction, nous sommes une poignée d'hommes qui osons encore espérer dans un avenir meilleur. Et, en vue d'approcher cet avenir, nous irons au-devant de la possibilité la plus pessimiste.

Eh bien, j'ai pensé à vous, notre aîné, et nous espérons de vous une courte parole de foi qui nous sera comme un jaillissement de cette lumière dont nous avons tant besoin aujourd'hui.

En l'attendant, je suis un de ces admirateurs qui n'osaient pas vous écrire il y a vingt-cinq ans.

Votre Panaït Istrati.

292 *Panaït Istrati à Georg Brandes.*

Nice, le 30/IV/1925.

Mon très cher ami,

Merci pour les paroles chaudes que vous m'avez envoyées de Vienne¹. Je traduirai moi-même, en y mettant tout le souci littéraire que vos pages exigent. Le texte français, je le ferai, peut-être, paraître dans une *Anthologie d'Ecrivains ouvriers*², qui me demande des renseignements.

J'ai été fort étonné de vous voir en tournée de conférences à votre âge. Ménagez-vous, ami ! Ça doit être bon de pouvoir regarder le monde avec vos yeux si remplis de souvenirs.

Comme je voudrais avoir une photographie avec la signature de cette main qui sut ouvrir tant de voies nouvelles dans le fourré de la pensée artistique !

Si vous pouvez me satisfaire ce dernier désir, envoyez-la, recommandée, à mon adresse permanente : Chez M^r Ionesco 24, rue du Colisée, Paris 8^e.

Et quand aurai-je le bonheur de vous regarder une fois dans les yeux et vous entendre parler !

Seigneur, que de désirs !

Votre très dévoué admirateur

Panaït Istrati.

293 *Panaït Istrati à Georg Brandes.* Masevaux -H^t Rhin le 12 Août 1925.

Cher ami et maître,

Je suis stupéfait d'apprendre qu'aucun de vos livres n'est traduit en français¹, alors que vous jouissez en France d'une vraie gloire, pareille à celle, européenne, qui s'est étendue jusque sur les versants des Karpathes et s'est rendue notoire dans les rangs de la jeunesse d'il y a vingt ans.

C'est par vos études critiques sur Tolstoï, Dostoïewski², et tant d'autres, — études traduites en roumain, — que j'ai pu, dès l'âge de 18 ans, savoir, ou avoir une idée, qui est Georges Brandès. Nous dévorions vos pages dans des réunions intimes, et leur beauté nous faisait oublier notre nourriture composée uniquement de thé, pain et fromage. Ah, la belle époque d'admiration sincère, quel dommage que l'homme d'aujourd'hui soit si vain dans sa sportomanie !

Vous dites ne pas aimer l'humanité. Ne croyez pas que R. R. l'aime plus que vous, et moi non plus. Mais nous devons surmonter l'aversion qu'elle nous inspire, car jamais, jamais une société organisée n'a su s'occuper d'elle avec amour et désintéressement. C'est pourquoi je ne crois pas dans les classes, ni dans le salut de l'humanité par l'effort d'une classe, mais dans la générosité de l'homme-ami, conscient de sa destinée.

Les lignes que vous m'avez envoyées de Vienne, me concernant, ne sont pas encore publiées, car mon éditeur roumain, — un ami bon, — prépare en ce moment un volume d'études parues sur mes livres³. Si donc vous avez l'envie d'écrire quelque chose de plus complet, après la lecture des trois volumes parus, il est encore temps. Je ne considère toutes ces contributions aimables sur mon œuvre, que du point de vue de la générosité amicale qui désire une amélioration de l'être humain, but de mes faibles efforts littéraires, car je ne fais aucun autre cas de mon succès et ne crois pas dans l'efficacité de l'art comme moyen de rendre l'homme meilleur.

Je finis cette lettre avec la prière de bien vouloir envoyer deux ou trois ouvrages, en anglais, de vous, — ceux que vous estimez le plus, — à mon ami et homme de cœur Léon Bazalgette, « l'apôtre de Walt Whitman », selon l'expression de R. R., actuellement directeur de la collection « Prosateurs étrangers contem-

porains », que Rieder publie. Si vous voulez lui envoyer, dites-le moi et je me charge, avec plaisir, de lui en parler amicalement⁴.

Votre admirateur dévoué

Panaït Istrati.

(adresse, toujours : chez Ionesco, 24 rue du Colisée, Paris VIII^e)
Je pars dans huit jours pour la Roumanie.

294 Panaït Istrati à Georg Brandes.

Paris, le 24 juin 1926.
24 rue du Colisée, VIII^e

Cher grand ami,

J'arrive à Paris et je trouve votre carte de Karlsbad¹.

Comment vous remercier pour l'étude, si hautement appréciée par moi, que vous m'annoncez avoir publiée dans le *Socialdemokraten* ?²

Alors, vous êtes toujours à vos trente ans ! Mon dieu, de quelle trempe est-il fait votre sang pour ne pas sentir le poids des années ?

Dites, cher cher ami : ne pensez-vous pas venir un jour à Paris, ou au moins en France ?³ Que je serai heureux de vous regarder dans les yeux, et vous écraser les mains ! Peut-être irai-je un jour à Copenhague, mais pas cette année⁴. En ce moment je suis au point culminant du forgeron qui doit frapper son fer pendant qu'il est chaud, car trois, même quatre maisons d'édition m'éditent dans l'année qui vient.

Voudriez-vous être si aimable et prier de ma part un ami de Copenhague pour m'envoyer les n^{os} du *Socialdemokraten* contenant vos feuillets sur mon œuvre ? Cela me ferait un plaisir immense.

Avec le souhait de vous voir heureux pendant de longues années encore, je suis votre sincère admirateur et ami

Panaït Istrati.

295 *Panaït Istrati à Georg Brandes.*

Genève, le 3/9/26.
Poste-restante Carouge
(jusqu'au 15 sept.)

Mon cher ami et maître,

J'ai été très ému en lisant la fin de votre lettre du 28 août : vous me demandez si je gagne sans difficulté ma vie ; si mes livres ont du succès ; si je suis content à Paris. Vous dites vous intéresser à moi et voudriez le savoir.

Puisque vous êtes si sincère, je serai sincère, franc, ouvert, à mon tour.

Depuis le succès de mes livres, (qui est assez considérable), vous êtes le premier homme à me poser de telles questions. N'êtes-vous pas, par hasard, un Oriental ? — Oui, un Oriental, car l'Occident n'est pas intime, (pas facilement), et n'aime pas l'être même lorsqu'il s'agit de gens qui l'estiment. Dans aucune contrée de l'Orient je n'ai été plus seul qu'à Paris, nulle part il n'y a une plus grande pénurie de vrais amis : de ceux qui vous demandent autre chose que « comment allez-vous ». Tout le monde vit avec la paperasse et rien qu'avec elle, à part sa famille. Personne ne vit avec l'homme, personne ne le cherche. Si je n'avais pas eu à Paris mon ami Ionesco, (celui dont je parle dans ma préface à Kyra, celui à qui j'ai dédié, à côté de R. R., *les Récits d'A. Z.*¹, et à qui je dois être aujourd'hui ce que je suis), j'aurais depuis longtemps abandonné la plume et repris mes anciens chemins.

Or, Ionesco est un homme pauvre et chargé de dettes. Je n'ai fait que lui rembourser ce que je lui devais, car, malgré le succès, je n'ai pas gagné avec mes cinq livres français, traduits en 12 langues, ce qu'un Clément Vautel a pu gagner avec le plus médiocre de ses malheureux bouquins. Certes, ma situation actuelle serait trois fois meilleure que celle d'un ouvrier si je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre les cris de dehors. Mais, peut-on changer son cœur comme on veut ? Peut-on être

autre chose que ce qu'on a été toute sa vie ? Et, aussi bien moi que Ionesco, nous avons toujours vécu à la bohémienne, en partageant le morceau de pain avec ceux que nous aimions. — Nous continuons à le faire encore aujourd'hui, mais bien plus péniblement, car le tapage des journaux a fait croire aux affamés de partout que nous sommes devenus des millionnaires, alors que nous voyons nos dettes augmenter à vue d'œil.

Que des tristesses j'aurais à révéler si j'ouvrais ce sac à douleurs intimes et non soupçonnées ! Mais à quoi bon !

Une chance, — qui pouvait me mettre au dessus du souci matériel, — était le cinéma. Les Américains m'en offraient environ 5000 dollars, mais les poux de la Russie bolchéviste, (qui m'avaient déjà traduit tous mes livres à l'œil), ont pris les devants et ont tourné *Kyra* en cinéma, cet été, sans crier gare. Naturellement, personne n'en voudra plus d'une œuvre ainsi sabotée.

Enfin... Merci pour l'occasion que vous m'en avez offerte pour me décharger le cœur, et croyez-moi votre bien sincère ami

Panaït Istrati.

En ce qui concerne les horreurs des Balkans, lisez *les Bourreaux*, d'Henri Barbusse².

A propos de la citation que je fais de votre nom, dans *Kir Nicolas* : sachez que ce récit a été écrit il y a 4 ans, quand je ne savais même pas si vous étiez encore vivant³.

Vous dites ne pas avoir de loisirs ? même pas à votre âge ? !

ANDRE GIDE A GEORG BRANDES
1926

Cher Monsieur Brandès,

Je ne veux point vous laisser ignorer combien je suis sensible au témoignage de sympathie que m'apporte votre très aimable lettre.

Je n'ai pas oublié non plus, certes, cette rencontre chez Rouveyre¹ et lui ai dit souvent ensuite quel gré je lui savais de m'avoir permis de faire votre connaissance.

Hélas ! je suis bien forcé de penser de Barrès ce que vous en pensez vous-même, et d'admettre, sinon précisément son insincérité, du moins une sincérité de commande, qui, à mon avis, fausse trop souvent le ton de ses écrits, si elle rend d'autant plus intéressante sa figure².

Je crois que beaucoup de gens intelligents, en France, s'en rendent compte ; mais on n'ose pas trop le dire. Rouveyre en parle excellemment. Avez-vous lu ses articles à ce sujet ? (dans les *Nouvelles Littéraires*³).

Je crains que, sans quelque insincérité, l'on ne puisse pas se saisir de la faveur du grand nombre ; du moins pas aussitôt ; mais l'écrivain sincère prend sa revanche plus tard et gagne « en appel » le procès qu'il perd « en première instance ». Barrès a mis beaucoup de sa fortune littéraire en viager.

Au revoir, cher Monsieur Brandès. Je serre avec émotion et reconnaissance la main que vous me tendez et vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs

André Gide.

INDEX

L'index alphabétique ci-après donne les noms des personnes dont il est question dans les lettres, l'introduction et les notes. Les noms de firmes ne sont pas cités. Il en est de même en ce qui concerne certaines personnes non directement nommées, le plus souvent parents éloignés des correspondants. Certains d'entre eux sont identifiés mais les possesseurs des lettres n'ont pas tous consenti à ce que leur nom fût officiellement publié ; d'autres ne présentent dans les lettres qu'un intérêt si minime et passager qu'il nous a semblé inutile de rechercher leur trace.

Les noms sont accompagnés des dates de naissance et de décès. Nous en devons la connaissance à des manuels facilement accessibles, des journaux, des revues ou à des renseignements de source privée. Comme on le verra, il ne nous a pas été possible de donner toutes les dates. Il se peut également qu'il y ait quelques erreurs ; les livres de référence ne sont pas toujours d'accord.

Si les lecteurs bénévoles susceptibles de fournir des renseignements relatifs à *La Correspondance de Georg Brandes* voulaient bien avoir l'obligeance de les communiquer à D.S.L. (La Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises) Frederiksholms Kanal 18A, Copenhague, ou au rédacteur de cette édition à l'Université d'Aarhus, nous leur serions infiniment reconnaissants et l'index général du dernier volume de la *Correspondance de Georg Brandes* y gagnerait sans doute sensiblement.

Les renvois à l'introduction et à la liste des lettres sont indiqués en chiffres arabes. Les caractères gras renvoient aux lettres du correspondant dont il s'agit, les caractères italiques renvoient aux notes.

- About, Edmond (1828-1885) écrivain français. 67, 27.
- Absalon (1128-1201) archevêque et homme d'Etat danois. LIII, 182-183, 62.
- Adigard des Gautries, Jean (né en 1889) ancien lecteur de français à l'Université de Copenhague. 164.
- Adler, Alfred (1870-1937) psychologue et neurologue autrichien. LXVII, 459, 166.
- Ahlenius, Holger (né en 1905) Suédois, historien de la littérature. 26.
- Aischylos (525-456) poète tragique grec. 324, 325, 128.
- Alain (Emile Chartier, dit) (1868-1951) philosophe français. 151.
- Albert 1^{er} (1875-1934) roi des Belges 1909-1934. 179.
- Albert, Henri (né en 1869) écrivain français. LXIII, LXIV 357, 377, 379, 381-382, 398, 136, 139, 140.
- Alberti, Peter Adler (1851-1932) homme politique danois. 279, 93.
- Alexandre le Grand (356-323) roi de Macédoine. 125.
- Alexandre, Arsène (1859-1937) critique d'art français. 289.
- Alfonso XII (1857-1885) roi d'Espagne 1874-1885. 66, 79.
- Alfonso XIII (1886-1941) roi d'Espagne 1902-1931. 224, 75.
- Amadeo 1^{er} (1845-1890) roi d'Espagne 1870-1873. 45, 48-49, 79.
- Amelot de la Houssaye (1634-1706) historien français, traducteur de Gracián. 143.
- Amiel, Frédéric (1821-1881) écrivain suisse. 58.
- Andersen, Hans Christian (1805-1875) poète danois. LV, 218, 219, 132, 169.
- Andersen Nexø, Martin (né en 1869) écrivain danois. 94.
- Anderson, Rasmus B. (1846-1936) homme de lettres norvégien-américain. 128, 42.
- Angelico, Fra Beato, voir Giovanni da Fiesole.
- Anitchkoff, Russe. 198, 201, 208, 273, 277.
- Anitchkoff, Anna, d'origine russe, écrivain français sous le pseudonyme d'Ivan Strannik. 181, 182, 184, 198, 200, 201, 208, 211, 223, 224, 228, 268, 271, 273, 277, 278, 61, 71, 75.
- Annunzio, Gabriele d' (1863-1938) poète italien. 232, 250, 78.
- Antonelli, Giacomo (1806-1876) cardinal et homme d'Etat italien. 145, 45.
- Apollinaire, Guillaume (1880-1918) poète français. 147.
- Arc, Jeanne d' (1412-1431) héroïne française. 224, 255, 260, 278, 91, 92, 93, 136.
- Archer, William (1856-1924) critique littéraire anglais. 149, 157.

- Arcos, René (né en 1880) poète français. 433.
- Aristoteles (384–322) philosophe grec. LXVIII, 462.
- Attila (mort 453) roi des Huns. 727.
- Auer, Léopold (1845–1930) violoniste russe. 195, 200, 68.
- Auer, Madame. 195, 200, 235, 278, 68, 97.
- Auer, Mademoiselle Tilly. 195, 200, 68.
- Auerbach, Berthold (1812–1882) romancier allemand. 7.
- Augier, Emile (1820–1889) auteur dramatique français. 72, 66, 82.
- Augusta von Sachsen-Weimar (1811–1890) impératrice allemande. 120.
- Aulard, Alphonse (1849–1928) historien français. 93.
- Autin, Albert (né en 1883) critique littéraire français. 59.
- Bache, Otto (1839–1927) peintre danois. 94, 29.
- Baggesen, Jens (1764–1826) poète danois. 1.
- Bailby, Léon, directeur de *l'Intransigeant*. 386, 393, 396.
- Balzac, Honoré de (1799–1850) romancier français. 66, 71, 157, 172, 30, 46, 50, 56.
- Bapst, Edmond (1858–1934) diplomate français. 375, 422.
- Barbusse, Henri (1873–1935) écrivain français. LXVI, 429, 430, 431, 433, 477, 492, 150, 158–161, 170.
- Barbusse, Madame Henri. 158.
- Bardach, Emilie (née vers 1871) Autrichienne. 237, 83, 84–85.
- Barine, Arvède (1840–1908) pseudonyme de Mme Charles Vincens, femme de lettres française. 112, 36.
- Barney, Nathalie Clifford (née en 1877) Américaine, l'Amazone de Remy de Gourmont. LXII, 348, 380, 381, 383, 384, 133.
- Barnum, Phineas Taylor (1810–1891) charlatan américain. 284, 95.
- Barrès, Maurice (1862–1923) écrivain français. XXXV, XLII, LXII, 299, 346, 347, 382, 390, 495, 99, 141, 145.
- Barsdorf, H., éditeur allemand. 13.
- Barth, Theodor (1849–1909) homme politique allemand. 277, 93.
- Barzellotti, Giacomo (1844–1917) philosophe italien. 3.
- Basch, Victor (1863–1944) savant français. 67.
- Baudelaire, Charles (1821–1867) poète français. L, 113, 169, 38, 57, 60.
- Bazalgette, Léon (1873–1929) homme de lettres français. 433, 489, 157, 170.
- Beaconsfield, voir Disraëli.
- Beaulieu, Anatole Leroy, voir Leroy-Beaulieu.
- Beaumarchais, Caron de (1732–1799) auteur dramatique français. 356, 382, 134.
- Beck, Jakob Sigismund (1761–1840) philosophe allemand. 11.
- Becque, Henry (1837–1899) auteur dramatique français. 315.
- Bédier, Joseph (1864–1938) savant français. 177.
- Beer-Hofmann, Richard (1866–1945) écrivain autrichien. 223, 75.
- Beethoven, Ludwig van (1770–1827) compositeur allemand. XIX, 82, 97, 366, 367, 416, 146.
- Bellay, Joachim du (1522–1560) poète français. 356.
- Bellery-Desfontaines, Henri (né en 1867) peintre français. 74.

- Bérard, Victor (1864–1931) sous-directeur de la *Revue de Paris*. 261.
- Berendsen, Nathan J. (1849–1920) journaliste et traducteur danois. 157, 46.
- Berg, Christen (1829–1891) homme politique danois. 117, 39.
- Bergerat, Emile (1845–1923) écrivain français. 57.
- Bergson, Henri (1859–1941) philosophe français. LXIII, 356, 129, 141, 165.
- Bergström, David (1858–1946) homme politique suédois. 77.
- Berlioz, Hector (1803–1869) compositeur français. XIX, XLIX, 82, 84, 85, 88, 90, 92, 93, 99, 105, 108, 110, 111, 136, 28, 30, 33, 34, 35, 36.
- Berlioz, Henriette, née Smithson (1800–1854) actrice anglaise. 82.
- Bernhardi, Friedrich (1849–1930) général allemand. 122.
- Bernhardt, Sarah (1844–1923) actrice française. L, 101, 113, 9, 21, 31, 38, 53.
- Biron, Armand-Louis de Gontaut, duc de Lauzun, puis de Biron (1747–1793) général français. LXV, 402, 403, 404, 409, 411, 143, 165, 184.
- Bismarck, Otto von (1815–1898) homme d'Etat allemand. XLIX, 81, 121, 410, 25, 109, 121.
- Bizet, Geneviève, née Halévy, mariée en 1887 avec Emile Straus. 52.
- Bjørnson, Bjørn (1859–1942) acteur norvégien. 103.
- Bjørnson, Bjørnstjerne (1832–1910) poète norvégien. XLVIII, 72, 22, 27–28, 47, 48, 91, 99, 142.
- Blanc, Charles (1813–1882) critique d'art français. 373.
- Blaze de Bury (1813–1888) écrivain français. 53, 20, 45, 46.
- Bloch, Carl (1834–1890) peintre danois. 29.
- Bloch, Jean-Richard (1884–1947) écrivain français. 151.
- Bloch, William (1845–1926) metteur en scène danois. 22.
- Börne, Ludwig (1786–1837) écrivain allemand. XXVII, 7, 18, 52.
- Bohr, Niels (né en 1885) physicien danois. XLI, LXVII, 442, 163.
- Bojer, Johan (né en 1872) écrivain norvégien. LVII, 249, 89.
- Bonald, Louis de (1754–1840) écrivain politique français. 20.
- Bonaparte, Jérôme (1822–1891) prince français. 34.
- Bonaparte, Marie, princesse Georges de Grèce et de Danemark (née en 1882) écrivain français. XXXVIII, LXVIII, 475–477, 167–168.
- Borberg, Svend (1888–1947) écrivain danois. 154.
- Bornier, Henri de (1825–1901) écrivain français. LVIII, 70, 72, 21.
- Boucher, François (1703–1770) peintre français. 35.
- Bouillier, Francisque (1813–1899) philosophe français. 409.
- Bouillier, Victor (1850–1937) écrivain français. LXV, 407, 408, 409, 410, 144.
- Bourges, Elémir (1852–1925) écrivain français. 375, 378, 139.
- Bourget, Paul (1852–1935) écrivain français. XVII, XXIV–XXVI, LIII, 18, 112, 132, 167–175, 11, 13, 20, 37, 38, 50, 51–60, 141.
- Bourgogne, Marie-Adélaïde, duchesse de (1685–1712). 333, 131.
- Boutmy, Emile (1835–1906) écrivain français. 8.

- Bracco, Roberto (1861-1943) poète dramatique italien. 151.
- Brahe, Tyge (1546-1601) astronome danois. LXVII, 442.
- Brandes, Astrid (1880-1890) fille cadette de Georg Brandes. XLVI, 17, 19, 96, 101, 115, 118, 122, 13, 31.
- Brandes, Edith, voir Philipp, Edith.
- Brandes, Edvard (1847-1931) écrivain et homme politique danois, frère de Georg Brandes. LV, 31, 91, 117, 153, 211, 218, 421, 8, 19, 22, 38, 39, 47, 73, 112, 114, 142, 148.
- Brandes, Emilie (1818-1898) née Bendix, mère de Georg Brandes. 33, 91, 92, 144, 145, 146, 148, 1, 7, 12, 13, 14, 15, 17, 44.
- Brandes, Ernst (1844-1892) auteur d'écrits sur l'économie politique, frère de Georg Brandes. 91, 98, 117, 31, 39, 72.
- Brandes, Ernst (1892-1912) fils du précédent. 211, 72.
- Brandes, Georg (4-2-1842-19-2-1927) critique littéraire danois. *passim*.
- Brandes, Gerda (1845-1931) femme de Georg Brandes; née Juliane Louise Henriette Steinhoff; mariée auparavant Strodtmann. 51, 57, 58, 59, 61, 62, 67, 74, 77, 80, 83, 86, 87, 89, 90, 92, 95, 96, 98, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 110, 115, 116, 118, 119, 122, 123, 124, 127, 128, 130, 134, 135, 139, 146, 152, 162, 19, 21, 23, 24, 45.
- Brandes, Harriet (1856-1879) née Salomonsen, première femme d'Edvard Brandes. 153.
- Brandes, Herman Cohen (1816-1904) commerçant, père de Georg Brandes. XXXI, 91, 92, 146, 207, 208, 210, 211, 212, 214, 1, 12, 14, 15, 17, 44, 72.
- Brandes, Otto (?) journaliste allemand. 140.
- Brandt, jeune fille danoise. 40.
- Brandt, Frithiof (né en 1892) philosophe danois. 164.
- Branting, Hjalmar (1860-1925) homme politique suédois. 88.
- Brauman, Henriette J., sœur d'Emile Meyerson. 162.
- Briand, Aristide (1862-1932) homme d'Etat français. 229, 85, 88, 167.
- Brinckmann, Justus (1843-1915) Allemand, conservateur de musée. 48.
- Brink, Jan ten (1834-1904) écrivain hollandais. 3.
- Brisson, Henri (1835-1912) homme politique français. 66.
- Brockdorff-Rantzau, Ulrich, Graf von (1869-1928) diplomate et homme politique allemand. 422.
- Brøchner, Hans (1820-1875) philosophe danois. XX, 7, 41, 4, 5, 7, 14, 17, 21.
- Brogie, Albert, duc de (1821-1901) homme politique et historien français. 26.
- Brousseau, Jean Jacques (né en 1878) secrétaire d'Anatole France. LXV, 285, 408, 95, 144.
- Browning, Elizabeth Barrett (1806-1861) femme poète anglaise. 256, 89.
- Brunetière, Ferdinand (1849-1906) critique littéraire français. 39, 58, 141.
- Bruun, Malthe Conrad (1775-1826) géographe danois. 3.
- Buek, Otto, pacifiste allemand. 152.
- Buffet, André (1857-1909) homme politique français. 19.

- Bugeaud de la Piconnerie, Thomas Robert (1784-1849) maréchal de France. 255, 89.
- Bürger, Gottfried August (1747-1794) poète allemand. 67.
- Byron, George Gordon (1788-1824) poète anglais. XXVII, 7, 58, 76, 20.
- Caesar, Cajus Julius (100-44) homme d'Etat et écrivain romain. 365, 372, 429.
- Caillaux, Joseph (1863-1944) homme politique français. XXXVII 102, 142.
- Caillavet, Gaston Arman de (1870-1915) écrivain français. 283, 284, 286, 289, 95.
- Caillavet, Madame Gaston de, voir Pouquet, Jeanne Maurice.
- Caillavet, Léontine Arman de (1847-1910). XXVI-XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXVIII, LIII-LIX, LXVIII, 179-290, 294, 295, 398, 469, 60-97, 97, 98-99, 167.
- Calderón de la Barca, Pedro (1600-1681) poète espagnol. 7.
- Calderon, Ventura Garcia (né en 1886) romancier et essayiste péruvien. 396.
- Calmette, Pierre (né en 1873) peintre et écrivain français. 95.
- Calvin, Jean (1509-1564) réformateur franco-suisse. 215.
- Cano, Ssanine, journaliste argentin. 398, 399, 142.
- Carranza, Venustiano (1859-1920) président du Mexique 1914-1920. 477.
- Carl, prince, voir Haakon VII.
- Carrel, Armand (1800-1836) publiciste français. LXII, 342, 132.
- Casanova de Seingalt, Giacomo (1725-1798) aventurier italien. 403.
- Casanova, Silvio della Valle di, marquis italien. LVII, 250.
- Casanova, Madame della Valle di. 251.
- Cassagnac, Paul Granier de (1843-1904) publiciste et homme politique français. 304, 305.
- Cavaignac, Godefroy (1853-1905) homme politique français. 66.
- Cavour, Camille Benso de (1810-1861) homme d'Etat italien. XXII.
- Caylus, Marie Marguerite de (1673-1729) femme de lettres française. 137.
- Cellini, Benvenuto (1500-1571) sculpteur italien. LXVII, 452.
- Cervantes Saavedra, Miguel de (1547-1616) poète espagnol. 357, 136.
- Chambord, duc de Bordeaux, comte de (1820-1883) prince français. 104.
- Champion, Pierre (1880-1942) érudit français. 368, 138.
- Chapelain, Jean (1595-1674) poète français. 260, 267, 268, 97.
- Charles-Quint (1500-1558) roi d'Espagne 1516, empereur d'Allemagne 1519. 5, 94.
- Charlotte, princesse de Schaumburg-Lippe, reine de Wurtemberg (1864-1921). 267.
- Chartier, Emile, voir Alain.
- Chasles, Philarète (1798-1873) critique littéraire français. 10.
- Chateaubriand, René, vicomte de (1768-1848) poète français. 6, 84, 197, 20.
- Châteaubriant, Alphonse de (1877-1951) écrivain français. 157.
- Châteauroux, Marie-Anne de Mailly-Nesle (1717-1744). 162, 49.
- Chevillon, André (né en 1864) savant français. 72.

- Christensen, Jens Christian (1856–1930) homme d'Etat danois. 242, 73, 87.
- Christian VII (1749–1808) roi de Danemark 1766–1808. 3.
- Christian IX (1818–1906) roi de Danemark 1863–1906. LVI, 14, 17, 77, 121, 231, 284, 9, 40, 77.
- Christian X (1870–1947) roi de Danemark 1912–1947. 114.
- Claudé, Paul (né en 1868) poète français. XXXIII, XXXIV, LXI, LXIII, 317, 319, **323–326**, 375, 377, 378, 380, 126, 127, **127–128**, 139, 141.
- Claudi Westh, Gerda, voir Westh.
- Clemenceau, Georges (1841–1929) homme d'Etat français. XXXV–XXXVIII, LVII, LVIII, LIX, LX–LXI, LXIII, LXIV, 185, 225, 237, 238, 244, 246, 255, 256, 270, 272, 273, 275, 276, 287, 294, **299–309**, 361, 362, 364, 370, 379, 382, 385, 386, 389, 392, 395, 398, 399, 401, 481, 76, 79, 83, 85, 87–88, 89, 90, 96, 98, **99–126**, 137, 140, 142, 149, 152, 158.
- Clemenceau Jacquemaire, Madeleine (1870–1950) fille de Georges Clemenceau. LVIII 272.
- Coleridge, Samuel Taylor (1772–1834) poète anglais. 36.
- Concha, Manuel Gutierrez de la (1808–1874) général et homme politique espagnol. 58.
- Constant de Rebecque, Benjamin (1767–1830) écrivain français. 6.
- Constant, d'Estournelles de, voir Estournelles.
- Constantin I^{er} (1868–1923) roi de Grèce 1913–1917 et 1920–1922. 391.
- Conty, Alexandre Robert (né en 1864) diplomate français. 380, 140.
- Cook, Frederick (1865–1940) Américain, explorateur des régions arctiques. LIX, 289, 96.
- Copeau, Agnes (1872–1950) née Thomsen, femme de Jacques Copeau. 313, 314, 316, 317, 319, 126.
- Copeau, Jacques (1879–1949) Français, acteur et directeur de théâtre. XXXIII–XXXIV, LXI, **313–319**, **126–127**, 133.
- Copernicus, Nicolaus (1473–1543) astronome polonais. 442.
- Cornero, préfet italien. 26, 145, 150, 14, 45.
- Cornero, Madame. 145, 45.
- Cornero, Francesca, fille de Cornero. 26, 45.
- Cornero, Joanesca, fille de Cornero. 26, 145, 45.
- Cottin, Marie Risteau (1770–1807) femme de lettres française. 13.
- Couchoud, Paul Louis (né en 1879) homme de lettres français. 405.
- Coulangheon, Jacques (1875–1904) poète français. LV, 206, 207, 277, 70, 93.
- Coulon, Marcel (né en 1873) homme de lettres français. LXII, 350, 133.
- Courtonnel, Rosalie, dame de compagnie de Marie Noufflard. 25, 27, 28, 33, 40, 48, 58, 65, 68, 72, 75, 77, 78, 14.
- Croce, Benedetto (né en 1866) philosophe et critique italien. 16, 151.
- Cromwell, Oliver (1599–1658) homme d'Etat anglais. 86.
- Cros, Guy Charles (né en 1879) poète français. 339, 382, 89.
- Daell, N. Van, critique littéraire américain. 59.

- Dahl, Gustav Adolph (*Doffen*) (1855-1887) écrivain norvégien. 47.
- Dalmeyda, Georges (né en 1866) écrivain français. 184, 62.
- Dante Alighieri (1265-1321) poète italien. 19, 206, 323, 12, 127.
- Danton, Georges Jacques (1759-1794) homme politique français. 146.
- Darmesteter-Duclaux, Mme, voir Duclaux.
- Darwin, Charles (1809-1882) naturaliste anglais. 60, 15, 27-28.
- Daudet, Alphonse (1840-1897) romancier français. LIII, 172, 46, 51, 55-56, 58.
- Daudet, Léon (1868-1942) homme politique et écrivain français. 436, 162.
- Decori, Felix (1860-1915) avocat français. 274.
- Dehmel, Richard (1863-1920) poète allemand. 156.
- Delarue-Mardrus, Lucie (1880-1945) femme de lettres française. 380, 381, 401, 482, 133, 142, 168.
- Delcassé, Théophile (1852-1923) homme politique français. 471, 73, 75, 167.
- Demartial, Georges (né en 1861) homme politique français. 433.
- Demosthenes (384-322) orateur athénien. XXXVIII, 142.
- Denikin, Anton (1872-1947) général russe. 174, 175.
- Denuelle, Dominique Alexandre (1818-1879) peintre français. 4, 5, 6, 1, 4.
- Descartes, René (1596-1650) philosophe français. 409.
- Deschamps, Gaston (1861-1931) écrivain français. 66.
- Deschanel, Paul (1856-1922) homme politique français. 183, 53.
- Dessau, Benny (1868-1937) homme d'affaires danois. 184.
- Desseaux, Louis Philippe (1798-1881) homme politique français. 88, 26.
- Develle, Jules (1845-1919) homme politique français. 26.
- Dierx, Léon (1838-1912) poète français. 351, 134.
- Dino, Dorothée de (1792-1862) duchesse française. 165, 182.
- Disraëli, Benjamin, Lord Beaconsfield (1804-1881) écrivain et homme d'Etat anglais. XXIX, XLIX, 93, 95, 102, 170, 29, 37.
- Döllinger, Ignaz von (1799-1890) théologien catholique allemand. 145, 44.
- Dolgoroukov, Pierre, prince russe. LVI, 225, 76, 87.
- Dorré, Louise, mariée Turgis, institutrice française de Brandes. 8.
- Dostoïevski, Fédor (1821-1881) romancier russe. L, 114, 115, 489, 39, 43, 170, 171.
- Drachmann, Holger (1846-1908) poète danois. LVIII, 238, 266, 20, 85, 91.
- Dreyfus, Alfred (1859-1935) capitaine d'artillerie français. 63, 66, 90, 102.
- Dubois, Lucile, femme de lettres française. 131.
- Duclaux, Agnes Mary Frances (née en 1856) femme de lettres anglaise. 318.
- Duhamel, Georges (né en 1884) poète et romancier français. LXIII, 371, 373, 375, 408, 433, 133, 138, 151, 158.
- Dühring, Eugen (1833-1921) philosophe et économiste allemand. 28.

- Dumas, Alexandre (1824–1895) écrivain français. 70, 72, 232, 22, 77, 81–82, 156.
- Dumreicher, Carl (né en 1879) bibliothécaire et écrivain danois. 34.
- Dumur, Louis (1864–1933) écrivain français. LXIV, 387, 389, 390, 394, 400, 406, 141, 143.
- Duncker, Franz (1822–1888) éditeur et homme politique allemand. 25.
- Duplessis, Georges (1834–1899) Français, critique d'art. 373.
- Duse, Eleonora (1859–1924) actrice italienne. LVI, 232, 77–78.
- Duval, Edgar Raoul (1832–1887) magistrat et homme politique français. 87, 26.
- Duval, Mathias (1844–1907) médecin français. 140.
- Edelfelt, Albert (1854–1905) peintre finlandais. LVI, 180, 225, 61, 76.
- Edward VII (1841–1910) roi d'Angleterre 1901–1910. 28, 90, 98.
- Edwards, Bella, pianiste anglo-danoise. 420, 147.
- Eeden, Frederik van (1860–1932) écrivain hollandais. 151.
- Eekhoud, Georges (1854–1927) écrivain belge. 151.
- Ehlert, Louis (1825–1884) compositeur et critique musical allemand. 31.
- Ehrlich, Heinrich (1822–1899) critique musical allemand. 99, 31.
- Einstein, Albert (né en 1879) physicien germano-américain. XLI, LXVII, 442, 454, 455, 458, 151, 152, 163.
- Elovson, Harald (né en 1897) savant suédois. 164.
- Ephrussi, Charles (1849–1905) écrivain d'art français. 51.
- Ephrussi, Fanny, Française, d'origine autrichienne. 167, 168, 173, 51–52, 58.
- Ephrussi, Jules, Français. 51, 52.
- Ernest-Charles, Jean (né en 1875) critique littéraire français. 87.
- Eschyle, voir Aischylos.
- Estournelles de Constant, Paul (1852–1924) homme politique français. 209, 77.
- Estrup, Jacob Brønnum Scavenius (1825–1913) homme politique danois. 10.
- Exner, Julius (1825–1910) peintre danois. 94, 29.
- Fabre, Emile (né en 1869) auteur dramatique, administrateur de la Comédie-Française 1913–1936. 394, 395, 429, 432, 158.
- Faguet, Emile (1847–1916) critique littéraire français. 156.
- Falkland, Lucius Carey (vers 1610–1643) homme politique anglais. 86.
- Fallières, Armand (1841–1931) homme politique français; président de la République française 1906–1913. 228, 76.
- Faure, Félix (1841–1899) président de la République française 1895–1899. 63.
- Ferrer y Guardia, Francisco (1859–1909) révolutionnaire espagnol. 132.
- Feuillerat, Albert (né en 1874) écrivain français. 54.
- Feydeau, Ernest (1821–1873) écrivain français. 58, 20.
- Fichte, Johann Gottlieb (1762–1814) philosophe allemand. 15.
- Fiesole, Giovanni da, voir Giovanni.

- Figueras y Moracas (1819–1882) homme d'Etat espagnol. 19.
- Fischer, Johan Christian Henrik (1814–1885) homme politique danois, ministre des cultes 1875–1880. 14, 77, 24.
- Flaubert, Gustave (1821–1880) romancier français. L, LIII, 112, 117, 118, 119, 157, 167, 170, 172, 374, 374, 37, 38, 39, 46, 50, 52, 53, 54, 55, 58, 139.
- Flers, Robert de (1872–1927) écrivain français. 96.
- Förster, Friedrich Wilhelm (né en 1869) philosophe et pacifiste allemand. 152.
- Förster-Nietzsche, Elisabeth (1846–1935) sœur du philosophe F. Nietzsche. 215, 404, 72.
- Forel, Auguste (1848–1931) psychiatre et entomologiste suisse. 151.
- Fort, Paul (né en 1872) poète français. LXII, 351, 133, 134.
- Fortuny y Carbó, Mariano (1838–1874) peintre espagnol. 94.
- Fragonard, Jean Honoré (1732–1806) peintre français. 35.
- France, Anatole (1844–1924) écrivain français. XXXI, XXXII–XXXIII, XXXVIII, LIII–LIX, LXII, LXIV, LXV, 179–290, 293–295, 329, 348, 379, 398, 402, 408, 469, 477, 60–97, 97–99, 129, 143, 144, 145.
- France, Emma, voir Laprévotte, Emma.
- Francesco d'Assisi (saint) (1182–1226) Italien, fondateur de l'ordre monastique des franciscains. 389, 390.
- Frank, Waldo (né en 1889) écrivain américain. 151.
- Franz-Joseph (1830–1916) empereur d'Autriche 1848–1916, roi de Hongrie. 90.
- Frederik VIII (1843–1912) roi de Danemark 1906–1912. LI, 17, 120, 122, 231, 283, 40, 77.
- Freud, Sigmund (1856–1939) médecin et psychologue autrichien. LXVII 455, 458, 459, 165, 168.
- Frey, Karl (1857–1917) historien d'art allemand. 374, 379, 139.
- Fried, Alfred (1864–1921) pacifiste autrichien. 153.
- Friedrich II, der Grosse (1712–1786) roi de Prusse 1740. LVII 226, 238, 243, 77, 87.
- Frischauer, journaliste autrichien. 398.
- Gad, Carl (né en 1890) écrivain danois. 152.
- Gallenga, Antonio Carlo Napoleone (1810–1895) écrivain italien-anglais. 86.
- Gallenga, Mme, femme d'Antonio Gallenga. 240, 86.
- Gambetta, Léon (1838–1882) homme d'Etat français. 50, 73, 87, 28.
- Ganderax, Louis (né en 1855) homme de lettres français. 255, 257, 258, 260, 261, 264, 52.
- Garcia Calderon, Ventura, voir Calderon.
- Garibaldi, Giuseppe (1807–1882) patriote italien. 288, 66, 137.
- Garling, Signe (née en 1882) traductrice suédoise. 357, 372, 398, 410, 136.
- Garnier, Charles (1825–1898) architecte français, historien de l'art. 373.
- Garnier, Huguette, journaliste française. 449, 165.
- Gautier, Théophile (1811–1872) poète

- français. XLVI, XLVII, 16, 58, 61, 64, 157, 162, 163, 20, 21, 36, 49, 50, 57.
- Gengis-Khan (1154-1227) conquérant tartare. 380.
- Gérault-Richard, Alfred Léon (1860-1911) journaliste et homme politique français. 341.
- Ghéon, Henri (1875-1944) écrivain français, pseudonyme de Dr. Vanglon. 140.
- Gide, André (1869-1951) écrivain français. XLII, LXI, LXIX, 317, 318, 319, 348, 350, 384, 495, 126, 127, 133, 144, 171.
- Gide, Charles (1847-1932) économiste français. 433.
- Giovanni da Fiesole (1387-1455) peintre italien. 78-79.
- Girardin, Madame de, Française. 52.
- Giraud, Victor (né en 1868) critique littéraire français. 12, 59.
- Gleyre, Gabriel Charles (1808-1874) peintre français. 73.
- Gluck, Christophe Willibald (1714-1787) compositeur allemand. XIX, 82, 85, 97.
- Gnatovski, le Père, ecclésiastique polonais. 411.
- Görres, Joseph von (1776-1848) publiciste allemand. 9.
- Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832) poète allemand. XXII, XL, 13, 19, 82, 84, 172, 191, 197, 221, 238, 243, 272, 277, 365, 392, 423, 429, 431, 12, 52, 66, 67, 74, 85, 91, 136, 137, 160, 181.
- Gogol, Nikolaj Vasiljevitj (1809-1852) écrivain russe. 282, 94.
- Goldoni, Carlo (1707-1793) poète comique italien. 77.
- Goncourt, Edmond de (1822-1896) écrivain français. XXIII-XXIV, XXXIX, LII, 157-164, 32, 46-51, 58, 169.
- Goncourt, Jules de (1830-1870) écrivain français. XXXIII-XXXIV, XXXIX, LII, 157, 158, 160, 161, 162, 164, 46-51, 169.
- Gonse, Louis (1846-1921) critique d'art français. 373.
- Gorki, Maxim (1868-1936) écrivain russe. 158.
- Gortchakoff, Alexandre Mikhaïlovitch (1798-1883) diplomate russe. 410.
- Gosse, Edmund (1849-1928) poète et critique littéraire anglais. 318, 20, 126.
- Gourmont, Remy de (1858-1915) écrivain français. LXII, LXIII, 347, 350, 376, 377, 380, 383, 128, 133, 136, 139, 141, 144.
- Gouttenoire de Toury, Fernand, écrivain français. 433.
- Gracián, Baltasar (1601-1658) écrivain espagnol. LXIV, LXV, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 143, 144.
- Gregh, Fernand (né en 1873) poète français. 256, 259, 79-80, 156.
- Gregh, Harlette (née en 1881) poète française. 256, 89.
- Grévy, Jules (1807-1891) homme politique français. 50, 19.
- Groux, Henry de (1867-1930) peintre belge. 418, 147.
- Gubernatis, Angelo de (1840-1913) orientaliste et polygraphe italien. 131, 138.
- Guilbeaux, Henri (né en 1884) homme de lettres belge. 424, 426, 149-150, 154-157.
- Guillaume II, voir Wilhelm II.
- Guillaume, Eugène (1822-1905) sculpteur français. 373.

- Guitry, Lucien (1860-1925) acteur français. 186, 64.
- Guizot, François (1787-1874) historien et homme d'Etat français. 11.
- Haakon VII (né en 1872) roi de Norvège 1905. 75.
- Hagelstam, Mascha, née Djakovsky mariée avec Wentzel Hagelstam. 230, 482.
- Hagelstam, Julius Wentzel (1863-1932) écrivain finlandais. 230.
- Halévy, Elie (1870-1937) philosophe français. 92.
- Halévy, Ludovic (1834-1908) auteur dramatique français. 37, 68, 92.
- Hall, Carl Christian (1812-1888) homme politique danois, ministre des cultes 1854-1859 et 1870-1874. 39, 17.
- Hallé, Charles (1819-1895) pianiste et chef d'orchestre anglais. 33, 77.
- Hanotaux, Gabriel (1853-1944) homme politique et historien français. 77.
- Hansen, Hans Nicolai (1835-1910) homme politique danois. 236, 83.
- Hartmann, Eduard von (1842-1906) philosophe allemand. 29.
- Hatzfeldt, Sophie, Gräfin von (1805-1881) Allemande. 81.
- Hauptmann, Carl (1858-1921) écrivain allemand. 223, 75.
- Hauptmann, Gerhart (1862-1946) poète allemand. 422, 75, 747.
- Haussonville, Othénin d' (1809-1884) homme politique et historien français. 22.
- Havet, Ernest (1813-1889) érudit français. 2, 10.
- Havet, Louis (1849-1925) philologue français. 351, 134.
- Hegel, Frederik V. (1817-1887) éditeur danois. 67, 27, 25, 28, 85.
- Hegel, Friedrich (1770-1831) philosophe allemand. XVI-XVII, XLVI, XLIX, 3, 28, 32, 81, 1-3, 15, 16.
- Heiberg, Johan Ludvig (1791-1860) poète danois. XVI, XLV, 3, 4, 1-2, 3.
- Heiberg, Peter (1837-1875) botaniste danois. 71, 22.
- Heiberg, Peter Andreas (1758-1841) écrivain danois. 3.
- Heide, Axel (1861-1915) banquier danois. 62.
- Heidenstam, Verner von (1859-1940) poète suédois. 157.
- Heine, Heinrich (1797-1856) poète allemand. XXVII, XLVI, 7, 11, 18, 19, 32, 226, 228, 229, 11-12, 16, 136.
- Hellenbach, Lazar B. (1827-1887) philosophe autrichien. 137.
- Hendriksen, Frederik (1847-1938) xylographe danois. 729.
- Henri IV (1553-1610) roi de France 1589-1610. 290.
- Herder, Johann Gottfried von (1744-1803) écrivain allemand. 11.
- Heredia, José Maria de (1842-1905) poète français. 19, 154.
- Hesse, Hermann (né en 1877) écrivain allemand. 157.
- Hettner, Hermann (1821-1882) critique littéraire allemand, 9, 12, 5, 6.
- Heyse, Paul (1830-1914) écrivain allemand. 19, 28, 37.
- Hirsch, Charles Henri (1870-1948) homme de lettres français. 279, 93.
- Høffding, Hans (1876-1937) pédagogue danois. 164.
- Høffding, Harald (1843-1931) philosophe danois. 446, 447, 64, 74, 109, 163-164, 166.

- Hørup, Viggo** (1841–1902) homme politique danois. 39.
- Høst, Niels** (né en 1869) diplomate danois. 188.
- Hofmannsthal, Hugo von** (1874–1929) poète autrichien. 243.
- Holberg, Ludvig** (1684–1754) écrivain danois. XXIX, 3, 131, 40, 41.
- Houssaye, Amelot de la, voir Amelot de la Houssaye.**
- Hoxie, Richard L., mari de Vinnie Ream.** 86.
- Hoxie, Vinnie Ream** (1847–1914) sculpteur américaine. 240, 85–86.
- Hugo, Victor** (1802–1885) poète français. XLV, XLVI, XLVII, 7, 9, 12, 16, 43, 44, 52, 61, 82, 84, 19, 20, 34, 36.
- Hume, David** (1711–1776) philosophe anglais. 7.
- Huret, Jules** (1864–1915) journaliste français. 211, 71.
- Huysmans, Joris Karl** (1848–1907) romancier français. 172, 56, 58.
- Ibáñez de Ibero, C., (né en 1888) écrivain espagnol.** 123.
- Ibolci (ou Sbolci), directeur de la société orchestrale de Florence.** 99.
- Ibsen, Henrik** (1828–1906) poète norvégien. L, LIII, LIV, LV, LVI, 116, 185, 190, 214, 216, 236, 237, 299, 313, 349, 377, 5, 14, 39, 49, 54, 62, 66, 67, 72, 77, 78, 81–82, 83, 84–85, 99, 136, 169.
- Ionesco, Georges** (né vers 1880) bottier roumain. 488, 490, 491, 492, 170.
- Ipsen, Alfred** (1852–1922) homme de lettres danois. 200, 69.
- Isabella II** (1830–1904) reine d'Espagne 1843–1868. 49.
- Istrati, Mme Magareta Panaït Istrati.** 169.
- Istrati, Panaït** (1884–1935) écrivain roumain de langue française. XLI–XLII, LXV, LXVIII–LXIX, 408, 435, 436, 437, 487–492, 144, 160, 161, 162, 169–171.
- Jacobsen, Jens Peter** (1847–1885) écrivain danois. 19.
- Jacquemaire, Madame, voir Clemenceau Jacquemaire.**
- James, Henry** (1843–1916) romancier anglo-américain. 175.
- Jammes, Francis** (1868–1938) poète et romancier français. LXIII, 317, 378, 139.
- Janson, Drude, née Krog** (1846–1934) épouse de Kristofer Janson. 267, 268, 91.
- Janson, Kristofer** (1841–1917) écrivain norvégien. 267.
- Jarry, Alfred** (1873–1907) écrivain français. 367, 138.
- Jaurès, Jean** (1859–1914) homme politique français. 183, 433, 66, 73.
- Jeanne d'Arc, voir Arc.**
- Jensen, Johannes V.** (1873–1950) poète danois. 71, 155.
- Jensen (-Toustrup), Niels** (1846–1916) homme politique danois. 113.
- Jerndorff, August** (1846–1906) peintre danois. 29.
- Jésus-Christ.** 145, 161.
- Jørgensen, Johannes** (né en 1866) poète danois. 389, 390, 140–141, 155.
- Joffre, Joseph** (1852–1931) maréchal de France. LXVIII, 471.
- Jouve, Jean Pierre** (né en 1887) écrivain français. 433, 151.
- Julius II** (1443–1513) Italien, pape 1503–1513. 410.
- Justinien I^{er}** (483–565) empereur d'Orient de 527 à 565. 42.

- Kahn, Gustave (1859-1936) écrivain français. 60.
- Kann, Marie, Française. 67.
- Kant, Immanuel (1724-1804) philosophe allemand. 11, 354, 355, 462.
- Karl V, voir Charles-Quint.
- Kemal Pacha, Mustapha (1881-1938) homme d'Etat turc. 391.
- Kepler, Johannes (1571-1630) astronome allemand. 442.
- Key, Ellen (1849-1926) femme de lettres suédoise. 151, 153.
- Kielland, Alexander (1849-1906) romancier et auteur dramatique norvégien. 47, 136.
- Kierkegaard, Søren (1813-1855) philosophe danois. XXIX, 9, 24, 26, 36, 37, 67.
- Kirkeby, Anker (né en 1884) journaliste danois. 77.
- Klaczko, Julian (1827-1906) écrivain polonais. 410.
- Kleist, Heinrich von (1777-1811) dramaturge allemand. 12, 7.
- Klinger, Max (1857-1920) peintre allemand. 48, 56.
- Knudtzon, Bertha (1850-1923) Danoise. 205, 206, 217, 247, 249, 251, 70.
- Kollwitz, Käthe (1867-1945) femme graveur allemande. 151.
- Komura, Jutaro (1855-1911) homme d'Etat japonais. 76.
- Kovalevski, Maksim Maksimovitch (1851-1916) historien et sociologue russe. 309, 87, 102.
- Krinitz, Elise von, voir Selden, Camille.
- Kristian, voir Christian.
- Krøyer, Peder Severin (1851-1909) peintre danois. 29.
- Krohg, Christian (1852-1925) peintre et romancier norvégien. 47.
- Kropotkine, Peter, prince (1842-1921) géographe et écrivain russe. 187, 198, 205, 218, 64-65, 70, 88, 131.
- Krüdener, Juliana von (1764-1824) écrivain cosmopolite, née à Riga, Lettonie. 182.
- Kumanin, V., diplomate russe à Berlin. 48.
- Kurz, Heinrich (1805-1873) Allemand, historien de la littérature. 19, 11.
- Lachenal, Adrien (1849-1918) homme politique suisse. 215.
- La Chesnais, P. G. (né en 1865) écrivain français. 149.
- Lacretelle, Jacques de (né en 1888) écrivain français. XLII.
- La Fontaine, Jean de (1621-1695) poète français. 354.
- Laforgue, Jules (1860-1887) poète français. 317.
- Lagerlöf, Selma (1858-1940) femme de lettres suédoise. 151.
- Lamartine, Alphonse de (1790-1869) poète français. 7, 9, 84, 19, 54, 73.
- Lamennais, Félicité Robert (1782-1854) prêtre et écrivain français. 7, 9.
- Lange, Christian (1869-1938) homme politique et pacifiste norvégien. 153.
- Lange, Friedrich Albert (1828-1875) philosophe et sociologue allemand. 29.
- Lange, Julius (1838-1896) Danois, historien de l'art. 18.
- Laprévotte, Emma (1871-1930) gouvernante et femme de chambre de Mme de Caillavet ; seconde femme d'Anatole France. 295, 99.
- La Rochefoucauld, François, duc

- de (1613-1680) moraliste français. 343, 132.
- Lassalle, Ferdinand (1825-1864) socialiste allemand. XXIX, 81, 121, 20, 21, 25, 33, 37, 38, 41, 48.
- Latzko, Andreas (1876-1943) écrivain hongrois. 151.
- Lauzun, voir Biron.
- Lavisse, Ernest (1842-1922) historien français. 261, 264.
- Lazarus, Moritz (1824-1903) philosophe allemand. XLVII, 61-62, 21, 29.
- Lecote de Lisle, Charles (1818-1894) poète français. XLVII, 54, 55, 57, 58, 173, 325, 19, 20, 56-57, 58, 154.
- Lee, Sidney (1859-1926) écrivain anglais. 98.
- Lefèvre, Frédéric (né en 1889) écrivain français. 126, 143.
- Legouvé, Ernest (1807-1903) écrivain français. 31.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm (1646-1716) philosophe allemand. 462.
- Lemaître, Jules (1853-1914) écrivain français. 51, 81.
- Lenin, Vladimir Iljitj (1870-1924) homme d'Etat russe. 149, 176.
- Lenôtre, Georges (1857-1935) historien et auteur dramatique français. 295.
- Leo, Friedrich August (1820-1898) écrivain allemand. 3, 3.
- Léonard, voir Vinci.
- Léopold II (1835-1909) roi des Belges 1865-1909. 152.
- Leroy-Beaulieu, Anatole (1842-1912) écrivain français. LI, 81, 83, 85, 88, 89, 96, 104, 134, 138, 25, 28, 29, 30, 33, 43-44, 66.
- Lesage, Alain René (1668-1747) romancier et auteur dramatique français. 409.
- Levertin, Oscar (1862-1906) critique littéraire et poète suédois. 78.
- Levison, Ferdinand (1843-1907) médecin danois. 253, 89.
- Lichtenberg, Georg Christoph (1742-1799) physicien et écrivain allemand. 408.
- Lichtenberger, Henri (1864-1941) savant français. 87.
- Liebenberg, Frederik Ludvig (1810-1894) homme de lettres danois. 49.
- Lindau, Hans, écrivain allemand. 67.
- Lindhagen, Carl (1860-1946) homme politique et écrivain suédois. 233, 78, 88, 151, 153.
- Lippmann, Auguste, banquier français, père de Mme de Caillavet. 208, 71.
- Litré, Emile (1801-1881) savant et homme politique français. 70, 71, 72, 23.
- Litvinov, Maxim Maximovitch, (1876-1951) homme d'Etat russe. 176.
- Livius, Titus (59 av. J.-C. — 17 apr. J.-C.) historien latin. 147, 45.
- Lloyd George, David (1863-1945) homme d'Etat anglais. 362, 152, 154.
- Loris-Melikoff, J.Z., écrivain arménien. 199.
- Lort de Sérignan (1849-1932) écrivain français. 143.
- Loti, Pierre (1850-1923) écrivain français. 129, 51.
- Loubet, Emile (1838-1929) homme politique français. 228, 76.
- Louis XV (1710-1774) roi de France 1715-1774. 35, 402.
- Louis XVI (1754-1793) roi de France 1774-1793. 402.
- Louise (1851-1926) la reine de Frederik VIII. 62.

- Loussert, J., écrivain français. 72.
- Lucidi, Guglielmo (mort en 1924) homme de lettres italien. 430, 160-167.
- Lugné-Poe, Aurélien (1869-1940) homme de théâtre français. 77, 139.
- Luini, Bernardino, dit aussi Lupino (né entre 1475 et 1480, mort après 1533) peintre italien. 30.
- Lulli, Jean Baptiste (1633-1687) compositeur français. 416.
- Mac-Mahon, Patrice, comte de (1808-1893) maréchal de France, président de la République 1873-1879. 19.
- Madvig, Johan Nicolai (1804-1886) philologue et homme politique danois. 219, 73.
- Magnus, Louise, née Fürstenberg (1842-1921) Suédoise. 234, 78.
- Magnussen, Johannes (1848-1906) traducteur et écrivain danois. 28.
- Maintenon, Françoise d'Aubigné, marquise de (1635-1719). 333, 137.
- Maistre, Joseph de (1753-1821) homme d'Etat et philosophe français. 7, 9, 11, 146, 6, 20.
- Makart, Hans (1840-1884) peintre autrichien. 94, 29.
- Mallarmé, Stéphane (1842-1898) poète français. 19, 82.
- Malling, Mathilda, née Kruse (1864-1942) romancière dano-suédoise. 57.
- Malte-Bruun, voir Bruun, Malthé Conrad.
- Mann, Heinrich (1871-1950) écrivain allemand. 157.
- Mantz, Paul (1821-1895) Français, historien de l'art. 373.
- Maria, padrona di casa de Brandes à Rome. 147, 152, 45.
- Mardrus, Lucie Delarue-, voir Delarue.
- Marinetti, Filippo Tommaso (1878-1944) poète italien. LXII, 345, 349, 350, 351, 133.
- Marmier, Xavier (1809-1892) homme de lettres français. 3, 7.
- Marstrand, Wilhelm (1810-1873) peintre danois. 29.
- Martensen, Hans L. (1808-1884) évêque danois. 14, 67, 77, 80, 121, 8, 9, 21, 28, 40.
- Marx, Madeleine, femme de lettres française. 160-167.
- Masereel, Frans (né en 1889) graveur et peintre flamand. 433, 151, 157.
- Massis, Henri (né en 1886) écrivain français. 149.
- Mathilde, princesse Bonaparte (1820-1904). 52.
- Maupassant, Guy de (1850-1893) romancier français. XXVI, LIII, 113, 171, 279, 13, 50, 51, 55, 57, 58.
- Maxse, Frederick Augustus (1833-1900) amiral et écrivain politique anglais. LX, 301, 100.
- Mechelin, Leopold Henrik Stanislaus (1839-1914) homme d'Etat et écrivain finlandais. 400.
- Meilhac, Henri (1831-1897) auteur dramatique français. 37, 52.
- Melikoff, Loris, voir Loris-Melikoff.
- Memling, Hans (vers 1435-1495) peintre flamand. 25, 14.
- Mercier, Auguste (1833-1921) général et homme politique français. 262.
- Mérimée, Prosper (1803-1870) écrivain français. 13, 172, 57.
- Mérode, Cléo de, danseuse française. LV, 210, 211, 77.

- Meyerbeer, Giacomo (1791-1864) compositeur allemand. 97, 98.
- Meyerson, Emile (1859-1933) philosophe français. XL-XLI, LXVII-LXVIII **441-465**, 143, **162-166**.
- Mézières, Alfred (1826-1915) écrivain et homme politique français. 373.
- Michaëlis, Sophus (1865-1932) écrivain danois. 126, 151.
- Michaut, écrivain français. 12.
- Michelangelo Buonarroti (1475-1564) sculpteur, peintre, architecte et poète italien. XV, XL, LXIII, 103, 130, 366, 367, 371, 372, 373, 376, 379, 380, 385, 429, 446, 448, 18, 42, 138, 139, 141, 146, 164, 182, 183.
- Michelet, Jules (1798-1874) écrivain français. 254, 260, 267, 91.
- Mill, Stuart (1806-1873) philosophe anglais. XVII, XXII, 71, 3.
- Mille, Pierre (1864-1941) écrivain français. XXXVIII, LXVIII, **469-472**, 152, **167**.
- Mille-Serruys, Yvonne (né en 1874) sculpteur, femme de Pierre Mille. XXXVIII, 469, 167.
- Millerand, Etienne Alexandre (1859-1943) homme politique français. 185.
- Miomandre, Francis de (né en 1880) écrivain français. XXXIX-LXVIII, **481-484**, **168-169**.
- Miomandre, Madame Francis de. 484.
- Mirbeau, Octave (1848-1917) écrivain français. 156.
- Møller, Fr. Vilhelm (1846-1904) écrivain danois. 17.
- Molière, Jean Baptiste Poquelin, dit (1622-1673) poète français. 38, 133, 43.
- Moltke, Helmuth, Graf von (1800-1891) général prussien. 8.
- Mombert, Alfred (1872-1945) écrivain allemand. 155-156.
- Mommsen, Theodor (1817-1903) érudit allemand. 11.
- Monis, Ernest (1846-1929) homme politique français. 102.
- Monnier, Marc (1829-1885) littérateur français. 171, 54-55.
- Mont, Karel Marie Pol(ydor) de (1857-1931) écrivain flamand. 42.
- Montaignon, Anatole de Courde de (1824-1895) érudit français. 373.
- Montaigne, Michel de (1533-1592) philosophe français. XXV.
- Montpensier, Antoine d'Orléans, duc de (1824-1890) prince français. 49.
- Moore, Thomas (1779-1852) poète irlandais. 82.
- Moréas, Jean (1856-1910) écrivain français. 347, 133, 141.
- Morel, Edmund Dene (1873-1924) homme politique et écrivain anglais. 425-426, 118, 152, 153, 158.
- Moreno, Marguerite (1871-1948) tragédienne française. 285, 95.
- Morgenthau, Henry (né en 1856) diplomate américain. 177.
- Morhardt, Mathias (1836-1939) écrivain français. 433.
- Mounet-Sully (1841-1916) tragédien français. 21.
- Mudochi, Eva, violoniste anglaise. 420, 147.
- Müller, Otfried (1797-1840) philologue et archéologue allemand. 11.
- Musset, Alfred de (1810-1857) poète français. 7, 38, 61, 10, 21.
- Mynster, Jakob Peter (1775-1854) évêque danois. 28.

- Najivin, Ivan Fjodorovitch (né en 1874) écrivain russe. 187.
- Nansen, Fridtjof (1861-1930) explorateur, naturaliste et diplomate norvégien. 433, 161.
- Napoléon I^{er} (Bonaparte) (1769-1821) empereur des Français 1804-1815. LVII, 174, 247, 380, 34, 59, 66, 89, 132, 136, 137.
- Napoléon III (1808-1873) empereur des Français 1852-1870. 44, 247, 109.
- Nazarbék, Avétis, écrivain arménien. LIV, 198, 199, 200, 69.
- Neergaard, Niels (1854-1936) homme politique danois. 167, 52.
- Neiendam, Robert (né en 1880) écrivain danois. 38.
- Nerval, Gérard de (1808-1855) écrivain français. 10, 16.
- Nexø, voir Andersen Nexø.
- Nicolas II (1868-1918) tsar russe 1894-1917. 304.
- Nicolai, Georg Fr. (né en 1874) naturaliste allemand. 424, 426, 150, 151, 152, 153, 154.
- Niebuhr, Barthold Georg (1776-1831) historien allemand. 11.
- Nielsen, Laurits Christian (1871-1930) poète danois. 21.
- Nietzsche, Friedrich (1844-1900) philosophe allemand. XVIII, XXVIII, XXIX, XLVI, LV, LXII, LXIV, LXVII, 18, 214, 215, 339, 345, 350, 382, 395, 404, 405, 407, 441, 10-11, 64, 72, 81, 131, 136, 141, 143, 144, 162-163, 169.
- Noailles, Anne Elisabeth de Brancovan de (1876-1933) poétesse française. LVII, 254, 255, 258, 89.
- Norfelt, Victor, voir Heiberg, Peter.
- Noufflard, André (né en 1885) fils de Georges Noufflard, peintre français. 125, 41, 44.
- Noufflard, Emilia (1859-1943) née Landrini, femme de Georges Noufflard. 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 89, 90, 92, 93, 97, 99, 100, 101, 102, 109, 113, 116, 118, 122, 124, 125, 132, 24.
- Noufflard, Florence (née en 1877) fille de Georges Noufflard, mariée avec Elie Halévy. 83, 84, 86, 96, 113, 115, 138, 30, 92.
- Noufflard, Georges (1846-1897) Français, historien de la musique. XVII, XVIII-XXI, XLVI-LI 25-139, 170, 2, 11, 14-44, 44, 48, 92.
- Noufflard, Henri (1846-1915) cousin de Georges Noufflard. 33, 38, 43.
- Noufflard, Marie (1849-1891) sœur de Georges Noufflard. 25, 27, 28, 32, 33, 36, 40, 48, 58, 64, 68, 72, 77, 78, 89, 102, 14.
- Novalis, pseudonyme de Friedrich von Hardenberg (1772-1801) poète allemand. 7.
- Nyrop, Kristoffer (1858-1931) philologue danois. 153.
- Oehlschläger, Adam (1779-1850) poète danois. 1.
- O'Grady, James (1866-1934) diplomate anglais. 175.
- Ollendorff, H. G. (1803-1865) Allemand, professeur de langue. 99, 37.
- Oosterzee, J. J. van, écrivain hollandais. 3.
- Orléans, Charles d' (1391-1465) poète français. 356.
- Ostwald, Wilhelm (1853-1932) chimiste et philosophe allemand. 122.
- Pactocki, comte français. 277.
- Palladio, Andrea (1518-1580) architecte italien. 103.

- Paludan, Julius (1843-1926) Danois, historien de la littérature. 24.
- Paris, Gaston (1839-1903) érudit et écrivain français. 5, 5, 8, 46.
- Parlaghy, Vilma (1865-1924) femme peintre hongroise. 230, 77.
- Pascal, Blaise (1623-1662) philosophe français. 325, 127.
- Paulsen, John (1851-1924) écrivain norvégien. 47.
- Paz, voir Marx, Madeleine.
- Peary, Robert Edwin (1856-1920) Américain, explorateur des régions arctiques. 96.
- Péguy, Charles (1873-1914) écrivain français. 477.
- Pelletan, Camille (1846-1915) homme politique français. 220, 300, 100.
- Perrichon, Jules Léon (1866-1907) graveur français. 74.
- Petrarca, Francesco (1304-1374) poète italien. 238.
- Phidias (vers 500-431) sculpteur grec. 53.
- Philipp, Edith (née en 1879) fille ainée de Georg Brandes, mariée à Reinhold Philipp en 1907. 17, 19, 96, 98, 100, 101, 115, 118, 122, 138, 179, 182, 210, 215, 217, 220, 237, 238, 240, 243, 256, 257, 300, 302, 303, 304, 464, 10, 30, 31, 77, 156, 174, 177, 184, 185.
- Philipp, Georg (né en 1912) petit-fils de Georg Brandes, acteur danois. 464, 465, 178.
- Philippe II (1527-1598) roi d'Espagne 1555-1598. 5.
- Philippe, Charles Louis (1875-1909) écrivain français. 156.
- Picard, Edmond (1836-1924) écrivain belge. 158.
- Picquart, Georges (1854-1914) général français. LVI, 238, 85.
- Pierre (saint) (10 av. J.-C.-67 apr. J.-C.) 145.
- Pindaros (521-441) poète lyrique grec. 326, 356.
- Pingel, Johan Victorinus (1834-1919) philologue, géologue, homme politique danois. 34.
- Piumati, Giovanni (1850-1915) Italien, historien de l'art. 140.
- Pius IX (1792-1878) pape 1846-1878. 26, 145, 14.
- Pi y Margall, Francisco (1821-1901) homme d'Etat espagnol. 19.
- Platon (429-347) philosophe grec. 222.
- Plautus (244-184) poète comique latin. 324.
- Ploug, Carl (1813-1894) écrivain et homme politique danois. XLIX, 88, 26.
- Poincaré, Raymond (1860-1934) avocat et homme d'Etat français. 392.
- Porto-Riche, Georges de (1849-1930) poète et auteur dramatique français. LXI, 315, 126.
- Pouquet, Jeanne Maurice, auparavant Mme Gaston de Caillavet. 283, 284, 286, 60, 70, 92, 95, 98-99, 167.
- Pozzi, Jean (1846-1918) chirurgien français. 276, 92.
- Pressensé, Francis de (1853-1914) écrivain et homme politique français. 73, 88.
- Primoli, Joseph Napoléon, Français, docteur en droit. 422.
- Proudhon, Pierre Joseph (1809-1865) philosophe et économiste français. 82, 216, 72.
- Prouté, Victor (mort en 1918) marchand de gravures. 220, 74.
- Quillard, Pierre (1864-1912) poète et savant français. 201, 69.

- Rabelais, François (1494–1553) écrivain français. 250, 287.
- Rachilde (née en 1862) femme de lettres française, mariée avec Alfred Valette. 393, 394, 135, 143.
- Racine, Jean (1639–1699) poète dramatique français. 243, 333, 337, 340, 343, 130, 131.
- Ramuz, Charles Ferdinand (1878–1947) écrivain suisse. 418, 147.
- Rantzau, voir Brockdorff-Rantzau.
- Raphaël (1483–1520) peintre italien. 53, 103.
- Raspoutine, Gregorij (1871–1916) ecclésiastique russe. 187.
- Ream, Vinnie, voir Hoxie, Vinnie Ream.
- Recke, Ernst von der (1848–1933) poète danois. 27.
- Reichenberg, Suzanne (1853–1924) actrice française. 208.
- Reinach, Joseph (1856–1921) publiciste et homme politique français. 214, 215.
- Réjane (Gabrielle Charlotte Réju, dite) (1856–1920) actrice française. 129.
- Rembrandt (1606–1669) peintre hollandais. 34.
- Rémusat, Martine R. (1863–1940) femme de lettres française, d'origine danoise, fille de Jules Hansen. 214, 72.
- Renan, Ernest (1823–1892) philologue et philosophe français. XXVIII, LIV, 7, 8, 11, 52, 191, 192, 208, 240, 265, 274, 357, 464, 3, 5, 37, 51, 67, 75, 82, 108, 117, 136, 169.
- Restif de la Bretonne (1734–1806) romancier français. 403.
- Reuter, Ernst (né en 1889) savant et homme politique allemand. 167.
- Reymond, William (1823–1880) savant suisse. 6.
- Richelieu, Armand, duc de (1696–1788) maréchal de France. 165.
- Richepin, Jean (1849–1926) poète français. L, LIII, 113, 169, 170, 171, 53, 54, 55, 58.
- Rimbaud, Arthur (1854–1891) poète français. 317, 378, 126, 139.
- Ripamonti, Riccardo (1849–1930) sculpteur italien. LVIII, LIX, 260, 261, 288, 289, 89, 97.
- Robespierre, Maximilien de (1758–1794) homme politique français. L, 110, 146.
- Robin, Albert (1847–1928) médecin français. 276, 277.
- Rod, Edouard (1857–1910) romancier suisse. 112, 117, 119, 37, 38, 65.
- Rode, Line (1869–1936) femme d'Ove Rode. 187, 65.
- Rode, Ove (1867–1933) homme politique danois. 187, 65.
- Rodin, Auguste (1840–1917) sculpteur français. 145.
- Roland, Manon (1754–1793) Française. 434.
- Rolland, Mme Marie Romain. 145, 167.
- Rolland, Romain (1868–1944) écrivain français. XXXIX, XLI, LXIII, LXV–LXVII, 279, 366, 367, 415–437, 489, 491, 93, 138, 142, 145–162, 170.
- Rollinat, Maurice (1853–1903) poète français. 113, 38.
- Romains, Jules (né en 1885) écrivain français. 157.
- Ronsard, Pierre de (1524–1585) poète français. LXII, 351, 354, 356, 134.
- Rosca, D.D. (né en 1895) Français, historien de la littérature. 2.

- Rosenstand, Vilhelm (1838-1915) peintre danois. XLVI, 27, 98, 15, 30.
- Ross, Christian Meyer (1843-1904) peintre norvégien. 47.
- Rossini, Gioacchino (1792-1868) compositeur italien. 82.
- Rousseau, Jean Jacques (1712-1778) écrivain français. 6, 112, 215, 36-37, 56, 91.
- Rouveyre, André (né en 1879) caricaturiste et écrivain français. XXXIX, XXXIX-XL, LXI-LXV, 329-411, 495, 59, 102, 128-145, 165, 171.
- Rouveyre, Madame (1880-1945) femme d'André Rouveyre. 331, 337, 349, 352, 129.
- Rouveyre, Edouard (1849-1930) éditeur français. 140.
- Rouvier, Maurice (1842-1911) homme politique français. 229, 73, 75.
- Rubow, Paul V. (né en 1896) Danois, philologue et historien de la littérature. 2.
- Runeberg, Johan Ludvig (1804-1877) poète finlandais. 94.
- Rung, Gertrud (née en 1882) secrétaire de Georg Brandes. XXXII, 435, 447, 449, 450, 451, 453, 454, 460, 463, 464, 484, 52, 144, 162, 164, 165, 166, 168.
- Rung, Otto (1874-1945) romancier danois. 449.
- Russel, Bertrand (né en 1872) philosophe anglais. 151.
- Sageret, Jules (1861-1944) écrivain français. 59.
- Saint-Arnaud (1801-1854) maréchal de France. 255, 89.
- Sainte-Beuve, Charles Augustin (1804-1869) poète et critique français. XV, XXX, L, 7, 9, 10, 82, 84, 108, 157, 254, 260, 6, 35, 36, 39, 59, 131.
- Saint-Point, Mme Valentine, femme de lettres française. LXII, 345, 350, 133.
- Saint-Prix, Jean de, écrivain français. 435-436, 437, 162.
- Saintsbury, George (1845-1933) Anglais, historien de la littérature. 37.
- Sanctis, Francesco de (1817-1883) critique littéraire italien. 70, 72, 73.
- Sand, George (1804-1876) romancière française. 7, 38, 170, 172, 3-4, 10, 17, 39, 54, 55, 58, 81.
- Sarcey, Francisque (1827-1899) critique français. 67, 127, 21, 58, 81.
- Sardou, Victorien (1831-1908) auteur dramatique français. 72, 22, 28, 38.
- Saredo, Giuseppe (1832-1902) juriconsulte et homme politique italien. XXI-XXIII, LII, 143-154, 14, 25, 44-46.
- Saredo, Madame (morte en 1896) écrivain italien sous le nom de Ludovico de Rosa. LII, 146, 147, 150, 152, 154.
- Sarrien, Jean Marie Ferdinand (1840-1915) homme politique français. 85.
- Savigny, Friedrich Karl von (1779-1861) juriconsulte allemand. 11.
- Sbolci, voir Ibolci.
- Scarlatti, Alessandro (1659-1725) compositeur italien. 416.
- Schandorph, Sophus (1836-1901) romancier danois. 14, 7-8, 47, 48.
- Schelling, Friedrich Wilhelm (1775-1854) philosophe allemand. 7, 15.
- Scherer, Edmond (1815-1889) critique littéraire français. 129, 42.

- Schiern, Maria, Danoise. 40.
- Schiller, Friedrich (1759–1805) poète allemand. 223, 254, 267, 268, 427, 91, 157.
- Schlegel, August Wilhelm (1767–1845) poète et critique littéraire allemand. 7, 36.
- Schlegel, Friedrich (1772–1829) philosophe et poète allemand. 7.
- Schmidt, Rudolph (1836–1899) écrivain danois. 7, 5.
- Schopenhauer, Arthur (1788–1860) philosophe allemand. LXII, LXIV, 351, 354, 355, 356, 359, 368, 405, 406, 144.
- Schütte, Talitha, Danoise. 282, 283, 290, 295, 353, 469.
- Schwan, Suédois ? 435, 161.
- Scott, Walter (1771–1832) poète et romancier écossais. 82, 84.
- Scribe, Eugène (1791–1861) auteur dramatique français. 31, 82.
- Selden, Camille (née entre 1830 et 1833–1896) femme de lettres française. 12.
- Selves, Justin de (1848–1934) homme politique français. 308, 102.
- Séménoff, Pierre Pétrovitch de (1827–1914) voyageur et géographe russe. 246, 282, 66, 88.
- Sénancour, Etienne Pivert de (1770–1846) littérateur français. 6, 60.
- Seneca, Lucius Annæus (4 av. J.–C. — 65 apr. J.–C.) philosophe latin. 243, 324.
- Sérignan, voir Lort de Sérignan.
- Serruys, Yvonne, voir Mille-Serruys.
- Servet, Michel (Miguel Serveto) (1511–1553) médecin et érudit espagnol. LXII, 342, 132.
- Séverine, Caroline Rémy (1855–1929) femme de lettres française. 66, 67, 151, 158.
- Shakespeare, William (1564–1616) poète dramatique anglais. XXII, XXVI, XXIX, LIII, 13, 82, 137, 172, 179, 182, 184, 299, 301, 303, 304, 324, 357, 368, 372, 394, 410, 425, 43, 44, 46, 61, 99, 100, 131, 136, 137, 152.
- Shelley, Percy Bysshe (1792–1822) poète anglais. XXVII, 243, 23, 28.
- Sick, Christian (1812–1884) philologue danois. 27.
- Sienkiewicz, Henryk (1846–1916) romancier polonais. 230, 96.
- Siesbye, Oskar (1833–1913) philologue danois. 24.
- Signac, Paul (1863–1935) peintre français. 151.
- Simon, Jules (1814–1896) philosophe et homme politique français. 26.
- Simond, Charles (pseudonyme de Adolphe van Cleemputte) (1837–1916) publiciste et journaliste belge. 118, 119, 128, 132, 42, 58.
- Sinclair, Upton (né en 1878) romancier américain. 151, 158.
- Skeibrok, Mathias Severin (1851–1896) sculpteur norvégien. 47.
- Skovgaard, Peter Christian (1817–1875) peintre danois. 29.
- Skram, Amalie (1846–1905) romancière norvégienne. LV, 221, 267, 74.
- Skramstad, Ludvig (1855–1912) peintre norvégien. 47.
- Smithson, Henriette, voir Berlioz, Henriette.
- Sobieski (Jean III) (1624–1696) roi de Pologne 1673–1696. 411.
- Söderhjelm, Werner (1859–1931) Finlandais, historien de la littérature. 69.
- Sophocles (496–405) poète tragique athénien. 123, 243, 82.

- Soury, Jules (1842-1915) philosophe français. 141.
- Southey, Robert (1774-1843) poète anglais. 97.
- Spang-Hanssen, Esbern (né en 1884) philologue danois. 24.
- Spencer, Herbert (1820-1903) philosophe anglais. 27.
- Spontini, Gasparo (1774-1851) compositeur italien. 82, 85, 97.
- Staël, Madame de (1766-1817) femme de lettres française. 6.
- Staaff, Karl (1860-1915) homme d'Etat suédois. 77.
- Staffeldt, Schack von (1769-1826) poète danois. 49.
- Stankovitch, Korneil (né en 1890) médecin serbe. 180, 182, 183, 185, 187.
- Steffens, Henrik (1773-1845) naturaliste et philosophe dano-allemand. 35.
- Steinlen, Théophile Alexandre (1859-1923) dessinateur et peintre français. 198, 64, 158.
- Stendhal, Henri (1783-1842) écrivain français. 13, 167, 52-53.
- Stepniak, Serge, pseudonyme de Serge Mikailovitch Kravtchinski (1852-1895) écrivain et agitateur russe. 198.
- Strannik, voir Anitchkoff.
- Straus, Emile, l'avocat des Rotschild. 52.
- Straus, Madame, voir Bizet, Geneviève.
- Strindberg, August (1849-1912) écrivain suédois. 136.
- Strodtmann, Henriette, voir Brandes, Gerda.
- Strozzi, Giovanni, patricien florentin. 42.
- Sturge, Mrs. George, traductrice anglaise. 46.
- Suarez, Georges (1890-1944) écrivain français. XXXVI.
- Sudermann, Hermann (1857-1928) écrivain allemand. 156.
- Suffel, Jacques, critique littéraire français. 93, 95, 97.
- Swift, Jonathan (1667-1745) écrivain anglais. 211.
- Swinburne, Algernon Charles (1837-1909) poète anglais. XLVII, 55, 431, 20, 95.
- Tagore, Rabindranath (1861-1941) poète hindou. 151.
- Taillandier, Saint-René (1817-1879) écrivain français. XLIX, 83, 85, 87, 88, 25, 26, 30.
- Taine, Emile (1873-1911) fils d'Hippolyte Taine. 16, 70.
- Taine, Geneviève (1869-1911) fille d'Hippolyte Taine ; mariée à Louis Paul-Dubois. 4, 19, 20, 70, 12, 13-14.
- Taine, Hippolyte (1828-1893) philosophe, critique littéraire et historien français. XV-XVIII, XXVII, XLV-XLVI, XLVII, XLVIII, LIII, 3-21, 31, 38, 42, 52, 61, 62, 64, 71, 114, 157, 168, 170, 173-174, 175, 240, 279, 464, 1-14, 15, 16, 17, 19, 21, 36, 44, 48, 51-52, 53, 54, 57, 58, 59, 66, 82, 93, 136, 168.
- Taine, Madame H. (-1905) née Thérèse Denuelle. 4, 5, 8, 9, 14, 13.
- Talleyrand-Périgord, Charles Maurice de (1754-1838) diplomate français. 165, 182.
- Taylor, Charles Fremont (né en 1856) écrivain américain. 222.

- Tcherniak, Jankel (mort en 1907) révolutionnaire russe. 78, 88.
- Tchinguischan (Tchinguiz-Khan) voir Gengis Khan.
- Tchobanian, Archag (né en 1872) homme de lettres arménien. 199, 69.
- Tegnér, Esaias (1782-1846) poète suédois. XXIX, 89, 9, 28, 29.
- Tenicheff, Anna (1851-1931) princesse russe. 42, 159-160, **173-189**.
- Tenicheff, Watchelov (né en 1878) 160, 173, 174, 175, 178, 179, 180, 183, 184, 185, 186, 187, 188.
- Thaulow, Alexandra (née en 1862) née Lasson, épouse de Frits Thaulow. 181, 224, 241, 282, 86.
- Thaulow, Frits (1847-1906) peintre norvégien. LVII, 181, 224, 230, 241, 47, 86, 87.
- Théocrite (né vers 300 av. J.-C.) poète grec. 169.
- Theuriet, André (1833-1907) écrivain français. 57.
- Thierry, Amédée (1797-1873) historien et homme politique français. 42.
- Thiers, Adolphe (1797-1877) homme d'Etat et historien français. 50, 58, 145, 17, 19.
- Thomas, Louis (né en 1885) écrivain français. 136.
- Thomsen, Agnes, voir Copeau, Agnes.
- Thorel, Jean (1859-1916) écrivain français. 45.
- Thorvaldsen, Bertel (1768 ou 1770-1844) sculpteur danois. XX, 17-78.
- Tieck, Ludwig (1773-1853) poète allemand. 7.
- Tiepolo, Giovanni Battista (1693-1770) peintre et graveur italien. L, 103.
- Tinayré, Marcelle (1872-1948) femme de lettres française. 132.
- Tite-Live, voir Livius, Titus.
- Titien (Tiziano Vecellio, dit le) (1477-1576) peintre italien. 53.
- Tocqueville, Alexis (1805-1859) publiciste et homme politique français. 11.
- Tolstoï, Leo (1828-1910) romancier et moraliste russe. 410, 489, 56, 146, 170.
- Topin, A, écrivain français. 42, 61.
- Tourguéniev, Ivan (1818-1883) romancier russe. 13, 13, 43, 144, 169.
- Treitschke, Heinrich von (1834-1896) historien allemand. 122.
- Turgis, Mme de, voir Dorré, Louise.
- Tuxen, Emil (1846-1937) directeur de Crédit foncier, traducteur de *Jean-Christophe* en danois. 146.
- Unamuno y Jugo, Miguel (1864-1936) philosophe espagnol. 148.
- Unruh, Fritz von (né en 1885) écrivain allemand. 151.
- Valdemar I^{er}, le Grand (1131-1182) roi de Danemark 1157-1182. 183.
- Vallette, Alfred (1858-1935) homme de lettres français. 332, 340, 341, 357, 379, 386, 387, 393, 394, 397, 400, 406, 143.
- Varannes, dit Valarandus ou Varanus, poète franco-latin, né dans la seconde moitié du XV^e siècle. 97.
- Vautel, Clément (né en 1876) écrivain français. 491.
- Vedel, Valdemar (1865-1942) Danois, historien de la littérature. 77.
- Vera, Auguste (1813-1885) philosophe italien. 32, 16.

- Vergilius (70–19) poète latin. LXVII, 442, 45.
- Verhaeren, Emile (1855–1916) poète belge. LXIII, 361, 365, 431, 137, 154.
- Verlaine, Paul (1844–1896) poète français. 378, 19, 51, 141.
- Verlat, Michel Charles (1824–1890) peintre et graveur belge. 94.
- Vermehren, Frederik (1823–1910) peintre danois. 29.
- Verrier, Paul (1860–1938) savant français. 257, 24.
- Veselovski, Alexis (1843–1918) savant russe. 94.
- Veillot, Louis (1813–1883) écrivain français. 7, 5.
- Viélé-Griffin, Francis (1864–1937) poète français. 317.
- Vigny, Alfred, de (1797–1863) poète français. 84.
- Vildrac, Charles (né en 1882) écrivain français. 433, 157.
- Villa, Francisco (1877–1923) révolutionnaire mexicain. 477.
- Villiers de l'Isle Adam, Auguste de (1840–1889) écrivain français. 57.
- Villon, François (1431–vers 1489) poète français. LXII, 354, 356, 368, 138.
- Vincens, Madame Charles, voir Barine.
- Vinci, Lionardo da (1452–1519) peintre italien. 379, 381, 140, 141.
- Vinding, Andreas (1881–1950) journaliste danois. 62.
- Virgile, voir Vergilius.
- Vitet, Ludovic (1802–1873) littérateur et homme politique français. 28.
- Vogüé, Eugène (1848–1910) écrivain français. 57.
- Voltaire, François (1694–1778) écrivain français. LVII, 12, 52, 215, 217, 220, 226, 238, 243, 250, 254, 260, 348, 365, 394, 428, 429, 445, 448, 450, 6, 77, 87, 89, 91, 140, 157.
- Wagner, Adolf (1835–1917) économiste allemand. 33.
- Wagner, Richard (1813–1883) compositeur et auteur dramatique allemand. XLIX, L, LI, 97, 98, 99, 102, 104, 109, 115, 116, 123, 125, 134, 136, 30, 33, 35, 40, 41, 43.
- Weber, Carl Maria von (1786–1826) compositeur allemand. 82.
- Wedekind, Frank (1864–1918) auteur dramatique allemand. 268, 91.
- Weingartner, Felix (1863–1942) compositeur et chef d'orchestre allemand. 221.
- Werfel, Franz (1890–1945) écrivain autrichien. 157.
- Werth, Léon (né en 1879) écrivain français. 158.
- Westh, Gerda Claudi (née en 1907) née Philipp, petite-fille de Georg Brandes. 464–465, 166.
- Whitman, Walt (1819–1892) poète américain. 489, 155–156.
- Widal, Fernand (1862–1929) médecin français. 295.
- Wilhelm II (1859–1941) roi de Prusse et empereur allemand 1888–1918. LVI, 230, 390, 392, 470, 471, 90, 98, 105, 106, 107, 113, 121, 122.
- Wilhelm (1882–1951) prince héritier du Reich jusqu'à 1918. 390.
- Wilson, Thomas Woodrow (1856–1924) président des Etats-Unis 1913–1921. 106.
- Winckelmann, Johann Joachim (1717–1768) archéologue allemand. 162, 15, 49.

- Wirsen, Carl David af (1842-1912) écrivain suédois. 196, 69.
- Witte, Serge Iouliévitch, (1849-1915) homme d'Etat russe. 226, 76.
- Wolff, Theodor (né en 1868) romancier allemand, rédacteur du *Berliner Tageblatt*. 379, 140.
- Wright, Jean (née en 1904) Américaine, historien de la littérature. 72.
- Wyzewa, Teodor de (1862-1917) critique littéraire français. 46.
- Xenophon (430-354) historien et philosophe grec. 165.
- Zahle, Carl Theodor (1866-1946) homme politique danois. 148.
- Zendrini, Bernardino (1839-1879) poète italien. 76.
- Zola, Emile (1840-1902) romancier français. L, LI, LIII, LIV, 108, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 160, 167, 184, 185, 186, 8, 9, 10, 13, 35, 36, 42, 43, 46, 47, 48, 50, 53, 57-58, 62-63, 66, 90, 98, 102, 156.
- Zola, Madame Emile Zola. 90.
- Zweig, Stefan (1881-1942) écrivain autrichien. 157.

TABLE DES PLANCHES

I. Portrait de Georg Brandes 1870.....	Frontispice
II. Portrait de H. Taine 1870.....	2
III. Lettre de H. Taine à Georg Brandes 21-8-[1870], lettre n° 2	3
IV. Portrait de Georges Noufflard vers 1880.....	24
V. Commencement de la lettre de Georges Noufflard à Georg Brandes 25-1-[1878], lettre n° 56.....	25
VI. Portrait de Giuseppe Saredo.....	142
VII. Fin d'une lettre de Giuseppe Saredo à Georg Brandes 4-12-1871, non imprimée.....	143
VIII. Lettre d'Edmond de Goncourt à Georg Brandes juin 1881, lettre n° 96.....	156
IX. Lettre de Georg Brandes à Edmond de Goncourt 17-10-1889, non imprimée.....	157
X. Madame Arman de Caillavet dans son salon en 1909	178
XI. Lettre de Madame Arman de Caillavet à Georg Brandes 28-12- [1908], non imprimée.....	179
XII. Lettre d'Anatole France à Georg Brandes; s. d., non imprimée	296
XIII. Lettre de Georges Clemenceau à Georg Brandes 9-1-1906, lettre n° 197.....	297
XIV. Lettre de Jacques Copeau à Georg Brandes, non imprimée	320
XV. Commencement de la lettre de Paul Claudel à Georg Brandes 24-8-1903, lettre n° 206.....	321
XVI. Portrait d'André Rouveyre vers 1910.....	328
XVII. Lettre d'André Rouveyre à Georg Brandes 16-3-1914, non imprimée.....	329
Lettre de Georg Brandes à André Rouveyre 6-5-1924, non imprimée.....	329
XVIII. Lettre de Romain Rolland à Georg Brandes 3-2-1912, lettre n° 257.....	438
XIX. Fin de la lettre de Panaït Istrati à Georg Brandes 3-9-1926, lettre n° 295.....	439

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos de la Société.....	V-VI
Avant-propos du rédacteur.....	VII-XIV
Introduction.....	XV-XLII
Table des lettres.....	XLIII-LXIX
Correspondance de Georg Brandes.....	1-495
Lettres n ^{os} 1 à 296.	
Index des noms propres.....	497-523

**CE PREMIER VOLUME DE LA
CORRESPONDANCE DE GEORG BRANDES**

**A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
FR. BAGGES KGL. HOFBOGTRYKKERI, KØBENHAVN
EN MARS 1952**

**IL A ÉTÉ TIRÉ 700 EXEMPLAIRES
DONT 200 HORS COMMERCE**

**LES CLICHÉS ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS PAR
F. HENDRIKSENS REPRODUKTIONSATELIER, KØBENHAVN**

PAPIER OFFSET FINLANDAIS